

LA JEUNESSE
DE
KARL MARX

(1817 - 1845)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Auguste CORNU

Agrégé de l'Université
Licencié en droit

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1934

Thèse Paris
1934.

Stoel N°.

BIBLIOTHEEK DER RIJKSUNIVERSITEIT TE LEIDEN.

De Heer

Mw.

vraagt te leen uitsluitend in de Leeszaal:
buiten de Bibliotheek:

(Het niet bedoelde door te schrappen.)

NUMMER: NAAM V. D. SCHRIJVER EN WERK, OF V. H. TIJDSCHRIFT: DEEL OF JAARGANG:

Dis 1939
Wiedelburg
J. Hummel
Die Theorie des
internationalen Handels

Voor boeken die medegenomen worden **BUITEN** het gebouw moet een **AZONDERLIJK RECU** geteekend worden.

LEIDEN, ... 19

Voor ieder boek moet een afzonderlijk formulier ingevuld worden!

NIET TE ONDERTEKENEN voordat men het gewenschte in handen heeft

N°. door mij ontvangen:

LA JEUNESSE
DE
KARL MARX

LA JEUNESSE

DE

KARL MARX

(1817-1883)

WITH FOUR OF HIS LATEST WORKS

TRANSLATED BY THE LONDON SCHOOL OF ECONOMICS

KARL MARX

AND HIS WORKS

TRANSLATED BY
THE LONDON SCHOOL OF ECONOMICS

1883

LONDON: PUBLISHED BY

THE LONDON SCHOOL OF ECONOMICS

1883

LA JEUNESSE
DE
KARL MARX
(1817 - 1845)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

par

Auguste CORNU

Agrégé de l'Université
Licencié en Droit

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1934

*33596

LA JOURNAL

KARL MARX

(1818-1883)

ANDERSON, J. A.

1881

NO. 1000 - 10000

PROF. DR. J. A. ANDERSON

UNIVERSITY OF LEIDEN

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF LEIDEN



LEIDEN, 1881

A la mémoire
de
Charles ANDLER

A Monsieur C. BOUGLÉ
Professeur à la Sorbonne
Directeur adjoint de l'École Normale Supérieure

*Hommage
de reconnaissance et de respect*

ERRATA

Page 1, né le 5 mai 1818.

P. 10, note 15, allen früheren Zeiten überlegen.

P. 16, note 27, von ganzen Völkern.

P. 18, note 31, weil sie das Ergründen.

P. 24, note 40, Werke I².

P. 28, note 50, Grec. Platon : *Phædon* ; Thucydide :
L. I ; Homère ; Sophocle : *Antigone*.

P. 32, note 57, Cf. Akten des Provinzialschulkollegiums.

P. 36, note 69, a. in früheren Dienstverhältnissen, c. Rheinische Briefe und Acten.

P. 39, note 75, Institut Marx-Engels-Lenine.

note 75, lorsqu'il quitta Cologne pour Londres.

P. 40, note 77, Was die Seele krank erfasst.

P. 41, Ce romantisme nébuleux traduit

P. 49, le coup d'état de leur roi.

P. 50, note 102, die Gabe des Rednertalents verliehen
zu dem freien Geist seiner Zeit

P. 51, qui s'attachait à dégager.
ne devait pas être perdu pour lui.

P. 58, note 119, Dann werf'ich den Handschuh.

P. 60, note 126, dass ich am Schluss.

P. 63, note 129, ans Sonnenlicht zu halten.

P. 71, note 3, Sie verstehen mich.

Verlassen sie sich darauf,

P. 76, note 8, Zeitschrift für Politik,

P. 83, note 21, Tübingen.

P. 85, note 24, *Hermesiana* (Carové).

H. Heine (A. Ruge).

P. 89, note 35, Die tiefsten Geheimnisse.

P. 95, la philosophie de l'action de Cieszkowski,

P. 95, note 51, von dem Standpunkt des Glaubens.

P. 107, note 79, Die alte Unmündigkeit ist wiedergekehrt.

P. 121, par autre chose que lui-même.

P. 123, note 114, la perception qu'on a de lui.

P. 124, note 117, und ruft sich als

P. 138, le ministre Eichhorn.

P. 154, note 48, die Sache zu eröffnen.

P. 157, note 57, Der Geist Königsbergs

- P. 157, note 57, ou à collaborer
- P. 159, note 59, welcher die Teilnehmer
- P. 164, note 73, bis zum Jahre 1874.
- P. 181, note 125, Augsburger Allgemeine Zeitung.
- P. 201, Berncastel
- P. 219, auquel il imprimait
- P. 228, par l'abolition de la propriété
- P. 272, note 134, mit französischem Geist.
- P. 286, des tendances antisémitiques
- P. 304, Le rôle d'Engels
- P. 308, comme celles de Hess et d'Engels.
- P. 311, La Fédération des Justes s'était dispersée.
- P. 344, note 94, Fünf und siebzig Jahre
- P. 361, note 134, Allgemeine Literaturzeitung. Heft VIII.
- P. 362, quelques escarmouches d'Engels
- P. 363, sur lesquelles il s'étendait fort longuement.
- P. 363, note 138, Heft VII (juin 1844), Heft VIII (juillet 1844).
- P. 366, comme procès intérieur
- P. 384, note 215, den alleruntergeordnetsten Kleinigkeiten.
- P. 385, note 217, articles d'Engels sur l'Angleterre.

BIBLIOGRAPHIE

- J. E. Spenlé. *La pensée allemande de Luther à Nietzsche*. Paris, A. Colin, 1934.

MOSES HESS

OUVRAGES DE CRITIQUE

- G. Lucacs. *Moses Hess und die Probleme der idealistischen Dialektik*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung. Jahrgang XII. Leipzig 1926, pp. 105-155.

PROUDHON

- I) *Candidature à la pension Suard. De la célébration du dimanche. Qu'est-ce que la propriété ?* Introduction et notes de M. Augé Laribé. Paris, Rivière 1926 ; in-8°, 367 p.

INTRODUCTION

La conception matérialiste de l'histoire, d'après laquelle les conditions et formes de la production déterminent la formation et l'évolution des sociétés humaines, constitue l'élément capital de la doctrine de K. Marx.

C'est elle qui fait l'unité de son œuvre : elle domine aussi bien ses écrits théoriques que ses ouvrages de polémique ; ses premiers livres en marquent l'élaboration progressive, sa théorie du socialisme « scientifique » en dérive immédiatement et son œuvre maîtresse, *Le Capital*, n'en est qu'une application à l'étude de l'économie moderne. Aussi une étude de la vie de Marx revêt-elle nécessairement le caractère d'une biographie intellectuelle, ce qui suscite, dans son cas, deux difficultés.

En effet, si Marx fut un homme de pensée, il fut aussi un homme d'action pour qui la pensée n'avait de valeur que dans la mesure où elle exprime le réel et permet d'agir sur lui, et ce serait fausser son portrait, que de réduire sa vie à l'évolution d'une doctrine.

L'autre difficulté tient au caractère particulier du milieu dans lequel s'est opérée sa formation intellectuelle et politique. Ce milieu est celui des disciples libéraux de Hegel, les Jeunes Hégéliens, dont il faut étudier l'évolution en même temps que celle de Marx, si l'on veut se rendre compte du caractère propre et de l'originalité de sa doctrine.

Les Jeunes Hégéliens étaient de tempéraments et de tendances si divers, que l'un d'eux, Stirner, est le père spirituel de l'anarchisme, tandis que Marx est le fondateur

du communisme. Ils présentent cependant ceci de commun que leurs doctrines se sont formées au cours de l'adaptation de la philosophie hégélienne au mouvement libéral, intellectuel, politique et social, né de la Révolution de 1830.

C'est à la lutte des Jeunes Hégéliens, de la Gauche hégélienne contre les tendances conservatrices de l'Église et de l'État, lutte marquée à chacun de ses moments essentiels par une critique nouvelle de la doctrine hégélienne, que se rattache toute l'activité intellectuelle et politique de Marx jusqu'à sa conversion au matérialisme et au communisme, c'est-à-dire jusqu'aux thèses sur Feuerbach de 1845, où sa doctrine apparaît fixée dans ses traits essentiels.

Dans l'évolution de la Gauche hégélienne, deux tendances se font jour. L'une, dont les principaux représentants sont Bruno Bauer et Stirner, modifie la doctrine hégélienne, par un retour à la théorie de Fichte, sur deux points capitaux : elle détruit la synthèse réalisée par Hegel dans l'idée concrète, et dissocie la pensée du réel, en opposant un idéal à la réalité ; elle donne d'autre part à l'idée un caractère subjectif, en la réduisant à la conscience individuelle, au moi, et aboutit ainsi à un anarchisme individualiste et utopique.

L'autre tendance, avec Marx et Engels, accentue au contraire le caractère concret, objectif de la doctrine hégélienne, et renforce la synthèse établie par celle-ci, entre la pensée et l'être, en liant intimement l'idée à la réalité dans l'action, dans l'activité sociale, en dégagant de la réalité même les lois de son développement.

La raison profonde de cette divergence tient à ce que les Jeunes Hégéliens, à l'exception de Marx et d'Engels, étaient des intellectuels, vivant en dehors de la société, et portés de ce fait à l'individualisme. Parmi les deux problèmes qui se posaient alors, celui de la liberté et celui

de l'égalité, ils subordonnaient le second au premier et se plaisaient à imaginer un régime social, propre à sauvegarder l'autonomie de l'individu. Ils aboutissaient ainsi à l'anarchisme, comme B. Bauer ou Stirner, ou bien, comme M. Hess, à une conception dans laquelle s'amalgamaient assez confusément des éléments d'anarchisme et de communisme.

Marx et Engels, au contraire, adaptant leur pensée et leur activité au mouvement prolétarien, subordonnaient le problème de la liberté à celui de l'égalité. Au lieu de faire de l'individu, du Moi, l'élément essentiel du progrès, ils considéraient au contraire la masse, le prolétariat, auquel ils attribuaient le rôle actif de l'antithèse, de la négation hégélienne, comme le facteur déterminant de l'évolution sociale ; ils montraient en même temps que la division de la société en classes antagonistes résultait de l'organisation de la production et intégraient ainsi le mouvement dialectique, qui, chez les autres Jeunes Hégéliens se superposait et s'opposait à la réalité, dans l'évolution même des choses, dans le devenir de l'Histoire.

Marx doit aux Jeunes Hégéliens, en particulier à B. Bauer, Feuerbach, Hess et Engels, la plupart des idées de sa doctrine. Ceci ne diminue du reste pas son mérite, car tandis que ces idées isolées restaient stériles chez leurs promoteurs, il a su les grouper en une puissante et vivante synthèse.

L'influence des idées françaises, aussi bien celle des historiens que celle des théoriciens socialistes, ne semble pas avoir été considérable. Le rôle de la lutte de classe, qu'exposaient alors les historiens français dans leurs études des origines de la bourgeoisie, lui avait été en effet déjà révélé d'une façon beaucoup plus nette et explicite dans le livre de L. Stein sur le socialisme et le communisme en France. D'autre part, quand il a été amené à étudier les

doctrines socialistes françaises, en particulier celle de Proudhon, il les a jugées à travers la critique que venait d'en faire Fr. Engels, et il a adopté de prime abord le point de vue de celui-ci.

La présente étude, dans laquelle je me suis efforcé, non de juger l'œuvre de Marx, mais d'exposer la formation de sa doctrine, n'a été rendue possible que grâce à l'excellente édition critique des œuvres de Marx et d'Engels, publiée par l'institut Marx-Engels-Lénine sous la direction de M. Adoratskij, et aux nombreux travaux antérieurs dont on trouvera la liste, à peu près complète, au moins pour ce qui est des ouvrages publiés en langue française et allemande, dans la bibliographie.

Parmi les ouvrages consacrés à Marx jusqu'ici, les uns, comme la biographie vivante mais de tendance apologétique un peu trop marquée, de Mehring, n'ont pas tenu compte de certains travaux essentiels de Marx, tels que sa *Critique de la philosophie du Droit de Hegel* et son étude sur *La Philosophie et l'économie politique* ; d'autres ont attaché une importance excessive à telle des influences subies par Marx, ainsi le livre, d'ailleurs fort pénétrant, d'A. Levy ; d'autres enfin ont étudié les idées de Marx en dehors de sa vie, ce qui ne permet de comprendre ni le caractère, ni les raisons de son évolution.

L'objet de ce livre a été de donner une image aussi complète que possible du jeune Marx et de sa pensée, et j'espère qu'il apportera une utile contribution à la compréhension de sa doctrine.

J'ai l'agréable devoir d'adresser l'expression de ma gratitude à tous ceux qui ont bien voulu m'aider à mener cet ouvrage à son terme : mon regretté maître Charles Andler, qui en a été l'inspirateur, M. G. Bouglé, qui a suivi ce travail et m'a apporté le concours de son autorité et de sa science, et mes collègues MM. Seguin et Molinier,

qui m'ont fait profiter de leurs judicieuses critiques.

Je me plais également à remercier MM. les directeurs des Bibliothèques et Archives, où j'ai trouvé le meilleur accueil, en particulier MM. les directeurs des Archives nationales, des Archives du ministère des Affaires étrangères, de la Bibliothèque de l'École normale supérieure, des Archives d'État à Berlin, des Archives d'État à Dresde, des Archives de la ville de Cologne, et des Archives du parti socialiste allemand.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE

Le milieu social et intellectuel Conversion à l'hégélianisme

L'enfance de Karl Marx, né le 15 février, à Trèves, en Rhénanie, s'est écoulée pendant la période de réaction qui suivit la chute de Napoléon. Le système de la Sainte Alliance qui prétendait maintenir, contre les formes de vie nouvelles, un état de choses passé, était incompatible avec la profonde transformation économique et sociale qui s'opérait alors et qui devait entraîner nécessairement, sa chute. Ce conflit entre le régime politique et le système économique éclata, en premier lieu, dans les pays dont le développement économique était le plus avancé, en France et en Angleterre, où la Révolution de 1830 et la réforme électorale de 1832 assurèrent, définitivement, le pouvoir à la bourgeoisie. En Prusse, où celle-ci était encore très faible, ce conflit se manifesta, d'abord, par une lutte idéologique dans le domaine de la littérature, de la religion et de la philosophie, avant de revêtir une forme politique.

C'est dans la province natale de K. Marx, dans la Rhénanie, que cette lutte fut la plus vive. Annexée à la France de 1795 à 1814, elle avait bénéficié des réformes administratives, politiques et sociales de la Révolution et de

l'Empire (1). Morcelée jusqu'alors en 97 états, dont les principaux étaient les électors de Cologne, de Mayence et de Trèves, les duchés de Clèves et de Juliers, elle avait été divisée en 4 départements, dans lesquels les principes révolutionnaires avaient été proclamés et appliqués (2). Sous la direction et l'impulsion d'administrateurs émérites tels que Merlin de Thionville, Hoche, Jean Bon Saint-André, Ladoucette, elle était passée, sans grands heurts, quoique sans transition, d'un régime médiéval au régime d'un état moderne. L'ancienne organisation féodale avait été détruite, l'égalité politique, juridique et fiscale avait été établie, les privilèges, corvées et dîmes supprimés. Ces réformes avaient été accompagnées d'une transformation profonde du régime économique, qui avait bouleversé la structure sociale de la province. La mise sous séquestre et la vente des biens de la noblesse et du clergé avaient libéré les paysans, devenus propriétaires du sol. De ce fait l'agriculture, dont les progrès avaient été entravés par les droits seigneuriaux qui pesaient sur les paysans, et par l'existence de vastes domaines ecclésiastiques mal cultivés et mal administrés, était devenue prospère. D'autre part, l'établissement du régime de liberté économique qui stimulait l'esprit d'entreprise, l'abolition des règlements corporatifs qui limitaient la production, et la suppression des douanes intérieures, avaient favorisé l'essor de l'industrie et du commerce rhénans. Ceux-ci, qui bénéficiaient à la fois du large débouché français et de la protection contre la concurrence anglaise, prenaient même une extension si rapide, qu'en 1810, le préfet Ladoucette pouvait dire, avec fierté, que le département de la

(1) Sur la Rhénanie sous la Révolution et l'Empire, cf. Ph. Sagnac, *Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire*. Paris, 1917.

Hansen, *Die Rheinprovinz, 1815-1915*, I, p. 1-55. Bonn, 1917.

(2) Département de la Roer, du Mont Tonnerre, du Rhin-et-Moselle, de la Sarre. Chefs-lieux : Cologne, Coblenze, Mayence, Trèves.

Roer, qu'il administrait, était le plus industriel de l'Europe (3). Ce développement économique augmentait la puissance de la bourgeoisie, qui tendait à supplanter, comme classe dirigeante, la noblesse dépossédée de ses privilèges et de ses terres. Il se faisait, ainsi, un lent et profond reclassement social, qui favorisait le rattachement des Rhénans à la France. A part les nobles, le haut clergé et quelques intellectuels isolés comme Arndt, Görres et les frères Boisserée, qui aspiraient au retour de la Rhénanie à l'Allemagne, la population, dans son ensemble, s'était ralliée au nouveau régime, car il avait rendu le pays prospère et l'avait animé d'une vie qui contrastait singulièrement avec l'existence médiocre et somnolente, qu'il avait menée sous la domination de ses évêques et de ses princes. Aussi, malgré les réquisitions et la conscription qui pesèrent, de plus en plus lourdement, sur la Rhénanie, à mesure que les besoins de l'armée impériale se faisaient plus nombreux et plus pressants, les Rhénans accueillirent-ils, sans enthousiasme, la victoire des Alliés, qu'ils croyaient, du reste, éphémère, tant le prestige de Napoléon était grand, et, lorsqu'en 1815, la Rhénanie fut, en même temps que la Westphalie, annexée à la Prusse, ils s'adaptèrent difficilement à cette nouvelle domination, qui se traduisait pour eux par une régression politique, économique et sociale.

A vrai dire, la Prusse, après la défaite d'Iéna, était entrée dans la voie des réformes, sous la pression des événements et l'impulsion de Stein ; elle avait supprimé le servage, décrété la liberté du commerce et de l'industrie et accordé une assez large autonomie aux villes. Mais au lendemain de la chute de Napoléon, le roi Frédéric Guillaume III, désireux de conserver le pouvoir absolu, s'efforça

(3) Cf. Sagnac, *op. cit.*, p. 270.

Cette prospérité est attestée par l'augmentation rapide des taxes perçues sur les transports effectués par le Rhin : elles passent de 66.000 francs, en 1803, à 114.000 francs, en 1806, et atteignent 170.000 francs, en 1808.

de restreindre le plus possible ces réformes, et, au lieu d'octroyer la Constitution, qu'il avait solennellement promise le 5 avril 1815, il se contenta de créer des Diètes provinciales, dont les attributions et le pouvoir étaient très limités. Cette réaction, qui commença après la fête de la Wartburg (18 oct. 1817), manifestation des étudiants en faveur de l'unité et de la liberté allemandes, contre le particularisme et l'absolutisme des princes, s'aggrava, après l'assassinat, par un étudiant fanatique, de Kotzebue, agent du tsar, qui personnifiait alors la contre-révolution (23 mars 1819). Frédéric Guillaume III se détourna complètement du parti réformateur et s'associa aux mesures prises en octobre 1819, par le Congrès de Karlsbad, contre les démagogues, c'est-à-dire, contre tous les intellectuels suspects de libéralisme : on créa, à Mayence, une Commission centrale, chargée de les poursuivre, les associations d'étudiants (Burschenschaften) furent dissoutes, les Universités placées sous le contrôle de l'État et la presse soumise à une censure sévère (4).

C'est surtout en Rhénanie, où l'empreinte de la Révolution française avait été profonde, que la réaction se fit sentir. Pour faciliter l'assimilation de cette nouvelle province, acceptée à contre-cœur en compensation de la Saxe qu'on lui refusait, le gouvernement prussien voulut l'organiser sur le modèle des anciennes provinces, économiquement et socialement plus arriérées qu'elles. A cet effet, il s'efforça de rétablir la traditionnelle division de la population en nobles, bourgeois et paysans, que le régime

(4) Ce mouvement libéral naissant, par lequel les étudiants exprimaient d'une façon fort confuse les premières aspirations à la liberté et à l'unité, en rêvant d'un retour à l'Allemagne des temps passés, qu'ils imaginaient libre, unie et puissante, fut écrasé sans peine, car il ne s'appuyait sur aucune force véritable. Sa faiblesse apparaît dans le chant où les étudiants adressaient à leur rêve, cet adieu mélancolique et résigné :

*Das Band ist zerschnitten
Was schwarz, rot und gold*

*Und Gott hat es gelitten
Wer weiss was er gewollt.*

français avait abolie. Pour redonner à la noblesse une partie de l'influence et du pouvoir qu'elle avait perdus, il créa des majorats et des « Rittergüter », biens fonciers privilégiés. Pour séparer les bourgeois des paysans et maintenir ceux-ci dans un état de servitude, il essaya de substituer, au système communal français, le système prussien qui, tout en accordant une plus large autonomie aux villes, laissait les communes rurales sous la dépendance de la noblesse. Mais ce projet fut repoussé par la Diète rhénane, celle-ci refusa, également, de substituer à la législation française, qui consacrait les réformes essentielles de la Révolution, la législation prussienne, fondée sur l'inégalité civile.

Ces tentatives de réaction politique indisposaient d'autant plus les Rhénans vis-à-vis des Prussiens, que leurs traditions les rattachaient à la maison des Habsbourgs, et leurs croyances religieuses les opposaient, en tant que catholiques, à la Prusse protestante.

Cependant ces différends politiques et religieux n'étaient pas le motif le plus grave du mécontentement des Rhénans, qui tenait, surtout, à des causes économiques. Par son annexion à la Prusse, la Rhénanie avait été, en effet, réunie à un pays pauvre, économiquement arriéré et ruiné par la guerre (5). Elle portait presque tout le poids des impôts que la Prusse avait considérablement augmentés, pour faire face à sa dette (6), et cette inégalité fiscale irritait d'autant plus les Rhénans, qu'ils subissaient, alors, une grave crise économique à la fois industrielle et agricole. La crise industrielle, due à la perte des débouchés français,

(5) Sur la situation économique de la Prusse après 1815, cf. P. Benaerts, *Les origines de la Grande Industrie allemande*. Essai sur l'histoire économique de la période du Zollverein. Paris, 1933.

(6) De 1808 à 1818, la dette prussienne s'était élevée de 54 à 217 millions de thalers. Tandis qu'on payait 639 thalers d'impôt foncier par lieue carrée dans la province de Prusse, on en payait 4.469 en Rhénanie.

pour lesquels la Prusse n'offrait qu'une médiocre compensation, et à la reprise de la concurrence anglaise, qui inondait l'Allemagne de marchandises accumulées pendant le blocus continental, était aggravée par une crise agricole, provoquée par le mauvais rendement du vignoble et la mévente du vin. L'effet de cette double crise était de réunir bourgeois, ouvriers et paysans, dans leur hostilité contre la Prusse (7).

Cette hostilité ne prit, du reste, pas un caractère aigu, à cause de la lassitude générale qui suivit la longue période de révolution et de guerre, et, à mesure que la situation économique s'améliora, l'opposition de la Rhénanie à la Prusse s'atténua. La communauté d'intérêts triompha, peu à peu, des différends qui les séparaient, et se montra plus forte que les tendances francophiles et libérales de la bourgeoisie et les sympathies autrichiennes de la noblesse, dépitée de ne pas avoir trouvé, chez la Prusse, l'appui espéré pour rentrer en possession de ses terres. La suppression, en 1816, des douanes intérieures, ouvrant aux produits industriels et agricoles rhénans, en particulier au vin, le marché intérieur prussien, et l'établissement, en 1818, d'un tarif protectionniste, suffisamment élevé pour permettre de résister à la concurrence anglaise, déterminèrent une reprise assez rapide du commerce et de l'industrie, resserrèrent les liens entre les différentes provinces et facilitèrent l'intégration de la Rhénanie, dans le royaume prussien. Dès 1830, elle avait définitivement lié son sort

(7) Cf. Benaerts, *op. cit.*, p. 22-23. Doléances adressées par les milieux économiques rhénans au gouverneur de la province, Sack.

« Grâce aux changements politiques survenus, notre pays a été sans doute enlevé à la domination de l'étranger, mais notre commerce et nos fabriques ont sombré dans la situation la plus lamentable. Soit que les produits de notre industrie se trouvent prohibés dans plusieurs pays avec lesquels nous étions précédemment en relations, soit que leur importation dans d'autres pays ait été lourdement frappée, le résultat général est une paralysie complète de notre industrie et une misère sans bornes parmi les ouvriers de nos fabriques. »

à celui de la Prusse, et la révolution libérale, qui éclata alors en France, ne trouva chez elle aucun écho.

Cette période était, pour la Prusse, une époque de transition. Elle était encore toute pénétrée de survivances du passé, se dégageait seulement du régime féodal, et les formes de vie nouvelles ne s'y affirmaient que lentement et péniblement.

Malgré la liberté du commerce et de l'industrie, l'esprit d'entreprise était encore peu développé, la pauvreté du pays empêchait l'accumulation de capitaux, et l'on ne trouvait guère de concentration industrielle qu'en Rhénanie. L'industrie avait un demi-siècle de retard sur la voie du machinisme et les lents progrès de la technique permettaient à l'artisanat de résister à la concurrence des fabriques (8). La situation était la même pour le commerce qui, par suite des difficultés de transport, se faisait surtout par colportage et dans les foires. Les classes moyennes se satisfaisaient d'une existence médiocre et les classes inférieures, résignées, vivaient dans la misère.

Cependant le rythme de la production et des échanges s'accélérait peu à peu. De 1815 à 1830, le nombre des broches passait de 100.000 à 150.000, les expéditions de charbon à Ruhrort s'élevaient de 2,5 à 5,5 millions de quintaux et le commerce doublait, atteignant un total de 200 millions de thalers. Ce développement était favorisé par l'extension des voies de communication. Dans la même période, la longueur du réseau routier passait de 3.200 à 4.600 kilomètres et une ligne de navigation à vapeur, créée sur le Rhin, entre Mayence et Rotterdam, permettait de réduire, de plus de moitié, le prix des transports (9).

Après 1830, cet essor économique allait devenir plus

(8) En 1831, 12 % des broches étaient encore actionnées à bras, 82 % l'étaient par la force hydraulique, 6 % seulement par la vapeur.

(9) Preussisch-Rheinische Dampfschiffahrtsgesellschaft (1825).

rapide encore, grâce à la création, en 1834, de l'union douanière, du « Zollverein » qui devait englober, successivement, tous les États limitrophes de la Prusse et créer un puissant organisme économique et politique. Les moyens de transport se multiplient alors ; malgré leur développement, les routes ne suffisent plus aux besoins, et, dès 1835, on entreprend la construction de chemins de fer, qui font circuler une vie plus intense dans le pays, et secouent sa torpeur. Le commerce et l'industrie se développent aussi à une cadence plus rapide. La construction des chemins de fer active, en effet, l'essor de l'industrie métallurgique et des machines, qui, à son tour, alimente le trafic. Le pays s'industrialise et la population se concentre dans les villes où, peu à peu, la fabrique remplace les anciens métiers, qui meurent, faute de pouvoir s'adapter aux conditions nouvelles de production (10).

En même temps, on voit se transformer l'état d'esprit de la bourgeoisie, qui, prenant conscience de sa force, à mesure que sa puissance économique augmente, se fait plus pressante dans ses revendications. Celles-ci, au début, sont surtout d'ordre économique, mais elles prennent bientôt un caractère politique et marquent la volonté de la bourgeoisie d'accéder au pouvoir (11). Un conflit naît,

(10) Essor économique de la Prusse après 1830. Cf. Benaerts, *op. cit.*

La production des hauts fourneaux passe de 134.000 t. en 1834 à 170.000 t. en 1841. Importation de coton brut, 187.000 t. en 1836 à 446.000 t. en 1845. Développement des voies ferrées : 469 km. en 1840, 5.856 km. en 1850 (diminuent de près des 3/4 le prix des transports). Augmentation du nombre des machines à vapeur : 419 en 1837, 1.138 en 1848. Augmentation de la population : 1815, 10 millions ; 1830, 13 millions ; 1840, 15 millions. Cet essor ne doit pas faire oublier que l'Allemagne restait encore très en retard, dans la voie du développement industriel. L'extraction de la houille ne s'élevait encore qu'à 3 millions de tonnes en 1843 alors qu'en 1800 l'Angleterre en extrayait déjà 43 millions.

(11) Cf. Mémoire de Hansemann, directeur de la Compagnie d'assurances contre l'incendie d'Aix-la-Chapelle au roi « Denkschrift über Preussens Lage und Politik am Ende des Jahres 1830 » (31 déc. 1830). Il critiquait la monarchie absolue appuyée sur la noblesse et la bureaucratie et réclamait l'octroi d'une constitution analogue à celle de la France.

ainsi, entre la bourgeoisie libérale, qui dirige de plus en plus les forces de production, et l'état conservateur, héritier du despotisme éclairé du XVIII^e siècle, qui entend maintenir ses sujets en tutelle.

Ce conflit trouve, d'abord, une expression idéologique dans les théories libérales de Rotteck qui, s'inspirant de Rousseau et de la Révolution française, propage les idées démocratiques et républicaines de liberté et de souveraineté populaire. Dans ses livres, il montre que les princes ont toujours été la cause du malheur des nations, et que le pouvoir, dans l'État, au moins le pouvoir législatif, doit être toujours détenu par le peuple (12).

Contre ce libéralisme démocratique se dressent les conservateurs qui veulent, au contraire, renforcer l'autorité de l'Église et des princes, pour assurer l'unité matérielle et spirituelle de l'État. Leurs théoriciens sont Haller (13), qui considère l'État comme le patrimoine du prince, dont l'autorité doit s'appuyer sur la noblesse et le clergé et A. Müller, qui, reprenant les idées de Haller, leur donne un caractère ultramontain, et veut restaurer une théocratie où les États seraient soumis, comme au Moyen âge, à l'autorité du pape et à celle de l'Église (14).

Ce conflit, entre la bourgeoisie libérale et les gouvernements conservateurs, éclate après la Révolution de 1830, dont les répercussions deviennent de plus en plus profondes, à mesure que se réalisent, en Alle-

(12) Rotteck, *Weltgeschichte* (1808) ; *Ideen über Landstände* (1819).

(13) Haller, *Handbuch der allgemeinen Staatskunde* (1808) ; *Restauration der Staatswissenschaft* (1816).

(14) Cf. Vermeil, *Le romantisme politique en Allemagne*. (*Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, février-mai 1925.)

1^{er} mars, p. 192 : « Tandis que le libéralisme politique cherche à rendre aux forces et aux énergies particulières ou individuelles, leur autonomie, le libéralisme religieux renouvelle la tradition protestante et la religiosité individuelle. Et tandis que le conservatisme politique met au premier plan l'État ou Communauté organique, avec sa hiérarchie de groupes sociaux, le conservatisme religieux reprend la tradition catholique empruntée à un Moyen-âge idéalisé. »

magne, les conditions qui l'avaient provoqué en France.

Cette révolution, qui ébranlait le système de la Sainte Alliance, devait donner une forte impulsion au mouvement libéral allemand (15). En Prusse, elle n'avait pas eu d'effets immédiats et l'opposition, encore impuissante en face du gouvernement, s'était bornée à manifester en faveur de la Pologne, considérée, à la suite de sa révolte malheureuse contre la Russie, en 1831, comme le symbole de la liberté opprimée (16).

L'influence de la Révolution de 1830 s'était fait sentir plus fortement dans quelques États de l'Allemagne du Nord, le Hanovre, le Brunswick et la Hesse, dont les souverains avaient été contraints d'octroyer une constitution à leurs sujets, et elle avait été particulièrement profonde dans les États de l'Allemagne du Sud, Bavière, Wurtemberg, Bade, déjà acquis aux idées libérales françaises. Elle avait même déterminé, dans le Palatinat, un grand mouvement révolutionnaire qui atteignit son apogée à la fête de Hambach (27 mai 1832), où, plus de 25.000 libéraux réunis réclamèrent, pour l'Allemagne entière, un régime parlementaire. Mais la bourgeoisie n'était pas encore

(15) Cf. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, IV, p. 4.

« Die Pariser Revolution erschütterte das politische System der legitimen Grossmächte, weit stärker als zehn Jahre früher die Revolutionen Südeuropas, sie beschleunigte die begonnene Zerstörung der Standesherrschaft. Der Untergang des Adels und die Herrschaft der Bourgeoisie in Frankreich entflammten das erstarkte Selbstgefühl der bürgerlichen Klassen zu neuen Hoffnungen und Ansprüchen. Unterdessen nahmen Wohlstand und Verkehr einen ungeheuren Aufschwung. Die neuen Weltmächte der Industrie und der Börse traten ihre Herrschaft an und zugleich regte sich schon der Klassengegensatz zwischen Kapital und Arbeit. Ein neues Geschlecht kommt herauf, demokratisch in Sitten und Gedanken, unersättlich in seinen Ansprüchen unternehmend und arbeitsam, kühn, und erfinderisch, durch die Weite seines Gesichtskreises und die Vielseitigkeit seiner Interessen aller früheren Zeiten überlegen, aber auch hastig, unstet, ohne Sammlung des Geistes, ohne Sicherheit der Weltanschauung. »

(16) Il se forma alors non seulement en Allemagne mais dans toute l'Europe des clubs d'amis de la Pologne, qui constituèrent une sorte de ligue libérale internationale. A Berlin ce club était très actif et comptait parmi ses membres Gans le maître de K. Marx.

Cf. Raumer, *Polens Untergang* (Leipzig, 1832) ; Platen, *Polenlieder* (1832).

suffisamment forte, en Allemagne, pour que le libéralisme triomphât et cette fête, qui rappelait celle de la Wartburg, issue, en 1817, d'un courant plus nationaliste que libéral, ne fut, comme celle-ci, suivie d'aucune action, sinon de la part des gouvernements. Par les décrets du Bundestag de juillet 1832, ceux-ci reprirent, en effet, les poursuites contre les démagogues, restreignirent la liberté de presse et aggravèrent la censure. Il y eut bien quelques tentatives de soulèvement des libéraux, à Francfort (1833) et dans le grand-duché de Hesse (1833), mais celles-ci échouèrent et les principaux agitateurs durent se réfugier en Suisse, ou à Paris, qui devint le principal foyer du libéralisme allemand. Au total, la réaction restait victorieuse, mais tandis que le premier mouvement libéral avait été facilement et entièrement écrasé, après 1817, ce deuxième mouvement, appuyé sur une bourgeoisie plus forte, devait se montrer plus résistant et avoir des conséquences durables.

Parallèlement à ce développement et à cette montée de la bourgeoisie, il se faisait, en Allemagne, une transformation dans le domaine des idées, et le nouveau système économique, fondé sur la liberté de production et de circulation des biens, déterminait une conception nouvelle du monde, dominée par la notion de liberté.

Au rationalisme, qui considérait encore le monde d'un point de vue semi-statique et opposait à la nature, étrangère aux lois de la raison, le progrès moral et social de l'humanité, avait succédé, dès la fin du XVIII^e siècle, le romantisme, expression d'une conception dynamique du monde. Intégrant l'homme dans la Nature, le romantisme considérait la réalité, sous tous ses aspects, comme les manifestations d'une même vie animant tous les êtres et concevait le monde, tout entier, comme un organisme

immense, sans cesse en voie d'évolution, sous l'action de l'Esprit, agent créateur et régulateur de la vie. Réduisant ainsi la réalité, toute pénétrée de vie, à l'élément spirituel, les philosophes romantiques montraient comment l'Esprit, par un lent travail et par un long effort, exerce progressivement son emprise sur la Nature et se réalise en elle (17).

Reflétant les conceptions nouvelles, déterminées par le régime de libre entreprise, qui brisait alors toutes les barrières et déchaînait les forces de production, ils mettaient, au premier plan, les notions de vie, de mouvement, d'évolution ; mais, comme ils ne concevaient pas encore que le changement a sa raison d'être en lui-même, l'évolution revêtait, chez eux, un caractère semi-métaphysique, car ils la faisaient dériver d'un principe à la fois extérieur et inhérent au monde, dans lequel elle se réalise.

A cette évolution, ainsi conçue, ils assignaient, comme fin, la liberté, qui leur apparaissait comme la manifestation même de l'Esprit Divin, dans le monde. Ils exprimaient par là, d'une façon idéologique, les tendances de la bourgeoisie, qui se réclamait également de ce principe, aussi bien au point de vue économique que politique. Comme la bourgeoisie allemande d'alors, à la différence de la bourgeoisie française et anglaise, était encore trop faible pour réaliser la liberté dans le domaine politique, les philosophes romantiques se proposaient de la réaliser par la

(17) R. Berthelot, *Evolutionnisme et Platonisme*, Paris, 1908. Les origines de la philosophie de Spencer (p. 45-47) ; Sur l'histoire de l'idée de Vie (p. 80-81).

V. Basch, *Les doctrines politiques des philosophes classiques de l'Allemagne*, Paris, 1927, p. 1 et 2,

« La philosophie allemande du XVIII^e siècle a été essentiellement un idéalisme spiritualiste. L'hypothèse fondamentale dont elle part c'est que l'Etre est Esprit, que l'Esprit est capable d'atteindre l'Absolu et de se connaître comme absolu. Non seulement elle proclame l'intelligibilité de l'Univers, non seulement elle prétend que l'ordre du monde est l'ordre même de l'esprit, mais elle affirme que les choses doivent être en dernière analyse identiques à l'esprit qui parvient à les connaître. »

voie spirituelle, en montrant que la Nature est une création de l'Esprit et que, par la vertu seule de la pensée, on peut agir sur les choses et transformer le monde (18).

Ils s'inspiraient de l'œuvre de Kant qui, en dépit de l'opposition fondamentale, établie entre le monde de la liberté et celui de la causalité, — chacun d'eux, étant pour ainsi dire figé dans son identité et impénétrable à l'autre, — présentait déjà les éléments d'une conception organique et spiritualiste du monde. Le Primat de la Raison Pratique impliquait, en effet, la subordination, la dépendance du monde de la causalité par rapport au monde de la liberté, qui constitue pour lui une fin, et Kant montrait lui-même, dans sa *Critique du Jugement* et dans sa *philosophie de l'Histoire*, comment la Nature s'élève, en quelque sorte, à la Liberté, par l'Art qui en est le symbole, et comment, du jeu des passions humaines, naît un progrès incessant, qui achemine également les peuples vers la liberté.

C'est ce côté dynamique de la doctrine de Kant que Fichte, Schelling et Hegel reprenaient, ramenant le dualisme Kantien, incompatible avec une conception vitaliste du monde, à un monisme. Ce qui différencie, entre eux, leurs systèmes, c'est une tendance de plus en plus marquée au réalisme.

Fichte qui, le premier, tente de réaliser la liberté par la voie spirituelle, le fait de la façon la plus absolue. Partant du postulat de la Raison Pratique, du Primat du Moi sur le Non-Moi, il supprime la Nature, en tant que telle, et réduit le Non-Moi à n'être que l'instrument que le Moi se crée, pour se déterminer et s'élever par un processus dialectique, à une autonomie de plus en plus grande.

(18) Cf. Briefe von und an Hegel, I, p. 194. Hegel à Niethammer, 28 oct. 1808.

« Die theoretische Arbeit überzeuge ich mich täglich mehr, bringt mehr zustande in der Welt als die praktische, ist das Reich der Vorstellung revolutioniert, so hält die Wirklichkeit nicht aus. »

Schelling accorde à la Nature une réalité en dehors du Moi, il montre comment elle s'élève à l'Esprit, qui de son côté la pénètre, et comment le Monde arrive ainsi à un état d'indifférence absolue, où les contraires sont abolis, où la Nature est Esprit et l'Esprit, Nature.

Chez Hegel, enfin, l'évolution vers le réalisme, ou plutôt, vers un monisme dynamique qui unit intimement l'idée à la réalité, se manifeste plus nettement encore ; sa doctrine marque, à la fois, l'aboutissement des théories romantiques et le passage à une conception plus réaliste du monde.

Faisant, avec Fichte, de l'Absolu, un principe d'action et intégrant en lui, avec Schelling toute la réalité, Hegel montre comment cet Absolu, qui est l'Esprit du Monde, se manifeste dans la Nature et dans l'Histoire. Il établit, à cet effet, l'identité de la pensée et de l'être, sous la forme de l'idée concrète qui, entraînée dans un incessant devenir, prend conscience d'elle-même dans la réalité qu'elle crée et dont elle est, à la fois, la cause et la fin (19). Le mouvement de cette idée est déterminé par une logique dynamique, par la dialectique qui, à la différence de l'ancienne logique, repose, non sur une conception spatiale d'inclusion ou d'exclusion, mais sur la notion de temps, seule capable d'expliquer le devenir, et de montrer comment les différents éléments du réel s'intègrent les uns dans les autres et s'unissent en synthèses, ou les contraires sont résorbés en une unité supérieure (20).

Le ressort de cette dialectique est la contradiction, l'antithèse, qui constitue le principe actif, sans lequel il n'y a pas de développement, pas de vie. Loin d'être un défaut des choses, la contradiction constitue, au contraire, leur essence, puisque c'est par elle que s'engendre toute

(19) Cf. Hegel. Ed., 1832. *Logik V*, p. 36 : « Die Logik zeigt die Erhebung der Idee, zu der Stufe von daraus sie Schöpferin wird. »

(20) Cf. Hegel, *Phänomenologie*, p. 36-37.

réalité et elle joue, de ce fait, un rôle primordial dans leur évolution (21).

Pour construire son système, qui fait ainsi, du monde, un immense processus dialectique par lequel se réalise l'Idée absolue, Hegel réduit la réalité à un ensemble de concepts (22). Négligeant, parmi les éléments du réel, tous ceux qui n'ont pas trait à leur enchaînement rationnel, l'accidentel, le contingent, il ne retient, de la succession infinie des faits, que ceux qui expriment un moment de l'Idée et réalisent l'œuvre de la Raison (23). Supprimant ainsi toute différence entre l'objet et son concept, il peut affirmer leur identité et procéder de manière déductive pour montrer, en réglant l'ordre de succession des événements dans le temps, sur leur ordre de succession logique, comment les faits et les choses suivent, dans leur développement, une marche rationnelle et traduisent le mouvement de l'Esprit (24).

(21) Cf. Hegel, *Logik*, IV, p. 68 (Der Widerspruch. Anmerkung, 3).

« Es ist aber eines der Grundvorurteile der bisherigen Logik und des gewöhnlichen Vorstellens, als ob der Widerspruch nicht eine so wesentliche und immanente Bestimmung sei, als die Identität, ja wenn von Rangordnung die Rede und beide Bestimmungen als getrennte festzuhalten wären, so wäre der Widerspruch für das Tiefere und Wesenhaftere zu nehmen. Denn die Identität ihm gegenüber ist nur die Bestimmung des einfachen Unmittelbaren, des toten Seins; er ist aber die Wurzel aller Bewegung und Lebendigkeit; nur insofern etwas in sich selbst einen Widerspruch hat, bewegt es sich, hat Trieb und Tätigkeit. »

(22) Cf. Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, Paris, 1921, I, p. 115; II, p. 78.

(23) Cf. Hegel, *Rechtsphilosophie Einleitung*, p. 17.

« Darauf kommt es an in dem Scheine des Zeitlichen und Vorübergehenden die Substanz, die immanent und das Ewige, das gegenwärtig ist zu erkennen. Denn das Vernünftige, was synonym ist mit der Idee, indem es in seiner Wirklichkeit zugleich in die äussere Existenz tritt, tritt in einem unendlichen Reichtum von Formen, Erscheinungen und Gestaltungen hervor... Die unendlich mannigfaltigen Verhältnisse aber, die sich in dieser Ausserlichkeit, durch das Scheinen des Wesens in sie, bilden, dieses unendliche Material und seine Regulierung ist nicht Gegenstand der Philosophie. »

Cf. Hegel, *Philosophie des Geistes*, § 548, p. 424.

(24) Cf. Hegel, *Philosophie der Geschichte. Einleitung*, p. 21.

« Die Materie hat ihre Substanz ausser ihr, der Geist ist das Bei-sich-selbst sein... Dieses Beisichselbstsein des Geistes ist Selbstbewusstsein, das Bewusstsein von sich selbst... In diesem Sinne können wir sagen, dass die Weltgeschichte die

L'ordre rationnel encore rudimentaire dans la Nature, élément de l'univers réfractaire à l'Esprit, soumis au hasard où à la nécessité aveugle (25), se manifeste de plus en plus clairement dans l'Histoire, où l'Esprit prend conscience de lui-même, en réalisant son essence, qui est la liberté (26). En présentant cette idée de liberté, à la fois sous la forme d'une libération progressive de l'Esprit, tout d'abord plongé dans l'inconscient de la Nature, et sous la forme du développement d'un régime politique, conforme aux lois de la raison, Hegel pouvait, d'une part, assimiler les différents moments du développement de l'humanité aux degrés successifs que parcourt l'Esprit, et apporter, d'autre part, une justification philosophique et historique aux aspirations libérales de la bourgeoisie d'alors (27). Les degrés successifs de cette évolution vers

Darstellung ist, wie der Geist zu dem Bewusstsein von dessen kommt, was er an sich bedeutet und wie der Keim die ganze Natur des Baumes, den Geschmack, die Form der Früchte in sich trägt, so enthalten auch schon die ersten Spuren des Geistes virtualiter die ganze Geschichte...

Cf. Meyerson, *op. cit.*, I, p. 115.

« En vertu de la conviction irréfragable de la rationalité essentielle du monde, nous concevons, nous devons irrésistiblement concevoir que tout rapport de succession manifeste et cache en même temps un rapport de dépendance logique. »

Cf. Hegel, *Naturphilosophie*, § 247, p. 26.

« Die Philosophie ist zeitloses Begreifen auch der Zeit und aller Dinge überhaupt nach ihrer ewigen Bestimmung. »

(25) Cf. Hegel, *Naturphilosophie*, § 247, p. 24.

« Die Natur ist der sich entfremdete Geist. »

(26) Cf. Hegel, *Philosophie der Geschichte. Einleitung*, p. 22.

« Die Weltgeschichte ist der Fortschritt im Bewusstsein der Freiheit. »

(27) Cf. Hegel, *Philosophie des Geistes*, § 549, p. 421.

« Diese Bewegung ist der Weg der Befreiung der geistigen Substanz, die Tat wodurch der absolute Endzweck der Welt sich in ihr vollführt, der nur erst an sich seiende Geist sich zum Bewusstsein und Selbstbewusstsein und zur Offenbarung seines an und für sich seienden Wesens bringt und so auch zum äusserlich allgemeinen, zum Weltgeist wird. Indem diese Entwicklung in der Zeit und im Dasein und somit als Geschichte ist, sind deren einzelne Momente und Stufen die Volkseister, jeder einzelner und natürlicher in seiner qualitativen Bestimmtheit ist nur ein Geschäft der ganzen Tat zu vollbringen bestimmt. »

Cf. Breysig, *Vom geschichtlichen Werden*, II, p. 365. Stuttgart 1926.

« Weil der Begriff Freiheit gefasst werden kann in dem Sinn staatlich gesellschaftlicher Ordnung von ganzen Völkern und Völkergruppen und dann wieder in dem Sinn eines Sichlosringens des halbpersönlichen Weltgeistes aus den Bindungen

la liberté lui paraissaient marqués par les grands peuples historiques, dont chacun crée une forme nouvelle d'état, qui représente à la fois une incarnation supérieure de l'Esprit, et une réalisation plus haute du régime de liberté (28). Il arrêta cette évolution à la Prusse de son temps, dont l'état, où le pouvoir était réparti entre le roi et les classes possédantes, lui paraissait offrir la meilleure garantie, à la fois, contre le despotisme et contre les excès de la démocratie.

Cette doctrine était, aussi bien au point de vue philosophique que politique, un reflet du régime économique et social qui s'établissait alors en Allemagne, et elle présentait, comme ce régime, contraint par sa faiblesse de s'accommoder des survivances du passé, un caractère de transition et de compromis.

Du point de vue philosophique, et comme expression d'une conception nouvelle du monde, cette doctrine constituait un compromis entre l'idéalisme transcendantal qui pose, en dehors des choses, leur principe et le réalisme qui réintègre celui-ci en elles, et explique leur développement par leur propre nature. Hegel, en effet, s'efforçait de comprendre le réel dans sa totalité, en établissant une unité dynamique de la pensée et de l'être, mais comme il ne se rendait pas compte des forces véritables qui déterminent l'évolution historique, il ramenait le développement de la réalité concrète à celui de l'idée, et rompait ainsi, du fait que la matière, la Nature n'étaient plus que

eines zunächst noch vielfach gehemmten und noch naturhaft unbewussten Seins, deshalb vornehmlich mag er sich Hegel, als der Gedanke aufgedrängt haben, der am besten geeignet war, die Spitze seiner Lehrsphäre zu bilden. »

(28) Cf. Hegel, *Philosophie des Geistes*, § 549, p. 423.

« In dem Dasein eines Volkes ist der substantielle Zweck ein Staat zu sein und als solcher sich zu erhalten ; ein Volk ohne Staatsbildung (eine Nation als solche) hat eigentlich keine Geschichte... Was einem Volke geschieht und innerhalb desselben vorgeht, hat in der Beziehung auf den Staat seine wesentliche Bedeutung. »

l'expression de l'Esprit, cette unité du concret et de l'abstrait, qu'il voulait réaliser (29).

Cette doctrine marquait ainsi, d'une part, l'aboutissement des théories romantiques qui, mettant au premier plan ce qui exprime la vie, le mouvement, l'évolution, ne faisaient plus dériver ce mouvement d'un principe extérieur aux choses, sans concevoir, pourtant, que ce principe se confondît avec elles. Elle annonçait, d'autre part, le passage au réalisme, car tout en restant idéaliste, tout en subordonnant l'être à l'esprit, Hegel ne séparait pas l'idée de la réalité concrète, et pensait que la tâche du philosophe était de comprendre la rationalité du réel, et non de rechercher la raison en dehors de lui (30). Il rejetait tout dogmatisme qui oppose à l'Être un Devoir.-Être et prétend soumettre la réalité à un idéal arbitraire (31),

(29) Cf. Lucacs, *Geschichte und Klassenbewusstsein*, Berlin, 1923, p. 31 et 32.

« Hegel vermochte, nicht zu den wirklich treibenden Kräften der Geschichte durchzudringen. Er blieb in der Zweiheit von Denken und Sein, von Form und Materie befangen. Wenn er auch der eigentliche Entdecker der Bedeutung der konkreten Totalität gewesen ist, wenn sein Denken stets darauf gerichtet ist, jede Abstraktheit zu überwinden, so blieb ihm die Materie mit einem « Makel der Bestimmtheit » behaftet. Und diese einander widerstrebenden und sich bekämpfenden Strömungen konnten in seinem System nicht zur gedanklichen Klärung gelangen. Begriffsmythologie ist stets, nur der gedankliche Ausdruck dafür, dass den Menschen eine Grundtatsache ihres Daseins, deren Folgen sie sich unmöglich erwehren können, unfassbar geblieben ist. Die Unfähigkeit in den Gegenstand selbst einzudringen bekommt den Ausdruck von transzendenten bewegenden Kräften... »

Der absolute Geist Hegels, war die letzte dieser grossartigen mythologischen Formen, in der bereits das Ganze und seine Bewegung — wenn auch seines wirklichen Wesens unbewusst — zum Ausdruck kam. »

(30) Cf. Hegel, *Philosophie der Geschichte. Einleitung*, p. 13.

« Es hat sich erst aus der Betrachtung der Geschichte selbst zu ergeben, dass es in ihr vernünftig gegangen sei, dass sie der vernünftige, notwendige Gang des Weltgeistes gewesen, des Geistes, dessen Natur zwar immer eine und dieselbe ist aber in dem Welt-dasein diese seine eine Natur explicirt. Dies muss wie gesagt das Ergebnis der Geschichte sein. Die Geschichte aber haben wir zu nehmen wie sie ist, wir, haben historisch, empirisch zu verfahren. »

(31) Cf. Hegel, *Rechtsphilosophie Einleitung*.

P. 16 : « Ich kehre hiermit zu dem zurück, was ich vorin bemerkt habe, dass die Philosophie, weil das Ergründen des Vernünftigen ist, eben damit das Erfassen des Gegenwärtigen und Wirklichen, nicht das Aufstellen eines Jenseitigen ist, das Gott weiss wo sein sollte. »

P. 18 : « Das was ist zu begreifen, ist die Aufgabe der Philosophie, denn das, was ist, ist die Vernunft. »

et l'on voyait se préciser chez lui, par la place prépondérante que tient, dans son système, l'histoire, la tendance à abandonner le point de vue métaphysique et transcendantal, pour considérer les choses sous leur aspect immanent.

Cette doctrine constituait, d'autre part, un compromis entre la conception statique et la conception dynamique du monde. Elle était, en effet, toute pénétrée d'un dynamisme, qui traduit le changement continu, l'évolution incessante des choses considérées dans leur devenir. Mais ce dynamisme n'est pas encore pleinement inhérent à la réalité concrète, puisque l'évolution de celle-ci est déterminée par un principe supérieur, l'Idée Absolue, qui est, à la fois, sa cause et sa fin ; et comme cette Idée se retrouve, au terme de son développement, telle qu'elle était en puissance, l'évolution est, en réalité, illusoire et revêt un caractère d'involution, qui apparente encore ce système à l'ancienne conception statique du monde (32).

Dans le domaine politique enfin, ce caractère de compromis se marquait — du fait que, Hegel, hostile au Devoir-Être, à l'utopie, donne à la réalité présente une valeur absolue — par une contradiction entre le système conservateur, qui considère l'État prussien comme le terme du développement de l'Idée, comme l'incarnation même du Droit, et l'évolution dialectique de l'Idée et de l'Histoire, qui implique un changement continu, un devenir incessant, auquel on ne peut fixer, comme limite et comme fin, une forme d'état déterminée.

Cette doctrine exprimait ainsi, à la fois par son côté philosophique et par son côté politique, les tendances de

(32) Cf. Hegel, *Logik*, VI, § 161, p. 317. (Die Lehre vom Begriff.)

« Die Bewegung des Begriffs ist Entwicklung, durch welche nur dasjenige gesetzt ist, was an sich schon vorhanden ist. »

Cf. Meyerson, *op. cit.*, I, p. 320 et suiv. « L'état de puissance ».

cette période de transition, où la structure politique et sociale de l'Allemagne était peu à peu modifiée par l'organisation économique nouvelle.

*
* *

C'est dans cette période de transition que s'est écoulée l'enfance de Marx, et il est arrivé à l'adolescence, au moment où le développement de l'industrie et du commerce faisait sentir ses effets dans tous les domaines et entraînait la Prusse tout entière, dans le courant de la vie moderne.

Par son éducation première, Karl Marx semblait devoir rester étranger à la lutte entre les tendances libérales et conservatrices, mais comme ses études le portaient vers la philosophie, qui était alors le champ clos où se livrait le combat, il y fut naturellement entraîné, et sa première œuvre fut de dégager l'élément révolutionnaire de la doctrine de Hegel, pour l'adapter aux nécessités nouvelles et en faire un instrument de lutte.

Comme la plupart des théoriciens du socialisme, Marx appartenait, par sa naissance, à la bourgeoisie (33). Il descendait, par son père et sa mère, de vieilles familles de rabbins. Son grand-père paternel, Marx Lévy, rabbin à Trèves, avait eu 4 fils dont l'aîné Samuel, lui avait succédé comme rabbin dans cette ville, tandis qu'un autre, Hirschel, le père de Marx, y était devenu avocat. De son mariage avec Henriette Presburg, qui appartenait à une vieille famille de rabbins hollandais, émigrée de Hongrie au xvi^e siècle, Hirschel Marx eut 8 enfants, 5 filles et 3 fils,

(33) Cf. *Die Glocke*. Jahrgang 9, 1923 ; B. I., n^o 12 (p. 309-314), n^o 13 (p. 340-346) ; E. Dorsch, *Familie und Stammbaum von K. Marx*.

Cf. B. Wachstein, *Die Abstammung von K. Marx*. Kopenhagen, 1923.

parmi lesquels, Karl était, de beaucoup, le mieux doué (34).

Sans avoir été, à proprement parler, un génie précoce, K. Marx montra, dès son jeune âge, une intelligence très vive, qui faisait la joie et l'orgueil de ses parents. Il était leur enfant préféré, leur « Glückskind » et, un peu décus semble-t-il, par les médiocres dispositions de leurs autres fils, ils reportaient sur lui, toutes leurs espérances.

Sa mère qui ne paraît pas avoir eu des dons particulièrement remarquables et qui, du reste, parlait et écrivait assez mal l'allemand, ne prit pas une grande part à son développement intellectuel. Son sens pratique, qui l'amenait à considérer, surtout, le côté matériel de la vie et à pousser un peu trop loin, peut-être, le goût de l'ordre et de l'économie, l'opposait à son fils qui tenait pour mesquines et contingentes, les choses dont elle se souciait le plus (35). C'était, au demeurant, une excellente mère de famille, toujours préoccupée de la santé et du bien-être

(34) Cf. *Marx Engels Gesamtausgabe* (8), I², p. 196-197. Lettre de H. Marx à K. Marx, 9 nov. 1836. « Hermann ist heute nach Bruxelles, wo er in ein gutes Haus kommt... Von seinem Fleiss erwarte ich viel, von der Intelligenz desto weniger... Menni (Eduard) besucht das Gymnasium und wie es scheint will er doch etwas mehr Eifer zeigen... Die Mädchen sind brav und fleissig. »

a) Cette édition sera citée en abrégé sous le titre de Werke.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

Marx Levy (mort en 1798)
épouse Eva Moses Lwow (morte avant 1815)

Hirschel (Heinrich) Marx (1782-1838)
épouse Henriette Presburg (1787-1863)

Sophie (1816-1883)	Karl (1817-1883)	Hermann (1819-1842)	Henriette (1820-1856)	Luise (1821-1865)	Emilie (1822-1888)	Karoline (1824-1847)	Eduard (1826-1837)
-----------------------	---------------------	------------------------	--------------------------	----------------------	-----------------------	-------------------------	-----------------------

(35) Cf. *Werke*, I², p. 187-188. Lettre à son fils, 29 nov. 1835.

« Nun kanst du mirs gahr nicht als eine schwäche unsers geschlechts ansehen wan ich neugierig bin wie du deine Kleine Haushaltung 'eingerichtet, ob die ökonome auch hier die Hauptrolle schpillt das bey grosse wie bey Kleine Haus haltungen eine unerlässliche Nothwendigkeit ist, dabei erlaube ich mir zu bemerken, lieber Carl, dass du Reinlichkeit und Ordnung nie als nebensache betrachten muss denn davon hängt Gesundheit und frohsinn ab, halte pünktlich darauf dass deine Zimmer öfters gescheuert werden... »

Cf. *id.*, p. 190. Lettre de janvier 1836.

de ses enfants, en particulier de son fils aîné, Karl, qui la récompensa, du reste, bien mal de sa sollicitude. Son existence agitée fut en effet, pour elle, une source de soucis et de tourments ; elle le vit pourchassé de pays en pays, en proie à la misère et devenu un objet de réprobation et de haine, et n'avait pas la consolation de penser que cette vie misérable était la rançon d'une œuvre puissante. Jusqu'à sa mort, cette vie lui apparut comme une lamentable faillite ; elle déplorait, avec son sens pratique, que son fils eût fait un aussi mauvais usage de ses brillantes qualités et elle se plaisait à dire qu'au lieu d'écrire un livre sur le capital, il eût mieux fait d'en amasser un.

Le père de Marx était, au contraire, un esprit très cultivé et son influence sur son fils fut profonde.

Après une jeunesse pauvre et laborieuse, il était devenu avocat à la Cour d'appel de Trèves et s'y était fait une belle situation, que devaient consacrer le titre de conseiller (Justizrat) et son élection comme bâtonnier du barreau. Il joignait à l'esprit positif et pratique d'un homme d'affaires, une âme sentimentale et tendre et n'avait rien du caractère combatif, intransigeant et impérieux de son fils.

C'était un esprit éclairé, tout pénétré du rationalisme du XVIII^e siècle qui l'avait éloigné de sa famille, restée attachée à l'orthodoxie juive (36). Grand admirateur de la littérature et de la philosophie du XVIII^e siècle, de Diderot, Voltaire, Rousseau, Lessing, il alliait au libéra-

(36) *Neue Zeit*, XVI, t. I, p. 5.

Souvenirs de la fille de K. Marx, Eleanor.

« Marx trug stets eine Photographie von ihm. Mir erschien das Gesicht sehr schön. Augen und Stirne glichen denen des Sohnes, aber die Partie um den Mund und das Kinn waren zarter, das Ganze trug einen ausgesprochenen jüdischen aber schönjüdischen Typus. »

« Mohr's Vater... war ein richtiger Franzose des 18. Jahrhunderts. Er konnte seinen Voltaire und Rousseau auswendig. » (Mohr : terme d'affection donné à K. Marx par ses enfants.)

lisme intellectuel, un libéralisme politique qui lui faisait condamner, aussi bien le despotisme de Napoléon, que celui de la Prusse. Après la Révolution de 1830, il participa au mouvement libéral qui souleva l'Allemagne du Sud, et qui eut des répercussions en Rhénanie.

Il fut, en janvier 1834, un des organisateurs du banquet, offert aux députés libéraux de la Diète rhénane, qui eut lieu au club de la « Société littéraire du Casino », centre intellectuel et politique de la ville de Trèves. Il porta le premier toast aux députés, et loua, à cette occasion, le roi, d'avoir commencé à instituer une représentation populaire, qui, disait-il, permettait à la vérité de parvenir jusqu'aux marches du trône (37). Au cours du banquet, des chants révolutionnaires, tels que *La Marseillaise* et *La Parisienne* furent chantés, et dans le rapport adressé à ce sujet, aux autorités, le conseiller Marx est cité parmi ceux qui prirent part à ces chants (38).

Le gouvernement infligea un blâme sévère au préfet, pour avoir toléré ce scandale, le prince héritier lui envoya une lettre, dans laquelle il exprimait son indignation à propos de cette manifestation ; la Société littéraire du Casino fut placée sous la surveillance de la police et dut modifier ses statuts.

Tout en soulignant cette manifestation de H. Marx, en faveur du libéralisme, il ne faut pas en exagérer la portée, et voir en lui un révolutionnaire. A la fin de son

(37) Cf. O. Mänchen-Helfen und B. Nikolajewsky, *Karl und Jenny Marx*, Berlin, 1933.

P. 23 : « Einer der Veranstalter des Banketts war der Justizrat Marx. Er brachte als erster den Trinkspruch auf die Deputierten aus. Er feierte den König « dessen Hochherzigkeit wir die ersten Institutionen einer Volksvertretung verdanken. In der Fülle der Allgewalt hat er aus freiem Willen Standesversammlungen angeordnet, damit die Wahrheit an die Stufen seines Thrones gelange. »

(38) Cf. *Staatsarchiv Koblenz*, Abt. 442, n° 3707.

Rapport d'un officier adressé au président de la province (25-1-1834) dénonçant les personnes ayant prononcé des discours ou chanté des chants révolutionnaires au cours de ce banquet.

discours, il affirmait, en effet, son attachement et son dévouement à la monarchie prussienne (39) ; quelques années plus tard, dans une lettre à son fils, il en vantait le régime, qu'il opposait au despotisme égoïste et tyrannique de Napoléon et il engageait celui-ci à célébrer, dans une ode, la bataille de Waterloo, par laquelle la Prusse avait délivré l'Europe du joug qui pesait sur elle (40). A vrai dire ce loyalisme, pour sincère qu'il fût, n'était pas cependant complètement désintéressé, et le désir de ne pas déplaire au gouvernement entraînait, sans doute, pour une part, dans l'attachement qu'il témoignait à la monarchie prussienne.

Cette même concordance entre ses intérêts et ses convictions explique sa conversion au protestantisme, au début de 1817, qui fut suivie en 1824 et 1825 de celle de ses enfants et de sa femme (41). Cette conversion n'allait pas à l'encontre de ses croyances, car il ne pratiquait plus la religion juive et trouvait, dans le protestantisme tout pénétré alors de rationalisme, un idéal religieux plus proche de ses convictions. Cette conversion constituait, d'autre part, une véritable émancipation intellectuelle, car les

(39) Cf. O. Männen-Helfen et Nikolajewsky, *op. cit.*, p. 23.

« Darum lasst uns, so schloss er, im tiefsten Vertrauen einer heiteren Zukunft entgegensehen, denn sie beruht in der Hand eines gütigen Vaters, eines gerechten Königs. Sein edles Herz wird gerechten und vernünftigen Wünschen seines Volkes immer hold und offen bleiben. »

(40) Cf. *Werke*, I^a, p. 204-205. Lettre de H. Marx à K. Marx, 2 mars 1837.

« Der Gegenstand soll eine aus der preussischen Geschichte ausgerissene Epoche sein... Es muss für Preussen ehrenvoll sein und die Möglichkeit vorhanden, dem Genius der Monarchie... eine Rolle zuzuteilen. Ein solcher Augenblick ist die grosse Schlacht bei Belle Alliance-Waterloo. Preussen hat hier in der Tat den Ausschlag gegeben... Es kann in der Tat nicht fehlen, für diesen Augenblick Begeisterung zu fassen, denn das Misslingen desselben hätte die Menschheit und besonders den Geist in ewigen Ketten gelegt. Nur die heutigen Zwitterliberalen können einen Napoleon vergöttern. Unter ihm hat wahrlich kein einziger das laut zu denken gewagt, was in ganz Deutschland und in Preussen besonders täglich und ohne Störung geschrieben wird... »

(41) Sur la conversion du père de Marx, cf. H. Stein, *Der Uebertritt der Familie Heinrich Marx zum evangelischen Christentum. XIV Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins*, p. 126-129.

Sur la situation des Juifs en Rhénanie, cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 3-4.

Juifs, encore isolés des autres habitants, conservaient jalousement leurs traditions et avaient, de ce fait, une mentalité étroite, plutôt hostile à la culture moderne. H. Heine, dont la conversion date de cette époque, pouvait la qualifier, avec quelque raison, de billet d'entrée dans la civilisation européenne.

Mais ce qui détermina essentiellement cette conversion, ce fut, d'une part, l'obligation où se trouva H. Marx, de quitter la religion juive, pour conserver ses fonctions, et d'autre part, son désir de se soustraire, ainsi que sa famille, aux vexations, auxquelles les Juifs étaient alors en butte. La haine provoquée par les usuriers juifs, qui exploitaient la misère des paysans, et la réaction politique, dont les Juifs avaient été les premières victimes, avaient, en effet, entraîné une recrudescence d'antisémitisme.

Dans de nombreuses villes du Rhin, les Juifs avaient été malmenés ; les diètes provinciales réclamaient toutes des mesures de protection de la propriété foncière contre les Juifs, et la diète rhénane devait même demander, en 1826, que les Juifs fussent privés de droits civils et politiques. Sans aller jusqu'à supprimer complètement les droits qu'il leur avait accordés à regret, en 1812, le roi qui éprouvait, pour les Juifs, une aversion profonde, s'appliqua à les restreindre de plus en plus. Après leur avoir interdit, en 1816, en Rhénanie, l'accès aux fonctions publiques, qui leur étaient restées fermées en Prusse (42), il étendit, en 1822, cette interdiction à la plupart des carrières libérales et l'on comprend que, dans ces conditions,

(42) Cf. Hansen, *Die Rheinprovinz*, II, p. 240.

« Im Grossen und Ganzen wurde der Grundsatz massgebend den der Minister des Inneren von Schuckmann in einem Votum vom 4 Mai 1816 ausgestellt hatte, wonach auch die Juden in den ehemals französischen Gebieten nicht « zu öffentlichen Ämtern befugt zu achten » seien und der Begriff des öffentlichen Amtes seine weiteste Ausdehnung haben müsse. Dem entsprechend wurden sie auch von der Advokatur, meist auch von der Geschworenenbank und selbst von der Führung einer Apotheke fern gehalten. »

le père de Marx se soit converti avec sa famille, pour assurer son avenir et celui de ses enfants. De ce fait K. Marx put se développer librement, sans être gêné par l'étroitesse d'esprit des Juifs d'alors, ni par les entraves de toute nature, qu'ils avaient à subir.

Ainsi, c'est dans un milieu calme et cultivé, dans une famille, qui menait l'existence laborieuse et simple de la bourgeoisie de ce temps, que Marx passa son heureuse enfance. Dans cette période où les formes nouvelles de production et d'échange avaient peine à se développer, à cause de la pauvreté du pays, chacun était astreint au travail et à l'économie, les goûts étaient modestes, l'horizon un peu borné, les plaisirs simples (43).

Sa ville natale, Trèves, qui était le siège de la Cour d'appel, comptait alors 12.000 habitants. C'était une vieille ville calme, toute pleine de souvenirs du passé. De nombreux monuments tels que la Porta Nigra, le Palais impérial et la Basilique, attestaient encore la splendeur de l'époque romaine, tandis que l'abondante floraison de couvents et d'églises, qui entouraient la cathédrale où l'on conservait le Saint-Suaire, attestait combien la vie spirituelle y avait été et y restait intense (44).

Après avoir été, avec Coblenz, un des grands centres de l'émigration et de la contre-révolution française, elle avait accueilli avec enthousiasme, en 1794, les troupes françaises, qui avaient mis fin au pouvoir de l'archevêque et des nobles, mais cet enthousiasme avait fait place à

(43) Cf. G. Hermann, *Das Biedermeier im Spiegel seiner Zeit*. Leipzig, 1913.

(44) Cf. Goethe, *Campagne de France*. Trad. Porchat, 1882, p. 141.

« La ville (Trèves) a un caractère singulier. Elle prétend posséder plus d'édifices ecclésiastiques que toute autre ville de même étendue et cette gloire ne peut guère lui être contestée car au dedans des murs elle est remplie, obstruée d'églises, de chapelles, de cloîtres, de couvents, de maisons de chevaliers et de moines, au dehors elle est bloquée, assiégée, d'abbayes, de monastères, de chartreuses. C'est le signe d'une vaste juridiction ecclésiastique exercée autrefois par l'archevêque, car son diocèse s'étendait sur Metz, Toul et Verdun. »

l'indifférence puis à l'hostilité, à mesure que les charges militaires et fiscales avaient augmenté. Aussi avait-elle accepté, sans trop maugréer, la domination de la Prusse, qui avait eu, au début, la sagesse de ménager les sentiments religieux de la population et de ne pas bouleverser l'état de choses, établi sous la domination française. D'autre part elle offrit un large débouché aux vins de la Moselle, jusqu'à la formation de l'Union douanière, qui permit aux vins de l'Allemagne du Sud, d'entrer en concurrence avec eux.

Centre administratif et viticole de la Moselle, Trèves était une ville de fonctionnaires et d'artisans, l'industrie y était peu développée et l'on y menait la vie paisible des petites villes d'alors qui, faute de moyens de transport rapides et commodes, vivaient, pour ainsi dire, concentrées sur elles-mêmes. Cette vie était du reste agréable et gaie, comme celle des pays de vignobles, et Marx conserva toujours un vif attachement pour son pays natal (45).

C'était un garçon vigoureux à l'esprit vif, que ses camarades aimaient pour son caractère enjoué, mais dont ils redoutaient aussi les railleries. Débordant de vie, il était naturellement porté à diriger leurs jeux et à imposer sa volonté, recourant déjà, volontiers, à l'ironie et à la satire, qui devaient marquer plus tard sa bouche d'un pli sarcastique. Mais l'ironie s'accompagnait, chez lui, d'une gaieté qui lui attirait les sympathies de tous (46).

(45) Cf. Goethe, *op. cit.*, p. 143.

« On embrasse du pied de la colline d'Apollon la rivière, le pont, les moulins, la ville et le pays. Les vignes qui n'étaient pas encore entièrement défeuillées produisaient un effet charmant soit à nos pieds, soit vis-à-vis sur les premières pentes de la colline de Mars ; elles annonçaient dans quelle heureuse contrée l'on se trouvait et réveillaient ce sentiment de prospérité et de bien-être, qui semble planer dans l'air sur les pays de vignoble. »

(46) Cf. *Neue Zeit*, mai 1883, p. 441. Souvenirs d'Eleanor Marx.

« *Zugleich geliebt und gefürchtet von seinen Mitschülern, geliebt, weil er stets zu neuen Streichen bereit war, gefürchtet weil er seine Feinde in beissenden Versen verspottete.* »

Il fit ses études au Lycée de Trèves, où il resta cinq ans. L'esprit qui régnait, dans ce lycée, était l'esprit rationnaliste ; il y avait été introduit par l'archevêque Clemenz Wenzel et ses ministres réformateurs Hontheim (Febro-nius) et La Roche, qui, pour combattre l'ignorance du bas clergé, avaient fait, de cet établissement, une sorte de petit séminaire, où étaient formés les futurs prêtres. Sous la domination française, le niveau des études était tombé très bas (47). Après l'annexion de la Rhénanie à la Prusse, le lycée avait été réorganisé et il comptait alors d'excellents professeurs, comme le directeur Wytttenbach, historien et philosophe et Steiniger professeur de mathématiques et de physique (48).

Ses études, au lycée, furent bonnes, sans être brillantes. Lors du passage de 3^e en 2^e, il fut classé 10^e parmi les élèves félicités pour leurs connaissances en langues anciennes et modernes, et, en 2^e, il reçut des éloges pour ses dissertations allemandes (49). Arrivé très jeune en première, il n'avait que 17 ans lorsqu'il passa son examen de fin d'études, alors que les autres candidats étaient âgés de 19 à 21 ans (50). L'ensemble de la classe était médiocre

(47) Cf. Hansen, *Die Rheinprovinz*, II, p. 27.

« Auch im Gymnasium zu Trier war es jedem überlassen welche Lehrgegenstände und in welcher Stunde es sie behandeln wolle. Die Schüler wurden am Ende des Jahres ausnahmslos in die höhere Klasse versetzt...

(48) Sur Wytttenbach, cf. Goethe, *Campagne de France*. Trèves, 25 oct.

« Er (Wytttenbach) war in der kantischen Philosophie unterrichtet... »

Sur Steiniger, cf. *Etude de Follmann* (*Trierer Chronik*, XVI, 1920), p. 82 et suiv. Steiniger fut accusé de matérialisme et d'athéisme. Cf. *Akten des ProvinzialschulKollegiums*. Koblenz, c. III, 2, n° 10 et c. III, 3, b. Lt, 8, n° 5.

(49) Cf. O. Mänchen-Helfen et B. Nikolajewsky, *op. cit.*, p. 25.

(50) Cf. *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*. 1925, p. 424-444, Grünberg, *Marx als Abiturient* ; 1926, p. 239-240, *id.*, *Nachtrag zu Marx als Abiturient*.

Cours suivis en Première par Marx (1834-1835).

Latin (professeur D^r Loers). Cicéron : *de oratore* ; Tacite : *Annales*, *Agricola* ; Horace : *Odes*. *Satires*.

Grec. Platon : *Phædon* *Thucydide* L. I. ; Homère : *Sophocle*, *Antigone*.

Allemand (professeur Hamacher) : *Poésies* de Schiller, Goethe et Klopstock ; *Iphigénie* de Goethe.

et près de la moitié des élèves échouèrent à l'examen. La différence d'âge, de milieu et de religion, explique que Marx se soit fait peu d'amis parmi ses condisciples. La plupart étaient catholiques, fils de vignerons ou d'artisans, et se destinaient à la prêtrise. Marx fréquentait surtout Emmerich Grach, qui mourut en 1879, président de Chambre, à Trèves, et son futur beau-frère, Edgar von Westphalen, d'un an plus jeune que lui.

Ses épreuves à l'examen, qu'il passa en août 1835, furent satisfaisantes, dans l'ensemble. Il eut, à l'examen oral, des notes passables en religion, en grec et en mathématiques, assez bonnes en latin, en français, en physique et en histoire. Ses épreuves écrites, qui ont été conservées, fournissent un témoignage intéressant de sa formation intellectuelle, de ses connaissances et de sa tournure d'esprit et de caractère, qui s'affirme déjà.

Parmi ses compositions littéraires, la moins bonne est la dissertation latine sur le règne d'Auguste : « An principatus Augusti merito inter feliciores rei publicæ Romanæ ætates numeretur. » C'est une comparaison banale de ce règne avec l'époque antérieure, moins cultivée, et l'époque postérieure, où la décadence commence à se manifester (51).

La dissertation religieuse, dont le sujet était « Montrer, d'après l'Évangile de saint Jean XV, 1-14 la raison, la nature, la nécessité et les effets de l'union des croyants avec le Christ » offre un plus grand intérêt. Marx, s'inspirant des conceptions rationalistes de son père et de ses

Histoire de la littérature allemande à partir du XVII^e siècle.

Hébreu (professeur Schneemann).

Français (professeur Schwender). Montesquieu : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* ; Racine : *Athalie*.

Mathématiques (professeur Steiniger) : Algèbre, Géométrie, Trigonométrie.

Physique (professeur Steiniger) : Son, électricité, magnétisme et optique.

Histoire (professeur Wyttenbach) : *Histoire des Romains* ; *Histoire du Moyen âge* ; *Histoire Moderne*, en particulier de la Prusse.

(51) Cf. *Werke*, I², p. 168-170.

maîtres, ramenait la religion à la morale, et faisait un commentaire historique et philosophique de ce passage ; il montrait que l'union de l'homme avec le Christ, rendue nécessaire par la morale impure des païens, nous permet de nous élever à la vertu chrétienne, plus humaine et plus douce que la vertu des stoïciens, plus élevée et plus pure que celle des épicuriens. Du point de vue dogmatique, cette dissertation était plutôt faible, car, comme le notait justement le correcteur, ni la nature, ni la raison de l'union des croyants avec le Christ n'y étaient exposées (52). Dès cette époque, K. Marx s'était apparemment détaché, comme son père, de toute croyance dogmatique et la philosophie l'emportait déjà, chez lui, sur la religion.

La meilleure épreuve est la dissertation allemande, dont le sujet « *Réflexions d'un jeune homme sur le choix d'une carrière* », se prêtait mieux au développement d'idées personnelles. Dans le choix d'une carrière, dit Marx, nous ne devons obéir ni à l'ambition ni à un enthousiasme passager. Ce choix, du reste, ne dépend pas uniquement de notre volonté ; il est en effet déterminé, en grande partie, par les circonstances et par le milieu où nous vivons : « Nous ne pouvons pas toujours embrasser la profession à laquelle nous nous croyons destinés, le cours de notre vie sociale se déroule déjà, avant que nous soyons en état de le déterminer (53). » Nous devons tenir compte, dans ce choix, de nos aptitudes intellectuelles et physiques,

(52) Cf. *Werke*, I², p. 174. Note du correcteur.

« Eine gedankenreiche, blühende, kraftvolle Darstellung, die Lob verdient, wenngleich das Wesen der fraglichen Vereinigung gar nicht angegeben, der Grund derselben nur von einer Seite aufgefasst und ihre Notwendigkeit nur mangelhaft nachgewiesen ist. »

Trier den 17 August, 1835, Küpper.

(53) Mehring a vu dans cette phrase l'annonce du matérialisme historique. (Cf. K. Marx, p. 7.) Elle n'a en réalité que la valeur d'une incidente, dans cette dissertation toute empreinte d'idéalisme. Elle dénote cependant déjà un sens assez aigu des phénomènes sociaux et l'on peut y reconnaître un écho du matérialisme français, que Marx connaissait par son père.

pour ne pas être inférieurs à notre tâche, et considérer avant tout, la possibilité, plus ou moins grande, qu'une carrière nous offre, de travailler au bonheur de l'humanité. Ceci doit nous détourner des professions qui transforment l'homme en un instrument passif, ou qui l'éloignent de l'activité pratique, car — et l'on voit ici l'ébauche d'une conception fondamentale de Marx — pour faire œuvre utile, il ne faut pas séparer l'idéal de la réalité, la pensée de l'activité pratique (54).

La fin de cette dissertation est une véritable profession de foi. Marx proclame que l'homme élève et annoblit son âme, en consacrant sa vie au bonheur de l'humanité, et que le sentiment d'accomplir une œuvre, digne de l'admiration et de la reconnaissance des cœurs généreux, lui donne une force morale, que rien ne peut abattre (55).

Cet idéalisme, un peu juvénile, reflétait les idées humanitaires et libérales de son père et de ses maîtres ; il témoignait que K. Marx avait déjà pris parti dans la lutte, entre les tendances libérales et conservatrices, qui agitait alors l'Allemagne, et qui venait d'avoir d'assez graves répercussions dans le lycée même, où il achevait ses études (56). A la suite du banquet libéral de janvier 1834, auquel plusieurs professeurs avaient participé, le gouvernement avait, en effet, prescrit une enquête sur l'enseignement qui était donné au Lycée, et sur l'état d'esprit des maîtres et des élèves. L'enquête ayant révélé que les élèves lisaient les discours séditieux prononcés à la fête de Hambach, et

(54) Cf. *Werke*, I², p. 166 : « Jene Stände die nicht so wohl in das Leben eingreifen als mit abstrakten Wahrheiten sich beschäftigen, sind die gefährlichsten für den Jüngling. »

(55) Cf. *id.*, p. 167 : « Wenn wir den Stand, gewählt, in dem wir am meisten für die Menschheit wirken können, dann können uns Lasten nicht niederbeugen, weil sie nur Opfer für alle sind, dann genießen wir keine arme eingeschränkte egoistische Freude, sondern unser Glück gehört Millionen, unsere Taten leben still aber ewig wirkend fort und unsere Asche wird benetzt von der glühenden Träne edler Menschen. »

(56) Cf. O. München-Helfen et B. Nikolajewsky, *op. cit.*, p. 26-30.

écrivait des poésies politiques, des sanctions avaient été prises : un des professeurs de Marx, Schneemann, avait été blâmé pour avoir chanté des chants révolutionnaires, lors du banquet (57), et on adjoignit au directeur Wyttenbach, dont les opinions étaient suspectes, le professeur de latin Loers, dont le loyalisme était plus sûr. A la lumière de ces événements, la profession de foi quelque peu pathétique de Marx n'apparaît pas comme une rhétorique vaine et creuse, mais, comme l'affirmation première et ardente d'un idéal, auquel il allait tout sacrifier.

Il devait, du reste, témoigner ouvertement des sentiments qui l'animaient, en refusant de prendre congé, à son départ du Lycée, de Loers, bénéficiaire des faveurs du gouvernement.

Il apparaît, par ces dissertations, que Marx tint l'essentiel de sa culture première, à la fois, du Lycée et de son père qui fut pour lui un maître et un guide. H. Marx s'appliquait, en effet, à cultiver l'esprit de son fils, en lisant et en commentant avec lui ses auteurs favoris, les écrivains et philosophes du XVIII^e siècle. Ces discussions menées par son père, avec l'esprit de précision particulier aux juristes, constituaient pour Marx une excellente discipline ; elles développaient, chez lui, le goût de la philosophie et contribuaient à imprégner sa pensée de ce rationalisme, qui faisait le fond de l'enseignement qu'il recevait au Lycée.

Cette éducation était complétée par un ami de la famille, le baron de Westphalen, qui habitait la maison voisine et dont la fille, Jenny, était camarade de classe

(57) Cf. *Akten des Provinzialschulkollegiums* (Coblence).

Lettre du 2 juillet 1834 adressée par Schneemann au ministère de l'Instruction publique et des Cultes.

Cf. *Werke*, I², p. 186. Lettre du père de Marx à son fils, nov. 1835.

« Herr Löhns hat es sehr übel empfunden dass Du ihm keinen Abschiedsbesuch gemacht. Nur Du und Clemens waren die einzigen. »

de la sœur aînée de Marx. Ce baron, qui l'avait pris en affection, à cause de sa vivacité d'esprit, lisait avec lui Homère, Shakespeare, Cervantes, et ces lectures faisaient naître, chez Marx, un penchant pour le romantisme, qui devait supplanter, en lui, le rationalisme (58).

Cette conversion de Marx, au romantisme, s'acheva à l'Université de Bonn, centre intellectuel de la Rhénanie, où il alla faire, en septembre 1835, ses études de droit, sur le désir de son père qui rêvait, pour lui, d'une brillante carrière judiciaire ou administrative. Le romantisme régnait alors dans cette Université ; l'un de ses théoriciens, W. F. Schlegel, y faisait des cours de littérature, et l'enseignement de la philosophie et des sciences s'inspirait de la doctrine de Schelling.

Très porté vers la poésie, étant lui-même poète à ses heures, Marx eût, sans doute, préféré à l'étude du droit celle des Belles-Lettres, et cela explique, qu'à côté des cours de droit, il suivit aussi des cours de littérature et d'esthétique.

Au début, son ardeur est telle qu'il veut se faire inscrire à 9 cours (59) ; sur le conseil de son père, il réduit ce nombre à 6, qu'il suit avec beaucoup d'assiduité, ainsi que l'atteste le certificat, délivré par l'Université (60). A la

(58) Cf. *Neue Zeit*, mai 1883, p. 441. Souvenirs d'Eleanor Marx.

« Baron von Westphalen ein halber Schotte von Geburt erfüllte Marx mit Begeisterung für die romantische Schule und während ihm der Vater Voltaire und Racine vorlas, las Westphalen Homer und Shakespeare vor. Diese blieben das ganze Leben hindurch seine Lieblingsdichter. »

(59) Cf. *Werke*, I², p. 185. Lettre du père de Marx à son fils, novembre 1835.

(60) Cf. *Werke*, I², p. 194. Cours suivis par Marx à Bonn.

Semestre d'hiver 1835-1836 :

Pugge : *Encyclopédie der Rechtswissenschaft*, sehr fleissig und aufmerksam.
Böcking : *Institutiones*, sehr fleissig und mit beständiger Aufmerksamkeit.
Walter : *Geschichte des römischen Rechtes*, sehr fleissig und aufmerksam.
Welcker : *Mythologie der Griechen und Römer*, mit vorzüglichem Fleiss.
Schlegel : *Fragen über Homer*, fleissig und aufmerksam.
D'Alton : *Neue Kunstgeschichte*, fleissig und aufmerksam.

suite d'un excès de travail, il tombe malade, et son père doit l'inviter à ménager sa santé (61). Mais ce zèle diminue vite ; il ne tarde pas à mener, avec le groupe des étudiants originaires de Trèves, dont il fait partie, une vie joyeuse et dissipée, et il est même condamné à un jour d'incarcération, pour ivresse et tapage nocturne.

Une lithographie de l'époque nous le montre avec ses camarades, à l'hôtel du Cheval Blanc (62). On y boit et on y danse gaîment et, dans un coin, Marx contemple la scène, avec l'air un peu sinistre d'un génie romantique. Le visage avec son front haut, son regard pénétrant et puissant sous l'arc très marqué des sourcils, son nez busqué et le pli volontaire et dur de la bouche, à peine atténué par une moustache naissante, témoigne, par son caractère à la fois sérieux et grave, dur et hardi, d'une personnalité déjà fortement marquée chez l'adolescent (63).

Dans cette existence tumultueuse et débridée, la politique ne tenait pas, apparemment, beaucoup de place et le certificat, délivré par l'Université, spécifie qu'il ne faisait partie d'aucune organisation, suspecte de tendances libérales (64). Au moment où il arrivait à Bonn, en novembre 1835, des poursuites étaient engagées contre celles-ci, et des condamnations sévères étaient prononcées contre les étudiants convaincus, ou soupçonnés d'en être membres.

Pour satisfaire son penchant pour la poésie, Marx entra

Semestre d'été 1836 :

Walter : Deutsche Rechtsgeschichte, fleissig und aufmerksam.

Schlegel : Elegien des Properz.

Pugge : Europaisches Völkerrecht.

Pugge : Naturrecht.

(61) Cf. *Werke*, I², p. 188. Lettre du père de Marx à son fils, début de 1836.

(62) *Id.*, p. 192. Lettre du père de Marx à son² fils, juin 1836.

(63) Cf. *id.*, gravure en tête du volume.

(64) Cf. *Werke*, I², p. 195. Einer Teilnahme an verbotener Verbindung unter Studierenden, ist derselbe nicht verdächtig geworden.

dans un cercle de jeunes poètes, dont l'activité littéraire cachait peut-être une activité politique, car elle parut suspecte à la police qui la surveilla ; on peut penser, du reste, que les soupçons de la police n'étaient pas complètement injustifiés, si l'on considère que les principaux membres de ce cercle étaient, avec Marx, Biermann, un de ses condisciples au Lycée de Trèves, qui avait été accusé, étant élève, d'avoir fait des poésies révolutionnaires, Fenner von Fennersleben, qui devait jouer un rôle actif pendant la révolution de 1848, et K. Grün, un des futurs chefs des « vrais » socialistes (65).

Sans désapprouver son entrée dans ce cercle, son père le mit en garde contre la tentation de se consacrer entièrement à la poésie, ne voulant pas, disait-il, le voir faire figure de petit poète, dans le monde (66). Il goûtait, du reste, assez peu la vie désordonnée que menait son fils en qui il avait mis toutes ses espérances, et il lui donnait des conseils d'ordre et d'économie dont celui-ci avait, sans doute, grand besoin (67). Dès son arrivée, Marx laisse en effet ses parents, pendant trois semaines, sans nouvelles de lui et, en trois mois, il ne leur écrit que deux fois, à la hâte, sans même leur indiquer les cours qu'il suit (68).

Dans ses lettres, il est beaucoup question d'argent, qu'il dépense avec la plus grande facilité, et il contracte

(65) Cf. O. Männen-Helfen et B. Nikolajewsky, *op. cit.*, p. 34-35.

(66) Cf. *Werke*, I², p. 189. Lettre de H. Marx à son fils. Janvier 1836.

« Ich sage es Dir unverhohlen, mich freuen innig Deine Anlagen, und ich verspreche mir viel davon, doch mich würde es jammern, Dich als gemeines Poetlein auftreten zu sehen. »

(67) *Werke*, I², p. 186. Lettre de H. Marx à son fils, novembre 1835.

« Ich wünsche in Dir das zu sehen, was vielleicht aus mir geworden wäre, wenn ich unter ebenso günstigen Auspizien die Welt erblickt hätte. »

Cf. *id.*, p. 188. Lettre du début de janvier 1836.

« Deine Rechnung lieber Karl, ist a la Carl, ohne Zusammenhang und ohne Resultat... man fordert auch von einem Gelehrten Ordnung, besonders aber von einem praktischen Juristen. »

(68) Cf. *id.*, p. 189, même lettre. On ne connaît les lettres de K. Marx que par les réponses de son père.

même quelques dettes, que son père rembourse, en maugréant. Malgré les admonestations paternelles, il ne devait guère s'amender sur ce point, et il conserva, pendant toute sa vie, par insouciance d'abord et par nécessité ensuite, l'habitude de s'endetter.

L'existence agitée, que Marx mena à Bonn, était un effet de l'exubérance naturelle du jeune étudiant échappé à la tutelle familiale et, peut-être aussi, d'une crise sentimentale, qu'il traversait alors.

A ce moment l'amitié qu'il éprouvait pour son amie d'enfance, Jenny von Westphalen, se transformait en une véritable passion. En dépit de son optimisme juvénile, cet amour romantique pour une jeune fille de quatre ans plus âgée que lui et très courtisée, à cause de sa beauté et de son rang, devait lui apparaître sans espoir et tourmenter son cœur (69). A son retour de Bonn, il demanda cependant à

(69) Cf. *Neue Zeit*, 1891-92, p. 481 et suiv., 513 et suiv., Mehring « Die von Westphalen ».

Jenny von Westphalen, née le 12 février 1814, appartenait à une famille de hauts fonctionnaires. Son grand-père Philipp von Westphalen, anobli par le duc de Brunswick après avoir dirigé la campagne de 1757 à 1762, avait épousé en 1765 Jeanie Wishart of Pittarow, qui descendait d'une illustre famille écossaise. Son père Ludwig von Westphalen, emprisonné en 1813 comme suspect par Davoust, avait été nommé en 1814 sous-préfet à Salzwedel, puis en 1816 préfet à Trèves où il resta jusqu'à sa mort survenue le 2 mars 1842. Excellent fonctionnaire et apprécié, comme tel ^(a) il avait pris sa retraite le 1^{er} janvier 1835. Il était très lié avec le père de Marx, son voisin immédiat, et avait pris en affection K. Marx, qui le révérait comme un père et qui, dans la dédicace de son premier ouvrage, devait faire un éloge ému de son élévation d'esprit et de caractère ^(b).

D'un premier mariage L. von Westphalen avait eu quatre enfants, deux filles et deux fils, dont Ferdinand von Westphalen (1799-1876) esprit bureaucratique et étroit, qui fit une carrière rapide dans l'administration et devint ministre de l'Intérieur sous Manteuffel (1850-1855) ^(c). Il ne sympathisa pas avec les enfants

(a) Cf. Staatsarchiv Koblenz Abt. 442, n° 3401.

Konzepte zu den Konduitenlisten der Regierungsbeamte.

Sur. L. v. Westphalen « Zeichnet sich durch unermüdlige Tätigkeit aus und hat viele Kenntnisse und Erfahrungen in früheren Dienstverhältnissen gesammelt. Sein Betragen ist durchaus rechtlich und untadelhaft. »

(b) Cf. *Werke*, I^o, p. 7. Dédicace de la thèse de Marx.

« Sie, mein väterlicher Freund, waren mir stets ein lebendiges Argumentum ad oculos, dass der Idealismus keine Einbildung, sondern eine Wahrheit ist. »

(c) Cf. Hausen, *Rheinische Buefe und Acten*, p. 326. O. Camphausen à L. Camphausen, Trèves, 30 mars 1842.

« Der Oberregierungsrat von Westphalen... ist ein Pedant von 42 Jahren und bei seiner Pedanterie um so lästiger als sein Dienstteifer gross und sein Verstand sehr mittelmässig ist. »

Jenny de lui accorder sa main. Ce n'est pas sans une certaine appréhension que Jenny envisagea ce mariage, qui ressemblait un peu à une aventure, mais l'amour, chez elle, triompha de la crainte. Le père de Marx, à qui celui-ci avait fait part de son projet, eut, de son côté, quelques scrupules à le laisser engager ainsi, un peu à la légère, l'avenir d'une jeune fille, mais il ne refusa pas son consentement.

Quant aux parents de Jenny, dont on redoutait un refus presque certain, on jugea bon de garder, tout d'abord, le secret vis-à-vis d'eux. Jenny von Westphalen était une jeune fille d'une rare beauté et d'une grande noblesse de caractère. Obéissant au penchant de son cœur, elle accepta délibérément un avenir qui, de l'aveu même de son beau-père, s'annonçait incertain, et qui devait être plus sombre, encore, que celui-ci ne le prévoyait. Dans les longues et douloureuses épreuves que son mariage lui réserva, elle devait rester la digne compagne de K. Marx ; elle faisait alors sa joie et son orgueil et 30 ans plus tard, au cours d'un voyage dans sa ville natale, il évoquait encore, avec émotion, l'image de sa fiancée, dont la beauté était restée célèbre (70).

Cette conquête était chez Marx la première affirmation de cette forte personnalité qui devait lui attirer tant de sympathies, mais aussi, tant de haines. Elle marquait,

que son père eut d'un second mariage : deux filles, dont Jenny, la fiancée de Marx et Edgar (né en 1819) son camarade de lycée. Celui-ci, esprit cultivé mais inquiet, eut une existence agitée. Acquis aux idées démocratiques et socialistes, il entretint toujours de bonnes relations avec sa sœur et son beau-frère.

(70) Cf. Lettre adressée en 1865 par K. Marx à sa femme de Trèves où il s'était rendu à la suite de la mort de sa mère. Citée par Mehring. K. Marx, p. 8.

« Ich bin täglich zum alten Westphalenhaus gewallfahrtet (in der Römerstrasse) das mich mehr interessiert hat, als alle römischen Altertümer, weil es mich an die glückliche Jugendzeit erinnert und meinen besten Schatz barg. Ausserden fragt man mich täglich, links und rechts, nach dem quondam schönsten Mädchen von Trier und der « Ballkönigin ». Es ist verdammt angenehm für einen Mann, wenn seine Frau in der Phantasie einer ganzen Stadt so als « verwunschene Prinzessin » fortlebt.

pour lui, l'entrée dans la vie nouvelle, vie d'étude et d'action, qui allait commencer avec son départ pour Berlin, où il devait poursuivre ses études de droit.



Après l'année passée à Bonn, qui s'était avérée, au total, à la grande désillusion de son père, comme une année à peu près perdue, celui-ci avait en effet décidé, pour le soustraire à un milieu qu'il jugeait peu favorable, de lui faire continuer ses études, à Berlin.

En octobre 1836, K. Marx quitta Trèves pour Berlin, tout attristé de se séparer de sa fiancée et appréhendant un refus de la part des parents (71). La capitale de la Prusse, avec son ciel brumeux et ses habitants maussades, n'était pas faite pour apaiser sa nostalgie et sa tristesse. C'était une ville pauvre dont la population, composée en majeure partie d'artisans et de petits commerçants, soumis à la bureaucratie et asservis à la cour, formait une petite bourgeoisie à l'horizon borné, qui ne se passionnait que pour les choses de théâtre. Les seuls centres un peu vivants étaient certains cafés et salons, comme le café Steheli et le salon de Varnhagen, où les idées libérales commençaient à se répandre, mais encore sous forme de satires locales et de critiques mesquines (72).

(71) Cf. *Werke*, I², p. 214. Lettre de K. Marx à son père, 10 nov. 1837.

« Als ich Euch verliess war eine neue Welt für mich erstanden, die der Liebe und zwar im Beginne sehnsuchtstrunkener, hoffnungsleerer Liebe. Selbst die Reise nach Berlin die mich sonst in höchstem Grad entzückt, zur Naturanschauung aufgeregt, zur Lebenslust entflammt hätte, liess mich kalt, ja sie verstimmte mich auffallend, denn die Felsen, die ich sah, waren nicht schroffer, nicht kecker als die Empfindungen meiner Seele, die breiten Städte nicht lebendiger als mein Blut, die Wirtschaftstafeln nicht überladener, unverdaulicher als die Phantasiepakete, die ich trug, und endlich die Kunst nicht so schön als Jenny. »

(72) Cf. F. Sass, *Berlin in seiner neuesten Zeit und Entwicklung*, Leipzig, 1846. Die Stehelsche Conditorei (p. 70-73). Parteien und Parteigungen (p. 139 et suiv.).

Rompant avec la vie joyeuse, qu'il avait menée à Bonn, Marx s'isole et se renferme sur lui-même, pour se consacrer à la poésie et aux études (73). Son âme inquiète et son amour ardent lui inspirent alors trois cahiers de poésies, dédiées à sa fiancée, qui les lut avec des larmes de douleur et de joie (74).

Ces cahiers sont perdus, mais on peut se faire une idée de leur contenu, par la critique de Mehring et par un autre recueil de poésies, dédié un an plus tard à son père, qui renferme une partie des poésies de ces premiers cahiers (*Lucinde. Sirenengesang. Die beiden Harfensängerinnen. Lied an die Sterne. Das bleiche Mädchen*) (75).

Ces poésies offrent un intérêt plutôt biographique que littéraire. Marx les considérait lui-même comme un péché de jeunesse et sa fille, Laura Lafargue, écrivait à Mehring, en les lui envoyant, que ses parents s'égayaient à les relire. De fait, en dépit de leur titre — *Buch der Lieder* — elles ne rappellent que de très loin le livre célèbre de Heine qui les avait sans doute inspirées, et leur valeur littéraire est à peu près nulle.

Elles sont d'un romantisme plat, banal et conventionnel. Leur thème principal est le désespoir d'amour, qu'elles chantent en empruntant les symboles, alors à la mode : c'est le jeune homme qui résiste au chant perfide des sirènes, pour rester fidèle à son idéal (*Sirenengesang*) ;

(73) Cf. *Werke*, I², p. 214. Lettre de K. Marx à son père, 10 nov. 1836.

« In Berlin angekommen brach ich alle bis dahin bestandenen Verbindungen ab, machte mit Unlust seltene Besuche und suchte in Wissenschaft und Kunst zu versinken. »

(74) Le premier cahier avait pour titre, *Buch der Lieder*. Berlin, 1836. Les deux autres étaient intitulés *Buch der Liebe*, 1^{re} et 2^e partie. Berlin, automne 1836.

Sur ces poésies cf. *Mercur de France*, 15 avr. 1933, p. 260-284. M. Ollivier, *Karl Marx poète*.

(75) Cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 25-28 « Der phantastische Poet ».

Ce recueil a été retrouvé par le D^r H. Stein, au cours de recherches entreprises pour les Archives Marx Engels de Moscou, dans les papiers du docteur Roland Daniels, ami de Marx, qui lui avait confié sa bibliothèque, lorsqu'il quitta Cologne pour Londres en 1849.

le chevalier qui, trouvant, à son retour, sa fiancée infidèle, se tue devant elle, à l'église, au moment où elle va épouser son rival (*Lucinde*) ; ce sont les deux joueuses de harpe, au chant mêlé de pleurs, qui s'isolent dans la nature pour retrouver la paix de l'âme (*Die beiden Harfensängerinnen*) ; ce sont les étoiles, insensibles aux destinées humaines (*Lied an die Sterne*) ; c'est enfin la pâle jeune fille, éprise d'un chevalier, qui se noie, par désespoir d'amour.

D'autre part, une certaine tendance au réalisme, voire même au naturalisme, se traduit assez fâcheusement par des poésies, d'inspiration plus que triviale, qui forment un étrange contraste avec le caractère éthéré des autres poèmes (76).

Parfois seulement, on distingue un accent personnel, comme dans les poésies où il chante son amour pour Jenny, et dans celle où il affirme sa volonté impérieuse d'acquérir tout ce que la science et l'art offrent à l'esprit humain, et de s'affranchir de tous les jous, par l'étude et l'action (77).

La banalité des sujets n'est pas compensée par la forme, qui est lourde et gauche. Ce n'est pas que Marx fût dépourvu de tout don poétique, il avait au contraire un sentiment délicat de la beauté lyrique qui en fit, plus tard, le conseiller, à la fois aimé et redouté, de poètes comme Heine et Freiligrath. Mais son âme était alors trop tourmentée, son imagination trop fiévreuse, ses pensées trop tumultueuses.

(76) Cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 27 ; *Werke*, I², p. 16-17, 42.

(77) Cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 28.

I

*Nimmer kann ich ruhig treiben
Was die Seele krak erfasst
Nimmer still behaglich bleiben
Und ich stürme ohne Rast.*

III

*Darum lasst uns alles wagen,
Nimmer rasten, nimmer ruhn,
Nur nicht dumpf so gar nichts sagen
Und so gar nichts woll'n und thun.*

II

*Alles möcht'ich mir erringen,
Jede schöne Göttergunst,
Und im Wissen wagend dringen
Und erfassen Sang und Kunst.*

IV

*Nur nicht brütend hingegangen,
Angstlich in dem niederen Joch
Denn das Sehnen, das Verlangen
Und die That, sie blieb uns doch.*

tueuses, pour que sa poésie ne se perdît pas, elle-même, dans la confusion et dans le vague (78). « Mon ciel et mon art, écrivait-il un an plus tard à son père, constituaient un idéal aussi lointain que l'était alors mon amour. Un réel qui s'estompe et se dissipe à l'infini, des accusations contre les temps présents, des sentiments vagues et confus, une absence totale de naturel, des constructions dans les nuages, une opposition absolue entre l'idéal et la réalité, de la rhétorique et des raisonnements tenant lieu d'inspiration poétique, avec cependant une certaine chaleur de sentiments et un certain effort vers l'envolée lyrique : voilà ce qui caractérise les poésies des trois premiers cahiers, que reçut Jenny (79). »

Ce romantisme nébuleux traduisait, non seulement le tourment de son cœur, mais aussi le désarroi de son esprit en proie, également, à une crise profonde. Comme le monde dans lequel il vit ne le satisfait pas, il s'épuise dans la recherche douloureuse et ardente d'un idéal qui réponde aux aspirations de son être, sans parvenir encore à prendre nettement conscience, ni de ses aspirations ni de cet idéal (80).

(78) Cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 28.

*Doch wie sollen Worte richtig zwingen
Selber Nebelhauch und Schall
Was unendlich ist wie Geistesdrängen
Wie Du selber und das All.*

(79) Cf. *Werke*, I², p. 214. Lettre de K. Marx à son père, 10 nov. 1837.

(80) Cf. F. Brupbacher, *Marx und Bakunin*, Berlin, 1922, p. 5.

« Wir erhalten aus den Briefen des Vaters und von ihm selbst das Bild einer leidenden und zugleich wild-energischen Natur, von einem Menschen, der sich losgelöst fühlt von allem Zusammenhang mit der Welt, in die er hineingeboren wurde. Die Ideale dieser Welt sind ihm nichts, sind ihm verhasst, aber die neuen Ideale, die seinem eigenen Wesen entsprechen, vermag er noch nicht herauszuarbeiten. Er weiss wohl was nicht sein soll, aber weder das Bild seines eigenen Inneren, wie er es sehen möchte, noch der Umwelt, die den idealen Gegensatz zu der verhassten Wirklichkeit bilden würde, erschliesst sich dem leidenschaftlich Suchenden. »

Il est pris alors d'une véritable frénésie de savoir, il se plonge avec une ardeur fiévreuse dans l'étude, et fait preuve d'une prodigieuse puissance de travail. La transformation, qui s'accomplit alors en lui, est si grande, qu'on a peine à croire que quelques mois, seulement, se sont écoulés depuis qu'il menait, à Bonn, une vie insouciant et joyeuse. Les obligations qu'il avait assumées, en se fiançant, lui faisaient du reste un devoir de renoncer à cette vie. Son père le lui rappelait dans ses lettres ; il lui parlait des appréhensions de sa fiancée et lui disait que, le seul moyen de les calmer, était de montrer, par des succès brillants et rapides, qu'il était digne d'elle (81).

Berlin offrait, du reste, un milieu beaucoup plus favorable aux études, que Bonn. Les étudiants y menaient une vie moins dissipée qu'ailleurs et son Université attirait les maîtres les plus célèbres (82). Elle constituait alors le centre de l'hégélianisme et cette doctrine, qui présentait ce charme singulier de ramener le développement du réel à celui de l'idée, et de permettre ainsi à l'homme de par-

(81) Cf. *Werke*, I², p. 198. Lettre de H. Marx à son fils, 28 déc. 1836.

« Aber ich wiederhole es, Du hast grosse Pflichten übernommen... und nur durch die exemplarischste Aufführung, durch männliches, festes und doch das Wohlwollen und die Gunst der Menschen erwerbendes Streben, kannst Du erwirken, dass die Verhältnisse sich ausgleichen... Ich habe mit Jenny gesprochen und ich hätte gewünscht sie ganz beruhigen zu können. Ich tat mein möglichstes, doch alles lässt sich nicht wegräsonnieren. Noch weiss sie nicht, wie ihre Eltern das Verhältnis aufnehmen würden. Das Urteil der Verwandten und der Welt ist auch keine Kleinigkeit. Ich fürchte Deine nicht immer gerechte Empfindlichkeit, und überlasse Dir daher selbst, diese Lage zu würdigen.

Sie bringt Dir ein unschätzbares Opfer — sie beweist eine Selbstverleugnung die nur von der kalten Vernunft ganz gewürdigt werden kann. Wehe Dir, wenn Du je in deinem ganzen Leben dies vergessen könntest ! Doch jetzt kannst Du nur selbst wirkend eingreifen. Aus Dir muss die Gewissheit hervorgehen, dass trotz deiner Jugend Du ein Mann seiest, der die Achtung der Welt verdient, sie im Sturmschritt erobert. »

(82) Cf. K. Grün. L. Feuerbach, *Sein Briefwechsel und Nachlass*, Leipzig, 1874, p. 183. Lettre de Feuerbach à son père, juillet 1824.

« An Trinkgelage, an Duellen, an gemeinschaftliche Fahrten u sw. ist hier gar nicht zu denken ; auf keiner anderen Universität herrscht wohl solch allgemeiner Fleiss, solcher Sinn für etwas Höheres als blosse Studentengeschichten, solches Streben nach Wissenschaft, solche Ruhe und Stille wie hier. Wahre Kneipen sind andere Universitäten gegen das hiesige Arbeitshaus. »

ticiper, en quelque sorte, à la création du monde, exerçait, dans tous les domaines, une influence plus grande encore que celle de la philosophie de Schelling à Bonn (83).

Les disciples de Hegel, qui occupaient les principales chaires de l'Université, étaient du reste loin de posséder le génie du maître, et le poids de son lourd héritage semblait peser sur eux. Plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la doctrine et convaincus, d'ailleurs, qu'elle avait épuisé, pour l'éternité, le contenu de la philosophie et de la science, ils se contentaient de développer, sans grande originalité, les différentes parties du système.

Marx ne se convertit pas, de prime abord, à la doctrine hégélienne, dont le réalisme rebutait son esprit tout empreint encore d'idéalisme romantique, et l'histoire de sa pensée et de ses études, pendant la première année de son séjour à Berlin, est marquée par la lutte contre l'emprise de la doctrine de Hegel qui finit, cependant, par s'imposer à lui et le dominer.

Pendant le premier semestre, Marx suivit les cours de Savigny et de Gans (84), qui appartenaient à deux écoles

(83) Cf. Haym, *Hegel und seine Zeit*, Berlin (1857), p. 4 et 5.

« Noch ist einem guten Teil der Jetztlebenden die Zeit in guter Erinnerung, wo die ganze Wissenschaft von der reichgesetzten Tafel der hegelschen Weisheit zehrte, wo alle Fakultäten vor der Philosophischen Fakultät antichambrierten um wenigstens etwas von der hohen Inspektion in das Absolute und von der Allgeschmeidigkeit der berühmten Dialektik sich anzueignen, wo man entweder ein Hegelianer oder ein Barbar, ein Idiot, ein zurückgebliebener und verachteter Empiriker war, wo der Staat — man denke — sich nicht deshalb am wenigsten sicher und befestigt dünkte, weil der alte Hegel ihn in seiner Notwendigkeit und Vernünftigkeit konstruiert hatte und wo ebendarum es vor der preussischen Cultus und Unterrichtsstelle beinahe als Verbrechen galt Nicht-hegelianer zu sein. Diese Zeit muss man sich zurückrufen, um zu wissen was es mit der wirklichen Herrschaft und Geltung eines philosophischen Systems auf sich hat. Jenes Pathos, jene Überzeugtheit der Hegelianer von 1830 muss man sich vergegenwärtigen, welche im vollen, bitteren Ernste die Frage ventilirten, was wohl den ferneren Inhalt der Welt bilden werde, nachdem doch in der Hegelschen Philosophie der Weltgeist an sein Ziel, an das Wissen seiner selbst hindurchgedrungen sei. »

(84) Cours suivis par K. Marx pendant le semestre d'hiver 1836-37.

Savigny : Pandekten, fleissig.

Gans : Kriminalrecht, ausgezeichnet fleissig.

Steffens : Anthropologie, fleissig.

opposées, l'école historique du Droit et l'école hégélienne. Dès son arrivée à Berlin il fut, de ce fait, amené à prendre part au conflit qui, en l'absence de toute vie politique proprement dite, constituait un des principaux éléments de la lutte entre les tendances qui se partageaient alors les esprits, en Prusse (85).

Le différend qui séparait Savigny de Gans n'était pas, en effet, d'ordre purement juridique. C'était, portée sur le terrain de la discussion académique, une lutte politique qui touchait au problème essentiel de l'époque, au conflit entre les tendances libérales, nées de la Révolution française, et les tendances conservatrices et contre-révolutionnaires.

En réponse à un livre de Thibaut, professeur à Heidelberg, qui soutenait la nécessité de doter tous les États de l'Allemagne d'une législation commune, d'un code national, inspiré des principes fondamentaux du droit naturel, Savigny avait publié, en 1814, un manifeste dans lequel il établissait, contre les tendances rationalistes de Thibaut, le programme et les principes de l'École historique du Droit (86).

S'inspirant des conceptions vitalistes et organiques des romantiques, Savigny rejetait l'idée d'un droit naturel, dérivé de principes généraux et abstraits. Il montrait que,

(85) Cf. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, II, p. 14.

« Die Professoren fühlten sich als die berufenen Vertreter des Volkes, nur sehr langsam gelangten neben ihnen einzelne politische Männer zum allgemeinen Ansehen. Die Literatur beherrschte die Gedanken der Nation noch so vollständig, dass sogar die grossen Gegensätze des politischen und kirchlichen Lebens oft in gelehrten Streitigkeiten ihren Ausdruck fanden, so in dem Kampf von Savigny und Thibaut. »

(86) Cf. Thibaut, *Über die Notwendigkeit eines allgemeinen bürgerlichen Rechts für Deutschland*. Heidelberg, 1814.

Cf. Thibaut, *Über die sogenannte historische und nichthistorische Rechtsschule*. Heidelberg, 1838, p. 6.

Savigny, *Vom Beruf unserer Zeit für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft*, Heidelberg, 1814.

loin d'être l'œuvre arbitraire du législateur, le droit, création de l'âme populaire, naît, se transforme et disparaît en même temps que les idées d'un peuple, ses croyances et ses mœurs (87). La législation, disait-il, forme un tout organique, qu'on ne peut modifier d'une façon mécanique, et la codification, qui fige le droit en formules, en marque la décadence, car elle atteste que sa source créatrice est tarie (88). Pour réaliser une refonte de la législation existante, il fallait, à son avis, entreprendre, au préalable, une étude systématique du droit en vigueur, qui seule pouvait permettre de distinguer, en lui, les éléments morts des éléments vivants et de les éliminer (89) ; cette étude devait remonter à la source même du droit actuel, c'est-à-dire au droit romain (90).

Le grand mérite de Savigny était de réincorporer le droit dans la vie même du peuple, de lier son étude à celle de l'histoire et de remettre en honneur le droit « positif », c'est-à-dire le droit, tel qu'il existait en fait, tenu en mépris par l'époque précédente qui n'estimait que le droit théorique. Sa doctrine n'était pas conservatrice, en son essence, puisque l'histoire lui apparaissait comme une source de rénovation organique et progressive du pré-

(87) Savigny, *Vom Beruf*, 3^e édition. Heidelberg, 1840.

P. 11 : « Das Recht wächst mit dem Volk fort, bildet sich aus mit diesem und stirbt endlich ab so wie das Volk seine Eigentümlichkeit verliert... P. 14 : Alles Recht entsteht auf die Weise, welche der herrschende Sprachgebrauch als Gewohnheitsrecht bezeichnet d. h. dass er erst durch Sitte und Volksglaube dann durch Jurisprudenz erzeugt wird, überall also durch innere, stillwirkende Kräfte, nicht durch die Willkür eines Gesetzgebers. »

(88) Savigny, *Vom Beruf*, p. 34.

« So lange das Recht im Fortschreiten war wurde kein Gesetzbuch nötig gefunden, selbst da nicht als die Umstände dafür am günstigsten waren. »

(89) Cf. Savigny, *Vom Beruf*, p. 117-118.

« Ihr Bestreben (der historischen Methode) geht dahin, jeden gegebenen Stoff bis zu seiner Wurzel zu verfolgen und so ein organisches Prinzip zu entdecken, wodurch sich von selbst, das, was noch Leben hat, von demjenigen absondern muss, was schon abgestorben ist und nur noch der Geschichte angehört. »

(90) Cf. *id.*, *Vom Beruf*, p. 37.

sent (91). Elle aboutissait cependant, en fait, à une exaltation du passé, qui s'expliquait par le goût de Savigny pour les recherches historiques, et par ses tendances conservatrices (92).

D'une part, en effet, les recherches historiques furent bientôt détournées de leur objet primitif, qui était de permettre une rénovation organique de la législation, et on les consacra de plus en plus à l'étude détaillée du droit romain, promu au rang de dogme (93). D'autre part, cette théorie du développement organique du droit, qui s'opposait à la théorie révolutionnaire française, prit rapidement un caractère réactionnaire, comme toutes les théories romantiques qui condamnaient le progrès, au nom du principe de continuité ; et, au moment où la question constitutionnelle faisait l'objet de controverses de plus en plus vives, entre conservateurs et libéraux, le mot de Savigny, « On ne fait pas une constitution, elle naît », fut adopté par les conservateurs qui trouvaient, en lui, la justification de leur attitude.

Aussi l'École historique du Droit souleva-t-elle les plus vives critiques. Hegel, d'abord, la condamna. Le rationalisme l'emportait, chez lui, sur le traditionalisme et s'il admettait, avec Savigny, qu'on ne pût ramener le droit à un ensemble de formules abstraites, conçues en dehors

(91) Cf. Ch. Andler, *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne*, Paris, 1897, p. 37, 43-44.

Cf. Savigny, *System des heutigen römischen Rechts*. Berlin, 1840. T. I, p. XIV-XV.

Cf. Savigny, *Vermischte Schriften*. I Band. Berlin, 1850.

Über den Zweck der Zeitschrift für geschichtliche Rechtswissenschaft.

P. 113 : « Die geschichtliche Schule nimmt an, der Stoff des Rechts sei durch die gesamte Vergangenheit der Nation gegeben, doch nicht durch Willkür, so dass er zufällig dieser oder ein anderer sein könnte, sondern aus dem innersten Wesen der Nation selbst und ihrer Geschichte hervorgegangen. Die besonnene Tätigkeit jedes Zeitalters aber müsse darauf gerichtet werden, diesen mit innerer Notwendigkeit gegebenen Stoff zu durchschauen, zu verjüngen und frisch zu erhalten. »

(92) Cf. H. Michel, *L'Idée de l'État*, Paris, 1896, p. 153.

(93) Cf. Savigny, *Vom Beruf*, p. 118.

de la réalité juridique, il déniait, par contre au fait social en tant que tel, la valeur absolue que tendait à lui attribuer Savigny (94).

La justification historique des formes juridiques, telle que la concevaient Savigny et son maître Hugo, n'avait pas, à ses yeux, la valeur d'une justification philosophique. Il établissait, entre celles-ci, la même différence qu'entre la science empirique et la science spéculative, estimant que l'explication du droit par la méthode historique était une explication précaire, ne valant que pour une époque limitée et des circonstances déterminées, et que seule, l'explication philosophique avait une valeur absolue (95).

Dépassant Hegel, qui, par son apologie du présent et son aversion contre les idées libérales, tendait, en fait, à rejoindre le point de vue conservateur de Savigny, E. Gans soutenait, contre l'École historique du Droit, la nécessité d'une évolution continue, déterminée par la marche dialectique de l'Idée. Il reprochait, à Savigny et à ses disciples, leur méconnaissance de l'activité créatrice de l'Esprit qui les amenait à substituer, à la nécessité rationnelle, la nécessité aveugle des causes extérieures, à attribuer à la tradition une importance excessive et à condamner le présent, au nom du passé, devenu l'idéal qu'il fallait restaurer (96).

(94) Cf. Ch. Andler, *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne*, p. 14.
Cf. R. Berthelot, *Évolutionnisme et platonisme*, p. 253-254.

(95) Cf. Hegel, *Rechtsphilosophie. Einleitung*, p. 26-34.

P. 27 : « Das in der Zeit erscheinende Hervortreten und Entwicklung von Rechtsbestimmungen zu betrachten — diese rein geschichtliche Bemühung — so wie die Erkenntnis ihrer rein verständigen Konsequenz, die aus der Vergleichung derselben mit bereits vorhandenen Rechtsverhältnissen hervorgeht, hat in ihrer eigenen Sphäre ihr Verdienst und ihre Würdigung und steht ausser dem Verhältnis mit der philosophischen Betrachtung, insofern nämlich die Entwicklung aus historischen Gründen sich nicht selbst verwechselt mit der Entwicklung aus dem Begriff und die geschichtliche Erklärung und Rechtfertigung nicht zur Bedeutung einer an und für sich gültigen Rechtfertigung ausgedehnt wird. »

(96) Cf. Andler, *op. cit.*, p. 47-51.

Cf. Gans, *Das Erbrecht in weltgeschichtlicher Entwicklung*, I., Berlin, 1826. Préface, p. XII et XIII.

« Alles was hervorgebracht ist in einem Zeitalter und in einem Volk ist hervor-

S'attachant à montrer l'enchaînement des grandes époques historiques, Gans abandonnait à l'histoire narrative le soin d'exposer la masse des faits et suivait, dans l'Histoire universelle, le développement de l'Idée du Droit. Dans sa grande étude sur le droit de tester à travers les âges, il rattachait l'évolution de cette institution à celle d'un principe (97) et réduisait, au rôle de science auxiliaire (Rechtskunde), l'étude minutieuse des textes, à laquelle Savigny prétendait ramener le droit (98).

Sa lutte contre l'École historique du Droit s'inspirait, du reste, moins de raisons juridiques et philosophiques, que de motifs politiques. Gans était, en effet, un esprit libéral, qui s'efforçait de répandre, en Allemagne, les idées, qui avaient triomphé, en France, avec la Révolution de 1830 (99). Il prenait une part active à toutes les mani-

gebracht durch seine Einsicht und durch seine Kraft. Es würde wahrscheinlich ein schlechtes Surrogat sein, wenn es diese Einsicht und diese Kraft gegen die Chronikbücher der Vergangenheit oder gegen die Codices der historischen Schule vertauschen wollte. Wenn jene daher sagen, dass die Gegenwart, was sie hervorbringt in unauf löslicher Gemeinschaft mit der gesamten Vergangenheit hervorbringe, so ist vielmehr eben dies das Recht der Gegenwart und ihre Bedeutung, dass die Vergangenheit gegen sie gehalten unwiederbringlich tot ist ; sie hat aufgehört zu gelten und die Gegenwart ist es welche gilt. Deswegen ist diese freie an keine Vergangenheit geknüpfte Bewegung nicht das Werk einer unvernünftigen Willkür. Die Vernunft eben ist es welche in jedem Zeitalter und in jedem Volk ihre Tat vollbringt und dessen Einsicht und Kraft zu Organen dieses Vollbringens macht. Jede Vergangenheit ist für die Gegenwart ein schlechtweg Totes, nicht aber das ist tot, was in der Gegenwart, wie in der Vergangenheit die Substanz bildet, nämlich die göttliche Vernunft. »

(97) Dans son *Histoire du droit de succession*, Gans montre que le droit de tester à évolué au cours de l'histoire parallèlement au principe de liberté.

Inconnu en Orient où la liberté individuelle n'existait pas, le droit de tester apparaît en Grèce avec l'adoption. Il se développe à Rome sous la République, mais subit des restrictions sous l'Empire, jusqu'au moment où le Christianisme en favorise le complet développement. Le droit féodal constitue une sorte de compromis car il accorde la liberté de tester pour les biens mobiliers, mais la refuse pour les immeubles.

(98) Cf. Gans, *Das Erbrecht*. Préface, p. xxxi.

(99) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 11 mai 1840. Déclarations de Gans publiées par Ruge, *Meine politischen Meinungen*.

P. 903 : « Ich gehöre zu den Leuten, die den Fortschritten in der Zeit zugetan sind, die die representative Monarchie wollen, den mittelalttrigen Rückschritten abgeneigt sind. »

festations du libéralisme politique en Prusse, faisait partie du club des amis de la Pologne, fondé à Berlin, après l'écrasement de la révolution polonaise, et ouvrait en 1837, une souscription en faveur des professeurs de Göttingen, révoqués pour avoir protesté contre le coup d'État de leur duc.

Ses opinions libérales dépassaient, du reste, le cadre du libéralisme bourgeois et il avait été déçu par le gouvernement de Louis-Philippe, qui lui semblait trop soucieux de ménager et de renforcer les privilèges des classes possédantes (100).

Lors des séjours qu'il avait faits en France, avant, pendant et après la Révolution de 1830, il avait connu la doctrine Saint-Simonienne et en avait adopté l'idée essentielle, à savoir, la nécessité d'un affranchissement total de l'homme, par une meilleure organisation de la production et de la répartition des richesses. La question sociale lui apparaissait déjà comme la question fondamentale et, avant même que la lutte politique fût vraiment engagée, en Allemagne, il prévoyait qu'elle relèguerait celle-ci au deuxième plan. Il ne cachait pas sa sympathie pour la classe ouvrière, qu'aucune loi ne protégeait, et dont la situation misérable rappelait celle des esclaves, et il considérait qu'il était du devoir de l'État de lui venir

(100) Cf. *Histoire du Droit de succession en France*, par E. Gans. Précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de Gans, par Saint-Marc Girardin. Paris, 1845.

P. XII : « La politique était ce qu'il goûtait le plus. C'est par là qu'il aimait tant la France, il lui savait gré d'avoir eu, en Europe, une initiative qui n'a point cessé, et à ce sujet même, il était exigeant et impatient envers nous. Il ne pouvait pas supporter que la France semblât abandonner cette vocation, il la tenait comme obligée de se dévouer en Europe, au triomphe de la civilisation...

« Depuis un mois, je ne fais que côtoyer la France, m'écrivait-il de Genève, au mois de septembre 1832, sans pouvoir cependant me résoudre à y entrer. « C'est le Juste Milieu qui m'en empêche et votre bourgeoisie souveraine. Si Dieu « a fait la Révolution de Juillet pour les boutiquiers de la rue Saint-Denis, je « cesserai de m'occuper de philosophie, d'histoire, car je ne saurais la mesurer à « leur œuvre. »

Cf. Gans, *Rückblicke auf Personen und Zustände*. Berlin, 1836, p. 117-118.

en aide, pour lui permettre de mener une vie plus humaine (101).

Animateur autant que savant, moins soucieux, peut-être, de faire de ses élèves, des érudits, que de les convertir à des idées qui lui tenaient à cœur, Gans considérait sa chaire, un peu comme une tribune, du haut de laquelle il se plaisait à commenter les événements de l'époque (102). Son influence, sur ses élèves, était grande, et Marx la subit d'autant plus profondément, qu'il y avait, entre eux, une

(101) Cf. Gans, *Rückblicke auf Personen und Zustände*.

P. 99 : « Sie (die St Simonisten) haben richtig bemerkt, dass die Sklaverei eigentlich noch nicht vorüber sei, dass sie sich zwar formell aufhebe, (p. 100) aber materiell in vollkommenster Gestalt vorhanden wäre. Wie sonst der Herr und der Sklave, später der Patrizier und der Plebeier, dann der Lehnsherr und der Vasall sich gegenübergestanden haben, so jetzt der Müssige und der Arbeiter. Man besuche die Fabriken und man wird Hunderte von Männern und Frauen sehen, die abgemagert und elend, dem Dienste eines einzigen, ihre Gesundheit, ihren Lebensgenuss, bloss der ärmlichen Erhaltung wegen, zum Opfer bringen. Heisst das nicht Sklaverei, wenn man den Menschen, wie ein Thier exploitiert, auch selbst wenn er frei wäre, sonst vor Hunger zu sterben? Soll in diese elende Proletarier kein Funke von Sittlichkeit gebracht werden können? Sollen sie nicht erhoben werden dürfen zur Teilnahme an Demjenigen, was sie jetzt geist und gesinnungslos tun müssen? Dieses, dass der Staat für die ärmste und zahlreichste Klasse zu sorgen habe... ist ein tiefer Blick in unserer Zeit und die folgende Geschichte wird... mehr wie einmal von dem Kampfe der Proletarier gegen die mittleren Klassen zu sprechen haben. Das Mittelalter mit seinen Zünften hatte eine organische Einrichtung für die Arbeit. (p. 101) Die Zünfte sind zerstört und können nie wieder errichtet werden. Aber soll jetzt die freigelassene Arbeit aus der Corporation in die Despotie, aus der Herrschaft der Meister in die Herrschaft der Fabrikherrn verfallen? Gibt es kein Mittel dagegen! Allerdings es ist die freie Korporation, es ist die Vergesellschaftung. »

(102) Cf. *Hallische Jahrbücher* ; 3 juin 1839. « Die Berliner Juristenfakultät. »

P. 1049 : « Gans war ein Mann der Wissenschaft, er war auch ein Mann des Lebens, er war gleichbedeutend als Charakter wie als Lehrer und mutig wie keiner, hat er in der Zeit der Reaktion, dem Freiheitsdrang, der Ermannung des selbstbewussten Geistes das Wort geliehen... »

P. 1050 : « Aus Hegels Schule hervorgegangen, hatte er dessen Denken auf den Inhalt der Rechtswissenschaft und der Geschichte übertragen und steigerte nun, indem er hier die Herrschaft der Idee begründete, seine Wirksamkeit zu der Macht eines Eroberers, dem die Geister und Gemüter aller Hörer zufliegen. Ihm war wie keinem anderen Schüler Hegels die Gabe des Redners talent verliehen, und durch diese erreichte er, was keinem anderen vergönnt war. Das Katheder wurde ihm zur Tribüne, von der herab er zu dem freien Geist seiner Zeit sprach und die Wissenschaft zum Material der werdenden Geschichte. Seine Zuhörer waren ihm nicht nur Lernende, sie waren ihm das Geschlecht, von dem die Gestaltung der Zukunft abhing und welche er zu dieser Mission vorzubereiten hatte. »

affinité de race et une communauté d'aspirations. Sans aller jusqu'à prétendre que Gans détermina entièrement son orientation d'esprit, au début de son séjour à Berlin, on peut affirmer, cependant, qu'il contribua beaucoup à le convertir à la doctrine hégélienne et à lui faire partager, contre les tendances conservatrices de Savigny, les idées libérales et démocratiques. L'influence de Savigny, qui s'exerça alors sur lui à côté de celle de Gans, ne fut du reste pas négligeable, et l'enseignement de ce maître, qui s'attachait à dégager une doctrine de l'étude minutieuse des faits et des textes, ne devait pas être perdu pour lui. Si, au début, Marx fut plutôt attiré par Gans, qui ramenait, à la manière de Hegel, l'évolution des faits à celle des idées, il devait plus tard corriger, par une tendance de plus en plus marquée au réalisme, ce que cette conception de l'évolution pouvait avoir d'arbitraire et établir, par une liaison plus étroite entre les idées et les faits, une synthèse de ces deux systèmes.

Outre les cours de Savigny et de Gans, Marx suivit, pendant le premier semestre, pour obéir peut-être à un désir de son père, un cours de Steffens, sur l'anthropologie. Disciple de Schelling, Steffens faisait, comme il était encore de mode alors, de la spéculation, à propos de science.

Appliquant les conceptions romantiques aux sciences naturelles, il assimilait la vie de la nature entière à la vie humaine, prêtait un même esprit aux êtres animés et inanimés, établissant, entre eux, une communauté d'essence (103). Ces spéculations, qu'éclairaient parfois de

(103) Cf. Treitschke, *Deutsche Geschichte*, II, p. 21.

« Die Naturphilosophie sah in der Natur den unbewussten Geist, in den Naturkräften die Organe dunkler Willensmächte und suchte daher überall nachzuweisen wie bewusstes und unbewusstes Leben in einander spielten. »

Cf. Hall-Jahrbücher. Dr Harne, *Christliche Religionsphilosophie von H. Steffens*.

1^{er} avr. 1841, p. 309 : « Da klingen selbst im Metall und in den anorganischen Massen die menschlichen Zustände und Leidenschaften wieder und aus dem

profondes intuitions, furent de peu de profit pour Marx, car elles ne pouvaient guère que fortifier sa propre tendance à subordonner, à un système préconçu, l'étude des faits.

* * *

Le tableau des cours suivis par Marx ne donne, au demeurant, qu'une idée bien incomplète de son activité intellectuelle. Dès ce premier semestre, il commence à délaisser le droit pour la philosophie, à qui il demande un système propre à satisfaire ses aspirations (104).

Il édifie alors des constructions spéculatives qui, à peine échafaudées, s'écroulent, et il s'épuise dans ce travail fiévreux, jusqu'au moment où la vérité lui est révélée, par la doctrine de Hegel (105).

Cette tendance à la spéculation apparaît, déjà, dans un vaste ouvrage sur la Philosophie du Droit, qu'il entreprend au début de l'année 1837, en même temps qu'il lit les œuvres de Heineccius et de Thibaut, et traduit les deux premiers livres des *Pandectes*.

Cet ouvrage, dont il donne le plan général dans sa lettre du 10 nov. 1837 (106), témoigne, à la fois, de l'influence de Savigny et de celle de Gans. Celle de Savigny se marque par la place prépondérante qu'y tient le droit romain, celle de Gans, par la tendance à étudier le droit, dans ses rapports avec la philosophie.

sinnigen Familienleben der Pflanzen und Tierwelt tönen weissagende Andeutungen von einer Zukunft in welcher Geist und Natur sich einheitsvoller und seliger ineinander finden werden. »

(104) Cf. *Werke*, I², p. 209. Lettre de K. Marx à son père, 10 nov. 1837.

« Ich musste Jurisprudenz studieren und fühlte vor allem Drang mit der Philosophie zu ringen. »

Cf. K. Marx, *Zur Kritik der politischen Ökonomie*, 9^e éd., 1922, préface, p. XIII.

« Mein Fachstudium war das der Jurisprudenz, die ich jedoch als untergeordnete Disziplin neben Philosophie und Geschichte betrieb. »

(105) De tout ce qu'il a écrit alors, nous ne possédons que le bref résumé qu'il en a donné, dans la lettre à son père du 10 nov. 1837.

(106) Cf. *Werke*, I², p. 215-217.

Dans une première partie, intitulée « Métaphysique du Droit », il déterminait, *a priori*, les principes premiers du droit, en dehors de toute réalité juridique. Dans une deuxième partie, appelée « Philosophie du Droit », il se proposait de montrer comment ces principes se trouvaient réalisés, en fait, dans le droit romain qu'il considérait, avec Savigny, comme le type même du droit. Il s'inspirait, en cela, de la méthode de l'idéalisme transcendantal qui partait d'un principe, en déduisait analytiquement les conséquences et adaptait ensuite la réalité à celles-ci.

Tenant de Savigny cette idée, que le droit moderne se confond, dans son essence, avec le droit romain, Marx croyait pouvoir dégager de celui-ci les éléments généraux, constitutifs du droit. Mais, tandis que Savigny, avec son sens averti d'historien, se bornait à rechercher, dans la législation de son temps, les éléments encore vivants de droit romain, Marx, poussant cette entreprise plus loin, se proposait de montrer que les formes juridiques théoriques se confondaient, effectivement, avec celles du droit romain, considéré comme type.

Cette entreprise se heurtait à une grave difficulté. Le droit romain, très formaliste, diffère, en effet, profondément du droit moderne, fondé principalement sur le consentement, et on ne peut l'assimiler à celui-ci qu'en le déformant, comme le montre la tentative de Marx.

Dans son schéma en effet, seul, le consentement subsiste, comme cause d'obligation. Les contrats y sont classés dans un ordre logique, apparemment d'après le bénéfice retiré par l'une ou l'autre partie, ce qui supprime entre eux toute différence spécifique et permet d'associer, sous une même rubrique, des contrats de nature très dissemblable, comme la *fidei jussio* (caution) et la *negotiorum gestio* (gestion d'affaires sans mandat). Les contrats d'assurance, qui semblent former, en quelque sorte, un moyen

terme entre les contrats à titre onéreux et les contrats à titre gratuit, occupent une place tout à fait disproportionnée à celle qu'ils avaient dans le droit romain. D'autre part, la distinction établie entre le droit des personnes et le droit des choses est très arbitraire, et l'on ne comprend pas que la *locatio conductio* (louage) soit séparée de l'*emptio venditio*, (vente) classée, à tort, dans le droit des choses. Enfin, à cette déformation, s'ajoute une mutilation profonde du droit romain, dont Marx élimine toutes les parties qui ne cadrent pas avec son plan.

Après avoir poussé très loin cet essai dont il écrivit, dit-il, 300 feuilles, Marx s'aperçut de son erreur. Il se trouvait en présence d'un véritable monstre juridique, constitué par le mélange le plus confus d'éléments de droit romain et moderne, et dans sa lettre du 10 nov. 1837, il en fait lui-même une vive critique, inspirée par la philosophie de Hegel, qu'il avait entre temps adoptée. Ce qu'il lui reproche, c'est moins son étrangeté juridique, que le faux idéalisme qui l'inspire et qui détermine une séparation arbitraire entre l'idée et la réalité, entre le droit théorique et le droit positif. Il en critique la méthode, qui est celle du mathématicien, raisonnant sur des figures abstraites qu'il peut imaginer, combiner et disposer à son gré ; cette méthode, dit-il, n'est pas applicable au droit, matière vivante, qu'il faut observer dans son développement, pour en dégager les principes (107). C'est de cette

(107) Cf. *Werke*, I², p. 215. Lettre de Marx à son père, 10 nov. 1837.

« Vor allem trat hier derselbe Gegensatz des Wirklichen und Sollenden, der dem Idealismus eigen, sehr störend hervor und war die Mutter folgender unbehilflich unrichtiger Einteilung. Zuerst kam die von mir gnädig so getaufte Metaphysik des Rechts, d. h. Grundsätze, Reflexionen, Begriffsbestimmungen getrennt von allem wirklichen Rechte und jeder wirklichen Form des Rechts. Dabei war die unwissenschaftliche Form des mathematischen Dogmatismus, wo das Subjekt an der Sache umherläuft hin und her rasonniert, ohne dass die Sache selbst als reich Entfaltendes, Lebendiges sich gestaltete, von vornherein Hindernis, das Wahre zu begreifen.

Das Dreieck lässt den Mathematiker konstruieren und beweisen, es bleibt

erreur de conception et de méthode, que dérivent les défauts de son essai. D'une part, la « Philosophie du Droit », qui traite des formes juridiques *a priori*, fait double emploi, avec la « Métaphysique du Droit » ; d'autre part, le droit théorique, séparé du droit réel, se réduit à une nomenclature vide de tout contenu (108).

Après l'échec de cette tentative de construire une philosophie du droit, Marx se plonge dans la lecture d'ouvrages d'esthétique et d'histoire (109). Ses études d'esthétique répondent, sans doute, à son intention de fonder, alors, une revue de critique dramatique, projet qu'il communique à son père, mais que celui-ci désapprouve (110). A cette époque, Marx reste, en effet, encore très attaché à la littérature ; il écrit des poésies, le premier acte d'un drame

blosse Vorstellung im Raume, es entwickelt sich zu nichts weiterem, man muss es neben anderes bringen, dann nimmt es andere Stellungen ein, und dieses verschieden an dasselbe Gebrachte gibt ihm verschiedene Verhältnisse und Wahrheiten. Dagegen im konkreten Ausdruck lebendiger Gedankenwelt, wie es das Recht, der Staat, die Natur, die ganze Philosophie ist, hier muss das Objekt selbst in seiner Entwicklung belauscht, willkürliche Einteilungen dürfen nicht hineingetragen, die Vernunft des Dinges muss selbst als in sich Widersprechendes fortrollen und in sich seine Einheit finden. »

(108) Cf. *Werke*, I², p. 216-217. Lettre de Marx à son père, 10 nov. 1837.

« Als zweiter Teil folgte nun die Rechtsphilosophie d. h. nach meiner damaligen Ansicht die Betrachtung der Gedankenentwicklung im positiven römischen Rechte, als wenn das positive Recht in seiner Gedankenentwicklung (ich meine nicht in seinen rein endlichen Bestimmungen) überhaupt irgend etwas sein könnte, verschieden von der Gestaltung des Rechtsbegriffes, den doch der erste Teil umfassen sollte.

« Diesen Teil hatte ich nun noch obendrein in formelle und materielle Rechtslehre geteilt, wovon die erste die reine Form des Systems in seiner Aufeinanderfolge und seinem Zusammenhang... die zweite dagegen den Inhalt, das Sichverdichten der Form in ihrem Inhalt beschreiben sollte... Der Fehler lag darü, dass ich glaubte, das eine könne und müsse getrennt von dem anderen sich entwickeln, und so keine wirkliche Form, sondern einen Sekretär mit Schubfächern erhielt, in die ich nachher Sand streute. »

Dans cette critique Marx reprend les arguments de Hegel contre Hugo. (Cf. Hegel, *Philosophie du Droit*, § 3.)

(109) Cf. *id.*, p. 218 (*Laocoon* de Lessing, *Erwin de Solger*, *Histoire de l'art* de Winkelman ; *Germanie* de Tacite ; *Histoire allemande* de Luden).

(110) Cf. *id.*, p. 210-211. Lettre de H. Marx à son fils, 16 sept. 1837 ; p. 220. Lettre de Marx à son père, 10 nov. 1837.

fataliste, *Oulamen*, et un roman satirique, *Skorpion et Félix*, qu'il envoie à son père, pour son anniversaire, en octobre 1837. La valeur littéraire de ces productions est, comme celle de ses premiers poèmes, à peu près nulle, leur seul intérêt est de nous montrer l'état d'âme de Marx, dans cette période où sa personnalité se forme.

Le drame, dans son premier acte, fait pressentir les sombres horreurs des drames fatalistes (III). Un mystère entoure tous les personnages, l'intrigue est fort obscure, et, autant qu'on peut la dégager de cet acte, elle se réduit à ceci : Deux étrangers, Oulamen (anagramme de Manuëlo) et Lucindo, sont reçus dans une ville d'Italie, par un bourgeois, Pertini, qui reconnaît en Oulamen, son ennemi. Tout à l'idée de se venger, Pertini révèle à Lucindo qu'il n'est qu'un bâtard, et lui fait connaître une jeune fille, Béatrice, dont il s'éprend, et qui, apparemment, est sa sœur.

Rien de ceci n'apparaît, du reste, clairement : ce ne sont que propos confus, entrecoupés d'éclats de colère. Leur désordre traduit celui de l'âme de Marx, aussi désespéré, semble-t-il, que son héros Oulamen qui, écoeuré de la vie, apostrophe la nature hostile et veut se précipiter dans le néant, pour entraîner, dans sa chute, l'univers tout entier (II2).

Tandis que le drame est l'image des luttes intérieures

(III) Cf. *Werke*, I², p. 59-75.

(II2) Cf. *id.*, p. 68, scène III, vers 33-42. Monologue d'Oulamen.

*Ha ! flechten muss ich mich ans Flammenrad
Im Kreis der Ewigkeiten Lust zu tanzen !
Gäb's ausser ihr ein Etwas, das verschlänge,
Ich sprang hinein, müsst'ich'ne Welt zertrümmern,
Die zwischen ihr und mir sich aufgetürmt !
Zerschellen müsst' sie am langedehnten Fluche,
Die Arme schlug'ich um das harte Sein,
Und mich umarmend müsst'es stumm vergehen
Und dann hinab versinken in dem Nichts,
Ganz untergehen, nicht sein, es wäre Leben.*

auxquelles Marx était en proie, le roman, *Skorpion et Félix*, est une peinture satirique du milieu berlinois, dans lequel il vivait (1113).

Par son style décousu et son caractère à la fois heurté et confus, ce roman s'apparente au drame; il se compose d'une série de fragments que rien ne réunit entre eux, où apparaissent, au gré de la fantaisie de l'auteur, le maître-tailleur Mertens, son fils Skorpion, un compagnon Félix, Grete la cuisinière, Engelbert le bureaucrate et le chien Boniface.

Dans le maître-tailleur Mertens, et dans sa famille « teutonne et chrétienne », Marx ridiculise les adversaires du libéralisme, qui aimaient à se poser en défenseurs de la religion chrétienne et des traditions germaniques. Cette première allusion politique, que l'on trouve dans les œuvres de Marx, montre que, dès la première année de son séjour à Berlin, il a pris parti, sans doute sous l'influence de Gans, dans la lutte entre conservateurs et libéraux. Un chapitre du roman est, du reste, consacré à un épisode de cette lutte et critique l'institution des majorats, que le gouvernement venait de rétablir en Rhénanie, pour renforcer le pouvoir de la noblesse (1114). Un autre chapitre renferme une vive attaque contre l'École historique du Droit, à qui Marx reproche, comme le faisait Gans, de ramener l'étude du droit à la philologie et à l'histoire, sans tenir compte de son élément rationnel (1115).

De même que le drame et le roman, les poésies, composées par Marx, à cette époque, ne sont intéressantes que comme témoignage de sa sensibilité et de ses tendances intellectuelles (1116).

(1113) Cf. *Werke*, I², p. 76-89.

(1114) Cf. *Werke*, I², chap. XXIX, p. 83.

Cf. *Kabinettsordres*, 16/I, 1836; 23/I, 1837.

(1115) Cf. *Werke*, I², chap. XXI, p. 77-80; chap. XXXI, p. 84.

(1116) Cf. *Werke*, I², *Gedichte*, p. 3-58.

La plupart ressemblent à celles qu'il avait adressées, quelques mois auparavant, à sa fiancée. On y retrouve les mêmes personnages et les mêmes thèmes du romantisme le plus banal : Die Entführung. Sehnsucht. Nachtliebe. Die Wahnsinnige. Die Zerrissene. Il s'y ajoute, cependant, des accents nouveaux, qui rappellent ceux du drame. Le monde, qui s'oppose à son amour, lui apparaît sombre et hostile, mais il sent, en lui, tant de vie et tant de force, qu'il est prêt à défier le destin et à provoquer l'univers tout entier (117). Il se compare au marin qui, sur un frêle esquif, domine, dans la tempête, les vagues en furie (118) ; ou bien, il évoque l'image d'une marche glorieuse et libératrice, dans le fracas des ruines (119), et ces

(117) Cf. *id.*, p. 25. * Schluss Sonnett an Jenny. *

(118) P. 53-54. *Lied eines Schiffers auf der See :*

*I. Und ich kämpfe mit Wind und Wellen
Und bete zu Gott dem Herrn
Und lasse die Segel schwellen
Und halt mich am sicheren Stern.*

*II. Dann sammeln sich die Kräfte
Voll Feuer und kühner Lust
Und in dem Todgeschäfte
Ertönt der Sang aus der Brust.*

*III. Ihr möget spielen, ihr möget schlagen
Und hüpfen um meinen Kahn
Ihr müsst ihn zum Ziele tragen
Ihr seid mir untertan.*

(119) P. 50, *Menschenstolz.*

*I. Jenny ! Darf ich kühn es sagen
Dass die Seelen liebend wir getauscht
Dass in eins sie glühend schlagen
Dass ein Strom durch ihre Wellen rauscht.*

*II. Dann werf ich den Handschuch höhrend
Einer Welt ins breite Angesicht,
Und die Riesenzwergin stürze stöhnend
Meine Glut erdrückt die Trummer nicht.*

*III. Götterähnlich darf ich wandeln
Siegreich ziehen durch ihr Ruinenreich
Jedes Wort ist Glut und Handeln,
Meine Brust dem Schöpferbusen gleich.*

visions font déjà pressentir, chez lui, le prophète qui voudra édifier un monde nouveau, sur les débris de l'ancien.

Dans cet étalage de sentiments farouches, il faut, sans doute, faire la part du conventionnel et du romantique ; il traduit, cependant, l'effervescence de son âme qui ne trouvait de satisfaction et d'apaisement, ni dans la vie médiocre et plate que lui offrait la capitale, ni dans les études.

Il raille, dans des épigrammes, l'esprit borné du public, indifférent aux grandes choses et aux idées élevées (120), qui n'aspire qu'au calme et au repos et ne goûte que des œuvres médiocres, comme celles d'un Raupach, ou d'un Pustkuchen (121). Cette critique de la mentalité et des goûts des petits bourgeois berlinois est la première manifestation, chez Marx, d'un sentiment de révolte contre la société. Comme l'a noté Rjazanoff, il ne s'agit pas, ici, de la satire habituelle du philistin par l'étudiant, mais d'une première critique de la société bourgeoise, dont le caractère vulgaire et plat heurtait l'idéalisme de Marx (122).

La science ne le satisfait pas, non plus. Il lui reproche,

(120) Cf. *Werke*, I², Epigramme, I-III, p. 41 et 42.

I. P. 41 : *In seinem Sessel, behaglich dumm,
Sitzt schweigend das deutsche Publikum.
Braust der Sturm herüber, hinüber,
Wölkt sich der Himmel düster und trüber,
Zischen die Blitze schlängelnd hin,
Das rührt es nicht in seinem Sinn.*

(121) Cf. *Werke*, I², Épigramme V, VI, VIII, p. 43-44-45 ; *Skorpion und Felix*, p. 78 et 86.

(122) Cf. *Werke*, I², Introduction, p. XIV.

« Es ist das Philistertum, gegen welches der Idealist die ganze Bitterkeit seiner Verachtung und die Schärfe seines Spottes konzentriert. Aber es handelt sich nicht um den herkömmlichen Gegensatz zwischen dem flotten Leben des Studenten, der über die Stränge schlägt und dem geordneten, wohlbehäbigen Alltagsleben des Bürgers — diese Sturm und Drangzeit hatte Marx schon in Bonn durchlaufen ; er erscheint hier vielmehr als der vom philosophischen und politischen Trachten erfüllte Jüngling, der in Widerspruch tritt zu dem platten, Realismus und der Trägheit des « Publikums ». Höchst charakteristisch ist dafür eine Reihe von Epigrammen. Dieser Protest gegen die geistige Herrschaft des Philisters ist aber nichts als die keimhafte Form der Auflehnung gegen die herrschenden gesellschaftlichen Zustände. »

comme les romantiques, de ne pas fournir une explication satisfaisante de la vie : la chimie réduit, en effet, celle-ci à des phénomènes mécaniques, les mathématiques à des formules algébriques, la médecine, enfin, à un processus organique qui ne tient compte, ni de la pensée, ni des sentiments (123).

Cette critique, de la bourgeoisie et des sciences, s'inspirait d'un idéalisme qui, opposant à la réalité médiocre, un idéal propre à satisfaire les aspirations de l'âme, l'éloignait encore de Hegel, dont la philosophie lui apparaissait vulgaire et grossière (124).

Dans leur ensemble, ces poésies avaient plus de fermeté et de fond que les premières, et son lyrisme devenait plus vigoureux. Il entrevit alors, dit-il, le domaine de la vraie poésie, comme un lointain palais de fée, mais cette vision, loin de l'encourager, lui donna, au contraire, conscience de son imperfection et le détourna de la poésie lyrique (125).

A la fin de ce premier semestre d'études, sa santé était fortement ébranlée par la vie de reclus qu'il menait, par le surmenage intellectuel, et par la tension nerveuse dans laquelle il vivait, par suite de la situation fausse où il se trouvait, vis-à-vis de sa fiancée et des parents de celle-ci (126). Pour mettre fin à une incertitude qui devenait

(123) Cf. *Werke*, I², p. 15 (Mathematikerweisheit), p. 16-17 (An die Mediziner); p. 84, *Skorpion und Félix*.

(124) Cf. *Werke*, I², p. 41-42. Hegel Epigramme, I, 2, 3, 4.

N^o 3 :
Kant und Fichte gern zum Ather schweifen
Suchten dort ein fernes Land
Doch ich such' nur tüchtig zu begreifen
Was ich auf der Strasse fand.

(125) Cf. *Werke*, I², p. 218. Lettre à son père, 10 nov. 1837.

(126) Cf. *Werke*, I², p. 218. Lettre à son père, 10 nov. 1837.

« Dass bei diesen mancherlei Beschäftigungen, das erste Semester hindurch viele Nächte durchwacht, viele Kämpfe durchstritten, viele innere und äussere Anregung erduldet werden musste, dass ich am Schluss doch nicht sehr bereichert heraustrat und daher Natur, Kunst, Welt, vernachlässigt, Freunde abgestossen

intolérable pour tous, il écrivit en mars, aux parents de Jenny, et leur demanda la main de leur fille (127). En dépit de l'opposition d'une partie de la famille, sa demande fut agréée, grâce à l'affection qu'avait pour lui, le baron de Westphalen.

Cependant les fiançailles ne mirent pas fin aux tourments de Marx ; par excès de pudeur, sa fiancée tarda, en effet, à lui écrire et ce silence aggrava encore sa nervosité. Un médecin lui conseilla alors de quitter le centre de la ville, où il habitait, pour se reposer à la campagne. Il alla s'installer dans la banlieue de Berlin, à Stralau, où il se rétablit bientôt.

C'est au cours de ce séjour, au printemps 1837, que Marx devait se détourner de l'idéalisme de Kant et de Fichte, pour adopter, avec la philosophie de Hegel, une conception plus réaliste du monde, où la réflexion et l'observation l'emportaient sur l'imagination.

Il trouva, en effet, à Stralau, où habitait son maître Gans, un club de jeunes docteurs, fervents adeptes de Hegel, qui, au cours de discussions, le convertirent peu à peu à leurs idées. A l'effet de ces discussions, s'ajoutait celui d'une auto-critique sévère — trait caractéristique de l'esprit de Marx, qui progressera toujours par la voie dialectique de la critique, critique de ses adversaires ou auto-critique. Il lui apparaissait que la médiocrité de ses essais, aussi bien juridiques que poétiques, tenait à ce qu'il opposait à la réalité, un idéal arbitraire, et il se proposait maintenant d'associer, au contraire, la réalité à l'idée et de dégager celle-ci du réel, de la nature concrète (128). Il partageait,

hatte, diese Reflexion schien mein Körper zu machen. Ein Arzt riet mir das Land und so geriet ich zum ersten Male durch die ganze lange Stadt vor das Tor nach Stralau. »

(127) Cf. *Werke*, I², p. 203. Lettre du père de Marx, 2 mars 1837.

(128) Cf. *Werke*, I², p. 218. Lettre de Marx à son père, 10 nov. 1837.

• Von dem Idealismus, den ich, beiläufig gesagt, mit kantischem und ficht-

en cela, la tendance qui se faisait jour alors dans tous les domaines, sous l'impulsion du mouvement économique et scientifique.

Les progrès des sciences, en effet, ne permettaient plus de soumettre, à la manière des romantiques, la réalité aux fantaisies de l'imagination, et déterminaient une adaptation plus étroite des idées aux faits. Cette adaptation était précisément marquée, dans le domaine philosophique, par la doctrine de Hegel, qui, tout en conservant l'idée, comme principe premier des choses, l'intégrait dans la réalité, dont elle exprimait le développement.

Marx étudie alors cette doctrine qui répondait à ses aspirations, mais au premier abord il est rebuté par elle, et sa « mélodie dialectique » lui paraît rébarbative et étrange. Pour se défendre, peut-être, contre une emprise qu'il pressent toute puissante et pour préciser, aussi, ses tendances nouvelles, en les fixant en un système, il écrit un dialogue *Cléanthe ou du point de départ et du développement nécessaire de la philosophie*. Il montre comment Dieu, qui est à l'origine un pur concept, développe dialectiquement son essence et se manifeste, sous forme de religion, de nature et d'histoire. Cet essai, qui lui coûte beaucoup de peine, a un résultat inattendu ; il le porte en effet, « comme une sirène perfide, dans les bras de l'ennemi », c'est-à-dire de Hegel, car la conclusion à laquelle il aboutit, la création de toute réalité par le développement de l'Idée, constitue, en effet, le principe de la philosophie de Hegel (129) :

teschem verglichen und genährt, geriet ich dazu im Wirklichen selbst die Idee zu suchen. Hatten die Götter früher über der Erde gewohnt, so waren sie jetzt das Zentrum derselben geworden. »

(129) Cf. *Werke*, I^a, p. 218-219. Lettre du 10 nov. 1837.

« Ich hatte Fragmente der Hegelschen Philosophie gelesen, deren groteske Felsenmelodie mir nicht behagte. Noch einmal wollte ich hinabtauchen in das Meer, aber mit der bestimmten Absicht, die geistige Natur ebenso notwendig,

L'échec de cette tentative provoque en lui un grand dépit ; et, délaissant momentanément la philosophie, il se replonge dans des études de droit qui correspondent, à peu près, aux cours qu'il suit, pendant le semestre d'été 1837 (130). Puis, de nouveau la philosophie l'attire, et, après avoir étudié l'ensemble des œuvres de Hegel, dont il ne connaissait encore que des fragments, il se convertit entièrement à cette doctrine. Il faut noter le caractère affectif et sentimental de cette conversion, qui s'explique par l'affinité profonde qui unissait ces deux esprits, également portés à soumettre le monde à une marche rationnelle. Après une courte lutte contre une doctrine qui le fascinait, malgré lui, Marx a été séduit par cette mélodie dialectique, par cette « Felsenmelodie », qui mettait en branle, selon le rythme qu'elle lui imposait, l'univers tout entier.

La philosophie le détournait peu à peu de ses études de droit, à la fin de la longue lettre du 10 novembre 1837,

konkret und festgerundet zu finden wie die körperliche, nicht mehr Fechterkünste zu üben, sondern die reine Perle ans Sonnenlicht zu halten.

Ich schrieb einen Dialog von ungefähr vier und zwanzig Bogen : « Kleantes oder vom Ausgangspunkt und notwendigen Fortgang der Philosophie » Hier vereinte sich einigermaßen Kunst und Wissen, die ganz auseinandergegangen waren, und ein rüstiger Wanderer schritt ich ans Werk selbst, an eine philosophisch-dialektische Entwicklung der Gottheit, wie sie als Begriff an sich, als Religion, als Natur, als Geschichte sich manifestiert. Mein letzter Satz war der Anfang des Hegelschen Systems und diese Arbeit, wozu ich mit Naturwissenschaft, Schelling, Geschichte einigermaßen mich bekannt gemacht, die mir unendliches Kopfbrechen verursacht und so konfus geschrieben ist (da sie eigentlich eine neue Logik sein sollte), dass ich jetzt selbst mich kaum wieder hineindenken kann, dies mein liebstes Kind, beim Mondschein gehegt, trägt mich wie eine falsche Sirene dem Feind in den Arm. »

(130) Pendant le semestre d'été 1837 et le semestre d'hiver 1837-38, Marx suivit uniquement des cours de Heffter, qui était comme E. Gans un hégélien libéral.

Semestre d'été { Kirchenrecht,
Gemeinen deutschen Civilprozess,
Preussischen Civilprozess.

Semestre d'hiver : Kriminalprozess.

Lectures, cf. *Werke*, I², p. 219. Savigny : *vom Besitz* ; Feuerbach und Grolmann : *Kriminalrecht* ; Wenning-Jugenheim : *Pandektensystem* ; Mühlenbruch : *Doctrina Pandectarum* ; Procédure civile ; Droit canon ; Gratian : *Concordia discordantium canonum* ; Lancelotti : *Institutiones* ; Aristote : *Rhétorique* ; Bacon : *De augmentis scientiarum* ; *Capitulaires des rois francs* ; *Brefs des papes*.

où il résumait, à son père, sa vie intellectuelle, pendant l'année qui venait de s'écouler depuis son arrivée à Berlin, il lui faisait part de son désir d'abandonner la carrière judiciaire, pour suivre la carrière universitaire, qui lui paraissait mieux répondre à ses aptitudes et à ses goûts (131).

Son père fut médiocrement édifié par cette longue épître, qui ne lui apportait que des déceptions. Il avait espéré, qu'après l'année perdue à Bonn, son fils ferait, à Berlin, de solides études et s'y créerait, comme il le lui conseillait à plusieurs reprises, d'utiles relations (132). Au lieu de cela, il le voyait plongé dans de nébuleuses spéculations philosophiques, perdant son temps, gaspillant son argent, et ruinant sa santé à bâtir des systèmes, démolis aussitôt que construits.

Ce n'est pas qu'il eût l'esprit platement utilitaire ; il montrait, au contraire, une assez large compréhension pour les aspirations de son fils, mais il ne pouvait pas admettre que celui-ci perdît de précieuses et coûteuses années d'études, en vaines recherches, sans se soucier de son avenir auquel était lié celui de sa fiancée. Il lui avait déjà adressé, à ce sujet, de nombreuses admonestations restées, au demeurant, sans effet, et commençait, même, à avoir des doutes sur le caractère et les sentiments de son fils, se demandant avec inquiétude, s'il n'était pas en proie à un démon qui causerait son malheur et celui des siens.

« Parfois, lui écrivait-il (133), je ne puis me défendre contre des idées qui m'attristent et m'inquiètent, comme un sombre pressentiment ; je me sens soudain envahi par le doute et me demande si ton cœur répond à ton intel-

(131) Il lui parlait aussi de son projet de fonder une revue de critique dramatique. Le libraire Wigand de Leipzig, auquel il s'était adressé, l'avait renvoyé à un autre éditeur, qui, le trouvant sans doute trop jeune, ne donna pas suite à ce projet. Marx n'eut pas plus de succès, quand il voulut publier des poésies dans l'*Almanach des Muses* de Chamisso.

(132) Cf. en particulier *Werke*, I², p. 200-201. Lettre du 3 févr. 1837.

(133) Cf. *Werke*, I², p. 202. Lettre de H. Marx à son fils, 2 mars 1837.

ligence et à tes qualités d'esprit, s'il est accessible aux tendres sentiments qui sont, ici-bas, une si grande source de consolation pour une âme sensible, et si le démon singulier, auquel ton cœur est manifestement en proie, est l'esprit de Dieu ou, au contraire, celui de Faust. Je me demande, si tu seras jamais capable de goûter un bonheur simple, les joies de la famille et de rendre heureux ceux qui t'entourent. »

Ces appréhensions, qui n'étaient pas sans fondement, traduisaient la différence foncière entre la nature sentimentale et tendre du père et le tempérament volontaire et combatif du fils. Ce n'est pas que celui-ci, souvent accusé de sécheresse et de dureté de cœur, fût dénué de sensibilité et incapable d'affection (134) ; s'il se montra souvent dur, aussi bien, du reste, pour lui que pour les autres, c'est que la pensée et l'action, qui le prenaient tout entier, faisaient taire chez lui le sentiment.

Ce que le père prenait pour un démon malfaisant, n'était que les manifestations tumultueuses du génie naissant de son fils. Comme il ne comprenait ni l'objet ni le but des luttes intérieures, auxquelles celui-ci était en proie, et qu'il n'en voyait que les effets fâcheux sur sa vie désordonnée et déséquilibrée, il ne pouvait se défendre d'un sentiment d'inquiétude et d'amertume.

Ce sentiment était d'autant plus vif, qu'il ressentait, alors, les graves atteintes d'une bronchite qui allait bientôt l'emporter, et l'obligeait, en août, à aller faire une cure

(134) Cf. *id.*, p. 221. Fin de la lettre de K. Marx du 10 nov. 1837.

« Dans l'espoir que les nuages qui s'amoncellent autour de notre famille se dissiperont peu à peu, qu'il me sera permis de souffrir et de pleurer avec vous, et de vous témoigner la sympathie profonde et l'amour immense, que je sais souvent si mal exprimer, dans l'espoir, mon cher père, que, considérant l'agitation de mon âme, tu me pardonneras ce qui a pu t'apparaître comme un manque de cœur, et qui n'était que l'effet de la lutte à laquelle mon esprit était en proie, je fais des vœux, pour que ta santé se rétablisse bientôt complètement et que je puisse te serrer sur mon cœur. »

de trois semaines, à Ems. La toux persistante qui irritait sa gorge lui interdisait, presque complètement, l'exercice de sa profession d'avocat et il songeait à abandonner le barreau, pour entrer dans la magistrature (135). C'est au milieu des soucis que lui donnaient son avenir, celui de sa famille et la santé chancelante de son plus jeune fils, Édouard, qui devait mourir à la fin de l'année, qu'il reçut de Karl, la longue épître du 10 novembre, où celui-ci lui confessait l'agitation et le désarroi de son âme.

Cette lettre fit déborder la coupe. Rempli à la fois de colère, en songeant que les lourds sacrifices, qu'il s'imposait pour son fils, étaient vains, et de crainte, à la pensée que celui-ci était en train de compromettre son avenir et celui de sa fiancée, il lui reprochait avec véhémence, dans sa réponse du 9 décembre, sa vie déréglée, ses études confuses et stériles, ses dépenses excessives (136). Il terminait cependant sa lettre, sur des paroles d'affection ; il lui disait qu'il attendait, avec impatience, sa venue pour Pâques, et que, malgré le mécontentement qu'il lui causait, il l'accueillerait avec la tendresse d'un père. Dans sa dernière lettre du 10 février 1838, il lui donnait, dans l'apaisement qu'apporte l'approche de la mort, quelques conseils

(135) Cf. *Werke*, I², p. 205-208. Lettre de H. Marx à son fils. Bad Ems, 12 août 1837.

(136) Cf. *Werke*, I², p. 226. Lettre de H. Marx à son fils, 9 déc. 1837.

« Das war in kurzen Worten die Aufgabe. Wie ist sie gelöst ? Das sei Gott geklagt !!! Ordnungslosigkeit, dumpfes Herumschweben in allen Teilen des Wissens, dumpfes Brüten bei der düsteren Öllampe, Verwildrung im gelehrten Schlafrock und ungekämmten Haare statt der Verwildrung bei dem Bierglase ; zurückscheuende Ungeselligkeit mit Hintansetzung alles Anstandes und selbst aller Rücksicht gegen den Vater. Die Kunst, mit der Welt zu verkehren, auf die schmutzige Stube beschränkt... Und hier in dieser Werkstätte unsinniger und unzweckmässiger Gelehrsamkeit sollen die Früchte reifen, die Dich und Deine Geliebten erquicken, die Ernte gesammelt werden, die dazu diene, heilige Verpflichtungen zu erfüllen ?...

« Ich will und muss Dir sagen, dass Du Deinen Eltern vielen Verdruss gemacht und wenig oder keine Freude. P. 227. Als wären wir Goldmännchen, verfügt der Herr Sohn in einem Jahre für beinahe 700 Taler gegen alle Abrede, gegen alle Gebräuche, während die Reichsten keine 500 ausgeben. »

de sagesse, et l'invitait à modérer ses dépenses qui excédaient ses propres revenus (137).

Ses dernières pensées furent pour son fils et, sur son lit de mort, il lui rédigeait encore le plan d'une brochure, sur le conflit de Cologne, qui devait, dans son esprit, valoir, à Karl, les faveurs du gouvernement. Il y exposait que ce conflit, né entre l'église catholique et le gouvernement prussien, à propos des mariages mixtes, ne devait pas être considéré du point de vue strictement juridique, car, dans cette question qui mettait en jeu la souveraineté de l'État, le roi pouvait légitimement recourir à des mesures contraires au droit commun (138).

Karl Marx, tourmenté par l'aggravation constante de la maladie de son père, ne rédigea pas cette brochure. Dès janvier 1838, en effet, celui-ci avait dû s'aliter ; c'est à grand'peine et d'une main tremblante, qu'il ajoutait, le 15 février, quelques mots, en post-scriptum, à une lettre écrite à K. Marx, par sa mère, et trois mois plus tard, le 10 mai, il s'éteignait, à l'âge de 56 ans.

Cette mort prématurée évita peut-être un conflit tragique entre le père et le fils ; cette épreuve, qui leur eût été douloureuse, étant donnée l'affection profonde qui les unissait, leur fut épargnée et Marx put ne conserver, de son père, qu'un tendre souvenir.

Avec lui, disparaissaient les liens solides qui rattachaient Marx à sa famille. Il allait désormais suivre le penchant de son génie, qui, l'écartant de cette vie ordonnée, qu'eût souhaitée la prudente sagesse paternelle, devait bientôt l'entraîner dans des luttes politiques et sociales. La mort de son père coïncidait, en effet, avec la fin de cette période d'agitation tumultueuse, au cours de laquelle sa personnalité s'était peu à peu formée et affermie.

(137) Cf. *Werke*, I², p. 228-229.

(138) Cf. *Werke*, I², p. 231-233.

Cette période avait été marquée par une crise intellectuelle et morale : un idéalisme romantique, qui lui avait fait rejeter les conceptions, purement utilitaires, du milieu dans lequel il vivait, avait ouvert cette crise ; mais ce romantisme, en opposant à la réalité un idéal nébuleux se condamnait à l'impuissance et ne satisfaisait pas sa nature volontaire et agissante. Poursuivant sa recherche fiévreuse d'un idéal conforme à ses aspirations profondes, il avait enfin trouvé, dans la philosophie de Hegel, une doctrine qui répondait à son tempérament épris de logique et d'action, et cette philosophie, qui devenait alors le champ clos des luttes politiques, devait déterminer le cours de sa pensée et de sa vie.

CHAPITRE II

K. MARX ET LA GAUCHE HÉGÉLIENNE

Le radicalisme philosophique (1838-1841)

L'entrée de Marx, dans une vie nouvelle, coïncidait avec un réveil du libéralisme, en Allemagne. La réaction qui avait triomphé du mouvement libéral, né de la Révolution de 1830, n'avait pas pu l'écraser complètement, comme elle l'avait fait après 1817. Appuyé sur une bourgeoisie grandissante, le libéralisme se montra en effet plus résistant, et, vaincu sur le terrain politique, il fit preuve d'une grande activité dans la littérature et la philosophie.

La première manifestation de cette activité fut le mouvement de la Jeune Allemagne, qui se développa principalement entre 1831 et 1835. On désignait, sous ce nom, un groupe de jeunes écrivains : Gutzkow, Laube, Mundt, Wienbarg qui, rompant avec les conceptions esthétiques et politiques des romantiques, n'opposaient plus, comme ceux-ci, l'art à la vie, un passé lointain et idéalisé à la réalité immédiate, mais se proposaient au contraire de traduire, dans leurs œuvres, les aspirations nouvelles de leur époque, et de faire, de la littérature, un moyen d'action pour transformer les idées et les mœurs (1).

Ce mouvement, coïncidant avec le développement économique qui transformait alors la vie sociale, en Alle-

(1) Sur la Jeune Allemagne. Cf. J. E. Dresch, *Gutzkow et la Jeune Allemagne*. Paris, 1904.

magne, exprimait l'évolution même de la bourgeoisie, de l'idéalisme romantique au réalisme. Tandis qu'elle était encore impuissante, la bourgeoisie avait en effet trouvé, dans le romantisme qui exaltait l'individu et affirmait les droits de la personnalité, un moyen d'exprimer ses aspirations à la liberté ; mais, en prenant conscience de sa puissance, elle se détournait des chimères romantiques et tendait à revendiquer de plus en plus vigoureusement ses droits, pour acquérir une importance politique et sociale, en rapport avec le rôle économique qu'elle jouait.

Le mouvement de la Jeune Allemagne était une première affirmation, encore quelque peu incertaine, de cette tendance. Il s'inspirait des ouvrages de deux Juifs gagnés aux idées libérales, et réfugiés à Paris : Börne et Heine.

Sentimental, aux idées un peu confuses, Börne partageait les conceptions humanitaires de Lamennais, dont il avait traduit les « Paroles d'un croyant ». Il était pénétré de haine contre les tyrans, et rêvait d'une république allemande qui mettrait fin au despotisme des princes et assurerait, par là-même, le bonheur de tous (2). Esprit plus pénétrant que Börne et de tempérament plus aristocratique, Heine s'intéressait moins aux questions politiques qu'au problème social, qu'il considérait comme essentiel. Il s'accommodait d'une monarchie libérale et était acquis à la doctrine saint-simonienne qui lui paraissait, seule, capable de réaliser l'émancipation totale de l'humanité, sans porter préjudice à l'art et au talent (3).

(2) Cf. Börne, *Briefe aus Paris* (1830-1833). Paris, 1834.

(3) Cf. H. Lichtenberger, *Henri Heine penseur*. Paris, 1905. Chap. III : Heine et le Saint-Simonisme ; chap. IV : Heine tribun.

H. Heine, *Französische Zustände* (1833). Edition française, Paris, 1833.

Lettre de H. Heine à Laube, 10 juillet 1833. (Cf. H. Lichtenberger, *op. cit.*, p. 160-161.)

Heine Briefe gesammelt und herausgegeben von H. Daffis. Berlin, 1906, II, p. 27.

« Sie stehen höher als alle anderen, die nur das Äusserliche der Revolution und nicht die tieferen Fragen derselben verstehen. Diese Fragen betreffen

Répandant, par leurs écrits, le culte des idées révolutionnaires, Börne et Heine opposaient à l'Allemagne, pays du despotisme, la France terre de liberté, et contribuaient, ainsi, à modifier profondément le libéralisme allemand qui avait eu, jusqu'alors, un caractère traditionaliste et nationaliste.

Les écrivains de la Jeune Allemagne empruntaient à Börne, son radicalisme politique et à Heine, ses idées saint-simoniennes. Ils critiquaient tout ce qui, au point de vue social et politique, leur paraissait contraire aux lois naturelles et au principe de liberté ; ils se dressaient contre le despotisme et l'oppression sous toutes ses formes, et opposaient, au nationalisme allié au christianisme, le cosmopolitisme et le panthéisme.

Cette littérature, à vrai dire plus brillante que profonde, gagna peu à peu le public littéraire aux idées libérales, en créant des genres, tels que la nouvelle ou le feuilleton, qui lui permettaient de mieux s'adapter à la vie courante et en utilisant la presse, qui commençait alors à se répandre (4).

Alarmés par les critiques des écrivains de la Jeune Allemagne, dont le succès croissant menaçait d'ébranler les assises de la religion, de l'État et de la société, les gouvernements allemands interdirent, en 1835, la vente de leurs livres. Les auteurs, poursuivis et condamnés, se posèrent en

weder Formen noch Personen, weder die Einführung einer Republik noch die Beschränkung einer Monarchie, sondern sie betreffen das materielle Wohlfühlen des Volkes. Die bisherige spiritualistische Religion war heilsam und notwendig so lange der grösste Teil der Menschen im Elend lebte und sich mit der himmlischen Religion trösten musste. Seit aber durch die Fortschritte der Industrie und der Ökonomie es möglich geworden, die Menschen aus ihrem materiellen Elend herauszuziehen und auf Erden zu beseligen — seit dem — sie verstehen mich. Und die Leute werden uns schon verstehen, wenn wir ihnen sagen, dass sie in der Folge alle Tage Rindfleisch statt Kartoffeln essen sollen und weniger arbeiten und mehr tanzen werden. Verlassen sie sich darauf, die Menschen sind keine Esel. »

(4) La presse était jusqu'alors peu développée. En 1835 le tirage des journaux dans toute la Prusse n'était que de 35.000 numéros. Par suite de leur prix élevé, les journaux étaient surtout lus dans les cafés, qui jouèrent alors un rôle important dans la politique allemande. (Café Stehély à Berlin.)

martyrs mais, comme leurs convictions n'étaient ni très ardentes ni très profondes, ils tombèrent vite dans le scepticisme et le découragement (5).

Le parti libéral se heurtait du reste, alors, à une vigoureuse contre-offensive du parti conservateur qui, s'inspirant des doctrines de Haller et d'A. Müller, combattait l'individualisme égalitaire et les principes révolutionnaires de liberté et de souveraineté populaire. Il opposait aux idées libérales, une conception organique de l'état et de la société, et voulait intégrer l'individu dans de solides cadres religieux politiques et sociaux. Il considérait la religion comme le lien social spirituel, l'âme de l'État, faisait du monarque le chef absolu de celui-ci et n'admettait, comme représentation populaire, que l'ancienne représentation par classes sociales : nobles, bourgeois et paysans, dans laquelle la noblesse, classe privilégiée, servait d'intermédiaire entre le monarque et le peuple.

Ce conservatisme, dont le programme se résumait dans la devise de J. de Maistre « Nous ne voulons pas la Contre-révolution, mais le contraire de la Révolution », trouvait alors son théoricien dans le juriste Stahl, Juif converti au protestantisme qui, dans sa *Philosophie du Droit* (1830-1837), préconisait la restauration de l'orthodoxie religieuse et de la monarchie absolue, pour lutter contre le libéralisme politique et la science athée, qui avaient sapé les fondements de l'ancien régime et engendré la révolution.

Cependant cette recrudescence de réaction n'étouffa pas le mouvement libéral qui, chaque fois que le gouvernement pensait en avoir triomphé, renaissait sous une forme nouvelle. A ce moment, en effet, le *Staatslexikon* de Rotteck et Welcker (1834-1836), encyclopédie politique inspirée des

(5) Cf. Laube, *Programme de la « Gazette de Minuit »*, 1^{er} janvier 1836. Il déclare que la littérature ne doit pas servir à des fins politiques.

principes de la Révolution Française, connaissait un immense succès.

L'excès même de la répression contribuait, du reste, au développement du libéralisme. C'est ainsi qu'en 1837, le suicide du pasteur Weidig, promoteur du mouvement révolutionnaire de Hesse, de 1833, torturé dans sa prison, par un juge déséquilibré, souleva l'opinion publique, dans toute l'Allemagne. Dans la même année, le roi de Hanovre révoquait et expulsait sept professeurs de l'Université de Göttingen, qui avaient refusé de reconnaître le coup d'état par lequel il avait aboli la constitution, octroyée en 1831. Cette mesure brutale, prise à l'égard de savants tels que les frères Grimm, Dahlmann et Gervinus, provoqua une indignation générale ; partout des collectes furent organisées en leur faveur et, soutenus par la sympathie du public, les professeurs sortirent moralement vainqueurs de cette lutte. A la même époque enfin, le conflit qui éclatait entre l'Église catholique et le gouvernement prussien souleva, contre ce dernier, l'opinion publique. Comme l'archevêque de Cologne, Clemens August von Droste, ne voulait pas revenir sur sa décision, contraire à l'édit royal du 17 août 1825, d'exiger, en cas de mariage mixte, la promesse préalable des époux, de faire élever leurs enfants dans la religion catholique, le gouvernement prussien le faisait arrêter et interner, en novembre 1837. Quelques mois plus tard, il prenait la même mesure contre l'archevêque de Posen, qui refusait également de se soumettre à ses ordres. L'arrestation de ces deux prélats, qui faisaient figure de martyrs, fut, pendant les années suivantes, un des principaux ferments de l'agitation politique, en Prusse, et contribua au réveil du libéralisme.

Ainsi, malgré la répression gouvernementale et, dans une certaine mesure, à cause d'elle, le libéralisme restait vivant dans les esprits, mais il devait prendre, pour se manifester, des formes de plus en plus intellectuelles et

abstraites, seules compatibles avec le régime politique d'alors. La Jeune Allemagne, réduite au silence, fut remplacée par un mouvement philosophique d'inspiration hégélienne, qui tendait à résoudre le problème de la liberté, par la voie spéculative.

La doctrine de Hegel, révolutionnaire dans son essence, puisqu'elle tendait à montrer que la liberté devait nécessairement se réaliser dans le monde, aboutissait, en fait, à un système conservateur qui correspondait à la période de formation de la bourgeoisie, où celle-ci, encore très faible, était tenue de ménager le pouvoir. Développant le côté révolutionnaire de cette doctrine, les hégéliens libéraux, qui traduisaient les aspirations nouvelles de la bourgeoisie, soulignaient la contradiction existant entre le système conservateur de Hegel et sa méthode dialectique, et montraient qu'il était illogique et vain de prétendre arrêter la marche de celle-ci, pour justifier et maintenir l'état de chose présent. Cette critique, inaugurée par Gans, dans le droit, devait être appliquée ensuite, par D. F. Strauss et B. Bauer, à la doctrine religieuse, puis, par Ruge et Marx, à la doctrine politique de Hegel.

Dans cette évolution, le libéralisme, sous l'effet de la répression, s'éloignait de plus en plus des masses populaires. Le mouvement littéraire de la Jeune Allemagne qui, après la fête de Hambach, avait succédé au mouvement politique, avait étendu son activité à tout le domaine de la pensée, mais limité son influence au public littéraire. Le mouvement philosophique qui le remplaçait, touchait un public plus restreint encore, et n'intéressait qu'un petit nombre d'initiés. Malgré son caractère spéculatif et abstrait, ce mouvement devait être, à son tour, poursuivi, quand il apparut dangereux au gouvernement ; prenant alors un caractère politique, il allait devenir le centre de l'opposition libérale en Prusse.

* * *

C'est par cette critique philosophique, que Marx fut gagné au radicalisme politique, d'où il devait évoluer vers le communisme, et son développement intellectuel et politique, pendant cette période, se confond avec celui de la Gauche hégélienne.

Après la mort de son père, qui devait être bientôt suivie de celle de Gans, Marx abandonne à peu près complètement le droit, pour se consacrer à l'étude de la philosophie et de l'histoire. Il poursuit, du reste, ses études surtout en dehors de l'Université et, pendant les deux dernières années de son séjour à Berlin, il ne se fait inscrire qu'à trois cours, dont un seul de droit (6).

Parmi les cours qu'il suit, pendant le semestre d'été 1838, il faut noter celui de Ritter, sur la Géographie générale. S'inspirant de la philosophie de Schelling et de sa synthèse organique de la Nature et de l'Esprit, Ritter considérait la géographie comme le fondement de l'histoire, dont elle détermine le cours général, et il s'attachait à montrer comment les événements historiques sont conditionnés par les éléments géographiques (7). Bien qu'il restât idéaliste et considérât l'histoire comme la manifestation de la volonté

(6) Cours suivis par Marx.

Semestre d'été 1838

Gabler (disciple orthodoxe de Hegel) : Cours obligatoire de Logique.

Ritter : Géographie générale.

Gans : Droit prussien.

Semestre d'hiver 1838. Rudorff : Droit de succession.

Sur Rudorff, cf. Hallische Jahrbücher, 31 mai 1841, *Die Berliner Juristen-fakultät*, p. 513 : « Treuester Schüler Savignys... Er ergänzt Savignys Collegien indem er das von diesem in den Pandekten ausgelassene Erbrecht und den Civilprozess vorträgt. Ubrigens stellt er das Extrem der historischen Schule dar, er hat ihre Fehler ohne Savignys Geist, bewegt sich daher unlebendig und ohne prinzipielle Kraft in den empirischen Einzelheiten herum, die er aneinander reiht.

Semestre d'été 1839. B. Bauer : *Isaïe*.

Semestre d'hiver 1839-1840. — Semestre d'été 1840 : Pas de cours.

Semestre d'hiver 1840-1841. Geppert : *Euripide*.

(7) Cf. Ritter, *Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte der Menschen* (1817) ; sur Ritter, cf. Treitschke, *op. cit.*, II, p. 75.

divine, il se dégageait, de sa doctrine, les principes essentiels du matérialisme, et l'on peut admettre qu'elle ne fut pas sans influence sur Marx, lorsque, quelques années plus tard, il élaborait sa conception du matérialisme historique.

Le centre de l'activité intellectuelle de Marx, pendant son séjour à Berlin, ne fut, ni l'Université qui ne l'attira plus, après la mort de Gans, ni la ville elle-même, qui, malgré sa croissance rapide, était dépourvue de véritable vie intellectuelle et politique (8), mais le club de jeunes écrivains et professeurs, dont il avait fait connaissance pendant son séjour à Stralau, en été 1837.

Les principaux membres de ce club étaient Rutenberg, professeur de géographie à l'École des Cadets, que Marx appelait son ami intime, dans une lettre à son père, Meyen, rédacteur de la *Gazette littéraire*, Köppen, professeur d'histoire à la Königstädtische Realschule, et B. Bauer, privat-docent depuis 1834, à la Faculté de théologie de Berlin. Bien que beaucoup plus jeune qu'eux — il n'avait alors que vingt ans, tandis qu'ils en avaient en général, près de trente — K. Marx s'imposa d'emblée par sa forte personnalité et fut accueilli, par eux, comme un égal.

Dans le milieu berlinois, d'esprit étroit et servile, ce club constituait un groupe intellectuel, indépendant et vivant. Tous ces jeunes docteurs étaient de fervents adeptes de la philosophie hégélienne, en particulier de la philosophie du Droit, qui leur paraissait avoir donné au problème essentiel de l'époque, le problème de la liberté, une solution parfaite, conforme, à la fois, aux intérêts et aux droits des individus et à ceux de l'État (9).

Mais, sous l'influence des idées libérales, ils allaient

(8) Sur Berlin cf. *Zeitschrift für Politik*, Berlin, 1913, BVI, p. 42 ; G. Mayer, *Die Anfänge des politischen Radikalismus im Vormärzlichen Preussen*.

Cf. Fr. Sass, *Berlin in seiner neuesten Zeit und Entwicklung*, Leipzig (1846) ; *Die Stehelsche Conditorei* (p. 70-73) ; *Parteien und Parteiuungen* (p. 139 et s.)

(9) Sur le « Doktorclub » cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 28-29.

être amenés à souligner l'opposition, incluse dans cette philosophie, entre le système conservateur et la méthode dialectique d'essence révolutionnaire.

La méthode dialectique implique, en effet, un devenir incessant, un changement continu, auquel on ne peut assigner, comme limite et comme fin, une forme déterminée. Par le progrès dialectique, toute réalité tend à perdre le caractère de nécessité logique qu'elle revêt, à un moment donné ; elle devient, de ce fait, irrationnelle et doit faire place à une réalité nouvelle, destinée également à disparaître un jour (10). Or Hegel, inclinant vers les tendances conservatrices, paraissait attribuer à la réalité présente, une valeur absolue, et signifier que l'Idée avait trouvé sa forme définitive, sa réalisation parfaite, dans l'État prussien qu'il glorifiait comme l'incarnation même du droit (11).

De là l'ambiguïté de sa formule célèbre de la *Philosophie du Droit*. « Ce qui est rationnel est réel et ce qui est réel est rationnel » qui permettait, si on ne la ramenait pas à une simple tautologie, une interprétation double : une interprétation conservatrice, si l'on entendait, par là, que la réalité présente était l'expression définitive et parfaite de l'Idée Absolue ; une interprétation libérale, et même révolutionnaire, si l'on croyait au contraire que l'idée, dans son mouvement dialectique, entraîne nécessairement une modification incessante du réel (12). Malgré les efforts de Hegel

(10) Cf. F. Engels, *L. Feuerbach und der Ausgang der Klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1910, p. 3-4.

(11) Cf. Brehier, *Histoire de la philosophie allemande*. Paris, 1921, p. 125-127.

(12) Cf. F. Engels, *op. cit.*, p. 9.

« Wer das Hauptgewicht auf das System Hegels legte, konnte auf beiden Gebieten (*Religion und Politik*) ziemlich konservativ sein, wer in der dialektischen Methode die Hauptsache sah, konnte religiös wie politisch zur äussersten Opposition gehören... Gegen Ende der dreissiger Jahre trat die Spaltung in der Schule mehr und mehr hervor. Der linke Flügel, die sogenannten Junghegelianer gaben im Kampfe mit pietistischen Orthodoxen und feudalen Reak-

pour établir un compromis entre les tendances opposées de l'époque, entre l'idéalisme et le réalisme, entre un système statique et conservateur et une conception évolutionniste et libérale, ce compromis ne pouvait être que précaire et momentané et les contradictions, inhérentes à sa doctrine, devaient nécessairement éclater, lors du réveil économique et politique de l'Allemagne, après 1830. Le développement des sciences entraînait, d'une part, la ruine de ses constructions spéculatives et, d'autre part, le progrès des idées libérales tendait à faire rejeter son système politique, qui, par son apologie du régime prussien, apparaissait réactionnaire (13).

Au sein même de l'école hégélienne, une scission s'effectua entre une droite conservatrice et une gauche libérale, qui s'efforça d'adapter la doctrine de Hegel aux conditions économiques et politiques nouvelles. Elle opéra, à cet effet, une dissociation et une transformation de la philosophie hégélienne, en critiquant son caractère statique et idéaliste. S'inspirant de la méthode dialectique, elle en dégagait d'abord une doctrine d'action, qu'elle limita au domaine spirituel, puis, voulant donner à cette action, un caractère concret et pratique, elle effectua un renversement de la doctrine de Hegel, pour lier cette action, non plus au développement de l'Idée, mais à celui de la réalité politique et sociale, et l'intégrer dans celle-ci.

tionären ein Stück nach dem anderen auch von jener philosophisch vornehmen Zurückhaltung gegenüber den brennenden Tagesfragen, die ihrer Lehre bisher staatliche Duldung und sogar Protektion gesichert hatte. »

(13) Cf. Plenge, *Marx und Hegel*. Tübingen, 1911, p. 52.

« Quelques années après la mort de Hegel, on vit sur le continent les premières voies ferrées construites. Et d'année en année il devenait de plus en plus évident, que le système de Hegel nulle part ne pouvait être appliqué, car une époque s'était levée, à laquelle il n'était pas possible de l'appliquer. Ses idées de l'état ne pouvaient pas convenir à la nouvelle époque, car dans cette époque, ses idées fondamentales ne pouvaient pas convenir. Sa doctrine de l'état devint l'instrument de la réaction. Sa morale était en contradiction avec le bourgeois individualisme. Chaque progrès de la science naturelle signifiait le triomphe de l'empirisme sur la spéculation.

Cette séparation entre la droite et la gauche hégélienne, entre les Vieux et les Jeunes Hégéliens, s'était déjà dessinée, du vivant de Hegel, et nous avons vu que Gans avait soutenu, contre lui, que les idées libérales constituaient un progrès, une expression nouvelle de l'Idée. Mais le véritable combat, la lutte décisive entre les deux tendances se livra, après la mort de Hegel, sur le terrain religieux. Comme les réformateurs français du XVIII^e siècle, les Jeunes Hégéliens dirigèrent, en effet, leurs premières attaques contre la religion, avant d'engager la lutte politique et sociale, car il était moins dangereux de critiquer les dogmes que l'État (14). Le litige portait sur le point de savoir si la religion et la philosophie étaient de même essence, si elles étaient réductibles l'une à l'autre, ou si, au contraire, elles étaient de nature différente et incompatibles entre elles.

Dans sa *Philosophie de la Religion*, Hegel, pour justifier le christianisme, du point de vue philosophique, avait donné aux dogmes, un sens métaphysique et fait du Christ, un Dieu impersonnel, l'incarnation de l'Esprit du Monde.

Assimilant le contenu de la religion à celui de la philosophie, il montrait qu'elles étaient identiques en leur essence et que seule, une différence de forme les séparait, la religion révélant, par ses symboles, le contenu rationnel de la philosophie (15).

(14) Cf. F. Engels, *op. cit.*, p. 9.

« Der Kampf wurde noch mit philosophischen Waffen geführt, aber nicht mehr um abstrakt-philosophische Ziele, es handelte sich direkt um Vernichtung der überlieferten Religion und des bestehenden Staates...

Die Politik war aber damals ein sehr dorniges Gebiet und so wandte sich der Hauptkampf gegen die Religion; dies war ja namentlich seit 1840, indirekt auch ein politischer Kampf. Den ersten Anstoß hatte Strauss « Leben Jesu » 1835 gegeben.

(15) Cf. Hegel, *Philosophie der Religion*, I, p. 5.

« Der Gegenstand der Religion wie der Philosophie ist die ewige Wahrheit in ihrer Objektivität selbst, Gott und Nichts als Gott und die Explikation Gottes. Die Philosophie explicirt nur sich indem sie die Religion explicirt und indem sie sich explicirt, explicirt sie die Religion... So fällt Religion und Philosophie in Eins zusammen, die Philosophie ist in der Tat selbst Gottesdienst aber beide sind Gottesdienst auf eigentümliche Weise. »

De ce fait Hegel était amené à transformer les dogmes en concepts philosophiques et à négliger leur contenu positif. Mais il devait mécontenter par là, à la fois, les orthodoxes et les philosophes, qui ne pouvaient admettre cette réduction de la foi à la pensée, ou de la pensée à la foi.

C'est sur ce point, qu'un de ses disciples, D. F. Strauss, fit porter sa critique. Dans la *Vie de Jésus* parue en 1835, il s'éleva contre cette assimilation de la religion à la philosophie, et soutint qu'on ne pouvait transformer les dogmes en concepts philosophiques, sans altérer le contenu de la foi. Tandis que pour étayer sa doctrine, Hegel prétendait que, dans l'étude de la religion chrétienne, on pouvait négliger la réalité historique, les récits bibliques et évangéliques, Strauss soutenait au contraire que ces récits constituaient le fondement du dogme, et que les Évangiles étaient, en réalité, non des symboles philosophiques, mais des mythes qui traduisaient les aspirations profondes du peuple juif. Reprenant la notion de Dieu impersonnel, implicitement contenue dans la Christologie hégélienne, il montrait que le Christ n'avait, en tant qu'individualité, aucune réalité historique et que, loin d'être la révélation totale de l'Esprit Divin, comme le pensait Hegel, il n'en constituait qu'un moment essentiel, car seule, l'humanité entière donne, au cours de son développement, une image complète de Dieu (16).

En niant ainsi l'identité, établie par Hegel, entre la religion et la philosophie et en intégrant le Divin, l'Absolu, dans l'humanité même, Strauss libérait la philosophie du dogme et enlevait, au système de Hegel, son caractère métaphysique et transcendantal.

Cf. J. Wahl, *Le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*. Paris, 1929, p. 109 et 118.

(16) Cf. Koigen. *Zur Vorgeschichte des modernen philosophischen Sozialismus in Deutschland*. Berne, 1901, p. 31-34.

Après cette première atteinte portée, par le livre de Strauss, à la doctrine hégélienne, les Jeunes Hégéliens allaient s'appliquer à dissocier la méthode dialectique du système conservateur, pour transformer la doctrine de Hegel en une philosophie de l'action.

Hegel, dans son système, avait restreint l'application de la dialectique à l'explication du présent, par le passé. Il interdisait aux philosophes de spéculer sur l'avenir : « L'oiseau de Minerve, disait-il, ne se lève qu'au crépuscule » entendant, par là, que le philosophe doit se borner à comprendre ce qui est, à enregistrer l'œuvre de la raison, telle qu'elle s'est manifestée dans l'Histoire (17). Les Jeunes Hégéliens, déplaçant le champ de la dialectique, pour faire de celle-ci une arme de combat, un instrument d'action, pensaient au contraire qu'elle devait servir, non seulement à déduire le présent du passé, mais aussi et surtout, à conclure du présent à l'avenir.

C'est ainsi que, dans sa critique de la *Philosophie de l'Histoire* de Hegel, von Cieszkowski exposait la nécessité de substituer à la philosophie hégélienne, purement spéculative, la philosophie de l'action, seule capable de réaliser la synthèse de la pensée et de l'être. Il reprochait à Hegel de ne pas avoir vu que cette synthèse ne peut s'effectuer que dans l'activité consciente, et de s'être borné à dégager, du passé, les lois de l'histoire, sans s'appuyer sur elles pour déterminer l'avenir (18). Si l'histoire du Monde a traduit

(17) Cf. Hegel, *Rechtsphilosophie. Einleitung*, p. 19.

« Das Was ist zu begreifen, ist die Aufgabe der Philosophie, denn das, was ist, ist die Vernunft... Es ist ebenso töricht zu wähnen, irgend eine Philosophie gehe über ihre gegenwärtige Welt hinaus als ein Individuum überspringe seine Zeit. Geht seine Theorie in der Tat darüber hinaus, baut es sich eine Welt wie sie sein soll, so existiert sie wohl, aber nur in seinem Meinen-einem weichen Elemente, dem sich alles Beliebige einbilden lässt. »

(18) Cf. von Cieszkowski, *Prolegomena zur Historiosophie*. (Berlin, 1838.)

P. 9 : « Wir unsererseits müssen jedoch von vorn herein behaupten, dass ohne die Erkennbarkeit der Zukunft, ohne die Zukunft als einen integrierenden Teil

jusqu'ici, d'une manière imparfaite, l'évolution de l'Idée, c'est qu'elle n'était pas l'œuvre de l'activité consciente, mais, disait-il, nous sommes au seuil d'une période nouvelle, qui s'ouvre avec Hegel, où l'homme dirigera le cours de l'histoire selon sa volonté. Cette doctrine, qui modifiait ainsi, profondément, le système de Hegel, dans le sens de celui de Fichte, en se proposant de soumettre la réalité à la volonté rationnelle, et en faisant de la détermination de l'avenir, du Devoir-Être qu'elle opposait à l'Être, l'objet principal de la philosophie (19), allait devenir celle des Jeunes Hégéliens.

Sous l'effet de la violente réaction religieuse provoquée par la *Vie de Jésus*, contre l'hégélianisme, les Jeunes Hégéliens se constituaient alors en un groupe, pour défendre le rationalisme contre l'orthodoxie religieuse. Par un mouvement analogue à celui qui s'était produit dans le catholicisme, avec l'ultramontanisme, les orthodoxes protestants, revenant à un luthéranisme intransigeant et se rapprochant du piétisme, s'élevaient en effet contre la science, et lui refusaient le droit de porter ses investigations dans le domaine de la religion. Leur chef Hengstenberg, professeur de théologie à Berlin, qui avait fondé, en 1827, la *Gazette évangélique*, pour dénoncer les hérétiques et combattre les

der Geschichte welche die Bestimmung der Menschheit darstellt, unmöglich zum Erkenntnis der organischen und ideellen Totalität, so wie des apodiktischen Prozesses der Weltgeschichte zu gelangen ist. »

(19) Cf. von Cieszkowski, *op. cit.*

P. 120 : « Nach Hegel ist der Wille nur eine besondere Weise des Denkens und dies ist die falsche Auffassung, vielmehr ist das Denken ein bloss integrales Moment des Willens, denn das Denken, welches wieder zum Sein wird, ist erst der Wille und die Tat. »

P. 129 : « Die praktische Philosophie oder eigentlich gesagt die Philosophie der Praxis, deren concreteste Einwirkung auf das Leben und die sozialen Verhältnisse, die Entwicklung der Wahrheit in der concreten Tätigkeit, dies ist das künftige Los der Philosophie überhaupt. »

P. 148 : « Um eine Wahrheit zu entwickeln kann man nicht genug ideell sein, denn das reelle Gute ist nur deren anderen Seite. »

tendances rationalistes, attaquait maintenant la doctrine de Hegel et montrait, par les conclusions qu'en avait tirées Strauss, qu'elle transformait le christianisme en un vague panthéisme.

Pour se défendre contre cette attaque, la droite hégélienne s'appliqua à maintenir l'union, établie par Hegel, entre la religion et la philosophie, et à montrer que Strauss avait déformé sa pensée. C'est ce que fit, par exemple, B. Bauer, le principal membre du « Doktorclub », que fréquentait Marx. Il publiait alors, avec son maître Marheineke, *La Philosophie de la Religion*, de Hegel, et défendait, dans la *Revue de théologie spéculative*, le point de vue apolo-gétique contre le point de vue critique, de Strauss. Il entra en conflit direct avec celui-ci, à propos d'un compte rendu de la *Vie de Jésus* (20), où il déniait à la raison le droit de critiquer les dogmes, ce qui lui attira, du reste, une verte réponse de Strauss (21).

S'élevant à la fois contre les orthodoxes chrétiens et hégéliens, qui prétendaient subordonner la philosophie à la religion, la Gauche hégélienne prit nettement parti pour Strauss, au cours de la polémique engagée autour de la *Vie de Jésus*, et revendiqua, contre eux, les droits de la critique.

Ce groupe trouva un organe dans les *Annales de Halle*, fondées en 1838, par Ruge et Echtermeyer. Ruge, derrière lequel Echtermeyer devait bientôt s'effacer, avait participé au mouvement de la « Burschenschaft » et avait été emprisonné pendant six ans, comme démagogue, dans les forteresses de Köpenik et de Kolberg. Devenu privatdozent à

(20) Cf. Articles de B. Bauer dans la *Zeitschrift für spekulative Theologie*, Berlin (années 1836-1838). Cf. *Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*. Déc. 1835, II, n^{os} 109-113 ; mai 1836, I, n^{os} 86-88.

(21) Cf. Strauss, *Streitschriften. Heft III*. (p. 101-120.) Tübingen, 1836. Cf. Hallische, *Jahrbücher*, 5 oct. 1838, p. 1910 « Strauss und Bauer ».

l'Université de Halle, il avait publié un livre d'esthétique inspiré des principes de Hegel (*Neue Vorschule der Esthetik*, 1837).

Les *Annales de Halle*, qu'il fonda l'année suivante, devaient, dans son esprit, servir de contre-partie aux *Annales de Berlin*, revue hégélienne qui lui paraissait trop attachée au système du maître.

Ce n'était pas un penseur très original, mais son esprit entreprenant, ses connaissances étendues et son tempérament combatif faisaient, de lui, un excellent directeur de revue. Et de fait, sous son impulsion, les *Annales de Halle* devinrent le lieu de ralliement de tous les esprits indépendants de l'école hégélienne, des Jeunes Hégéliens, qui constituèrent, autour de Ruge, une véritable fronde littéraire (22).

Reprochant aux disciples orthodoxes de Hegel, leurs tendances conservatrices, les Jeunes Hégéliens, enhardis par la critique de Strauss, se proposaient d'étendre cette critique à tous les domaines, pour établir une harmonie

(22) Cf. G. Mayer, *Fr. Engels*. Berlin, 1920.

P. 58 : « Seit 1838 machte Ruge aus den Jahrbüchern ein Sammelbecken für alle Bestrebungen, die in der Theorie, wie in der Praxis die Befreiung des Geistes von dem überspannten Autoritätsbegriff der überpersönlichen Mächte zum Feldschrei erhoben... P. 159 : Die resignierte Stimmung der Restaurationsepoche hatte Hegel nicht anspornen können aus der eigenen Philosophie umstürzende Konsequenzen für die Praxis zu ziehen, der Kleinmut einer Zeit, die aus der ungeheuren Auflösung der Revolutionsepoche mit Mühe den Weg zu stabileren Formen zurückfand, hatte ihn verleitet, vergänglichen, bloss zeitlich bedingten Gestaltungen einen absoluten Charakter zuzusprechen. Aber die Jugend, der aus dem Erlebnis der Julitage frische Spannkraft zugewachsen war, beseelte ein empfindlicheres Freiheitsbedürfnis. Ihr wurde der Glaube wieder lebendig, dass das Selbstbestimmungsrecht des einzelnen in Religion und Politik Wirklichkeit werden könne. Dass der historische Hegel ein so unzählbares Vorwärtsverlangen nicht empfunden hatte, hielt die jungen Hegelianer von dem Versuch nicht ab, die zeitlose ewig gültige Lehre des Philosophen aus ihren empirischen Schlacken herauszulösen und, zu ihrer wesenhaften Reinheit emporzuläutern. Um dieses Ziel zu erreichen entledigten sie die Dialektik des Hemmschuhs, den Hegels Religions- und Rechtsphilosophie ihrem unbegrenzten Fortwirken angelegt hatte und zogen eine scharfe Grenze zwischen Religion und Staat als absoluten Kategorien und als historischen Erscheinungsformen. »

Sur les *Annales de Halle*, cf. Ruge, *Zwei Jahre in Paris*, Leipzig, 1856, t. II, p. 74-85.

effective entre le développement de la réalité et celui de la raison. Comme ils ne doutaient pas de la toute-puissance de l'Esprit, ils pensaient que pour défendre les droits de la raison, contre les attaques de la réaction, il suffisait de rechercher et d'éliminer, par la méthode dialectique, les éléments irrationnels inclus dans la réalité. C'est cette méthode qu'ils pensaient appliquer pour réformer l'État prussien, qu'ils considéraient, avec Hegel, comme destiné à réaliser, au plus haut degré, la synthèse du rationnel et du réel. Pour accomplir sa mission, la Prusse, disaient-ils, n'avait qu'à rester fidèle à son passé, à l'esprit de la Réforme et de l'ère des lumières, de l'*Aufklärung*, qui avaient libéré la raison (23).

Ainsi, par un curieux retour des choses, la doctrine de Hegel, qui avait servi, sous la Restauration, à justifier et à renforcer l'État prussien réactionnaire et la religion chrétienne, allait maintenant contribuer, au contraire, à les ébranler. Avec les Jeunes Hégéliens, la critique philosophique devenait en effet une arme politique et, de même que les journaux de la Jeune Allemagne avaient tiré la littérature de l'isolement esthétique, où elle s'était renfermée jusque-là, pour l'adapter à la vie politique et sociale, les *Annales de Halle* faisaient peu à peu, de la philosophie, un élément et un facteur de la vie politique prussienne.

Au début, à vrai dire, les *Annales de Halle* s'occupaient surtout d'art et de littérature, et n'avaient pas de caractère politique bien marqué (24). Mais, comme elles défendaient

(23) Cf. G. Mayer, *Die Junghegelianer und der preussische Staat*. (*Historische Zeitschrift*, 1920, Heft III, p. 419-420.)

(24) Cf. *Hallische Jahrbücher für deutsche Wissenschaft und Kunst*. Sommaire des articles du mois de janvier 1838 :

Die Universität Halle (Echtermeyer).

Justinius Kerner (D^r Strauss).

Charakteristik Dahlmanns (F. Bülow).

Die Düsseldorfer Malerakademie (A. Ruge).

Hegels Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte, hgb. von E. Gans (Rosenkranz).

Cf. p. 86 *Hermestana* (Carové), H. Heine (A. Ruge).

l'indépendance de la science et de l'État, vis-à-vis de l'Église, et soutenaient l'œuvre de Strauss, elles furent bientôt attaquées par les orthodoxes et entraînées, ainsi, dans l'opposition (25).

L'attaque contre les *Annales* se déclancha, à propos du conflit de Cologne (26). Dans un pamphlet, intitulé *Athanasius*, Görres, prenant la défense des catholiques rhénans, avait essayé de les soulever contre la Prusse. En réponse à ce pamphlet, H. Leo, professeur à Halle et protestant orthodoxe, accusa Görres de reprendre la vieille politique guelfe et de soutenir les intérêts du pape, contre ceux de l'Allemagne (27). Prenant à son tour parti, à la fois contre l'ultramontanisme de Görres et le luthéranisme de Leo, Ruge montra qu'ils étaient, l'un et l'autre, ennemis du rationalisme (28).

Leo dénonça alors, dans un article du *Berliner politisches Wochenblatt* et dans une brochure *Die Hegelingen*, la revue de Ruge comme ennemie de la religion et de l'État, l'accusant de prêcher l'athéisme et la révolution (29).

(25) Cf. A. Ruge, *Aus früherer Zeit*. Berlin, 1867, t. 4, p. 472 et s.

(26) Cf. J.-F. Dresch, *Gutzkow et la Jeune Allemagne*. Paris, 1904, p. 296-303.

(27) Cf. *Sendschreiben an Görres*, von H. Leo (1838).

(28) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 21 juin 1838. Ruge, *Sendschreiben an Görres*, von H. Leo.

P. 1183 : « Die feindlichen Gedanken der Reaktion lehnen sich auf :

1) Gegen die Berechtigung des Verstandes und schreien darum gegen Aufklärung und Rationalismus ;

2) Sie lehnen sich auf gegen die deutsche Reformation so wohl in ihrem Prinzip als in ihrer Ausbildung in dem gegenwärtigen Preussen.

(29) Cf. *Berliner politisches Wochenblatt*. Juillet 1838. H. Leo, *Die Hallischen Jahrbücher für deutsche Wissenschaft und Kunst*.

H. Leo, *Die Hegelingen* (Halle, 1838).

Cf. Citation de Ruge « Die Denunciation der Hallischen Jahrbücher. » *Hallische Jahrbücher*, 27 juillet 1838.

P. 1432 : Das politische Wochenblatt sucht die wissenschaftliche freie Bewegung selbst als die Mutter einer bevorstehenden Revolution zu verschwärzen.

28 juillet, p. 1435 : Es sagt « Wir haben eine Revolution zu erwarten, wir haben eine preussische Revolution von der junghegelschen Rotte zu erwarten...

P. 1436 : Der Schluss fasst sodann die ganze Klage gegen die hallischen Jahrbücher zusammen. « Unsere Charakteristik schliesst mit dem Urteil, dass die Tendenz der bedeutendsten Aufsätze der Jahrbücher eine auflösende, unchris-

Leo s'attira une double réplique. La première venait d'E. Meyen, membre du « Doktorclub » dont on note, pour la première fois, la tendance oppositionnelle. Contrairement à ce qu'avait fait B. Bauer, Meyen défendait en effet, contre l'orthodoxie, les droits de la critique, et accusait Léo de faire cause commune avec les piétistes (30).

Ruge, de son côté, répondit à la fois aux attaques de H. Leo et à celles que Hengstenberg avait également dirigées contre les *Annales de Halle*, dans la *Gazette évangélique*, en disant que ces attaques visaient le fondement même du protestantisme et de l'État prussien, le principe de liberté, qui, loin d'être un ferment de révolte, constituait au contraire la meilleure garantie contre la révolution, puisqu'il permettait le développement rationnel et progressif de l'histoire (31).

Il pensait alors qu'il y avait concordance entre l'idée de liberté, les principes de la Réforme et ceux de l'État prussien qu'il considérait, avec Hegel, comme l'incarnation de la raison, et il ne s'affirmait pas encore, comme Strauss, hostile à la religion protestante, qu'il ne croyait pas incompatible avec la philosophie (32).

tliche, unruhige jungdeutsche sei, freilich letzteres mit dem Vorzug einer scheinbar wissenschaftlichen Form. »

(30) E. Meyen, *Heinrich Leo. Der verhallerte Pietist*. Leipzig, 1839.

(31) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 27 et 28 juillet 1838.

A. Ruge, *Die Denunciation der Hallischen Jahrbücher*.

1) Leos Sendschreiben an J. Görres. 2. Auflage mit einem Vorwort von 18 s. ;
2) *Berliner politisches Wochenblatt*, juli 1838. Der Artikel. « Die Hallischen Jahrbücher für deutsche Wissenschaft und Kunst. »

P. 1436-1437 (28 juillet) : Meine Worte sind « Niemand projektirt, niemand macht, niemand hindert eine wirkliche Revolution ; sie wird nicht gemacht, sie macht sich, d. h. wenn sie eintritt, so ist diese Gewaltsamkeit der Entwicklung historisch notwendig. Wird aber die Entwicklung nicht aufgehalten und gehemmt, im Gegenteil hat der Staat, das reformierende Prinzip wie Preussen, so gibt es keine Notwendigkeit, ja nicht einmal die Möglichkeit der Revolution.

(32) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 2 et 3 oct. 1838 ; A. Ruge, *Leo und die evangelische Kirchenzeitung gegen die Philosophie*.

1) *Die Hegelingen*. D^r H. Leo. Halle, 1838.

2) *Die evangelische Kirchenzeitung*, n^o 69. « Wider die Hallischen Jahrbücher. » (Hengstenberg.)

2 oct., p. 1888 : « Sie (die Philosophie) nimmt nicht die alte Form ohne

Mais cette tentative de concilier ainsi, au nom de la raison, la religion protestante, l'État prussien et la critique philosophique, devait bientôt apparaître vaine.

Et de fait, dans une réponse aux accusations de Leo, contre les hégéliens, adressée aux *Annales de Halle*, Feuerbach montrait que cette attaque n'était qu'un épisode de la lutte inévitable entre le christianisme et la philosophie (33).

Reprenant, dans un autre article, l'opposition établie par Strauss, entre la pensée et la foi, entre la philosophie, fondée sur la raison et la religion, fondée sur le sentiment, il critiquait la tentative faite par la philosophie hégélienne, pour les concilier, et montrait que cette tentative constituait une atteinte, aussi bien contre la religion que contre la philosophie (34). Portant sa critique contre les principes mêmes de la philosophie de Hegel, Feuerbach déniait, à cette philosophie, le caractère absolu que lui prêtaient les hégéliens orthodoxes qui pensaient, qu'avec elle, l'œuvre de la raison était terminée. En réalité, disait-il, cette doc-

weiteres, sondern nur die wirklich vermittelte Wahrheit auf, und obgleich sie die Wahrheit vorfindet in der Bibel, im Symbol, in der Historie überhaupt, so hat sie dieselbe dennoch in ihrer eigenen Form selbständig zu erzeugen, selbständig das heisst im Verlaufe der philosophischen dialektischen Entwicklung des Geistes, welche eben nichts anderes ist, als die Bewegung des Inhalts der christlichen Philosophie. »

(33) Cet article « Der wahre Gesichtspunkt aus welchem der Leo-Hegelsche Streit beurteilt werden muss » (cf. *Hall.*, *Jahrb.*, 4 mars 1839) fut en partie censuré, mais Ruge le publia la même année à Mannheim sous le titre de *Christentum und Philosophie*.

(34) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 3 déc. 1838. Feuerbach, *Zur Kritik der positiven Philosophie*.

P. 2308 : « Die positive Philosophie indem sie beides sein will, Religion und Philosophie... ist keine von beiden, weder Religion noch Philosophie. »

P. 2310 : « Die « reichere Explikation des Dogmas » deren die positive Philosophie sich rühmt ist eine reine Lüge, eben so wohl gegen das Dogma als gegen die Philosophie : eine Lüge gegen die Philosophie, weil sie aus und mit philosophischen Begriffen dogmatische Vorstellungen, welche diesen Begriffen geradezu widersprechen rechtfertigt und begründet, eine Lüge gegen das Dogma, weil sie aus und mit Begriffen, welche dem Dogma nicht nur widersprechen sondern geradezu verneinen, das Dogma verteidigt und begründet. »

trine n'est que l'expression dernière de la philosophie spéculative, qui cherche à réaliser *a priori* l'union de Dieu et de l'homme, du monde intellectuel et du monde sensible. Malgré son apparence moniste, cette philosophie reste essentiellement dualiste, car elle ne triomphe de la réalité concrète, qu'en la réduisant, *a priori*, à l'idée. Ce procédé qui lui donne un air d'unité, de cohésion et de puissance, la frappe en réalité de stérilité, car il l'éloigne de la Nature concrète, source vivante de l'esprit (35).

Par cette critique, Feuerbach détruisait la métaphysique hégélienne, fondée sur le postulat qu'il n'y a de véritablement réel que l'être spirituel, que l'idée, et posait les fondements d'une philosophie nouvelle qui, ne tenant au contraire, pour réel, que le concret, partait de la réalité immédiate. En opérant ainsi un renversement complet de la doctrine hégélienne, puisqu'il déduisait l'idée de la réalité, au lieu d'en faire le principe créateur des choses, Feuerbach

(35) Cf. *Hall. Jahrbücher*, août-sept. 1838.

Feuerbach, *Zur Kritik der Hegelschen Philosophie*.

4 sept., p. 1689 : « Die Hegelsche Philosophie ist der Culminationspunkt der spekulativ-systematischen Philosophie. »

6 sept., p. 1705 : « Aber eben deswegen weil sich Hegel nicht wirklich in das sinnliche Bewusstsein hineingestellt und hineingedacht hat, weil das sinnliche Bewusstsein nur so Gegenstand ist wie es Gegenstand des Selbstbewusstseins des Gedankens, weil es nur die Entäusserung des Gedankens innerhalb der Gewissheit seiner selbst ist, so beginnt auch die Phenomenologie oder die Logik — denn es kommt auf eins hinaus — mit einer unmittelbaren Voraussetzung ihrer selbst, folglich mit einem unvermittelten Widerspruch, einem absoluten Bruch mit dem sinnlichen Bewusstsein, denn sie beginnt, wie gesagt, nicht mit dem Anderssein des Gedankens, sondern mit dem Gedanken von dem Anderssein des Gedankens, worin natürlich der Gedanke schon im voraus des Sieges über seinen Gegenpart gewiss ist, daher der Humor mit welchem der Gedanke das sinnliche Bewusstsein zum Besten hält. Aber auch deswegen hat der Gedanke seinen Gegner nicht widerlegt. »

9 sept., p. 1725 : « Die Philosophie ist die Wissenschaft der Wirklichkeit in ihrer Wahrheit und Totalität, aber der Inbegriff der Wirklichkeit ist die Natur... Die tiefsten Geheimnisse liegen in den einfachsten natürlichen Dingen, die der jenseits schmachttende phantastische Spekulant mit Füßen tritt. Die Rückkehr zur Natur ist allein die Quelle des Heils. »

Cf. L. Feuerbachs, *Sämmtliche Werke herausgegeben von Bolin und Jodl*. Stuttgart, 1904. II, p. 158-204.

Cf. A. Lévy, *La Philosophie de Feuerbach*. Paris, 1904, p. 10-12.

désagrégeait, plus profondément encore que ne l'avait fait Strauss, la philosophie de Hegel, et il devait donner à la doctrine d'action, que les Jeunes Hégéliens dégageaient alors de cette philosophie, une assise solide.

Ruge n'adopta pas tout de suite les conclusions de Feuerbach. Il restait encore fidèle à la philosophie de Hegel qui lui apparaissait comme l'expression de la raison et, malgré les déconvenues successives que lui apportait le gouvernement prussien, il continuait à croire que la Prusse était destinée à défendre le principe de liberté contre les puissances de réaction, qu'il englobait, sous le nom générique de romantisme (36). Mais sous la pression des faits qui attestaient le caractère de plus en plus réactionnaire du gouvernement prussien, son attitude se modifia (37).

Dans un article célèbre qui marquait, pour la Gauche hégélienne, le passage de la critique philosophique à la critique politique, il s'élevait contre les tendances réactionnaires de la Prusse. Répondant à l'apologie du gouvernement et des institutions prussiennes, que venait de faire K. Streckfuss, dans son livre *Über die Garantien der preussischen Zustände* (Halle, 1839), Ruge reprochait à la Prusse d'être infidèle à sa mission et de pencher vers le catholicisme, c'est-à-dire vers une forme de gouvernement autoritaire et absolu, au lieu de continuer l'œuvre du protestantisme et de la Réforme, en développant les institutions libérales et en favorisant le mouvement constitutionnel (38).

(36) Cf. *Hall, Jahrbücher*, 14 oct. 1839, Ruge et Echtermeyer. « Der Protestantismus und die Romantik. Zur Verständigung über die Zeit und ihre Gegensätze. »

(37) Le ministre Altenstein, qui l'avait protégé jusque-là, cessa de le soutenir et refuse de le titulariser. Le 3 nov. 1839 Ruge donne sa démission de professeur.

(38) Le livre de Streckfuss était lui-même une réponse à un livre de Venedey, *Preussen und Preussentum* (1839) hostile à la Prusse.

Cf. *Hall. Jahrbücher*, nov. 1839. Ruge « Karl Streckfuss und das Preussentum ».

1^{er} nov. 1839, p. 2101 : « Preussen ist gegenwärtig seiner innersten Richtung nach und seiner staatlichen Existenz Katholisch. Hier liegt Preussens Schwäche



C'est à partir de cette époque que le « Doktorclub », dont faisait partie K. Marx, commence à collaborer régulièrement aux *Annales de Halle* (39), et à jouer un rôle dans la vie politique allemande.

Celui qui en constituait la personnalité la plus marquée et le chef reconnu, Bruno Bauer, jusqu'alors hégélien orthodoxe, évoluait rapidement vers la Gauche hégélienne. Dans sa *Critique de l'histoire de la Révélation* de 1838, il soulignait l'opposition entre le devenir historique et la religion et montrait les contradictions entre les différents moments de la Révélation, dont chacun n'a qu'une valeur relative, tout en prétendant à une valeur absolue (40). En avril 1839

hier die Gefahr für das freie Deutschland... Wodurch ist es bedeutend geworden? Dadurch einzig und allein, dass es die deutsche Freiheit und Bildung als eine Staatsmacht in sich darstellte... »

P. 2102 : « Wir wollen, mit Preussen sein, wir wollen teil haben an der Weltbewegung, die von seinem Geist auszugehen bestimmt ist, aber wir vermissen in ihm zur Stunde diese Grösse selbst, ihm fehlt unser anderes Ich, das wir lieben könnten, der gründliche Protestantismus, der bei uns den ganzen Staat durchdrungen und im constitutionellen Leben seine weltliche Realität gewonnen hat... »

4 nov., p. 2107 : « Erst in einer solchen Wiedergeburt freier und wahrhaft reformatorischer Entwicklung kann dieser Staat uns werden was wir so sehr an ihm zu gewinnen streben, das Haupt und der Mittelpunkt des europäisch bedeutenden freien Deutschlands. Das ist Preussens grosstaatliche Mission, das wäre unsere Sicherheit und Emanzipation. »

(39) Pendant l'année 1838 seul Köppen y avait collaboré en envoyant deux articles sur la mythologie germanique. Cf. *Hallische Jahrbücher*, février 1838. Köppen, *Sagenforschungen von Uhland*. Id., décembre 1838. Köppen, *Ettmüller Die Lieder der Edda in den Nebelungen*.

(40) Cf. B. Bauer, *Kritik der Geschichte der Offenbarung*, t. I : Die Religion des alten Testaments in der geschichtlichen Entwicklung ihrer Prinzipien dargestellt. 2 Bände. Berlin, 1838.

B. I. Einleitung XXIII : « Wir treffen eine Fülle von Vorstellungen im Umkreise der Offenbarung an, welche zeitlich nacheinander hervorgetreten sind und im Augenblick ihres Hervortretens sich als die allgemeine schlechthin geltende Wahrheit ankündigten. Die Vorstellungen nun, welche auf dem späteren Standpunkt dem Bewusstsein offenbart sind, waren auf dem früheren Standpunkt noch nicht gesetzt und fehlten ihm. Durch diesen Mangel sind die vorangehenden Vorstellungen beschränkt, denn, dass sie ein Moment der Wahrheit noch ausser sich haben, bildet ihre Schranke. Diese Schranke... bildet ihr eigenes Sein, ihre Bestimmtheit und die Vorstellungen sind dadurch endliche... Durch diese Natur ihres Inhalts verfällt die Offenbarung in Widerspruch. »

il publiait une brochure contre Hengstenberg, qui avait assimilé, dans un but apologétique, le Nouveau Testament à l'Ancien, les Évangiles à la Loi Juive (41). Il soutenait, à l'encontre de cette thèse, que l'Ancien et le Nouveau Testament représentaient deux moments différents de la Conscience Divine, et que le Nouveau Testament ne renfermait plus cette contradiction, incluse dans l'Ancien, d'affirmer l'universalité de son principe et d'en restreindre l'application à un seul peuple (42). Les orthodoxes s'élevèrent contre lui et le ministre Altenstein, qui le protégeait, jugea bon, pour le soustraire à leurs attaques, de l'envoyer, en automne 1839, comme Privatdozent à l'Université de Bonn, où il espérait le faire nommer bientôt professeur. Ce n'est pas sans regrets que B. Bauer quitta Berlin, le Doktorclub, et en particulier K. Marx qui était devenu son meilleur ami (43). A Bonn, il allait en effet se trouver dans un

XXIV : « Die folgenden Standpunkte negieren die vorangehenden... so streitet die Offenbarung gegen sich selbst, was sie das eine Mal als die Wahrheit und als den Ausdruck des göttlichen Zwecks bekannt gemacht hat, stösst sie das andere Mal um und erklärt es für eine unangemessene Erscheinung der Wahrheit. »

(41) Cf. B. Bauer, *Herr Dr Hengstenberg. Kritische Briefe über den Gegensatz des Gesetzes und des Evangeliums*. Berlin, 1839.

P. 13 : « Was will Hengstenberg ? Das will er : Das Verhältnis des Gesetzes und der christlichen Offenbarung soll nicht als Gegensatz erscheinen, das Hinzutreten der letzteren soll so erscheinen, dass es ohne die geringste Verletzung des Gesetzes, ohne die leiseste Negation desselben hätte geschehen können. »

Cf. *Hallische Jahrbücher*, 21 mai 1840 : « Hengstenberg und das Judentum. » Cf. *Herr Dr Hengstenberg. Ein Beitrag zur Kritik des religiösen Bewusstseins* von B. Bauer.

(42) Cf. B. Bauer, *Herr Dr Hengstenberg*.

P. 70 : « Die Frage ist ob das gesetzliche Bewusstsein als solches eine Schranke für den Gedanken des Universalismus gewesen sei. Und das ist zu bejahen. Im Gesetz... sind die Allgemeinheit seines Bewusstseins und seine geschichtliche Beschränkung auf dieses Volk noch unbefangen vereinigt. Das Gesetz ist dadurch in sich ein Widerspruch, dessen wirkliche Entwicklung im prophetischen Bewusstsein ausgeführt ist... »

P. 80 : « Sehen wir das Gesetz in der Sphäre des Begriffs. Da erkennt die Kritik in ihm eine bestimmte Darstellung vom Selbstbewusstsein des absoluten Geistes. »

(43) Cf. *Werke*, I², p. 235. Lettre de B. Bauer à K. Marx, 11 déc. 1839.

« Ich bin hier öfter im Kasino bei einem Professorenklub im Trierischen Hof, aber über unseren Klub, durch den doch immer auch ein geistiges Interesse ging, geht doch nichts, die tempi passati kommen nicht wieder. »

milieu de professeurs de théologie hostiles à la philosophie de Hegel, suspecte d'hétérodoxie, et la doctrine qu'il élaborait alors, sur la nature des Évangiles et sur les rapports entre la religion et la philosophie, n'était pas faite pour le rapprocher d'eux (44).

Il entreprenait, en effet, une critique des Évangiles, conçue d'un point de vue différent de celui de Strauss et fondait, sur cette critique, une philosophie nouvelle qui allait diriger la pensée et l'action des Jeunes Hégéliens (45).

Étendant à la théorie de Strauss la critique, qu'il venait d'adresser à Hengstenberg, il s'attachait à montrer que les Évangiles n'étaient pas l'expression du messianisme juif, mais qu'ils représentaient un degré nouveau de la conscience humaine (46). Il rejetait, dans sa critique, les derniers restes de réalité historique, que Strauss reconnaissait encore aux Évangiles et à la personne du Christ, et soutenait que la communauté chrétienne, loin d'avoir rapporté à Jésus le dogmatisme messianique (47), comme le

Id., p. 236. Lettre de B. Bauer à K. Marx, début de 1840.

« Ach wo sind die Rosen geblieben, erst wenn Du zu Deinem B. Bauer kommst werden sie mir wieder aufblühen. Aufheiterung, Lustigkeit etc habe ich hier genug, ich habe auch genug was man so nennt gelacht, aber so wie in Berlin, wenn ich mit Dir auch nur über die Strasse ging, noch nie wieder. »

(44) Sur le milieu universitaire de Bonn. Cf. *Werke*, I². Lettres de B. Bauer à K. Marx, 1^{er} mars et 5 avril 1840.

(45) Cf. B. Bauer, *Kritik der evangelischen Geschichte des Johannes* (1840). Sur l'évolution de B. Bauer, cf. Koigen, *op. cit.*, p. 39-80.

(46) Cf. B. Bauer, *Die theologische Erklärung der Evangelien*. Berlin, 1852. P. 143-144 : « Wenn ich sage und nachweise, dass die heiligen Schriftsteller in ihren Gebilden « die inneren Bewegungen und Erlebnisse, die Erfahrungen und Kämpfe der Gemeinde » darstellen, wenn ich das Selbstgefühl und Selbstbewusstsein der Gemeinde als den Grundstoff jener Gebilde bezeichne, wenn ich nachweise, dass die heiligen Bildner den Stoff, den sie in ihren Schöpfungen verarbeitet und gestaltet haben, ihrem eigenen Innern entnahmen, welches so reich und gross war, dass es in seinen Schwingungen und Kämpfen, das innere Leben ihrer Welt reproducirte... so gehe ich nicht auf die Überlieferung (die Tradition in Straussens Sinne) zurück, sondern auf die geschichtliche Substanz, die die heiligen Schriftsteller gestalteten auf die wirkliche Substanz, die in ihrem Werk verarbeitet und zur Seele einer neuen Welt geworden ist, nicht auf die chimärische Substanz, die der Traditionshypothese zufolge, in der Copie, die die Schriftsteller von ihr auffangen, einfach nur wiedererscheint. »

(47) Cf. B. Bauer, *Kritik der Evangelien*. Berlin, 1850. Band I, Vorrede IX.

pensait Strauss, avait au contraire créé, au cours de son histoire, son propre dogmatisme (48), et incarné, dans la figure de Jésus, ses pensées et ses aspirations (49).

Étudiant ainsi les Évangiles, moins dans leurs rapports avec le Judaïsme que dans leurs rapports avec la philosophie de l'époque, il montrait que la religion chrétienne était, comme les doctrines philosophiques de ce temps, une expression nouvelle de la conscience universelle. Il s'inspirait, en cela, de Hegel qui, rapprochant la religion chrétienne de la pensée grecque et romaine, considérait les philosophies contemporaines des Évangiles, l'épicurisme, le stoïcisme, le scepticisme et le dogme chrétien lui-même, du moins dans ses origines, comme le produit de la Conscience malheureuse, de l'Esprit opprimé, qui, dans la misère spirituelle et morale née de la décadence de la civilisation antique, s'était replié sur lui-même pour sauvegarder sa liberté (50). Mais, tandis que Hegel condamnait ces systèmes, comme toutes les théories qui opposent un idéal à la réalité, B. Bauer voyait au contraire en eux et dans les Évangiles, précisément à cause de cette opposition, un moment essentiel de la conscience universelle qui se développe de façon dialectique, par la critique constante de la réalité.

B. Bauer pensait que la tâche qui s'imposait maintenant à la critique, instrument essentiel du progrès de l'humanité, était de libérer l'homme de la religion chrétienne. Il lui apparaissait que la conscience religieuse,

(48) Cf. B. Bauer, *Kritik der Evangelien*. Berlin, 1850. Band I, Vorrede, p. vi.

(49) Id., *ibid.*, Band II, p. 33-39-42. Band III, p. 312.

(50) Cf. J. Wahl, *op. cit.*, p. 158 et 193.

Cf. Hegel, *Geschichte der Philosophie*, II, p. 429.

« In dem Unglück der römischen Welt ist alles Schöne, Edle der geistigen Individualität mit kalter, rauher Hand verwischt worden. Und in dieser Welt der Abstraktion hat das Individuum in seinem Innern auf abstrakte Weise, die Befriedigung suchen müssen, die die Wirklichkeit ihm nicht gab, es hat zur Abstraktion fliehen müssen als Gedanke, zur Abstraktion als existierendes Subjekt, d. h. zu dieser inneren Freiheit des Subjekts als solchen. »

après avoir transformé le monde antique, en donnant une valeur éminente à la personnalité humaine, était devenue un obstacle au développement de la conscience universelle ; la religion, en effet, asservissait l'homme en lui faisant adorer, en Dieu, sa propre essence, comme une puissance étrangère et supérieure à lui (51), et il se proposait, précisément, de libérer la conscience humaine par sa critique des Évangiles. Il ne visait du reste qu'à une libération spirituelle, à une révolution intellectuelle, la seule qui eût, à ses yeux, une valeur réelle et il comptait même, au début, sur l'appui de l'État prussien, qui, fondé sur la raison, ne pouvait manquer, pensait-il, de défendre, contre l'Église, les droits de la critique (52). Cette philosophie, traduisant, sous un aspect idéologique, la lutte de la bourgeoisie contre les puissances conservatrices, venait compléter la doctrine de la philosophie de l'action, de Cieszkowski, en montrant comment, par la critique, qui élimine du réel les éléments irrationnels, on peut déterminer l'avenir. Elle modifiait, plus profondément encore que la philosophie de

(51) Cf. B. Bauer, *Hegels Lehre von der Religion und Kunst von dem stand. punkte des Glaubens aus beurteilt* (paru sans nom d'auteur). Leipzig, 1842.

P. 61 : « Bauer geht noch weiter... Zuletzt sind ihm die evangelischen Urberichte Nichts als freie schriftstellerische Produkte, deren Seele die einfachen Religionskategorien sind. Das sei aber das Eigentümliche an diesen Kategorien, dass sie die Gesetze der wirklichen, vernünftigen Welt verkehren, die Allgemeinheit des Selbstbewusstseins diesem entfremden, mit Gewalt entreissen und sie ihm als eine fremde, himmlische Macht oder als eine fremde beschränkte, heilige Geschichte wieder zur Vorstellung bringen. »

(52) Cf. *Wigands Vierteljahrsschrift*, 1845, B. III. B. Bauer oder die Entwicklung des theologischen Humanismus unserer Tage. *Eine Kritik und Charakteristik*, p. 52-85.

P. 57 : « B. Bauer fasst die Wissenschaft als die eigene Vernunft des Staates auf so dass derselbe, wenn er die wissenschaftliche Freiheit der Wut der Kirche preisgäbe, damit seinem eigenen Prinzip untreu würde. Die Kirche macht den Staat argwöhnisch gegen die Wissenschaft, d. h gegen seine eigene Wahrheit und Vernunft. Aber die Wissenschaft ruft ihm zu, dass er es verschmähen soll Henkerknecht der Kirche zu werden. So treffen wir hier schon von demselben Augenblick an, da Bauer sich der freien Wissenschaft ergeben hatte, das klarste Bewusstsein von ihrer nicht bloß theologischen und kirchlichen sondern allgemein geschichtlichen, politischen Bedeutung. »

Cf. B. Bauer, *Die evangelische Landeskirche Preussens und die Wissenschaft* (1840).

Cieszkowski, la doctrine de Hegel, dans le sens de celle de Fichte. L'Idée Absolue, de Hegel, devenant la Conscience universelle, n'était plus liée à une substance, à une réalité ; celle-ci en effet n'avait, pour Bauer, qu'un caractère contingent, passager et son rôle, analogue à celui du Non-Moi de Fichte, était de déterminer, par antithèse, l'évolution de la conscience humaine (53).

Libéré de toute attache avec la réalité, l'Esprit pouvait progresser indéfiniment sous l'impulsion de la Critique, mais cette critique présentait le danger de devenir arbitraire et utopique. La Conscience universelle isolée du Monde devait, en effet, tendre à se confondre avec la conscience individuelle et à régler d'après la volonté et les aspirations de celle-ci, le progrès de l'humanité.

Cette philosophie critique convenait bien aux jeunes intellectuels hégéliens qui, aussi impuissants qu'avidés d'action, étaient naturellement portés à exagérer l'influence des idées sur les faits et à croire que, par la seule puissance de la pensée, on peut déterminer une transformation radicale des choses.

Il est assez difficile de préciser, faute de documents, la part que Marx prit alors dans le mouvement Jeune-Hégélien et dans l'élaboration de la philosophie critique. Cette part ne fut, sans doute, pas négligeable, si l'on en juge par une

(53) La conscience de soi, le « *selbstbewusstsein* » n'est chez Hegel conscience universelle que lorsqu'elle a un caractère objectif, lorsqu'elle comprend la réalité extérieure comme l'expression de sa propre nature.

Cf. *Rechtsphilosophie*, § 22, p. 58.

« Der an und für sich seiende Wille ist wahrhaft unendlich, weil sein Gegenstand er selbst, hiermit derselbe für ihn nicht ein Anderes noch Schranke, sondern er darin vielmehr nur in sich zurückgekehrt ist... Im freien Willen hat das wahrhaft Unendliche Wirklichkeit und Gegenwart, — er selbst ist diese in sich gegenwärtige Idee. »

§ 24, p. 59 : « Es ist die in sich konkrete und so für sich seiende Allgemeinheit, welche die Substanz, die immanente Gattung oder immanente Idee des Selbstbewusstseins ist.

lettre que lui envoyait, un an plus tard, son ami Köppen, qui le qualifiait de fournisseur d'idées du « Doktorclub » (54). Dans cette même lettre il lui reconnaissait, du reste, la paternité d'un article de B. Bauer, sur l'opposition entre l'État chrétien et la philosophie, opposition sur laquelle la Gauche hégélienne fondait, alors, sa critique politique (55).

Après le départ de B. Bauer pour Bonn, Marx était en effet devenu l'âme de ce « Doktorclub » et Bauer, qui le tenait en grande estime, regrettait de ne plus l'avoir près de lui, comme compagnon de pensée et de lutte.

Marx avait alors complètement abandonné le droit, qui ne satisfaisait pas son besoin d'action, pour se consacrer à la philosophie (56). Autant qu'on en peut juger par les indications fragmentaires contenues dans les lettres que B. Bauer lui écrivait alors de Bonn, et qui constituent les seuls documents que l'on possède sur son activité intellectuelle pendant cette période, il poursuivait des études parallèles à celles de Bauer (57).

Il se proposait de faire une étude d'ensemble du scepticisme, de l'épicurisme et du stoïcisme, qu'il considérait comme les formes les plus caractéristiques de la pensée grecque (58). Ce qui l'intéressait, comme Bauer, à ces systèmes, c'est qu'ils avaient brisé le cadre étroit de l'hellénisme et fécondé le christianisme primitif, qui devait libérer

(54) Cf. *Werke*, I², p. 255-256. Lettre de Köppen à K. Marx, 3 juin 1841. « Seitdem mein ehrenwertes Jenseits jenseits des Rheins ist (Marx était alors à Trèves), fange ich selbst wieder an allmählig diesseitig zu werden. Ich habe wieder eigene, sozusagen selbstgedachte Gedanken. Siehst du, Du bist ein Magazin von Gedanken, ein Arbeitshaus oder um berlinisch zu reden, ein Ochsenkopf von Ideen. »

(55) Cf. *id.*, p. 256. Il s'agit de l'article de B. Bauer « Der Christliche Staat und unsere Zeit » paru en juin 1841 dans les *Annales de Ruge*.

(56) La philosophie l'attirait alors pour des raisons politiques. Pour ces mêmes raisons le frère de B. Bauer, Edgar abandonnait alors la théologie pour l'histoire. Cf. Briefwechsel zwischen B. Bauer und E. Bauer während der Jahre 1839-1842. Lettre d'Edgar Bauer, 29 janvier 1840.

(57) Les lettres de Marx à B. Bauer sont perdues.

(58) Ses premières recherches remontent à l'été 1839.

Cf. *Werke*, I¹, p. 84 (note 1) ; p. 107 (note 1).

le monde ; il se sentait peut-être aussi attiré, par une secrète affinité, vers ces philosophes qui avaient élaboré leurs théories de l'autonomie de l'âme humaine sous un régime d'oppression, analogue à celui qui existait alors, en Prusse.

L'étude générale de ces systèmes ne l'amenait, cependant, pas aux mêmes conclusions que B. Bauer. Tandis, en effet, que Bauer, par une interprétation fichtéenne de la doctrine de Hegel, tendait à confondre le développement de la conscience universelle avec les aspirations individuelles et à établir, au nom de la philosophie critique, une opposition constante entre l'Être et le Devoir-Être, Marx restait fidèle à la doctrine de Hegel, qui donnait à l'œuvre de la raison un caractère collectif et qui cherchait à dégager de la réalité même, le développement de l'Esprit.

Ceci apparaissait déjà dans une critique de la Logique de Hegel, qu'il entreprenait alors, en réponse peut-être à la critique que venait d'en faire Trendelenburg dans ses *Recherches sur la Logique* (1839). Celui-ci montrait que la pensée se développe par des emprunts faits au réel et non par le seul fait d'une dialectique interne, tirant d'elle-même sa propre substance (59). Contrairement à Trendelenburg, Marx admettait, avec les Jeunes Hégéliens, l'activité créatrice de l'Esprit, mais — et l'on peut voir ici, peut-être, le germe de son opposition à B. Bauer — il ne faisait pas dériver cette activité de l'Essence, c'est-à-dire de cette forme de l'Esprit qui, selon Hegel, résulte d'un acte de réflexion sur lui-même, de la conscience subjective, qui remplaçait, chez Bauer, l'Esprit objectif comme agent du progrès (60).

(59) Cf. Trendelenburg, *Logische Untersuchungen*, t. I, p. 25 et 41 cité par Meyerson, *De l'explication dans les sciences*, II, p. 62 et appendice XIV, p. 426-427.

(60) Cf. *Werke*, I², p. 234. Lettre de B. Bauer à Marx, 11 déc. 1839.

« Was Du von den logischen Energien des Gegenübertretens etc sagst so scheint mir, dass sie Hegel doch ganz bestimmt an ihrer Stelle im Abschnitt

Marx entreprit également une critique des tentatives de conciliation entre la philosophie et le dogme. Mais au lieu de diriger cette critique contre Hegel, comme venait de le faire Feuerbach, il la dirigea, sur les conseils de B. Bauer qui désirait ménager la droite hégélienne et son maître, Marheinecke, contre le théologien catholique Hermes, qui avait essayé de concilier le catholicisme avec le rationalisme (61). Comme toutes les critiques religieuses d'alors, cette critique avait un caractère politique ; elle visait en effet indirectement le gouvernement qui, dans sa lutte contre l'ultramontanisme, recherchait l'appui des hermésiens (62).

Ces travaux de Marx se rapportaient à son projet de devenir professeur de philosophie à l'Université de Bonn, où enseignait B. Bauer, pour mener avec lui le bon combat. Il se proposait même d'y faire, dès l'hiver 1840, un cours sur l'hermesianisme (63) ; mais il lui fallait, auparavant, ache-

von der Methode entwickelt habe, im Wesen haben sie die Form der Reflexion und sind als solche entwickelt und vom Sein sagt Hegel irgendwo selbst, dass hier die Dialektik der Form und die Bewegung der Bestimmtheit nur « durchwuchert » also noch nicht für die Reflexion hervorgehoben werden kann, das ist eben nur erst möglich im Wesen. »

(61) Cf. *Hall. Jahrbücher*, 3 déc. 1838 ; Feuerbach, *Zur Kritik der positiven Philosophie*.

Cf. *Werke*, I², p. 239-240. Lettre de Bauer à Marx, 30 mars 1840.

« Halte dich nur nicht zu lange mit der Anzeige der Religionsphilosophie auf und am allerwenigsten lasse sie liegen... Vor allem schone Marheinecke. Du könntest sonst mir sehr schaden... Wenn Du nächsten Winter nicht über den Hermesianismus lesen wolltest, so hätte ich es mir vorgenommen... Du musst darüber lesen. Du musst es schon deshalb, weil Du dich schon lange mit einem Worte über diese Angelegenheit getragen hast. »

(62) Cf. B. Bauer, *Briefwechsel*. Lettre à E. Bauer. Bonn, 4 février 1840.

P. 35 : « Daher die Idee die Hermesianer für den Kampf gegen die vermeintlichen Anmassungen des Erzbischofs zu benutzen — die Hermesianer, die Katholik genug um mit Hilfe der Kantischen Aufklärung alle römischen Dogmen zu beweisen, aufgeklärt und furchtsam genug um in den wichtigsten Dingen, was den Glauben und seinen Grund betrifft vom Papst an den Staat zu appellieren und so römisch sind, dass sie dem Papst wieder in zufälligen Dingen, so wie in den Verwicklungen der Kirche mit der Welt Unfehlbarkeit zuschreiben. »

G. Hermes (1775-1831), professeur de théologie catholique à Münster et à Bonn. Sa doctrine avait été condamnée par les ultramontains en 1835.

(63) Cf. *Werke*, I², p. 239. Lettre de B. Bauer à Marx, 30 mars 1840.

ver sa thèse sur la philosophie grecque dont il reculait sans cesse la rédaction, malgré les invitations réitérées de Bauer à passer rapidement son examen (64).

*
* *

Tandis que Bauer et Marx participaient ainsi, pleins d'ardeur, au mouvement de la Gauche hégélienne, il se produisait, en Prusse, un événement capital, qui allait exercer une influence profonde sur ce mouvement. Au printemps 1840, le vieux roi Frédéric Guillaume III mourait et les libéraux saluaient avec joie l'avènement de son successeur, Frédéric Guillaume IV, dans l'espoir qu'une ère de liberté s'ouvrirait avec lui (65).

En réalité ce roi était plus réactionnaire que son père. Élevé par son précepteur, Ancillon, dans la haine de la Révolution française et des idées libérales, tout imbu des théories de Haller sur l'État patrimonial, et vivant dans un entourage de nobles, conservateurs et piétistes, tels que le comte von Stolberg, le général von Thile et les frères von Gerlach, il rêvait d'un retour au régime politique et social médiéval, où l'autorité du prince sur ses sujets était absolue.

(64) Cf. *Werke*, I², p. 235. Lettre de B. Bauer à Marx, 11 déc. 1839.

« Mache doch nur dass Du mit dem lumpigen Examen fertig wirst und Dich ganz ungehindert Deinen logischen Arbeiten hingeben kannst. »

(65) Cf. B. Bauer, *Der Aufstand und Fall des deutschen Radikalismus vom Jahre, 1842*. I (2^{te} Ausgabe, Berlin, 1850), p. 5.

Fin du règne de Frédéric Guillaume III :

« Das Lebensbewusstsein war zuletzt immer dumpfer, immer hoffnungsloser geworden an sich selber, an seiner Zeit, an seiner Bestimmung ; man hatte auf Freiheit auf höheres menschliches Glück verzichtet. »

Avènement de Frédéric Guillaume IV :

« Frühling in jeder Brust, längst zu Grabe getragene Wünsche erwachen wieder, erstarrte Hoffnungen brechen wieder hervor. Die Menschen schauen sich wieder an, freier, frischer, das gebückte Haupt hebt sich wieder, man sieht sich ins Auge, man fühlt sich. Alles, alles sieht anders aus. Es sind nicht mehr dieselben Menschen, die uns begegnen, man geht rascher, fröhlicher. Der Morgenschein der Hoffnung liegt auf allen Antlitzen, strahlt auf allen Blicken, es ist als wenn jeden Augenblick unendliches Jubel aus allgemeiner Brust hervorbrechen sollte. »

Pénétré de l'idée de sa mission divine, il voulait, appuyé sur la noblesse et le clergé, faire de son royaume un État patriarcal et chrétien. Il masquait cependant ses tendances conservatrices sous des apparences de monarque libéral, et le mysticisme romantique, dont il auréolait sa conception de la monarchie, donna, au début du moins, un faux air de libéralisme à sa politique réactionnaire. Ses premiers discours et ses premiers actes parurent du reste confirmer l'existence, chez lui, de tendances libérales. Comme son esprit versatile haïssait l'ordre et la méthode, il critiquait volontiers la bureaucratie et le formalisme administratif, qui pesaient sur le peuple. Désirant, d'autre part, atténuer la dureté du régime précédent, il réintégra dans leurs fonctions le général Boyen et Arndt, patriotes libéraux en disgrâce depuis 1819, et amnistia les victimes des poursuites contre les démagogues. Ces mesures de clémence entretenirent, pendant un certain temps, les illusions que le peuple se faisait sur le libéralisme du roi et B. Bauer, lui-même, exprimait dans une lettre à Marx, son espoir de voir le cours des choses changer, avec Frédéric Guillaume IV (66).

Mais ces illusions devaient être de courte durée. Un premier conflit s'éleva entre les libéraux et le roi, à propos de la question constitutionnelle. La diète de la Prusse orientale, réunie à Königsberg pour rendre hommage au roi, avait demandé, le 7 septembre 1840, la convocation d'un Parlement national et l'octroi d'une constitution, conformément à la promesse royale faite en 1815, et renouvelée en 1820. A cette demande, le roi répondit, le 10 septembre, par un discours grandiloquent, dans lequel il proclamait son attachement au peuple et promettait aux députés de remplir fidèlement son devoir (67). Mais à son

(66) Cf. *Werke*, I², p. 245. Lettre de B. Bauer à Marx, 25 juillet 1840.

Id. B. Bauer. *Briefwechsel*. Lettre d'E. Bauer à B. Bauer, 13 juin 1840

(67) Cf. R. Prutz, *Zehn Jahre. Geschichte der neuesten Zeit* (1840-1850). Leipzig, 1850, I, p. 243.

retour à Berlin, le roi manifesta son intention de maintenir les Diètes provinciales, sans convoquer le Parlement national réclamé par les libéraux (68). Cependant, les temps étaient révolus où le roi de Prusse pouvait encore gouverner à son gré, sans tenir aucun compte de l'opinion publique. La bourgeoisie, de plus en plus puissante, réclamait sa part du pouvoir et, dans un pamphlet célèbre, un médecin de Königsberg, J. Jacoby, traduisant ses aspirations, protestait contre ce régime qui prétendait maintenir le peuple en tutelle. Il s'élevait contre la censure qui étouffait toute pensée libre, contre les Diètes provinciales qui ne défendaient que les intérêts particuliers de leurs membres, et réclamait la liberté de la presse et la création d'un parlement national, pour permettre au peuple d'exprimer sa volonté et de participer au pouvoir (69).

Dans l'entourage même du roi, des voix se faisaient entendre pour lui conseiller de faire à la bourgeoisie les concessions nécessaires, et, dans un écrit anonyme, le président de la Prusse orientale, von Schön, exposait les mêmes revendications que Jacoby (70). Mais le roi, qui voulait conserver le pouvoir absolu, répondit vertement

(68) Cf. Prutz, *op. cit.*, p. 256. Discours du roi du 6 octobre 1840.

(69) Cf. *Vier Fragen beantwortet von einem Ostpreussen*. Leipzig, Wigand, janvier 1841, 2^e édition, Strasbourg, 1841.

P. 5 : « Was wünschen die Stände ? Gesetzmässige Teilnahme der selbständigen Bürger an den Angelegenheiten des Staates. »

P. 7 : « In zweifacher Form kann die Teilnahme des Volkes an den öffentlichen d. h. seinen Angelegenheiten sich kund und geltend machen, durch die Presse und durch die Vertretung. Die schlimmsten Feinde beider : Censur und Scheinvertretung walten in Preussen. »

(70) Cf. *Woher und Wohin*. Conclusion citée par Prutz, *Zehn Jahre*, t. II, chap. I, p. 13.

« Nur durch Generalstände kann und wird in unserem Volk ein öffentliches Leben entstehen. Die Zeit der sogenannten väterlichen Regierung für welche das Volk aus einer Masse Unmündigen besteht und sich beliebig leiten und führen lassen soll lässt sich nicht zurückführen. Wenn man die Zeit nicht nimmt wie sie ist, das Gute herausgreift und es in seiner Entwicklung fördert, dann straft die Zeit. »

aux suggestions de von Schön (71) et fit poursuivre Jacoby, pour crime de haute trahison et de lèse-majesté.

En même temps qu'il refusait ainsi toute extension du régime parlementaire, Frédéric Guillaume IV accentuait le caractère réactionnaire de son gouvernement, en favorisant le piétisme et en combattant le libéralisme sous toutes ses formes.

Les Jeunes Hégéliens ressentirent, les premiers, les conséquences de cette politique. Déjà, vers la fin de son règne, Frédéric Guillaume III s'était détourné des hégéliens et son ministre Altenstein, qui leur restait favorable, avait grand'peine à les défendre contre les attaques des orthodoxes et des piétistes. Après la mort de ce ministre, qui survint en même temps que celle de Frédéric Guillaume III, au printemps 1840, l'hégélianisme devait connaître la défaveur d'abord, puis la persécution. Frédéric Guillaume IV qui avait les Jeunes Hégéliens en aversion, à cause de leurs tendances antireligieuses, nomma comme successeur d'Altenstein, l'orthodoxe Eichhorn. Celui-ci écarta systématiquement les hégéliens des chaires universitaires ; le juriste réactionnaire Stahl, théoricien de l'absolutisme succéda à Gans et le vieux Schelling fut appelé à Berlin, avec mission de combattre l'hégélianisme.

Toutes les manifestations libérales étaient, d'autre part, sévèrement réprimées. Les étudiants de Halle, qui avaient

(71) Cf. Treitschke, *op. cit.*, t. IV, p. 57-58.

Réponse de Frédéric Guillaume IV à von Schön :

« Ich fühle mich ganz und gar von Gottes Gnaden und werde mich so mit seiner Hilfe bis zu Ende fühlen. Glauben sie mirs auf mein königliches Wort : zu meiner Zeit wird sich kein Fürst, kein Bauernknecht, kein Landtag und keine Judenschule etwas, was dormalen mit Recht oder Unrecht bei der Krone ist zueignen, wenn ich es nicht zuvor gegeben habe... Ein väterliches Regiment ist deutsche Fürstenart, und weil die Herrschaft mein väterliches Erbteil, mein Patrimonium ist, darum habe ich ein Herz zu meinem Volk, darum kann ich und will ich unmündige Kinder leiten, entartete züchtigen, würdigen, wohlgeratenen aber an der Verwaltung meines Gutes Teil geben, ihnen ihr eigenes Patrimonium anweisen und sie darin vor Diener Anmassung schützen.

prié le roi, en sa qualité de recteur, de nommer Strauss, professeur de théologie à Halle, recevaient une verte semonce ; le poète Hoffmann von Fallersleben, professeur à Breslau, était poursuivi à cause d'un volume de poésies politiques, assez ternes du reste ; Rutenberg, membre du « Doktorclub », professeur de géographie à l'École des Cadets, était révoqué, parce qu'on le soupçonnait de collaborer à des journaux d'opposition, tels que le *Telegraph* de Hambourg, dirigé par Gutzkow, et *La Gazette générale de Leipzig*.

Sous l'effet de cette réaction, les Jeunes Hégéliens, malgré leur culte de l'État prussien, étaient de plus en plus entraînés dans l'opposition. S'ils avaient eu peu de sympathie pour le régime bureaucratique de Frédéric Guillaume III, ils détestaient plus encore les tendances piétistes et réactionnaires de Frédéric Guillaume IV, qui détournaient décidément la Prusse de sa mission spirituelle. Mais le conflit qui les séparait du gouvernement, loin de les décourager, augmentait au contraire leur ardeur combattive (72).

Cet esprit agressif coïncidait, du reste, avec un réveil de l'esprit public. La bourgeoisie allemande réclamait, avec une force croissante, l'abolition de la censure et le développement des institutions parlementaires. Toute la jeunesse était éprise de liberté et les *Poésies d'un Vivant*, que Herwegh publiait en avril 1841, traduisaient les aspirations d'une génération nouvelle qui, se détournant de la poésie et des rêves romantiques, cherchait encore confusément à

(72) Cf. *Werke*, I². Lettre de B. Bauer à Marx, 5 avril 1840.

P. 214 : « Die Katastrophe wird furchtbar und muss eine grosse werden und ich möchte fast sagen, sie wird grösser und ungeheurer werden als diejenige war, mit der das Christentum in die Welt getreten ist... Das Kommende ist zu gewiss, als dass man nur einen Augenblick unsicher sein dürfte. Hat in Frankreich die Opposition triumphiert, ist sie dort nach so grosser Reaktion anerkannt, so wird dieser Triumph in einem Gebiet wo nur gegen eine dumme Apologetik zu kämpfen ist noch sicherer und eher auftreten. Die feindlichen Mächte sind so nahe jetzt gerückt, dass ein Schlag entscheiden wird. »

traduire dans les faits, son enthousiasme pour les idées révolutionnaires (73).

Toute la cohorte des Jeunes Hégéliens, Strauss, B. Bauer, Ruge, M. Hess, Köppen et Marx, devait participer à cette lutte décisive pour le triomphe de la raison. Renonçant à tout compromis, ils revendiquaient maintenant l'émancipation de l'esprit dans tous les domaines et critiquaient, au nom de la raison, tout ce qui leur paraissait s'opposer aux progrès de l'Idée. S'enivrant peu à peu au jeu destructeur de la philosophie critique, ils rejetaient non seulement le protestantisme, qui évoluait de plus en plus vers un piétisme intransigeant, mais aussi le principe monarchique et, après avoir déclaré la guerre au christianisme, ils allaient entrer en lutte contre l'absolutisme.

Strauss qui, parmi les Jeunes Hégéliens, se tenait le plus à l'écart du conflit, y était lui-même entraîné. Nommé à l'automne de l'année 1839, professeur de théologie à Zurich, il en avait été presque aussitôt chassé par un mouvement réactionnaire. Revenant alors sur les concessions qu'il venait de faire dans les *Zwei friedliche Blätter* (1839), où il avait admis la réalité historique de la personne du Christ, il reprenait, dans la 4^e édition de sa *Vie de Jésus* (1840), sa thèse primitive. Il se ralliait, en même temps, aux idées de Feuerbach et de B. Bauer et proclamait, avec eux, qu'un conflit devait nécessairement s'élever entre la doctrine chrétienne et la science (74).

En lutte ouverte contre la Faculté de théologie de Bonn qui, à l'instigation du ministre Eichhorn refusait, en octobre 1840, de le nommer professeur, B. Bauer se réjouissait du combat entre la religion et la philosophie, qui libérerait celle-ci, à la fois de l'emprise du dogme et de la tutelle

(73) Cf. V. Fleury, *Le poète G. Herwegh*, p. 54-57. Paris (1909).

(74) D. F. Strauss, « Die christliche Glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwicklung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft » (1840-41).

de l'État (75). Il pensait que ce conflit, plus important encore que celui qui avait opposé le christianisme au monde antique (76), devait décider du sort de l'humanité, et ne pourrait se terminer que par le triomphe de la philosophie (77).

Dans un article des *Annales de Halle*, il dénonçait le rôle, à ses yeux, néfaste de l'Église et montrait l'opposition fondamentale entre l'État chrétien, instauré par Frédéric Guillaume IV, et l'État rationnel. L'État chrétien, disait-il, est, du fait de sa subordination à l'Église, la négation même de l'État rationnel, création et expression de la conscience universelle, avec laquelle il évolue, sous l'action de la philosophie critique représentée par la science (78).

S'inspirant de cette idée du conflit nécessaire entre le

(75) B. Bauer, *Briefwechsel*. Charlottenburg, 1844. B. Bauer à E. Bauer. Bonn, 4 février 1840.

P. 36 : « Sie (die Philosophie) war bis jetzt durch ihre Verbindung mit dem Staat konsolidarisch verpflichtet, also auch eingengt, sie hatte sich, da sie scheinbar freigelassen und ohnehin begünstigt war, d. h. an den Vorteilen der Regierung teilnahm, selbst ihre Grenze gesetzt. Indem sie aber gefesselt wird, wird sie über alle Fesseln und Grenzen hinausgetrieben. Der gefesselte Prometheus war als solcher freier als damals, da er noch frei umherging und die Menschen opfern lehrte... Indem die Wissenschaft verstossen wird, ist sie sich selbst überlassen. Man will sie nicht mehr, gut ! so ist sie emancipiert und ich bin auch frei so weit ich der Verstorbenen diene. Ich habe mich noch nie so glücklich, so frei gefühlt. »

(76) Cf. *Werke*, I², 241. B. Bauer à Marx, 5 avril 1840.

(77) Cf. B. Bauer, *Briefwechsel*, p. 79-80. B. Bauer à E. Bauer, 2 juin 1840.

(78) Cf. *Hall. Jahrbücher* ; B. Bauer, *Der christliche Staat und unsere Zeit*. 7 juin 1841, p. 538 : « Der christliche Staat ist derjenige, in welchem die religiöse Bestimmtheit, sei es als theologische oder als christliche Satzung, das herrschende Moment ist oder zur Herrschaft gebracht werden soll. »

10 juin 1841, p. 549 : « Der Staat, welcher die Schöpfung des Selbstbewusstseins ist, ist nicht mehr der christliche, weil er nicht mehr der geistlose ist. Sein Unterschied von dem christlichen Staat besteht darin, dass er nicht mehr der äusseren Ergänzung oder Bevormundung durch die Kirche bedarf. Er hat seine Unendlichkeit in sich aufgenommen. »

11 juin, p. 553 : « Im dialektischen Fluss seines Werdens ist der Staat mit der bestimmten Regierung nicht identisch, solange das Selbstbewusstsein seiner Unendlichkeit, so wie es sich geschichtlich entwickelt hat von der Regierung noch nicht anerkannt und in den Mechanismus, in welchem sich die Objektivität seines Begriffs bewegt aufgenommen ist. Dies in der Regierung noch nicht aufgenommene und in den gesetzlichen Einrichtungen noch nicht ausgeprägte Selbstbewusstsein ist demnach kritisch. »

progrès de la conscience universelle et l'État chrétien conservateur, Ruge montrait, de son côté, que la lutte allait désormais passer du plan théorique et philosophique, où la Gauche hégélienne et les *Annales de Halle* s'étaient jusqu'alors plus ou moins confinées, sur le terrain politique et devait se livrer, non plus avec, mais contre l'État prussien (79).

Il soutenait que seul, le principe de liberté pouvait assurer le développement de l'Allemagne contre les tendances réactionnaires qui, comme le montrait la politique de la Prusse, devenaient un danger de plus en plus grand pour la philosophie et le parti du progrès (80). Pour faire face à ce danger, il était nécessaire, disait-il, que la philosophie perdît ce caractère abstrait, étranger à la vie, que lui conservaient les Vieux Hégéliens et devînt une philosophie pratique, agissante, capable d'assurer le triomphe de la raison, dans le monde (81). Cette philosophie pratique ne devait pas, comme la philosophie hégélienne, attribuer à des formes historiques et passagères un caractère absolu

(79) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 13 février 1841 ; Ruge, *Die Leipziger allgemeine Zeitung und die öffentliche Meinung*.

P. 152 : « Die alte Unmündigkeit ist wiedergekehrt, die liberalen Institutionen, Landwehr und Stadtordnung sind Anomalien in dem System der « Nichtbeteiligung » des Volkes... Ein solcher Zeit- und Staatsgeist, der doch ohne Widerrede als ein Mangel an allem öffentlichen Geist, also als die entschiedenste Negation des Staatsgeistes selbst erscheint... kann allerdings in diesem Zustand nicht verharren. Ihm muss opponirt werden. »

(80) Cf. *Hallische Jahrbücher*, février 1840 ; Ruge, *Consequenz der Reaktion*.

(81) *Id.*, mars 1840. Ruge et Echtermeyer, *Der Protestantismus und die Romantik*.

2 mars, p. 417 : « Die theoretische Faulheit der Althegeleaner hat ein Ende und die Praxis der Arbeit, welche unerbittlich alles auf seine Wahrheit zieht und in alles die Wahrheit mit Hingebung an ihren schweren Dienst einführt, diese Praxis ist ein neues System : die absolute Tatenlust des befreiten Geistes, der reformatorische Enthusiasmus, der unsere Mitwelt überall ergreift, begnügt sich nicht mit der Hegelschen Beschaulichkeit, welche in theoretischer Selbstzufriedenheit dem Prozesse bloss zusieht und jede Absurdität konstruiert, sondern handelt, fordert, gestaltet, denn der historische Prozess ist der vernünftige und diese Vernunft ist geltend zu machen von der Wissenschaft des Vernünftigen in den Dingen... Je wahrer die Philosophie ist, desto entschiedener muss sie mit dem ausgelebten Geist in Gegensatz treten. Die Philosophie macht Partei — gegen die Vergangenheit für die wahre Gegenwart. »

et éternel, mais favoriser au contraire le développement dialectique de l'Esprit, le progrès de la liberté, en éliminant, par la critique, les éléments irrationnels de la réalité (82).

A la différence de B. Bauer, à qui il empruntait cette conception du rôle de la philosophie critique, Ruge ne pensait pas que celle-ci dût limiter son action à la religion, car il lui apparaissait que le conflit entre les tendances libérales et conservatrices, qu'il avait conçu jusqu'alors, comme un conflit entre le Protestantisme et le Romantisme, revêtait maintenant un aspect politique (83). La lutte ne se circonscrivait plus entre partisans et adver-

(82) *Id.*, juin 1840 : Ruge, *Zur Kritik des gegenwärtigen Staats-und Völkerrechts*, p. 1209-1211-1221-1243.

Id., octobre 1840. Ruge, *Arndt-Erinnerungen aus dem politischen Leben*. P. 1931-1932.

Id., 20 mars 1841. Ruge, *Der alte und der neue Rationalismus*.

P. 271 : « Nun tritt der neue Rationalismus auf und führt das Geschäft der Dialektik, die bestimmte Vernunft und darin die Unvernunft aufzuzeigen, also das Geschäft der Kritik durch die ganze Geschichte hindurch, ja über die Gegenwart hinaus zu der Forderung der Zukunft. Denn die Gegenwart ist selbst wieder eine Bestimmtheit, eine Fixierung der Idee, die im Fluss der göttlichen Dialektik oder des geistigen Processes kein Recht des Bestandes hat. »

Id., 21 avril 1840. Echtermeyer, *Der Vorwurf destruktiver Tendenzen*.

P. 764 : « Im Allgemeinen ist zunächst zuzugeben, dass alle wahre Philosophie als solche kritisch und insofern negativ oder wenn man will destruktiv ist... Die Philosophie steht im Dienste der Idee, will nichts anders sein als die Darstellung der Idee selbst. Die Idee aber ist wesentlich Process... Das Wissen und Wollen dieses Processes ist das Wesen der Freiheit, ist das Leben des Geistes und wer an dem Geist und der Freiheit teil haben will, muss es mit diesem Process halten und für die Negativität und die Dialektik der Idee gegen die sogenannten Realitäten und Wirklichkeiten, gegen die Objektenwelt als solche entschlossen Partei ergreifen. »

(83) Cf. *Hall. Jahrbücher*, nov. 1840 ; Ruge, *Freiherr von Florencourt und die Kategorien der politischen Praxis*.

24 nov., p. 2250 : « Das Cölner Ereignis ist jetzt in den Hintergrund getreten und die Probe der Zukunft eine viel wichtigere geworden, obgleich im wesentlichen keine andere als derselbe Rechtsstreit der Prinzipien nur mit dem Unterschied, dass die Teilung in constitutionnell und anticonstitutionnell unendlich tiefer in das Herz der Deutschen einschlägt als die längst überwundenen Gegensätze des Katholicismus und Protestantismus, um die es sich gegenwärtig in der Religion oder im Gebiet der geistigen Innerlichkeit nicht mehr handelt, die aber in ihren Consequenzen auf dem politischen Boden als Constitutionalismus oder Absolutismus zu neuem Leben wieder aufleben... P. 2254. Die Zeit wird nur von der Philosophie verstanden und es ist die Aufgabe die Zeit dazu zu verhelfen, dass die Philosophie nun auch von ihr nicht nur verstanden sondern auch betätigt werde... die Philosophie wird zur Gesinnung, die Gesinnung zum Charakter und der Charakter zur Tat werden. »

saïres de la Réforme, mais entre partisans et adversaires de la Constitution (84) et il s'agissait de savoir si la Prusse, placée entre deux groupes de puissances, les unes conservatrices, la Russie et l'Autriche, les autres libérales, la France et l'Angleterre, pencherait vers le premier ou le second de ces deux groupes (85).

Cette tendance des Jeunes Hégelïens, à passer ainsi de la critique philosophique à l'action politique, était favorisée par le conflit qui s'était élevé alors, entre la Prusse et la France.

La convention de Londres, relative à la question d'Orient, conclue le 15 juillet 1840 entre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, à l'exclusion de la France qui voyait se reformer contre elle la Sainte-Alliance,

(84) Cf. *Hall Jhb.*, 1^{er} janvier 1841 ; Ruge, *Vorwort*.

P. 2 : « Das Prinzip um das sich alles dreht ist die Autonomie des Geistes und zwar im Wissenschaftlichen die Fortbildung des Rationalismus und im Staatlichen des Liberalismus... Im Politischen wird dieser Rationalismus oder diese reale Bildung der Zeit praktisch. »

P. 3 : « Alle Staaten sind mehr oder weniger von der Lebendigkeit politischer Gegensätze bewegt und frisch erhalten oder mindestens mit dem Geiste des Liberalismus und seiner Fortbildung theoretisch erfüllt. Die Theorie hat aber ihre Harmlosigkeit abgelegt, Wissenschaft ohne politische Freiheit ist ein Unding und beide Teile sowohl die Verweigerer als die Förderer des freien Staates haben die Geschichte des Staates überhaupt und die politische Geschichte für eine und dieselbe Bewegung, für die eine Arbeit der Freiheit erkannt. »

(85) Cf. *Hall Jhb.*, Ruge, *Menzel Europa im Jahre 1840*.

10 avril 1840, p. 690 : « Gegen den historischen Andrang des romanisch-germanischen Europa und seine freien Staatsformen steift sich Russland, Österreich und Preussen und es wäre entschieden eine Uebermacht auf diese Seite, wie zu den Zeiten der heiligen Allianz, wenn nicht Preussen zu tief im Germanismus und in der Bewegung des historischen Geistes steckte, als dass es im Stande wäre, sich ihm auf die Dauer entgegenzusetzen... »

13 avril, p. 705 : « Je freier Frankreich wird, desto dringender wird es für Deutschland und namentlich für Preussen nicht zurückzubleiben... War Frankreich berufen den Begriff der christlichen Freiheit, nachdem ihn die deutsche Reformation zu der Form der Gewissens- und Geistesfreiheit erhoben hatte, nun auch auf das Staatsleben dergestalt anzuwenden, dass von nun an die Menschen alle gleich sein sollten als Gottes Kinder und alle frei nicht nur im Reiche des Glaubens und des Denkens sondern auch gleich dem Rechte nach, frei im Leben des Staates und im Reiche der Welt ; so ist nun Deutschland berufen die Wahrheit dieses Gedankens zur gründlichsten Realität, zu seiner wohlgepflegten reifen Frucht zu bringen, denn nur Deutschland hat die Voraussetzung des neuen Schrittes der Geschichte, die Reformation ihrem tiefsten Grunde nach erschöpft und in sich lebendig gemacht. »

avait déterminé, à Paris, une explosion de patriotisme.

La Prusse, qui redoutait une attaque sur le Rhin, vit, dans ce mouvement patriotique, une menace. L'immense succès du *Rheinlied* de Becker, auquel Musset répondit par sa poésie célèbre, témoignait de l'agitation belliqueuse des esprits, et la guerre ne fut évitée que grâce à l'attitude conciliante de Louis-Philippe.

Ce mouvement patriotique qui devait ramener beaucoup de libéraux, comme Gervinus, au nationalisme, renforça au contraire les Jeunes Hégéliens dans leurs tendances libérales et francophiles. Opposés à un gouvernement qui sacrifiait à la réaction la liberté de pensée, il leur répugnait de prendre parti contre la France qui était, depuis 1830, le foyer du libéralisme en Europe.

Leur porte-parole, avec Ruge, fut Moses Hess, qui soutenait dans son livre, *La Triarchie européenne* (1841), la nécessité, pour la Prusse, de se joindre à la France et à l'Angleterre pour former, contre les puissances réactionnaires, la Russie et l'Autriche, un bloc de puissances libérales.

L'Europe moderne, disait-il, date de la Réforme qui a été la première affirmation de la liberté spirituelle. La philosophie idéaliste allemande, dont la doctrine de Hegel marque le terme, a achevé l'émancipation spirituelle entreprise par la Réforme, mais son action, limitée à la pensée, est restée sans effet sur la vie. La Prusse doit suivre, sur ce point, l'exemple de la France qui, par la Révolution, a réalisé la liberté dans la vie civile et politique (86). Cette

(86) Cf. Hess, *Die Europäische Triarchie*. Leipzig, 1841.

P. 82 : « Die Freiheit des Geistes, welche Deutschland errungen hätte fruchtlos fürs Leben bleiben müssen, wäre nicht eine Nation aufgetreten, welche die Wahrheit und die Wirklichkeit zu vermitteln verstand... P. 124. Was die Reformation für die Religion, das war die französische Revolution für die Sitten. Die Reformation hat bloss den Geist von der Kirche emanzipirt, die französische Revolution ist, indem sie die bürgerliche Ehe einsetzte, einen Schritt weiter gegangen : sie hat auch die Sitten emanzipirt. »

révolution ne constitue, du reste, qu'une étape dans la voie de la libération totale, qui sera l'œuvre d'une révolution sociale. Celle-ci éclatera en Angleterre, pays où les antagonismes sociaux sont le plus accentués (87) ; elle rétablira l'harmonie parmi les hommes en supprimant la propriété privée, source de l'égoïsme et de l'inégalité, et achèvera ainsi l'émancipation de l'humanité, déjà réalisée dans le domaine de l'esprit par l'Allemagne, et dans celui des mœurs par la France (88). Cette œuvre de libération se heurte à l'opposition de l'Autriche et surtout de la Russie ; il appartient à la Prusse d'assurer le triomphe de la raison et du progrès, en s'unissant à la France et à l'Angleterre pour former, avec elles, la Triarchie européenne.

Dans ce livre Hess, anticipant sur l'évolution de la Gauche hégélienne, montrait déjà l'impuissance du libéralisme à résoudre le problème essentiel qui était, à ses yeux, le problème social. Empruntant à Cieszkowski, l'idée que la philosophie devait passer de la spéculation à l'action (89), il préconisait à cet effet, comme Heine, l'union de l'Allemagne et de la France, l'alliance de l'idéalisme germanique à l'activité politique française. Il assignait comme but, à cette action, l'émancipation totale de l'huma-

(87) Cf. Hess, *op. cit.*, p. 58 : « Von zwei Seiten, von Deutschland und Frankreich durch die Reformation und Revolution ist bereits ein mächtiger Anstoss gegeben. Es handelt sich jetzt nur noch darum, diese beiden Tendenzen zusammen zu fassen, die Arbeit zum Abschluss zu bringen. Hiezu scheint England berufen zu sein, weshalb unser Jahrhundert, vor allen auf dieses Land sein Augenmerk zu richten hat. England arbeitet gegenwärtig daran, sich aus seiner Hochkirche und mittelalterlichen Politik herauszuschälen, um sich aus dem gewonnenen Kerne einen neuen sozialen Lebensbaum anzupflanzen. »

(88) Cf. *id.*, p. 151-159-160-161.

(89) Cf. *id.*, p. 12.

« Die bisherige Philosophie hat sich nur auf das, was da ist gewesen und geworden, nicht auf das was da wird bezogen, so dass man die deutsche Philosophie und namentlich ihre letzte Phase, die Hegelsche eine Philosophie der Vergangenheit nennen kann... P. 24. Die Philosophie der Tat unterscheidet sich von der bisherigen Philosophie der Geschichte dadurch, dass sie nicht bloss Vergangenheit und Gegenwart sondern mit diesen beiden Faktoren und aus ihnen heraus die Zukunft in das Bereich der Spekulation zieht. »

nité qui serait réalisée, non par une révolution politique qui ne pouvait en constituer qu'une étape, mais par une révolution sociale (90). Tandis que l'idée de la philosophie de l'action venait renforcer la tendance qui se faisait jour chez les Jeunes Hégéliens, et en particulier chez Ruge, les deux autres idées (alliance avec la France ; nécessité de l'action sociale) ne devaient se montrer fécondes, qu'après l'échec de l'activité politique de la Gauche hégélienne, en Prusse. Chez les Jeunes Hégéliens de Berlin, fervents adeptes de la philosophie critique, c'était l'influence de B. Bauer qui prédominait ; cependant celle de Ruge commençait également à se faire sentir et ils évoluaient, avec lui, du radicalisme philosophique au libéralisme politique.

Le « Doktorclub », qui s'était élargi par l'adjonction de nouveaux membres, tels que L. Buhl et Nauwerk, prenait peu à peu le caractère d'un groupement politique. Il avait, depuis le début de 1841, une petite revue, l'*Athenæum*, pâle reflet des *Annales de Halle* dont elle s'efforçait de suivre l'évolution.

Les principaux collaborateurs de cette revue qui ne comptait guère que 150 abonnés, étaient Rutenberg, Köppen, Meyen, L. Buhl, M. Hess, Nauwerk, Fr. Engels. Marx y publia deux poésies : *Le Musicien* et *Amour nocturne*, extraites du recueil de poèmes rédigés en 1837 (91).

L'*Amour nocturne*, inspiré de la célèbre ballade de Bürger, *Lenore*, dont elle n'a malheureusement ni la couleur ni le rythme, exprimait les peines d'amour qu'il éprouvait

(90) Cf. Hess, *op. cit.*, p. 90 : « Zwei Revolutionen hat Europa schon erlebt, weil es dem modernen Geist nicht friedlich folgte, die deutsche und die französische. Eine dritte steht ihm noch bevor. Dieses wird das Werk des modernen Geistes, welches mit der deutschen Reformation begonnen hat, zum Abschluss bringen. Sie wird die praktische Revolution sein, diejenige sein, welche nicht nur wie die früheren einen mehr oder minder grossen einen relativen sondern einen absoluten Einfluss auf das soziale Leben ausüben wird. »

(91) Cf. *Athenæum*, *Zeitschrift für das gebildete Deutschland*, 13 janvier 1841. Karl Marx, *Wilde Lieder*, I : Der Spielmann ; II : Nachtliebe. (*Werke*, I¹ p. 145-148.)

alors ; *Le Musicien*, où il montrait l'emprise absolue de l'art, sur l'artiste qui en devient la victime, s'apparentait, par son caractère à la fois sauvage et tragique, aux poésies où Marx lançait, à un monde hostile, ses apostrophes et son défi.

L'*Athenæum*, qui au début avait eu, comme les *Annales*, un caractère littéraire, se détournait comme celles-ci des questions esthétiques, pour s'occuper des questions politiques et sociales intéressant particulièrement les Jeunes Hégéliens. Elle portait sur ces questions le même jugement que les *Annales* et, dans le conflit soulevé par la question d'Orient, elle prit, avec Ruge et Hess, la défense de la France.

Les deux principaux membres du « Doktorclub », Köppen et Marx, complétaient alors, l'un au point de vue politique, l'autre au point de vue philosophique, l'œuvre de critique entreprise par Ruge et B. Bauer.

A l'occasion du centenaire de Frédéric II, Köppen célébrait, dans ce roi, le héros de la liberté de pensée, le représentant le plus illustre de l'Aufklärung, de l'ère des lumières, et, rattachant ce panégyrique aux doctrines grecques dont Bauer venait de tirer sa philosophie critique, il montrait que la grandeur de ce roi venait de ce qu'il s'était inspiré, à la fois, de l'épicurisme, du stoïcisme et du scepticisme (92). Köppen considérait ces systèmes, qui affirmaient l'indépendance de l'individu vis-à-vis du monde extérieur, comme l'expression des principes essentiels de l'Aufklärung, et il louait Frédéric II d'avoir réuni en lui, les qualités propres

(92) Cf. F. Köppen, *Friedrich der Grosse und seine Widersacher*. Leipzig, 1840, p. 39-40.

« Epikurismus, Stoizismus und Skepsis sind die Nervenmuskeln und die Eingeweidesysteme des antiken Organismus, deren unmittelbare natürliche Einheit die Schönheit und Sittlichkeit des Altertums bedingte und die beim Absterben desselben auseinanderfielen. Alle drei hat Friedrich II mit wunderbarer Kraft in sich aufgenommen und durchgeführt. Sie sind Hauptmomente seiner Weltanschauung, seines Charakters, seines Lebens geworden. »

à chacun d'eux. Ce roi était en effet épicurien par son amour des lettres et des arts, stoïcien par son dévouement au bien public, sceptique enfin, par son esprit de tolérance et son détachement de tout dogme (93).

Il y avait beaucoup d'exagération dans cette apologie de Frédéric II, mais à cette époque, où le souvenir de ce roi était honni par les esprits réactionnaires, célébrer sa mémoire était une manière d'affirmer sa foi dans la raison et le progrès (94). Köppen reprenait, en cela, le procédé de Ruge qui avait opposé à la réaction, le Protestantisme ou plutôt l'esprit du Protestantisme, dégagé de tout dogme et réduit à l'idée de liberté. De l'aveu même de Ruge, le Protestantisme commençait à être usé comme machine de guerre contre les conservateurs, et Köppen le remplaçait ici par l'ère des lumières, par l'*Aufklärung*, dont le rationalisme était, à ses yeux, synonyme de liberté.

Dans sa glorification du roi-philosophe, Köppen défendait l'*Aufklärung* non seulement contre les réactionnaires, mais aussi contre les Vieux Hégéliens qui lui reprochaient, après Hegel, de vouloir construire le monde sur des abstractions. Les imperfections de l'*Aufklärung* tenaient, disait-il, à ce qu'elle ne constituait que le premier degré de l'affranchissement de la raison, et il invitait les Vieux Hégéliens à poursuivre son œuvre au lieu de faire, par leurs critiques du rationalisme, le jeu du parti réactionnaire, car la Prusse, qui

(93) Cf. Köppen, *op. cit.*, p. 60 et 116.

(94) Cf. Prutz, *Zehn Jahre*, I, p. 106.

« Während der letzten traurigen Decennien, seit dem Jahre achtzehn, da die Reaktion in Preussen mit jedem Jahr schonungsloser auftrat... war die Erinnerung an Friedrich den Grossen gewissermassen der Schild gewesen hinter den die bedrohte Freiheit der Geister sich geflüchtet hatte. Gleichsam ins Feld geführt hatte man die glorreiche Erscheinung des grossen Königs gegen die armselige Beschränktheit, die kleine geistlose Furcht der Gegenwart, man hatte seine Geschichte zu einem Exempel gemacht, die verkehrte Richtung der unseren daran nachzuweisen; hinter sein Lob versteckte sich der Tadel, der gegen die gegenwärtige Regierung nicht laut werden durfte. »

devait sa grandeur à l'Aufklärung, ne pourrait se développer qu'en s'inspirant de ses principes (95).

Cette brochure, que Köppen avait dédiée à son ami K. Marx, fut attaquée par les conservateurs et les Vieux Hégéliens, et ne fut défendue que par ceux qu'il appelait les 300 Spartiates, c'est-à-dire les 300 lecteurs des *Annales de Halle* qui constituaient, alors, la Gauche hégélienne (96).

* * *

Tandis que Köppen, s'inspirant de la doctrine de Bauer, soulignait l'importance de la philosophie grecque de la conscience dans la formation du rationalisme et du libéralisme, Marx se proposait de dégager d'une étude d'ensemble de l'épicurisme, du stoïcisme et du scepticisme, les traits essentiels de la philosophie critique.

Vivant, avec les Jeunes Hégéliens, un peu en dehors de la société et isolé du monde, sur lequel il était désireux d'agir, K. Marx était naturellement porté à exagérer, comme eux, l'influence des idées et à admettre la toute-puissance de la pensée sur la réalité (97). Nous avons vu cependant qu'il ne partageait pas complètement les conceptions de Bauer, sur la nature de la philosophie critique. Au lieu de confondre comme B. Bauer, le développement de la conscience univer-

(95) Cf. Köppen, *op. cit.*

P. 32 : « Sie (Die Aufklärung) war der Prometheus, welcher das himmlische Licht auf die Erde brachte um die Blinden, das Volk, die Laien zu erleuchten, um sie von ihren Vorurteilen zu befreien. »

P. 35 : « Möchten das die Philosophen des neuen Stils bedenken, die so gern gegen den abstrakten Verstand des 18^{ten} Jahrhunderts zu Felde ziehen und nicht erwägen, dass sie gegen ihr eigenes Fleisch und Blut wüten... »

P. 172 : « Preussen kann nie vergessen, dass es mit der Aufklärung zugleich in der Wiege gelegen und von dem Helden der Aufklärung gross gezogen worden ist. Der Himmel ruht nicht sicherer auf den Schultern des Atlas als Preussen auf der zeitgemässen Entwicklung der Grundsätze Friedrich des Grossen. »

(96) Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 12 nov. 1839 (K. Grün, *L. Feuerbach. in seinem Briefwechsel und Nachlass*, Leipzig, 1874, p. 298).

(97) Cf. *Werke*, I², p. 250. Lettre de B. Bauer à Marx, 31 mars 1841. *Die Theorie ist jetzt die stärkste Praxis*.

selle avec celui de la conscience individuelle et d'établir une opposition entre celle-ci et le monde, entre le Devoir-Être et l'Être, Marx, fidèle à la doctrine de Hegel, voulait conserver à l'œuvre de la raison un caractère général et collectif et dégager, de la réalité même, le développement de l'Esprit.

Cette divergence capitale, déjà en germe dans ses premières études sur la *Logique* de Hegel, apparaît nettement dans un fragment relatif à son étude sur la philosophie grecque, où il montre que la philosophie critique, à laquelle il reste attaché à cause de sa valeur d'action, a un caractère abstrait et contradictoire (98). Son caractère abstrait vient de ce qu'elle est l'expression d'une volonté, qui s'oppose à la réalité existant en dehors d'elle (99). Son caractère contradictoire tient, au point de vue objectif, à ce que cette philosophie, en se réalisant, devient contraire à son essence, qui est de s'opposer à la réalité (100) ; il tient, au point de vue subjectif, à ce que la conscience individuelle, en voulant libérer le monde de ce qui est contraire à la raison, se détache de la philosophie, car elle s'oppose au système philosophique qui déterminait jusqu'alors la marche du monde, sans pouvoir le dépasser du point de vue théorique, engagée qu'elle est dans l'action, et sans voir qu'il constitue un moment nécessaire du devenir (101).

(98) Cf. *Werke*, I¹, p. 63-66.

(99) Cf. *id.*, p. 64 (21-24-35-37).

« Es ist ein psychologisches Gesetz, dass der in sich frei gewordene theoretische Geist zur praktischen Energie wird, als Wille aus dem Schattenreich des Amenthés hervortretend, sich gegen die weltliche ohne ihn vorhandene Wirklichkeit kehrt... Indem die Philosophie als Wille sich gegen die erscheinende Welt herauskehrt, ist das System zu einer abstrakten Totalität herabgesetzt, das heisst, ist zu einer Seite der Welt geworden, der eine andere gegenübersteht. »

(100) Cf. *id.*, p. 64 (42-45), 65 (1-2) : « So ergibt sich die Konsequenz, dass das Philosophisch-Werden der Welt zugleich ein Weltlich-Werden der Philosophie, dass ihre Verwirklichung zugleich ihr Verlust, dass was sie nach aussen bekämpft ihr eigener innerer Mangel ist, dass gerade im Kampfe sie selbst in die Schäden verfällt, die sie am Gegenteil als Schäden bekämpft, und dass sie diese Schäden erst aufhebt, indem sie in dieselben verfällt. »

(101) Cf. *Werke*, I¹, p. 65 (10-24).

« Es ergibt sich aus dem Verhältnis, das in der Realisierung der Philosophie

Cette contradiction explique l'existence des deux tendances opposées qui se manifestent dans la philosophie : la tendance libérale, qui veut réformer le monde par la critique philosophique, et la tendance « positive », conservatrice qui, attachée à la réalité, se propose au contraire d'adapter la philosophie au réel. Ces deux tendances sont en elles-mêmes également contradictoires, puisque le libéralisme détruit l'idée en voulant lui donner une réalité, et que le « positivisme » abolit la réalité en voulant l'élever à l'idée (102).

S'inspirant de la philosophie de Hegel, Marx condamnait ainsi la philosophie critique, qui se détache du réel, tout en la préférant cependant à la philosophie « positive », trop attachée au contraire à la réalité, pour donner un contenu nouveau à l'Idée (103). Tout son effort allait désormais tendre à surmonter la contradiction qui opposait entre

selbst der Welt gegenüberliegt, dass diese einzelnen Selbstbewusstsein immer eine zweischneidige Forderung haben, deren die eine sich gegen die Welt, die andere gegen die Philosophie selbst kehrt... Ihre Freimachung der Welt von der Unphilosophie ist zugleich ihre eigene Befreiung von der Philosophie, die sie als ein bestimmtes System in Fesseln schlug. Weil sie selbst erst im Akt und der unmittelbaren Energie der Entwicklung begriffen, also in theoretischer Hinsicht, noch nicht über jenes System herausgekommen sind, empfinden sie nur den Widerspruch mit der plastischen Selbstgleichheit des Systems und wissen nicht, dass, indem sie sich gegen dasselbe wenden, sie nur seine einzelnen Momente verwirklichen. »

(102) *Werke*, I¹, p. 65 (25-36) : « Endlich tritt diese Gedoppeltheit des philosophischen Selbstbewusstseins als eine doppelte, sich auf das extremste gegenüberstehende Richtung auf, deren eine, die liberale Partei, wie wir sie im Allgemeinen bezeichnen können, den Begriff und das Prinzip der Philosophie, die andere ihren Nichtbegriff, das Moment der Realität, als Hauptbestimmung festhält. Die Tat der ersten ist die Kritik, also gerade das Sich-Nach-aussen-wenden der Philosophie, die Tat der zweiten der Versuch zu philosophieren, also das Insich-wenden der Philosophie, indem sie den Mangel als der Philosophie immanent weiss, während die erste ihn als Mangel der Welt, die philosophisch zu machen begreift. Jede dieser Parteien tut gerade das, was die andere tun will und was sie selbst nicht tun will. »

(103) Cf. *id.*, p. 65 (39-42).

« Im Inhalt bringt es nur die liberale Partei, weil die Partei des Begriffs, zu realen Fortschritten, während die positive Philosophie es nur zu Forderungen und Tendenzen, deren Form ihrer Bedeutung widerspricht, zu bringen imstande ist. »

elles ces deux doctrines, et à donner à la critique un caractère concret et un but positif.

Dans sa thèse de doctorat, il montrait par l'analyse de la philosophie d'Épicure, comment et pourquoi la philosophie critique, en s'isolant du monde, se condamnait à l'impuissance.

Cette thèse, qui avait pour sujet « *Différence entre la philosophie de la Nature de Démocrite et celle d'Épicure* », constituait une partie de l'étude générale de l'épicurisme, du stoïcisme et du scepticisme, que Marx s'était proposé de faire. Il considérait que ces systèmes, qui exprimaient le mieux le caractère subjectif de la pensée grecque, constituaient la clef de la philosophie et de l'histoire du peuple grec (104).

Il ne semble pas cependant qu'il ait poussé très loin cette étude, qu'il annonçait dans la préface de sa thèse (105), car presque toutes ses notes se rapportent à la philosophie de la Nature de Démocrite et à celle d'Épicure (106).

Ce qui intéressait Marx, dans la philosophie de la Nature d'Épicure, c'étaient les modifications que ce philosophe avait apportées à la physique de Démocrite, et en particulier à sa notion de l'atome.

La philosophie de Démocrite était une théorie matérialiste et déterministe du monde. L'univers, d'après lui, est formé de l'espace vide et d'une quantité infinie d'atomes, qui tombent dans cet espace. Dans cette chute continuelle,

(104) *Werke*, II, p. 9 (36-38) : « Diese Systeme sind der Schlüssel zur wahren Geschichte der griechischen Philosophie... P. 15 (1-5). Es scheint mir, dass wenn die früheren Systeme für den Inhalt, die nacharistotelischen und vorzugsweise der Zyklus der epikureischen, stoischen und skeptischen Schulen für die subjektive Form, den Charakter der griechischen Philosophie bedeutsamer und interessanter sind. »

(105) Cf. *id.*, p. 15 (9-12).

« Ich behalte es einer ausführlicheren Betrachtung vor, die epikureische, stoische und skeptische Philosophie in ihrer Gesamtheit und in ihrem totalen Verhältnis zur griechischen Philosophie darzustellen. »

(106) *Id.*, p. 58-144.

les plus grands tombent plus vite et heurtent les plus petits. Il en résulte des mouvements latéraux, des tourbillons qui déterminent des combinaisons et des séparations d'atomes. Les plus légers sont repoussés à l'extérieur, tandis que les plus lourds s'agglomèrent au centre. Rien, dans ces mouvements, n'est le fait du hasard ou de la liberté, tout arrive nécessairement, en vertu de causes définies. Démocrite n'établit, entre les atomes, que des différences quantitatives, différences de grandeur, de forme et de poids, et n'attribue aux qualités que l'on prête aux atomes, chaleur, couleur, odeur, saveur qu'une valeur subjective, car elles ne reposent que sur nos sensations et notre jugement. De là, vient son scepticisme à l'égard des sens, qui ne nous donnent qu'une connaissance incertaine, et sa foi dans la raison qui, seule, nous permet de connaître véritablement les choses (107).

Partant de ces principes, Épicure avait apporté à la philosophie de la Nature de Démocrite des changements, dont le plus important, la déclinaison des atomes, lui avait valu les critiques de tous les philosophes anciens et modernes, depuis Cicéron jusqu'à Hegel (108). Marx se proposait de montrer que ces modifications n'avaient pas été introduites arbitrairement par Épicure, et qu'elles résultaient des conceptions différentes que ces deux philosophes se faisaient du monde et de l'atome.

Pour Démocrite, en effet, la grande loi du monde est la nécessité, qui domine aussi bien la nature que l'humanité. De là vient que, bien que réduisant le monde sensible à l'apparence subjective et enlevant ainsi à la réalité tout critérium objectif, il croit cependant à la réalité du monde extérieur, qu'il étudie du point de vue de la nécessité, et

(107) Sur la doctrine de Démocrite, cf. Bréhier, *Histoire de la Philosophie*. Paris, 1926, t. I, p. 77-80.

(108) Sur la doctrine d'Épicure, cf. *id.*, p. 332-362.

dont il cherche à comprendre et à expliquer l'existence.

Épicure au contraire, désireux avant tout de sauvegarder la liberté humaine, rejette la croyance au déterminisme et pense que la nature est soumise au hasard. De ce fait, bien qu'il croie à la réalité objective du monde phénoménal, qu'il estime réellement tel qu'il nous apparaît, il méprise l'empirisme et se désintéresse de la science, qui ne nous est d'aucune utilité pour atteindre ce calme de l'esprit et cette indépendance de l'âme que, seule, la philosophie peut nous donner (109).

Cette différence d'attitude des deux philosophes vis-à-vis de la réalité et de la science, qui traduit leur divergence dans la conception des rapports entre la pensée et l'être, entre la conscience individuelle et le monde extérieur, explique leur façon également différente de concevoir l'atome, élément essentiel de leurs doctrines.

Tandis que Démocrite, se bornant à l'étude du monde physique, ne s'intéresse qu'à la nature matérielle de l'atome, Épicure en considère également la nature spirituelle et voit en lui, non seulement le substratum du monde sensible, mais aussi le symbole de la conscience individuelle abstraite. De ce fait, sa physique ne constitue pas une fin en soi, comme chez Démocrite, mais le fondement d'une éthique qu'elle sert à corroborer, et Marx en déduit toutes

(109) Cf. *Werke*, I¹, p. 24 (18-35) : « Wir sehen beide Männer sich Schritt für Schritt entgegenstehen. Der eine ist Skeptiker der andere Dogmatiker; der eine hält die sinnliche Welt für subjektiven Schein, der andere für objektive Erscheinung. Derjenige, der die sinnliche Welt für subjektiven Schein hält, legt sich auf empirische Naturwissenschaft und positive Kenntnisse und stellt die Unruhe des experimentierenden, überall lernenden, in die Weite schweifenden Beobachtung dar. Der andere, der die erscheinende Welt für real hält, verachtet die Empirie; die Ruhe des in sich befriedigten Denkens, die Selbständigkeit, die ex principio interno ihr Wissen schöpft, sind in ihm verkörpert. Aber noch höher steigt der Widerspruch. Der Skeptiker und Empiriker, der die sinnliche Natur für subjektiven Schein hält, betrachtet sie unter dem Gesichtspunkte der Notwendigkeit und sucht die reale Existenz der Dinge zu erklären und zu fassen. Der Philosoph und Dogmatiker dagegen, der die Erscheinung für real hält, sieht überall nur Zufall und seine Erklärungsweise geht vielmehr dahin, alle objektive Realität der Natur aufzuheben. »

les modifications qu'il apporte à la conception de l'atome, selon Démocrite.

C'est par là qu'il explique d'abord la plus caractéristique d'entre elles, la déclinaison des atomes.

Aux deux mouvements que Démocrite attribue aux atomes, la chute en ligne droite et la répulsion, Épicure en ajoute un troisième, la déclinaison de la ligne droite. Il considère la chute en ligne droite comme l'expression de la nature matérielle de l'atome. Celui-ci n'est, dans ce mouvement, qu'un point qui se meut sans autonomie et se confond avec la ligne qu'il décrit nécessairement (110). La déclinaison de la ligne droite exprime au contraire sa nature immatérielle, sa forme pure, son essence. Dans ce mouvement, l'atome affirme son individualité, son autonomie, en niant le mode d'être où il est déterminé par autre chose que lui-même, c'est-à-dire par la ligne droite (111).

(110) Cf. *Werke*, I¹, p. 27 (28-31).

« Das Atom ist, soweit seine Bewegung gerade Linie ist, rein durch den Raum bestimmt, ihm ein relatives Dasein vorgeschrieben und seine Existenz eine rein materielle. »

(111) Cf. *id.*

P. 27 (43-45), 28 (1-2) : « Die relative Existenz, die dem Atom gegenübertritt, das Dasein, das es zu negieren hat, ist die gerade Linie. Die unmittelbare Negation dieser Bewegung ist eine andere Bewegung also, selbst räumlich vorgestellt, die Deklination von der geraden Linie. »

P. 28 (3-7) : « Die Atome sind rein selbständige Körper, oder vielmehr der Körper, in absoluter Selbständigkeit gedacht, wie die Himmelskörper. Sie bewegen sich daher auch wie diese, nicht in geraden sondern in schrägen Linien. Die Bewegung des Falls ist die Bewegung der Unselbständigkeit. »

P. 29 (15-37) : « Die Deklination des Atoms von der geraden Linie ist keine besondere zufällig in der epikureischen Physik vorkommende Bestimmung. Das Gesetz, das sie ausdrückt geht vielmehr durch die ganze epikureische Philosophie hindurch, so allerdings, wie sich von selbst versteht, dass die Bestimmtheit seiner Erscheinung von der Sphäre abhängig ist, in der es angewandt wird.

« Die abstrakte Einzelheit kann nämlich ihren Begriff, ihre Formbestimmung, das reine Fürsichsein, die Unabhängigkeit von dem unmittelbaren Dasein, das Aufgehobensein aller Relativität nur so betätigen, dass sie von dem Dasein, das ihr gegenübertritt, abstrahiert ; denn um es warhaft zu überwinden, müsste sie es idealisieren, was nur die Allgemeinheit vermag.

« Wie, also das Atom von seiner relativen Existenz, der geraden Linie sich befreit, indem es von ihr abstrahiert, von ihr ausbeugt, so beugt die ganze epikureische Philosophie überall da dem beschränkenden Dasein aus, wo der Begriff der abstrakten Einzelheit, die Selbständigkeit und Negation aller Beziehung auf anderes, in seiner Existenz dargestellt werden soll. »

Pour réaliser la négation de tout rapport avec autre chose que lui-même, l'atome ne peut se rapporter qu'à un être qui lui est identique, c'est-à-dire à un autre atome où à une pluralité d'atomes. De là naît la répulsion, où l'atome se rapporte à lui-même comme à quelque chose d'autre. La répulsion exprime d'une manière synthétique, à la fois l'essence de l'atome, sa forme pure réalisée dans la déclinaison et aussi sa matérialité car l'atome, se rapportant à lui-même comme à quelque chose d'autre, arrive au plus haut degré d'extériorité que l'on puisse concevoir (112).

La façon différente dont Démocrite et Épicure conçoivent les qualités de l'atome, tient également à la distinction qu'Épicure établit entre la matière et l'essence de l'atome. Les qualités sont, en principe, incompatibles avec la nature de l'atome, car elles varient tandis qu'il reste immuable. Il est cependant nécessaire d'attribuer des qualités aux atomes, car il n'y aurait pas de répulsion s'ils étaient indistincts. Il en résulte cette contradiction, que l'atome acquiert, par ses qualités, une existence contraire à son concept. Épicure exprime cette contradiction en opposant, à chacune des qualités que Démocrite reconnaît à l'atome et qui répondent à sa nature matérielle, des déterminations qui l'abolissent (113).

Après avoir également expliqué, par la contradiction entre la nature matérielle de l'atome et son essence, la

(112) Cf. *Werke*, I¹, p. 30-31.

(113) *Id.*, p. 32-36. Résumé.

En même temps qu'Épicure affirme la grandeur de l'atome il la nie, car il n'attribue à l'atome qu'une petitesse infinie. Il nie également la figure de l'atome en même temps qu'il l'affirme. Le nombre des atomes est en effet infiniment plus grand que ne le sont les différences de figure entre eux, il en résulte qu'il y a une quantité infinie d'atomes de même figure, ce qui implique la négation de la différence de forme des atomes, car une figure qui ne se distingue pas d'une autre n'existe pas. Il en est de même pour la pesanteur. Épicure ne l'attribue qu'aux atomes différenciés, conçus comme individualités distinctes ; la détermination de poids disparaît quand l'atome est conçu par rapport au vide ; aussi la pesanteur qui intervient dans la répulsion n'apparaît-elle pas dans la chute en ligne droite.

manière différente dont Démocrite et Épicure déterminent la notion de temps (114), Marx étudie, dans le dernier chapitre de sa thèse, la théorie d'Épicure sur les météores, qui lui paraît constituer la clef de tout son système.

En considérant les météores, c'est-à-dire les corps célestes, comme des éléments éternels et immuables, nous en faisons, dit Épicure, des Dieux qui deviennent, pour nous, une cause de trouble et d'inquiétude. Aussi s'efforce-t-il de leur enlever leur caractère d'unité, et par là-même, d'éternité et d'immuabilité, en montrant que tout, en eux, se produit de façon irrégulière, en vertu de causes multiples (115). Mais ceci soulève une grave objection. Les météores constituent, en effet, la réalisation parfaite de l'atome, considéré à la fois comme élément matériel et comme principe. Ils sont, en même temps que matière, forme pure, car, éternels et immuables, ils se meuvent en déclinant de la ligne droite, selon un système de répulsion et d'attraction où ils conservent leur autonomie. Dans les météores, la contradiction entre la forme et la matière est abolie, et il semble qu'Épicure aurait dû les considérer comme la réalisation parfaite de sa conception de l'atome,

(114) Cf. *Werke*, II, p. 41-44. Résumé.

La notion d'atome, élément éternel, exclut celle de temps. Démocrite et Épicure sont d'accord sur ce point, mais ils diffèrent dans la manière, dont ils déterminent le temps en dehors du monde des atomes. Démocrite pose le temps comme éternel et pour écarter de la notion d'atome l'élément temporel, la naissance et la mort, il exclut le temps du monde de l'être et le transfère dans la conscience du sujet pensant. Épicure exclut également le temps du monde de l'être et le considère comme la forme absolue des phénomènes, comme le changement en tant que changement. Le temps constitue ainsi la nature essentielle des phénomènes et donne à la réalité phénoménale un caractère objectif. Comme il est d'autre part la forme abstraite de la perception sensible ^(a), il en résulte une connexion nécessaire entre celle-ci et la réalité concrète, connexion qui permet à Épicure d'affirmer la concordance exacte entre l'objet et la perception qu'on a de lui.

115) Cf. *Werke*, I, p. 48 (28-31) : « Weil die Ewigkeit der Himmelskörper die Ataraxie des Selbstbewusstseins stören würde, ist es eine notwendige, strigente Konsequenz, dass sie nicht ewig sind. »

(a) Cf. Hegel, *Naturphilosophie. Die Zeit.* § 257-258, p. 52-57,

l'achèvement de son système ; or il n'en est rien, puisqu'il s'attache à nier l'éternité des corps célestes (116).

Cette conception, en apparence étrange et contradictoire résulte, dit Marx, de l'opposition entre l'individualité abstraite que constituent l'atome et l'individu, selon Épicure, et la personnalité concrète, réalisée par les corps célestes. La matière acquiert en ceux-ci la personnalité et l'autonomie et, par cette synthèse, elle prend un caractère d'universalité qui l'oppose à l'individualité abstraite. Celle-ci doit donc considérer un corps céleste, synthèse de la nature matérielle et de la nature spirituelle, comme un ennemi irréductible, dont l'existence est incompatible avec la sienne ; de là vient l'âpreté avec laquelle Épicure, qui fait de l'individualité abstraite, de la conscience qui s'isole du monde, le principe de sa philosophie, critique les corps célestes, réfutation vivante de son principe (117).

(116) Cf. *Werke*, I¹, p. 49 (11-37) : « Das Atom ist die Materie in der Form der Selbständigkeit, der Einzelheit, gleichsam die vorgestellte Schwere. Die höchste Wirklichkeit aber der Schwere sind die Himmelskörper. In ihnen sind alle Antinomien zwischen Form und Materie, zwischen Begriff und Existenz, die die Entwicklung des Atoms bildeten, gelöst, in ihnen alle Bestimmungen, die gefordert wurden, verwirklicht. Die zölestischen Körper sind ewig und unveränderlich ; ihren Schwerpunkt haben sie in sich, nicht ausser sich ; ihr einziger Akt ist die Bewegung und, getrennt durch den leeren Raum beugen sie aus von der geraden Linie, bilden ein System der Repulsion und Attraktion, indem sie eben so sehr ihre Selbständigkeit bewahren, und erzeugen endlich die Zeit, als die Form ihrer Erscheinung, aus sich selbst. Die Himmelskörper sind also die wirklich gewordenen Atome. In ihnen hat die Materie in sich selbst die Einzelheit empfangen. Hier also musste Epikur die höchste Existenz seines Prinzips, den Gipfel und Schlusspunkt seines Systems erblicken... Wo er aber die Realität seiner Natur vorfindet, die selbständige, unzerstörbare Materie in den Himmelskörpern : da ist sein einziges Streben, in die irdische Vergänglichkeit sie hinabzuziehen, da wendet er sich eifernd gegen die Verehrer der selbständigen, den Punkt der Einzelheit in sich besitzenden Natur. »

(117) Cf. *id.*, p. 50 (5-28) : « In dem zölestischen System hat die Materie die Form in sich empfangen, die Einzelheit in sich aufgenommen und so ihre Selbständigkeit erreicht. Auf diesem Punkt aber hört sie auf, Affirmation des abstrakten Selbstbewusstseins zu sein. In der Welt der Atome wie in der Welt der Erscheinung kämpfte die Form mit der Materie ; die eine Bestimmung hob die andere auf und gerade in diesem Widerspruch fühlte das abstrakt-einzelne Selbstbewusstsein seine Natur vergegenständlicht. Die abstrakte Form, die mit der abstrakten Materie unter der Gestalt der Materie kämpfte war es selbst, Jetzt aber wo die Materie sich mit der Form versöhnt hat und verselbständigt ist, tritt das einzelne Selbstbewusstsein aus seiner Verpuppung heraus und ruf

La théorie des météores marque l'aboutissement de la philosophie épicurienne de la Nature. Celle-ci, qui repose sur la notion de l'atome, considéré à la fois comme élément et comme principe, constitue la science naturelle de la conscience individuelle abstraite, développée jusqu'au point où cette conscience est anéantie au contact de l'universel concret. Cette philosophie s'oppose à celle de Démocrite, qui ne considère que l'élément matériel de l'atome et se borne à faire une étude de sa nature empirique (118).

Telle est, dans ses grandes lignes, la thèse de Marx que l'on peut considérer comme un essai de réhabilitation de l'idéalisme d'Épicure, contre le matérialisme de Démocrite. Marx était naturellement porté à défendre le système d'Épicure, qui présentait, à ses yeux, de grandes analogies avec la philosophie de la Nature de Schelling et celle de Hegel. Il retrouvait en effet, dans Épicure, les traits essentiels de ces philosophies qui considéraient l'atome comme une source d'énergie et non comme une matière inerte, et prêtaient à la Nature une essence spirituelle.

Hegel, en particulier, avait combattu la théorie mécaniste de l'univers et montré que le mouvement, l'évolution

sich als das wahre Prinzip heraus und befeindet die selbständig gewordene Natur.

« Nach einer anderen Seite drückt sich dies so aus : Indem die Materie die Einzelheit, die Form in sich empfangen, wie es in den zölestischen Körpern der Fall ist, hat sie aufgehört, abstrakte Einzelheit zu sein. Sie ist konkrete Einzelheit, Allgemeinheit geworden. In den Meteoren glänzt also dem abstrakt-einzelnen Selbstbewusstsein, seine sachlich gewordene Widerlegung entgegen, das Existenz und Natur gewordene Allgemeine. Es erkennt daher in ihnen seinen tödlichen Feind. »

(118) Cf. *Werke*, I^{er}, p. 51 (10-13).

« In der Theorie der Meteore erscheint also die Seele der epikureischen Naturphilosophie. Nichts sei ewig, was die Ataraxie des einzelnen Selbstbewusstseins vernichtet. »

Id., p. 52 (4-12).

« Bei Epikur ist die Atomistik mit allen ihren Widersprüchen als die Naturwissenschaft des Selbstbewusstseins, das sich unter der Form der abstrakten Einzelheit absolutes Prinzip ist, bis zur höchsten Konsequenz, welches ihre Auflösung und bewusster Gegensatz gegen das Allgemeine ist, durchgeführt und vollendet. Dem Demokrit dagegen ist das Atom nur der allgemein objektive Ausdruck der empirischen Naturforschung überhaupt. »

des choses n'était pas constitué par le passage automatique d'une forme de la nature à un degré supérieur, mais déterminé, au contraire, par le développement dialectique de l'Esprit (119). S'inspirant de la *Philosophie de la Nature* de Hegel, dont il avait fait trois résumés successifs à l'occasion de cette thèse (120), Marx louait Épicure d'avoir analysé, comme l'avait fait Hegel, les phénomènes physiques dans leurs relations avec l'élément spirituel, et la philosophie idéaliste lui apparaissait encore tellement la vraie science, qu'il lui faisait mérite d'avoir donné la véritable théorie de l'atome, en distinguant en lui l'essence de la matière, et d'avoir dépassé ainsi le matérialisme de Démocrite. Il reprochait à ce dernier, que la science moderne célèbre au contraire comme le père de l'atomisme, d'avoir négligé, dans l'atome, l'élément spirituel et il adressait à sa philosophie la même critique qu'il devait faire, plus tard, à celle de Feuerbach, à savoir qu'elle ne contenait pas de principe d'action (121). C'est le principe d'action, inclus dans la philosophie d'Épicure, qui attirait Marx vers ce philosophe et le rendait indulgent pour ses explications, un peu fantaisistes, des phénomènes physiques, qui n'étaient du reste pas plus étranges que celles de Hegel.

(119) Cf. Hegel, *Naturphilosophie*, § 249, p. 32 et 33.

« Die Natur ist als ein System von Stufen zu betrachten, deren eine aus der anderen notwendig hervorgeht, und die nächste Wahrheit derjenigen ist aus welcher sie resultiert : aber nicht so dass die eine aus der anderen natürlich, erzeugt würde, sondern in der inneren, den Grund der Natur ausmachenden Idee.

« Es ist eine ungeschickte Vorstellung älterer auch neuerer Naturphilosophie gewesen, die Fortbildung und den Übergang einer Naturform und Sphäre in eine höhere für eine äusserlich wirkliche Produktion anzusehen, die man jedoch um sie deutlicher zu machen, in das Dunkel der Vergangenheit zurückgelegt hat. Der Natur ist gerade die Äusserlichkeit eigentümlich, die Unterschiede auseinanderfallen und sie als gleichgültige Existenzen auftreten zu lassen ; der dialektische Begriff, der die Stufen fortleitet ist das Innere derselben. »

(120) Cf. *Werke*, I², p. 99 à 103.

(121) Cf. *Werke*, I¹, p. 52 (12-16).

« Das Atom bleibt ihm (dem Demokrit) daher reine und abstrakte Kategorie, eine Hypothese, die das Resultat der Erfahrung nicht ihr energisches Prinzip ist, die daher ebenso wohl ohne Realisierung bleibt, wie die reale Naturforschung nicht weiter von ihr bestimmt wird. »

Au demeurant, l'étude de la philosophie grecque ne constituait pas plus pour Marx, que pour Bauer ou Köppen, une fin en soi, et il n'avait entrepris la critique de la doctrine épicurienne que pour éclairer la nature de la philosophie critique de la Gauche hégélienne, qui dérivait des mêmes principes et dont il s'écartait, nous l'avons vu, sur un point essentiel. Il pensait en effet avec Hegel, que l'action, pour être féconde, devait résulter de l'union de la pensée avec la réalité et non d'un isolement, d'une abstraction, qui la condamnait nécessairement à l'impuissance et à la stérilité. Il notait à trois reprises différentes que, si Épicure n'avait pas su réaliser dans sa conception de l'atome, la synthèse de la nature matérielle et de la nature spirituelle, c'est que la conscience individuelle abstraite, dont l'atome était, pour Épicure, le symbole, ne peut sauvegarder son autonomie qu'en s'opposant au monde, qu'en faisant abstraction de la réalité. Cette conscience, aussi réduite à s'isoler du réel, ressemble à l'atome qui, en tant que principe, ne peut exister que dans la Nature anéantie, dans le Vide (122). Marx condamnait déjà cette attitude passive, comme un aveu de l'impuissance de l'esprit à dominer le monde, à donner une réalité à l'idée et, par delà Épicure, il critiquait ainsi implicitement, B. Bauer

(122) Cf. *Werke*, I¹, p. 29 (25-31).

« Die abstrakte Einzelheit kann ihren Begriff, ihre Formbestimmung, das reine Fürsichsein, die Unabhängigkeit von dem unmittelbaren Dasein, das Aufgehobensein aller Relativität nur so betätigen, dass sie von dem Dasein, das ihr gegenübertritt, abstrahiert; denn um es wahrhaft zu überwinden, müsste sie es idealisieren, was nur die Allgemeinheit vermag. »

Id., p. 40 (30-41).

« So weit also das Atom seinem reinen Begriff nach gedacht wird, ist der leere Raum, die vernichtete Natur seine Existenz; soweit es zur Wirklichkeit fortgeht, sinkt es zur materiellen Basis herab... Es ist dies eine notwendige Konsequenz, weil das Atom als Abstrakt-Einzernes und Fertiges vorausgesetzt, nicht als idealisierende und übergreifende Macht jener Mannigfaltigkeit sich zu betätigen vermag. »

« Die abstrakte Einzelheit ist die Freiheit vom Dasein nicht die Freiheit im Dasein. »

Id., p. 50-51.

et les Jeunes Hégéliens, qui avaient détruit la synthèse établie par Hegel, entre la pensée et l'être. Dans une note sur Plutarque, relative aux preuves de l'existence de Dieu, il précisait cette critique et montrait, par une réfutation de l'argument ontologique qui assimile une pure représentation de l'esprit à un être réel, l'infériorité de la possibilité formelle sur laquelle Bauer, après Épicure, fondait sa doctrine, par rapport à la possibilité réelle qui implique l'existence de l'objet (123). Il touchait, là, au point le plus délicat de la philosophie critique, celui par lequel elle rejoignait le romantisme qui, pour établir la supériorité du moi, du sujet sur la nature concrète, avait affirmé la supériorité de la possibilité formelle, qui suppose simplement que l'objet peut être conçu, sur la possibilité réelle, déterminée par la nature même des choses.

Mais cette différence fondamentale dans la conception

(123) Cf. *Werke*, I¹, p. 80 (27-30).

« Die Beweise für das Dasein Gottes sind entweder nichts als hohle Tautologien — z. B. der ontologische Beweis heisst nichts als « was ich mir wirklich (realiter) vorstelle ist eine wirkliche Vorstellung für mich... »

Cf. *id.*, p. 22 (35-43), 23 (13-26).

« Die Notwendigkeit erscheint in der endlichen Natur als relative Notwendigkeit als Determinismus. Die relative Notwendigkeit kann nur deduziert werden aus der realen Möglichkeit, das heisst es ist ein Umkreis von Bedingungen, Ursachen, Gründen usw. durch welche sich jene Notwendigkeit vermittelt. Die reale Möglichkeit ist die Explikation der relativen Notwendigkeit. Und sie finden wir von Demokrit angewandt. P. 23. Epikur steht dem Demokrit direkt gegenüber. Der Zufall ist eine Wirklichkeit, welche nur den Wert der Möglichkeit hat, die abstrakte Möglichkeit aber ist gerade der Antipode der realen. Die letztere ist beschränkt in scharfen Grenzen, wie der Verstand; die erstere schrankenlos wie die Phantasie. Die reale Möglichkeit sucht die Notwendigkeit und Wirklichkeit ihres Objekts zu begründen; der abstrakten ist es nicht um das Objekt zu tun, das erklärt wird, sondern um das Subjekt, das erklärt. Es soll der Gegenstand nur möglich, denkbar sein. Was abstrakt möglich ist, was gedacht werden kann, das steht dem denkenden Subjekt nicht im Wege, ist ihm keine Grenze, kein Stoff des Anstosses. Ob diese Möglichkeit nun auch wirklich sei, ist gleichgültig, denn das Interesse erstreckt sich hier nicht auf den Gegenstand als Gegenstand. Epikur verfährt daher mit einer grenzenlosen Nonchalance in der Erklärung der einzelnen physischen Phänomene. »

Cf. Hegel, *Die Objektive Logik*, IV, p. 202-213.

A. Zufälligkeit oder formelle Wirklichkeit, Möglichkeit und Notwendigkeit
B. Relative Notwendigkeit oder reale Wirklichkeit, Möglichkeit und Notwendigkeit.

(124) Cf. *Werke*. I², p. 242-244. Lettre de la mère de Marx, 29 mai 1840.

du réel et des possibilités d'agir sur lui, qui devait entraîner une séparation entre Marx et Bauer, restait encore à l'état latent et n'altérerait pas la cordialité de leurs relations.

Marx traversait alors une période critique. Après la mort de son père, les relations entre sa famille et celle de sa fiancée étaient devenues moins étroites (124), et il sentait de plus en plus vivement, la nécessité de se créer une situation, qui lui permit d'épouser Jenny et de la soustraire à l'influence de son entourage. Il avait compté sur l'appui de Bauer, pour être nommé professeur à l'Université de Bonn, mais la situation de celui-ci devenait de plus en plus précaire et Marx se rendait compte que l'amitié qui le liait à Bauer, lui interdisait à peu près tout espoir d'obtenir une chaire de philosophie, dans cette université. Bauer qui avait encore quelque confiance dans le gouvernement, lui conseillait de faire des démarches et de solliciter l'appui du directeur Ladenberg et du ministre Eichhorn (125), mais il répugnait à Marx de s'abaisser à des sollicitations qui auraient été, du reste, tout à fait inutiles.

Dans chacune de ses lettres, B. Bauer pressait Marx d'achever sa thèse ; il lui tardait de l'avoir auprès de lui à Bonn, car il pensait que l'heure décisive approchait (126).

Comme il trouvait que Ruge menait trop mollement le bon combat, il se proposait de publier, avec Marx, une revue plus radicale que les *Annales de Halle* (127). Cette revue, comme il est d'usage dans les petits cénacles littéraires, devait diriger ses premières attaques contre les rivaux immédiats ; Bauer entendait régler le compte de

(125) Cf. *Werke*, I², p. 246. Lettre de B. Bauer à Marx, 28 mars 1841.

(126) *Id.*, p. 249. Lettre de Bauer à Marx, 31 mars 1841.

« Die Entscheidung, so weit sie sich in einem äusseren Bruch aussprechen wird, kommt täglich näher... Die Lumpen sind in jedem Fall geschlagen, wenn sie auch von den Regierungen bis in alle Ewigkeiten beschützt werden. Mache, dass du bald auftrittst. »

(127) *Id.*, p. 152. Cette revue devait s'appeler *Archiv des Atheismus*.

Strauss et laissait, à Marx, le soin de régler celui de Feuerbach (128).

Chez Bauer, cependant, l'enthousiasme n'excluait pas la prudence. En même temps qu'il invitait Marx à solliciter l'appui du ministre, il lui conseillait de ne faire, dans sa thèse, aucune allusion susceptible d'indisposer contre lui les professeurs et le gouvernement, disant qu'il était opportun de ne pas engager de polémique, avant d'être installé dans une chaire (129).

Ces conseils de prudence venaient du reste, un peu tard, car au moment où ils lui parvenaient, Marx était reçu docteur à l'Université d'Iéna (15 avril 1841). Étant donné l'état d'esprit qui régnait en Prusse, il avait préféré passer son doctorat dans une université étrangère, ce qui lui aurait du reste permis de devenir quand même professeur dans une université prussienne, après l'accomplissement de quelques formalités (130). Il ne vint pas soutenir sa thèse devant la faculté, qui le reçut cependant, sur l'avis très élogieux du professeur chargé du rapport (131).

Comme par un pressentiment des luttes qui l'attendaient, il célébrait dans sa préface, Prométhée, le héros et le martyr de la liberté, et faisait sienne la fière réponse de Prométhée à Hermès, serviteur des Dieux « Jamais, sois en certain, je n'échangerais mon sort misérable contre la servitude, car je préfère rester enchaîné à cette pierre, plutôt que devenir le plat valet de Zeus. »

Cette thèse, où s'affirmait ainsi sa volonté de lutte,

(128) Cf. *Werke*, I², p. 249-253. Lettres de Bauer à Marx, 31 mars et 12 avril 1841.

(129) *Id.*, p. 253. Lettre de Bauer à Marx, 12 avril 1841.

(130) *Id.*, p. 246. Lettre de Bauer à Marx, 28 mars 1841.

(131) Cf. *id.*, p. 254. Präsentierungsschreiben des Dekans Prof. Bachmann (13 avril 1841).

« Ich präsentiere Ihnen hierdurch in Herrn C. H. Marx aus Trier einen sehr würdigen Kandidaten... Das Spezimen zeugt von ebensoviel Scharfsinn als Belesenheit, weshalb ich den Kandidaten für vorzüglich würdig halte. »

devait marquer, pour Marx, la fin de ses travaux purement spéculatifs. Elle était la première œuvre critique, qui lui servait à mettre au point la théorie dont allait s'inspirer son activité pratique. Marx appelait ce travail de clarification *Selbstverständigung* et à chaque étape de sa vie, il devait entreprendre une mise au point analogue de ses propres idées, par la critique d'une œuvre ou d'une tendance, avant d'engager une action nouvelle.

Après son adhésion à la philosophie de Hegel, Marx était entré dans le mouvement de la Gauche hégélienne, qui tendait à adapter cette philosophie aux aspirations nouvelles de la bourgeoisie, et à la transformer en une doctrine d'action.

Alors qu'elle était encore impuissante, la bourgeoisie avait trouvé, dans le romantisme, une doctrine qui par l'affirmation de la valeur éminente de l'individu, lui permettait d'exprimer, d'une façon imparfaite et indirecte, ses aspirations à la liberté. Devenue plus forte, après la formation de l'union douanière de 1834, qui avait accéléré le développement économique de la Prusse, la bourgeoisie s'était détournée du romantisme qui, par son exaltation du passé qu'il opposait à la réalité présente, avait pris un caractère réactionnaire. Elle ne pouvait pas non plus se satisfaire de la doctrine de Hegel, car celle-ci, bien que marquant le passage de l'idéalisme romantique au réalisme, aboutissait également, en fait, à une justification du système de la Sainte-Alliance, et semblait légitimer un arrêt de l'évolution historique.

Après la Révolution de 1830 qui, en brisant la Sainte-Alliance, établissait non seulement la possibilité, mais la nécessité d'une évolution future de l'histoire, une première atteinte avait été portée à la doctrine de Hegel, par D. F. Strauss. Niant l'identité,^F établie par Hegel, entre la

religion et la philosophie, Strauss montrait que l'évolution historique ne se ramenait pas au développement rationnel de l'Esprit, et que les dogmes n'étaient pas réductibles à la philosophie. En soutenant que la révélation divine ne s'arrêtait pas à Jésus, mais qu'elle était constituée par le développement total de l'humanité, Strauss, rejetant toute vérité absolue, éternelle, enlevait au système de Hegel son caractère métaphysique et intégrait complètement l'Idée hégélienne dans l'histoire.

Désireux non seulement de comprendre, mais aussi de transformer la réalité, les Jeunes Hégéliens s'inspiraient de lui pour critiquer la doctrine historique et politique de Hegel. Cieszkowski posait en principe que la philosophie ne devait pas se borner à étudier le passé, à dresser le bilan de l'évolution historique, comme le faisait Hegel, mais qu'elle avait pour tâche de déterminer *a priori* cette évolution, afin qu'elle prît un caractère rationnel.

Après lui, B. Bauer montrait comment on pouvait déterminer, par la critique, le développement de la Conscience universelle, par où s'exprime le progrès de l'humanité : modifiant plus profondément que Cieszkowski, la doctrine de Hegel, en détachant, à la manière de Fichte, l'idée de l'être, du réel, réduit au rôle d'instrument de l'Esprit, B. Bauer tendait à transférer l'évolution historique au sein de la conscience, et marquait ainsi un retour à l'idéalisme romantique.

Cette philosophie critique était alors adoptée avec enthousiasme par les Jeunes Hégéliens qui, dans leur impuissance, trouvaient en elle une arme commode pour lutter contre les tendances réactionnaires. Ruge, dans les *Annales de Halle*, en faisait une première application à la politique, tandis que M. Hess lui assignait déjà comme but, la transformation sociale.

A côté de ce courant, qui donnait à la philosophie de

Hegel un caractère révolutionnaire, en faisant de la dialectique, qui était chez lui la forme que revêt tout développement de la réalité vivante, un instrument destiné à permettre à l'esprit de régler à son gré l'évolution du monde, apparaissait, avec Feuerbach, une autre tendance qui se proposait, par un renversement de la doctrine de Hegel, d'unir au contraire plus intimement l'idée à l'être, en intégrant non plus la nature dans l'esprit, mais l'esprit dans la nature. Cette tendance, qui achevait l'évolution commencée par Hegel, du romantisme au réalisme, devait donner une assise plus solide à l'action politique et sociale des Jeunes Hégéliens.

Adoptant le principe révolutionnaire de la philosophie critique, tout en conservant de Hegel l'idée de l'union nécessaire de la pensée et de la réalité concrète, Marx se plaçait, de prime abord, entre ces deux tendances, dont il devait réaliser la synthèse dans sa doctrine.

Après avoir en effet élaboré, avec B. Bauer, la théorie de la philosophie critique, qui avait servi d'arme aux Jeunes Hégéliens, pendant la période où ils avaient pu croire qu'elle serait capable de transformer l'État, Marx comprenait, sous l'effet de la réaction qui s'accroissait, que la théorie abstraite, contrairement à ce que pensait Bauer, constituait à elle seule une arme insuffisante.

En même temps que se précisait, chez Ruge et chez Hess, l'idée que la philosophie devait se rapprocher de la réalité, Marx indiquait, dans sa thèse, le défaut capital de l'idéalisme abstrait qui, s'isolant du réel, est incapable d'agir sur le monde. Il ressentait la nécessité de donner à cet idéalisme un contenu concret, de renforcer la critique théorique par une activité pratique, et ce désir d'action qui, l'éloignant de Bauer le rapprochait de Ruge, allait bientôt l'entraîner de façon décisive dans la lutte politique.

CHAPITRE III

LE RADICALISME POLITIQUE (1841-1843)

La Gazette rhénane

Le problème capital qui s'était posé pour les Jeunes Hégéliens, après l'échec de leur tentative de gagner le gouvernement prussien à leurs idées, avait été de passer de la spéculation à l'action.

Tant que la philosophie de Hegel avait joui de la faveur du gouvernement, leur opposition, toute idéologique, avait été tolérée, mais après l'avènement au trône de Frédéric Guillaume IV, leur critique, plus vigoureuse et plus nette, s'était heurtée à une réaction plus forte. Rejetés dans l'opposition, ils avaient abandonné tout espoir de rallier à eux le gouvernement, et ils étaient passés de la critique religieuse à la critique politique.

Cette évolution s'opérait du reste progressivement, car ils conservaient le culte de l'État prussien qu'ils tenaient de Hegel, et ils continuaient, de ce fait, à diriger leur lutte principalement contre la religion qu'ils rendaient responsable de la défaillance de l'État. Cependant, comme la réaction s'accroissait, les Jeunes Hégéliens, après avoir déclaré la guerre au christianisme, allaient bientôt s'attaquer au principe monarchique, puis à l'idée même d'État qu'ils ne pouvaient plus considérer comme l'incarnation du progrès et de la raison, et il ne devait finalement leur

rester que la croyance en l'humanité, que la religion de l'humanisme, prêchée alors par Feuerbach.

Dans *L'Essence du Christianisme*, paru en novembre 1841, Feuerbach, s'inspirant de sa critique de Hegel, renversait le rapport établi par celui-ci, entre le concept et l'être, et posait en principe que l'idée, loin de déterminer la réalité, est engendrée par elle. Appliquant ce principe à une critique de la religion chrétienne, qui ne portait plus, comme celle de Strauss ou de B. Bauer, sur son origine ou son caractère historique, mais sur son essence même, il montrait que la religion est le produit de l'homme qui crée Dieu à son image en incarnant en lui sa propre nature, ses aspirations et ses besoins et en lui donnant, comme attributs, les qualités éminentes de l'espèce humaine (1). Le défaut de la religion, disait-il, est de dépouiller ainsi l'homme de sa vraie nature en extériorisant en Dieu ce qui constitue l'essence de la communauté humaine. Celle-ci n'ayant alors qu'une existence illusoire, l'homme devient un individu égoïste, étranger à la vie de l'espèce. Pour lui rendre son être véritable, qui est l'être collectif, il faut dissiper l'illusion religieuse, réintégrer l'au-delà dans la réalité présente, les qualités aliénées en Dieu, dans l'humanité, il faut réduire la théologie à l'anthropologie et substituer, à l'amour de Dieu, l'amour de l'espèce humaine, de l'humanité (2). Cette critique de Feuerbach devait entraîner la ruine

(1) Cf. Feuerbach, *Das Wesen des Christentums*. Stuttgart, 1903.

P. 17 : « Die Religion, wenigstens die christliche, ist das Verhalten des Menschen zu sich selbst, oder richtiger : zu seinem Wesen, aber das Verhalten zu seinem Wesen als zu einem anderen Wesen. Das göttliche Wesen ist nichts anderes als das menschliche Wesen oder besser : das Wesen des Menschen, abgesondert von den Schranken des individuellen d. h. wirklichen, leiblichen Menschen, vergegenständlicht, d. h. angeschaut und verehrt als ein anderes, von ihm unterschiedenes, eigenes Wesen — alle Bestimmungen des göttlichen Wesens sind darum Bestimmungen des menschlichen Wesens. »

Cf. *id.*, p. 41.

Cf. A. Lévy, *La Philosophie de Feuerbach*. Paris, 1904, p. 92-126.

(2) Cf. Feuerbach, *op. cit.*

P. 325 : « Wir haben bewiesen, dass der Inhalt und Gegenstand der Religion

de l'idéologie hégélienne : rejetant en effet, en même temps que la religion, toute métaphysique, il remplaçait l'idéalisme hégélien par un positivisme qui ramenait tout à l'homme et à la nature concrète.

Bien que cette doctrine restât assez vague dans ses conclusions — l'homme considéré dans son essence constituait, en effet, une abstraction — elle n'en apportait pas moins une contribution essentielle au mouvement de la Gauche hégélienne. Après la philosophie critique, qui avait fait éclater la contradiction entre le système conservateur et la dialectique révolutionnaire de la philosophie hégélienne, elle marquait en effet la deuxième phase de l'adaptation de cette philosophie au mouvement libéral. Par le renversement de l'idéalisme hégélien, elle permettait en effet d'établir la doctrine d'action, que la philosophie critique avait dégagée de la philosophie de Hegel, sur la réalité immédiate et concrète, et d'intégrer dans cette réalité, pour en déterminer le développement, le mouvement dialectique.

En dépit de l'affirmation de F. Engels, la doctrine de Feuerbach ne conquiert pas d'emblée tous les Jeunes Hégéliens (3). En réalité, son influence s'ajouta d'abord, avant

ein durchaus menschlicher ist, bewiesen, dass das Geheimnis der Theologie die Anthropologie, des göttlichen Wesens das menschliche Wesen ist. Aber die Religion hat nicht das Bewusstsein ihres Inhalts; sie setzt sich vielmehr dem Menschlichen entgegen, oder wenigstens sie gesteht nicht ein, dass ihr Inhalt ein menschlicher ist. »

P. 326 : « Was der Religion das Erste ist, Gott, das ist wie bewiesen, an sich, der Wahrheit nach, das Zweite, denn er ist nur das an sich gegenständliche Wesen des Menschen, und was ihr das Zweite ist, der Mensch, das muss daher als das erste gesetzt und ausgesprochen werden. Die Liebe zum Menschen darf keine abgeleitete sein, sie muss zur ursprünglichen werden. Dann allein wird die Liebe eine wahre, heilige, zuverlässige Macht. Ist das Wesen des Menschen das höchste Wesen des Menschen so muss auch praktisch das höchste und erste Gesetz die Liebe des Menschen zum Menschen sein. Homo homini Deus est — dies ist der oberste praktische Grundsatz — dies der Wendepunkt der Weltgeschichte. »

(3) Cf. F. Engels, *Feuerbach*, p. 11.

« Il faut avoir éprouvé l'effet libérateur de ce livre (*L'essence du Christianisme*), pour pouvoir s'en faire une idée. L'enthousiasme était général et, pendant un certain temps, nous fûmes tous feuerbachiens. »

de se superposer, à celle de la philosophie critique dont ils avaient fait leur arme de combat.

Un des premiers qui en subit l'influence fut Ruge, qui s'attacha à unir entre elles les deux doctrines. Il était entré alors en lutte ouverte contre le gouvernement. Le mot d'ordre d'opposition, qu'il avait lancé dans un article du 13 février 1841 (4), n'était pas resté chez lui lettre morte, et il accentuait de plus en plus le caractère politique de sa revue. Mais la répression ne se fit pas attendre. En juin il reçut l'ordre de faire éditer en Prusse, les *Annales de Halle*, publiées jusqu'alors à Leipzig, chez Wigand, et de les soumettre à la censure prussienne. Refusant d'obéir à cette injonction, il quitta Halle pour s'établir à Dresde, et publia, à partir du 2 juillet 1841, sa revue sous le titre d'*Annales allemandes*.

En changeant le titre de sa revue, Ruge en modifiait aussi le caractère, et il en marquait, dans une préface, l'orientation nouvelle (5). Rejetant toute orthodoxie philosophique, religieuse et politique, Ruge adoptait la thèse de B. Bauer, sur la lutte nécessaire entre l'État chrétien conservateur et la philosophie critique. Il engageait le combat contre toutes les puissances hostiles à la raison, dogmatisme philosophique et religieux, conservatisme politique, et sa critique aboutissait de ce fait à l'athéisme et

(4) Cf. *Hallische Jahrbücher*, 13 février 1841, p. 52 ; Ruge, *Die Leipziger Allgemeine Zeitung und die öffentliche Meinung*.

(5) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, n° 1 (2 juillet 1841), *Vorwort*.

P. 2 : « Der Freiheitskrieg gegen die fremden Mächte, das fertige philosophische System, die vorangesetzte Dogmatik und die empirische Wirklichkeit führte eine vollkommen veränderte Stellung der neuen Philosophie zur Aussenwelt herbei : was sie wirklich ist, die freie Macht der werdenden Geschichte, dazu bekannte sie sich mit vollem Bewusstsein und ohne allen Rückhalt — eine Krisis von der höchsten Bedeutung ; denn es handelt sich in ihr, um den wahren Freiheitsbegriff... »

Die Philosophie macht das Selbstbewusstsein und seinen notwendigen Prozess, die Kritik der jedesmaligen Stufe zur treibenden Kraft, zum prius gegen alles äussere Geschehen, oder zum Prinzip der geschichtlichen Bewegung des Geistes. »

au républicanisme, dont la synthèse lui paraissait réaliser l'humanisme de Feuerbach (6).

La lutte se fit désormais plus violente et plus âpre contre le gouvernement, tout en conservant, cependant, la forme de critique philosophique, qui répondait à la croyance des Jeunes Hégéliens en la toute-puissance de l'Esprit, et qui était aussi la seule forme de critique susceptible d'être tolérée par la censure ; mais cette critique porta, de plus en plus, contre le régime politique.

Le cercle des Jeunes Hégéliens de Berlin était aussi entré en action et son ardeur au combat, pour la liberté de pensée, était alimentée par les poursuites engagées par le gouvernement, contre B. Bauer. Le 20 août 1841, le jour même où Bauer publiait la première partie de sa critique des Évangiles synoptiques, le ministre Eichhom demandait aux facultés de théologie, si les opinions qu'il professait n'étaient pas incompatibles avec ses fonctions, et ne devaient pas entraîner le retrait de sa « *licentia docendi* ». Par 15 voix contre 11, les facultés se prononcèrent contre la révocation, mais avec des considérants et des restrictions qui équivalaient à un blâme pour B. Bauer. Un décret ministériel sanctionnant ce vote, lui interdit, en octobre,

(6) Cf. *Ruge à Prutz*. Dresde, 8 janvier 1842. (Briefwechsel, I, p. 259.)

« Als Vernunftreligion ist die « Aufklärung » Negation des Christentums, als « Republik » des Absolutismus im Staat. Indem sie nun Ernst macht mit den « Rechten der Menschen und der Vernunft » proklamiert sie die Revolution. Die Revolution spricht nackt und deutlich den innersten Sinn der Aufklärung aus... Dies neue Weltprinzip, das die Aufklärung in sich hat, ist also die Autonomie des menschlichen Geistes... Wo dies Prinzip sich durchsetzt... da fällt das Christentum, welches den menschlichen Geist von einem jenseitigen Göttlichen abhängig macht, ebenso fällt der Absolutismus, welcher den Staat und die Untertanen von einem höheren Willen und einer höheren Einsicht als der des Volkes und Zeitgeists bestimmt werden lässt und die Volkssouveränität nicht anerkennt. Die Revolution ist diese Erscheinung. »

Id., Lettre à Rosenkranz. Dresde, avril 1842 (I, 272).

« Dass zu dem Kampf der Herrschaft und der Freiheit aus dem Prinzip des absoluten Humanismus herauskommen wird... können wir aus dieser Lage des Geistes wohl nicht verkennen. — Die Konstitution des Staates ist, wenn sie eine wirkliche ist, allemal Republik und die Republik ist nie eine wirkliche, wenn nicht Demokratie. »

de faire des cours à la faculté de Bonn (7). Cette interdiction mit le comble à l'irritation des Jeunes Hégéliens, et bientôt avaient lieu les premières escarmouches, prélude de luttes plus sérieuses. Le 28 septembre 1841, en signe de protestation contre le gouvernement, ils organisaient une sérénade et un banquet en l'honneur du député libéral badois Welcker, de passage à Berlin. Cette manifestation attira sur eux l'attention et la colère du roi, qui prescrivit une enquête. Des sanctions sévères furent prises. Rutenberg, qui en avait été l'organisateur, fut placé sous la surveillance de la police, et B. Bauer fut invité à s'expliquer au sujet d'une allocution, prononcée au cours du banquet, dans laquelle il avait opposé, au libéralisme un peu vague de l'Allemagne du sud, la conception hégélienne de l'État rationnel (8).

Marx, dont l'action avait été jusqu'alors peu apparente, allait jouer un rôle de premier plan, dans la lutte qui s'ouvrait ainsi contre le gouvernement. Il avait renoncé à publier sa thèse, et abandonné l'étude générale de la philosophie épicurienne, stoïcienne et sceptique, qu'il s'était proposé de faire. La tournure que prenaient les événements l'amenait, en effet, à penser que la philosophie pure devait céder le pas à la critique politique et, comme tous les intellectuels rejetés dans l'opposition, il se dirigea vers le journalisme. Il avait pensé tout d'abord à fonder, avec B. Bauer, une revue plus radicale que celle de Ruge, où ils auraient ouvertement déclaré la guerre à la religion et

(7) Sur le conflit entre B. Bauer et le gouvernement cf. Prutz, *Zehn Jahre*, II, chap. IV.

(8) Cf. *Geheimes Staatsarchiv*. Ministerium des Inneren. Polit. verdächtige Personen. R. 77, VI, Lit B, n° 180. Lettre de v. Rochow au roi (8 oct. 1841) où il rend compte de cette manifestation. Dans sa réponse du 14 oct., le roi invite v. Rochow à expulser de Berlin les organisateurs ou à les placer sous la surveillance de la police et à faire en sorte que Bauer ne reste pas Privatdozent à Bonn. Cf. *Werke*, I², p. 265 (30-39). Lettre de B. Bauer à Ruge, 24 déc. 1841.

prêché l'athéisme (9). Mais comme Ruge accentuait son opposition dans sa nouvelle revue et se ralliait à leurs idées, ils ne donnèrent pas suite à ce projet.

Ils entreprirent alors de faire un exposé critique de l'œuvre de Hegel, pour montrer qu'en dépit de son aspect conservateur, ce système était, du fait de la dialectique qui l'animait, profondément révolutionnaire (10). B. Bauer commença par la critique de la Philosophie de la Religion de Hegel, qui lui semblait capitale, car à ses yeux la religion était l'ennemie irréductible de la raison, et par là-même du progrès.

En novembre 1841, un mois après que lui avait été signifiée l'interdiction de faire des cours à Bonn, il publia chez Wigand, à Leipzig, un pamphlet intitulé « *La trompette du Jugement dernier contre Hegel l'athée et l'antichrist — Un ultimatum.* »

Sous le masque d'un croyant, qu'il prenait pour éviter la censure, B. Bauer lançait l'anathème contre Hegel dont il

(9) Cf. Ruge. Ruge à Stahr. Dresde, 8 sept. 1841 (I-23).

P. 239 : « Ich habe es jetzt schlimm... Denn Bruno Bauer und Marx und Christiansen und Feuerbach werden oder haben schon die Montagne proklamiert und den Atheismus, die Sterblichkeit zur Fahne gehoben. Gott, Religion und Unsterblichkeit wird abgesetzt, die Menschen die Götter proklamiert... Es wird ein Journal des Atheismus (ausdrücklich) erscheinen und ein Mordspektakel entstehen, wenn die Polizei es zu klappen kommen lässt, was aber enfin nicht zu ändern ist.

« Dieses Auftreten... löst eine dritte Partei los. So haben wir 1. alte Doktrinärs · 2. Straussianer ; 3. Atheisten oder solche die Strauss für einen verfluchten Pfaffen erklären. Es ist köstlich aber es ist eine schwierige Zeit, da ich und die Jahrbücher alle Parteien verlieren. »

(10) Cf. *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung* (Abr. Grünberg Archiv), 1916 ; G. Mayer, *Marx und der zweite Teil der Posaune*.

P. 335 : « Die Junghegelianer suchten von dem historischen Hegel, der im Widerspruch zu dem Geist der nie stillstehenden Dialektik seine Lehre den in der Restaurationszeit herrschenden Prinzipien angepasst hatte, dadurch los zu kommen, dass sie den eigentümlichen Charakter dieser Philosophie in der Unbegrenztheit ihres dialektischen Prozesses aufwiesen und damit die Berechtigung der Kritik und Opposition auf allen Gebieten dartaten. In diesem ersten Stadium ihres Kampfes kam es ihnen zunächst am meisten darauf an zu beweisen, dass sich die radikalen Ansichten, die sich bei ihnen herausrangen, bereits bei Hegel selbst feststellen liessen. »

dénonçait l'athéisme, par un choix, aussi judicieux qu'abondant, de citations. Il établissait que le Dieu de Hegel était en réalité l'Idée absolue ; par une élimination du contenu concret de la philosophie hégélienne, il transformait cette Idée en Conscience universelle, (11) et utilisait cette interprétation antireligieuse de la doctrine de Hegel, pour faire un exposé de son propre système.

Le seul principe, disait-il, la seule réalité est la Conscience universelle, et l'histoire du monde se confond avec son évolution (12). Cette Conscience universelle n'est pas liée, comme l'idée hégélienne, à une réalité concrète, à une substance, qui est par principe finie et limitée ; elle se confond avec la conscience individuelle, avec le Moi, qui en traduit le développement (13).

Ce développement s'opère de façon dialectique par la critique de la réalité présente dont le rôle, analogue à celui du Non-Moi de Fichte, est de servir d'antithèse à la conscience universelle (14).

(11) Cf. *Die Posaune des jüngsten Gerichtes über Hegel den Atheisten und Antichristen. Ein Ultimatum.* Leipzig, 1841, p. 47-49.

(12) Cf. *id.*, p. 67 : « Hegel spricht oft von dem Weltgeist und es scheint, dass er ihn für eine wirkliche Macht halte... »

P. 69 : « Aber der Weltgeist hat erst seine Wirklichkeit im Menschengeste, er ist nichts als der Begriff des Geistes, der im geschichtlichen Geiste und in dessen Selbstbewusstsein sich entwickelt und vollendet. Er hat kein Reich für sich. »

P. 70 : « Das Selbstbewusstsein ist die einzige Macht der Welt und die Geschichte hat keinen anderen Sinn als den des Werdens und der Entwicklung des Selbstbewusstseins. »

(13) Cf. *id.*, p. 64 : « Wir gehen indessen weiter um zu zeigen wie Hegel auch diese Auffassung der Religion als Substanzialitäts Verhältnis selber aufgehoben hat und das Allgemeine, welcher nach jener Fassung dem endlichen Ich als eine selbständige absolute Macht gegenüberzustehen schien dem Ich zur Beute preisgegeben und in das Selbstbewusstsein hineingezogen hat... So wird nur das Selbstbewusstsein des Menschen Alles, es wird das All und ihm gehört die Allgemeinheit an, welche scheinbar der Substanz zugeschrieben wurde. »

(14) Cf. B. Bauer, *Kritik der evangelischen Geschichte der Synoptiker und des Johannes.* Leipzig. 1841.

I, Préface XXI. « Die Kritik ist einerseits die letzte Tat einer bestimmten Philosophie, welche sich darin von einer positiven Bestimmtheit, die ihre wahre Allgemeinheit noch beschränkt, befreien muss — und darum andererseits die Voraussetzung ohne welche sie sich nicht zur letzten Allgemeinheit des Selbstbewusstseins erheben kann. »

Au lieu d'établir, comme la philosophie de Hegel, une synthèse entre la réalité et l'idée, la doctrine de Bauer les dissociait au contraire et impliquait, pour l'Esprit, la nécessité de s'opposer sans cesse au réel. Elle faisait renaître ainsi l'antagonisme fichtéen entre l'Être et le Devoir Être que Hegel avait si âprement combattu (15), et attribuait à l'antithèse, à la critique, qui avait chez Hegel un caractère positif, un rôle de pure négation puisqu'elle devenait une fin en soi. De ce fait, la dialectique hégélienne se trouvait profondément modifiée. Son développement ne s'opérait plus en vertu d'une nécessité immanente ou même téléologique, comme chez Fichte, mais en vertu d'une nécessité de pure forme, tenant au caractère d'absolue négation que prenait la pensée (16). Transposée d'autre part dans l'Esprit, au lieu de se confondre avec le mouvement de l'Être, cette dialectique devait nécessairement tendre, en prenant un caractère abstrait, à transformer les oppositions du réel en contradictions logiques, et à les résoudre par un simple jeu de l'esprit, par une critique que seul l'éternel changement pouvait satisfaire.

Cf. *Die Posaune*, p. 82-83.

« Die Philosophie ist demnach Kritik des Bestehenden... Das was ist und was sein soll wird unterschieden. Das Sollen aber ist allein das Wahre, Berechtigte und muss zur Geltung, Herrschaft und Gewalt gebracht werden... Es muss also zur Tat kommen, zur praktischen Opposition und nicht nur nachträglich auf einem Umweg sondern geradezu muss ein theoretisches Prinzip Praxis und Tat werden... Die Opposition muss ernstlich sein, scharf, durchdringend rücksichtslos und der Sturz des Bestehenden die Hauptabsicht. Auch im Politischen muss daher die Philosophie wirken und die bestehenden Verhältnisse, wenn sie ihrem Selbstbewusstsein widersprechen unumwunden angreifen und erschüttern. »

(15) Cf. Hegel, *Encyclopédie*, p. 6 : « Die Abtrennung der Wirklichkeit von der Idee ist besonders dem Verstande beliebt, der die Träume seiner Abstraktionen für etwas Warhaftes hält und auf das Sollen, das er vornehmlich auch im politischen Felde gern vorschreibt eitel ist, als ob die Welt auf ihn gewartet hätte, um zu erfahren, wie sie sein solle aber nicht ist... »

(16) Cf. Koigen, *Zur Vorgeschichte des modernen philosophischen Sozialismus in Deutschland*. Berne, 1901.

P. 48 : « Der Fichtesche Zweck wird hier durch die hegelsche Dialektik ersetzt und die teleologische Notwendigkeit durch eine dialektische, formale. »

Ce pamphlet eut un succès considérable (17). Ruge, en particulier, saluait en lui la rupture définitive de la philosophie avec la religion et sa transformation en humanisme (18). Ce succès fut d'autant plus grand que tout le monde, au début, fut induit en erreur par le masque d'orthodoxie derrière lequel s'était caché B. Bauer. Mais on sut bientôt qu'il en était l'auteur et que Marx, avec qui il entretenait alors d'étroites relations, y avait collaboré (19). Il n'apparaît pas du reste que la collaboration de Marx, à ce pamphlet, qu'il devait considérer un peu comme une joyeuse farce, ait été considérable. Comme nous l'avons vu, en effet, par l'étude de sa thèse, il ne partageait pas les conceptions de Bauer sur la philosophie critique et le rôle de la conscience individuelle, sans que toutefois cette déformation de la doctrine hégélienne fût déjà, comme elle allait le devenir, une cause de dissensions entre eux.

Plein de santé et de vigueur, Marx était alors dans l'épanouissement de sa jeunesse. S'il ne connaissait pas de lassitude au travail, il ne détestait pas non plus les plaisirs bruyants, voire exubérants, comme le montre une galopade à ânes qu'il fit avec B. Bauer, aux environs de Bonn, au grand scandale des bourgeois de la ville (20). Engels, dans

(17) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 22 déc. 1841 ; *Die Posaune des jüngsten Gerichtes Athenæum*, 20 nov. 1841, n° 46 ; E. Meyen, *Die Posaune des Atheisten*.

(18) Cf. Ruge à Fleischer, 13 déc. 1841 (I-249).

« Haben Sie die Posaune gelesen ? Es ist... ein höchst wichtiges, politisch wichtiges Buch, der Bruch der Philosophie mit dem ganzen Positivismus ist nun dokumentiert und unheilbar gemacht. Wie das Christentum zum Katholizismus so geht die Philosophie rein zum Humanismus fort. »

(19) Cf. *Werke*, I², p. 262 (33-36). Lettre de Jung à Ruge. Cologne, 29 nov. 1841.

« Haben sie die Posaune über Hegel gelesen, wenn sie es noch nicht wissen, will ich Ihnen, aber unter dem Siegel des Geheimnisses mitteilen, sie ist von Bauer und Marx, ich habe herzlich lachen müssen als ich sie las. »

(20) Cf. B. Bauer à E. Bauer. Bonn, avril 1842. Briefwechsel zwischen Bruno und Edgar Bauer. Charlottenburg 1844, p. 192.

« Marx ist jetzt wieder hier angekommen. Neulich zog ich mit ihm ins Freie um noch einmal die schönen Aussichten zu geniessen. Die Fahrt war köstlich. Wir waren wie immer sehr lustig. In Godesberg mieteten wir uns ein paar Esel

le troisième chant d'une épopée héroï-comique où il décrivait les Jeunes Hégéliens, a tracé de lui un portrait vivant, où il apparaît, avec sa barbe et ses cheveux noirs, comme un démon, une force élémentaire déchaînée (21). Bien qu'il n'eût alors que vingt-quatre ans, Marx s'imposait déjà comme un chef. Nous savons en quelle estime le tenaient B. Bauer et F. Koppen. Quant à M. Hess, il éprouva pour lui, dès le premier abord, une véritable admiration. Encore sous l'impression de sa première rencontre avec Marx, il écrivait en effet, le 2 septembre 1841, à Auerbach. « Prépare-toi à faire la connaissance du plus grand, ou plutôt, du seul vrai philosophe actuellement vivant. Il se fera bientôt connaître au public par ses écrits et par ses discours, et attirera sur lui tous les regards de l'Allemagne. Par sa tendance et par sa formation d'esprit, il dépasse Strauss et même Feuerbach, ce qui n'est pas peu dire. Le D^r Marx, c'est ainsi que s'appelle mon idole, est un jeune homme de 24 ans tout au plus, qui donnera le coup de grâce à la religion et à la politique médiévales. Il joint à un esprit philosophique profond et sérieux, l'ironie la plus mordante : représente-toi Rousseau, Voltaire, Holbach, Lessing, Heine et Hegel, non pas rassemblés, mais confondus en une seule personne, et tu auras le D^r Marx » (22).

und galoppierten auf ihnen wie rasend um den Berg herum und durch das Dorf. Die Bonner Gesellschaft sah uns verwunderter wie je an. Wir jubelten, die Esel schrien. »

(21) Cf. *Werke*, II, p. 268-269. F. Engels, *Der Triumph des Glaubens*. Chant III.

*Wer jaget hinterdrein mit wildem Ungestüm ?
Ein schwarzer Kerl aus Trier, ein markhaft Ungetüm.
Er gehet, hüpfet nicht, er springet auf den Hacken
Und raset voller Wut, und gleich als wollt' er packen
Das weite Himmelszelt, und zu der Erde ziehen,
Streckt er die Arme sein, weit in die Lüfte hin
Geballt die böse Faust, so tobt er sonder Rasten,
Als wenn ihn bei dem Schöpf zehntausend Teufel fassten.*

(22) Cf. *Werke*, I², p. 261.

Id. 262 (2-3). Lettre de G. Jung à Ruge, 18 oct. 1841.

« D^r Marx ist obgleich ein ganz verzweifelter Revolutionär einer der schärfsten Köpfe, die ich kenne. »

Marx se trouvait, avec Bauer, à la tête du combat et Ruge les considérait comme la « Montagne » du parti révolutionnaire (23).

Encouragés par le succès de *La « Trompette du Jugement dernier »*, B. Bauer et Marx se proposaient de poursuivre la critique du système de Hegel, et de montrer que sa Philosophie de l'Art et sa Philosophie du Droit avaient au fond, le même caractère révolutionnaire que sa Philosophie de la Religion (24). C'était Marx qui devait, cette fois, assumer la plus grande partie de la tâche. Il se mit résolument au travail, mais comme il était de sa nature d'approfondir les questions, la deuxième partie de leur critique ne fut pas aussi vite achevée que la première, rédigée par Bauer en 10 jours. En janvier 1842, elle devait être cependant à peu près terminée, car Bauer écrivait à Ruge qu'il mettait la dernière main à la partie dont il s'était chargé, et que Marx achevait la sienne (25). Mais à ce moment, *La « Trompette du Jugement dernier »* ayant été interdite et confisquée en Prusse, l'éditeur Wigand hésita à en publier la suite (26). Sur ces entrefaites, Marx tomba malade et dut renoncer momentanément à poursuivre ce travail. B. Bauer acheva seul le livre qui, réduit à peu près à la critique de la religion, parut le 1^{er} juin 1842, chez Wigand, sous le titre de « *Hegels Lehre von der Religion und Kunst vom Standpunkt des Glaubens aus beurteilt* ». (*La doctrine hégé-*

(23) Cf. Lettre de Ruge à Stahr, 8 sept. 1841 (I, p. 239), citée p. 140.

(24) Cf. *Grünberg Archiv*, t. VII, p. 332 et 363 ; G. Mayer, *Karl Marx und der zweite Teil der Posaune*, réfuté par Nettlau, *Grünberg Archiv*, t. VIII, p. 389-391.

(25) Cf. Lettre de B. Bauer à Ruge, 6 déc. 1841 (*Werke*, I², p. 264).

Lettre de B. Bauer à E. Bauer, 6 déc. 1841 (*Briefwechsel*, p. 159).

Lettre de B. Bauer à Ruge, 24 déc. 1841 (*Werke*, I², p. 265 (8-12).

« Indessen der zweite Teil der Posaune, dessen Text jetzt fertig ist — heute habe ich meinen Teil beendet, und Marx wird nur noch ein bisschen ins Reine von seinem Anteil abschreiben müssen — wird die Sache weiter aufrühren und den Leuten zeigen wie verzweifelt es ernst ist. »

(26) Cf. *Werke*, I², p. 265-266. Lettre de B. Bauer à Marx à Trèves. Bonn, 26 janv. 1842.

lienne de la religion et de l'art, jugée du point de vue de la foi.)

Il ne semble pas que Marx ait collaboré à ce livre qui, comme le premier, avait presque exclusivement trait à des questions religieuses.

Aussi bien son intérêt se détournait-il des problèmes esthétiques. Il était de plus en plus attiré par la lutte politique (27) et se séparait, en cela, de B. Bauer et des Jeunes Hégéliens de Berlin, qui tendaient au contraire à se confiner dans la critique religieuse.

Deux événements servaient de centre à leur agitation ; c'était d'une part le cours fait par Schelling, pendant l'hiver 1841-1842, sur la Philosophie de la Révélation, et d'autre part la révocation de B. Bauer, qui eut lieu le 29 mars 1842.

Schelling qui avait été spécialement appelé à Berlin, en février 1841, pour réfuter le rationalisme hégélien, avait fait, dans son premier cours sur la Philosophie de la Révélation, un essai de synthèse de la raison et de la foi, et tenté de prouver le caractère rationnel de la révélation. Cette philosophie, qui se perdait dans un mysticisme confus et une obscure théosophie, déçut ses partisans qui avaient fondé sur lui les plus grands espoirs, et lui attira les attaques et les sarcasmes des Jeunes Hégéliens.

Le dernier venu parmi eux, Fr. Engels, le futur compagnon de Marx, qui accomplissait alors son année de service militaire à Berlin, publia trois critiques de Schelling où il exposait le conflit entre la Gauche hégélienne et les ten-

(27) *Grünberg Archiv.*, t. VII ; G. Mayer, *Karl Marx und der zweite Teil der Posaune.*

P. 347 : « Das Interesse an den theoretischen Kämpfen musste bei Marx jetzt in den Hintergrund treten. Ihm erschien eine Rückkehr zu jener Auseinandersetzung im esthetischen Feld angesichts der schnellen Fortentwicklung der radikalen Gedankenmasse gewiss als überflüssig, während er nunmehr bereits von gesellschaftlichen Problemen erfüllt, die Kritik der Hegelschen Philosophie noch als ein dringendes Bedürfnis empfinden musste. »

dances réactionnaires, et tournait en ridicule le vieux philosophe qui avait perdu son génie (28).

La révocation de B. Bauer souleva, chez les Jeunes Hégéliens, une agitation plus violente encore. Il était en effet alors, avec Ruge, leur chef reconnu et ce fut, dans toute la presse libérale, un véritable déluge d'articles pour défendre, dans sa cause, la liberté de penser et d'enseigner (29).

B. Bauer et son frère, E. Bauer, écrivirent également deux plaidoyers pro-domo où ils faisaient de cette révocation l'événement central, l'acte le plus symbolique de la politique prussienne (30).

B. Bauer qui jusqu'alors avait tenu ses amis de Berlin, groupés autour de l'*Athenæum*, en assez médiocre estime (31), se rapprocha d'eux à son retour à Berlin, et fonda en juin 1842, pour répondre à la réaction religieuse qui devenait de plus en plus puissante (32), un groupe de libres

(28) Cf. *Werke*, II, p. 170-249 ; F. Engels, *Philosophische Pamphlete*.

a) « Schelling über Hegel » article paru dans le *Telegraph*, déc. 1841 ;

b) « Schelling und die Offenbarung ». Leipzig, mars 1842 ;

c) « Schelling der Philosoph in Christo. » Berlin, mai 1842.

Cf. *Rheinische Zeitung*, 23 janvier 1842 (Beiblatt) : « Schelling und das wiederwachende kirchliche Leben in Berlin. »

(29) Cf. *Rheinische Zeitung*, 20 mars 1842, n° 79 ; Vom Rhein, *Staat und Zensur*.

Id., 8 sept. 1842, n° 251 ; K. Nauwerk, *Dr Bauer und die akademische Lehrfreiheit*.

Id., 12 avril 1842 ; B. Bauer, *Was ist Lehrfreiheit*.

(30) E. Bauer, *Bruno Bauer und seine Gegner*. Berlin, 1842.

B. Bauer, *Die gute Sache der Freiheit und meine eigene Angelegenheit* Zürich, 1842.

(31) Cf. B. Bauer à E. Bauer, 6 déc. 1841 (*Briefwechsel*, p. 160).

« Das Ding (la 2^e partie de la *Posaune*) wird den Leuten zeigen, dass es nicht auf einen blossen Spass abgesehen war. Bei den Athenæern wird es zwar nichts helfen, denn sie sind zu klug, wissen alles selber und im Voraus und brauchen nur einen schlechten Witz zu machen um mit der Sache fertig zu sein. Mit dem ersten Teil sind sie nun fertig ; der Athenæums Witz war aber zu schlecht. Am Ende sind sie so dumm die Resultate auch nicht für Ernst zu nehmen. »

Id. Lettre de B. Bauer à Ruge, 6 déc. 1841 (*Werke*, I², p. 264) (34-41).

(32) Nov. 1841. Fondation du « Verein zur Beförderung einer christlichen Sonntagsfeier, 1^{er} janv. 1842. Appel des pasteurs berlinois « Die christliche Sonntagsfeier. Ein Wort der Liebe an unsere Gemeinden. »

Réponse des jeunes Hégéliens.

a) « *Gegenwort* » de Stirner, interdit le 3 février 1842 ;

penseurs, les « Affranchis », les « Freien », qui faisaient profession d'athéisme.

Au début, les « Affranchis » dont faisaient partie les anciens membres du Doktorclub : B. Bauer, Meyen et Köppen, auxquels étaient venus se joindre les deux frères de B. Bauer, Edgar et Egbert, K. Schmidt (Stirner), L. Buhl, Nauwerk et F. Engels, menèrent une agitation vigoureuse en faveur du radicalisme religieux.

Mais dans le milieu déprimant qu'était Berlin, l'action des « Affranchis » dégénéra rapidement. Vivant à l'écart du mouvement politique, et un peu en marge de la société, ils menaient, sous prétexte de libération spirituelle, une vie de Bohême, se plaisant à « épater le bourgeois » en manifestant bruyamment leur athéisme. Poussant à l'excès la philosophie critique, ils s'amusaient à abolir, en théorie, l'état de choses présent, et transformaient ainsi la critique en un jeu vain et stérile, auquel ils s'adonnaient d'autant plus volontiers qu'ils se sentaient, en réalité, profondément impuissants. Comme cette critique, ainsi détachée de toute réalité, ne pouvait se satisfaire que par une négation perpétuelle, ils faisaient du changement en soi, de la frivolité d'esprit, la marque de l'indépendance et, portés d'autre part au subjectivisme et à l'individualisme qui éclôt dans tous les cénacles littéraires (33), ils en arrivaient,

b) L. Buhl, *Die Not der Kirche und die christliche Sonntagsfeier* (1842).

Sur les « Affranchis », cf. Prutz, *Zehn Jahre*, liv. III, chap. VII.

(33) Cf. B. Bauer, *Die Posaune*, p. 64-65.

« Die Substanz ist nur das momentane Feuer, in welchem das Ich seine Beschränktheit und Endlichkeit opfert.

Der Schluss der Bewegung ist nicht die Substanz sondern das Selbstbewusstsein, welches sich wirklich als unendlich gesetzt und die Allgemeinheit der Substanz als sein Wesen in sich aufgenommen hat. Die Substanz ist nur die Macht, welche die Endlichkeit des Ich aufzehrt und dem unendlichen Selbstbewusstsein dann zur Beute anheimfällt... Nur das Ich ist die Substanz, ist Alles, aber das Ich, welches den teuflischen Hochmut hat, sich als allgemeines, unendliches Selbstbewusstsein zu setzen. »

Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 14 déc. 1842 ; E. Bauer, Critique du livre d'Alison, *Europa seit der ersten Revolution*. « Der moderne Mensch schüttelt alle Autorität ab. Er hat vor nichts mehr Respect als vor sich selbst. »

comme tous les intellectuels isolés de leur classe, à se persuader que leurs personnalités géniales incarnaient l'Esprit Absolu, la Conscience universelle et que, par leurs critiques, ils déterminaient le progrès.

Tandis que B. Bauer et les « Affranchis » se retranchaient dans un isolement intellectuel, Marx suivait une évolution inverse. Condamnant l'individualisme et le subjectivisme qui, comme il l'avait montré dans sa critique de la philosophie épicurienne, étaient impuissants à transformer le réel, il tendait au contraire à donner à sa critique un caractère concret, et à la rattacher de plus en plus étroitement à la politique, comme le faisait Ruge dans les *Annales allemandes*.

Au lieu d'achever la rédaction de sa critique de l'Esthétique de Hegel, il écrivit un article sur la Censure qu'il envoya, le 10 février 1842, à Ruge, en lui promettant de collaborer désormais activement aux *Annales*.

Cet article qui marquait l'entrée de Marx dans la vie politique, était une critique des instructions données, le 24 décembre 1841, par Frédéric Guillaume IV aux censeurs. L'édit du 18 octobre 1819 qui réglementait la censure en Prusse, s'inspirait des décisions du congrès de Karlsbad contre les démagogues, et supprimait en fait toute liberté de presse. Vis-à-vis de celle-ci, l'attitude de Frédéric Guillaume IV était aussi hésitante et contradictoire qu'à l'égard des Diètes. D'une part, en effet, il pensait que le régime absolutiste pouvait s'accommoder d'une certaine liberté de presse, qui devait permettre à l'opinion de ses sujets de parvenir jusqu'à lui, mais il ne voulait pas que cette liberté servît à propager des théories erronées et subversives. Après avoir interdit, en juin 1841, les *Annales de Halle*, prorogé en été, sur la demande de l'Autriche, l'édit de 1819, et supprimé, au début de décembre, l'*Athenaeum*, il adressait, le

même mois, une instruction aux censeurs dans laquelle, reconnaissant la valeur et la nécessité d'une bonne presse, il leur ordonnait d'appliquer l'édit d'une façon judicieuse et libérale, en ne censurant que les critiques mensongères et déloyales. Cette instruction, qui ne contenait que de vagues prescriptions, suscita un véritable enthousiasme parmi les intellectuels libéraux, baillonnés jusqu'alors par la censure. Ils voyaient en effet, en elle, les prémisses de la liberté de la presse, condition nécessaire de toute critique, et espéraient qu'elle amènerait le plein épanouissement de la liberté spirituelle (34).

Marx qui ne partageait pas leur enthousiasme, montrait dans son article (35) que les dispositions, en apparence libérales, de cette instruction ne servaient qu'à masquer l'incompatibilité foncière entre la liberté de presse et la censure.

Son vice capital était de ne pas s'attaquer à la racine même du mal, à la censure ; de là venait son caractère fallacieux, qui apparaissait dans chacun de ses articles. Elle autorisait la recherche de la vérité, mais la voulait modeste, ce qui équivalait à l'interdire, car le propre de cette recherche est de ne pas connaître de bornes, de ne pas admettre de limites (36).

(34) Cf. L. Buhl, *Der Beruf der preussischen Presse*. Berlin, 1842.

P. 3 : « Halten wir uns an das was uns unerwartet zugefallen ist und verehren wir es als eine Errungenschaft. Ergreifen wir die Gunst des Augenblicks und wenn er sich in der Folge nur als Illusion zeigte : es ist doch ein grosser, schöner Moment und viel solcher Momente machen ein schönes Leben, in einem Volk eine schöne Geschichte. »

P. 4 : « Eine Vorschule politischer Bildung tut sich uns auf, wir werden noch nicht mündig gesprochen, aber wir erhalten doch wenigstens Gelegenheit zu zeigen, dass unsere lange Lehrzeit nicht unnütz verflossen ist. »

Cf. *Rheinische Zeitung*, 23 janvier 1842. « Die neue Censurinstruktion hat uns mit grosser Freude und mit neuem Mut und Vertrauen erfüllt ; Pressfreiheit haben wir nun zwar noch nicht bekommen, aber wir haben eine Verfügung erhalten, die richtig verstanden und gehandhabt, eine unendliche Förderung des politischen Lebens gewährt. »

(35) Cf. *Werke*, I^{er}. « Bemerkungen über die neue Zensurinstruktion. Von einem Rheinländer », p. 150-173.

(36) Cf. *Werke*, I^{er}, p. 153 (44-45), 154 (1-4) : « Bildet die Bescheidenheit

Loin d'atténuer la censure, cette instruction en constituait en fait une aggravation, car elle ajoutait de nouvelles restrictions aux anciennes. Tandis, en effet, que l'ancien édit, d'inspiration rationaliste, se contentait d'interdire la critique des principes généraux de la religion, la nouvelle instruction, d'inspiration piétiste, précisant cette interdiction, défendait la critique, frivole ou hostile, de la religion chrétienne. C'était là supprimer toute critique, celle-ci ne pouvant être, disait Marx, que frivole, c'est-à-dire superficielle, ou hostile, c'est-à-dire dirigée contre le principe même, contre l'essence de la religion (37).

D'autre part, en conservant certaines prescriptions de l'ancien édit, la nouvelle instruction aboutissait à des contradictions. La défense de mêler la religion à la politique, justifiée dans l'ancien édit d'inspiration rationaliste, constituait en effet une atteinte au principe même de l'État chrétien, soumis à l'autorité de l'Église, car elle limitait la liberté d'action de celle-ci (38). Il en était de même de la prescription, faite au censeur, de supprimer tout ce qui était contraire à la morale ; c'était là, également, une offense envers la religion, car elle laissait supposer que la morale est indépendante d'elle et que leurs principes sont différents (39).

Outre les aggravations qu'elle apportait et les contradictions qu'elle renfermait, cette instruction présentait

den Charakter der Untersuchung, so ist sie eher ein Kennzeichen der Scheu vor der Wahrheit als der Unwahrheit. Sie ist ein niederschlagendes Mittel auf jedem Schritte, den ich vorwärts tue. Sie ist eine der Untersuchung vorgeschriebene Angst, das Resultat zu finden, ein Präservativmittel vor der Wahrheit. »

(37) Cf. *id.*, p. 158-159.

(38) *Id.*, p. 160 (28-34) : « Zieht ihr einmal die Religion in die Politik so ist es eine unerträgliche, ja eine irreligiöse Anmassung, weltlich bestimmen zu wollen, wie die Religion innerhalb der Politik aufzutreten habe. Wer sich mit der Religion verbinden will als Religiosität, muss ihr in allen Fragen, die entscheidende Stimme einräumen... »

(39) *Id.*, p. 161 (6-9) : « Der spezifisch christliche Gesetzgeber kann die Moral als in sich selbst geheiligte unabhängige Sphäre nicht anerkennen, denn ihr inneres allgemeines Wesen vindiziert er der Religion. »

enfin le grave danger de supprimer toute règle stricte, tout critérium objectif, et de le remplacer par un critérium subjectif, par le jugement arbitraire du censeur qui n'offrait plus aucune garantie à l'écrivain. Elle prescrivait en effet au censeur de tenir surtout compte de la tendance de l'auteur, et cette censure de la tendance devenait un instrument commode pour supprimer toute liberté de presse (40). Le censeur devenait ainsi omnipotent, chose d'autant plus dangereuse, qu'on n'exigeait de lui aucune garantie et qu'on lui attribuait *a priori* toutes les qualités. Dans cette critique du censeur, Marx s'inspirait, pour la première fois, de Feuerbach : assimilant en effet la notion, feuerbachienne d'espèce, à l'idée hégélienne, pour l'opposer à l'individu, il reprochait au gouvernement de prêter au censeur, en tant qu'individualité, une perfection qui n'appartient qu'à la collectivité et de se méfier par contre de la presse, qui représente l'Idée sous sa forme générale, spécifique (41). Si, du reste, les censeurs étaient véritablement doués de tant de qualités, on pouvait se demander, disait Marx sur un ton à la fois plaisant et amer, pourquoi le gouvernement, au lieu de les employer à amender de mauvais journaux, ne les utilisait pas comme rédacteurs d'une presse officielle, qui ne pourrait manquer d'être parfaite (42).

(40) Cf. *Werke*, I¹, p. 161 (34-38).

« Die Tendenz wird ihr zum Hauptkriterium, ja sie ist ihr durchgehender Gedanke, während in dem Edikt selbst nicht einmal das Wort Tendenz zu finden ist. Worin sie bestehe sagt auch die neue Instruktion nicht. »

P. 162 (9-12). « Gesetze die nicht die Handlung als solche sondern die Gesinnung des Handelnden zu ihren Hauptkriterien machen, sind nichts als positive Sanktionen der Gesetzlosigkeit. »

(41) Cf. *id.*, p. 164, (33-45), 165 (1) : « Die eigentliche Unbescheidenheit besteht darin, die Vollendung der Gattung besonderen Individuen zuzuschreiben. Der Zensor ist ein besonderes Individuum, die Presse ergänzt sich zur Gattung... Von den Beamten unterstellt ihr, dass sie ganz unpersönlich, ohne Groll, Leidenschaft, Borniertheit und menschliche Schwäche verfahren sollen. Aber das Unpersönliche die Ideen, verdächtigt ihr, voller persönlicher Ränke und subjektiver Niederträchtigkeit zu sein. »

(42) Cf. *id.*, p. 169 (4-7) : « Ein Staat, der solche Säulen der vollendeten Presse besitzt, lohnt es dem die Mühe, handelt der zweckmässig, diese

Au total cette instruction, loin d'améliorer l'état de choses existant, ne faisait que l'aggraver et, la censure s'avérant mauvaise en soi, Marx en concluait qu'il fallait non pas l'atténuer ou la transformer, mais la supprimer (43). Contrairement à la plupart des Jeunes Hégéliens qui avaient eu un renouveau de confiance dans le roi, il soulignait, avec son esprit intransigeant et logique, ennemi des compromis et des demi-mesures, le danger de son pseudo-libéralisme.

Dans cet article, apparaissaient déjà ses brillantes qualités de polémiste, en particulier son art de ramener, par des raisonnements parfois un peu subtils et spécieux (44), la thèse adverse à une contradiction, et de résumer sa critique en une formule saisissante, à caractère antithétique (45).

Dans la lettre d'envoi adressée à Ruge, le 10 février 1842, Marx le priait de hâter l'impression de cet article, de crainte, disait-il, que la censure ne censurât sa propre censure. Son pressentiment ne le trompait pas ; dans sa réponse du 25 février, Ruge lui écrivait, en effet, que la censure qui sévissait contre les *Annales*, rendait impossible la publication de son article (46).

Quelques jours plus tard, Ruge recevait de Wigand, l'annonce que les *Annales* étaient menacées de suspension et Wigand, découragé, se demandait s'il valait la peine, devant la réaction croissante, de continuer la lutte (47).

Männer zu Wächtern einer mangelhaften Presse zu machen, das Vollendete zum Mittel für das Unvollendete herabzusetzen ? »

(43) Cf. *Werke*, I¹, p. 173 (36) : « Die eigentliche Radikalkur der Zensur wäre ihre Abschaffung. »

(44) Cf. *id.*, p. 159, l'interprétation des mots frivole et hostile.

(45) Cf. *id.*, p. 165 (14-15) : « Die Zensur der Tendenz und die Tendenz der Zensur sind ein Geschenk der neuen liberalen Instruktion. »

(46) Cf. *Werke*, I², p. 267 (34-38). Lettre de Ruge à Marx, 25 févr. 1842.

« Mit Ihrer Zensurkritik zugleich ist die preussische Zensur der Tendenz gegen die Jahrbücher in Aktivität getreten. Seit acht Tagen streicht der Zensor unsere « schlechte Tendenz » Sie können sich denken wen das trifft. Ihr Aufsatz ist eine Unmöglichkeit geworden, alles was nach Bauer, Feuerbach und mir riecht, ist zurückgewiesen. »

(47) Cf. Lettre de Wigand à Ruge. Leipzig, 11 mars 1842. (Anecdota I, p. 21-22.)

« Schon am vorigen Sonnabend ist mir feierlich die Concession auf die

Ruge, cependant, ne perdait pas courage et annonçait à Marx son intention de publier, en Suisse, sous le titre d'*Anecdota philosophica*, les articles des *Annales* qui avaient été censurés (48). Marx reçut cette lettre à Trèves, où il avait été appelé par la maladie du père de sa fiancée, le baron von Westphalen, qui devait mourir quelques jours plus tard, le 2 mars. Approuvant le projet de Ruge, il lui offrait de lui envoyer, pour les *Anecdota*, deux critiques de Hegel, rédigées, au moins en partie, pour le livre qu'il comptait publier avec B. Bauer : une critique de l'Art chrétien et une critique de la Philosophie du Droit de Hegel, où il se proposait de montrer que sa clef de voûte, la monarchie constitutionnelle, était une institution viciée par une contradiction interne (49). Dans sa réponse du 26 mars,

Jahrbücher genommen... Ich habe protestirt und vorgestern wie gewöhulich sechs Nummern ausgegeben. Es ist sofort Bericht erstattet worden um jeden Eclat zu verhüten und möglicherweise ist noch nicht alles verloren. Bleiben oder wandern, das ist die Frage. Für wen und was streitet man aber ? Blicken wir um uns und horchen wir, dann sind wir weisse Raben. Die törichtesten verblendeten Menschen. Fast alle geben der Reaktion recht und das macht sie immer kecker. Blicken sie nach Portugal, sie haben die Freiheit geschlachtet. In Spanien geht es nicht viel besser. In England siegen trotz aller Vernunft die Tories. Guizot steht fest und hat fortwährend die Majorität. Savigny ist Minister ! Puchta kommt nach Berlin. B. Bauer disponibel. Feuerbach auf einem Dorf. Sie können in Dresden nicht einmal Bürger werden. Ich stehe fast isoliert. Der Gesinnungsloseste ist der Willkommenste ! — Mein lieber Freund, sollen wir nicht lieber Champagner trinken und die Narren auslachen als uns pro patria kasteien und verfolgen lassen. »

(48) Cf. *Werke*, I², p. 267 (39-40) 268 (1-10). Lettre de Ruge à Marx, 25 févr. 1842.

« Ich habe so eine Elite hübscher und pikanter Sachen beisammen, die zugleich der Zensur eine derbe Ohrfeige geben sollen ; und frage an, ob Sie erlauben, dass ich Ihren Aufsatz mit den übrigen inhibierten in der Schweiz drucken lasse unter dem Titel — *anecdota philosophica* — von Feuerbach, Bauer, Ruge und anderen — falls Sie nicht erlauben Ihren Namen zu nennen. Mit Ihrem Aufsatz wäre die Sache zu eröffnen und dann eine Kritik der sächsischen Massregeln anzuschliessen und sie als Ausfluss des preussischen Systems nachzuweisen... Von Feuerbach kommen Thesen zur Reform der Philosophie, von mir Kritik seines Buches, von Bauer die Lazarusaufsätze.

« Ich verspreche mir Wirkung von der Sache... Sie schreiben mir wohl mit B. Bauer zusammen, ob Sie den Plan der *anecdota* billigen. »

(49) Cf. *Werke*, I², p. 268 (6-11). Lettre de Marx à Ruge, 5 mars 1842.

« Ein andrer Aufsatz, den ich ebenfalls den Deutschen Jahrbüchern bestimmt

Ruge l'invitait, un peu imprudemment peut-être, à ne pas se presser pour achever les articles promis, car les *Anecdota* ne pourraient pas paraître avant la fin d'avril. Mais à cette date, Marx lui envoyait, en fait d'articles, une lettre d'excuses où il disait que des litiges de famille lui avaient rendu, pendant un mois, tout travail impossible. Pour rattraper ce retard, il lui promettait maintenant quatre articles : sur l'art religieux — sur le romantisme — sur le manifeste de l'école historique du Droit — sur la philosophie « positive », qu'il opposait à la philosophie critique (50).

En fait, Marx ne lui envoya qu'un petit article de deux pages « *Luther arbitre entre Strauss et Feuerbach* », à propos de la nature du miracle, que Feuerbach considérait comme la réalisation surnaturelle d'un désir humain par l'imagination, tandis que Strauss y voyait également une manifestation de la liberté et de la toute-puissance de l'esprit (51). Marx expliquait, par d'abondantes citations de Luther, que celui-ci donnait implicitement raison à Feuerbach, en montrant que la religion était née de la crainte et du désir des hommes. Il terminait son article par un éloge dithyrambique du positivisme de Feuerbach, auquel il conviait théologiens et métaphysiciens à se rallier, comme il venait de le faire. « Et vous théologiens et philosophes spéculatifs, laissez-moi vous donner ce conseil : affranchissez-vous des conceptions et des préjugés de la métaphysique, si vous voulez parvenir aux choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire à la vérité. Et il n'y a pas d'autre chemin, pour arriver à la vérité et à la liberté, que

hatte, ist eine Kritik des Hegelschen Naturrechts, so weit es innere Verfassung betrifft. Der Kern ist die Bekämpfung der Konstitutionellen Monarchie als eines durch und durch sich widersprechenden und aufhebenden Zwitterdings. »

(50) Cf. *id.*, p. 274. Lettre de Marx à Ruge, 27 avril 1842.

(51) Cf. *Werke*, I¹, p. 174-175 : « Luther als Schiedsrichter zwischen Strauss und Feuerbach. »

Cf. Lévy, *La Philosophie de Feuerbach*, p. 208-211.

celui qui passe par Feuerbach. Ce torrent de feu est le purgatoire du présent. » (52).

Alléguant des différends avec sa famille qui lui refusait tout subside (53), Marx s'en tint, vis-à-vis de Ruge, à des promesses, et, jusqu'au moment de l'impression des *Anecdota*, ce fut, entre Ruge et lui, un échange de lettres dans lesquelles il répondait, aux invitations de plus en plus pressantes de celui-ci, par des excuses et des promesses nouvelles (54). La raison véritable de ces retards successifs était, qu'à cette époque, il se détournait des *Annales Allemandes* qui restaient, à son gré, encore trop étrangères à la vie et à l'action, pour participer à la lutte politique engagée dans la *Gazette Rhénane*.

*
* *

L'atténuation de la censure qui avait exercé jusqu'alors, sur les journaux, une influence déprimante et démoralisante (55), avait favorisé, au début de 1842, le dévelop-

(52) Cf. Lévy, *op. cit.*, p. 211.

Torrent de feu, jeu de mot sur Feuerbach.

(53) Cf. *Werke*, I², p. 277 (10-21). Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842.

« Seit dem Monat April bis heute habe ich im ganzen vielleicht nur, aufs höchste, vier Wochen und diese nicht einmal ununterbrochen arbeiten können. Sechs Wochen musste ich wegen eines neuen Todesfalles in Trier (mort de son frère Hermann) zubringen, die übrige Zeit war zerstückelt und verstimmt durch die allerwidrigsten Familienkontroverse. Meine Familie legte mir Schwierigkeiten in den Weg, die mich, trotz ihres Wohlstandes, momentan den drückendsten Verhältnissen aussetzen. Ich kann sie unmöglich mit der Erzählung dieser Privatlumpereien belästigen. Es ist ein wahres Glück, dass die öffentlichen Lumpereien jede mögliche Irritabilität für das Private einem Menschen von Charakter unmöglich machen. »

(54) Cf. *id.*, p. 281. Lettre de Ruge à Marx, 21 oct. 1842.

(55) Cf. G. Hansen, G. v. Mevissen. Berlin, 1906, I, p. 244.

« Die wenigen vorhandenen Zeitungen wurden durch die Zensur demoralisiert. Die Zeitungen wanden sich in kläglichster Weise zwischen dem auflebenden politischen Bewusstsein des Volkes und der Furcht vor der Regierung, welche die Konzession erteilte oder versagte. Die öffentliche Sprache wurde unaufrichtig arglistig und verworren, da das freimütige Bekenntnis eines leitenden politischen Prinzips von der Zensur nicht zugelassen wurde. »

Cf. Satire de Hoffmann von Fallersleben, *Wie ist doch die Zeitung interessant*. Citée par Hermann, *Das Biedermeier und seine Zeit*, p. 365. *Rheinische Zeitung*, 24 fév. 1843. Poésie, *Der zeitgemässe deutsche Zeitungsschreiber*, citée par H. König, *Die Rheinische Zeitung von 1842-43*. Münster, 1927, p. 86-87.

pement de la presse libérale, particulièrement à Königsberg et à Cologne.

Les grands journaux de Berlin, *La Gazette de Voss* et *La Gazette de Spener*, continuaient à refuser toute collaboration des écrivains libéraux qui en étaient réduits à fonder de petites revues indépendantes et, au demeurant, assez insignifiantes, comme l'*Athenaeum*, et le *Patriot* de L. Buhl, qui lui avait succédé, ou à collaborer à des journaux étrangers, tels que le *Journal de Mannheim*, le *Nouveau journal de Hambourg*, le *Télégraphe*, la *Gazette générale de Leipzig* et les *Annales de Ruge*.

Leur rôle ne devint considérable dans la presse prussienne, que lorsque le *Journal de Königsberg*, et surtout la *Gazette Rhénane*, firent appel à leur collaboration (56).

Le *Journal de Königsberg* exprimait les tendances du libéralisme de la Prusse orientale qui, à la différence du libéralisme de l'Allemagne du Sud, s'inspirait moins des conceptions de la Révolution française, que du rationalisme kantien et des idées de Stein. Ce libéralisme, qui avait son centre à Königsberg, venait de proclamer ses principes dans les *Quatre questions* de Jacoby : il revendiquait, au nom de l'autonomie de la personne morale, l'émancipation du peuple allemand maintenu en tutelle par la bureaucratie, et réclamait l'institution de la monarchie constitutionnelle qui lui paraissait être la meilleure forme de gouvernement (57). Dans la presse, jusqu'alors servile, le *Journal de Königsberg* fut le premier qui osât soutenir

(56) Cf. Sur le *Journal de Königsberg* et la *Gazette rhénane* (*Rheinische Zeitung für Politik, Handel und Gewerbe*).

a) G. Mayer, *Die Anfänge des politischen Radikalismus im Vormärzlichen Preussen*. Zeitschrift für Politik. Berlin, 1913, t. VII, p. 1-90.

b) J. Hansen, G. von Mevissen. Berlin, 1906, t. I, chap. VII, p. 243 et s. J. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten zur Geschichte der politischen Bewegung 1830-1850*. Essen, 1919.

c) H. König, *Die Rheinische Zeitung*. Münster, 1927.

(57) Cf. *Königsberger Literarische Zeitung*. 21/9, 1842. A. Jung, *Der Geis Königsbergs und der Provinz*.

ouvertement les idées libérales, alors que les autres journaux, en particulier ceux de Berlin, affectaient, à l'égard des questions politiques, une indifférence désabusée qui masquait simplement leur impuissance et leur crainte.

A la différence du *Journal de Königsberg*, journal d'intellectuels, la *Gazette Rhénane* était, au début du moins, un organe chargé de défendre les intérêts de l'industrie et du commerce rhénans. Elle paraissait à Cologne qui était devenue, depuis l'occupation française, le centre de la vie économique rhénane. Le développement de cette ville, favorisé par la chambre de commerce créée en 1803, s'était surtout accentué depuis 1830, sous l'impulsion de grands industriels et commerçants tels que L. Camphausen, président de la chambre de commerce, et Hansemann, auteur d'un mémoire dans lequel il avait exposé au roi, dès 1830, les revendications de la bourgeoisie rhénane. A cette époque, la ville était en plein essor : on venait d'inaugurer, en 1841, le chemin de fer de Cologne à Aix-la-Chapelle, et de fonder une société de remorquage à vapeur, pour les transports sur le Rhin.

A son origine, la *Gazette Rhénane* ne se présentait pas comme un organe d'opposition, et sa création avait même été favorisée par le gouvernement qui espérait trouver en elle un soutien de sa politique contre les ultramontains, appuyés par la *Gazette de Cologne*. Elle succédait à la *Gazette générale du Rhin* (*Rheinische allgemeine Zeitung*). Celle-ci, fondée en 1840, avait rapidement périclité sous l'effet de la concurrence de la *Gazette de Cologne* qui, avec ses 8.000 abonnés, exerçait, dans la ville, un monopole de fait. A la fin de l'été 1841, quelques riches bourgeois de Cologne, Camphausen, D. Oppenheim, frère d'un banquier, l'industriel Mevissen, l'avocat Fay, se réunirent, à l'instigation de G. Jung, avocat à la Cour d'appel, et de M. Hess, pour renflouer le journal et en faire l'organe de la bour-

geoisie libérale. Ils fondèrent, à cet effet, le 28 septembre, une société en commandite au capital de 30.000 thalers, et le 1^{er} janvier 1842, la *Gazette générale du Rhin*, dont la publication avait été suspendue le 8 décembre, reparaissait sous le titre nouveau de *Gazette Rhénane*.

Le président de la province, von Bodelschwingh, avait accepté cette transformation et accordé une autorisation provisoire, car les nouveaux dirigeants du journal, commerçants et industriels notables, lui paraissaient présenter toutes les garanties désirables. Et de fait, les revendications de la bourgeoisie rhénane avaient un caractère plutôt économique que politique. Ralliée définitivement à la Prusse à laquelle la rattachaient des liens économiques puissants, elle demandait, au point de vue politique, un régime constitutionnel, le contrôle des finances et la liberté de presse ; au point de vue économique, elle réclamait une série de réformes qui devaient faciliter le développement de l'industrie et du commerce : abaissement des frais de justice et des tarifs postaux, construction de chemins de fer, renforcement et extension de l'union douanière.

Cette importance primordiale attachée aux questions économiques, fit écarter de la direction du journal M. Hess, à qui elle avait été promise, mais dont on redoutait les tendances socialistes (58). Le choix des commanditaires se porta sur l'économiste F. List, père spirituel du Zollverein, dont la doctrine répondait mieux à leurs vues (59). List venait, en effet, de publier le premier volume de son *Système national d'économie politique*, dans lequel il tra-

(58) Cf. Lettre de M. Hess à B. Auerbach, 10 déc. 1841. (Archives du Schiller National Museum de Marbach.)

(59) Cf. Lettre de Oppenheim, Schramm et Fay à List, 24 oct. 1841.

« Der Entschluss ein würdiges, gemessenes und festes auf positiven Grundlagen weiterbauendes Organ des commerciellen und politischen Fortschritts zu bilden ist es ganz allein, welcher die Teilnehmer an der Unternehmung vereinigt hat. »

duisait la volonté de puissance de la bourgeoisie allemande, en lutte contre la concurrence anglaise, et proclamait la nécessité, pour chaque nation, d'exploiter ses richesses et de protéger son industrie, pour assurer son indépendance et sa puissance économique (60). En dépit de son désir, List ne put pas accepter l'offre qui lui était faite, car il était alors immobilisé par une fracture de la jambe. Il proposa comme directeur du journal, un de ses disciples, le Dr Höfken, rédacteur à la *Gazette d'Augsbourg*, qui fut effectivement choisi à sa place.

Mais de graves dissentiments éclatèrent bientôt entre Höfken, qui voulait avant tout défendre les intérêts économiques de la bourgeoisie, et les deux gérants du journal, Jung et Oppenheim, convertis par M. Hess au radicalisme politique de la Gauche hégélienne (61). La rupture fut déterminée par le refus de Höfken d'insérer, contre leur désir, des articles de B. Bauer ; voyant qu'il ne pourrait pas faire prévaloir son point de vue dans le journal, Höfken se retira le 18 janvier 1842.

Sur le conseil de Marx qui semble avoir joué, dès le début, le rôle de *spiritus rector* que devait lui attribuer plus tard le censeur, Höfken fut remplacé par le beau-frère de

(60) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, n° 61, 20 sept. 1841. Dr Vehse, List ; *Das nationale System der politischen Ökonomie*. Éloge enthousiaste du livre de List.

(61) Cf. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*, p. 301.

G. Höfken an D. Oppenheim und G. Jung. Augsburg, 16 déc. 1841.

« Die Fortbildung des deutschen Zollvereins, die Entwicklung des deutschen Handels und der Handelspolitik, die Befreiung des deutschen Volksbewusstseins von allem was die Einigung hemmt, das wäre heute wohl für ein deutsches Blatt die höchste Aufgabe. »

(62) Cf. *id.*, p. 315. Lettre de Höfken aux gérants de la *Gazette Rhénane*, 19-1-42.

« Es ist klar dass, wenn Kogeranten die Aufnahme von Artikeln gegen den Willen des Redakteurs verlangen dürfen, dieser in den Fall kommen kann, das Organ einer ihn widerstrebenden Richtung zu redigiren und in seinem Blatt Ansichten auszusprechen, die nicht die seinigen sind. Um dies zu verhindern wählt man einen Mann zum Redakteur, dessen Gesinnung Bürgschaft leistet für das was man will und hätten sie nur einen Blick in mein Curriculum geworfen, so würden Sie sich überzeugt haben, dass ich kein Anhänger des jungen Hegel-tums bin. »

B. Bauer, Rutenberg (63). Celui-ci entra en fonctions le 3 février, et fit naturellement appel à la collaboration des Jeunes Hégéliens, et en particulier de ses amis berlinois, qui devinrent ainsi les principaux rédacteurs du journal (64).

De ce fait, la *Gazette Rhénane* prit un caractère nouveau. Les questions politiques et économiques furent traitées du point de vue de la philosophie critique (65), et B. Bauer qui, par suite de l'incapacité de Rutenberg, avait pris en fait, avec Hess, la direction du journal, y mena une lutte vigoureuse contre la religion et l'absolutisme, en faveur de la liberté de la presse et de l'enseignement (66). La *Gazette Rhénane* entra ainsi en opposition contre le gouvernement, dépassant en hardiesse tous les autres journaux prussiens. La tournure alerte et spirituelle, que lui donnaient les nouveaux rédacteurs, fit monter rapidement le nombre des abonnés qui passa, en peu de temps, de 400 à 800. Satisfaits de voir que le journal prospérait et soutenait énergiquement leurs revendications,

(63) Cf. *Werke*, I², p. 262 (21-23). Lettre de G. Jung à Ruge, 29 nov. 1841.

« Dr Mager hat sich angeboten (als 1. Redakteur) und einige sind sehr für, ich aber ebensosehr gegen ihn, Dr Marx hat mich noch besonders vor ihm gewarnt. »

Id., p. 279 (1-3). Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842. « Der Rutenberg beschwert mein Gewissen. Ich habe ihn an die Redaktion der Rheinischen gebracht und er ist gänzlich impotent. »

(64) Les principaux collaborateurs étaient :

B. Bauer, E. Bauer, K. Marx, E. Meyen, M. Stirner, L. Buhl, M. Hess, Köppen Nauwerk, Prutz, Mevissen, Camphausen. Cf. H. König, *op. cit.*, p. 10.

(65) Cf. St Paul (censeur de la *Gazette Rhénane*) an *Regierungsrat Bitter*, 27 février 1843. *Hansen, Rheinische Briefe und Acten*, p. 467.

« Die Redaktion... trat mit dem sogenannten Vereine der Freien in Berlin in Verbindung und verfocht von einer wenig energischen Zensur begünstigt, mit steigender Entschiedenheit die Ansichten der Junghegelschen Schule, indem sie Auflösung der Kirche, Konstitution und absolute Pressfreiheit als ihre politischen Dogmen unumwunden bekannte. »

(66) Articles de B. Bauer dans la *Gazette Rhénane* :

Über die neuesten Erscheinungen der englischen Krise, 20-1-1842 ;

Die Rheingrenze, 30-31-1-1842 ;

Die Zersplitterung der Parteien in Frankreich, 10-2-1842 ;

Kirche und Staatsgouvernement, 10-3-1842 ;

Was ist Lehrfreiheit, 27-3-1842 ;

Eine von den Tendenzen der Augsburger Zeitung, 27-3-1842.

les bourgeois de Cologne, qui le commanditaient, ne protestèrent pas contre sa nouvelle tendance.

Ils s'en désintéressaient du reste un peu, et considéraient, sans doute, comme d'inoffensives lubies, ce qui commençait, au contraire, à apparaître fort suspect et dangereux au gouvernement.

A l'annonce de la nomination de Rutenberg comme directeur du journal, le gouvernement qui, depuis le banquet organisé en l'honneur de Welcker, le tenait pour un dangereux révolutionnaire, refusa de transformer la concession provisoire, accordée à la *Gazette Rhénane*, en une concession définitive. Dès le 31 janvier, un des ministres chargés de la censure, von Rochow, mettait en garde le préfet de Cologne, von Gerlach, contre Rutenberg (67) ; le 13 février, dans un Conseil des ministres, il demandait pour la fin du trimestre, la suppression du journal qui, disait-il, s'était donné pour tâche de répandre, en Rhénanie, des idées subversives et d'y provoquer une agitation hostile à l'État et à l'Église. Le 11 mars, le Conseil des ministres invitait le président de la province, von Bodelschwingh, à suspendre le journal le 1^{er} avril, et celui-ci ne fut momentanément sauvé que par l'intervention du président qui,

(67) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Ministerium des Inneren und der Polizei. Censur Sachen. Spec. Lit R.*, n° 33.

Justizminister an Regierungspräsident von Gerlach in Köln. Berlin, 31 janvier 1842.

« Ich beile mich Ew. Ex. davon in Kenntniss zu setzen, dass Dieser Dr Rutenberg ein leidenschaftlicher Verfechter der Junghegelschen Schule, ein tätiger Mitarbeiter der Deutschen Jahrbücher und der Verfasser der entstellenden und böswilligen Artikel der Hamburger und der Leipziger Allg. Zeitung über hiesige Zustände ist...

Es wäre ein ebenso folgenreiches als unangenehmes Ereignis, wenn eine Richtung, die sich durch entschiedene Opposition gegen alles Bestehende in Staat und Kirche besonders bemerklich macht, im Inlande ein öffentliches Organ gewinnen sollte. In der Rheinprovinz haben, so viel bekannt ist, die destruktiven Lehren der Deutschen Jahrbücher bisher keinen bemerkbaren Anklang gefunden und den Versuchen des Dr Rutenberg durch eine von ihm redigirte Zeitung die Provinz für jene Richtung empfänglich zu machen, wird deshalb mit aller Entschiedenheit entgegenzutreten sein. »

redoutant l'effet fâcheux produit par sa suppression brutale, demanda un sursis (68).

C'est dans cette atmosphère d'hostilité, de menaces et de lutte, que Marx fit ses débuts dans la *Gazette Rhénane* ; pendant les trois premiers mois en effet, empêché par des dissentiments de famille, et occupé par les articles promis à Ruge, il ne prit aucune part à la rédaction du journal qu'il avait, cependant, contribué à fonder (69).

Pour collaborer plus aisément à la *Gazette Rhénane*, il vint s'installer à Cologne ; mais comme la vie y était trop bruyante et agitée (70), il se fixa à Bonn, en août, après un séjour de trois mois à Trèves. Il ne devait pas retrouver à Bonn, son ami B. Bauer qui, révoqué en mars, avait quitté cette ville le 5 mai, pour retourner à Berlin.

Il débuta dans le journal par une critique des débats de la Diète Rhénane. Cette Diète qui avait siégé l'année précédente à Dusseldorf, du 23 mai au 25 juillet 1841, était, comme les autres Diètes provinciales, un petit parlement réactionnaire où dominaient les gros propriétaires fonciers. Elle était formée des représentants de chacune des trois anciennes classes sociales : nobles, bourgeois et paysans, mais, comme la majorité requise était des deux tiers et que la noblesse disposait de plus du tiers des voix, celle-ci y régnait en fait, puisqu'aucune disposition ne pouvait être prise sans elle, ou contre elle (71). Pas plus que les autres Diètes, la Diète Rhénane ne répondit aux espérances que les libéraux avaient fondées sur elles ; on pouvait lui appliquer ce jugement que B. Bauer portait le 12 avril 1841,

(68) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Censur Sachen Spec. Lit. R.*, n° 33.

Rapport de v. Bodelschwing aux ministres chargés de la censure. Koblenz, 26 mars 1842.

(69) Sur la collaboration de K. Marx à la *Gazette Rhénane*, cf. *Werke*, I², p. 152-154, article de la *Mannheimer Abendzeitung*, 28 févr. 1843, n° 43.

(70) Cf. *Werke*, I². Lettre de Marx à Ruge, 27 avril 1842, p. 274.

(71) Parmi les 79 membres de la Diète Rhénane, 4 représentaient les princes, 25 les biens fonciers nobles, 25 la bourgeoisie et 25 les paysans.

dans une lettre à Marx, sur la Diète de Westphalie : « Les débats de la Diète sont stupides et leur publication, dans les journaux, est faite pour vous en dégoûter. » (72).

La censure, alors souveraine, exerçait aussi sur les débats des Diètes, ses effets fâcheux ; là, comme dans la presse, on évitait d'aborder de dangereuses questions politiques et l'on se plaisait aux attitudes équivoques, aux demi-mesures, donnant moins de prise à la critique. Et de fait, l'opposition de la Diète Rhénane, que le gouvernement pouvait cependant redouter à cause du conflit religieux, fut des plus tièdes. Elle écarta tout débat sur la question constitutionnelle, soulevée par la Diète de Königsberg et le pamphlet de Jacoby, en 1840, se contenta de demander une atténuation de la censure, au lieu de revendiquer la liberté de la presse, réclamée cependant par une pétition recouverte de plus de 1.000 signatures, et ne s'éleva même pas contre la politique religieuse du gouvernement. Elle ne fit preuve d'énergie, que pour défendre les intérêts des propriétaires fonciers qu'elle représentait ; non contente, en effet, de voter les propositions du gouvernement, tendant à réprimer les atteintes portées à la propriété (vol de bois, délits de chasse, etc.), elle les aggrava (73).

Marx se proposait de montrer, par une critique des débats de la Diète Rhénane, combien ces assemblées provinciales, véritables caricatures de régime parlementaire, répondaient peu aux aspirations et aux besoins du pays, et de souligner ainsi le contraste entre le niveau intellectuel élevé de la Prusse, et la médiocrité de ses institutions politiques.

Pour rédiger ses articles, il se documenta d'une façon

(72) Cf. *Werke*, I², p. 252 (22-26).

(73) Cf. Dr G. Croon, *Der Rheinische Provinziallandtag bis zum Jahre 1874*. Düsseldorf, 1918.

minutieuse, à l'aide du procès-verbal officiel des séances de la Diète Rhénane qui venait de paraître (74). Son plan était de critiquer, d'abord, les débats sur la liberté de la presse et sur la question épiscopale, et d'examiner ensuite l'œuvre législative, proprement dite, de la Diète : lois sur le vol de bois, sur les délits de chasse et le morcellement des terres. De ces cinq articles, seuls le premier et le troisième parurent, le deuxième, qui avait trait à la question épiscopale, fut supprimé par la censure et les deux derniers ne furent pas rédigés. La critique des débats sur la liberté de la presse et la publication des procès-verbaux des séances de la Diète, que le roi avait autorisée, fit l'objet d'une longue étude qui parut au cours du mois de mai (75). Cette critique n'était pas une simple répétition de celle qu'il avait envoyée aux *Annales allemandes*, où, étudiant la censure d'un point de vue général, il avait établi l'incompatibilité existant entre elle et la liberté de la presse (76).

Il critiquait ici la position prise vis-à-vis de la censure, par les différents partis de la Diète, où il ne s'était trouvé aucun défenseur véritable de la liberté, cependant primordiale et indispensable pour assurer le développement rationnel de l'état prussien.

Le représentant des princes faisait l'apologie de la

(74) *Sitzungs Protokolle des sechsten Rheinischen Provinziallandtags*. Coblenz, 1841, 146 p. — Cf. p. 111-117. Fünf und dreissigste Sitzung, 19 Juli. Abänderung des Censurgesetzes.

Verhandlungen des sechsten Rheinischen Provinzial-Landtags nebst dem Allerhöchsten Landtagsabschiede. d. d. Sanssouci den, 7 nov. 1841. Coblenz, 1841.

(75) Cf. *Werke*, I¹, p. 179-229. Die Verhandlungen des 6. rheinischen Landtags. Von einem Rheinländer. Erster Artikel — Debatten über Pressfreiheit und Publikation der Landständischen Verhandlungen. Cf. *Rheinische Zeitung*, nos 125, 128, 130, 132, 135, 139 — 5, 8, 10, 12, 15, 19 mai 1842.

(76) Cf. *Werke*, I², p. 274 (13-17). Lettre de Marx à Ruge, 27 avril 1842. « Der Rheinischen Zeitung habe ich einen langen Aufsatz über unseren letzten rheinischen Landtag zugesandt. Bei Gelegenheit der Pressdebatten komme ich wieder auf Zensur und Pressfreiheit zurück von anderen Gesichtspunkten aus. »

censure, dont l'existence même prouvait, d'après lui, la nécessité d'enchaîner la presse (77). A cet argument classique des conservateurs, contre toute espèce de liberté, Marx répondait en montrant l'état pitoyable de la pensée allemande pendant la Sainte-Alliance, sous le règne de la censure : « Cette période de carême spirituel, pendant laquelle la censure fut strictement appliquée, prouvera à la postérité que, si peu de saints furent capables d'endurer un jeûne de 40 jours, l'Allemagne tout entière, bien que profane, put vivre pendant plus de vingt ans, privée de toute nourriture et production intellectuelle. La presse s'était avilie, au point qu'il est difficile de dire si elle manquait plus de raison que de caractère, si c'était la forme ou bien le fond, qui lui faisait le plus défaut. Dans l'unique domaine de la littérature où l'esprit restait encore vivant, celui de la philosophie, on cessa de parler allemand, car l'allemand avait cessé d'être la langue de la pensée. L'esprit s'exprimait en paroles obscures et mystérieuses, parce que les mots compréhensibles ne devaient plus être raisonnables (78). »

A la différence du représentant des princes, celui de la noblesse ne soutenait pas que la liberté de la presse était mauvaise en soi, mais il prétendait justifier la censure, en alléguant que le peuple n'était pas mûr pour la liberté, et il usait du même argument pour défendre le secret des débats et s'opposer à leur publication (79).

Raillant avec humour cette sotte prétention de parlementaires, de se soustraire au contrôle et à la critique de leurs électeurs, Marx, reprenant la thèse qu'il venait de soutenir dans les *Annales allemandes*, montrait que du point de vue rationnel, seule la liberté de la presse se jus-

(77) Cf. *Werke*, I¹, p. 185 (25-36).

(78) Cf. *id.*, p. 187 (14-28). Critique de la philosophie de Hegel.

(79) Cf. *id.*, p. 192-196.

tifie, car seule elle permet à l'Idée de s'exprimer, à l'Esprit de se manifester (80).

Les excès que la presse peut commettre, disait-il, ne doivent pas être réprimés par la censure, expression de l'arbitraire gouvernemental, mais par une loi sur la presse qui, fondée comme toute loi sur le principe de liberté, marque les limites que la presse s'impose à elle-même. « Les lois ne sont pas des mesures de répression contre la liberté... ce sont au contraire des dispositions générales... qui donnent à la liberté une existence impersonnelle et théorique, indépendante de la volonté arbitraire des individus. Un code est la Charte de liberté d'un peuple (81). » A l'opposé de la presse censurée, nécessairement hypocrite et veule, instrument d'oppression qui avilit à la fois le gouvernement et le peuple (82), la presse libre, expression de la raison et du progrès, libère le peuple en lui faisant prendre conscience de lui-même, et lui donne une notion plus haute de ses devoirs vis-à-vis de l'État. « La presse libre c'est l'esprit du peuple toujours en éveil, c'est la confiance qu'il a en lui-même, le lien qui unit l'individu à l'état et à la société. Elle incarne la civilisation qui transforme les conflits politiques en luttes spirituelles et idéalise ainsi leur nature grossière. C'est la confession qu'un peuple se fait franchement à lui-même, et la confession a, on le sait, un pouvoir de libération. C'est le miroir spirituel où le peuple se contemple et qui lui permet d'arri-

(80) Cf. *Werke*, I¹, p. 201.

(81) Cf. *id.*, p. 209 (45) 210 (1-9).

(82) Cf. *id.*, p. 215 (31-41) : « Demoralisierend wirkt die zensierte Presse. Das potenzierte Laster, die Heuchelei, ist unzertrennlich von ihr, und aus diesem ihrem Grundlaster fließen alle ihre anderen Gebrechen, denen sogar die Anlage zur Tugend fehlt, ihre, selbst ästhetisch betrachtet, eckelhaften Laster der Passivität. Die Regierung hört nur ihre eigene Stimme, sie weiss, dass sie nur ihre eigene Stimme hört und fixiert sich dennoch in der Täuschung, die Volksstimme zu hören... Das Volk seinerseits versinkt teils in politischen Aberglauben, teils in politischen Unglauben, oder ganz vom Staatsleben abgewendet wird es Privatöbel. »

ver à la sagesse, c'est l'âme de l'État que l'on peut colporter dans toutes les chaumières. Elle est universelle, omnipotente et omnisciente (83). »

En face des partisans de la censure, il s'était bien trouvé, à la Diète, des partisans de la liberté de la presse, parmi les représentants de la bourgeoisie et des paysans, mais autant l'attitude de leurs adversaires avait été nette et ferme, autant la leur avait été timorée, hésitante et indécise.

Le représentant de la bourgeoisie avait invoqué la liberté du commerce en faveur de la liberté de la presse. Cet argument, disait Marx, avait l'avantage de poser la question sur un terrain concret, ce qui changeait de la manière nébuleuse et sentimentale dont les Allemands avaient jusqu'alors abordé les problèmes politiques, et qui les avait rendus incapables d'y apporter une solution (84). Marx le rejetait cependant, parce qu'il constituait un danger pour l'activité spirituelle qu'on ne pouvait, disait-il, assimiler à l'activité matérielle. A réclamer la liberté de la presse au nom de la liberté du commerce, on courait, en effet, le risque de rendre la presse vénale et servile, et Marx avait des paroles enflammées pour stigmatiser le journalisme mercenaire (85). Il retenait, par contre, un autre

(83) Cf. *Werke*, I¹, p. 212 (30-41).

(84) Cf. *id.*, p. 219 (43-44), 220 (1-16).

« So originell daher die Betrachtungsweise des Redners auf den ersten Anblick erscheinen mag, so müssen wir ihr doch einen unbedingten Vorzug vor dem haltungslosen, nebelnden und schwebelnden Raisonement jener deutschen Liberalen zuschreiben, welche die Freiheit zu ehren meinen, wenn sie dieselbe in den Sternenhimmel der Einbildung, statt auf den soliden Boden der Wirklichkeit versetzen. Diesen Räsoneurs der Einbildung, diesen sentimentalischen Enthusiasten, die jede Berührung ihres Ideals mit der gemeinen Wirklichkeit als Profanation scheuen, verdanken wir Deutsche zum Teil, dass die Freiheit bis jetzt eine Einbildung und eine Sentimentalität geblieben ist. Die Deutschen sind überhaupt zu Sentiments und Überschwenglichkeiten geneigt, sie haben ein tendre für die Musik der blauen Luft. Es ist also erfreulich, wenn Ihnen die grosse Frage der Idee, von einem derben, reellen, aus der nächsten Umgebung entlehnten Standpunkt demonstriert wird. Die Deutschen sind von Natur devotest, alleruntertänigst, ehrfurchtvollst. Aus lauter Respekt vor den Ideen verwirklichen sie dieselben nicht. »

(85) Cf. *Werke*, I¹, p. 222 (43-45), 223 (1-11).

argument du représentant de la bourgeoisie, argument repris du reste par le député paysan, qui justifiait la liberté de la presse par les besoins nouveaux d'un peuple devenu majeur, à qui la censure doit nécessairement apparaître insupportable. « Dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, il arrive un moment, où les chaînes d'une trop longue tutelle deviennent intolérables, où chacun veut prendre la responsabilité de ses actes. La censure a fait alors son temps et là où elle subsiste encore, elle apparaît comme une contrainte odieuse, qui empêche d'écrire ce qui se dit publiquement ! (86) » Mais ni le représentant des villes, ni le député paysan, n'avaient su tirer les conclusions nécessaires de cet argument et osé revendiquer pour la presse, la liberté entière, aussi Marx terminait-il sa critique par un réquisitoire contre l'esprit de caste qui animait la Diète, et contre l'égoïsme des députés qui, mettant leurs intérêts particuliers au-dessus de l'intérêt général, étaient uniquement soucieux de défendre leurs privilèges (87). De la critique de ces débats, Marx tirait des conclusions idéalistes, du fait qu'il considérait encore l'État et la loi comme l'expression nécessaire de la raison dans le monde (88). Mais cet idéalisme était déjà moins nébuleux

« Der Schriftsteller betrachtet keineswegs seine Arbeiten als Mittel. Sie sind Selbstzwecke, sie sind so wenig Mittel für ihn selbst und für andere, dass er ihrer Existenz seine Existenz aufopfert, wenn's not tut... Die erste Freiheit der Presse besteht darin kein Gewerbe zu sein. Dem Schriftsteller, der sie zum materiellen Mittel herabsetzt, gebührt als Strafe dieser inneren Unfreiheit die äussere, die Zensur, oder vielmehr ist schon seine Existenz seine Strafe. »

(86) Cf. *Werke*, I¹, p. 227 (17-23).

(87) Cf. *Werke*, I¹, p. 228 (20-25). « Werfen wir nun einen Blick auf die Pressdebatten im Ganzen zurück, können wir nicht Herr werden über den öden und unbehaglichen Eindruck, den eine Versammlung von Vertretern der Rheinprovinz hervorbringt, die nur zwischen der absichtlichen Verstocktheit des Privilegiums und der natürlichen Ohnmacht eines halben Liberalismus hin und her schwanken... »

Id., p. 184 (39-41) : « Wir finden den spezifisch ständischen Geist nirgends klarer, entschiedener und voller ausgeprägt als in den Debatten über die Presse. »

(88) Cf. *id.*, p. 210 (5-10).

et moins vague que celui des autres Jeunes Hégéliens. Se plaçant, en effet, résolument sur le terrain des faits, il condamnait la phraséologie et le sentimentalisme qui paralyse l'action (89). Quelques remarques de sa critique attestaient, du reste, son évolution vers le réalisme feuerbachien, qui faisait dériver la pensée de l'être. C'est ainsi qu'il soulignait comme particulièrement juste, du point de vue historique, la thèse du rapporteur de la loi qui considérait que l'évolution du Droit est déterminée par les besoins : « Chaque fois que le développement de l'histoire, qui se poursuit sans arrêt, fait naître d'importants intérêts ou des besoins nouveaux, pour lesquels la législation existante ne contient pas de dispositions suffisantes, de nouvelles lois doivent être créées, pour régler ce nouvel état de choses (90). » Il rejetait ainsi la conception d'un Esprit absolu ou d'une Conscience universelle déterminant le cours des choses, mais comme il conservait, néanmoins, la foi dans la puissance de la pensée, il ne versait pas dans le matérialisme, et dégageait de sa critique, l'idée d'une influence réciproque de l'esprit sur la matière et de la matière sur l'esprit, qui allait devenir une de ses thèses essentielles. « La presse libre, disait-il en effet, c'est le monde idéal qui jaillit sans cesse du monde réel et qui, après s'être nourri de sa substance, retourne en lui pour l'animer (91). »

(89) Cf. *Werke*, II, p. 220 (10-22).

(90) Cf. *id.*, p. 227 (27-31).

(91) Cf. *id.*, p. 212 (41-43).

Il faut également noter une première application, qui deviendra un an plus tard systématique chez Marx, de la théorie feuerbachienne à la politique. Parlant des « chevaliers », il montre que cette classe, qui ne répondait plus à une réalité sociale, était amenée de ce fait à transposer ses aspirations dans un monde irréel (cf. *id.*, p. 199) (8-18).

« Weil die wirkliche Stellung dieser Herren (der Ritter) im modernen Staate keineswegs dem Begriff entspricht, den sie von ihrer Stellung haben, weil sie in einer Welt leben, die jenseits der wirklichen liegt, weil also die Einbildungskraft ihr Kopf und ihr Herz ist, so greifen sie, in der Praxis unbefriedigt, notwendig zur Theorie, aber zur Theorie des Jenseits, zur Religion die jedoch in

Ce brillant début, comme journaliste, répondait à l'attente et à l'espoir de ses amis. Un des gérants du journal, G. Jung, lui écrivait le 14 mai 1842, « Votre article sur la liberté de la presse est magnifique... Meyen m'écrivait récemment que la *Gazette Rhénane* éclipsait déjà les *Annales allemandes* à Berlin, où elle suscitait de l'enthousiasme, et me demandait si vous ne publieriez pas bientôt un article, pour montrer de quoi vous êtes capable (92). » Quelques jours plus tard, en juin, Ruge lui adressait, de son côté, un éloge plus vif encore « Vos commentaires sur la liberté de la presse sont merveilleux, c'est certainement ce qui a été écrit, jusqu'ici, de mieux sur ce sujet (93). »

L'article suivant avait pour objet les débats de la Diète Rhénane sur le conflit entre l'archevêque de Cologne et le gouvernement (94). Cet article qui devait paraître en juillet, fut supprimé par la censure. Marx ne l'envoya pas à Ruge, qui le lui avait demandé pour les *Anecdota* ; on en connaît cependant les grandes lignes, par une lettre qu'il lui adressait le 9 juillet. Dans ce conflit, la Diète n'avait pas pris parti contre le gouvernement et avait repoussé, le 4 juin, à une majorité des 2/3, une proposition d'un représentant des villes, qui tendait à faire juger l'archevêque

ihren Händen eine polemische, von politischen Tendenzen geschwängerte Bitterkeit empfängt und mehr oder weniger bewusst nur der Heiligenmantel für sehr weltliche, aber zugleich sehr phantastische Wünsche wird. »

(92) Cf. *Werke*, I², p. 275 (21-24).

(93) *Id.*, p. 276 (6-7). Lettre de Ruge à Marx, juin 1842.

Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 7 juin 1842, p. 535-536.

Article de Ruge sur la *Gazette Rhénane*.

« Die Rheinische Zeitung enthält viel gediegene Artikel um die sie in Wahrheit zu beneiden ist und zu diesen gehört der Bericht oder vielmehr die Kritik der Debatten des rheinischen Landtags über Pressfreiheit in den Beiblättern zu n^o 130 u. f. Es ist noch nichts Tieferes und es lässt sich auch nichts Gründlicheres über und für Pressfreiheit sagen als wir in n^o 132 Beiblatt lesen.

Wir dürfen uns Glück wünschen zu der Durchbildung, der Genialität und der souveränen Beherrschung ordinärer Gedankenverwirrung, welche hiermit in unserer Publizistik auftritt. »

(94) *Id.*, p. 275 (28-29). Lettre de G. Jung à Marx, 14 mai 1842. « Arbeiten Sie schon an der Erzbischöflichen Geschichte ? Wir werden mit der Pressfreiheit bald fertig sein. »

par les tribunaux, où à le remettre en liberté (95). Trois mois plus tard, du reste, le 21 septembre 1841, Frédéric Guillaume IV donnait satisfaction aux ultramontains et graciait l'archevêque. Marx connaissait bien cette question qui agitait la Rhénanie depuis près de dix ans. On se souvient que son père lui avait adressé, peu avant sa mort, un projet de mémoire destiné à défendre, au nom de la raison d'État, l'attitude du gouvernement prussien. Marx, qui partageait peut-être, alors, cet avis, était maintenant d'opinion différente, et ne songeait nullement à soutenir, dans ce conflit contre l'Église catholique, le gouvernement réactionnaire. D'autre part, il ne voulait pas non plus donner raison à l'Église catholique, qu'il considérait comme le principal soutien des conservateurs et l'adversaire le plus redoutable du rationalisme.

Aussi, critiquant à la fois l'attitude de l'État et celle de l'Église, se proposait-il de montrer qu'ils avaient tort tous les deux, et que chacun avait pris, pour sa défense, la position qui revenait à son adversaire (96). En recourant en effet à l'autorité pour emprisonner l'archevêque, l'État avait usé d'un procédé propre à l'Église, tandis que l'Église, en faisant appel à la légalité, reconnaissait implicitement la suprématie de l'État, ce qui était contraire à son principe. Ce jugement qui ne donnait pas absolument tort à l'Église catholique, dont il paraissait même prendre la défense

(95) Cf. *Sitzungs Protokolle des sechsten Rheinischen Provinzial Landtags*. Coblenz, 1841, p. 8-9. *Fünfte Sitzung*, 4 juin 1841.

(96) Cf. *Werke*, I², p. 277 (33-45). Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842. « Mein zweiter Artikel über den Landtag betreffend die kirchlichen Wirren ist gestrichen. Ich habe darin nachgewiesen, wie die Verteidiger des Staates sich auf kirchlichen und die Verteidiger der Kirche sich auf staatlichen Standpunkt gestellt. Dieser Inzident ist der Rheinischen um so unlieber, als die dummen Kölnischen Katholiken in die Falle gelaufen und die Verteidigung des Erzbischofs Abonnenten gelockt hätte. Sie haben übrigens schwerlich eine Vorstellung wie niederträchtig die Gewaltleute mit dem orthodoxen Dickkopf umgesprungen sind. Aber der Erfolg hat das Werk gekrönt ; Preussen hat dem Papst vor aller Welt die Pantoffel geküsst, und unsere Regierungsmaschinen gehen über die Strasse ohne zu erröten. »

contre les procédés de l'État, était dicté par des raisons d'opportunité. La Rhénanie était en effet un pays profondément catholique, et la *Gazette Rhénane*, qui luttait déjà avec peine contre la répression gouvernementale, ne pouvait pas s'aliéner, par surcroît, les lecteurs catholiques en condamnant brutalement la politique ultramontaine (97). Il était à la fois délicat et très important pour elle, de prendre parti dans cette question. Il lui fallait en effet séparer son attitude de celle des ultramontains, sans trop éveiller leur hostilité, et montrer, chose nouvelle en Rhénanie, que l'on pouvait combattre le gouvernement, sans prendre parti pour l'Église.

Marx s'était flatté d'avoir résolu habilement ce problème par la position qu'il avait prise, et déplorait la suppression de cet article qui, dans sa pensée, devait amener au journal de nouveaux lecteurs, parmi les catholiques (98). Ce calcul n'était sans doute pas faux, puisque la *Gazette Rhénane* était alors violemment prise à parti par la *Gazette de Cologne*, favorable aux ultramontains, qui ne la voyait pas, sans dépit, devenir pour elle un concurrent redoutable.

Le 28 juin, son rédacteur en chef, Hermes, l'accusait en effet d'attaquer le christianisme, fondement de l'État, et invitait le gouvernement à interdire la discussion de questions philosophiques ou religieuses, dans la presse (99).

(97) Cf. *Werke*, I², p. 262 (30-32). Lettre de G. Jung à Ruge, 29 nov. 1841.

« Zwei Bedingungen müssten den Korrespondenten gemacht werden, äusserste Schonung des Katholicismus, und populäre aber in politischer Beziehung verdeckte Sprache. »

(98) Cf. *id.*, p. 277 (37-40). Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842.

(99) Cf. Sur l'article de Hermes, *Rheinische Zeitung*, 8 juillet 1842.

Vom Rhein, 30 Juni. Deutschland mag sich auf einen heftigen Kampf vorbereiten... Es ist der Streit, den in nächster Zeit die Junghegelianer in Betreff ihrer religiösen Ansichten gegen den Dr Hermes in Köln zu bestehen haben werden. Dr Hermes hat sie in der *Kölnischen Zeitung* vom 28 Juni zwar nicht herausgefordert, aber er hat sie, wie das einst dem Jungen Deutschland von Stuttgart aus begegnete, denunciirt, er hat gegen « ihre eckelerregende Auswüchse eines knabenhaften Übermuts » die Censur zu Hilfe gerufen. Man sollte kaum glauben, dass in einer Zeit wo alle Geister danach ringen sich aus den

Ce fut Marx qui se chargea de la réponse (100). Après avoir stigmatisé l'article de Hermes comme une vile dénonciation, Marx revendiquait pour la presse, dont le rôle est d'éclairer et de former les esprits, le droit de traiter, du point de vue philosophique, les questions religieuses et politiques. L'attitude de Hermes, disait-il, vient de sa conception de l'État chrétien qui doit, en effet, nécessairement interdire toute critique philosophique, et même toute recherche scientifique, susceptible de porter atteinte à la religion (101). Mais l'État chrétien n'est pas l'État véritable. Celui-ci, fondé sur la raison, se développe, comme le montre l'histoire, par la critique philosophique qui doit lui servir de guide (102). La philosophie, à vrai dire, n'a pas eu toujours conscience de cette haute mission et, ces dernières années en particulier, elle ne l'a remplie qu'imparfaitement. Au lieu de mener le combat contre la réaction politique et religieuse, elle s'est réfugiée dans la spéculation abstraite et n'a pas exercé, comme elle aurait dû le faire, une influence directe et efficace sur le cours des événements.

Après Ruge et Hess, Marx soulignait ainsi la nécessité, pour la philosophie, de passer de la théorie à l'action et d'agir, par la critique, sur l'esprit public (103). Comme il

Banden der Censur frei zu machen, noch jemand zu finden wäre, der die Censur herab oder heraufbeschwört und sich ihr gleichsam zum Bundesgenossen anbietet.

Cf. K. Buchheim, *Die Geschichte der Kölnischen Zeitung*, Köln, 1930, II, p. 252-253.

(100) Cf. *Werke*, I¹, p. 232-250 ; *Der leitende Artikel* in n° 179 der *Kölnischen Zeitung*. *Rheinische Zeitung*, n° 191-193-195 — 10-12-14 juillet 1842.

Cf. *Werke*, I², p. 278 (2-10). Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842.

« In der *Kölnischen Zeitung* hat der Schreiber der Leadingartikel, Hermes... die Partie des Christentums gegen die philosophischen Zeitungen in Königsberg und Köln ergriffen. Wenn der Zensor nicht wieder einen Streich spielt, wird in dem nächsten Beiblatt eine Replik von mir erscheinen. Die religiöse Partei ist am Rhein die gefährlichste. Die Opposition hat sich letzter Zeit zu sehr daran gewöhnt, innerhalb der Kirche zu opponieren. »

(101) Cf. *Werke*, I¹, p. 235 (33-45).

(102) Cf. *id.*, p. 239-241.

(103) Cf. *id.*, p. 242 (24-33).

« Die Philosophie, vor allem die deutsche Philosophie hat einen Hang zur

l'avait fait dans son article sur la presse, à propos des lois, Marx montrait ici, que la philosophie est l'expression de l'évolution sociale et que, selon un mode d'action et de réaction de la matière sur l'esprit et de l'esprit sur la matière, toute philosophie est engendrée par les besoins et les tendances de son époque, sur laquelle, à son tour, elle agit : « Les philosophes ne sortent pas de terre comme des champignons, ils sont le produit de leur temps, de leur peuple, dont l'essence la plus subtile, la plus ténue, la plus précieuse, passe dans les idées philosophiques. Le même esprit, qui fait construire les chemins de fer par l'industrie, engendre les idées dans le cerveau des philosophes... Le fait que toute véritable philosophie est la quintessence spirituelle de son temps, implique que le moment arrive nécessairement, où la philosophie entre en contact, en action et en réaction avec le monde, non pas simplement d'une façon intérieure, par son contenu spirituel, mais d'une façon extérieure, par la forme même qu'elle revêt. Elle cesse alors d'être un système qui s'oppose à un autre système, elle devient la philosophie qui s'oppose au monde, la philosophie du monde présent (104). » Quand la philosophie prend contact avec la réalité, son influence et son action se marquent d'abord, d'une manière indirecte, par les attaques de ses ennemis et en particulier de l'Église (105). Elle y répond par la critique de la religion, puis par celle des institutions politiques. Cette critique, justifiée

Einsamkeit, zur systematischen Abschliessung, zur leidenschaftslosen Selbstbeschauung, die sie dem schlagfertigen, tageslauten, nur in der Mitteilung sich geniessenden Charakter der Zeitungen von vornherein entfremdet gegenüberstellt. Die Philosophie in ihrer systematischen Entwicklung begriffen ist unpopulär, ihr geheimes Wesen in sich selbst erscheint dem profanen Auge als ein ebenso überspanntes wie unpraktisches Treiben ; sie gilt für einen Professor der Zauberkünste, dessen Beschwörungen feierlich klingen, weil man sie nicht versteht. »

(104) Cf. *Werke*, I¹, p. 242 (36-42), 243 (6-13).

(105) Cf. *id.*, p. 243 (22-29).

par les attaques dont elle est l'objet, est du reste, quoiqu'en pense Hermes, légitime en soi ; on ne saurait en effet refuser à la philosophie, le droit que l'on accorde à la religion, d'exercer une action sur la politique, car la philosophie, expression de la raison, est plus qualifiée que la religion pour diriger l'État (106). Seul l'État théocratique serait en droit de supprimer toute critique philosophique ; l'État chrétien ne le peut pas, car il se trouve en face du dilemme suivant : ou bien il s'identifie avec l'État rationnel et il lui suffit alors, pour être chrétien, de suivre les principes de la philosophie, ou bien l'État rationnel est incompatible avec la religion, et c'est alors, en dehors d'elle, que l'État doit se développer, car la religion ne peut vouloir que ce développement soit contraire à la raison (107). Ainsi, c'est sur la raison qu'il faut fonder l'État, et l'heure est venue pour la philosophie, d'agir, afin que le parti de la pensée devienne celui du progrès.

Après cette critique du rôle de la religion dans l'État, Marx, reprenant l'article sur l'École historique du Droit qu'il avait proposé à Ruge pour les *Anecdota*, dirigea son attaque contre les principes de cette école qui, avec les principes chrétiens, inspiraient la politique du gouvernement prussien (108).

Il montrait, à propos du manifeste que cette école avait publié en l'honneur de son fondateur Hugo (109), que la doctrine de celui-ci n'était qu'une déformation de la philosophie kantienne, dont elle prétendait s'inspirer. Partant

(106) Cf. *Werke*, I¹, p. 246 (4-7) : « Es scheint von vornherein die Weisheit der Welt, die Philosophie, mehr Recht zu haben, sich um das Recht dieser Welt, um den Staat zu kümmern als die Weisheit jener Welt, die Religion. »

(107) Cf. *id.*, p. 248 (10-23).

(108) Cf. *Werke*, I², p. 274. Lettre de Marx à Ruge, 27 avril 1842. *Werke*, I¹, p. 251-259. *Das philosophische Manifest der historischen Rechtsschule*. (*Rheinische Zeitung*, 9 août 1842).

(109) Sur Hugo. Cf. *Hallische Jahrbücher*, 24 août 1838, p. 1620-1621.

F..., *Das Wollen der historischen Schule und ihr Vollbringen*.

du postulat kantien, que le vrai n'est pas connaissable en soi, Hugo en concluait qu'au lieu de rechercher, comme les partisans du Droit naturel, un droit théorique, il fallait s'en tenir au droit existant, au droit « positif », sans chercher à le modifier du point de vue rationnel. Son scepticisme vis-à-vis de la raison l'amenait ainsi, par un renversement du principe du XVIII^e siècle, à nier, non plus la rationalité du réel, mais la réalité du rationnel, et à admettre, en le justifiant par le seul fait de son existence, l'élément irrationnel dans le droit (IIIO).

De là vient, disait Marx, l'immoralité foncière de la doctrine de Hugo qui fait l'apologie du despotisme et de la violence. Ses disciples, qui constituent l'École historique du Droit, ont voilé de sentimentalisme et de romantisme cette théorie brutale, mais ils en ont conservé le fond irrationnel et immoral (III).

Comme son maître Gans, Marx soulignait, dans un but de polémique, les tendances conservatrices de l'École historique du Droit, et passait sous silence son mérite, qui avait été de s'attacher à l'étude du droit concret, au lieu de se livrer, comme on l'avait fait avant elle, à des spéculations sur le droit théorique. Il se montrait, en cela, un disciple ingrat de Savigny dont il adoptait maintenant la méthode, sinon les principes, puisqu'il s'efforçait de dégager de la critique de la réalité elle-même, sa doctrine politique.

(IIIO) Cf. *Werke*, I¹, p. 252 (12-19) et 253 (24-30).

« Hugo missdeutet den Meister Kant dahin, dass weil wir das Wahre nicht wissen können, wir konsequenterweise, das Unwahre, wenn es nur existirt, für vollgültig passieren lassen. Hugo ist ein Skeptiker gegen das notwendige Wesen der Dinge, um ein Hoffmann gegen ihre zufällige Erscheinung zu sein. Er sucht daher keineswegs zu beweisen, dass das Positive vernünftig sei, er sucht zu beweisen, dass das Positive nicht vernünftig sei... »

« Hugo ist also vollendeter Skeptiker. Die Skepsis des achtzehnten Jahrhunderts gegen die Vernunft des Bestehenden erscheint bei ihm als Skepsis gegen das Bestehen der Vernunft. Er adoptiert die Aufklärung, er sieht in dem Positiven nichts Vernünftiges mehr, aber nur, um in dem Vernünftigen nichts Positives mehr sehen zu dürfen. »

(III) Cf. *Werke*, I¹, p. 254-259.

Cette critique, acérée et pénétrante, devenait particulièrement redoutable pour le gouvernement, qui devait nécessairement y répondre par une aggravation de la censure (112). Le 4 juillet, un des gérants du journal, D. Oppenheim, écrivait en effet à Marx « L'article (sur la *Gazette de Cologne*) est excellent, mais je crains que le maudit censeur ne fasse usage de ses ciseaux. Vous n'avez pas idée de la sévérité, aussi implacable qu'injuste, avec laquelle ce coquin censure notre journal (113). »

C'est au milieu de difficultés croissantes, soulevées par le gouvernement, que Marx fut appelé, le 18 octobre 1842, à remplacer Rutenberg à la tête du journal (114). Depuis le mois d'août, il le dirigeait du reste en fait, et dans une lettre à D. Oppenheim, où il critiquait un article d'E. Bauer sur la monarchie constitutionnelle, il en traçait déjà la ligne politique (115).

(112) Cf. *Votum des Ministers des Innern von Rochow über die Frage des Weiterbestehens der Rheinischen Zeitung*. Berlin, 18 mai 1842. (Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*, p. 338-339).

« Die Rheinische Zeitung trägt auf das Entschiedenste den Charakter einer Partei — und Oppositionsblattes. Sie hat sich... die Aufgabe gestellt französisch-liberale Ideen in Deutschland zu propagieren und dem konstitutionellen Staat als dem allein zeitgemässen das Wort zu reden. Dieser Ansicht sucht sie sowohl auf dem Wege wissenschaftlicher Begründung, indem sie den konstitutionellen Staat als die notwendige Konsequenz der deutschen Philosophie darzustellen sucht, als auch durch unausgesetzte Angriffe gegen die bestehende Verfassung Eingang zu verschaffen... »

« Die Rheinische Zeitung gibt sich als ein entschiedenes Organ der jung-hegelschen Propaganda; wie sie in politischer Beziehung dem Rationalismus französischer Staatstheorien das Wort redet, so bekennt sie sich in religiöser Hinsicht ohne Hehl zu dem Unglauben der Hallischen Jahrbücher und zu der Meinung, dass die heutige Philosophie das Christentum ersetze. »

(113) Cf. *Werke*, I², p. 276 (24-27).

(114) Cf. *Werke*, I², p. 277 (31-33). Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842.

« Glauben Sie übrigens nicht, dass wir am Rhein in einem politischen Eldorado leben. Es gehört die konsequenteste Zähigkeit dazu, um eine Zeitung, wie die Rheinische, durchzuschlagen. »

Sur le choix de Marx comme rédacteur en chef, cf. Hansen, *Rh. Briefe und Acten*, p. 395. Lettre de Prutz 8-12-1842 (sans doute à D. Oppenheim). « Rutenberg haben Sie aufgeben müssen, ist es richtig dass Marx an seine Stelle getreten? So gratulier'ich von Herzen, denn Marx hat bei unserem kurzen Zusammensein den Eindruck eines eminenten Talents auf mich gemacht. »

(115) Cf. *Werke*, I², p. 280. Lettre de Marx à Oppenheim, 25 août 1842.

Marx se montra, dans ses nouvelles fonctions, aussi énergique qu'habile. Sous sa direction, le journal, resté jusqu'alors à peu près stationnaire, se développa rapidement. Dès le 10 novembre, le nouveau président de la province, von Schaper, qui, en août, avait annoncé sa disparition prochaine aux ministres chargés de la censure (116), leur rapportait que le nombre des abonnés augmentait rapidement, et que sa tendance devenait de plus en plus mauvaise (117). Le premier article que Marx écrivit en qualité de rédacteur en chef, fut une réponse à la *Gazette d'Augsbourg* qui avait accusé la *Gazette Rhénane* de tendances communistes (118). Dans le courant de l'été 1842, une certaine tendance au communisme s'était en effet manifestée dans ce journal. Les administrateurs et les rédacteurs avaient fondé un cercle « Jeune Allemagne » où ils se réunissaient une fois par semaine, pour discuter de questions politiques et sociales. Il y avait là Jung, Hess, Mevissen, Schramm, Brüggemann, Bürgers, d'Ester et, à partir d'octobre, K. Marx.

L'un d'eux, Mevissen, avait noué, au cours d'un séjour en France, des relations avec les Saint-Simoniens, et adopté leurs vues sur le rôle de l'industrie et des banques dans la vie moderne. Au retour d'un voyage qu'il avait fait en août, en Angleterre, il écrivit dans la *Gazette Rhénane* trois articles, où il exposait les conséquences du mouvement

(116) Cf. *Geheimes Staatsarchiv*. Ministerium des Inneren und der Polizei. *Rheinische Zeitung*. *Censur Sachen Spec. Lit R.*, n° 33.

Rapport du président von Schaper du 6 août 1842.

Id., du 15 octobre 1842.

« Die Tendenz der Rh. Z. ist nur verneinend. Sie greift mit jugendlichem Uebermut das Bestehende in Staat und Kirche an, ohne etwas Besseres an die Stelle zu setzen. Nicht ohne Geist redigiert hat sie dennoch den erwarteten Anklang in der Rheinprovinz bisher nicht gefunden. »

Il annonce que son tirage est de 885 exemplaires, ce qui par rapport aux 8.050 abonnés de la *Gazette de Cologne* représentait une proportion de 1 à 10.

(117) Cf. *id.*, Rapport du président von Schaper du 10 novembre 1842.

(118) Cf. n° 284 de la *Gazette d'Augsbourg*.

industriel anglais. La concurrence, disait-il, détermine une diminution croissante des salaires et engendre des conflits sociaux. La révolution a pu être évitée, jusqu'ici, grâce à la résistance de la classe moyenne contre le prolétariat, mais elle éclatera, si le gouvernement ne prend pas les mesures nécessaires pour pallier aux crises et au chômage (119).

M. Hess, acquis au communisme, profitait de ce qu'il était chargé de la rédaction des articles concernant la France, pour exposer ses idées d'une manière indirecte, en critiquant le libéralisme et la monarchie constitutionnelle (120). Il montrait que la question essentielle était la question sociale, qui n'avait pas été résolue par la Révolution française, et que la monarchie constitutionnelle, prônée par les libéraux comme une panacée, était également incapable de résoudre (121). Le conflit entre le paupérisme et l'aristocratie financière était, disait-il, l'écueil du libéralisme. Ce conflit qu'aucun gouvernement, si radical fût-il, ne pouvait apaiser, devait nécessairement provoquer

(119) Cf. Hansen, *Mevissen*, I, p. 263-266. Cf. *Rheinische Zeitung*, n° 256, 261, 263 (Beiblatt). 13-18-20 sept. 1842. *Mevissen, Englische Zustände*.

Beiblatt, 13 sept.

« Jetzt wo die Industrie des Continents wie die Industrie Nordamerikas mit raschen Schritten ihrer Emanzipation entgegenschreitet, beginnt der Absatz der englischen Manufakturen zu stocken, viele Hände haben keine Beschäftigung mehr, die Konkurrenz dieser unerschäftigten Hände drückt den Lohn und der gedrückte Lohn reicht nicht mehr zur Beschaffung der Bedürfnisse der Arbeiterklasse. Fallissements und Verarmung werden folgen und, wenn das Elend weit genug verbreitet sein wird, wird es mit der Kraft der Verzweiflung eine Umwälzung im Besitze erschwingen. »

Beiblatt, 18 sept.

« Die Not muss bei der bestehenden Vertretung des Besitzes unbedingt fort dauern oder sehr schnell wiederkehren, denn die grosse Masse der Nation ist gewaltsam dadurch, dass sie vom freien Grundbesitz ausgeschlossen, in die Industrie hereingeworfen und treibt diese Industrie mit Allgewalt vorwärts. »

(120) Cf. *Rheinische Zeitung*, 19 avril 1842 : « Das Rätsel des 19 Jahrhunderts »

Id., 17 mai : « Deutschland und Frankreich in Bezug auf die Zentralisationsfrage. »

Id., 12 juin : « Die Tagespresse in Deutschland und Frankreich, »

Id., 11 sept. : « Die politischen Parteien in Deutschland. »

(121) Cf. *Das Rätsel des 19 Jahrhunderts*.

une révolution sociale (122). Seul le communisme apportait à son avis la solution de ce problème, aussi l'envisageait-on déjà, en France et en Angleterre, comme l'organisation future de la société (123). Ces articles servirent de prétexte à la *Gazette d'Augsbourg*, qui avait cependant publié, sur ce sujet, des correspondances aussi tendancieuses de H. Heine (124), pour accuser la *Gazette Rhénane* de communisme. Son attaque, provoquée par le dépit de voir ce journal lui disputer le premier rang dans la presse libérale, était aussi habile que perfide. Elle faisait allusion aux fils de riches commerçants et industriels, commanditaires du journal, qui jouaient avec les idées socialistes, sans penser le moins du monde à partager leur fortune avec les ouvriers, et elle montrait que c'était pure sottise que menacer la bourgeoisie allemande, qui naissait à peine, du sort de la noblesse française (125).

(122) Cf. Zlocisti, *Moses Hess, sozialistische Aufsätze*. Berlin, 1921, p. 25-26. *Rheinische Zeitung*, article du 26 juin (sans titre).

P. 25 : « Wenn man den misslichen sozialen Verhältnissen, die jetzt in England bald den Gipfelpunkt ihrer Erträglichkeit erreicht haben, die Behauptung entgegenstellt, es habe zu allen Zeiten, in allen Staaten, unter allen Verfassungen Arme und Reiche gegeben, so liegt gerade in der Wahrheit dieser Behauptung nichts Tröstliches sondern eben das Trostlose, dass keine politische Reform, auch die radikalste nicht, imstande ist, in diesen Verhältnissen eine Änderung hervorzubringen. »

P. 26 : « Die Industrie, welche aus den Händen des Volkes in die Maschinen der Kapitalisten übergegangen ist ; der Handel, sonst vielfach im Kleinen und von vielen Kleinen betrieben, jetzt immer mehr in den Händen weniger grossen unternehmenden Kapitalisten oder Abenteurer (sogenannter Schwindler) ; der durch die Erbgesetze zusammengehaltene und in den Händen weniger Aristokraten wuchernde Grundbesitz, sowie überhaupt die in einzelnen Familien sich fortpflanzenden und wuchernden grossen Kapitalien ; alle diese Verhältnisse, die überall vornehmlich in England existieren und wenn nicht ausschliesslich so doch hauptsächlich und wesentlich die Ursachen zu jener bevorstehenden Katastrophe bilden, sind keine politischen, sondern soziale Zustände. »

(123) Le 29 sept. il reproduisait un article de Weitling « Die Regierungsform des communistischen Prinzips » paru dans *Die Junge Generation*. Le 7 oct. (correspondance de Strasbourg du 30 sept.) il comparait à la fin du compte rendu d'un congrès de savants tenu à Strasbourg, où l'on avait discuté les théories socialistes françaises, la lutte des prolétaires contre la bourgeoisie à la lutte de la bourgeoisie contre la noblesse, qui avait abouti à la révolution de 1789.

(124) Cf. H. Lichtenberger, *H. Heine*, p. 169-172. Correspondances de Heine à la *Gazette d'Augsbourg*, 11 et 24 déc. 1841 ; 20 juin et 12 juillet 1842.

(125) Cf. *Angsburger Allgemeine Zeitung* (n° 284), 11 octobre. *Die Kommunistenlehre*.

Marx répondit à cette accusation par un article assez terne, qui trahissait son embarras devant une question qu'il connaissait mal (126). Le communisme, à son avis, ne se posait en Allemagne que d'une manière théorique, mais il n'en constituait pas moins une question sérieuse que l'on ne pouvait trancher en une phrase, comme le faisait la *Gazette d'Augsbourg* (127). Il ajoutait qu'il se proposait d'étudier cette grave question, à la solution de laquelle deux grands peuples travaillaient, et le ton chaleureux sur lequel il faisait cette déclaration, annonçait qu'il ne devait pas tarder à devenir, lui-même, un adepte de la doctrine communiste. Il terminait en effet par ces mots : « Nous sommes convaincus, que le danger réside moins dans le fait de mettre le communisme en pratique, que dans l'élaboration même de la théorie communiste, car, aux tentatives de réaliser le communisme, on peut, même quand elles sont appuyées par un mouvement de masse, répondre par le canon, dès qu'elles apparaissent dangereuses, tandis que les idées qui s'emparent de notre intelligence, de notre âme et de notre conscience, sont des chaînes auxquelles on ne peut s'arracher sans déchirer son cœur, des démons que l'on ne peut vaincre qu'en se soumettant à eux (128). »

Cet article, dont l'auteur était sans doute Höfken, devenu rédacteur de ce journal après son départ de la *Gazette Rhénane*, faisait suite à une polémique ouverte contre un article de B. Bauer accusé de tendances jacobines (Réponse de B. Bauer, *R. Zeit.* 24 avril 1842. « Der Terrorismus der *Augsburger Allgemeinen Zeitung* ».) Cf. *Werke*, I¹, Introduction, p. L-LII.

(126) Cf. *Werke*, I¹, p. 260-265. *Rheinische Zeitung*, n° 289, 16 oct. 1842. « Der Kommunismus und die *Augsburger Allgemeine Zeitung*. »

Cf. Sur cet article : Marx, *Zur Kritik der politischen Ökonomie* 9. Auflage. Stuttgart, 1922 ; Vorwort, p. LIV.

« Andererseits hatte zu jener Zeit, wo der gute Wille « weiter zu gehen » Sachkenntnis vielfach aufwog, ein schwach philosophisch gefärbtes Echo des französischen Sozialismus und Kommunismus sich in der *Rheinischen Zeitung* hörbar gemacht. Ich erklärte mich gegen diese Stümperei, gestand aber zugleich in einer Kontroverse mit der *Allgemeinen Augsburger Zeitung* rund heraus, dass meine bisherigen Studien mir nicht erlaubten, irgend ein Urteil über den Inhalt der französischen Richtungen selbst zu wagen. »

(127) Cf. *Werke*, I¹, 263 (17-27).

(128) Cf. *id.*, p. 263 (35-44).

Bien que porté ainsi, par un penchant sentimental, vers le communisme, K. Marx ne s'y rallia cependant pas, tant qu'il resta à la tête du journal. Il ne se rendait pas encore compte de l'origine et de la raison des maux sociaux, qu'il attribuait, avec tous les Jeunes Hégéliens du reste, à l'exception de M. Hess, à une mauvaise organisation de l'État. Demeurant attaché à la doctrine hégélienne, il lui semblait que la question sociale devait trouver sa solution dans une réforme de l'État, à qui il était dévolu de régler, dans sa haute sagesse, l'organisation et l'évolution de la société (129).

Sa connaissance encore imparfaite des questions sociales et son impuissance à les résoudre, apparaît dans son troisième article sur les débats de la Diète Rhénane, qui avait trait à la loi tendant à réprimer le vol de bois (130).

Cette loi marquait une des phases de la lutte menée par le capitalisme, contre les derniers vestiges de la propriété commune du sol. Le vol de bois, ainsi que les délits de

(129) Sur Marx et l'idée d'État.

Cf. *Werke*, I¹, p. 249 (30-40). « Der leitende Artikel der *Kölnischen Zeitung*. »

« Wenn die früheren philosophischen Staatslehrer aus den Trieben, sei es des Ehrgeizes, sei es der Geselligkeit, oder zwar aus der Vernunft, aber nicht aus der Vernunft der Gesellschaft sondern aus der Vernunft des Individuums den Staat konstruierten : so die ideellere und gründlichere Ansicht der neuesten Philosophie aus der Idee des Ganzen. Sie betrachtet den Staat als den grossen Organismus, in welchem die rechtliche, sittliche und politische Freiheit ihre Verwirklichung zu erhalten hat und der einzelne Staatsbürger in den Staatsgesetzen nur den Naturgesetzen seiner eigenen Vernunft, der menschlichen Vernunft gehorcht. »

(130) Cf. *Werke*, I¹, p. 266-304. *Debatten über das Holzdiebstahlgesez Rheinische Zeitung*, n^{os} 298, 300, 303, 305, 307 — 25, 27, 30 oct. ; 1^{er}. 3 nov. 1842.

Sur cet article cf. *Werke*, I¹, Introduction, p. LIV-LV.

Hans Stein, *Karl Marx und der rheinische Pauperismus im Vormärz*, XIV Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins. Köln 1932, p. 130-135.

Cet article fut rédigé pendant le mois d'octobre 1842. Cf. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*, p. 369 ; L. Camphausen an O. Camphausen. Köln 28-X-1842.

Cf. *Sitzungsprotokolle des sechsten Rheinischen Provinzial-Landtags*. Coblenz 1841, p. 21-29. — Séances des 15-16-17 juin 1841.

Marx a emprunté ses principaux arguments aux discours des députés des villes, cf. p. 21-22.

chasse et de pacage, devenus très fréquents par suite de la misère croissante des paysans, étaient réprimés de plus en plus sévèrement, et ils avaient fait l'objet, en 1836, des trois quarts des poursuites judiciaires en Prusse (150.000 sur 200.000) (131).

La sévérité du gouvernement, dans la répression de ces délits, n'avait pas paru suffisante aux députés de la Diète, qui, en qualité de propriétaires fonciers, étaient directement intéressés à ce qu'ils fussent durement punis. Ils avaient aggravé le projet de loi gouvernemental et transformé le vol de bois, considéré jusqu'alors comme un simple délit, en un vol qualifié, c'est-à-dire en un crime passible des travaux forcés (132).

Dans sa critique de cette loi, dont tous les détails faisaient ressortir les sentiments égoïstes et intéressés des membres de la Diète, Marx trouvait des accents éloquents et indignés pour défendre les pauvres gens, en faveur de qui il revendiquait le droit coutumier (133).

En supprimant ce droit, en interdisant aux pauvres de ramasser du bois, on aboutissait à infliger aux délinquants une peine inique, dont la gravité était tout à fait disproportionnée à la faute commise (134). Pour arriver à ce résultat aussi injuste que fâcheux, puisqu'on excluait ainsi de l'État des gens qui n'avaient commis aucun crime, les députés avaient violé tous les principes auxquels doivent obéir les lois. C'est ainsi que le garde, qui avait appréhendé le délinquant, était chargé de fixer le montant

(131) Cf. H. Stein, *op. cit.*, 133-134.

(132) Cf. *Werke*, I¹, p. 268-269.

(133) Cf. *Werke*, I¹, p. 271 (37-44). « Wir unpraktischen Menschen aber nehmen für die arme politisch und sozial besitzlose Menge in Anspruch, was das gelehrte und gelehrige Bediententum der sogenannten Historiker als den wahren Stein der Weisen erfunden hat, um jede unlautere Anmassung in lauterer Rechtsgold zu verwandeln. Wir vindizieren der Armut das Gewohnheitsrecht und zwar ein Gewohnheitsrecht, welches nicht lokal, ein Gewohnheitsrecht welches das Gewohnheitsrecht der Armut in allen Ländern ist. »

(134) *Id.*, p. 277-278.

des dommages-intérêts. Devenant de ce fait, contre toute justice, à la fois juge et partie, le garde était naturellement amené, en tant qu'expert, à servir les intérêts de son maître, au détriment de ceux du délinquant (135). D'autre part, la peine prononcée devait être subie au profit du propriétaire qui, par cette disposition rappelant en fait le servage, percevait non seulement des dommages-intérêts, mais se substituait à l'État pour bénéficier de l'amende infligée (136).

L'étude de cette loi montrait une fois de plus à Marx, que la Diète mettait le pouvoir législatif au service de ses intérêts privés. « Cet exposé, disait-il en concluant, nous a montré comment la Diète rabaisse le pouvoir législatif, les autorités administratives, la personne de l'accusé, l'idée d'État, le crime même et son châtiment, à n'être que de vils instruments de l'intérêt privé... La Diète a voté sur la question de savoir s'il fallait sacrifier ou non les principes juridiques aux intérêts des propriétaires, et l'intérêt l'a emporté sur le droit... Elle a ainsi pleinement accompli son office en considérant, ce qui est son rôle, la défense d'intérêts privés comme une fin en soi (137). »

Dans cet article, où l'on sentait vibrer l'indignation de Marx contre les propriétaires qui voulaient s'assurer, au mépris de la justice, de la loi et des intérêts de l'État, la personne et les biens des délinquants, on voyait s'accroître son évolution vers le communisme. Il ne s'y ralliait cependant pas encore et, s'il prenait avec chaleur la défense des pauvres gens opprimés, il les défendait par des arguments

(135) Cf. *Werke*, I¹, p. 279-281.

(136) *Id.*, p. 288-297.

(137) Cf. *Werke*, I¹, p. 300 (32-36) et 303 (5-8-19-22). Cf. *id.*, p. 303 (30-35) — « Wir sind nur mit Widerstreben dieser langweiligen und geistlosen Debatten gefolgt, aber wir hielten es für unsere Pflicht an einem Beispiel zu zeigen, was von einer Ständerversammlung von Sonderinteressen, würde sie einmal ernstlich zur Gesetzgebung berufen, zu erwarten sei. »

juridiques et moraux, non pas économiques et sociaux (138).

Ayant découvert dans un cas particulier que la loi était l'expression d'intérêts privés, il ne songeait pas à étendre cette constatation à toutes les lois et à critiquer, de ce point de vue, l'ensemble des institutions politiques. Pénétré d'idéalisme hégélien, il opposait au contraire à ce cas particulier la loi en général, qui restait à ses yeux l'expression de la justice et de la raison, et il considérait cette iniquité juridique comme une atteinte portée par le « vil matérialisme » à l'esprit même de l'État (139).

Cette conception encore purement juridique et morale de l'État et des lois, lui aurait permis de faire, de la loi sur les délits de chasse, une critique analogue à celle qu'il venait de faire de la loi sur le vol de bois. Mais il n'aurait pas pu résoudre par elle la question du morcellement des terres, qui devait faire l'objet de son dernier article sur les débats de la Diète (140).

(138) Comme la note en effet Mehring (Nachlass I p. 385), il ne faut pas se laisser abuser par quelques phrases d'apparence communiste, comme celle p. ex. où il considère qu'à un certain point de vue toute propriété est un vol ; « Si l'on qualifie en effet de vol toute lésion, même infime de la propriété, chaque propriété, lésant nécessairement les droits des tiers, devient un vol. » (Cf. *Werke*, I¹, p. 269-270). Ce point de vue juridique est bien différent de celui de Proudhon, qui, deux ans auparavant, dans sa critique de la propriété faite du point de vue social, avait lancé la formule célèbre : « La propriété c'est le vol. »

(139) Cf. *Werke*, I¹, p. 304 (17-23).

« Dieser verworfene Materialismus, diese Sünde gegen den heiligen Geist der Völker und der Menschheit ist eine unmittelbare Konsequenz jener Lehre, welche die preussische Staatszeitung dem Gesetzgeber predigt, bei einem Holzgesetz nur an Holz und Wald zu denken und die einzelne materielle Aufgabe nicht politisch d. h. nicht im Zusammenhang mit der ganzen Staatsvernunft und Staatssittlichkeit zu lösen. »

L'article de Marx, fit l'objet du rapport suivant adressé par le président von Schaper aux ministres le 17 nov. 1842. Il annonçait des poursuites contre l'auteur à cause de sa critique insolente de la Diète.

Cf. *Geheimes Staatsarchiv*, Ministerium des Innern und der Polizei. *Rheinische Zeitung. Censur Sachen Spec. Lit R*, n° 33.

« Ubrigens werde ich aus dem in dem Beiblatte zu n° 307 der *Rh. Zeitung* enthaltenen « Debatten über das Holzdiebstahlgesetz » überschriebenen Aufsätze Veranlassung nehmen gegen den Verfasser eine Untersuchung wegen frechen und unehrerbietigen Tadels der bestehenden Staatseinrichtungen einzuleiten, indem es darin unter anderm heisst, es sei die einfache Konsequenz der Aufgabe des Landtags, das Recht mit Füßen zu treten. »

(140) Cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 187.

Ces deux articles n'ont pas été publiés, ils n'ont sans doute même pas été rédigés, et sur le dernier seulement on possède quelques renseignements. Le gouvernement avait déposé devant la Diète un projet de loi, tendant à limiter le morcellement des terres qui ruinait la classe paysanne. On comptait alors, en Rhénanie, plus de 11 millions de parcelles pour un territoire de 10 millions d'arpents, et, dans le seul district de Coblenz, on morcelait chaque année 6.000 parcelles, dont beaucoup étaient si petites qu'elles ne payaient qu'un centime d'impôt. Ce morcellement devenait ainsi un émiettement préjudiciable à la culture et ruineux pour les paysans ; cependant la Diète, attachée au principe de liberté économique et qui s'était déjà élevée contre la formation de majorats, repoussa, par 49 voix contre 8, le projet du gouvernement (141).

Dans un article sur la situation des paysans de la Moselle, où il reprenait la thèse qu'il aurait soutenue dans sa critique du projet de loi sur le morcellement des terres, Marx approuvait la décision de la Diète et disait que défendre aux paysans de morceler à leur gré leurs terres, c'était ajouter, à leur détresse matérielle, une restriction de leurs droits (142).

Mais cette question ne pouvait pas être résolue ainsi du point de vue strictement juridique. Comme l'avaient déjà montré les socialistes français, le morcellement des terres posait avant tout un problème social, car son principal effet était de créer un prolétariat rural, aussi impuissant et misérable que les petits artisans, ruinés par la concurrence des fabriques.

L'examen des questions politiques amenait ainsi Marx à l'étude des questions économiques et sociales, et par là

(141) Cf. *Sitzungsprotokolle des sechsten Rheinischen Provinziallandtags*, p. 134-136, 23 Juli. Ein und vierzigste Sitzung.

(142) Cf. *Werke*, I¹, p. 371 (31-35).

même, à la révision de ses conceptions juridiques de la société et de l'État (143). Sa pensée était alors en pleine fermentation. Le fond de ses conceptions restait hégélien, il considérait toujours l'esprit comme l'élément régulateur de la vie politique et sociale, et l'État comme sa plus haute manifestation. Mais il devait lui apparaître de plus en plus clairement que le Droit en soi n'était pas capable de réglementer et diriger l'organisation sociale, et l'on pouvait noter chez lui une tendance à dégager, de la réalité même, les lois qui la régissent. S'attachant ainsi de plus en plus à l'étude des faits concrets, il se séparait peu à peu de B. Bauer et des Jeunes Hégéliens de Berlin, pour se rapprocher de Feuerbach et de Ruge.

Dans un article des *Annales allemandes*, paru en février 1842, Feuerbach avait mis en relief l'importance pratique de sa critique de la philosophie de Hegel et soulignait que cette critique, en détournant l'esprit des spéculations transcendantes pour le ramener à l'observation de la réalité concrète, fondait sur celle-ci la philosophie (144).

C'est de cette critique que Ruge s'inspirait dans son analyse de la Philosophie du Droit de Hegel (145), à qui il

(143) Cf. K. Vorländer, *Karl Marx. Sein Leben und sein Werk*. Leipzig, 1929.

P. 62. Citation d'une lettre de Fr. Engels à Richard Fischer, 5 avril 1895. « Er habe von Marx immer gehört, gerade mit seiner Beschäftigung mit dem Holzdiebstahlgesetz und der Lage der Moselbauern sei er von der blossen Politik auf ökonomische Verhältnisse verwiesen worden und so zum Sozialismus gekommen. »

(144) *Deutsche Jahrbücher*, 16 février 1842, p. 156. Feuerbach, *Zur Beurteilung der Schrift. Das Wesen des Christentums*.

« Die Hegelsche Philosophie kann schon deswegen nicht festgehalten werden, weil die verwickelte, untergeordnete, unnatürliche Stellung der Natur in ihr ganz der Bedeutung widerspricht, welche immer mehr im Leben und in der Wissenschaft die Natur gewinnt. Die wahre Stellung der Natur finden wir aber nur, wenn wir an die Stelle des abstrakten Spektrums des « Weltgeistes » den lebendigen Menscheng Geist setzen. Meine Schrift ist gerade hervorgegangen aus dem Bestreben, die bisher trotz ihrer gepriesenen « Immanenz » immer so transcendente und deswegen so widerspruchsvolle und complicirte Philosophie, « zunächst auf dem Gebiete der spekulativen Religionsphilosophie », auf ihre einfachsten, dem Menschen immanenten Elemente zu reduciren, zu simplificiren... »

(145) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, août 1842. Ruge *Die Hegelsche Rechtsphilosophie und die Kritik unserer Zeit*.

reprochait de considérer l'État et les institutions politiques d'un point de vue théorique et abstrait. « Le défaut général de la doctrine hégélienne, qui est de se placer à un point de vue absolu, en dehors de l'histoire vivante, est aussi celui de la Philosophie du Droit. Il est impossible de considérer l'État en soi et de le séparer de l'histoire, car toute conception de l'État, comme du reste toute philosophie, est un produit de l'histoire. Pour cette même raison, on ne peut considérer une constitution, c'est-à-dire la forme particulière d'un État, comme une forme éternelle et absolue, car un État déterminé ne représente qu'un moment de l'Esprit, qui se réalise dans le Monde (146). »

En étudiant ainsi le Droit d'un point de vue absolu, Hegel a été amené à confondre l'histoire avec la logique, à transformer ses données en catégories logiques et à attribuer à des formes historiques passagères, telles que les majorats par exemple, un caractère de nécessité (147).

L'évolution du monde n'est pas, comme le pensait Hegel, déterminée par le mouvement dialectique de l'Idée, mais par celui de l'Histoire dont le ressort est la critique. Celle-ci, de l'avis de Ruge, avait en Allemagne un caractère trop abstrait, et pour lui donner un contenu concret, il préconisait, après Heine et Hess, une alliance de l'esprit théorique des Allemands et de l'esprit pratique des Français,

(146) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 12 août, p. 762.

(147) Cf. *id.*, p. 763. « Die Theorie hat die Aufgabe streng zu unterscheiden, wo sie sich als Metaphysik und wo sie sich als Kritik verhält, wo sie eine *logische* und wo sie eine *historische* Kategorie vor sich hat... Die Hegelsche Rechtsphilosophie um sich als « Spekulation » oder als absolute Theorie zu verhalten, also nicht die « Kritik » hervortreten zu lassen, erhebt die Existenz oder die historischen Bestimmtheiten zu logischen Bestimmtheiten... Hegel also unternimmt es den erblichen König, die Majorate, das Zweikammersystem u. s. w. als logische Notwendigkeiten darzustellen, während es nur darauf ankommen konnte, alles dies als Producte der Geschichte nachzuweisen und als historische Existenzen zu erklären und zu kritisiren. »

On se rappelle que D. F. Strauss avait déjà établi, dans sa critique de Hegel, que la réalité historique n'était pas réductible à la vérité logique et subsistait à côté d'elle.

qui devait se traduire par l'union de la philosophie et de la politique (148).

Alors qu'une partie des Jeunes Hégéliens, avec Feuerbach, Ruge, Hess et Marx, s'efforçait ainsi de substituer à la critique philosophique une critique réaliste, de caractère politique et social, il se faisait, chez les Jeunes Hégéliens de Berlin groupés autour de B. Bauer, une évolution inverse.

Jusqu'au début de l'année 1842, ils avaient conservé une foi entière dans la mission de l'État prussien (149) et pris une part active au mouvement constitutionnel (150). Mais la révocation de Bauer, qu'ils considéraient comme l'atteinte la plus grave portée contre la liberté, avait donné à leur opposition un caractère absolu.

Ne reconnaissant plus que deux partis extrêmes qui s'affirmaient pour ou contre la liberté (151), ils étaient ame-

(148) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 13 août 1842, p. 767.

« La tâche de l'époque présente est d'amener les théoriciens abstraits et les politiciens à l'horizon borné à s'emprunter réciproquement les qualités qui leur manquent et d'unir la pensée allemande à la volonté agissante des Français. Si le catholicisme empêche en France le développement de la liberté spirituelle, l'esprit abstrait du protestantisme, dont Hegel représente en quelque sorte le point culminant, s'oppose au développement de la liberté politique, sans laquelle la liberté spirituelle reste impuissante. C'est pourquoi l'Allemagne tend à adopter l'esprit politique des Français, tandis que la France veut tirer profit des conséquences théoriques de la Réforme, mais ces deux pays doivent aller beaucoup plus loin qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, dans l'échange de leurs qualités. »

(149) Cf. L. Buhl, *Der Beruf der preussischen Presse*, 1842.

Cité par B. Bauer, *Vollständige Geschichte der Parteikämpfe in Deutschland während der Jahre, 1842-1846*. Charlottenburg, 1847, p. 30.

« Wir haben keinen anderen Wunsch als in ihn (den Staat) aufzugehen, ihm unsere Kräfte zu weihen, unser höchstes Ziel ist Staatsbürger zu werden, uns als solche zu wissen und zu betätigen. »

(150) Cf. *Anecdota*, 1843. Nauwerk, *Ein Blick in die inneren Zustände des preussischen Staates*.

L. Buhl, *Der Beruf der preussischen Presse*, Berlin, 1842.

Id., *Die Bedeutung der Provinzialstände in Preussen*, Berlin, 1842.

Id., *Die Verfassungsfrage in Preussen nach ihrem geschichtlichen Verlauf*, Zurich, 1842.

(151) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 14 déc., p. 1185. E. Bauer, *Geschichte Europas seit der ersten französischen Revolution von A. Alison*.

« Es gibt eigentlich nur zwei wahre Parteien, die eine steht ganz links, die andere ganz rechts, wenn wir nämlich Partei nur die nennen dürfen, welche ein consequent durchgeführtes Prinzip hat. Die eine ist die Partei des Volkes, der

nés à faire preuve, dans la lutte politique, de la même intransigeance qu'ils avaient montrée dans la lutte contre la religion, et condamnaient les partisans du Juste Milieu et de la Monarchie constitutionnelle (152). Cette critique, dans laquelle ils se bornaient du reste à de vagues généralités, devait entraîner leur rupture avec les libéraux et amener un premier différend avec Marx.

Marx était, en principe, d'accord avec eux pour critiquer la monarchie constitutionnelle (153), mais, pour des raisons d'opportunité, il désapprouvait leur attitude intransigente. Il pensait en effet que, pour mener à bien la lutte contre la réaction sur le terrain politique, il était nécessaire de ne pas provoquer de conflit avec la bourgeoisie libérale (154).

Freiheit, der Menschheit, die andere ist die Partei der Legitimität, der Bevormundung von Gottes Gnaden, der Abhängigkeit und des Autoritätsglaubens... Nur die Extreme wissen was sie an der Revolution haben, denn sie haben ein Prinzip. Alles was zwischen ihnen liegt ist von Übel. Alles was zwischen ihnen liegt ist Halbheit, ist ein kleinmütiges und weichmütiges Hin und Herdämmern.»

(152) Cf. B. Bauer, *Die Parteien im jetzigen Frankreich*. — *Deutsche Jahrbücher*, 23-1, 6-10-II, 27-31-III, 7-IV, 1842.

Id., E. Bauer, *Das Juste Milieu*. *Rheinische Zeitung*, 5 juin, 16-18-21-23 août 1842.

5 juin : « Jedes Prinzip ist extra. Das Juste Milieu hat kein Prinzip sondern droht mit zwei Prinzipien, die ihm rechts und links stehen : rechts das absolute Königtum, links die Republik. »

« Das Juste Milieu ist gerade das Gegenteil der Geschichte. Die Geschichte geht darauf aus, die Prinzipien zu ihrer Spitze hinzuführen, jenes fürchtet und verpallisadirt sich gegen die Prinzipien. Die Geschichte liebt die Gegensätze, weil sie sich durch sie entwickelt. Jenes verabscheut die Gegensätze, denn es möchte sich stets in einer unbestimmten, nichtssagenden Mitte halten. »

(153) Dans une lettre à Ruge du 5 mars 1842, Marx qualifiait la monarchie constitutionnelle de « durch und durch sich widersprechendes Zwitterding ».

(154) Cf. *Werke*, I², p. 280 (12-24). Lettre de Marx à Oppenheim, 25 août 1842.

« Wenn es mit Ihrer Ansicht von der Sache übereinstimmt, so schicken Sie mir auch den Juste-Milieu Artikel zur Kritik. Man muss die Sache leidenschaftslos besprechen. Erstens sind ganz allgemeine theoretische Erörterungen über Staatsverfassung eher passend für rein wissenschaftliche Organe als für Zeitungen. Die wahre Theorie muss innerhalb konkreter Zustände und an bestehenden Verhältnissen klargemacht und entwickelt werden... Eine so deutliche Demonstration gegen die Grundpfeiler der jetzigen Staatszustände kann Schärfung der Zensur, selbst Unterdrückung des Blatts zur Folge haben... Jedenfalls aber verstimmen wir eine grosse und zwar die grösste Menge freigesinnter praktischer Männer, welche die mühsame Rolle übernommen haben, Stufe vor Stufe, innerhalb der konstitutionnellen Schranken, die Freiheit zu erkämpfen, während wir von dem bequemen Sessel der Abstraktion ihre Widersprüche ihnen vor demonstrieren. »

Comme il connaissait par expérience les difficultés de l'action pratique, il ne pouvait se contenter du vain jeu de cette critique théorique, sans effet réel, et préférait aux belles mais inefficaces affirmations et déclamations révolutionnaires, la lutte politique sur le terrain de la réalité concrète, lutte pour laquelle les « affranchis » n'avaient que mépris (155).

C'est cette idéologie frivole et creuse qui détermina leur rupture avec Ruge et Herwegh d'abord, et ensuite avec Marx.

Herwegh, qui avait lancé dans la Gauche hégélienne le mot d'ordre de « parti », signifiant par là que la critique philosophique devait rester impuissante, si elle ne trouvait pas d'écho dans la masse et d'appui dans un parti politique (156), faisait alors en Allemagne un voyage triomphal (157). Le but de ce voyage était de rechercher des collaborateurs pour un journal radical, *Le Messenger allemand de la Suisse*, qu'il voulait publier à Zurich. Après être passé par Cologne et Dresde, il était allé, au début

(155) Cf. *Werke*, I², p. 277 (31-34), 278 (11-17). Lettre de Marx à Ruge, 9 juillet 1842.

« Glauben Sie übrigens nicht, dass wir am Rhein in einem politischen Eldorado leben. Es gehört die konsequenteste Zähigkeit dazu, um eine Zeitung wie die Rheinische durchzuschlagen... Wissen Sie was Näheres von den sogenannten « Freien » ? Ein anderes ist seine Emanzipation erklären, was Gewissenhaftigkeit ist, ein anderes, sich im Voraus als Propaganda ausschreien, was nach Renommisterei klingt und den Philister aufbringt. Und dann bedenken Sie diese « Freien » ein Meyen, etc. Doch allerdings, wenn eine Stadt, ist Berlin zu dergleichen Unternehmungen geeignet. »

(156) A une poésie de Freiligrath (publiée dans le n° 286 du *Morgenblatt* de 1841) qui se terminait par ces vers :

*Der Dichter steht auf einer höhern Warte
Als auf den Zinnen der Partei.*

Herwegh avait répondu par la poésie *Die Partei* publiée dans le n° 14 des *Vaterlandsblätter* de 1842, où se trouvaient ces vers (2^e strophe) :

*Partei ! Partei, wer sollte sie nicht nehmen
Die doch die Mutter aller Siege war.*

Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 26 février 1842. Ruge, *Wer ist und wer ist nicht Partei*. Cf. également la fin de l'article de Marx contre Hermes.

Werke, I¹, p. 250 (5) : « Ohne Parteien keine Entwicklung, ohne Scheidung kein Fortschritt. »

(157) Cf. Fleury, *Le poète Herwegh*, p. 80-86.

de novembre 1842, à Berlin, en compagnie de Ruge (158). Ils se rencontrèrent avec les « affranchis », mais furent aussitôt choqués par leurs manières licencieuses et leur frivolité d'esprit. Ruge en particulier se fâcha tout net, lorsque B. Bauer lui exposa qu'il suffisait de supprimer en théorie, par la dialectique, la religion et la réaction politique, sans s'inquiéter autrement de leur existence effective (159). Comme Herwegh approuvait Ruge, les « affranchis » se vengèrent en lui reprochant une audience qu'il avait obtenue du roi, le 19 novembre. Les deux parties, Meyen d'un côté, Herwegh de l'autre, s'adressèrent à Marx pour trancher leur différend. Herwegh lui demanda d'insérer un article, où il disait que le genre de vie mené par les « affranchis » les déconsidérerait et compromettrait la cause qu'ils défendaient. Le 29 novembre, la *Gazette Rhénane* publiait cette note (160) mais, immédiatement

(158) Cf. Hoffmann von Fallersleben, *Aus meinem Leben*, IV, p. 46. Sur le genre de vie mené par les Freien.

« Als wir eintreten finden wir die beiden Bauer, Bruno und Edgar in einem unzurechnungsfähigen Zustande. Bei ihren rohen gemeinen Äusserungen wird uns so unbehaglich, dass wir bald auswandern. »

(159) Cf. Ruge à Fleischer. Dresde, 12 déc. 1842 (Briefwechsel, I, p. 290).

« Die Freien sind eine frivole und blasirte Clique. Ich habe ihnen ehrlich und sehr stark meine Meinung gesagt, als ich ebenfalls sehr ehrlich und sehr stark von der ihrigen unterrichtet war. Ich hatte dabei anfangs die sehr unbefangene Absicht sie zur Auflösung ihrer Sozietät zu bewegen, damit sie die gute Sache nicht kompromittirten und sich selbst nach Gelegenheit blamirten. Namentlich wandte ich mich damit an B. Bauer aber er wollte alle die theoretischen und praktischen Extravaganzen, die eben so entschieden Willkür sind als die Romantik selbst, verteidigen und heftete mir die lächerlichsten Dinge auf die Nase z. B. der Staat und die Religion müssten in Begriff aufgelöst werden, das Eigentum und die Familie dazu, was positiv zu machen wäre, wisse man nicht, man wisse nur, dass alles zu negieren sei.

Cf. *id.*, Ruge à Prutz. Dresde, 18 nov. 1842 (Briefwechsel, I, p. 186).

(160) Cf. *Werke*, I¹, p. 309 (20-33). *Rheinische Zeitung*, 29 nov. 1842.

Berlin, 25 nov.

« Herwegh und Ruge fanden, dass die « Freien » durch ihre politische Romantik, Geniesucht und Renommage die Sache und die Partei der Freiheit kompromittieren, was auch offen erklärt wurde und vielleicht Anstoss gegeben haben mag... Der Skandal, die Polissonnerie müssen laut und entschlossen in einer Zeit desavouirt werden, die ernste, männliche und gehaltene Charaktere für die Er kämpfung ihrer erhabenen Zwecke verlangt.

après, Marx recevait une lettre de Meyen, qui devait provoquer sa rupture avec les « affranchis ».

Depuis longtemps déjà, ses rapports avec eux avaient cessé d'être cordiaux. Comme il faisait peu de cas de leur agitation et désapprouvait le jeu stérile et vain de leur critique, il ajoutait sa propre censure à celle du censeur et supprimait un grand nombre de leurs articles (161).

Dans sa réponse, Marx demandait aux « affranchis » de traiter les questions politiques et sociales avec plus de sérieux, de ne pas parler, par exemple, de communisme à propos de critique théâtrale, et d'examiner la question religieuse du point de vue politique, au lieu de ramener toute la politique à la question religieuse (162). Mais avant que cette réponse fût parvenue à Berlin, il recevait

(161) Cf. *Werke*, I², p. 285 (22-36). Lettre de Marx à Ruge, 30 nov. 1842.

« Sie wissen schon, dass die Zensur uns täglich schonungslos, so dass oft kaum die Zeitung erscheinen kann, zerfetzt. Dadurch fielen eine Masse Artikel der « Freien ». Ebensoviel wie der Zensor erlaubte ich mir selbst zu annullieren, indem Meyen und Konsorten weltumwälzungsschwangerè und gedankenleere Sudeleien in saloppem Stil, mit etwas Atheismus und Kommunismus (den die Herrn nie studiert haben) versetzt, haufenweise uns zusandten, bei Rutenbergs gänzlichem Mangel an Kritik, Selbständigkeit und Fähigkeit sich gewöhnt hatten die *Rheinische Zeitung* als ihr willenloses Organ zu betrachten, ich aber nicht weiter dies Wasserabschlagen in alter Weise gestatten zu dürfen glaubte. Dies Wegfallen einiger unschätzbaren Produktionen der « Freiheit », einer Freiheit, die vorzugsweise bestrebt ist, « von allen Gedanken frei zu sein », war also der erste Grund einer Verfinsterung des Berliner Himmels. »

(162) Cf. *Werke*, I², p. 286 (22-40). Lettre de Marx à Ruge, 30 nov. 1842.

« Ich antwortete gleich und sprach offen meine Ansicht aus von den Mängeln ihrer Arbeiten, die mehr in einer lizentiösen, sansküllotischen und dabei bequemen Form, als in freiem d. h. selbständigem und tiefem Gehalt die Freiheit finden. Ich forderte auf, weniger vages Râsonnement, grossklingende Phrasen, selbstgefällige Bespiegelungen und mehr Bestimmtheit, mehr Eingehen in die konkreten Zustände, mehr Sachkenntnis an den Tag zu fördern. Ich erklärte, dass ich das Einschmuggeln kommunistischer und sozialistischer Dogmen also einer neuen Weltanschauung, in beiläufigen Theaterkritiken etc für unpassend, ja für unsittlich halte und eine ganz andere und gründlichere Besprechung des Kommunismus, wenn er einmal besprochen werden solle, verlange. Ich begehrte dann, die Religion mehr in der Kritik der politischen Zustände als die politischen Zustände in der Religion zu kritisieren, da diese Wendung mehr dem Wesen einer Zeitung und der Bildung des Publikums entspricht, da die Religion an sich inhaltslos nicht vom Himmel sondern von der Erde lebt und mit der Auflösung der verkehrten Realität, deren Theorie sie ist, von selbst stürzt. »

une lettre insolente de Meyen, qui le sommait de prendre parti pour les « affranchis » et d'adopter sans réserve leur attitude dans la *Gazette Rhénane*, ce qui eût entraîné la suppression immédiate du journal. Marx se mit alors en colère et répondit par une lettre de rupture, car il n'entendait pas compromettre l'existence du journal, pour satisfaire les exigences de ses anciens amis (163).

Bauer lui écrivit une lettre embarrassée, dans laquelle il lui reprochait de s'être montré injuste (164). Jusque-là Marx avait eu confiance en lui ; il avait espéré qu'il détournerait les « affranchis » de la voie dans laquelle ils s'étaient engagés (165) et, en septembre encore, il avait pris sa défense contre un de ses adversaires (166). Mais désormais il ne se sentait plus en communion d'idées avec lui, et il ne répondit pas à cette lettre qui marqua la fin de leurs relations.

Depuis sa thèse, sa divergence avec Bauer s'était accentuée. Elle portait, nous l'avons vu, essentiellement sur le rôle de la pensée qu'il voulait intégrer dans la réalité, alors que Bauer la dissociait de celle-ci.

(163) *Werke*, I², *id.*, p. 287 (I-II) : « Gestern bekomme ich einen insolenten Brief von Meyen... Aus allem dem leuchtet eine schreckliche Dosis Eitelkeit heraus, die nicht begreift, wie man um ein politisches Organ zu retten, einige Berliner Windbeuteleien preisgeben kann, die an überhaupt nichts denkt als an ihre Cliquengeschichten... Da wir von morgens bis abends die schrecklichsten Zensurquälereien, Ministerialschreibereien, Oberpräsidialbeschwerden, Landtagsklagen, Schreien der Aktionäre, etc. etc. zu tragen haben und ich bloss auf dem Posten bleibe, weil ich es für Pflicht halte, der Gewalt die Verwirklichung ihrer Absichten, so viel an mir, zu vereiteln, so können Sie denken, dass ich etwas gereizt bin und dem Meyen ziemlich derb geantwortet habe. »

(164) Cf. *Werke*, I², p. 291-292. Lettre de B. Bauer à K. Marx, 13 déc. 1842.

(165) Cf. *id.*, p. 278 (25-26). Lettre de K. Marx à Ruge, 9 juillet 1842.

« Es ist ein Glück, dass Bauer in Berlin ist. Er wird wenigstens keine Dummheit begehen lassen. »

(166) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, p. 397-400 ; 16 nov. 1842. Noch ein Wort über « B. Bauer und die akademische Lehrfreiheit von Dr O. F. Gruppe » ; von K. M.

Faisant une distinction entre la liberté de penser et la liberté d'enseigner, Gruppe avait estimé que la révocation de B. Bauer était justifiée, car il était inadmissible qu'un professeur de théologie exposât à ses étudiants des théories antireligieuses.

Déjà dans la lettre du 10 novembre 1837 à son père, il avait souligné la nature du concept, intermédiaire nécessaire entre la forme et le contenu, entre la réalité spirituelle et la réalité matérielle (167). A la fin de son article où il critiquait la loi sur le vol de bois, il précisait cette conception, en montrant que la pensée vraie ne peut et ne doit exprimer que le réel. « La forme, disait-il, n'a pas de valeur, si elle n'est pas l'expression du contenu (168) », critiquant et condamnant ainsi la théorie de Bauer et des « affranchis » qui prétendaient, au contraire, imposer à la réalité une forme arbitraire et la modifier à leur gré.

A cette divergence de principes s'ajoutait une différence plus grave, peut-être, de tempérament. Ce qui caractérisait en effet Marx, par rapport à la plupart des Jeunes Héégéliens qui jouaient, jonglaient même avec des idées, sans que celles-ci fussent l'expression de leur être, c'est que chez lui, comme du reste chez son maître Hegel (169), la pensée, se confondant avec sa volonté et son cœur, avait la réalité vivante et la puissance d'une conviction.

Ce qu'il disait des partisans de la liberté de la presse dans son article sur la *Censure*, s'appliquait implicitement aux « affranchis » et montrait bien ce qui le séparait d'eux.

Il expliquait leur faiblesse dans la défense de la liberté, par le fait que cette question n'intéressait que leur esprit, et que leur cœur y restait étranger et indifférent (170).

(167) Cf. *Werke*, I², p. 216 (18). « Der Begriff ist das Vermittelnde zwischen Form und Inhalt. »

(168) *Werke*, I¹, p. 302 (43-44). « Die Form hat keinen Wert, wenn sie nicht die Form des Inhalts ist. »

(169) Comme l'a montré justement L. Herr (article sur Hegel dans la *Grande Encyclopédie*, t. XIX, p. 999, 1^{re} colonne) « Il (Hegel) évolua non pas en philosophe parti d'une doctrine abstraite, et s'élevant par degrés à une forme de pensée abstraite plus haute, plus compréhensive, plus satisfaisante, mais en théologien humanitaire, cherchant à satisfaire au moyen d'une philosophie complète les aspirations sentimentales qu'il savait être les siennes et qu'il crut être celle des hommes de son temps. »

(170) Cf. *Werke*, I¹, p. 183 (31-42). « Debatten über Pressfreiheit. »

« In der Pressfrage haben die Gegner der freien Presse manches voraus...

Séparant ainsi sa pensée et son action de celles des « affranchis », Marx était d'autant moins disposé à céder à leurs injonctions de donner au journal un ton plus radical, que la censure s'aggravait de jour en jour. Jusqu'alors le roi avait hésité entre le désir d'accorder une certaine liberté à la presse, et celui d'en réprimer les excès. Le 28 mai, il avait supprimé la censure pour les caricatures, et le 4 octobre, pour les livres de plus de 20 feuilles. Mais le 17 septembre, il suspendait le Dr Witt, rédacteur du *Journal de Königsberg*, le 5 octobre, il faisait expulser Karl Grün, directeur de la *Mannheimer Abendzeitung* (171) et le 14 octobre il ordonnait aux présidents de province de rectifier les mensonges publiés par la mauvaise presse, pour atténuer les effets de celle-ci. La *Gazette Rhénane* publia cet ordre qui la visait particulièrement, en l'accompagnant d'un commentaire ironique de Marx (172).

Il y voyait, disait-il, une preuve de l'intérêt que le gouvernement portait à la presse. Cet intérêt, qui s'était

Wir finden bei diesen Gegnern einen pathologischen Affekt, eine leidenschaftliche Eingenommenheit, die ihnen eine wirkliche nicht imaginäre Stellung zur Presse gibt, deren Verteidiger auf diesem Landtag im Ganzen kein wirkliches Verhältnis zu ihrem Schützling haben. Sie haben die Freiheit der Presse nie als Bedürfnis kennen gelernt. Sie ist ihnen eine Sache des Kopfes an der das Herz keinen Teil hat. Sie ist ihnen eine exotische Pflanze, mit der sie durch blosse « Liebhaberei » in Konnex stehen. »

On peut rapprocher de cette critique ce que Marx dit de la puissance d'une conviction appuyée sur la raison. Cf. *id.*, p. 204 (21-25).

« Der Redner scheint nur die sinnliche Hitze der Leidenschaft, aber nicht die heisse Leidenschaft der Wahrheit, nicht den siegesgewissen Enthusiasmus der Vernunft, nicht das unwiderstehliche Pathos der sittlichen Mächte kennen gelernt zu haben. »

(171) Karl Grün né en 1817, futur chef avec M. Hess des « vrais » socialistes, avait fait ses études à Bonn où il s'était rencontré avec K. Marx et avait fondé en 1842 la *Mannheimer Abendzeitung*, de tendance libérale.

(172) Cf. *Werke*, I², p. 307-308. *Rheinische Zeitung*, 16 nov. 1842. « Kabinetts-ordre in Bezug auf die Tagespresse. »

P. 307 (14-19) : « Ebenda, wo das Gift der Verführung eingeschenkt worden ist, muss es auch unschädlich gemacht werden, das ist nicht nur Pflicht der Obrigkeit gegen den Leserkreis, dem das Gift geboten worden, sondern es ist zugleich unter allen Mitteln das wirksamste, die Tendenzen der Täuschung und Lüge, wie sie sich zeigen, zu vernichten, indem man die Redaktionen zwingt, das Urteil über sich selbst zu veröffentlichen. »

manifesté jusqu'alors d'une façon négative par la censure, allait s'affirmer maintenant d'une façon positive, sous forme de collaboration, ce qui permettait d'espérer que le roi accorderait bientôt à la presse la liberté nécessaire, pour qu'elle pût, comme il le désirait, exercer une critique sincère et loyale.

Cet ordre, qui marquait la mauvaise humeur du roi à l'égard de la presse libérale, annonçait l'approche de l'orage. Celui-ci éclata à propos de la publication, par la *Gazette Rhénane*, d'un projet de loi sur le divorce, qui lui avait été secrètement communiqué (173). La législation prussienne avait multiplié les causes légales de divorce. Cela déplaisait au roi qui, considérant le divorce comme contraire à la doctrine chrétienne, avait invité son confident, von Gerlach, à rédiger un projet de loi pour l'interdire. La *Gazette Rhénane* accompagna la publication de ce projet de loi, de trois articles, dont le dernier était de Marx. Se plaçant au point de vue de la philosophie du droit, pour déterminer ce qui constitue le caractère essentiel du mariage et en déduire la législation nécessaire, Marx critiquait à la fois la législation en vigueur et le projet du gouvernement (174).

La législation existante lui semblait immorale car, n'ayant en vue que le bonheur de l'individu, elle ne protégeait pas assez la famille et admettait, comme cause de divorce, les motifs les plus futiles (175). Le projet gouvernemental, d'autre part, n'était pas acceptable, parce qu'il méconnaissait le caractère humain du mariage dont il ne considérait que l'aspect religieux. En raison de son rôle

(173) Cf. *Rheinische Zeitung*, 20 octobre 1842 ; Beiblatt, *Entwurf einer Verordnung über Ehescheidung*.

(174) Cf. *Werke*, I¹, p. 315-320. Der Ehescheidungsgesetzentwurf. *Rheinische Zeitung*, 15 nov. et 19 déc. 1842. Sur cet article, cf. *Werke*, I¹, Einleitung LIX-LXII. (Les deux premiers articles avaient paru les 6 et 13 nov.)

(175) Cf. *Werke*, I¹, p. 317-318.

social, le mariage, disait Marx, ne devait être dissous que lorsqu'il était rompu en fait, et seul l'État, à l'exclusion de l'Église, avait qualité pour régler le divorce (176). A la suite des nombreuses protestations soulevées dans la presse libérale par la publication de ce projet de loi, le roi renonça à le soumettre aux Diètes, et se contenta de décider que le divorce serait désormais prononcé par la plus haute juridiction. Mais sa haine contre la *Gazette Rhénane* fut portée à son comble. Il voulait que le gérant révélât, sous peine de suppression du journal, le nom de la personne qui lui avait communiqué le projet (177). Les ministres se contentèrent d'exiger que le gérant responsable, l'éditeur Renard, qui était un homme de paille, fût remplacé par un rédacteur agréé par eux, et que Rutenberg, qu'ils jugeaient particulièrement dangereux, fût renvoyé. Ils menaçaient également de supprimer le journal, s'ils n'obtenaient pas immédiatement satisfaction et si sa tendance ne changeait pas (178).

En réponse à cette sommation, Marx envoya une protestation signée par le gérant Renard (179). Il prenait avec ironie et fierté la défense du journal. La critique loyale lui semblait, disait-il, répondre au désir exprimé par le roi, dans son instruction sur la censure; la *Gazette Rhénane* ne méritait, du reste, que des éloges pour l'œuvre patriotique qu'elle accomplissait en Rhénanie. N'était-elle pas en effet le porte parole de la Prusse, dans cette province

(176) Cf. *Werke*, I¹, p. 319.

(177) Cf. *An die Zensurminister*, 13 nov. 1842. *Geheimes Staatsarchiv. Ministerium des Inneren und der Polizei, CensurSachen Spe. lit. R.*, n° 33.

(178) Cf. Lettre du président von Gerlach au gérant Renard, 12 nov. 1842. Cf. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*, p. 389.

L. Camphausen à Otto Camphausen, 27 nov. 1842.

« Unter Strafe sofortiger Unterdrückung ist der Redaktion aufgegeben worden den D^r Rutenberg, welcher noch nicht einen einzigen Artikel geschrieben, aber gute Eigenschaften als Korrektor bewiesen hat, zu entfernen. »

(179) Cf. *Werke*, I², p. 281-285. J. Renard (K. Marx) an den Oberpräsidenten von Schaper, 17 nov. 1842.

naguère encore soumise à l'influence française, et ne soutenait-elle pas contre les ultramontains, partisans de l'Autriche, la nécessité de l'hégémonie de la Prusse en Allemagne ? (180) Répondant au grief fait au journal d'attaquer la religion, Marx faisait observer que la *Gazette Rhénane* n'avait critiqué la religion que dans la mesure où l'on avait fait de celle-ci une arme politique, et il s'engageait à s'abstenir désormais de toute critique de la religion, si ses adversaires renonçaient, de leur côté, à l'utiliser comme arme. Il acceptait de renvoyer Rutenberg, qu'il voyait partir du reste sans regrets (181), consentait à proposer comme gérant un rédacteur responsable qui aurait l'agrément du gouvernement, et promettait enfin de modifier, sinon le fond, du moins la forme des polémiques du journal.

Le rédacteur proposé, le Dr Rave, ancien directeur de la *Gazette générale du Rhin*, qui avait soutenu le gouvernement dans sa lutte contre les ultramontains, fut agréé le 5 décembre, mais Marx resta en fait à la tête du journal.

En dépit de ces concessions, le conflit s'aggrava à la suite de la publication de trois correspondances venant de

(180) Cf. *Rh. Zeitung*, 15 mai (Beiblatt). *Auch eine Stimme über eine Hegemonie in Deutschland*, 26 mai. Beiblatt, *Hegemonie in Deutschland*, 21 juin. Beiblatt, *Weitere Verhandlungen über die Hegemonie Preussens*.

(181) Cf. *Werke*, I², p. 285 (37-39), 286 (1-12). Lettre de Marx à Ruge, 30 nov. 1842.

« Rutenberg, dem schon der deutsche Artikel (an dem seine Tätigkeit hauptsächlich im Interpunktieren bestand) gekündigt, dem nur auf mein Verwenden der französische provisorisch übertragen worden, Rutenberg hatte bei der ungeheuren Dummheit unserer Staatsvorsehung das Glück, für gefährlich zu gelten, obgleich er niemandem gefährlich war als der Rheinischen Zeitung und sich selbst. Rutenbergs Entfernung wurde gewaltsam verlangt. Die preussische Vorsteherung, dieser despotisme prussien le plus hypocrite, le plus fourbe, ersparte den Geranten einen unangenehmen Auftritt und der neue Märtyrer, der schon in Physiognomie, Haltung und Sprache das Märtyrerbewusstsein mit einiger Virtuosität darzustellen weiss, Rutenberg beutet diese Gelegenheit aus, schreibt in alle Welt, schreibt nach Berlin, er sei das exilierte Prinzip der *Rheinischen Zeitung*, die eine andere Stellung zur Regierung entriert. »

Berncastel, qui décrivait la situation misérable des paysans de la Moselle (182). Le président de la province, von Schaper, laissa passer sans protester la première, qui attribuait la misère des paysans de la Moselle à la baisse des prix, au manque de débouchés et à la série de mauvaises récoltes qui s'étaient succédées de 1825 à 1834. Comme les deux autres correspondances mettaient en cause le gouvernement, à qui elles reprochaient de se fier aux rapports optimistes mais mensongers des autorités locales, et de supprimer par la censure les doléances justifiées, il adressa à la *Gazette Rhénane* deux rectifications, dans lesquelles il niait que les paysans eussent jamais été empêchés d'exposer leurs plaintes, et accusait le journal de vouloir soulever les vignerons contre le gouvernement, sous prétexte de défendre leurs intérêts (183).

La *Gazette Rhénane* publia ces rectifications le 18 décembre et, faisant bonne mine à mauvais jeu, elle les accompagna, le 23 décembre, d'un commentaire dans lequel elle se déclarait heureuse de cette collaboration entre le gouvernement et la presse. Marx qui était allé passer les vacances de la Noël à Kreuznach, où sa fiancée habitait avec sa mère depuis la mort du baron de Westphalen, fut sans doute moins satisfait. Se substituant au correspondant timoré qui ne voulait pas poursuivre sa critique (184), il réunit sur cette question, qu'il connaissait

(182) Cf. *Rheinische Zeitung*, 10-12-14 déc. 1842 — †† von der Mosel.

Sur la situation des vignerons de la Moselle et l'article de Marx cf. Hans Stein, *Karl Marx und der Rheinische Pauperismus des Vormärz*. XIV Jahrbuch des Kölnischen Geschichtsvereins. Köln 1932, p. 130-147.

La situation des vignerons de la Moselle avait été particulièrement aggravée par l'Union Douanière de 1834 qui avait facilité la concurrence des vins de la Hesse et du Palatinat. Les vins ne se vendant pas, les paysans étaient devenus la proie des usuriers et du fisc.

(183) Cf. Mehring, *Nachlass*, I, p. 199-200.

(184) Cf. *Werke*, I², p. 292-293. Lettre de Claessen à Marx, 21 déc. 1842.

« Unser Moselaner schickt soeben eine unbrauchbare Erwiderung an den Oberpräsidenten, die nur an Fakten das einzige enthält, dass die fragliche Gemeinde Berncastel sei. Dabei folgt ein Brief an Sie im wesentlichen folgenden

du reste bien, étant originaire de la Moselle, une abondante documentation et publia, à partir du 15 janvier, une série d'articles où il montrait que le gouvernement, au lieu de venir en aide aux vignerons, avait aggravé leur misère et étouffé leurs plaintes (185). S'appuyant sur des rapports administratifs, il exposait que le gouvernement avait bien connu la misère des vignerons et ses causes — prix élevé du terrain, mauvaises récoltes, endettement — mais qu'il n'avait proposé que des remèdes dont seuls, les grands propriétaires pouvaient profiter : abandon des mauvaises vignes, concentration de la culture. Pour pallier les effets d'une crise qu'il n'avait su ni prévoir, ni atténuer, le gouvernement sacrifiait ainsi délibérément les intérêts des petits viticulteurs. Il était conseillé en cela par une administration incapable, toujours portée, pour se disculper, à rejeter la responsabilité d'une crise sur les victimes ou sur les circonstances (186). Les remèdes qu'elle proposait étaient inefficaces ou mauvais : l'exonération d'impôt en cas de mévente n'était, en effet, qu'un palliatif insuffisant, le conseil de changer de culture n'était guère applicable, enfin la limitation de la faculté de morceler les terres portait atteinte au principe de liberté économique et aux droits des paysans (187). Pour résoudre cette crise, il fallait, disait Marx, faire appel à la presse libre, arbitre

Inhalts. « Die Klugheit erheischt sich halbgeschlagen aus dem Treffen zurück « ziehen... » Ubrigens sehen Sie wohl dass unser schuftiger Freund uns gänzlich im stiche lässt und wir auf uns selbst beschränkt sind. »

(185) Cf. *Werke*, I¹, p. 354-383. Rechtfertigung des †† Korrespondenten von der Mosel. *Rh. Zeitung*, 15, 17, 18, 19, 20 janvier 1843.

Marx se proposait de rédiger 5 articles (cf. *Werke*, I¹, p. 357).

A. Die Frage in Bezug auf die Holzverteilung.

B. Das Verhältnis der Moselgegend zu der Kabinettsordre vom 24 Dez. 1841 und der durch dieselbe bewirkten freieren Bewegung der Presse.

C. Die Krebssschäden der Moselgegend.

D. Die Vampyre der Moselgegend.

E. Vorschläge zur Abhilfe.

Seuls les trois premiers furent rédigés et les deux premiers publiés.

(186) Cf. *Werke*, I¹, p. 369.

(187) Cf. *id.*, p. 370-371.

désintéressé, qui saurait indiquer les remèdes utiles. Or, au lieu de recourir à elle, le gouvernement la jugulait par la censure et l'empêchait de remplir son office (188). Non seulement il n'avait pas voulu écouter les justes doléances des vigneron, mais il avait même poursuivi ceux qui, comme le député Valdenaire, les avaient présentées.

Cet article, où Marx n'abordait qu'incidemment des idées générales, rappelait l'article sur le vol de bois, par la manière dont était traitée la question économique et sociale. Attribuant encore une influence prépondérante aux idées, Marx pensait que le meilleur remède aux maux économiques et sociaux était le liberté de la presse. Cependant il se rendait de plus en plus compte de l'importance des faits, du réel concret, et, dans l'action et la réaction de la pensée sur la réalité et de la réalité sur la pensée, c'est à la réalité qu'il commençait à attribuer le rôle prédominant. Déjà, dans l'article sur le vol de bois, il avait montré que dans une société fondée sur l'inégalité, la législation s'inspirait de celle-ci et que, par conséquent, le droit, loin de régler l'organisation sociale, n'en était que l'expression (189). Cette pensée, qui revêtait dans cet article une forme encore

(188) Cf. *Werke*, I¹, p. 373 (9-28).

« Die Verwaltung und die Verwalteten bedürfen zur Lösung der Schwierigkeit also gleichmässig eines dritten Elementes, welches politisch ist, ohne amtlich zu sein, also nicht von bürokratischen Voraussetzungen ausgeht, welches ebenso bürgerlich ist, ohne unmittelbar in die Privatinteressen und ihre Notdurft verwickelt zu sein. Dieses ergänzende Element von staatsbürgerlichem Kopf und von bürgerlichem Herzen ist die freie Presse. Im Bereich der Presse können die Verwaltung und die Verwalteten gleichmässig ihre Grundsätze und Forderungen kritisieren, aber nicht mehr innerhalb eines Subordinations-Verhältnisses, sondern in gleicher staatsbürgerlicher Geltung, nicht mehr als Personen sondern als intellektuelle Mächte, als Verstandesgründe. Die « freie Presse » wie sie das Produkt der öffentlichen Meinung ist, so produziert sie **auch** die öffentliche Meinung und vermag allein ein besonderes Interesse zum allgemeinen Interesse, vermag allein den Notstand der Moselgegend zum Gegenstand der allgemeinen Aufmerksamkeit und der allgemeinen Sympathie des Vaterlands zu machen, vermag allein die Not schon dadurch zu mildern, dass sie die Empfindung der Not unter alle verteilt. »

(189) Cf. *Werke*, I¹, p. 272 (11-12).

« Der Weltzustand der Unfreiheit verlangt Rechte der Unfreiheit. »

vague, apparaissait plus nettement dans l'article sur les vigneron de la Moselle, où il montrait qu'il fallait chercher dans la réalité même, dans les circonstances matérielles, les raisons qui déterminent la structure et l'organisation de l'État (190).

Jamais Marx n'avait attaqué aussi directement et avec une telle âpreté, le régime prussien et son gouvernement. Ce changement d'attitude, qui contrastait avec la tactique de prudence qu'il avait adoptée jusqu'alors, tenait à ce qu'il sentait que les jours de la *Gazette Rhénane* étaient désormais comptés.

Une série d'événements venait en effet d'exaspérer le roi contre les libéraux et leur presse, qu'il était maintenant résolu à supprimer. Le 24 décembre, la *Gazette générale de Leipzig* avait publié une lettre de Herwegh au roi, dans laquelle celui-ci, protestant contre l'interdiction prononcée le 28 novembre à l'égard de son journal *Le Messager allemand de la Suisse*, qui devait paraître le 1^{er} janvier 1843, affirmait ses sentiments républicains et révolutionnaires (191). Le 27 décembre, Herwegh était expulsé et, le 28, la *Gazette*

(190) Cf. *Werke*, I¹, p. 360 (15-30). *Rheinische Zeitung*, 17 janvier 1843.

« Rechtfertigung der Korrespondenten von der Mosel. »

« Quand on étudie les institutions de l'État, on est trop facilement tenté de ne pas considérer la nature matérielle des circonstances qui les déterminent et de tout expliquer par la volonté agissante des personnes. Il y a cependant des circonstances qui déterminent les actes des différentes autorités de l'État aussi nécessairement que ceux des personnes privées et qui sont tout aussi indépendantes d'elles que la façon de respirer. En examinant cet état de choses d'une manière objective, on n'attribue pas *a priori* ces actes à la bonne ou à la mauvaise volonté de telle ou telle individualité ou autorité et l'on considère comme le fait des circonstances, ce qui semblait tout d'abord résulter de l'action des personnes. Dès qu'il apparaît que les circonstances rendent une chose nécessaire, il n'est pas malaisé de déterminer quelles circonstances ont amené sa réalisation, ou l'ont au contraire empêchée, bien que le besoin s'en fit déjà sentir. »

(191) Cf. *Leipziger Allgemeine Zeitung*, n° 358. Beilage, 24 déc. 1842.

Herwegh qui avait été reçu le 19 nov. en audience par le roi avait été de ce fait vivement critiqué par les libéraux et en particulier par les « affranchis » qui ne lui pardonnaient pas son article de la *Gazette Rhénane*. C'est peut-être pour se justifier contre leurs attaques qu'il écrivit le 30 nov. cette lettre au roi. Cf. Fleury, *op. cit.*, p. 97-113.

de *Leipzig* interdite en Prusse. Cette mesure suivait de dix jours la suppression du *Patriot* de Buhl, organe des Jeunes Hégéliens de Berlin, et précédait de trois jours celle des *Annales Allemandes*, que Frédéric Guillaume IV obtenait le 1^{er} janvier du gouvernement saxon, à cause du caractère radical et démocratique, qu'à l'exemple de Marx, Ruge donnait alors à sa revue (192).

La *Gazette Rhénane* prit courageusement la défense des organes libéraux ainsi attaqués et Marx, en particulier, montra dans une série d'articles, que la cause de la *Gazette générale de Leipzig* était celle de la liberté de la presse (193).

Ces articles, qui paraissaient en même temps que son étude sur la situation des vigneron de la Moselle, décidèrent le gouvernement à supprimer le journal devenu, par l'augmentation rapide de son tirage, une force et un danger (194). Parti avec 400 abonnés, il n'avait guère

(192) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 10 déc. « Kritik und Partei ; *id.*, 1^{er} janv. « Selbstkritik des Liberalismus ».

(193) Cf. *Rheinische Zeitung*, 12 février 1842 (Beiblatt). *Die Jahrbücher der Gegenwart und die Deutschen Jahrbücher*.

« Nicht das Format, Druck und Honorar haben die Deutschen Jahrbücher zu dem gemacht, was sie waren sondern ihr Geist und ihre Richtung, die wir nicht schlagender bezeichnen zu können glauben, als indem wir die Jahrbücher das Blatt des deutschen Radikalismus nennen... In diesem Radikalismus lag die Macht der Zeitschrift, durch ihn nötigte sie denen, die im Prinzip nicht immer mit ihr einverstanden waren, die vollste Achtung vor ihrer Consequenz und Sicherheit ab. »

Cf. *Werke*, I¹, p. 336-354. Das Verbot der *Leipziger Allgemeinen Zeitung*. *Rheinische Zeitung*, 1, 4, 6, 8, 10, 13 janvier 1843.

(194) Cf. *Geheimes Staatsarchiv*. Ministerium des Inneren und der Polizei. *Rheinische Zeitung*. *Censur Sachen spec. Lit. R.*, n^o 33.

Les ministres chargés de la censure à l'Oberpräsident von Schaper, 15 janvier 1843. « Das Verbot der *Leipziger Allg. Zeitung* wird in der *Rh. Zeitung*... fortgesetzt in einer Weise besprochen, welche nicht nur mit den am 29 v. M. von hier aus erteilten Anordnungen im Widerspruch steht, sondern auch, ganz abgesehen von allen speziellen Bestimmungen in Allgemeinen eine Taktlosigkeit des neuen Censors verrät wie wir sie von demselben nicht erwartet haben. Die Redaktion jenes Blattes übernimmt nicht bloss eine Verteidigung der *Allg Zeitung*, sie scheint sogar dem Inhalt und dem Ausdruck nach fortan in die Rolle derselben eintreten zu wollen... Sollte sich der durch Stoff und Auffassung der bezüglichen Gegenstände begründete Verdacht, dass sich einzelne Correspondenten der *L. A. Z.* nunmehr der *R. Z.* zugewendet haben... gelegentlich bestätigen, so würde dies ein neues Moment sein um die eventuelle gänzliche Unterdrückung des Blattes zu begründen. »

dépassé le chiffre de 800 sous la direction de Rutenberg, mais, sous l'impulsion de Marx, il avait atteint le 10 novembre, le chiffre de 1.800 abonnés et il en comptait plus de 3.000 à la fin décembre.

La suppression de la *Gazette Rhénane* et l'édit du 31 janvier 1843 qui, annulant les concessions faites l'année précédente, renforçait la censure, vinrent couronner l'ensemble des mesures prises contre la presse libérale.

Cette suppression fut décidée le 21 janvier 1843, dans un conseil de cabinet présidé par le roi que l'acquiescement de Jacoby, prononcé la veille par le tribunal suprême, avait mis au comble de la fureur.

Pendant le délai de grâce accordé au journal jusqu'au 31 mars, le gouvernement le soumit à une censure extrêmement sévère. Déjà il avait remplacé, le 1^{er} décembre, le censeur Dolleschall, dont l'indulgence ou plutôt l'incapacité était un peu la risée des rédacteurs, par l'assesseur Wiethaus (195). Celui-ci ayant donné sa démission au bout de deux mois, fut remplacé, le 2 février 1843, par un jeune fonctionnaire berlinois, Saint-Paul. Fréquentant le monde de la bohème et en particulier les « affranchis », Saint-Paul était très au courant de l'idéologie hégélienne. Cela faisait de lui un censeur redoutable qui s'acquitta à merveille de sa tâche. Il avait vite reconnu en Marx, dont le caractère

(195) Sur Dolleschall, cf. :

Geheimes Staatsarchiv, Ministerium des Inneren.

Rheinische Allgemeine Zeitung. R 77 Lit R, n° 33.

Le président von Schaper aux ministres chargés de la censure. Coblenz 16 nov. 1842.

« Der Dolleschall hat von seiner Unfähigkeit einem Blatte so verderblicher Tendenz wie die *Rheinischen Zeitung* ist als Censor länger vorzustehen in der neuesten Zeit so viele Proben geliefert, dass ich dringend wünschen muss ihn bald durch einen befähigteren Nachfolger ersetzt zu sehen. »

Cf. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*, p. 389.

L. Camphausen an O. Camphausen, 27 nov. 1842.

« Marx hat Dolleschall gefragt, wer der Mensch sei, welcher den Landtag mit so frechem Tadel überschüttet, worauf dieser geantwortet, dass er äusserem Vernehmen nach Marx heisse. »

et l'intelligence provoquaient son admiration, le *spiritus rector*, l'âme du journal et, au bout d'un mois, sa censure impitoyable avait réduit celui-ci à l'impuissance (196).

Pour sauver le journal, les actionnaires voulurent lui donner un ton plus modéré ; mais Marx, qui jugeait la situation désespérée et qui ne pensait pas que le salut pourrait venir d'une attitude équivoque, se refusa à les suivre (197).

Dès le 2 mars, Saint-Paul annonçait que Marx était décidé à abandonner la direction du journal et de fait, seize jours après, le 18 mars, celui-ci se retirait (198). Saint-Paul proposa alors au gouvernement de laisser subsister la *Gazette Rhénane*, débarrassée maintenant de son mauvais génie, mais le gouvernement maintint sa décision et refusa même de recevoir une délégation d'actionnaires, porteurs d'une pétition couverte de milliers de signatures (199).

(196) Cf. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*, p. 472-473. Saint-Paul an Regierungsrat Bitter, 2 mars 1843.

« Dr Marx ist allerdings hier der doktrinaire Mittelpunkt der lebendige Quell der Theorien des Blattes ; ich habe ihn kennen gelernt, er stirbt auf seine Ansichten die ihm zur Überzeugung geworden sind. Er ist entschlossen Preussen zu verlassen und unter den jetzigen Umständen jede Verbindung mit der *Rheinischen Zeitung* aufzugeben. »

(197) Cf. Sa critique des timorés et des indécis à la fin de son dernier article. *Werke*, I¹, p. 393 (18-21). « Die Rhein-und Mosel-Zeitung als Grossinquisitor. »

(198) Cf. *Werke*, I¹, p. 293. Déclaration de Marx. *Rheinische Zeit.*, 18 mars 1843.

« Unterzeichneter erklärt, dass er der jetzigen Zensurverhältnisse wegen aus der Redaktion der *Rheinischen Zeitung* mit dem heutigen Tage ausgetreten ist. » Köln, 17 mai 1843. K. Marx.

Cf. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten*, p. 490.

Saint-Paul an Regierungsrat Bitter, 18 mars 1843.

« Heute hat sich der Wind vollkommen gedreht. Der « spiritus rector » des ganzen Unternehmens ist gestern definitiv ausgetreten und Oppenheim ein wirklich im ganzen gemässigter, übrigens unbedeutender Mann hat die Redaktion übernommen. Ich befinde mich dabei sehr wohl und habe heute kaum ein Viertel der sonstigen Zeit auf die Zensur verwandt. »

Note marginale du Regierungsrat Bitter : « Dr Marx dessen ultrademokratischen Gesinnungen mit dem Prinzip des preussischen Staates in völligem Widerspruch stehen soll beabsichtigen auszuwandern. was kein Verlust wäre. »

(199) Cf. Hansen, *op. cit.*, p. 489. Saint-Paul an Regierungsrat Bitter, 21 mars 1843.

« Nachdem Dr Marx abgegangen ist gibt es hier in Köln in der Tat keine Persönlichkeit mehr, welche die Zeitung in ihrer früheren odïösen Dignität zu

La fin de la *Gazette Rhénane* ne fut pas indigne de son court mais glorieux passé ; elle disparut fièrement en affirmant, dans le dernier numéro, son espoir et sa foi dans l'idéal de liberté pour lequel elle avait combattu et succombé (200).

Marx quitta le journal sans regrets, car il était las d'une lutte sans issue. Le 25 janvier 1843, apprenant la décision du gouvernement, il écrivait en effet à Ruge : « Rien ne m'a surpris. Vous savez quelle était, dès le début, mon opinion sur l'instruction concernant la censure. Je ne vois dans la suppression de la *Gazette Rhénane*, qu'une conséquence de la réaction et qu'un progrès de la conscience publique, et ceci explique ma résignation. D'autre part l'atmosphère commençait à me peser. Il est dur de remplir une besogne servile, même au service de la liberté, et de lutter à coups d'épingle au lieu de combattre à coups de crosse. J'étais las de l'hypocrisie, de la sottise, de la brutalité policière, et aussi de notre servilité et de nos courbettes. Le gouvernement m'a rendu ma liberté. En Allemagne je ne puis plus rien entreprendre ; on s'y corrompt soi-même (201). »

erhalten und ihre Richtung mit Energie zu vertreten vermöchte. Heinzen, Jung, Advokat Mayer, Mevissen sind zwar lauter scharfe Federn, aber es fehlt ihnen am wissenschaftlichen Kern ihrer Meinung, sie haben sich nur nach gewissen Seiten hin die praktischen Konsequenzen der Ruge-Bauer-Marxschen Doktrinen angeeignet, sie sind nur instinktmässige Radikale. »

(200) Cf. *Rheinische Zeitung*, n° 90, 31 mars 1843. Abschied.

*Wir liessen kühn der Freiheit Fahne wehen
Und ernst tat jeder Schiffmann seine Pflicht,
War d'rum vergebens auch der Mannschaft Spähen :
Die Fahrt war schön und sie gereut uns nicht.
Dass uns der Götter Zorn hat nachgetrachtet
Es schreckt uns nicht, dass unser Mast gefällt.
Denn auch Kolombus ward zuerst verachtet
Und endlich sah er doch die neue Welt.
Ihr Freunde, deren Beifall uns geworden,
Ihr Gegner, die ihr uns mit Kampf geehrt,
Wir seh'n uns wieder einst an neuen Borden,
Wenn Alles bricht, der Mut bleibt unverehrt*

(201) Cf. *Werke*, I², p. 294 (21-39).

La fin de la *Gazette Rhénane* marquait pour Marx le début d'une nouvelle période de sa vie.

Après sa thèse, le problème essentiel de la Gauche hégélienne, le problème de l'action, s'était posé à lui. Il avait cru d'abord le résoudre en participant, avec B. Bauer, à la critique de l'œuvre de Hegel. Cette critique, en montrant le caractère révolutionnaire de la doctrine hégélienne, devait fournir les armes nécessaires pour combattre le parti conservateur.

Comme elle ne répondait pas au désir d'action de Marx et s'avérait inopérante, il s'était tourné vers les *Annales Allemandes* de Ruge qui prenaient alors un caractère politique plus marqué, et il faisait, avec l'article sur la censure, son entrée dans la vie politique.

Les *Annales* restant, à son gré, trop étrangères encore à la vie et à l'action, Marx les avait quittées pour collaborer à la *Gazette Rhénane*, où la critique philosophique s'appliquait directement à la politique et pouvait donner ainsi la pleine mesure de son efficacité. Cette collaboration avait été pour lui l'apprentissage de la vie politique. Imprégné d'idéologie hégélienne, il avait cru que le progrès de l'Idée devait nécessairement entraîner celui de la réalité, et que la critique philosophique et politique suffirait à transformer l'état de choses présent. Mais la réalité à laquelle il s'était heurté lui avait montré, qu'en fin de compte, les faits étaient plus forts que les théories et qu'il lui fallait réadapter, par une révision de la doctrine hégélienne, par un renversement de sa table des valeurs, l'idée à la réalité.

Au cours de cette lutte qui l'avait mis en contact immédiat avec la vie politique, économique et sociale, il s'était éloigné de B. Bauer et des Jeunes Hégéliens de Berlin. Ceux-ci, en effet, transposant la dialectique dans la conscience et enlevant ainsi à l'Idée sa substance, tendaient à faire de la dialectique un pur jeu de l'Esprit qui, isolé du

monde, devenait tout-puissant en soi, mais perdait aussi toute influence sur le réel.

Se détournant du jeu stérile de leur critique, Marx se rapprochait de Feuerbach, dont la doctrine allait lui servir d'intermédiaire entre l'idéalisme hégélien et le matérialisme. L'étude minutieuse de la réalité, à laquelle il s'attachait de plus en plus, lui montrait en effet la connexion, l'interdépendance étroite entre les faits et les idées et le détachait ainsi peu à peu de l'idéalisme hégélien. Après avoir attribué, avec Hegel, l'évolution de l'histoire au développement de l'Esprit (202), il avait admis que l'évolution de la philosophie et des lois était inséparable de celle des faits (203), et il en était enfin arrivé à considérer que les faits déterminent l'évolution historique indépendamment de la volonté des individus, faisant ainsi sienne la thèse fondamentale de Feuerbach (204).

D'autre part, l'examen des questions politiques, qu'il traitait encore du point de vue hégélien, l'amenait à l'étude des questions économiques et sociales. Comme les solutions juridiques qu'il donnait à ces questions étaient insuffisantes et inopérantes, il allait être amené à leur donner des solutions sociales et à se rapprocher ainsi du communisme, vers lequel il se sentait attiré. Là encore il devait prendre Feuerbach pour guide, et la doctrine de l'humanisme allait lui servir d'intermédiaire entre la doctrine hégélienne de la Philosophie du Droit et le communisme.

(202) Cf. *Werke*, I¹, p. 190 (12-27). La révolution belge est une révolution spirituelle.

(203) Cf. *id.*, p. 227 (27-35) et 243 (34-44), 244 (1-10).

(204) Cf. *id.*, p. 360 (15-37).

CHAPITRE IV

DU RADICALISME POLITIQUE AU COMMUNISME (Mars 1843-mars 1844)

Les « Annales franco-allemandes »

Au cours de son activité comme rédacteur de la *Gazette Rhénane*, deux problèmes s'étaient posés à l'esprit de Marx : le problème de l'État et le problème social. D'une part il devenait évident, devant la réaction triomphante qui supprimait toute liberté, que la critique philosophique et politique était impuissante à transformer les institutions existantes, et que l'État n'avait pas ce caractère rationnel et moral que lui attribuait la doctrine de Hegel. D'autre part il apparaissait que le problème essentiel n'était pas d'ordre religieux ou politique, mais plutôt d'ordre social, et qu'il ne pouvait pas être résolu, à la manière hégélienne, d'une façon purement juridique. Marx se rendait compte en effet que ce problème ne tenait pas à une simple interprétation ou déformation du droit, mais qu'il dérivait étroitement, comme le lui avaient montré les débats de la Diète Rhénane, de conflits d'intérêts entre les différentes classes sociales. Il était ainsi naturellement amené à réviser sa doctrine philosophique et juridique de l'État et à étudier les rapports entre celui-ci et la société. C'est à l'étude de ces deux problèmes qu'il se consacra après son départ de la *Gazette Rhénane*.

La suppression de ce journal, accompagnée du renfor-

cement de la censure, n'avait pas abattu le courage de cette pléiade d'intellectuels qui luttèrent pour le triomphe de la raison et de la justice, et, après la disparition de la presse libérale, le combat allait reprendre avec de nouvelles armes et sous une nouvelle forme.

Au début de mars 1843, au moment même où sonnait le glas de la *Gazette Rhénane*, Ruge publiait en Suisse les deux volumes des *Anecdota zur neuesten Philosophie und Publizistik* où, pour répondre à la censure et la narguer, il avait rassemblé tous les articles qu'elle avait supprimés dans sa revue.

Le premier volume se rapportait aux questions politiques et renfermait, outre l'article de Marx sur la censure, des articles de Ruge sur la liberté de la presse et la liberté d'enseigner, de Köppen sur « Fichte et la Révolution », et de K. Nauwerk sur la réaction politique en Prusse ; le deuxième volume contenait des articles de critique philosophique et religieuse de Ruge, Feuerbach et B. Bauer (1).

Les *Anecdota* réunissaient une dernière fois toute la cohorte des Jeunes Hégéliens qui étaient entrés en lutte contre le gouvernement prussien. S'ils restaient en effet encore unis dans l'opposition, leurs voies allaient désormais diverger dans l'action.

(1) Cf. *Anecdota zur neuesten Philosophie und Publizistik*. Zürich und Winterthur, 1843.

I

K. Marx, « Bemerkungen über die neueste Zensurinstruktion ».

Ruge, « Die Presse und die Freiheit ».

Ruge, « B. Bauer und die Lehrfreiheit ».

Köppen, « Fichte und die Revolution ».

Nauwerk, « Ein Blick in die inneren Zustände des preussischen Staates ».

II

Ruge, « Neue Wendung der deutschen Philosophie. Kritik des Buchs : Das Wesen des Christentums ».

Ruge, « Das christlich germanische Juste-Milieu ».

Feuerbach, « Vorläufige Thesen zu einer Reform der Philosophie ».

B. Bauer, « Leiden und Freuden des theologischen Bewusstseins ».

Bruno Bauer et les « Affranchis », isolés à Berlin, allaient se borner à poursuivre leur critique de la religion, opposant à celle-ci non plus l'État rationnel qui cessait d'être leur idole, mais la conscience individuelle, et ils devaient ainsi évoluer de plus en plus nettement vers l'individualisme anarchiste (2).

L'Édit du 31 janvier 1843 qui, en aggravant la censure, les privait du seul mode d'action dont ils pouvaient disposer, de l'action par la presse et par les livres, mit à peu près fin à leur activité politique. Comme cette aggravation de la censure, accompagnée de la suppression de la presse libre, n'avait provoqué, parmi les éléments libéraux et dans le peuple en général, aucune réaction sérieuse, ils accusaient celui-ci d'indifférence et d'apathie (3). Repliés sur eux-mêmes, ils devaient, par une tendance naturelle à l'individualisme et à l'égoïsme, considérer le peuple, la masse, comme un obstacle au développement de l'Esprit, qu'ils étaient de plus en plus enclins à confondre avec celui de certaines consciences d'élite, qui étaient précisément les leurs (4).

(2) Cf. *Anecdota*, II. B. Bauer, *Einleitung in die Dogmengeschichte vom Th. Klieforth*.

P. 158 : « Ihr (der theologischen Richtung) steht gegenüber die Richtung... welche das Dogma aufgelöst und vollendet hat. Aufgelöst : insofern das Dogma in seiner Entstehung erkannt und in seine Heimat in das Selbstbewusstsein zurückgeführt ist, vollendet : insofern die dogmatischen Attribute des Kirchlichen jenseits an dem Selbstbewusstsein ihr Subjekt gefunden haben. »

(3) Cf. B. Bauer, *Der Aufstand und Fall des deutschen Radikalismus vom Jahre 1842*, Berlin, 1850.

P. 245 : « Als dasselbe (das neue Censurgesetz) durch die öffentlichen Blätter bekannt gemacht wurde, hatten die Freunde der Bewegung nachdem sie durch das Verbot der drei grossen Tagesblätter ihren Einkeitspunkt verloren hatten, den Anlass dazu zu erklären : dass nun für sie nichts mehr zu tun sei... 246. Alles zog sich zurück. »

(4) Cf. *Anecdota*, II. « Die philosophische Kritik und die Deutschen Jahrbücher. »

P. 212 : « Die Männer der kritischen Bewegung werden wohl darauf resigniert haben, dass sie auf Schritt und Tritt von dem Beifall der Masse werden begleitet werden. Die Masse schenkt zwar anfangs, wenn etwas Neues auftaucht, demselben eine augenblickliche Aufmerksamkeit, aber wenn der Ernst der Bewegung

Au lieu de rejoindre le mouvement libéral ou communiste, ils allaient au contraire s'en écarter de plus en plus et aboutir, par leur doctrine de l'opposition entre la masse et l'esprit, à l'anarchisme qui traduisait l'exaspération de leur philosophie critique, isolée du réel et impuissante à agir sur lui (5). Cet anarchisme, fait de simple négation et de pure critique vis-à-vis de tous les courants politiques et sociaux, répondait bien à leur état d'esprit, déjà observé un an auparavant par F. Engels, qui les avait montrés aussi hardis en théorie que pusillanimes dans l'action (6).

Le libéralisme, doctrine du juste milieu, ne trouvait plus grâce devant eux. Son manque de principe qui le vouait à l'inertie, était critiqué en juin 1843, par E. Bauer, dans sa brochure : *Les Tendances libérales en Allemagne* (7). De son côté, B. Bauer, après avoir repris et résumé ses attaques contre la religion chrétienne dans son livre : *Le Christianisme révélé*, qu'il écrivit pendant l'hiver 1842-43, dirigea

grösser wird, tritt sie zurück, wird sie schwankend, oft irre und erst wenn das Resultat fertig auftritt, wird ihre Teilnahme wieder lebhaft erregt, weil sie sich nur für oder gegen entscheiden muss. »

B. Bauer empruntait à Hegel cette conception de la masse opposée à la grande individualité, au héros en qui s'incarne la Raison.

Cf. Hegel, *Philosophie des Rechts*, § 348, p. 434.

« An der Spitze aller Handlungen, somit auch der welthistorischen, stehen Individuen als die das Substantielle verwirklichenden Subjektivitäten. Als diesen Lebendigkeiten der substantiellen Tat des Weltgeistes und so unmittelbar identisch mit derselben, ist sie ihnen selbst verborgen und nicht Objekt und Zweck. »

Mais à la différence de Hegel, Bauer faisait de l'individualité l'élément conscient du progrès et d'autre part la masse, au lieu de jouer un rôle simplement passif dans l'évolution historique, considérée comme une évolution spirituelle, s'opposait à celle-ci.

(5) Cf. B. Bauer, *Der Streit der Kritik mit Kirche und Staat*. Charlottenburg, août 1843. (*Der christliche Staat und der freie Mensch*, p. 278-289 ; *Die politische Revolution*, 290-308).

(6) Cf. *Werke*, II. F. Engels, *Der Triumph des Glaubens*. (Dritter Gesang.)

Sur Stirner, p. 268, « Seht Stirner... den bedächtigen Schrankenhasser.

Sur L. Buhl, *id.*, « Ein seifenscheuer und blutscheuer Patriot. »

Sur Köppen, p. 269 : « Da fasste wilder Grimm den gänzlich guten Köppen. »

(7) Cf. E. Bauer, *Die liberalen Bestrebungen in Deutschland*. I. Heft. Die ostpreussische Opposition. II. Heft. Die badische Opposition. Zürich und Winterthur, 1843.

également sa critique contre le libéralisme politique et la Révolution française (8).

Le défaut de cette Révolution, disait-il, est d'avoir voulu associer deux principes contradictoires, celui d'humanité et celui de nationalité, et d'avoir essayé de faire du progrès de l'humanité le privilège égoïste d'une nation. Cela explique à la fois l'échec de la France dans sa lutte contre l'Angleterre, qui représentait le principe de nationalité sous sa forme pure, et son infériorité vis-à-vis de l'Allemagne qui, ne constituant pas une nation véritable, est le pays de la théorie pure, de la critique absolue (9).

En ramenant ainsi l'évolution de l'esprit au développement de la conscience individuelle, et en assurant l'autonomie de celle-ci par la critique de tout principe supérieur à elle : religion, État, patrie, E. et B. Bauer préparaient la voie à Stirner, théoricien de l'individualisme anarchiste.

Dépassant dans sa critique destructive les autres Jeunes Hégéliens de Berlin, avec qui il formait le groupe des « Affranchis », Stirner avait, dès 1842, rejeté non seulement

(8) Cf. *Wigands Konversationslexikon*, 1846. B. 2, p. 78-81. Article sur B. Bauer.

« Eine Schrift in der er alles zusammenfasste, was seine Ansicht von der Theologie bestätigte und die unter dem Titel « Das entdeckte Christentum » im Anfang des Jahres 1843 erscheinen sollte wurde selbst in Zürich konfiziert und der Verleger deshalb zu Gefängnisstrafe verurteilt. Bauers Laufbahn als theologischer Kritiker war mit dem Jahre 1843 beendet. Er wandte sich jetzt der Kritik der sozialen Zustände zu... Bauer hatte jetzt vollständig mit der Kritik abgeschlossen. Es war ihm jetzt, wollte er sich nicht wiederholen eine wissenschaftliche Polemik gegen die Verteidiger des Glaubens unmöglich geworden. »

(9) Cf. *Wigands Vierteljahrschrift*. Leipzig, 1845. B. III, p. 52-85. « B. Bauer oder die Entwicklung des theologischen Humanismus unsrer Tage. Eine Kritik und Charakteristik. »

P. 79 : « Er hatte den toten überlieferten Schatz der Theologie in das freie Selbstbewusstsein, aus dem er hervorgegangen zurückgeführt, um dann aus diesem Selbstbewusstsein ein Prinzip einer wahren menschlichen Zukunft hervorgehen zu lassen — was war dann natürlicher, als dass er sich unter diesen Umständen von den Taten des französischen Geistes angezogen fühlte, sich in französische Literatur und französische Geschichte vertiefte, um sein Erkenntnis durch dieselbe bewähren zu lassen. »

Cf. *Geschichte der Politik, Kultur und Aufklärung des 18. Jahrhunderts. Denkwürdigkeiten zur Geschichte der neueren Zeit* von B. Bauer und E. Bauer I. Bailly und die ersten Tage der französischen Revolution. Charlottenburg 1843.

le principe monarchique, mais aussi la souveraineté de l'État et l'autorité des lois, comme contraires à l'autonomie de l'individu (10). En avril 1842, il avait publié dans la *Gazette Rhénane*, sous le titre de « Le principe factice de notre éducation ou humanisme et réalisme », un article dans lequel il montrait qu'il fallait pousser la liberté de pensée jusqu'au point où celle-ci devenait autonomie de la volonté, et que la fin dernière de l'éducation était de rendre l'homme effectivement libre, en l'affranchissant de toute autorité par le développement de sa personnalité, de son Moi. Dans un autre article, « Remarques provisoires sur l'État fondé sur l'amour » publié en juillet 1843, dans la revue de L. Buhl *Berliner Monatsschrift*, il critiquait le principe d'amour, fondement de l'État chrétien, principe néfaste à ses yeux, parce qu'il abolissait la volonté et l'autonomie de l'individu (11). Ainsi pour Stirner, plus encore que pour Bauer, il ne restait, après la critique de la religion, de l'état et de la loi, qu'une seule réalité : le moi, qu'un seul principe : l'individualisme.

Tandis que Bauer, Stirner et les « Affranchis » s'éloignaient ainsi de plus en plus du mouvement politique et social, les autres Jeunes Hégéliens, Hess, Engels, Marx et Ruge, orientaient leur activité dans un sens diamétralement opposé et s'efforçaient au contraire d'unir plus étroitement l'esprit à la masse, la pensée philosophique au mouvement politique et social, la théorie à l'action. Comme il n'y avait pas encore de partis politiques organisés

(10) Cf. *Werke*, II. F. Engels, *Triumph des Glaubens*. (Dritter Gesang.)

P. 268 : *Seht Stirner, seht ihn, den bedächtigen Schrankenhasser*

Für jetzt noch trinkt er Bier, bald trinkt er Blut wie Wasser.

So wie die andern schreien ihr wild « à bas les rois ! »

Ergänzt Stirner gleich « à bas ausst les lois ».

P. 271 :

*Doch Stirner würdevoll. Den Willen bindet ihr, ihr wagt's und nennt euch frei.
Wie seid ihr eingelegt noch in die Sklaverei !*

Weg Satzung, weg Gesetz.

(11) Cf. V. Basch, *L'individualisme anarchiste*, Paris, 1928, chap. III, p. 30-52.

et qu'ils ne pouvaient agir que par la voie de la presse, leur premier soin fut de chercher un organe susceptible de remplacer les *Annales allemandes* et la *Gazette Rhénane*. C'est alors que s'offrit à eux *Le Comptoir littéraire de Zurich*, fondé par Frœbel qui, pendant les années 1843-1844, devait remplacer Wigand comme éditeur de la littérature révolutionnaire.

Professeur de minéralogie à Zurich, Frœbel avait été amené à participer au mouvement libéral, à la suite de la révolte provoquée en 1839, dans cette ville, par la nomination de Strauss. En 1840, il avait fait connaissance de Herwegh qui, désertant le Wurtemberg, s'était réfugié à Zurich où il composait ses *Poésies d'un vivant*, et c'est pour éditer ces poésies et les livres censurés en Allemagne qu'il avait fondé, en 1841, *Le Comptoir littéraire* (12). Il y

(12) Livres, revues et journaux publiés par le Comptoir Littéraire :

1841 : G. Herwegh, *Gedichte eines Lebendigen*.

1842 : L. Buhl, *Die Verfassungsfrage in Preussen in ihrem geschichtlichen Verlauf*.

Der Deutsche Bote aus der Schweiz (janvier-octobre, bi-hebdomadaire).

J. Frœbel, *F. Rohmer aus Weissenburg in Franken und seine messianischen Geschäfte in Zurich*.

J. Jacoby, *Meine Verteidigung wider die gegen mich erhobene Beschuldigung des Hochverrats*.

Anonyme (L. Buhl), *Deutschlands politische Zeitungen*.

Anonyme (F. Engels), *Triumph des Glaubens*.

1843 : B. Bauer, *Die gute Sache der Freiheit und meine eigene Angelegenheit*.
Id., *Das entdeckte Christentum*.

E. Bauer, *Die liberalen Bestrebungen in Deutschland*.

L. Feuerbach, *Grundsätze der Philosophie der Zukunft*.

Ruge, *Anecdota*.

Herwegh, *Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz*.

Frœbel, *Schweizerischer Republikaner* (bi-hebdomadaire).

Ruge, *Zur Verständigung der Deutschen und Franzosen*.

1844 : Frœbel, *Das Verbrechen der Religionsstörung nach den Gesetzen des Kantons Zürich*.

Ruge-Marx, *Deutsch-französische Jahrbücher*.

Cf. Rapport du ministre plénipotentiaire prussien Werther au ministre von Bülow (11 avr. 1843).

• Es fließen in diesem Verlag zwei Richtungen zusammen : die praktisch radikale der *Rheinischen Zeitung* und die theoretische der *Deutschen Jahrbücher* daher so wohl die preussische Opposition wie Dr Jacoby als Ruge oder B. Bauer sich mit Schriften, deren Imprimatur in Deutschland verweigert würde oder wurde, hierher begeben. Hiezu kam die radikalisierende Poesie, da es Verleger von Herweghs Gedichten war. »

publiait, en 1842, un journal bi-hebdomadaire libéral *Der deutsche Bote aus der Schweiz* (*Le messager allemand de Suisse*), dirigé par son frère ; en octobre 1842, il avait décidé de transformer ce journal en revue mensuelle, pour remplacer les *Annales allemandes* déjà menacées de suppression, et d'en confier la direction à Herwegh (13). C'est ce qui avait motivé le voyage triomphal de ce poète à travers l'Allemagne, en octobre et novembre 1842. Sa lettre à Frédéric Guillaume IV, dans laquelle il protestait contre l'interdiction dont on frappait sa revue avant même qu'elle ne parût, avait provoqué son expulsion en décembre et mis ainsi un terme à son voyage, au cours duquel il s'était lié avec Hess, Marx et Ruge et avait resserré les relations entre les radicaux d'Allemagne et ceux de Suisse. Bien que l'existence de sa revue fût, dès le début, fortement compromise, il avait cependant acquis la collaboration des radicaux allemands et réuni déjà un certain nombre d'articles, mais peu après son retour à Zurich, il était expulsé de cette ville (3 mars 1843), et cette expulsion portait le coup de grâce à sa revue.

Sans se laisser décourager par les avatars du *Messenger allemand*, Froebel donnait, en décembre 1842, sa démission de professeur pour se consacrer entièrement à la politique, et prenait la direction d'un journal bi-hebdomadaire le

Sur *Le Comptoir littéraire*. Cf. W. Näf, *Das Literarische Comptoir Zürich und Winterthur*. Berne, 1929.

(13) Cf. Lettre de Herwegh à sa fiancée, janvier 1843 (cf. G. Herweghs *Briefwechsel mit seiner Braut*. Stuttgart, 1906, p. 126.

« Der deutsche Bote wird wohl gleich die Rolle der verbotenen Jahrbücher übernehmen müssen und Ruge hat grosse Lust gleichfalls nach Zürich übersiedeln. »

Cf. *Rheinische Zeitung*, n° 273, 30 sept. 1842.

Zürich, 25 sept. : « Unter Georg Herweghs Leitung wird der deutsche Bote seine Aufgabe treffend lösen, dafür bürgt uns dessen ganze Persönlichkeit. Ich möchte Herwegh den Vertreter der jetzigen Jugend besonders der deutschen nennen, in ihm finden wir alle jene Sympathieen, welche dieselbe empfindet, alle jene Bestrebungen in welchen sie tätig ist, allen jenen Enthusiasmus in welchem sie erglüht. »

Schweizerischer Republikaner (*Le Républicain suisse*), auquel il imprimait une tendance nettement démocratique et même communiste (14).

C'est autour de Froebel et du *Comptoir littéraire* que se groupèrent les Jeunes Hégéliens, après que la censure eut supprimé leurs journaux et revues.

La plus grande confusion doctrinale régnait alors parmi eux. La philosophie critique avait fait faillite, le culte de l'État apparaissait comme un leurre, puisque celui-ci prenait un caractère de plus en plus réactionnaire, le libéralisme se révélait incertain dans sa doctrine et son action, le socialisme enfin se présentait plutôt comme un problème nouveau que comme une solution aux questions qui se posaient pour les Jeunes Hégéliens (15).

Dans cette confusion, un seul point lumineux, une seule certitude : la théorie de Feuerbach, qui posait le problème de la synthèse de la pensée philosophique et de l'action pratique sur le plan social, sur le plan de l'humanité concrète et qui fournissait les éléments essentiels de sa solution.

Alors que B. Bauer, s'exaspérant de ne pas pouvoir unir l'idée au fait, concluait à une opposition irréductible entre l'idée et la masse, Feuerbach tendait, au contraire, dans ses « Thèses provisoires sur la réforme de la Philosophie » qui paraissaient alors dans les *Anecdota*, et dans ses *Principes de la Philosophie de l'Avenir* publiés peu après (16), à établir cette synthèse de l'idée et du fait, de la philosophie

(14) Le *Schweizerischer Republikaner* (bi-hebdomadaire), parut du 3 janvier au 27 juin 1843 (nos 1 à 51) sous la direction de Froebel.

(15) Cf. *Werke*, I^{er}. Lettre de Marx à Ruge, sept. 1843, p. 573.

« Non seulement une anarchie générale règne parmi les réformateurs mais chacun est obligé de s'avouer qu'il n'a pas une vue exacte de ce qui doit arriver. »

(16) *Ludwig Feuerbachs sämtliche Werke*. Neu herausgegeben von W. Bolin und F. Jodl. Stuttgart, 1904.

B. II. *Philosophische Kritiken und Grundsätze*.

Vorläufige Thesen zur Reform der Philosophie (1843) (p. 222-244).

Grundsätze der Philosophie der Zukunft, 1843 (p. 245-320).

et de l'activité humaine, par une critique radicale de la philosophie spéculative.

Il montrait que cette philosophie, en particulier la philosophie hégélienne, était la forme dernière de la théologie et qu'elle transposait, comme celle-ci, l'essence de la nature en dehors de la nature, l'essence de l'homme en dehors de l'homme ; la seule différence était que la philosophie hégélienne réalisait des idées, tandis que la théologie prêtait une réalité aux créations de l'imagination (17). Hegel, à vrai dire, avait bien essayé d'opérer une synthèse du réel et du rationnel par l'idée concrète, dans laquelle il insérait toute l'évolution de la nature et de l'histoire, mais cette synthèse était illusoire, parce que chez lui le développement restait intérieur à l'idée, à laquelle il ramenait toute la réalité (18).

Par réaction contre Hegel qui ne donnait à la matière, à la réalité concrète, qu'une existence illusoire, et aussi contre B. Bauer, qui n'avait fait qu'aggraver l'idéalisme hégélien en dissociant l'idée de toute substance, pour la réduire à la conscience (19), Feuerbach se proposait de

(17) Cf. *Vorläufige Thesen* : P. 222 : « Das Geheimnis der Theologie ist die Anthropologie, das Geheimnis aber der spekulativen Philosophie die Theologie. »

P. 226 : « Das Wesen der Theologie ist das transcendente ausser den Menschen hingesetzte Wesen des Menschen, das Wesen der Logik Hegels das transcendente Denken, das Denken des Menschen ausser den Menschen gesetzt. »

P. 227 : « Der « absolute Geist » ist der « abgeschiedene Geist » der Theologie, welcher in der Hegelschen Philosophie noch als Gespenst umgeht. »

(18) Cf. *id.*

P. 231 : « Der bisherige Gang der spekulativen Philosophie vom Abstrakten zum Concreten, vom Idealen zum Realen ist ein Verkehrter. Auf diesem Wege kommt man nie zur wahren, objektiven Realität, sondern immer nur zur Realisation seiner eigenen Abstraktionen. »

P. 238 : « Die Hegelsche Philosophie ist die Aufhebung des Widerspruchs von Denken und Sein, wie ihn insbesondere Kant ausgesprochen, aber wohlge-merkt ! nur die Aufhebung dieses Widerspruchs innerhalb des Widerspruchs — innerhalb des einen Elements — innerhalb des Denkens. Der Gedanke ist bei Hegel das Sein, der Gedanke das Subjekt, das Sein das Prädikat. »

(19) Cf. *id.*, p. 242 : « Wenn man den Namen der neuen Philosophie, den Namen Mensch mit Selbstbewusstsein übersetzt, so legt man die neue Philosophie im Sinne der alten aus, versetzt sie wieder auf den alten Standpunkt zurück, denn das Selbstbewusstsein der alten Philosophie als abgetrennt vom Menschen ist

réaliser l'unité dynamique de la pensée et de l'être, de l'esprit et de la matière, du sujet et de l'objet, en partant non pas de l'idée mais de la réalité, en intégrant l'esprit dans la matière et non la matière dans l'esprit et en faisant de l'homme concret, avec sa sensibilité et ses besoins, l'expression organique de cette synthèse.

Appliquant à la philosophie spéculative la critique qu'il avait faite de la religion, Feuerbach opérait ainsi un renversement complet de la doctrine hégélienne. Ce n'est pas l'idée, disait-il, qui doit constituer le fondement de la philosophie, mais la nature et l'homme, car toute spéculation faite en dehors de la réalité immédiate et de l'homme concret n'est qu'une spéculation vaine. La philosophie doit s'appuyer sur les sciences de la nature qui, de leur côté, doivent s'unir à elle, et cette union sera plus féconde que l'alliance conclue, jusqu'ici, entre la philosophie et la théologie (20).

Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il voulût remplacer l'idéalisme par le matérialisme et faire dériver la vie non

eine Abstraktion ohne Realität. Der Mensch ist das Selbstbewusstsein. »
Cf. *Grundsätze der Philosophie der Zukunft*, n° 37, p. 300.

« Die neuere Philosophie suchte etwas unmittelbar Gewisses... sie setzte an die Stelle des nur gedachten Wesens, an die Stelle Gottes... das denkende Wesen, das Ich, der selbstbewusste Geist... Allein das Selbstbewusstsein der neueren Philosophie ist selbst wieder nur ein gedachtes, durch Abstraktion vermitteltes also bezweifelbares Wesen. Unzweifelbar, unmittelbar gewiss ist nur was Objekt des Sinnes, der Anschauung, der Empfindung ist. »

(20) Cf. *Vorläufige Thesen*.

P. 239 : « Das wahre Verhältnis vom Denken zum Sein ist nur dieses : das Sein ist Subjekt, das Denken Prädicat. Das Denken ist aus dem Sein, aber das Sein nicht aus dem Denken. »

P. 243 : « Alle Spekulation über das Recht, den Willen, die Freiheit, die Persönlichkeit ohne den Menschen, ausser dem oder gar über dem Menschen ist eine Spekulation ohne Einheit, ohne Notwendigkeit, ohne Substanz, ohne Grund, ohne Realität. Der Mensch ist die Existenz der Freiheit, die Existenz der Persönlichkeit, die Existenz des Rechts... »

P. 244 : « Die Philosophie muss sich wieder mit der Naturwissenschaft, die Naturwissenschaft mit der Philosophie verbinden. Diese auf gegenseitiges Bedürfnis, auf innere Notwendigkeit gegründete Verbindung wird dauerhafter, glücklicher und fruchtbarer sein, als die bisherige Mesalliance zwischen der Philosophie und der Theologie. »

plus de la pensée mais de la matière, considérée comme une entité, comme un être métaphysique ; pour lui la vraie réalité, dans laquelle étaient à la fois inclus l'idée et l'être, était l'homme concret (21).

Feuerbach opposait ainsi la réalité humaine, la réalité sociale, aussi bien à l'idéalisme objectif de Hegel qu'à l'idéalisme individualiste de B. Bauer. Ce n'était plus le développement de l'idée, ou un fait subjectif de conscience qui déterminait le progrès, mais les conditions générales de la vie humaine, et l'humanité dans son ensemble, le peuple, la masse, devenait ainsi l'élément essentiel de l'évolution sociale.

Par cette critique de toute métaphysique, de toute croyance au surnaturel, Feuerbach aboutissait ainsi à une apothéose de l'homme, conçu dans ses rapports avec le réel, qui, n'ayant plus d'autre patrie que la terre, était tenu d'y réaliser tout son être, et il fondait sur cet humanisme une doctrine sociale inspirée de sa critique de la religion.

Ayant découvert que la religion était constituée par une aliénation de l'essence humaine, il se proposait de résoudre la question sociale en libérant l'homme de l'illusion religieuse, pour lui donner conscience de sa vraie nature réalisée par l'espèce. L'homme, disait-il, ne peut pas être conçu comme un être isolé, en dehors de l'humanité ; c'est un être social, un membre de l'espèce humaine, qui ne trouve que dans la vie collective la réalisation de

(21) Cf. *Grundsätze der Philosophie der Zukunft*.

N° 41, p. 303-304 : « Die Identität von Subjekt und Objekt, im Selbstbewusstsein nur abstrakter Gedanke, ist Wahrheit und Wirklichkeit nur in der sinnlichen Anschauung des Menschen vom Menschen. »

Id., n° 51, 313 : « Die Einheit von Denken und Sein hat nur Sinn und Wahrheit, wenn der Mensch als der Grund, das Subjekt dieser Einheit gefasst wird. »

Vorläufige Thesen, p. 234 : « Nur das notleidende Wesen ist das notwendige Wesen. Bedürfnislose Existenz ist überflüssige Existenz. Was frei ist von Bedürfnissen überhaupt hat auch kein Bedürfnis der Existenz... Ein Wesen ohne Not ist ein Wesen ohne Grund. »

son essence (22). De ce fait, il a pour devoir de se libérer de l'égoïsme et de l'individualisme qui s'opposent à la vie collective, en prenant pour loi suprême l'amour de l'humanité. Cet affranchissement, indiquait enfin Feuerbach, devait résulter de l'union de la philosophie et du mouvement social, de l'alliance entre les Allemands, purs théoriciens, et les Français qui ont le goût et le sens de l'action (23).

Le défaut de la doctrine de Feuerbach était de rester encore vague et abstraite. Sa thèse capitale, l'aliénation de l'essence humaine dans la religion, n'était ni exposée ni expliquée comme un fait sociologique, mais présentée comme un acte en quelque sorte métaphysique de l'homme considéré en tant que tel en dehors de la société. De même que Hegel ramenait l'évolution historique, dont il n'avait pas su discerner les raisons véritables, au développement d'un imaginaire Esprit du Monde, Feuerbach assimilait la société, dont il n'avait pas une notion claire, à un être également imaginaire, à l'espèce humaine considérée comme essence de l'humanité (*Gattungswesen*), qui devenait, comme l'Esprit du Monde, une entité supérieure aux hommes. De ce fait il ne dépassait guère l'homme abstrait, et le renversement de la doctrine de Hegel s'opérait, chez lui, plutôt encore dans le cadre de la philosophie spéculative, que dans celui de la réalité concrète (24). Comme il conce-

(22) Cf. *Grundsätze der Philosophie*, n° 59, p. 318.

« Das Wesen des Menschen ist nur in der Gemeinschaft, in der Einheit des Menschen mit den Menschen enthalten — eine Einheit die sich aber nur auf die Realität des Unterschieds von Ich und Du stützt. »

(23) Cf. *Vorläufige Thesen*, p. 236.

P. 259 : « Der wahre, der mit dem Leben, dem Menschen identische Philosoph muss gallo-germanischen Geblüts sein... Das Herz, das weibliche Prinzip, der Sinn für das Endliche, der Sitz des Materialismus ist französisch gesinnt, der Kopf, das männliche Prinzip, der Sitz des Idealismus-deutsch. »

(24) Cf. *Deutsches Bürgerbuch*, 1846.

Franz Schmidt, *Die deutsche Philosophie in ihrer Entwicklung zum Sozialismus*.

P. 69 : « In Wahrheit hat der Idealismus nicht von der sinnlichen Erscheinung abstrahirt, weil dies ein Ding der Unmöglichkeit ist, aber er hat in Wahrheit

vait ainsi l'homme d'un point de vue absolu, en dehors de l'histoire, il était amené à rejeter en même temps que l'idéologie de Hegel, sa conception historique et dialectique du devenir, et il manquait à sa doctrine le dynamisme qui animait la philosophie hégélienne.

Abandonnant la conception hégélienne de l'histoire, qui intégrait dans un même processus le développement de l'homme et celui de la nature, Feuerbach revenait au matérialisme du XVIII^e siècle qui faisait de l'homme un être sinon abstrait, du moins passif, subissant docilement les impulsions de la nature (25). D'autre part, du fait qu'il situait l'activité humaine en dehors de l'évolution historique, il devait lui donner, comme les philosophes du XVIII^e siècle, un caractère et un but essentiellement moral, et sa philosophie sentimentale aboutissait ainsi à une éthique, à une vague religion du bonheur et de l'amour universels (26).

abstrahiert vom Leben und in dieser Abstraktion bleibt er stecken, trotz der Feuerbachschen Negation. Nur wenn die Philosophie keinen anderen Gegenstand mehr hat, als den Menschen in seinen wirklichen, realen Lebensverhältnissen, kein anderes Interesse, als die wirkliche lebendige Darstellung des ganzen natürlichen Gehalts der menschlichen Persönlichkeit, nur wenn die Philosophie im Sozialismus aufgegangen : nur dann ist sie wirklich eingekehrt ins « Reich der lebendigen Seelen. »

« Darum ist Feuerbachs Negation der Philosophie nur scheinbar, halb ; es ist die Verneinung der Philosophie innerhalb der Philosophie ; sie zerstört nur eine Illusion der Philosophie ; lässt die Philosophie selbst aber als abstrakte Wissenschaft fortbestehen, ja verheisst ihr noch ganz besonders eine reiche « Zukunft . »

(25) Cf. F. Engels, *L. Feuerbach*, p. 19-20.

(26) Cf. *Grundsätze der Philosophie*.

N° 33, p. 297 : « Das Sein als Gegenstand des Seins... ist das Sein des Sinns, der Anschauung, der Liebe. Das Sein ist also ein Geheimnis der Anschauung, der Empfindung, der Liebe. »

N° 34, p. 299 : « Die neue Philosophie stützt sich auf die Wahrheit der Liebe, die Wahrheit der Empfindung. In der Liebe, in der Empfindung überhaupt gesteht jeder Mensch die Wahrheit der neuen Philosophie ein. Die neue Philosophie... bejaht nur in und mit der Vernunft, was jeder Mensch... im Herzen bekennt... »

Cf. Engels, *op. cit.*, p. 34 : « Die Liebe ist überall und immer der Zaubergott, der bei Feuerbach über alle Schwierigkeiten des praktischen Lebens hinweghelfen soll — und das in einer Gesellschaft, die in Klassen mit diametral entgegengesetzten Interessen gespalten ist. »

La société restait chez lui un tout indistinct, une vague solidarité collective où disparaissaient les forces concrètes qui s'opposent les unes aux autres, et qu'il ramenait à un antagonisme mal défini entre l'égoïsme et l'altruisme. Ne tenant pour essentielle que la question religieuse, dont la solution devait libérer l'homme de l'égoïsme, il attachait plus d'importance à l'éducation du peuple qu'aux questions politiques et sociales. Il ne faisait que les effleurer dans ses thèses et ne consacrait, par exemple, à l'État qui constituait la partie centrale du système de Hegel, le problème capital pour les Jeunes Hégéliens, qu'une brève remarque : il le considérait comme la réalisation totale de l'essence de l'homme, comme l'incarnation de l'espèce, sans indiquer du reste ni comment, ni en quoi les qualités essentielles de l'humanité se trouvaient réalisées en lui (27).

Si Feuerbach n'avait pas trouvé la solution définitive du problème essentiel qui se posait pour la Gauche hégélienne, du problème de l'adaptation de la philosophie à l'action politique et sociale, il avait cependant le mérite d'indiquer dans quelle direction on devait la chercher. En rendant possible, par sa critique décisive de la philosophie hégélienne, l'union féconde de la pensée et de l'être, de la philosophie et de la réalité sociale, il montrait la voie dans laquelle il fallait s'engager (28). Il restait maintenant à étudier l'homme et la société dans leur réalité concrète, à rattacher la libération de l'homme non pas simplement à son émancipation religieuse, mais aussi et surtout à son

(27) Cf. *Vorläufige Thesen*, p. 244 : « Der Mensch ist das Grundwesen des Staates. Der Staat ist die realisierte, ausgebildete, explicite Totalität des menschlichen Wesens. Im Staate werden die wesentlichen Qualitäten oder Tätigkeiten des Menschen in besonderen Ständen verwirklicht, aber in der Person des Staatsoberhauptes wieder zur Identität zurückgeführt... Das Staatsoberhaupt ist der Repräsentent des universalen Menschen. »

(28) Cf. *Mannheimer Abendzeitung*, 1844, n° 28. Cité par B. Bauer, *Aufstand*, III, p. 180. « Die Klarheit, die entzückende Klarheit, mit welcher Feuerbach besonders in seinen Grundsätzen der Philosophie der Zukunft, die Irrgänge der Abstraktion verfolgt und dargelegt hat, erweckte die Begeisterung der Radikalen. »

émancipation politique et sociale. C'est à cette tâche qu'allaient se consacrer Ruge, Hess, Engels, et Marx, et ils devaient tirer de la synthèse feuerbachienne du rationnel et du réel, de la philosophie et de l'activité pratique, en la modifiant diversement selon leurs aspirations et leurs tempéraments, une doctrine démocratique ou communiste.



Comme la bourgeoisie s'était retirée de la lutte après l'échec du mouvement libéral de 1842, imitée en cela par B. Bauer et les « Affranchis », les autres membres de la Gauche hégélienne devaient nécessairement s'efforcer de réaliser, en dehors du libéralisme, l'union de la philosophie et de l'action (29). Ils allaient être ainsi amenés à s'associer d'une part à la démocratie française, qui leur semblait offrir une assise plus solide que le libéralisme allemand, et à rejoindre d'autre part le mouvement socialiste et communiste, qui commençait à se répandre de France et de Suisse, en Allemagne.

Marx, suivi d'abord par Ruge, allait être l'inspirateur de l'alliance démocratique franco-allemande, tandis que Hess, déjà acquis au communisme, devait s'écarter de cette nouvelle forme de libéralisme, pour préconiser l'union de la philosophie allemande au mouvement communiste. En dégageant de la philosophie de Feuerbach une doctrine qui constituait une première synthèse du radicalisme philosophique allemand et des systèmes socialistes et communistes français, Hess, qui n'avait joué jusqu'alors qu'un rôle de deuxième plan, allait exercer une grande influence sur la Gauche hégélienne.

(29) Cf. Jugement de Froebel sur les libéraux de Cologne.

Lettre à Wigand (août 1843) ; J. Froebel, *Ein Lebenslauf*, p. 100.

« Die erbärmlichsten, ja eckelhaftesten Kerle sind die sogenannten Liberalen. Wer diese Jammermenschen gründlich kennen gelernt hat muss ein ganzer Mann sein mit solchem Volk in Gemeinschaft fortzukämpfen. »

Affirmant maintenant ouvertement ses opinions communistes, il exposait sa doctrine dans trois articles, primitivement destinés au *Messenger allemand* et qui parurent dans les *Vingt et une feuilles de Suisse* (*Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz*), publiées par Herwegh en mai 1843 (30).

Ces articles « La philosophie de l'action », « Le socialisme et le communisme », « La liberté, dans son unité et sa totalité », témoignent de l'effort de la pensée de Hess pour réaliser la synthèse de la philosophie de Feuerbach et du communisme, du principe de liberté qui était celui de la Gauche hégélienne, et du principe communiste d'égalité (31).

Hess établit cette synthèse, assez confuse du reste, sous le nom d'anarchie, en donnant à l'anarchie un caractère communiste.

On ne peut, dit-il, séparer la liberté spirituelle de la liberté politique, car l'une est la condition de l'autre, aussi faut-il combattre à la fois les dogmes religieux et les dogmes politiques, et instaurer l'anarchie qui, seule, assure l'indépendance totale de l'individu (32).

A Babeuf et à Fichte revient le mérite d'avoir proclamé les premiers l'autonomie de la personne humaine ; après eux, Saint-Simon, Fourier et Hegel ont développé leurs doctrines, sans réussir cependant à fonder le véritable

(30) A l'imitation de ce que venait de faire Ruge dans les *Anecdota*, Herwegh publia dans les *Vingt et une feuilles de Suisse* les articles qu'il n'avait pas pu faire paraître dans le *Messenger Allemand*. Ce titre s'expliquait par le fait que les livres au-dessus de 20 feuilles n'étaient pas soumis à la censure. Les principaux articles étaient ceux de Hess et un article de B. Bauer sur la question Juive.

(31) Les deux premiers articles ont été réédités par Th. Zlocisti, *Moses Hess, Sozialistische Aufsätze*. Berlin, 1921, pp. 37-86.

(32) Cf. Hess, *Philosophie der Tat*, Zlocisti, *op. cit.*, p. 44-45.

« Die Lüge der Religion und der Politik muss mit einem Schlage und schonungslos entlarvt werden. Das Wesen der Religion und Politik besteht darin, dass sie das wirkliche Leben, das Leben der wirklichen Individuen, von einem Abstraktum, von dem « Allgemeinen », welches nirgend wirklich, ausser im Individuum selber, absorbieren lassen. »

anarchisme ; Saint-Simon, en effet, a laissé subsister la propriété privée, Fourier, l'inégalité sociale, Hegel, la religion et la monarchie (33). Les Jeunes Hégéliens eux-mêmes subordonnent l'individu à un état idéal, qui n'est autre chose qu'une forme nouvelle de la Divinité.

On ne peut établir l'anarchie qu'en supprimant toute tyrannie et il faut pour cela réaliser, en même temps que la liberté individuelle, l'égalité sociale par l'abolition de la propriété et de l'État, tous deux instruments d'oppression, qui créent et maintiennent la division en maîtres et en esclaves (34). L'anarchie assurera le bonheur de l'homme par une organisation sociale nouvelle, dans laquelle le travail se confondra avec le plaisir, car, au lieu d'être exécuté sous la contrainte qui le rend actuellement pénible et odieux, il sera librement consenti (35).

Cet anarchisme, par lequel Hess s'efforçait de sauvegarder le principe de liberté, d'autonomie de l'individu, tout en l'associant au principe d'égalité inclus dans le communisme, l'amenait à rechercher la solution sociale en dehors de la réalité, et donnait ainsi à sa doctrine un caractère d'utopie (36).

(33) Cf. *Philosophie der Tat*, p. 55-56.

(34) Cf. *Sozialismus und Kommunismus* ; Zlocisti, *op. cit.*, p. 68.

« Der französische und der deutsche Geist haben das Grundprinzip der Neuzeit zur Wahrheit gemacht. Um aber diese Wahrheit auch im Leben zu verwirklichen müssen sich jene beiden Momente derselben, die persönliche Freiheit und die soziale Gleichheit wieder vereinigen. Ohne die absolute Gleichheit, ohne den französischen Kommunismus einerseits, andererseits ohne den deutschen Atheismus kann weder die persönliche Freiheit, noch die soziale Gleichheit eine wirkliche Wahrheit werden. »

(35) Cf. *id.*, p. 74 : « Nur durch die absolute Freiheit nicht nur der « Arbeit » in dem engeren bornierten Sinne, sondern jeder menschlichen Neigung und Tätigkeit überhaupt, ist auch die absolute Gleichheit oder vielmehr Gemeinschaft aller erdenklichen Güter möglich, sowie umgekehrt nur in dieser Gemeinschaft wiederum jene Freiheit denkbar ist. Die Arbeit, die Gesellschaft überhaupt soll nicht organisiert werden, sondern sie organisiert sich von selbst indem jeder tut, was er nicht lassen kann und unterlässt, was er nicht tun kann. »

(36) Cf. *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*. Jahrgang, XII, 1926 ; G. Lucacs, *Moses Hess und die Probleme der idealistischen Dialektik*.

S'inspirant de Feuerbach, dont il adoptait la philosophie sans la soumettre, comme devait le faire Marx, à une critique préalable, il donnait en effet à l'antagonisme entre les riches et les pauvres, entre le capitalisme et le prolétariat, un caractère moral, et l'assimilait au conflit entre les tendances égoïstes et altruistes de l'humanité (37). La lutte contre l'égoïsme devenait ainsi le fondement de l'action sociale, et de ce fait, aussi bien le capitalisme que le communisme perdaient leurs caractères propres. Le premier en effet se confondait avec l'égoïsme, nom sous lequel Hess englobait tout ce qui s'oppose au communisme, tandis que celui-ci exprimait, non plus les aspirations particulières du prolétariat, mais les tendances altruistes de l'humanité.

Au lieu de considérer le développement économique comme la cause principale de l'évolution sociale, il en attribuait la raison essentielle à l'évolution spirituelle et morale, et ramenait, comme Feuerbach, la question sociale à un problème d'éducation.

P. 124 : « Wird der Theorie... eine Stelle oberhalb des Kampfes der verschiedenen Gruppen, Stände und Klassen zugewiesen. so folgt daraus notwendig eine moralistische oder moralisierende Beurteilung der Gegenwart... »

P. 125 : « Für die theoretische Entwicklung von Hess wurde es verhängnisvoll, dass er über die moralische Verurteilung des Egoismus, den er allerdings als ein notwendiges Produkt der Gesellschaft darstellt und mit deren, ziemlich oberflächlich erfassten ökonomischen Grundlagen ständig parallelisiert, nicht hinaus konnte. Er betrachtet ihn zwar als notwendiges Produkt der bürgerlichen Gesellschaft, aber doch nur als Erstarrtes, metaphysisch, nicht dialektisch. Und da Hess's Sozialismus seine logisch dialektisch erkannte Zukunft, ebenfalls nicht aus dem realen Boden der konkreten Klassenkämpfe der Gegenwart herauswuchs, sondern aus den hier produzierten Gegensätzen logisch sublimiert wurde, wobei in die reinen Gedanken verwandelten Gegensätze idealistisch zu selbstständigen Wesenheiten erstarren mussten, stand ihm die Zukunft fix und fertig den Problemen der Gegenwart als « Lösung » gegenüber. »

(37) Cf. *Sozialismus und Kommunismus*, p. 70-71.

« Der Zustand der Gemeinschaft ist die praktische Verwirklichung der philosophischen Ethik, welche in der freien Tätigkeit den wahren und einzigen Genuss, das sogenannte höchste Gut erkennt — so wie umgekehrt der Zustand des getrennten Besitzes die praktische Verwirklichung des Egoismus und der Unsittlichkeit ist, welche einerseits die freie Tätigkeit negiert und die zur Arbeit des Sklaven herabwürdigt, andererseits an die Stelle der höchsten Gutes des Menschen den tierischen Genuss setzt als das würdige Ziel jener ebenso tierischer Arbeit. »

Cette doctrine constituait une sorte de moyen terme entre l'anarchisme individualiste de B. Bauer et de Stirner et le communisme. Pour Hess, en effet, la fin dernière était, comme pour B. Bauer et Stirner, l'activité libre, l'autonomie de l'individu, mais au lieu de fonder celle-ci sur l'individualisme et l'égoïsme, il lui donnait comme cadre, la société organisée sur le principe altruiste, la société communiste (38).

* * *

En dépit de son caractère imprécis, la doctrine de Hess réalisait ainsi une première synthèse entre le radicalisme philosophique allemand et les théories socialistes et communistes françaises.

Engels et Marx allaient s'efforcer de préciser cette doctrine, en la dépouillant de ses éléments utopiques et anarchistes, pour l'adapter plus complètement au mouvement communiste qui commençait alors à se répandre en Allemagne. A l'influence des idées saint-simoniennes succédait en effet, maintenant, celle des théories communistes qui se propageaient parmi les ouvriers et les intellectuels, et le communisme, qui faisait l'objet de discussions de plus en plus fréquentes dans la presse, était pour ainsi dire à l'ordre du jour (39).

(38) Cf. *Philosophie der Tat*, p. 50.

« Das Ziel des Sozialismus ist kein anderes als das des Idealismus, es ist dieses : nichts von all dem alten Plunder übrig zu lassen als die Tätigkeit. Keine von den Formen in welchen sich diese letztere bisher fixierte kann bestehen vor dem freien Geiste, der sich eben nur als tätiger erfasst, nicht bei irgend einem gewonnenen Resultat stehen bleibt, dieses fixiert, verkörpert, materialisiert und als sein Eigentum aufspeichert — der vielmehr als die Macht über alles Endliche, Bestimmte stets darüber hinausgeht, um sich stets von neuem als Tätiger, freilich jedesmal in bestimmter Weise zu erfassen. »

(39) Cf. *Geheimes Staatsarchiv. Ministerium des Inneren*.

Die revolutionären Vereine unter den wandernden Handwerksgesellen. R. 77. D. n° 10. Rapport adressé de Francfort au ministre von Rochow (8 avril 1841), donne une liste de 80 ouvriers suspects d'appartenir à des sociétés révolutionnaires (Bund der Geächteten. Bund der Gerechten).

C'est de Paris, qui était depuis 1830 le grand centre de l'agitation révolutionnaire de l'Europe, que venaient la plupart des doctrines de réorganisation et de rénovation sociale. Ces doctrines se partageaient en deux tendances : les unes, les doctrines socialistes, comptaient sur l'intelligence et le bon vouloir des classes possédantes pour réaliser une transformation complète, ou simplement une réforme progressive de la société. Ces doctrines étaient particulièrement remarquables par leurs critiques sociales. Pecqueur et Considérant, reprenant et élargissant les théories de Saint-Simon et de Fourier, montraient que le développement capitaliste conduit à la concentration des richesses, à l'élimination des classes moyennes, à la division de la société en prolétariat — ou peuple, comme on disait alors — et bourgeoisie (40), et que la conséquence de ce développement devait être la socialisation des moyens de production (41). En 1843, ces critiques se faisaient si nombreuses et si vives (Proudhon, Cabet, L. Blanc), que L. Reybaud pouvait écrire qu'il ne se passait pas un seul jour, sans que fût proclamée une condamnation nouvelle de la société capitaliste (42).

Cf. B. Bauer, *Der Aufstand*, III, p. 23.

« Im Anfang des Jahres 1843 war bereits der « Communismus » ein so verbreitetes Stichwort geworden, dass die Literarische Zeitung, das Programm mit welchem Ruge seine Deutschen Jahrbücher schloss einen schwächlichen Schatten des Communismus nennen konnte. »

Cf. *Rheinische Zeitung*, 16 janvier 1843.

Berlin, 11 janvier. « Der Kommunismus ist das neue Schreckbild unserer Gegner. Die Augsburgerin versuchte gegen die Rheinische schon früher das Manöver, die Elberfelder wendete die Taktik schon einmal mit grösserer Malice, ein Herr Grübenau versichert in Stettin in öffentlichen Vorlesungen Herwegh sei « Fourierist » und die Literarische behauptet nun das letzte Wort und die noch verhüllte Lehre der Deutschen Jahrbücher sei der Fourierismus. »

Id., 19 nov. 1842, n° 323. Une correspondance de Mayence (16 nov.) signale des poursuites contre des artisans membres de la société des Proscrits.

(40) Cf. Déclaration d'Abel Trançon citée par Considérant. *Destinée sociale*. (1837, p. 223.)

(41) Cf. Pécqueur, *Economie sociale* (1839), t. I, p. 451 ; t. II, p. 11-12, 24-25.

(42) Cf. L. Reybaud, *Etudes sur les réformateurs*, 1843, t. II, p. 1.

Cf. C. Bouglé, *Socialismes français*. Paris, 1932.

A côté de ce mouvement socialiste, se dessinait un autre courant de doctrines qui s'inspiraient des conceptions de Babeuf, propagées alors par Buonarotti. Au lieu de mettre leur espoir dans la bonne volonté de la bourgeoisie, Buonarotti et les sociétés secrètes qu'il influençait, en particulier la Société des Saisons dirigée par Blanqui, n'avaient confiance que dans l'esprit révolutionnaire du peuple, et prêchaient l'idée de la dictature prolétarienne qui instaurerait le socialisme par la force.

Ces doctrines commençaient à trouver un terrain favorable en Allemagne, où, par suite du rapide développement de l'industrie, accompagné de celui du machinisme et de la concurrence, il se formait un prolétariat de plus en plus nombreux et misérable (43). Jusqu'alors il n'y avait pas eu de grands centres industriels se prêtant à la propagande révolutionnaire, et les travailleurs, vivant dispersés, ne pouvaient pas s'organiser pour défendre leurs intérêts. L'essor de l'industrie, amenant la concentration du prolétariat dans les villes (44), créait les conditions nécessaires au développement du communisme qui, dès 1840, commençait à inquiéter le gouvernement prussien.

Après le prolétariat anglais et français, le prolétariat allemand prenait peu à peu conscience de lui-même comme classe, et il devait trouver à son tour des théoriciens pour exprimer ses revendications et ses aspirations.

Le premier fut un jeune tailleur, W. Weitling, réfugié à Paris et affilié à la « Ligue des Justes », société secrète

(43) L'artisanat se mourait (en 1831, sur 1.088 maîtres menuisiers de Berlin, 680 ne pouvaient pas payer leurs patentes), les salaires restaient très bas (de 1830 à 1840 le salaire quotidien d'un tisserand silésien était d'environ 2 groschen, 10 sous), le chômage augmentait (de 1821 à 1838 le montant des secours distribués aux pauvres à Berlin passait de 104.000 à 374.000 thalers). Cette aggravation du paupérisme, se marquait par le développement de l'émigration. (De 1830 à 1840, 182.000 Allemands émigraient en Amérique soit 12 fois plus qu'entre 1820-1830 ; dans la seule année 1840 ce nombre s'élevait à 30.000.)

(44) L'agriculture qui occupait les 4/5 de la population en 1830 n'en occupait plus que les 3/5 en 1860.

formée par les proscrits allemands. Sur l'invitation de cette société, de tendance communiste et révolutionnaire, il avait écrit, en 1838, son premier livre : *L'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être*, où il montrait que l'affranchissement du peuple serait l'œuvre de la classe ouvrière et ne pourrait être réalisé que par la suppression de la propriété privée, par le communisme.

Réfugié en Suisse, en 1841, il y fondait une « Ligue des Justes » sur le modèle de celle de Paris et publiait, en décembre 1842, son ouvrage capital *Les Garanties de l'harmonie et de la liberté*.

Pour la première fois, un ouvrier, exprimant les besoins et les aspirations de sa classe, traçait le plan d'un système communiste destiné à libérer le prolétariat (45). Ce système s'inspirait des conceptions des grands doctrinaires socialistes, en particulier de Fourier, mais au lieu de faire appel comme ceux-ci, à la bonne volonté des classes dirigeantes, Weitling invitait directement la classe ouvrière à lutter pour sa libération, et réalisait ainsi la synthèse des théories socialistes et communistes et de l'action révolutionnaire (46).

Il dénonçait avec vigueur les défauts de la société capitaliste, mais il en discernait moins bien les origines et les causes et ne savait en donner, comme remède, qu'une conception utopique de la société future. Cela tenait d'une part à ce que, artisan devenu prolétaire, il était l'inter-

(45) Portrait de Weitling par W. Marr. *Das Junge Deutschland in der Schweiz*, Leipzig, 1846, pp. 45-46.

« Weitling ist ein Charakter. Er ist ein Schwärmer, seine Begeisterung für die Sache trägt ein religiös fanatisches Gepräge, aber der heilige Ernst, womit er seine Überzeugung verteidigt, die Selbständigkeit, nach der er wenigstens strebt, mit einem Wort der Proletarierstolz dieses Mannes ist mir lieber als aller gelehrter Tand unserer Politiker zusammen genommen. »

(46) Influence de Fourier : idée d'harmonie qui doit présider à l'organisation sociale — société organisée sur le modèle du phalanstère. Influence de Saint-Simon : l'administration doit remplacer le gouvernement dans la direction de la société. Influence d'Owen : substitution des certificats de travail à la monnaie.

prête d'une classe en voie de disparition, le prolétariat artisanal, et ne concevait ni la possibilité d'une révolution sociale engendrée par la grande industrie, ni le rôle historique que le prolétariat industriel était appelé à jouer dans cette révolution.

D'autre part le sens de l'histoire lui faisait défaut. Il ignorait le développement historique du passé ; les institutions mauvaises dont souffrait la société, lui apparaissaient comme des inventions maléfiques, et l'histoire du monde n'était à ses yeux qu'une vaste entreprise de brigandage, dont les honnêtes gens faisaient les frais (47) ; de ce fait il ne pouvait imaginer le développement de l'avenir que sous la forme d'utopie.

Comme il ne voyait pas de transition organique et nécessaire entre la société capitaliste et la société communiste, il hésitait dans le choix des moyens pour réaliser son utopie. Il comptait sur la misère croissante des masses qui devait engendrer la révolte et provoquer la révolution, mais il n'excluait pas la possibilité de l'établissement de la communauté des biens par les rois et les princes, ou mieux encore par un nouveau Messie, plus puissant que le premier (48). C'est cette dernière conception qui devait même bientôt triompher chez lui. Sa propagande se heurtait en effet, en Suisse, à celle de la « Jeune Allemagne » qui, s'inspirant de la philosophie de Feuerbach, avait surtout un caractère athée (49). Cela le rendit méfiant et hostile à l'égard de la philosophie et le rejeta vers des conceptions mystiques et religieuses. Il écrivit alors *L'Evangile d'un pauvre pécheur* (1843) qui marquait un recul par rapport

(47) Cf. Weitling, *Garantien der Harmonie und Freiheit*. Berlin, 1908.

a) Chapitre IV, p. 32 : Die Erfindung der Erbschaft ;

b) Chapitre VIII, p. 48 : Die Erfindung des Geldes.

(48) *Id.*, chapitre XVIII, p. 210-253 : Mögliche Übergangsperioden.

(49) Il ne faut pas confondre ce mouvement qui se rattachait à celui de la « Jeune Europe » inspiré par Mazzini, avec le mouvement littéraire de la Jeune Allemagne né après la révolution de 1830 et dont Gutzkow avait été le chef.

à ses livres précédents. Revenant à Lamennais, il donnait une interprétation, ou pour mieux dire, un travestissement communiste de la religion et, jouant au prophète, il se considérait un peu comme le nouveau Messie, destiné à affranchir l'humanité.

Malgré les défauts et les insuffisances de sa doctrine, l'influence de Weitling n'en devait pas moins être considérable. Il réalisait le premier l'union du socialisme et du mouvement ouvrier, précédant en cela les tentatives analogues qu'allaient faire, en France, L. Blanc, Proudhon et Cabet. Sa solution communiste révolutionnaire était plus radicale que celles de ces théoriciens, car tandis que L. Blanc ne visait qu'à réprimer les abus du système capitaliste par une réglementation administrative, que Proudhon critiquait la propriété privée sans admettre la communauté des biens, et que Cabet, qui préconisait celle-ci, n'envisageait comme moyens d'action que la propagande et l'éducation, Weitling alliait déjà la doctrine communiste à l'action révolutionnaire et devait être, de ce fait, le précurseur immédiat des deux grands socialistes révolutionnaires qui allaient surgir de la Gauche hégélienne : Engels et Marx.

Au moment où le communisme utopique et sentimental de Weitling et de Hess commençait à intéresser et à gagner les esprits en Allemagne, le livre de L. von Stein *Le Socialisme et le communisme de la France contemporaine*, paru en septembre 1842, chez Wigand, venait donner une vue d'ensemble et une première analyse précise du mouvement socialiste et communiste français (50). Il mettait en pleine

(50) L. von Stein, né en 1815, obtenait en 1840, après des études universitaires à Iéna et à Kiel, une bourse de séjour à Paris. En même temps qu'il étudiait le mouvement socialiste et communiste français, il renseignait le gouvernement prussien sur l'agitation des émigrés allemands.

Jugement de K. Grün sur le livre de Stein, *Neue Anekdota*. Darmstadt, 1845 ; K. Grün, *Geschichte der Gesellschaft von Th. Mundt*, p. 123 : « Steins Buch konnte anerkannt werden, als es erschien, weil es gewissermassen die erste Realencyclo-

lumière ce que Weitling et Hess n'avaient exposé que d'une façon encore incomplète et obscure, à savoir que le problème essentiel de l'époque n'était pas un problème politique mais social, qu'il ne s'agissait pas de réformer l'État mais la société, et que si l'État ne prenait pas l'initiative de cette réforme, celle-ci serait accomplie par la classe qui y était le plus directement intéressée, le prolétariat. Son livre cependant n'avait pas un caractère révolutionnaire. Stein en effet, qui se destinait à la carrière universitaire, recevait à Paris des subsides du gouvernement prussien, et tandis qu'il écrivait son ouvrage, il envoyait des rapports au ministre de la police prussien sur les menées des communistes allemands à Paris (51). Loin de proclamer, comme Hess, que le communisme était l'héritier de la philosophie allemande, Stein considérait comme son devoir d'éclairer les gouvernements et l'opinion publique sur les dangers que le socialisme et le communisme faisaient courir à l'État et à la société.

Le socialisme et le communisme sont nés, disait-il,

pedie einer neuen Bewegung war, an welche in Deutschland damals sicher keine zehn Menschen dachten, weil es den Bücherkatalog und die biographischen Skizzen jener Schriftsteller lieferte, die mit der Tradition von 1789 brechend, das Heil der Menschheit auf ausserpolitische Grundsätze basieren wollten. Dies Buch musste schon deshalb anerkannt werden, weil so zu sagen Niemand jene Autoren und Werke nur dem Namen nach kannte, geschweige denn gelesen hatte.»

(51) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Acta des Ministeriums des Inneren betr. die revolutionären Vereine unter den wandernden Handwerksgesellen* (1841-1843). Rep. 77, D., n° 10. (273 p.). Rapport de Stein. 7-1-1842, p. 86.

« Anhaltende Studien haben mich nun überzeugt, dass es sich selbst statistisch und historisch nachweisen lässt, dass eben jene Revolution selbst, die Basis aller rechtlichen Zustände zerstört hat, dass an der Stelle eines nationalen Wohlstandes eine Zerrüttung aller Verhältnisse getreten ist und dass die Revolution gerade das Gegenteil von dem bewirken muss und hier bewirkt hat, was die Revoltierenden erwarteten. Ich habe es mir daher zur Aufgabe gestellt, demjenigen dem das nationale Gefühl und das innere Rechtsbewusstsein nicht hinreicht, um sich von Frankreich abzuwenden und dem Wege zu folgen, dem eine höhere Fügung uns führt, die innere Verkehrtheit einer jeden revolutionären Ideen an dem Unsegen, mit dem der hiesige Zustand in jeder Beziehung behaftet ist nachzuweisen, in einer Darstellung des französischen sozialen Lebens und seines Verhältnisses zur Revolution. »

avec le prolétariat qui a pris conscience de lui-même en tant que classe, après la Révolution française, dont la bourgeoisie seule a retiré des avantages (52). Ce prolétariat est une classe nouvelle de gens qui se distinguent des pauvres en ce que, du fait même de l'organisation sociale, ils sont exclus de la propriété qui est pour Stein, comme elle l'était pour Hegel, la condition de l'indépendance et de la personnalité (53). Cette exclusion de la propriété engendre chez les prolétaires l'idée et le désir d'égalité, qui entraîne nécessairement la guerre civile (54). Cette idée d'égalité est mauvaise en soi parce qu'elle est inconciliable avec la notion d'État, liée elle-même à celle de propriété, et que par l'État seul on peut arriver à une solution du problème social, en soumettant les volontés particulières à l'intérêt général.

Tout en restant hégélien, Stein, sous l'influence de Saint-Simon, voyait cependant les limites et les défauts

(52) Cf. L. v. Stein, *Sozialismus und Communismus des heutigen Frankreichs*. Leipzig, 1842.

P. 8 : « Unter den gewaltigen Stürmen der Revolution, in den Kämpfen, die die junge Republik in Paris, wie an der Grenze ihren Feinden lieferte lernte das Proletariat zweierlei : zuerst begriff es sich selber als einen eigenen Stand, dann aber erkannte es seine Bedeutung in allem was Revolution heisst. »

(53) Cf. L. v. Stein, *op. cit.*, p. 7.

« (Das Proletariat ist) die ganze Klasse derer, die weder Bildung noch Eigentum als Basis ihrer Geltung im gesellschaftlichen Leben besitzen und die sich dennoch berufen fühlen nicht ganz ohne jene Güter zu bleiben, die der Persönlichkeit erst ihren Wert verleihen. Diese Klasse, ihre Berechtigung und ihr Loos ist es, die so wohl der Socialismus als der Communismus im Auge haben. »

(54) Cf. *id.*, p. 9.

« Das ist jenes neue Element, das mitten in die Gesellschaft Frankreichs hingestellt, wohl ein gefährliches genannt werden darf, gefährlich durch seine Zahl und seinen oft bewiesenen Mut, gefährlich durch das Bewusstsein seiner Einheit, gefährlich endlich durch das Gefühl, dass es nur durch Revolution zur Verwirklichung seiner Pläne gelangen kann. »

Id., p. 28 : « Die Frage, ob es eine Versöhnung zwischen der Idee der absoluten Persönlichkeit und dem persönlichen Eigentum geben könne beginnt der nicht-besitzenden Klasse des Volkes klar zu werden und allmählich tritt in ihm der immer wachsende Teil derselben hervor, der sie mit einem fanatischen Nein beantwortet. Die Überzeugung von der rechtlichen Unmöglichkeit ist geweckt, die Menge schart sich um die Grundsätze, die willig ihren Ansprüchen dienen, und aus der armen, arbeitenden, leidenden Klasse, wird eine starke, alles verneinende und bedrohende Einheit : das Proletariat. »

de l'hégélianisme, qui rapportait tout à l'État considéré d'un point de vue absolu. Il montrait qu'à la différence de l'Allemagne, on faisait en France une part moins grande à l'État, et que l'intérêt s'y portait surtout vers la société ; c'est ce qui expliquait l'existence, à côté de la doctrine communiste à laquelle Stein n'attribuait qu'un caractère négateur, des nombreuses théories socialistes qui se proposaient de transformer la société par une nouvelle organisation du travail (55). Le socialisme, disait-il, joue en France le même rôle que la Philosophie du Droit, en Allemagne, mais au lieu de faire dépendre de l'État l'organisation de la société, c'est au contraire à celle-ci qu'il subordonne l'organisation de l'État (56).

Pour conclure, Stein mettait les gouvernements allemands en garde contre les dangers du socialisme et du communisme, et il les invitait à mieux étudier et régler les rapports entre la société et l'État pour prévenir ces dangers. Cependant autant son exposé du socialisme et du communisme était vigoureux et net, autant sa critique de ces doctrines était faible et embarrassée. Il repoussait en effet le socialisme et le communisme comme incompatibles avec le développement de la personnalité humaine, liée à la propriété privée, mais il reconnaissait, en même temps, que le système capitaliste engendrait nécessairement le

(55) Cf. L. v. Stein, *op. cit.*, p. 130-131.

« Der Socialismus ist der Inbegriff der intellectuellen und materiellen Arbeiten, die ein System der Organisation der Industrie als Organisation der Gesellschaft suchen und realisieren wollen... Damit unterscheidet sich derselbe von dem Communismus, der entweder rein negativ gegen das Bestehende ist oder ohne Klarheit und Bewusstsein, der ihm dunkel vorschwebenden Idee einer Ordnung der Gesellschaft entgeneilt. Der Unterschied ist wesentlich : denn der Socialismus ist positiv, der Communismus negativ, jener will eine neue Gesellschaft bilden, dieser nur die bestehende umstürzen, jener stellt sich die Aufgabe das, was er vorschlägt zu rechtfertigen, dieser was besteht anzuklagen, jener hofft auf seine Verwirklichung durch die Gewalt der Wahrheiten, die er aufstellt und zu deren Betrachtung er jeden Denkenden einladen möchte, dieser durch die Gewalt der Masse, ja durch Revolution und Verbrechen. »

(56) Cf. *id.*, p. 136-137.

prolétariat, et avec lui le communisme. D'autre part il faisait appel à l'État pour organiser la société, mais il montrait, par l'exemple de la Révolution française, que la forme et le caractère de l'État étaient déterminés par l'évolution économique et sociale et que l'État ne constituait pas, comme le pensait Hegel, une entité supérieure à la société et indépendante d'elle (57).

En dépit de sa tendance hostile, ce livre constituait un exposé lumineux de l'origine économique de la lutte de classes et de l'importance de cette lutte dans le mouvement politique et dans la formation de l'État ; il montrait l'insuffisance de l'action politique pour résoudre le problème social et venait renforcer le mouvement communiste, qu'il faisait connaître au public (58). Aussi Hess, dans un compte rendu, en faisait-il un vif éloge, tout en condamnant ses conclusions (59). Ce livre, en effet, le secondait puissamment dans la tâche qu'il s'était donnée, de convertir au communisme les Jeunes Hégéliens.

Le premier conquis à cette doctrine avait été Fr. Engels qui, se rendant à la fin octobre 1842, de Berlin en Angleterre, s'était arrêté quelques jours à Cologne. Accueilli fraîchement par Marx, qui rompait alors avec les « Affranchis », il avait été au contraire bien reçu par M. Hess, dont il

(57) Cf. L. v. Stein, *op. cit.*, p. 447.

« Bis jetzt hat der Staat die Gesellschaft gestaltet und bedingt ; die heutigen sozialen Bewegungen Frankreichs dagegen enthalten in allen jenen Erscheinungen zum Teil ihnen selber unbewusst den Versuch, jetzt den Staat durch den Begriff und das wirkliche Leben der Gesellschaft gestalten und bedingen zu lassen. »

(58) Annonce du livre de Stein dans l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*, 11-12 janvier 1843.

B. Bauer, *Der Aufstand*, III, p. 26 : « Die Verbesserung der Lage der Proletarier wurde jetzt ein stehendes Thema der öffentlichen Blätter und « Organisation der Arbeit » das Stichwort, welches die Freunde der Gerechtigkeit und Menschheit vereinigte. »

(59) Cf. *Rheinische Zeitung. Beiblatt*, zu, n° 75, 16 mars 1843.

« Seine Darstellung des Socialismus und Communismus des heutigen Frankreichs ist eine wahrhaft deutsche Tat. »

partageait les idées sur le libéralisme et l'insuffisance des réformes politiques. Hess n'eut pas de peine à le convertir au communisme, en lui montrant qu'il n'était que la conséquence nécessaire de l'humanisme de Feuerbach (60).

Au cours de leurs conversations, Hess avait sans doute attiré l'attention d'Engels sur le rôle capital que devait jouer l'Angleterre dans la révolution sociale future, à cause de l'antagonisme entre pauvres et riches, entre prolétaires et capitalistes, qui devenait de plus en plus aigu dans ce pays. C'est en effet ce thème, déjà exposé par Hess dans la *Triarchie européenne* en 1841, qu'Engels reprenait et développait dans les articles qu'il envoyait, en novembre et décembre 1842, à la *Gazette Rhénane*, puis, en mai et juin 1843, au *Républicain Suisse*.

L'Angleterre se révélait à lui sous un aspect diamétralement opposé à celui de l'Allemagne. Ce n'était pas en effet la théorie, les principes, dont on faisait peu de cas, mais la pratique, l'empirisme qui triomphaient dans ce pays, et le cours des événements y était manifestement déterminé, non par des luttes de doctrine, comme en Allemagne, mais par des conflits d'intérêts. A première vue il pouvait sembler, contrairement à l'opinion de Hess, que la révolution n'y fût ni vraisemblable ni même possible. La grande grève de 1842 venait en effet d'échouer, le mouvement

(60) Cf. *Werke*, II. F. Engels, *Progress of sozial Reform on the Continent ; II, Germany and Switzerland ; The New Moral World*, 18 nov. 1843.

P. 448 (4-18) : « As early as autumn 1842, some of the party contented for the insufficiency of political change, and declared their opinion to be that a social Revolution based upon common property, was the only state of manking agreeing with their abstract principles. But even the leaders of the party, such as Dr Bauer, Dr Feuerbach and Dr Ruge, were not then prepared for this decided step. The political paper of the party, the *Rhenisch Gazette*, published some papers advocating Communism but without the wished-for effect. Communism, however, was such a necessary consequenz of New Hegelian Philosophy, that no opposition could keep it down, and in the course of this present year the originators of it had the satisfaction of seeing one republican after the other join their ranks. Besides Dr Hess... who was in fact the first communist of the party, there are now a great many others. »

Cf. G. Mayer, *Fr. Engels*. Berlin, 1920, I, p. 122.

chartiste paraissait être à son déclin et les gens qu'Engels interrogeait, niaient l'éventualité d'une révolution à laquelle personne n'avait apparemment intérêt (61). Mais cette réponse ne pouvait satisfaire le doctrinaire qu'était Engels. Il montrait qu'en dépit des apparences, le développement de l'industrie, déterminant celui d'un prolétariat misérable, devait nécessairement engendrer une révolution, lorsque ce prolétariat prendrait conscience de sa force (62). Cette conscience, disait Engels, allait lui être donnée par la crise qui, aggravant la misère et accroissant le paupérisme, devait inéluctablement provoquer un conflit violent entre les classes sociales antagonistes (63).

L'étude de la situation politique, économique et sociale de l'Angleterre montrait à Engels, d'une part, que l'évolution d'un pays est essentiellement déterminée par son développement économique et d'autre part, que les partis ne sont que le reflet politique des intérêts économiques

(61) Cf. *Werke*, II ; *Rhein-Zeitung*. 9 déc. 1842 ; *Die inneren Krisen*.

P. 351 (3-7) : « Ist in England eine Revolution möglich oder gar wahrscheinlich ? Das ist die Frage, von der die Zukunft Englands abhängt. Legt sie dem Engländer vor und er wird euch mit tausend schönen Gründen beweisen, dass von einer Revolution gar nicht die Rede sein kann. »

(62) P. 354 (15-26) : « Die Industrie bereichert zwar ein Land aber sie schafft auch eine Klasse von Nichtbesitzenden, von absolut Armen die von der Hand in den Mund lebt, die sich reissend vermehrt, eine Klasse, die nachher nicht wieder abzuschaffen ist, weil sie nie stabilen Besitz erwerben kann. Und der dritte Teil, fast die Hälfte aller Engländer, gehört dieser Klasse an. Die geringste Stockung im Handel macht einen grossen Teil dieser Klasse, eine grosse Handelskrise macht die ganze Klasse brotlos. Was bleibt diesen Leuten anders übrig als zu revoltieren, wenn solche Umstände eintreten ? Durch ihre Masse aber ist diese Klasse zur mächtigsten in England geworden und wehe den englischen Reichen, wenn sie darüber zum Bewusstsein kommt. »

(63) Cf. *id.*, p. 355 (22-32) : « Von dieser gewaltsamen Revolution hält sie noch die dem Engländer eigentümliche Achtung vor dem Gesetz zurück ; bei der obendargelegten Lage Englands kann es aber nicht fehlen, dass in kurzer Zeit eine allgemeine Brotlosigkeit der Proletarier eintritt und die Scheu vor dem Hungertode wird dann stärker sein als die Scheu vor dem Gesetz. Diese Revolution ist eine unausbleibliche für England, aber wie in allem was in England vorgeht, werden die Interessen und nicht die Prinzipien diese Revolution beginnen und durchführen ; erst aus den Interessen können sich die Prinzipien entwickeln, d. h. die Revolution wird keine politische sondern eine soziale sein. »

Id., p. 361-362. *Die Lage der arbeitenden Klassen in England*. *Rheinische Zeitung*, 25 déc. 1842.

opposés : les torys, représentant l'aristocratie agraire protectionniste, les whigs, la bourgeoisie industrielle libre-échangiste, et les chartistes la classe ouvrière (64). C'est cette classe ouvrière qui, à ses yeux, constituait en Angleterre l'agent du progrès social, l'élément révolutionnaire, représenté en Allemagne par la classe cultivée, par les intellectuels (65).

Encore sous l'influence de la doctrine de Hegel, Engels conservait cette croyance que l'idée, que la philosophie en tant que telle, constituait un élément essentiel du progrès social. Cependant l'analyse de la situation de l'Angleterre l'amenait, le premier parmi les Jeunes Hégéliens, à fonder le communisme, non plus sur un postulat intellectuel ou moral, mais sur l'évolution économique et sociale. Il rejoignait par là Stein, et soulignait après lui, mais pour justifier le communisme et non pour le critiquer, l'importance primordiale de la lutte de classes et du prolétariat, dans le mouvement politique et social.

Par une intuition de génie, le deuxième adepte que Hess devait gagner au communisme, Bakounine, réalisait à peu près à la même époque la synthèse de la dialectique hégélienne et du mouvement social, en faisant du prolétariat l'antithèse qui détermine le progrès (66).

(64) Cf. *id.* p. 365. *Briefe aus London; Schweizerischer Republikaner*, 16 mai 1843.

(65) Cf. *id.*, p. 365 (30-34)-366 (1-4) : « So zeigt England das merkwürdige Faktum, dass je tiefer eine Klasse in der Gesellschaft steht, je ungebildeter sie im gewöhnlichen Sinne des Wortes ist, desto näher steht sie dem Fortschritt, desto mehr Zukunft hat sie... In Deutschland geht die Bewegung von der nicht nur gebildeten, sondern sogar gelehrten Klasse aus, in England sind die Gebildeten und vollends die Gelehrten seit 300 Jahren taub und blind gegen die Zeichen der Zeit. »

(66) Bakounine qui était allé fin décembre 1842 à Zurich avec Herwegh fut mis par celui-ci en relations avec M. Hess.

Portrait de Bakounine par H. Lagardelle. *Le Mouvement socialiste*, mars-avril 1913, p. 255-256.

« C'est une physionomie singulière que celle de Bakounine. Herzen en a laissé un portrait inoubliable. On imagine sans peine ce géant tumultueux, à colossale stature, dévoré d'activité, débordant, frénétique, emporté par le torrent d'une vie débraillée. Homme du moment, conquis par l'idée qui passe, si l'idée

Il exposait cette conception dans une critique du parti du Juste Milieu, parue en octobre 1842, dans les *Annales allemandes*. L'existence de ce parti était, disait-il, incompatible avec la dialectique historique qui tend à accentuer les oppositions et à supprimer ainsi les partis moyens, et il montrait que cette dialectique était déterminée par la lutte de classes dans laquelle le peuple jouait, à la manière d'une antithèse, un rôle négateur et actif (67).

Dans un autre article publié en juin 1843, dans le

semble belle et lui offrant le retentissement énorme de sa voix, entraîneur de masses, révolutionnaire par vocation, présent partout où l'on conspire, amant fanatique de la liberté, recélant au fond de son âme, selon le mot de Bielski, le principe de l'éternel mouvement ; agitateur, diront ses amis, agité diront ses adversaires. Avec cela des candeurs de gros bébé. »

Sur les débuts de Bakounine. Cf. Nettlau, *Bakounine*. Bib. Nationale. Folio M. 711. Chap. IV et V, p. 45-61.

Cf. Article de Ruge, *Neue Freie Presse*, 28-29 sept. 1876.

28 sept. : « Mit Leib und Seele warf sich M. Bakounin in die deutsche Geistesbewegung der dreissiger und vierziger Jahre, nachdem er in Berlin nicht nur die Hegelsche Philosophie kennen gelernt, sondern auch die lebendige Dialektik, diese schöpferische Seele des Universums sich angeeignet hatte. Er besuchte mich in Dresden wo ich die *Deutschen Jahrbücher* herausgab verständigte sich mit mir über die Aufhebung der abstrakten Theorie in Praxis und über die bevorstehende Revolution. » — A la fin décembre 1842, Bakounine alla à Zurich avec Herwegh et fut mis par celui-ci en relations avec Hess.

(67) Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 17-18-19-20-21 octobre 1842. « Die Reaktion in Deutschland. Ein Fragment von einem Franzosen. Jules Elyzard. »

20 oct. p. 998 : « Was tun nun die Vermittelnden ? Sie sehen ebenso wie wir, dass unsere Zeit eine Zeit des Gegensatzes ist, sie geben uns zu, dass dies ein schlechter, ein in sich zerrissener Zustand ist und anstatt durch die Vollendung des Gegensatzes ihn in eine neue und affirmative und organische Wirklichkeit umschlagen zu lassen, wollen sie ihn, diesen in seiner jetzigen Existenz so dürftigen und schwindstüchtigen Zustand durch eine ewige Allmähigkeit ewig erhalten... Sie berauben den Gegensatz seiner bewegenden, praktischen Seele und freuen sich, dass sie mit ihm nach Willkür schalten und walten können — der grosse heutige Gegensatz ist ihnen keine praktische Macht der Gegenwart, der sich jeder lebendige Mensch rücksichtslos aufgeben muss, um lebendig bleiben zu können, sondern nur ein theoretisches Spielwerk. »

21 oct., p. 1001 : « Der revolutionäre Geist ist nicht überwunden, er ist nur, nachdem er durch seine erste Erscheinung die ganze Welt in ihren Fugen erschüttert hat, wieder in sich zurückgegangen, er hat sich nur in sich vertieft um sich bald als affirmatives schaffendes Prinzip zu offenbaren und grabt jetzt, wie ein Maulwurf unter der Erde. »

P. 1002 : « Das Volk, die arme classe, die zur faktischen Sklaverei verurteilt ist... nimmt eine drohende Stellung an und beginnt die im Verhältnis zu ihr schwachen Reihen ihrer Feinde zu zählen und die wirkliche Vollführung ihrer ihr von allen schon zugestandenen Rechte zu fordern. »

Républicain Suisse, il caractérisait le communisme, à la manière de Hess, en le considérant comme l'application pratique, l'expression sociale de l'humanisme de Feuerbach (68).

* * *

Sous l'influence de ces diverses doctrines, Marx évoluait aussi vers le communisme, mais il ne devait pas se rallier à cette doctrine avant d'avoir, par une sorte d'auto-critique, fait pour ainsi dire la mise au point de ses propres conceptions, et la théorie de Feuerbach qui le guidait alors dans son évolution, allait le mener d'abord à la démocratie sociale, stade intermédiaire entre la démocratie politique et le communisme.

Après la suppression des *Annales Allemandes* et de la *Gazette Rhénane*, Marx, estimant qu'il était désormais vain de lutter contre la censure, et résolu à ne plus écrire sous son contrôle, chercha d'abord à collaborer au *Messenger allemand* de Herwegh. Le 25 janvier 1843, il faisait part de cette intention à Ruge (69). En réponse à cette lettre, Ruge, qui avait tout d'abord songé également à une collaboration avec Herwegh (70), lui offrit une place de co-directeur des *Annales*, que Wigand se proposait maintenant de publier en Suisse, et un traitement annuel de 550 thalers (71).

(68) Cf. *Schweizerischer Republikaner*, nos 44-45-47; 2-6-13 juin 1843, *Der Kommunismus*.

(69) Cf. *Werke*, I². Lettre de Marx à Ruge, 25 janv. 1843, p. 294 (34-37).

« Machte es sich also, dass ich etwa in Zürich mit Herwegh den Deutschen Boten redigieren könnte, so wäre mir das lieb. In Deutschland kann ich nichts mehr beginnen, man verfälscht sich hier selbst. »

(70) Cf. Herwegh à sa fiancée, janvier 1843. (*Briefwechsel*, p. 126) : « Der Deutsche Bote wird wohl gleich die Rolle der verbotenen Jahrbücher übernehmen müssen und Ruge hat grosse Lust gleichfalls nach Zürich überzusiedeln. »

Id., Ruge à Prutz, 25 janvier 1843 (*Briefwechsel*, I, 196).

(71) Cf. *Werke*, I², p. 295. Lettre de Ruge à Marx, 1^{er} février 1843 (22-25, 29-32).

« Dagegen will Wigand die Jahrbücher gern in die Schweiz fortsetzen und

Comme Herwegh, expulsé de Zurich, avait dû, sur ces entrefaites, renoncer à publier sa revue, Marx accepta volontiers l'offre que lui faisait Ruge. Il lui proposait de modifier le caractère trop abstrait, à son gré, des *Annales* et de réaliser en elles le principe gallo-germanique, proclamé alors par Feuerbach. A l'alliance entre la philosophie et le libéralisme, qui s'était avérée stérile, il voulait substituer l'alliance entre le radicalisme philosophique allemand et la démocratie française, qui unirait la puissance de la pensée à celle de l'action. Il suggérait comme lieu de publication des annales nouvelles, des *Annales franco-allemandes*, Strasbourg, qui avait la valeur d'un symbole (72). Wigand ayant abandonné son projet, ils se mirent en relations avec Froebel, qui accepta d'éditer la revue. En mai, l'affaire était en bonne voie et Ruge invitait Marx à venir à Dresde, pour régler avec lui l'organisation des *Annales*, lorsqu'un fâcheux contre-temps vint en retarder à nouveau la publication (73).

La tendance communiste que Froebel imprimait alors à son journal, *Le Républicain Suisse*, avait soulevé contre lui le parti conservateur dirigé par Bluntschli qui, quatre

meint es könnten die beiden Journale sehr gut nebeneinander bestehen... Ich schlug also Wigand vor mit Ihnen zusammen dies Unternehmen zu redigieren und es so einzurichten, dass Sie wenigstens 100 Louisdor (550 Taler Courant) davon hätten als Redaktionsanteil, ungerechnet das, was Sie schreiben. »

(72) Cf. *Werke*, I², p. 307 (3-18). Lettre de Marx à Ruge, 13 mars 1843.

« Was nun unseren Plan angeht, so will ich Ihnen vorläufig meine Überzeugung sagen. Als Paris erobert war, schlugen einige den Sohn Napoleons mit Regentschaft, andere den Bernadotte, andere endlich Louis-Philippe zur Herrschaft vor. Talleyrand aber antwortete : Louis XVIII oder Napoleon. Das ist ein Prinzip : alles andere ist Intrige.

Und so möchte ich auch fast alles andere ausser Strasburg (oder höchstens die Schweiz) kein Prinzip, sondern eine Intrige nennen. Bücher über 20 Bogen sind keine Schriften fürs Volk. Das Höchste, was man da wagen kann sind Monatshefte. Würden nun gar die deutschen Jahrbücher wieder gestattet, so brächten wir es zum allerhöchsten auf einen schwachen Abklatsch der selig Entschlafenen, und das genügt heutzutage nicht mehr. Dagegen deutsch-französische Jahrbücher, das wäre ein Prinzip, ein Ereignis von Konsequenzen, ein Unternehmen, für das man sich enthusiasieren kann. »

(73) Cf. Ruge, *Briefwechsel*, I, p. 307. Lettre à son frère L. Ruge, 3 mai 1843.

ans auparavant, avait fait chasser Strauss de Zurich, et qui venait d'en faire expulser Herwegh. Le 8 juin, à son instigation, le livre de Weitling, *L'Evangile d'un pauvre pécheur*, imprimé dans une succursale du « Comptoir littéraire » de Froebel, était saisi comme contraire à la religion et à l'ordre établi ; le 18 juillet, *Le Christianisme révélé* de B. Bauer et les *Vingt et une feuilles de Suisse* de Herwegh, édités par le Comptoir littéraire, étaient à leur tour confisqués pour le même motif. Froebel, désavoué par une partie des radicaux, avait dû abandonner la veille, le 17 juillet, la direction de son journal, et il était cité devant les tribunaux pour répondre à une accusation d'athéisme (74).

Marx ne s'était pas rendu en mai à Dresde, où Ruge l'avait invité à venir le rejoindre, car il était retenu par son mariage qui lui tenait plus encore à cœur que les *Annales*. Profondément épris de Jenny von Westphalen à laquelle il était maintenant fiancé depuis plus de sept ans, il lui tardait d'autant plus de l'épouser, qu'elle était alors

(74) Froebel comme Engels et Bakounine évolua vers le communisme sous l'influence de Hess, dont il avait fait connaissance en été 1842 au cours d'un voyage à Cologne.

Relations de Froebel avec les communistes. Cf. Kaler, *Weitling*. Zurich, 1887.

P. 58 : Lettre de Becker, communiste parisien à Weitling, 20 déc. 1842, « Der « Republikaner » in Zürich darf auf Rücksicht auf die radikale Partei. wie ich merke die Blouse noch nicht anziehen, sondern muss sich gravitatisch in der Toga bewegen, Froebel ist aber ein herrlicher Bursche. »

Id. Lettre de Froebel à Becker, 5 mars 1843.

« Grüßen Sie Weitling von mir und sagen Sie ihm, dass ich noch nicht wisse wie weit ich einzelnen Ideen der kommunistischen Richtung beistimmen könne, dass aber einstweilen mein Herz bei der Sache ist. Ich teile die Menschen in Egoisten und Kommunisten und so verstanden gehöre ich zu den letztern. Die Zukunft wird das wie klar machen, über das was bin ich einverstanden. »

Programme du *Républicain Suisse*, 13-16 juin 1843. Cf. Näf, *Das literarische Comptoir*, p. 34.

« Der Kampf muss gehen um die volle Demokratie. Der demokratische Zug der Zeit berührt nicht nur die politischen Zustände, sondern er ergreift die sozialen Verhältnisse und er enthält die Religion der Freiheit. Damit trifft er sich mit der kommunistischen Bewegung und mit der kultur- und religionspolitischer Philosophie, die im Atheismus die endgültige Befreiung des Geistes erblickte. »

en butte à l'hostilité des siens (75). Il traversait lui-même une période difficile, de graves différends avec sa famille l'ayant privé de toutes ressources (76). Comme son avenir, tout au moins immédiat, lui paraissait cependant assuré par la fondation des *Annales franco-allemandes*, il se maria le 19 juin 1843, à Kreuznach, où habitait alors sa fiancée, et il resta dans cette ville jusqu'en novembre, date à laquelle il partit avec sa jeune épouse pour Paris.

Marx consacra toute cette période à résoudre le problème essentiel qui s'était posé à lui, à la fin de l'année 1842, le problème de l'État. Sa critique des débats de la Diète rhénane avait ébranlé sa foi, en lui montrant que celui-ci n'était pas, comme il l'avait pensé jusqu'alors, le créateur et le régulateur d'un ordre rationnel dans le domaine politique et social et que son pouvoir, au lieu d'être mis au service de la raison et du droit, servait en réalité à défendre des intérêts particuliers.

Au moment où le système de Hegel s'avérait définitivement incapable de guider plus longtemps sa pensée et

(75) Cf. *Werke*, I², p. 307 (21-41). Lettre de Marx à Ruge, 13 mars 1843.

« Schliesslich will ich Ihnen noch meinen Privatplan mitteilen. Sobald wir den Kontrakt abgeschlossen hätten, würde ich nach Kreuznach reisen und heiraten. Ich kann Ihnen ohne alle Romantik versichern, dass ich von Kopf bis zu Fuss und zwar allen Ernstes liebe. Ich bin schon über sieben Jahre verlobt und meine Braut hat die härtesten, ihre Gesundheit fast untergrabenden Kämpfe für mich gekämpft, teils mit ihren pietistisch aristokratischen Verwandten, denen « der Herr im Himmel » und der « Herr in Berlin » gleiche Kultusobjekte sind, teils mit meiner eigenen Familie in der einige Pfaffen und andere Feinde von mir sich eingenistet haben. Ich und meine Braut haben daher mehr unnötige und angreifende Konflikte jahrelang durchgekämpft, als manche andere die dreimal älter sind und beständig von ihrer « Lebenserfahrung » (Lieblingswort unseres Juste milieu) sprechen. »

(76) Cf. *id.*, p. 294. Lettre de Marx à Ruge, 25 janvier 1843.

« Ich bin mit meiner Familie zerfallen und habe solang meine Mutter lebt, kein Recht auf mein Vermögen. »

Cf. *Herweghs Briefwechsel mit seiner Braut*, p. 162, 30 janv. 1843.

« Marx scheint in einer peinlichen Lage zu sein... Durch einen Familienzwist sei er ohne Mittel, überdies verlobt mit einem Mädchen, das schon viel, unendlich viel für ihn gelitten und das er nicht verlassen wolle. »

son action, paraissaient les thèses de Feuerbach sur la réforme de la philosophie.

Marx accueillit ces thèses avec enthousiasme, mais il ne les adopta cependant pas sans réserves, car elles ne faisaient qu'effleurer la question de l'État et le problème social. Dès le 13 mars 1843, immédiatement après les avoir lues dans les *Anecdota* que venait de lui envoyer Ruge, il écrivait en effet à celui-ci : « Le seul point sur lequel je me sépare de Feuerbach, dans ses *Aphorismes*, est qu'il donne, à mon avis, trop d'importance à la nature et pas assez à la politique. Or, ce n'est qu'en s'alliant à la politique, que la philosophie actuelle peut se réaliser. Mais il arrivera sans doute ce qui est arrivé au xvi^e siècle, où le culte de l'État eut des adeptes aussi enthousiastes que le culte de la Nature (77). »

Dans sa thèse, il avait déjà rejeté la conception mécaniste de Démocrite et lui avait préféré la conception épicurienne, car celle-ci renfermait un principe d'action ; maintenant qu'il se proposait d'unir la philosophie au mouvement politique et social, pour qu'elle lui servît de guide, il devait moins encore se contenter d'une doctrine contemplative et sentimentale, comme celle de Feuerbach.

S'il ne croyait pas que l'esprit pût régler à son gré l'ordre des choses, s'il admettait avec Feuerbach que l'idée dérive de la réalité, et qu'on ne crée que des abstractions en voulant construire *a priori* un monde intelligible, il estimait d'autre part que l'idée est inséparable de l'action et que l'homme, au lieu de subir simplement l'influence du milieu, doit réagir sur lui pour le modifier. Conservant l'essentiel de la philosophie de Hegel, son principe actif, sa dialectique révolutionnaire, il allait transformer la doctrine de Feuerbach en une doctrine d'action, en lui donnant un

(77) Cf. *Werke*, I², p. 308. Lettre de Marx à Ruge, 13 mars 1848

caractère et un contenu politique et social, et en faisant de l'humanisme l'expression de l'idéal démocratique.

Marx fit une première application de la doctrine de Feuerbach ainsi modifiée, dans la *Critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, écrite de mars à septembre 1843 (78). Il a indiqué lui-même le but et la portée de ce travail dans la préface de sa *Critique de l'Economie politique*. « Le premier ouvrage que j'entrepris pour dissiper les doutes qui m'assaillaient, fut un examen critique de la *Philosophie du Droit de Hegel*, dont l'introduction parut dans les *Annales franco-allemandes* publiées en 1844 à Paris. La conclusion de cette critique était que les institutions juridiques et les différentes formes d'État ne peuvent pas s'expliquer par elles-mêmes, ou par un soi-disant développement de l'Esprit humain; mais résultent des conditions matérielles de vie, que Hegel, à l'imitation des Anglais et des Français du XVIII^e siècle, résume sous le nom de « société civile », dont l'anatomie est donnée par l'économie politique (79). »

Il avait déjà rédigé, l'année précédente, une critique de cette *Philosophie du Droit* pour montrer l'opposition entre le système conservateur et la dialectique révolutionnaire de Hegel, qui se manifestait en particulier par le caractère contradictoire de la monarchie constitutionnelle, clef de voûte de l'État hégélien (80). Arrivé maintenant au seuil d'une nouvelle période de son activité, Marx entre-

(78) Cf. *Werke*, I¹, p. 403-553. Kritik des Hegelschen Staatsrechts.

(79) Cf. Marx, *Zur Kritik der politischen Ökonomie*, 9. Ed. Stuttgart, 1903. Préface, p. LIV.

(80) Cf. *Werke*, I², p. 269 (6-11). Lettre de Marx à Ruge, 5 mars 1842.

« Ein andrer Aufsatz, den ich ebenfalls den Deutschen Jahrbüchern bestimmt hatte ist eine Kritik des Hegelschen Naturrechts, so weit es innere Verfassung betrifft. Der Kern ist die Bekämpfung der konstitutionellen Monarchie als eines sich durch und durch widersprechenden und aufhebenden Zwitterdings. » Cf. *id.*, p. 280 (38-42). Lettre de Marx à D. Oppenheim, 25 août 1842.

prenait cette critique d'un point de vue différent. Il se proposait de montrer que le défaut capital de la doctrine de Hegel était de transformer le droit en logique, en le dépouillant de sa substance réelle et en faisant de celle-ci l'attribut de concepts abstraits.

Au lieu de partir des faits, de la réalité concrète pour construire son système juridique, Hegel s'efforçait en effet de justifier les institutions politiques, juridiques et sociales du point de vue rationnel, en faisant coïncider l'existence empirique, l'évolution historique du droit, avec son développement logique (81). Il montrait ainsi dans sa *Philosophie du Droit*, comment l'État se dégage de la famille et de la société pour constituer le terme de la moralité objective, l'expression la plus haute de la volonté rationnelle et de la liberté. Dans cette évolution, de caractère spirituel, et déterminée par le développement du concept, l'Idée, qui s'est abaissée d'abord dans la Famille et dans la Société à un mode d'être imparfait, prend, dans l'État, conscience de son essence véritable et se réalise en lui.

(81) Déjà Ruge avait montré que Hegel considérant le droit en dehors de la réalité historique, l'avait traité comme une catégorie logique et ramené de ce fait l'évolution du droit à un développement rationnel de concepts juridiques.

Cf. *Deutsche Jahrbücher*, 12 août 1842, p. 763.

Ruge. « Die Hegelsche Rechtsphilosophie und die Politik unserer Zeit » (passage cité, p. 189).

D'autre part Feuerbach venait d'indiquer dans ses thèses que Hegel, en réduisant l'être à la pensée dont il devenait un attribut, transformait nécessairement l'évolution du réel en Logique, puisque le réel n'était que l'extériorisation, la réalisation de la pensée.

Cf. Feuerbach, *op. cit.*; *Vorläufige Thesen*, p. 238-239.

« Der Gedanke ist bei Hegel das Sein ; — der Gedanke das Subject, das Sein das Prädicat. Die Logik ist das Denken im Elemente des Denkens, oder der sich selbst denkende Gedanke — der Gedanke als prädicatloses Subjekt, oder der Gedanke, der zugleich Subject, zugleich das Prädicat von sich ist. Das Denken aber im Elemente des Denkens ist noch abstraktes, es realisiert, es entäussert sich daher. Dieser realisierte, entäusserte Gedanke ist die Natur, überhaupt das Reale, das Sein. Was ist aber das wahre Reale in diesem Realen ? Der Gedanke — welcher darum auch alsbald das Prädicat der Realität wieder von sich abstreift, um seine Prädicatlosigkeit als sein wahres Wesen herzustellen. Aber eben deswegen ist Hegel nicht zum Sein als Sein, zum freien, selbständigen, in sich selber glücklichen Sein gekommen. »

De ce fait l'État, loin d'être le produit de la société, la conditionne au contraire *a priori*, de même que l'Idée en soi détermine *a priori* tout le développement de l'Être.

Après s'être nourri pour ainsi dire de cette conception, Marx devait maintenant la critiquer et la rejeter, car elle allait à l'encontre de son évolution intellectuelle.

Déjà au début de cette même année 1843, étudiant d'un point de vue concret l'État et ses institutions, il avait trouvé qu'il fallait chercher dans la réalité même, dans les circonstances matérielles, les raisons et les causes qui déterminent sa structure et son organisation (82). Précisant dans sa *Critique de la Philosophie du Droit* quelles étaient ces circonstances matérielles, il montrait, en s'inspirant de Feuerbach, de Stein et de Hess, que la conception de Hegel résulte d'un renversement des rapports véritables entre l'État et la société. Celle-ci en effet, loin d'être une création de l'État, comme le pense Hegel (83), détermine au contraire la nature de celui-ci (84).

Ce renversement des rapports véritables explique le caractère et révèle le mystère de la *Philosophie du Droit*. Par un procédé qui consiste à enlever aux choses leur

(82) Cf. *Werke*, I¹, p. 360 (15-30). *Rechtfertigung des Korrespondenten von der Mosel* » (passage cité, p. 204).

(83) Cf. *Werke*, I¹, p. 405 (22-26). « Aus der Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie. » Citation de Hegel, § 262.

« Die wirkliche Idee, der Geist, der sich selbst in die zwei ideellen Sphären seines Begriffes, die Familie und die bürgerliche Gesellschaft, als in seine Endlichkeit scheidet, um aus ihrer Idealität für sich unendlicher wirklicher Geist zusein... »

(84) Cf. *id.*, p. 406 (37-41) : « Das wirkliche Verhältnis von Familie und bürgerliche Gesellschaft zum Staat wird als ihre innere imaginäre Tätigkeit (der Idee) gefasst. Familie und bürgerliche Gesellschaft sind die Voraussetzungen des Staates, sie sind die eigentlich Tätigen, aber in der Spekulation wird es umgekehrt. P. 407 (25-35). Familie und bürgerliche Gesellschaft sind wirkliche Staatsteile, wirkliche geistige Existenzen des Willens, sie sind Daseinswesen des Staates. Familie und bürgerliche Gesellschaft machen sich selbst zum Staat, sie sind das Treibende. Nach Hegel sind sie dagegen getan von der wirklichen Idee ; es ist nicht ihr eigener Lebenslauf, der sie zum Staat vereint, sondern es ist der Lebenslauf der Idee, die sie von sich dezerniert hat ; und zwar sind sie die Endlichkeit dieser Idee ; sie verdanken ihr Dasein einem anderen Geist als dem ihrigen ; sie sind von einem dritten gesetzte Bestimmungen, keine Selbstbestimmungen. »

réalité propre pour la conférer à des abstractions, et que Marx appelle « mystification », Hegel transforme les notions réelles et concrètes de famille, de société, d'État, en attributs de concepts abstraits, et fait procéder ainsi la formation et le développement du Droit, non pas de la réalité juridique, de la nature même des choses, mais de l'enchaînement des concepts, du mouvement de l'Idée, de la Logique.

« Il a transformé le sujet de l'Idée en produit, en attribut de celle-ci. Il ne détermine pas la pensée d'après l'objet, mais au contraire l'objet d'après un concept fixé d'avance, qui se situe dans la sphère abstraite de la Logique. Il ne s'agit pas pour lui d'exposer l'idée concrète de la constitution politique, mais au contraire de rattacher la constitution politique à l'Idée abstraite, d'en faire un chaînon du développement de l'Idée en soi, ce qui est de toute évidence une « mystification ». D'autre part les différents pouvoirs sont déterminés « par la nature du concept » et « créés ainsi d'une manière nécessaire par l'Universel abstrait » ; leur caractère dérive, non de leur propre nature, mais d'une nature qui leur est étrangère, et leur nécessité n'est pas démontrée par l'analyse de ce qui constitue leur essence véritable. Leur destinée est fixée d'avance par la nature du concept, qui est elle-même préétablie dans les registres sacrés de la Logique. L'âme de l'objet — dans l'espèce de l'État — est déterminée avant même que n'existe son corps, sa réalité matérielle, qui, à vrai dire, n'est qu'apparence (85). »

Marx montre, par une analyse du concept de l'État, comment Hegel opère cette « mystification ».

A la différence des théoriciens du XVIII^e siècle et en particulier de Montesquieu, Hegel considère l'État comme un organisme. Mais au lieu de dire que l'État, avec ses

(85) Cf. *Werke*, I¹, p. 414 (45), 415 (1-19).

différents pouvoirs, se développe d'une façon organique, il fait de l'idée d'organisation le sujet qui les crée et de l'ensemble des pouvoirs, de la Constitution, le résultat, l'attribut. Pour passer de l'idée d'organisation promue ainsi au rang de sujet, de substance de l'État, à son attribut, au concept concret de constitution qui n'y est pas inclus, Hegel use d'un artifice de langage.

« L'organisme de l'État est constitué par le développement de l'Idée qui se différencie et qui réalise ses différenciations. Ces divers aspects de l'Idée sont *ainsi* les différents pouvoirs avec leurs attributions et leurs modes particuliers d'action, qui permettent à l'Esprit universel de se réaliser sans arrêt... Cet organisme de l'État est la constitution politique (86). »

De l'Idée en soi, du concept abstrait d'organisme, Hegel passe, grâce au mot « ainsi », à la notion de constitution politique, que ce concept ne renferme nullement. Cela lui permet d'assimiler le développement de l'État à celui de l'Idée (87), de transformer sa substance véritable en catégories abstraites, telles que l'idée de nécessité, de réalité, dont elle devient l'attribut, et de faire ainsi de l'étude de l'État, un chapitre de la Logique (88).

(86) Cf. *Werke*, I¹, p. 410 (39-40), 411 (1-8).

(87) Cf. *Werke*, I¹, p. 414 (25-32).

« Das eigentliche Resultat, wo er hin will, ist zur Bestimmung des Organismus als der politischen Verfassung. Es ist aber keine Brücke geschlagen, wodurch man aus der allgemeinen Idee des Organismus, zu der bestimmten Idee des Staatsorganismus oder der politischen Verfassung käme und es wird in Ewigkeit keine solche Brücke geschlagen werden können. »

Cf. passage de la société à l'État, p. 409 (26-39).

(88) Cf. *id.*, p. 418 (24-34) : « Das Wesen der staatlichen Bestimmungen ist nicht, dass sie staatliche Bestimmungen, sondern dass sie in ihrer abstraktesten Gestalt, als logisch-metaphysische Bestimmungen betrachtet werden können. Nicht die Rechtsphilosophie sondern die Logik ist das wahre Interesse. Nicht dass das Denken sich in politischen Bestimmungen verkörpert, sondern dass die vorhandenen politischen Bestimmungen in abstrakte Gedanken verflüchtigt werden, ist die philosophische Arbeit. Nicht die Logik der Sache, sondern die Sache der Logik ist das philosophische Moment. Die Logik dient nicht zum Beweis der Staats, sondern der Staat dient zum Beweis der Logik. »

P. 420 (10-16) : « Der Staat hat seine Wirksamkeit nicht nach seiner spezi-

Cette analyse donne à Marx le schéma d'après lequel il étudie les différents pouvoirs.

A la tête de l'État, Hegel place le monarque qui incarne la souveraineté. Pour justifier l'existence du monarque, il fait d'abord de la souveraineté une entité, puis après avoir donné ainsi une réalité à un attribut, qu'il sépare du sujet réel, de l'État, il transforme cet attribut en sujet (89).

Ayant fait ainsi du monarque l'incarnation de la subjectivité de l'État, Hegel donne à cette subjectivité un caractère d'individualité, ce qui lui permet d'attribuer au monarque un pouvoir absolu (90). A la souveraineté du monarque, Marx oppose celle du peuple, et il répond à l'apologie hégélienne de la monarchie, par une apologie de la démocratie qui réalise, dans l'État, l'essence de l'homme, du peuple tout entier (91).

Il ne faut du reste pas, comme le fait Hegel, réduire la réalité substantielle de l'État à la constitution politique, qui n'en est qu'une forme extérieure. Comme le montre en effet l'exemple de la Prusse monarchique et des États-Unis républicains, deux constitutions politiques différentes

fischen Natur zu unterscheiden und zu bestimmen, sondern nach der Natur des Begriffs, welcher das mystifizierte Mobile des abstrakten Gedankens ist. Die Vernunft der Verfassung ist also die abstrakte Logik nicht der Staatsbegriff. »

(89) Cf. *Werke*, I¹, p. 427 (9-14) : « So wird hier die Souveränität, das Wesen des Staates, zuerst als ein selbständiges Wesen betrachtet, vergegenständlicht. Dann versteht sich, muss dies Objektive wieder Subjekt werden. Dies Subjekt erscheint aber dann als eine Selbstverkörperung der Souveränität, während die Souveränität nichts anders ist als der vergegenständlichte Geist der Staatssubjekte. »

(90) Cf. *id.*, p. 429 (1-5, 13-15) : « Hegel verschränkt die beiden Subjekte, die Souveranität « als die ihrer Selbst gewisse Subjektivität » und die Souveranität « als die grundlose Selbstbestimmung des Willens, als den individuellen Willen » durcheinander, um die « Idee » als « Ein Individuum » herauszukonstruieren... Der Monarch ist im Staate das Moment des individuellen Willens, der grundlosen Selbstbestimmung, der Willkür. »

(91) Cf. *id.*, p. 434 (26-30, 37-38) : « Hier(in der Demokratie) ist die Verfassung, nicht nur an sich, dem Wesen nach, sondern der Existenz, der Wirklichkeit nach in ihren wirklichen Grund, den wirklichen Menschen, das wirkliche Volk stets zurückgeführt und als sein eigenes Werk gesetzt. Die Verfassung erscheint als das, was sie ist, freies Produkt des Menschen... »

peuvent recouvrir une même réalité sociale (92). En fait la constitution politique, semblable en cela à la religion, n'a été jusqu'ici qu'une aliénation des droits du peuple (93).

Hegel attribue le pouvoir exécutif au monarque et à la bureaucratie, agent d'exécution du souverain, qui sert d'intermédiaire entre celui-ci et le peuple. A cet éloge de la bureaucratie, Marx, reprenant contre elle une partie des arguments qu'il avait développés dans son article sur les paysans de la Moselle (94), répond par une critique, dans laquelle il lui reproche de constituer une corporation privilégiée, qui impose à l'État son formalisme et qui poursuit, au nom de l'intérêt général, des fins égoïstes.

Pour appuyer l'autorité du souverain, Hegel établit la suprématie du pouvoir exécutif sur le pouvoir législatif, et rend la Constitution indépendante de celui-ci (95). C'est là, dit Marx, une conception erronée ; les constitutions en effet, ne sont pas, comme le pense Hegel, des créations spontanées, indépendantes de l'évolution historique, elles sont le fruit des révolutions et, selon que celles-ci sont faites par le pouvoir exécutif ou par le pouvoir législatif, elles ont un caractère réactionnaire ou au contraire démocratique (96).

Après avoir subordonné le pouvoir législatif au pouvoir exécutif, Hegel le partage entre le monarque, l'administration et les « États » qui représentent, selon lui, l'ensemble du peuple et, par là même, l'intérêt général. S'inspirant de la thèse qu'il avait soutenue dans sa critique des débats de

(92) Cf. *Werke*, I¹, p. 436 (17-21) : « Das Eigentum etc, kurz der ganze Inhalt des Rechts und des Staats, ist mit wenigen Modificationen in Nordamerika daselbe wie in Preussen. Dort ist also die Republik eine blosse Staatsform wie hier die Monarchie. Der Inhalt des Staates liegt ausserhalb dieser Verfassungen. »

(93) Cf. *id.*, p. 436 (33-36) : « Die politische Verfassung war bisher, die religiöse Sphäre, die Religion des Volkslebens, der Himmel seiner Allgemeinheit gegenüber dem irdischen Dasein seiner Wirklichkeit. »

(94) Cf. *id.*, p. 369 (8-31).

(95) Cf. *id.*, p. 464-465.

(96) Cf. *id.*, p. 466-468, en particulier 467 (43), 468 (1-11).

la Diète rhénane, Marx objecte à Hegel que les « États » ne représentent que pour la forme, l'intérêt général, et défendent en réalité les intérêts particuliers et opposés de classes sociales différentes (97). Hegel, dit-il, le reconnaît du reste implicitement (98) ; cependant au lieu d'opposer la société, sphère des intérêts privés, à l'État, il veut au contraire les unir, précisément au moyen de ces « États » qui, en tant qu'organes législatifs, défendent à la fois les intérêts privés des différentes classes sociales et l'intérêt général (99). Mais en vertu même de la dialectique hégélienne, cette tentative d'accommodation est nécessairement vouée à l'échec, et ne fait que souligner la contradiction inhérente à la société entre l'intérêt général et l'intérêt particulier (100).

Ce qui constitue pour Hegel l'essence de la société, c'est la propriété privée dont les majorats, inaliénables et héréditaires, représentent la forme absolue (101). De ce fait la

(97) Cf. *Werke*, I¹, p. 476 (20-24).

« Was ferner die Gesinnung, den Willen der Stände betrifft, so ist er verdächtig, denn sie kommen vom Privatstandpunkt und den Privatinteressen her. In Wahrheit ist das Privatinteresse ihre allgemeine Angelegenheit und nicht die allgemeine Angelegenheit ihr Privatinteresse. »

(98) Cf. *id.*, p. 485 (1-4). Hegel, § 303 : « In dem ständischen Elemente der gesetzgebenden Gewalt, kommt der Privatstand zu einer politischen Bedeutung und Wirksamkeit. »

(99) Cf. *id.*, p. 489 (36-42), 490 (1) : « Er (Hegel) macht das ständische Element zum Ausdruck der Trennung, aber zugleich soll es der Repräsentent einer Identität sein, die nicht vorhanden ist. Hegel weiss die Trennung der bürgerlichen Gesellschaft und des politischen Staates, aber er will, dass innerhalb des Staates die Einheit desselben ausgedrückt sei und zwar soll dies dergestalt bewerkstelligt werden, dass die Stände der bürgerlichen Gesellschaft zugleich als solche das ständische Element der gesetzgebenden Gesellschaft bilden. »

(100) Cf. *Werke*, I¹, p. 506 (35-39) : « Wirkliche Extreme können nicht untereinander vermittelt werden, eben weil sie wirkliche Extreme sind. Aber sie bedürfen auch keiner Vermittlung, denn sie sind entgegengesetzten Wesens. Sie haben nichts miteinander gemein, sie verlangen einander nicht, sie ergänzen einander nicht. »

P. 511 (23-26) : « Die Stände sollen Vermittlung zwischen Fürst und Regierung einerseits und Volk andererseits sein, aber sie sind es nicht, sie sind vielmehr der organisierte politische Gegensatz der bürgerlichen Gesellschaft. »

(101) Cf. *id.*, P. 519 (14-17) : « In Wahrheit ist das Majorat eine Konsequenz des exakten Grundbesitzes, das versteinerte Privateigentum... in der höchsten Selbständigkeit und Schärfe seiner Entwicklung. »

défense de la propriété privée constitue la raison d'être de l'État, expression de la société, et ce que Hegel célèbre sous le nom d'idée morale n'est que la religion, le dogme de la propriété privée (102). C'est cette propriété qui est la vraie réalité, la substance de l'État, et la preuve en est que seule, elle a le pouvoir de conférer la personnalité et l'indépendance qui forment, en quelque sorte, ses attributs (103).

Parti de la critique de l'État et de la monarchie, Marx arrivait à la fin de son étude à la critique de la société et de son fondement, la propriété, s'arrêtant ainsi à la limite entre la démocratie et le communisme.

Par la critique de la *Philosophie du Droit*, Marx brisait l'armature même du système de Hegel, en renversant sa doctrine de l'État. Posant le problème de l'humanisme sur le plan politique et social, il soutenait que l'humanité, pour réintégrer en elle-même son essence, devait non seulement abolir la religion mais aussi l'État monarchique, dans lequel la société aliénait sa substance, le peuple son pouvoir et ses droits, et qu'il fallait, en intervertissant l'ordre des termes établi par Hegel, faire du peuple, de la société, le sujet, et de l'État l'attribut, l'objet.

Tandis que Feuerbach s'était contenté d'exposer le mode d'aliénation de l'essence humaine dans la religion,

(102) Cf. *Werke*, I¹, p. 522 (39) : Hegel, § 257 : « Der Staat ist die Wirklichkeit der sittlichen Idee ». Marx répond, p. 523 (21-22) : « Die Wirklichkeit der sittlichen Idee erscheint hier als die Religion des Privateigentums. »

(103) Cf. *id.*, p. 528 (2-19) : « Die Unabhängigkeit, die Selbständigkeit in dem politischen Staat, dessen Konstruktion wir bisher verfolgt haben, ist das Privateigentum, was auf seiner Spitze als unveräusserlicher Grundbesitz erscheint. Die politische Unabhängigkeit fließt daher nicht ex proprio sinu des politischen Staates, sie ist keine Gabe des politischen Staates an seine Glieder, sie ist nicht der ihn beseelende Geist, sondern die Glieder des politischen Staates empfangen ihre Unabhängigkeit von einem Wesen, welches nicht das Wesen des politischen Staates ist, von einem Wesen des abstrakten Privatrechts, vom abstrakten Privateigentum. Die politische Unabhängigkeit ist eine Akzidenz des Privateigentums, nicht die Substanz des politischen Staates... Die Bedeutung, die das Privateigentum im politischen Staate hat, ist seine wesentliche, seine wahre Bedeutung. »

Marx recherchait les raisons de cette aliénation dans la vie elle-même, dans la réalité sociale. Il était ainsi amené à rejeter la conception générale et vague que Feuerbach se faisait de l'homme, pour considérer celui-ci en tant qu'être social, à substituer la notion de société à celle d'espèce et à déterminer la nature de l'homme, non par une analyse de ses tendances religieuses ou morales, mais par une critique du milieu social, de la société (104). Et de fait, son analyse de la *Philosophie du Droit* se transformait, dans la deuxième partie, en une étude approfondie des raisons économiques et sociales qui déterminaient le caractère de l'État prussien. Hegel, du reste, lui avait ouvert lui-même la voie de cette critique par son étude détaillée de la société moderne. Sans attacher une importance capitale à l'économie politique, qu'il ne considérait que comme une science auxiliaire de la philosophie, il avait cependant déjà montré que le fondement de cette société, dominée par la bourgeoisie, était la propriété privée, et étudié certains aspects et certaines conséquences de ce régime de propriété, tel que par exemple le développement du machinisme (105).

Mais tandis que l'inégalité politique et sociale paraissait naturelle et nécessaire à Hegel, Marx s'insurgeait contre elle et considérait sa source, la propriété privée, comme la tare fondamentale de la société et de l'État modernes. De cette critique, Marx ne tirait pas encore des conclu-

(104) Cf. *Werke*, I¹, p. 423 (40); 424 (1-8).

« Hegel fasst die Staatsgeschäfte und Wirksamkeiten abstrakt für sich und im Gegensatz dazu die besondere Individualität, aber er vergisst, dass die besondere Individualität eine menschliche und die Staatsgeschäfte und Wirksamkeiten menschliche Funktionen sind, er vergisst, dass das Wesen der besonderen Persönlichkeit nicht ihre abstrakte Physis, sondern ihre *soziale Qualität* ist, und dass die Staatsgeschäfte nichts als Daseins — und Wirkungswesen der sozialen Qualitäten der Menschen sind. »

(105) Cf. P. Vogel, *Hegels Gesellschaftsbegriff und seine geschichtliche Fortbildung durch L. Stein, Marx, Engels, und Lassalle*. Berlin 1925, en particulier le chapitre : « Die Wirtschaft des Gesellschaftsbegriffs Hegels. »

sions communistes, il ne faisait que poser le problème sans en donner la solution, et les réformes qu'il proposait : abolition de la monarchie et des Diètes, transformation de la bureaucratie, institution du suffrage universel, ne dépassaient pas le cadre de la démocratie. Sa conception de l'État, qu'il ne distinguait pas nettement de la société, était encore flottante. S'il en condamnait la forme monarchique à cause du caractère arbitraire et absolu de l'autorité, il ne le critiquait pas en soi comme l'instrument d'oppression et de domination de la classe dirigeante, et le considérait encore comme l'organisme destiné à réaliser, à la manière de l'être collectif, du *Gattungswesen* de Feuerbach, l'essence véritable de l'humanité. Cependant cette critique devait lui faire faire un pas décisif dans la voie du matérialisme historique et du communisme.

Après Stein, en effet, il soulignait le rôle essentiel et l'importance fondamentale de la société dans la formation de l'État, et il montrait, après Hess, le caractère superficiel et borné de la démocratie formelle, c'est-à-dire purement politique, qui, ne tenant pas compte de la réalité sociale, était incapable d'opérer une transformation véritable de la société et de l'État. Après avoir fait de l'idéal démocratique le but de l'humanisme, Marx allait être amené, par la critique de la propriété privée dont il ne condamnait plus simplement les excès, comme dans la *Gazette Rhénane*, mais le principe même, à adopter la doctrine communiste comme solution du problème social et à voir, en elle, la conclusion logique du radicalisme philosophique. Il devait franchir cette nouvelle étape de la démocratie au communisme dans les *Annales franco-allemandes*.

* * *

En dépit de leur énergie et de leur activité, Froebel et Ruge éprouvaient les plus grandes difficultés à fonder ces

Annales. En mai 1843, Froebel s'était rendu à Dresde pour s'entendre avec Ruge, puis à Berlin, dans l'espoir d'y trouver des collaborateurs. Mais les « Affranchis » lui avaient fait, dans l'ensemble, une triste impression et il n'avait retenu, en principe, que le concours de B. Bauer, qui ne devait du reste pas devenir effectif (106).

Bauer entrait alors en lutte contre les radicaux, qu'il accusait d'apathie et de veulerie. Il leur reprochait d'adopter l'humanisme de Feuerbach et le communisme et de remplacer le culte de l'État, dont ils s'étaient faits les plats valets, par celui de « l'être collectif », de « la communauté », dont ils attendaient maintenant le salut (107). Il opposait à cette attitude passive et résignée sa propre attitude et celle de ses amis qui, loin de mettre leur espoir dans le peuple, dans la foule, affirmaient, au contraire, les droits de l'individu contre toutes les tyrannies, aussi bien la tyrannie de la masse que celle de la religion ou de l'État. Pour défendre ces principes, Bauer allait fonder un journal de tendances diamétralement opposées à celles des *Annales franco-allemandes* : la *Gazette générale littéraire*.

(106) Cf. *Werke*, I², p. 309 (26-34). Lettre de Ruge à Marx, 4 juin 1843.

« B. Bauer will teilnehmen. Er hätte über alle gerast und gewütet und anfangs gemeint : es müsse jetzt alles auseinandergehen und jeder auf seine eigene Hand operieren ; als er aber gehört, dass wir eben grade jetzt ein energisches Blatt des Radikalismus gründen wollen, sei er umgedreht und habe gemeint, wenn das wäre, so wolle er sich nicht ausschliessen. Die anderen (les « Affranchis ») haben Froebel sehr missfallen und entschieden den Eindruck gemacht, den sie nie zu machen verfehlen, nämlich den der dummen Jungen. »

(107) Cf. B. Bauer, *Vollständige Geschichte der Parteikämpfe in Deutschland während der Jahre, 1842-1846*. B. III, p. 31.

« Die Radikalen hatten weder Willen noch Kraft in die Welt gestaltend einzugreifen oder sich eine eigene Welt zu erobern und zu erschaffen, sie waren im Gegenteil die Diener des Staatswesens, dem sie nur einen tatenlosen, keiner Anstrengung bedürfenden Cultus zu widmen wünschten. Nachdem der Staat — als der bisherige Repräsentant der geschichtlichen Lebendigkeit und als der Boden auf welchem die persönlichen und Standesinteressen ihren Kampf ausfochten die Anerbietungen dieser neuen Mönche zurückgewiesen, bot ihnen der Communismus an, was ihnen der Staat nicht gewähren wollte : Ruhe, ewige Versicherung gegen das persönliche Interesse, die Umwandlung der Arbeit zum Spiel. »

Cf. *id.*, B. V., p. 177-182.

A défaut du groupe de Berlin, il ne restait plus, comme collaborateurs possibles aux *Annales franco-Allemandes*, avec Ruge et Marx, que les rédacteurs du *Républicain Suisse* Hess, Engels, Bakounine et Herwegh, et aussi Feuerbach, qui vivait retiré à la campagne.

Froebel voulait faire paraître la revue en octobre. Comme il hésitait encore sur le lieu de publication, le choix de Strasbourg ayant été écarté, il proposa à Ruge de faire avec lui un voyage à Bruxelles et à Paris, pour voir laquelle de ces deux villes se prêterait le mieux à leur entreprise. Avant de se rendre à Bruxelles, Ruge alla le 22 juillet, à Brückberg, et le 25, à Kreuznach où habitaient Feuerbach et Marx, pour s'entretenir avec eux de la revue. Quelques jours plus tard il rencontra Froebel à Cologne et, après un court séjour à Bruxelles, il partit pour Paris avec Hess. Celui-ci devait le mettre en relations avec les écrivains démocrates et socialistes dont il comptait solliciter la collaboration. Le 11 août, trois jours après son arrivée à Paris, il exposait à Marx les avantages et les inconvénients des deux capitales (108). A Bruxelles, la liberté de presse était plus grande, on n'exigeait pas le versement d'un cautionnement pour publier un journal, par contre Paris, avec ses 85.000 Allemands, offrait un milieu beaucoup plus favorable à la création d'une presse franco-allemande et d'une librairie destinée, dans l'esprit de Froebel et de Ruge, à remplacer *Le Comptoir littéraire* de Zurich (109). Froebel, qui vint rejoindre vers la mi-septembre Ruge à Paris, se rangea à cet avis et le siège de la nouvelle revue fut fixé dans cette ville (110).

Il restait à régler maintenant l'organisation financière

(108) Cf. *Werke*, I², p. 312. Lettre de Ruge à Marx, 17 juillet 1843.

(109) Cf. *Id.*, p. 313. Ruge à Marx, Paris, 11 août 1843.

(110) Cf. *Id.*, p. 315 (6). Ruge à Marx, 2 sept. 1843, « Froebel ist hier und das Ende vom Lied ist Paris. »

des *Annales*. Froebel voulait donner au Comptoir littéraire, qui devait les éditer, une extension plus grande et Ruge lui proposa de créer à cet effet, une société par actions. Il prévoyait l'émission de 1.000 actions de 50 thalers donnant un intérêt de 4 %, et espérait trouver un nombre suffisant de souscripteurs dans les principaux centres libéraux de l'Allemagne, Cologne, Berlin, Dresde, Königsberg, Breslau. Ce plan échoua, car les souscriptions firent défaut, mais Ruge, qui était riche, consentit à verser au Comptoir littéraire, 6.000 thalers, à titre de commanditaire (111).

L'existence matérielle de la revue étant ainsi assurée, il fallait, avant de rechercher la collaboration des Français, établir au préalable une unité de vues et de doctrine entre les principaux rédacteurs allemands. Cela fit l'objet d'un échange de correspondances entre Marx, Ruge, Feuerbach et Bakounine. Cette correspondance, qui fut publiée par Ruge, en manière d'introduction, dans le premier numéro des *Annales franco-Allemandes*, comprend huit lettres dont trois sont de Marx, trois de Ruge, une de Bakounine et une de Feuerbach. Le contenu de ces lettres ne permet pas de douter qu'elles aient été réellement écrites par leurs signataires ; elles ont dû être simplement un peu remaniées par Ruge, pour former un ensemble destiné à indiquer l'origine et le caractère de la revue (112).

(111) Cf. W. Marr, *Das Junge Deutschland in der Schweiz*. Leipzig, 1846, p. 180. Lettre de Ruge à Marr. Paris, octobre 1844.

« Mit dem Projekt von der freisinnigen und freiheitsliebenden Partei Geld zu einer Buchhandlung auf Aktien zusammenzubringen bin ich so vollkommen gescheitert als es nur möglich ist. Statt 1000 Aktien fand ich 10 in ganz Deutschland. Ich dachte damals man würde die Verdienste des liter. Comptoirs anerkennen und ihm gerne herspringen. Man hat aber nur seinen Tadel gegen Leute ausgesprochen, die nichts zu verdienen gewusst. »

Cf. Geh. Staatsarchiv. Geh. Proc. Reg. Lit. R., n° 267. Note du ministre de l'Intérieur von Arnim au président de la police von Puttkammer (10 nov. 1843) pour lui signaler la fondation d'une filiale du Comptoir littéraire et l'émission d'actions.

(112) Cf. *Werke*, I¹, p. 557-575. *Deutsch-Französische Jahrbücher*. Ein Briefwechsel von 1843. »

Dans cette correspondance, Marx apparaît comme l'animateur et le directeur spirituel de l'entreprise. Il l'ouvre par une lettre de mars 1843, date de la disparition de la *Gazette Rhénane*. La réaction romantique, dit-il, montre maintenant son vrai visage, elle a dépouillé le pseudo-libéralisme dont elle voilait son despotisme, mais cette comédie du despotisme, qui se joue en Allemagne, pourrait bientôt se transformer en tragédie et déchaîner la révolution.

Dans sa réponse, Ruge, encore sous l'impression de l'apathie et de l'indifférence des libéraux qui n'avaient pas protesté contre la suppression de la presse d'opposition, objecte à Marx qu'il se fait illusion sur la possibilité d'une révolution en Allemagne, car ce pays ne renferme que des sujets résignés et soumis (113).

« Votre lettre, lui répond Marx, en mai, est une bonne élégie, mais elle n'est rien moins que politique. » Au lieu de se lamenter sur le passé et de désespérer de l'avenir, il faut conserver la foi dans la vie et dans l'action, et préparer la venue d'un monde nouveau (114).

Certes le vieux monde, le monde des philistins, où l'homme est dépouillé de sa vraie nature, ne peut être régénéré, car son fondement même, ses principes sont mauvais (115). Mais ceci, loin de porter au désespoir, doit

Cf. C. Bouglé, *Chez les Prophètes socialistes*. Paris, 1918 ; *L'alliance intellectuelle Franco-Allemande*, p. 144-151.

Cf. Näf, *Das Lit. Comptoir*, p. 59. Lettre de Ruge à Froebel, 19 déc. 1843

(113) Cf. *Werke*, I¹, p. 558 (11-18-25).

« Ihr Brief ist eine Illusion... Was erleben wir in diesem Augenblick ? eine zweite Auflage der Karlsbader Beschlüsse, ein zweites Misslingen der politischen Freiheitsversuche... Wir fallen aus einer Schmach in die andere... 560 (5-26). Dies Geschlecht ist wirklich nicht geboren frei zu sein... Der deutsche Geist, so weit er zum Vorschein kommt ist niederträchtig. »

(114) Cf. *id.*, p. 561 (11-13).

« Lasst die Toten ihre Toten begraben und beklagen, dagegen ist es beneidenswert, die ersten zu sein, die lebendig ins neue Leben eingehen, dies soll unser Los sein. »

(115) Cf. *id.*, p. 562 (4-8). « Die Philisterwelt ist die politische Tierwelt... die entmenschte Welt... 564 (6-9)... Ist man bei der politischen Tierwelt angelangt so gibt es keine weitere Reaktion, als bis zu ihr und kein anderes Vordringen,

au contraire être une raison de confiance car, selon la loi de la dialectique, il faut en effet que le vieux monde ait développé toutes ses conséquences et engendré les oppositions et les antagonismes nécessaires, pour que puisse naître la révolution qui l'abolira et instituera un nouvel état de choses. Après Hess et Bakounine, Marx montre que les deux classes qui souffrent le plus du régime politique et social actuel, la classe des penseurs et celle des prolétaires, sont en train de s'unir, et que de cette alliance naîtra un mouvement de révolte qui détruira ce régime. Il souligne également, mais d'une façon encore aussi imprécise que Hess, que cette révolution sera engendrée, moins par l'accroissement trop rapide de la population (théorie de Malthus), que par le système de propriété et de production, qui entraîne l'exploitation de l'homme par l'homme (116).

Après Marx, Bakounine exposait dans sa lettre à Ruge, de mai 1843, que le salut devait venir, en Allemagne, de la philosophie qui était appelée à y jouer le même rôle qu'en France, où elle avait préparé la Révolution. Mais la philosophie devait pour cela se détacher des spéculations métaphysiques et soutenir, comme en France, la cause du peuple (117).

als das Verlassen ihrer Basis und den Übergang zur Menschenwelt der Demokratie... 565 (16-19). Dies ist der verunglückte Versuch (von Friedrich W. IV), den Philisterstaat auf seiner eigenen Basis aufzuheben; er ist dazu ausgeschlagen, dass er die Unmöglichkeit der Humanität für den Despotismus aller Welt anschaulich gemacht hat. »

(116) Cf. *Werke*, I¹, p. 565 (29-39).

« Ich mache Sie nur darauf aufmerksam, dass die Feinde des Philistertums, mit einem Wort alle denkenden und alle leidenden Menschen, zu einer Verständigung gelangt sind, wozu ihnen früher durchaus die Mittel fehlten, und dass selbst das passive Fortpflanzungssystem der alten Untertanen jeden Tag Rekruten für den Dienst der neuen Menschheit wirbt. Das System des Erwerbs und Handels, des Besitzes und der Ausbeutung der Menschen führt aber noch viel schneller als die Vermehrung der Bevölkerung zu einem Bruch innerhalb der jetzigen Gesellschaft, den das alte System nicht zu heilen vermag, weil es überhaupt nicht heilt und schafft sondern nur existiert und genießt. »

(117) Cf. *Werke*, I¹, p. 566 (35-37).

« Die Philosophie wird noch einmal die Rolle spielen, die sie in Frankreich so glorreich ausgeführt... »

Ruge, gagné à ses idées, lui annonce alors son intention de fonder une revue franco-allemande, dont le principe sera précisément l'union de la pensée et de l'action, de la philosophie et de la politique (118).

Feuerbach, à qui il fait part de son projet (119), approuve celui-ci en principe, mais se montre sceptique quant aux résultats, car, pour régénérer l'Allemagne, où tout est gâté jusqu'à la moelle, il faut la transformer de fond en comble. Cela ne peut être qu'une œuvre de longue haleine, pour laquelle il faudra s'attacher, avant tout, à l'éducation du peuple (120). Il précisait sa pensée dans une lettre envoyée effectivement, le 20 juin 1843, à Ruge : « Nous ne sommes pas encore assez avancés pour passer de la théorie à la pratique, car la théorie nous fait encore défaut ou du moins n'est pas encore développée et précisée

P. 567 (14-19) : « Wir müssen nachholen, wir müssen unseren Metaphysischen Hochmut, der die Welt nicht warm macht, die Rute geben, wir müssen lernen, wir müssen Tag und Nacht arbeiten um es dahin zu bringen wie Menschen mit Menschen zu leben, frei zu sein, frei zu machen, wir müssen unsere Zeit mit unseren Gedanken in Besitz nehmen. »

P. 568 (8) : « Wir dürfen die Sache des Volkes, auch wenn es selbst sie verliesse, nicht aufgeben. »

(118) Cf. *Werke*, I¹, p. 569 (2-4).

(119) Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 24 mai 1843 (*Briefwechsel hrsg von Bolin*, II, p. 121).

« Das Journal (*Deutsch-Französische Jahrbücher*) wollen wir ganz frei im Ausland drucken und den mittelmässigen und scholastischen und reservierten Kram der alten Jahrbücher ganz verwerfen, zu dem Ende uns mit den bedeutendsten Franzosen : Leroux, Proudhon, L. Blanc, vielleicht Lamartine (Lamenais und Cornemin sind wohl nicht zu haben oder zu brauchen) — zu dem Journal vereinigen, so dass sie unmittelbar mit hineinschreiben (französisch liest ja Jeder) und auch eine Art Redaktion mit aufstellen. Den Titel und den Prospekt erlassen wir dann mit ihnen gemeinschaftlich und stellen so die geistige Alliance der zwei Nationen, plötzlich mit einem Schlage an dieser Unternehmung dar. Sie würden dem Plane einen bedeutenden Vorschub leisten, wenn Sie gleich im ersten Hefte mit aufträten. Wie Strauss die alten Jahrbücher eröffnete, müssen Sie diese neuen eröffnen. »

(120) Cf. *Werke*, I¹, p. 571 (25-34).

« Wir kommen in Deutschland so bald auf keinen grünen Zweig. Es ist alles in Grund und Boden hinein verdorben, das eine auf diese, das andere auf jene Weise... Alles ist von Grund aus zu erschöpfen. Eine Riesenarbeit vieler vereinter Kräfte, kein Faden soll am alten Regiment ganz bleiben. Neue Liebe neues Leben, sagt Goethe, neue Lehre neues Leben heisst es bei uns. »

dans tous les sens. » Si une alliance intellectuelle franco-allemande était désirable en soi, la nouvelle revue ne lui paraissait cependant pas viable à cause de l'opposition qu'elle allait susciter et, étant donnée l'atmosphère étouffante qui pesait sur l'Allemagne, il lui semblait plus opportun de se contenter tout d'abord de se donner un peu d'air, au lieu de commencer par soulever une tempête (121). Sans se laisser détourner de son projet par Feuerbach, Ruge communique alors à Marx le plan de la nouvelle revue, dont l'objet essentiel sera de combattre le nationalisme et la réaction et il l'invite à donner son avis sur ce plan (122).

Il est difficile, lui répond Marx, dans une lettre de septembre qui clôt cette correspondance, de déterminer *a priori* le plan et le caractère de la nouvelle revue, car, si l'on est d'accord sur la critique, on l'est moins, on ne l'est même pas du tout, lorsqu'il s'agit de préciser quelles réformes il faut entreprendre (123).

Cette incertitude doctrinale présente toutefois l'avan-

(121) Cf. Feuerbach à Ruge. Bruckberg, 20 juin 1843. (*Briefwechsel*, II, p. 123).

« Ich habe durchaus nichts gegen die Idee an sich — im Gegenteil die Berührung mit dem französischen Esprit hat für mich etwas sehr anziehendes und mehr als dieses; aber vom praktischen Gesichtspunkte aus hält sie namentlich jetzt nicht Stich und Stand. Diese Association ist *auffallend* und schon dadurch verfehlt sie ihren Zweck; denn der letzte Zweck ist zunächst doch immer nur sich Luft machen. Aber um sich Luft zu machen muss man, wenigstens in dem philiströsen stumpfen Deutschland, wie es heutigen Tags ist, keinen Wind, am wenigsten Sturmwind machen. Haben wir nur erst Luft, der Wind stellt sich schon mit der Zeit ein... Die stillen Wirkungen sind die besten. Erst still dann laut nicht umgekehrt... Wir sind noch nicht auf dem Übergange von der Theorie zur Praxis, denn es fehlt uns noch die Theorie, wenigstens in ausgebildeter und allseitig durchgeführter Gestalt. Die Doktrin ist noch immer die Hauptsache... Journale dürfen nur secundieren. »

(122) Cf. *Werke*, I¹, p. 572.

(123) Cf. *id.*, p. 573 (6-12).

« Grösser noch als die äusseren Hindernisse, scheinen beinahe die inneren Schwierigkeiten zu sein. Denn wenn auch kein Zweifel über das « Woher », so herrscht desto mehr Konfusion über das « Wohin ». Nicht nur, dass eine allgemeine Anarchie unter den Reformern ausgebrochen ist, so wird jeder sich selbst gestehen müssen, dass er keine exakte Anschauung von dem hat, was werden soll. »

tage d'éviter de procéder de façon dogmatique (124). Au lieu de chercher à régler *a priori* le cours des choses et à imposer au monde des idées préconçues, il faudra s'efforcer d'accéder à la vérité par une critique approfondie et impitoyable de la réalité présente, sans tomber toutefois dans les errements des doctrines communistes ou socialistes, qui ne contiennent toutes deux qu'une part de vérité (125). Le communisme et le socialisme, en effet, qui ne visent qu'à améliorer l'existence matérielle de l'homme, ne constituent qu'une partie, qu'un aspect du véritable humanisme (126). A côté de l'existence matérielle, il faut s'occuper de l'existence spirituelle de l'homme, qui se manifeste dans la religion, la science et la politique. Cette existence spirituelle doit faire également l'objet de la critique philosophique ; celle-ci est d'autant plus nécessaire que, par elle seulement, on peut agir sur les esprits en Allemagne (127). Cette critique doit porter en premier

(124) Cf. *Werke*, I¹, p. 573 (12-14) : « Indessen, das ist gerade der Vorzug der neuen Richtung, dass wir nicht dogmatisch die Welt antizipieren, sondern erst aus der Kritik der alten Welt die neue finden wollen. »

(125) Cf. p. 573 (14-18, 21-30) : « Bisher hatten die Philosophen die Auflösung aller Rätsel in ihrem Pulte liegen und die dumme exoterische Welt hatte nur das Maul aufzusperren, damit ihr die gebratenen Tauben der absoluten Wissenschaft in den Mund flogen... Ist die Konstruktion der Zukunft und das Fertigwerden für alle Zeiten nicht unsere Sache, so ist desto gewisser, was wir gegenwärtig zu vollbringen haben, ich meine die rücksichtslose Kritik alles Bestehenden, rücksichtslos so wohl in dem Sinne, dass die Kritik, sich nicht vor ihren Resultaten fürchtet und ebensowenig vor dem Konflikte mit den vorhandenen Mächten. Ich bin daher nicht dafür, dass wir eine dogmatische Fahne aufpflanzen, im Gegenteil. Wir müssen den Dogmatikern nachzuhelfen suchen, dass sie ihre Sätze sich klar machen. »

(126) Cf. p. 573 (34-44) : « Dieser Kommunismus ist selbst nur eine aparte von seinem Gegensatz dem Privatwesen infizierte Erscheinung des humanistischen Prinzips. Aufhebung des Privateigentums und Kommunismus sind daher keineswegs identisch und der Kommunismus hat andere sozialistische Lehren wie die von Fourier, Proudhon etc nicht zufällig sondern notwendig sich gegenüber entstehen sehen, weil er selbst nur eine besondere einseitige Verwirklichung des sozialistischen Prinzips ist. Und das ganze sozialistische Prinzip ist wieder nur die eine Seite, welche die Realität des wahren menschlichen Wesens betrifft. »

(127) Cf. p. 573-574 (44-45-4-8) : « Wir haben uns ebensowohl um die andere Seite, um die theoretische Existenz des Menschen zu kümmern, also Religion Wissenschaft etc, zum Gegenstand unserer Kritik zu machen... Einmal die

lieu sur la forme politique de l'État ; de même en effet que la critique de la religion permet de déterminer la nature véritable de l'homme, la critique de l'État permet de dégager la vérité sociale, en montrant l'opposition qui existe entre sa forme idéale, rationnelle, et sa nature réelle (128). Cette critique présente l'avantage d'amener le parti du progrès, le parti des réformes, à défendre non plus simplement la démocratie formelle, la démocratie politique, mais la démocratie sociale et elle permet, d'autre part, de lier l'action à la réalité immédiate au lieu de prendre, vis-à-vis du monde, une attitude doctrinaire en lui présentant un système devant lequel il n'a qu'à s'incliner (129). Le problème politique est au fond le même que le problème religieux : il faut donner conscience au monde

Religion, dann die Politik sind Gegenstände, welche das Hauptinteresse des jetzigen Deutschlands bilden. An diese, wie sie auch sind, ist anzuknüpfen, nicht irgend ein System, wie etwa die *Voyage en Icarie*, ihnen (unseren deutschen Zeitgenossen) fertig entgegenzusetzen. »

(128) Cf. *Werke*, I¹, p. 574 (18-27) : « Er (der politische Staat) untersteht überall die Vernunft als realisiert. Er gerät aber ebenso überall in den Widerspruch seiner ideellen Bestimmung mit seiner realen Voraussetzung. Aus diesem Konflikt des politischen Staates mit sich selbst lässt sich daher überall die soziale Wahrheit entwickeln. Wie die Religion das Inhaltsverzeichnis von den theoretischen Kämpfen der Menschheit, so ist es der politische Staat von ihren praktischen. Der politische Staat drückt also sub specie rei publicæ alle sozialen Kämpfe, Bedürfnisse, Wahrheiten aus. »

(129) Cf. *id.*, p. 574 (27-45), 575 (1-2).

« Es ist also durchaus nicht unter der *hauteur des principes*, die speziellste politische Frage — etwa den Unterschied von ständischem und repräsentativem System — zum Gegenstande der Kritik zu machen. Denn diese Frage drückt nur auf politische Weise den Unterschied von der Herrschaft des Menschen und der Herrschaft des Privateigentums aus. Der Kritiker kann also nicht nur, er muss in diese politischen Fragen (die nach der Ansicht der krassen Sozialisten unter aller Würde sind) eingehen. Indem er den Vorzug des repräsentativen Systems vor dem ständischen entwickelt, interessiert er *praktisch* eine grosse Partei. Indem er das representative System aus seiner politischen Form zu der allgemeinen Form erhebt und die wahre Bedeutung, die ihm zugrunde liegt, geltend macht, zwingt er zugleich diese Partei, über sich selbst hinauszugehen, denn ihr Sieg ist zugleich ihr Verlust.

« Es hindert uns also nichts, unsere Kritik an die Kritik der Politik, an die Parteinahme an der Politik, also an *wirkliche* Kämpfe anzuknüpfen und mit ihnen zu identifizieren. Wir treten dann nicht der Welt doktrinär mit einem neuen Prinzip entgegen : hier ist die Wahrheit, hier knie nieder ! Wir entwickeln der Welt aus den Prinzipien der Welt neue Prinzipien. »

de sa vraie nature, en lui montrant le contenu réel, l'essence humaine, aussi bien des dogmes religieux que des institutions politiques ; en prenant ainsi conscience de son essence hypostasiée en Dieu et dans l'État, le monde rentrera en possession de sa vraie nature et la réalisera (130).

Parmi les quatre correspondants Ruge, Marx, Feuerbach et Bakounine seul Marx avait une idée à peu près claire de ce qu'il voulait réaliser.

Bakounine était plein d'enthousiasme mais ne possédait, aussi bien sur la philosophie que sur le socialisme, que des notions imprécises. Expulsé de Zurich en juin 1843, à la suite d'une dénonciation de Bluntschli, il devait errer de ville en ville pendant la période où se constituaient les *Annales*, se rendant d'abord à Lausanne, puis à Berne, de là à Bruxelles et enfin à Paris, où il arriva en juillet 1844. Ces pérégrinations l'empêchèrent sans doute de collaborer à la revue, comme il s'était proposé de le faire.

En dépit des invitations pressantes de Ruge et de Marx, qui sollicitaient de lui un article sur Schelling, Feuerbach, qui avait déjà refusé de collaborer au *Messenger allemand* de Herwegh, parce qu'il n'attachait d'importance qu'au problème religieux, se renferma dans son isolement et s'éloigna définitivement du mouvement politique (131).

(130) Cf. *Werke*, I¹, p. 575 (7-19) : « Die Reform des Bewusstseins besteht nur darin, dass man die Welt ihr Bewusstsein inne werden lässt, dass man sie aus dem Traume über sich selbst aufweckt, dass man ihre eigenen Aktionen ihr erklärt. Unser ganzer Zweck kann in nichts anderem bestehen, wie dies bei Feuerbachs Kritik der Religion der Fall ist, als dass die religiösen und politischen Fragen in die selbstbewusste menschliche Form gebracht werden. Unser Wahlspruch muss also sein : Reform des Bewusstseins nicht durch Dogmen, sondern durch Analyse des mystischen sich selbst unklaren Bewusstseins, trete es nun religiös oder politisch auf. Es wird sich dann zeigen, dass die Welt längst den Traum von einer Sache besitzt, von der sie nur das Bewusstsein besitzen muss, um sie wirklich zu besitzen. »

(131) Cf. *Werke*, I². Lettre de Marx à Feuerbach, 20 oct. 1843.

P. 316 (29-32) : « Sie würden unserem Unternehmen, aber noch mehr der Wahrheit einen grossen Dienst leisten, wenn Sie gleich zu dem ersten Heft eine

Quant à Ruge, il versait alors dans l'antinationalisme qui, pendant quelques années, allait devenir chez lui une sorte d'idée fixe. Irrité de ses déconvenues et de ses échecs successifs depuis 1838, il était aigri contre l'Allemagne et, poussé par sa rancune, il partait maintenant en guerre contre le nationalisme qui constituait, à ses yeux, le principal obstacle à la réalisation de l'humanisme (132).

Seul, parmi eux, Marx établissait un plan d'action susceptible d'allier effectivement la philosophie critique au mouvement politique et social. Repoussant tout dogmatisme, il se refusait, comme Hegel, à condamner la réalité au nom d'un idéal arbitraire, avec cette différence cependant qu'il affirmait, non pas la nécessité de l'état de choses présent (133), mais le caractère nécessaire de

Charakteristik Schellings lieferten. Sie sind gerade dazu der Mann, weil Sie der umgekehrte Schelling sind.

P. 317 (1-2). Ihr Kampf mit ihm ist der Kampf der Imagination von der Philosophie mit der Philosophie selbst. »

Cf., p. 317-320. Réponse de Feuerbach à Marx, 25 octobre.

Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 11 nov. 1843. (*Briefwechsel*, II, 128.)

« Ich gestehe Ihnen, dass ich bange werde, wo wir die Schriftsteller finden sollen, wenn auch Sie sich zurückziehen. Nun ich rechne auf Ihren guten Genius, der Sie von jeher schon auf die Fahrt der Franzosen und in die Bahn des Humanismus geführt und dem wir so viel Emanzipation verdanken. »

(132) Cf. B. Bauer, *Vollständige Geschichte*, I, p. 295-296.

Citation d'une revue de Leipzig (*Rosen*, n° 248, 13 déc. 1843, p. 1983) critiquant un discours antipatriotique tenu par Ruge en nov. 1843 à Dresde avant son départ pour Paris.

« Es ist begreiflich, dass Ruge über mancherlei was sich in Deutschland mit ihm ereignete verstimmt war, es ist natürlich, dass er sich von den Verhältnissen des Vaterlandes gedrückt fühlte, trotz alle dem sollte man aber von dem Philosophen, von dem deutschen Publicisten erwarten, dass er in seinen Besprechungen deutscher Zustände, der üblen Laune eine verständige Grenze setze, nicht aber dieselbe in völlige Missachtung unseres gemeinsamen Vaterlandes übergehen lasse. »

Cf. *Werke*, I¹, p. 275 (16-20). Lettre de Ruge à Marx. Paris, août 1843.

(133) Cf. Hegel, éd. Lasson, 2^e éd. Leipzig 1921. *Rechtsphilosophie*, Zusatz zum, § 270, p. 354 « Was wirklich ist ist in sich notwendig. »

(134) Cf. *Werke*, I¹, p. 575 (14-22). Marx à Ruge, sept. 1843.

« Unser Wahlspruch muss also sein : Reform des Bewusstseins, nicht durch Dogmen, sondern durch Analysierung des mystischen, sich selbst unklaren Bewusstseins, trete es nun religiös oder politisch auf. Es wird sich dann zeigen, dass die Welt längst den Traum von einer Sache besitzt, von der sie nur das Bewusstsein besitzen muss, um sie wirklich zu besitzen. Es wird sich zeigen,

l'évolution historique. L'influence de Hegel se reconnaissait encore par la part importante qu'il attribuait à la philosophie, dans le progrès humain. Il reprochait en effet aux socialistes et aux communistes de ne s'occuper que de la réalité matérielle de l'existence humaine, et d'en négliger la réalité spirituelle. Or, disait-il, c'est précisément en donnant à la société conscience de cette réalité, par la critique de la religion et de l'état dans lesquels elle aliène son essence, qu'on lui rendra sa vraie nature. Il ne s'agissait plus, comme le voulait B. Bauer, d'opposer au monde une Conscience, un idéal extérieur à lui, mais de lui montrer sa nature véritable, dont il suffisait qu'il prît conscience pour la réaliser (134). Marx posait comme but de la transformation sociale, l'humanisme, mais il lui donnait un contenu beaucoup plus précis et concret que Feuerbach. Il en faisait l'expression de la démocratie sociale et, dépassant également le point de vue politique de Ruge, il transformait l'Alliance franco-allemande, primitivement conçue comme une alliance entre la philosophie et le libéralisme, en une union entre la philosophie et le socialisme.

Aux collaborateurs allemands, il fallait adjoindre des rédacteurs français pour justifier le titre de la revue et réaliser, au moins dans une certaine mesure, son programme. Ruge était parti en août, plein d'enthousiasme, pour Paris, pensant que la France allait accueillir avec joie la philosophie allemande, qui devait la libérer définitivement de la religion (135). Son illusion, hélas, fut de

dass es sich nicht um einen grossen Gedankenstrich zwischen Vergangenheit und Zukunft handelt, sondern um die Vollziehung der Gedanken der Vergangenheit. »

(135) Cf. Ruge, *Zwei Jahre in Paris*. Leipzig, 1846.

I, p. 4 : « Das ist der Weg nach Paris, die Schwelle einer neuen Welt. Sei sie die Verwirklichung unserer Träume.

P. 59 : « Für Deutschland ist Paris nicht minder wichtig als für die Departemente. Unsere Siege und unsere Niederlagen erleben wir in Paris. Selbst

courte durée. Introduit par Hess, dans les milieux socialistes et démocrates de Paris, où il espérait trouver des collaborateurs pour les *Annales*, il ne rencontra partout qu'indifférence ou même hostilité et ne reçut, en définitive, que des réponses dilatoires ou des refus polis (135).

Lamennais, chez qui il se rendit tout d'abord, le gratifia d'un long discours sur la métaphysique (136). Il ne fut guère plus heureux avec Louis Blanc qui, après un sermon sur les dangers de l'athéisme et de l'anticléricalisme qui n'avaient fait, en France, que consolider la puissance de la bourgeoisie l'invitait, pour conclure, à aller directement au socialisme, sans passer par le libéralisme (137). Lamartine lui promit semble-t-il, au début, sa collaboration, mais il s'en défendit plus tard, lorsque les *Annales* furent dénoncées comme une dangereuse revue révolutionnaire (138).

unsere Philosophie, worin wir jetzt einen Schritt voraus sind, wird nicht eher zur Macht werden als bis sie in Paris und mit französischen Geist auftritt. »

(135) Cf. C. Bouglé, *Chez les Prophètes socialistes*, p. 115-116.

(136) Cf. Ruge, *Zwei Jahre in Paris*, I, p. 147-148.

« Es ist wahr, wir konnten eine wirkliche Mitwirkung von ihm nicht erwarten und obgleich wir nichts weiter vorbrachten, als das Prinzip die Wissenschaft frei vom Glauben zu halten und in der sittlichen Welt den Menschen zum letzten Zweck zu erheben, so machte ihn doch das schon stutzig. »

(137) Cf. L. Blanc : *La Revue indépendante*, nov. 1843, t. X.

« D'un projet d'une alliance intellectuelle entre l'Allemagne et la France. »

P. 62 : « En vous abandonnant au mouvement que semble avoir créé votre philosophie, vous iriez au libéralisme par l'athéisme. Une alliance intellectuelle, une étroite alliance avec la France peut seule vous sauver d'un tel péril, car cette expérience du libéralisme, qui pour vous est à faire, nous l'avons faite et nous sommes en mesure de vous apprendre ce qu'elle nous vaut et ce qu'elle nous a coûté. En vous mettant de prime abord au pas de la France démocratique, en sautant par-dessus le libéralisme au lieu de le traverser, vous pourrez vous épargner les épreuves sanglantes par lesquelles nous avons passé, vous pourrez non seulement échapper aux mensonges de votre Juste Milieu, mais peut-être aussi économiser 93. »

Cf. Ruge, *Zwei Jahre in Paris*, I, p. 157.

(138) Cf. J. Froebel, *Ein Lebenslauf*, Stuttgart, 1890-1891, t. I, p. 135.

« Unseren Plan durch die *Deutsch-Französischen Jahrbücher* die beiden Nationen zu befreunden nannte er (Lamartine) » « une idée sublime et sainte ». Ich bezweifle nur, dass er das erste und einzige Heft, wenn er von dessen Inhalt Kenntnis bekommen, der « idée sublime et sainte » entsprechend und seines Beifalls hat würdig befinden können. »

Même insuccès chez les autres socialistes et communistes. Proudhon était alors absent de Paris ; Leroux, dégoûté d'écrire, se consacrait entièrement à l'invention d'une machine à imprimer ; Cabet lui reprocha de ne pas adhérer au communisme (139) ; Considérant enfin l'accueillit avec froideur, parce qu'il le suspectait de vouloir recourir à la violence pour réaliser ses idées (140).

Les Français faisant défaut, il fallut se rabattre sur les Allemands et, comme Feuerbach et Bakounine se retiraient également (141), Ruge s'assura la collaboration d'Engels, Hess, Herwegh et Heine.

Heine, au début de son séjour à Paris, s'était tenu à l'écart du mouvement démocratique et révolutionnaire qui répugnait à sa nature d'artiste (142) ; mais l'interdiction de ses livres en Allemagne, en décembre 1841, l'avait rapproché des radicaux (143). Dans les correspondances

Cf. *Mannheimer Zeitung*, n° 273, 18 nov. 43 (cité par B. Bauer, *Vollständige Geschichte der Parteikämpfe in Deutschland* (1842-1846). Charlottenburg, 1847.

P. 295 : « Das erste Heft wird noch in diesem Jahre erscheinen und einen Aufsatz von Lamartine über das Verhältnis Frankreichs zu Deutschland enthalten. »

Cf. Réponse de Ruge et Marx au refus de Lamennais. *La Démocratie pacifique*, 10 déc. 1843.

(139) Cf. Ruge, *Zwei Jahre in Paris*, I, 76. Réponse à Cabet.

« Im Prinzip sind wir mit Ihnen einig, wir erklären wie Sie den wirklichen Menschen für das Prinzip und den Zweck der Gesellschaft, aber wir sind über die Art und Weise, wie die Gesellschaft zu diesem Zweck constituirt sein müsse noch nicht im Klaren. Wir können vorderhand nicht weiter tun als einzeln human sein, an einer Theorie wie man mit einem Schläge alle humanisieren könne fehlt uns durchaus noch. »

(140) Cf. *id.*, p. 107-108.

(141) Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 11 nov. 1843. (*Feuerbach-Briefwechsel*, II, p. 128.)

« Ich gestehe, dass ich bange werde, wo wir die Schriftsteller finden sollen, wenn auch Sie sich zurückziehen. »

Lettre de Feuerbach à L. Ruge, 28 août 1843.

(142) Sur Heine et le Communisme. Cf. Lichtenberger, *H. Heine, penseur*, p. 160-185. Sur Heine et les *Annales F.-A.* Cf. Bouglé, *op. cit.*, p. 126-131.

Cf. Lettre de Heine à Laube, 27 sept. 1835. (Lichtenberger, *op. cit.*, p. 152.)

(143) Cf. *Heines Briefe* hrsg von H. Daffis. Berlin, 1906, II, p. 149. Lettre à Campe. Paris, 28 fév. 1842.

(Cf. Lichtenberger, *op. cit.*, p. 176.) « Ich rate zu einem offenen Kriege mit Preussen auf Tod und Leben. In der Güte ist hier nichts zu erlangen. Ich

qu'il envoyait alors à la *Gazette d'Augsbourg*, il étudiait avec un intérêt croissant les questions économiques et sociales. Le communisme l'attirait ; il voyait en lui la puissance de l'avenir, la force qui mettrait fin à l'exploitation des pauvres par les riches (144) et, au moment où il allait collaborer aux *Annales franco-allemandes*, il ne se cachait pas d'une secrète affinité pour lui et prédisait son triomphe (145). Ruge cependant tenait Heine en médiocre estime et, dans une lettre à sa femme, il reprenait contre lui les reproches d'immoralité et de légèreté d'esprit qu'il lui avait déjà adressés, dans les *Annales de Halle* (146).

habe wie Sie wissen die Mässigung bis zum bedenklichsten Grade getrieben und Sie werden meinen Rat keiner aufbrausenden Hitz-Köpfigkeit zuschreiben. Ich verachte die gewöhnlichen Demagogen und ihr Treiben ist mir zuwider, weil es zunächst immer unzeitig war, aber ich würde jetzt den schäbigsten Tumultuanten die Hand bieten, wo es gilt den Preussen ihre infame Tücke zu vergelten und ihnen überhaupt das Handwerk zu legen. »

(144) Cf. Correspondances adressées à la *Gazette d'Augsbourg*, 14 déc. 1841, du 20 juin et du 12 juillet 1842 (Lichtenberger, p. 169-172).

Heine, *Lutèce*. Paris, 1871, p. 258. Paris, 20 juin 1842. « Communisme est le nom secret de cet adversaire formidable qui oppose le règne des prolétaires dans toutes ses conséquences, au régime actuel de la bourgeoisie... Pour notre part nous savons seulement que le communisme, bien qu'il soit peu discuté à présent... est pourtant le sombre héros, à qui est réservé un rôle énorme, quoique passager dans la tragédie moderne et qui n'attend que la réplique pour entrer en scène. »

Cf. Ruge à son frère L. Ruge. Paris, 28 août 1843.

« Gestern habe ich mit Heine gesprochen... Du glaubst nicht wie radical der Fuchs unter vier Augen ist. »

(145) Cf. *Gazette d'Augsbourg*. Correspondance du 25 juin 1843. *Lutèce*, p. 365.

« Je parle derechef des communistes le seul parti en France qui mérite une attention décidée. »

Cf. Préface de *Lutèce*, XII. « En effet, ce n'est qu'avec horreur et effroi que je pense à l'époque où ces sombres iconoclastes parviendront à la domination ; de leurs mains calleuses ils briseront sans merci toutes les statues de marbre de la beauté si chères à mon cœur... Hélas je prévois tout cela et je suis saisi d'une indicible tristesse en pensant à la ruine, dont le prolétariat vainqueur menace mes vers... Et pourtant, je l'avoue avec franchise, ce même communisme, si hostile à tous mes intérêts et mes penchants, exerce sur mon âme un charme dont je ne puis me défendre. »

(146) Cf. Ruge, *Briefwechsel* (I, p. 334). An seine Gattin. Paris, 11 sept. 1843.

« Ueberhaupt hält er (Heine) seine ganzen Gedichte für Freiheitslieder, während sie nur Lieder der weichlichsten und verdorbensten Sklaverei sind. Er reißt Witze wie es einem Sklaven in der grossen Weltkomödie, wo es gar keine ernsthafte Angelegenheiten gibt, zukommt und dass er aus der Liebe eine Narrheit und aus dem Hause ein Serail machen will, stimmt auch ganz gut

Heine, de son côté, éprouvait peu de sympathie pour Ruge, qui lui apparaissait comme le type même du petit bourgeois borné, du philistin (147). Sa collaboration aux *Annales franco-allemandes* fut sans doute acquise par Herwegh, et peut-être aussi par Marx, qui entretint avec lui les meilleurs rapports pendant son séjour à Paris.

En octobre, l'organisation de la revue était à peu près achevée, et les rédacteurs venaient se rejoindre à Paris (148). Froebel y était arrivé à la fin septembre, suivi de près par Herwegh, qui venait de passer un mois à Ostende, où il avait rencontré F. Engels, puis par Marx, qui s'installait le 11 novembre, rue Vanneau, 38, avec sa jeune épouse. Enfin, au début de décembre, Ruge qui était allé chercher sa famille à Dresde, et avait essayé en vain de gagner encore quelques collaborateurs en Allemagne, arrivait à son tour et venait loger, avec sa femme, dans la même maison que Marx (149).

zu dem Allgemeinen Sklavenstaat seiner Zeit... 335 Ein Possenreisser kennt die Freiheit nicht und mit Possen lässt sie sich nicht erobern. »

Cf. *Hallische Jahrbücher*, 29 janv. 1838. Ruge, *Heinrich Heine*.

P. 215 : « Die Heinesche Witzpoesie ist die coquette Poesie und ihr Prinzip ist die Gefallsucht des Subjekts, welches auf Kosten der Substanz sich interessant machen will. »

Cf. Ruge, *Sämtliche Werke*, II, p. 262. « Neue Lyrik. Gedichte eines Lebendigen. »

« Wir haben bei der Romantik gezeigt, warum die leere Bewegung des Subjekts im Spiegel seiner Eitelkeit keine Lyrik haben konnte, wir haben an der Heinschen Lyrik gezeigt, dass sie die Poesie der Lüge, der Selbstvernichtung, des Zweifels an aller Wahrheit ist. »

(147) Cf. Heine, *Letzte Gedichte und Gedanken*. Hamburg, 1869, p. 218.

« Ruge ist der Philister, der sich mal unparteiisch im Spiegel betrachtet und gestanden hat, dass Apoll von Belvedere doch schöner sei. Er hat die Freiheit schon im Geiste, sie will ihm aber noch nicht in die Glieder und wie sehr er auch für hellenische Nacktheit schwärmt, kann er sich doch nicht entschliessen die barbarisch modernen Beinkleider oder gar die christlich germanischen Unterhosen der Sittlichkeit auszuziehen. »

(148) Cf. Lettre de Froebel à Oppenheim. Paris, 11 oct. 1843 (Stadtarchiv Cöln). « Ruge ist nach Haus um unmittelbar seine Familie hierher zu holen. Marx erwarten wir heute oder morgen. Herwegh bleibt vor der Hand ebenfalls ganz hier. Ich muss wegen des Geschäfts nach der Schweiz, werde aber vielleicht bald wieder hier sein müssen. »

(149) Cf. *Werke*, I². Lettre de Ruge à Marx. Frankfurt a. M., 1 Dez. 1843,

P. 320 (18-19) : « Nur Nauwerk und Brüggemann sind mit unseren literarischen

Ruge rédigea le programme de la revue, dans lequel il exposait la nécessité d'une alliance intellectuelle franco-allemande qui, libérant la France de l'oppression religieuse, et l'Allemagne de l'oppression politique, devait amener la réalisation de l'humanisme, l'émancipation totale de l'homme (150). Étant tombé malade à la fin décembre, il abandonna à Marx la direction des *Annales*, dont il ne parut qu'un numéro double, au début de mars 1844.

*
* *

Marx y publia deux articles : « Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel », et « Critique de deux ouvrages de B. Bauer, sur la question juive » qui sont, avec ceux de Engels, les seuls qui offrent un intérêt véritable (151).

Plänen zufrieden... 321 (11-13). Dass die deutschen Liberalen uns gänzlich im Stich lassen werden, vermutete ich schon in Paris. Sie werden es noch aus Patriotismus tun, wenn sie es erst aus Trägheit getan... (23-26) Ich denke Sie haben an Proudhon geschrieben, sonst müssen wir am Ende ohne Franzosen anfangen. Oder sollen wir die Weiber, die Tristan und die Sand aufsingen. Sie sind radicaler als L. Blanc und Lamartine. »

(150) Cf. Plan der *Deutsch-Französischen Jahrbücher*. Von A. Ruge, *Deutsch-Französische Jahrbücher*, p. 1-16.

P. 5 : « Philosophie ist Freiheit und will Freiheit erzeugen und wir verstehen unter Freiheit die wirklich menschliche, d. h. die politische Freiheit... P. 6 : Jede Verwirklichung der Wissenschaft, jede Verbindung derselben mit der Politik ist unmittelbar Verbindung mit Frankreich. Gegen Frankreich sein und gegen Politik, gegen Politik und gegen Freiheit sein ist in Europa dasselbe... P. 8 : Die reellste Verbindung beider Nationen ist die Vermittlung ihrer Bildung, ja eine solche Vereinigung ist der Sieg der Freiheit. »

(151) *Inhaltsverzeichnis der Deutsch-Französischen Jahrbücher*.

a) Plan der *Deutsch-Französischen Jahrbücher* von A. Ruge ;

b) Ein Briefwechsel von 1843 ;

c) Lobgesänge auf Ludwig von Baiern. H. Heine ;

d) Urteil des Oberappellations senats. J. Jacoby ;

e) Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie. K. Marx ;

f) Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie. F. Engels ;

g) Briefe aus Paris. M. Hess ;

h) Schlussprotokoll der Wiener Ministerialkonferenz von 12 juni 1834. Bernays ;

i) Verrat. G. Herwegh ;

j) Die Lage Englands. F. Engels.

k) Anzeige zweier Schriften über die Judenfrage. K. Marx ;

l) Zeitungsschau ;

Dans le premier article (152), il se propose de montrer comment et pourquoi la critique de la religion se transforme en critique de la politique, et aboutit au communisme (153). Feuerbach a achevé la critique de la religion, prémisse de toute critique, car elle révèle à l'homme sa vraie nature (154) ; mais il ne suffit pas de dévoiler, comme il l'a fait, l'illusion religieuse, il faut rechercher et changer les conditions sociales qui l'engendrent. Feuerbach a bien montré que l'homme crée la religion, mais l'homme n'est pas un être abstrait, isolé du monde, c'est un être social, un être collectif, c'est l'État, la société (155). Si la société crée, dans la religion, un monde à l'envers, où la réalité devient illusion et l'illusion réalité, c'est qu'elle est elle-même un monde à l'envers ; la religion n'est que le reflet spirituel de la société, et si elle ne confère à l'essence humaine qu'une existence illusoire, c'est que la société elle-même a aliéné son essence (156). Aussi la lutte contre la religion, pour être efficace, doit-elle se transformer en une lutte contre le monde qui l'engendre. Combattre la religion et ses promesses d'un bonheur irréel, qui font d'elle « l'opium du peuple », c'est revendiquer pour le peuple le bonheur réel par la critique de la société, dont elle est l'émanation. La tâche de l'histoire doit être, après avoir détruit l'illusion de l'au-delà, d'établir la vérité de l'en-deçà, en dévoilant l'aliénation de l'essence humaine dans le monde d'ici bas, dans la société et dans

(152) Cf. *Werke*, I¹, p. 607-621 : « Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie. Von Karl Marx. »

(153) Cf. A. Lévy, *La Philosophie de Feuerbach*, p. 256-259.

(154) Cf. *Werke*, I¹, p. 607 (5-6). « Die Kritik der Religion ist die Voraussetzung aller Kritik. »

(155) Cf. *Id.*, p. 607 (18-20) : « Aber der Mensch ist kein Abstraktes, ausser der Welt hockendes Wesen. Der Mensch ist die Welt des Menschen, Staat, Sozietät. »

(156) Cf. *Werke*, I¹, p. 607 (21-23) : « Dieser Staat, diese Sozietät produzieren die Religion, ein verkehrtes Weltbewusstsein, weil sie eine verkehrte Welt sind. Die Religion ist die allgemeine Theorie dieser Welt. »

Cf. Bouglé, *op. cit.*, p. 174-175.

l'État. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit, la critique de la théologie en critique de la politique (157).

En Allemagne, la critique de la société et de l'État ne peut se faire que par la critique de sa philosophie, en particulier de la philosophie du Droit de Hegel. C'est en effet un pays tellement arriéré, que son histoire constitue un anachronisme ; toute son activité politique et sociale n'est que la répétition de ce qui s'est déjà passé chez d'autres peuples plus avancés. Les rapports entre l'industrie et la politique en offrent un exemple frappant ; tandis, en effet, que les autres pays ont adopté la solution libre-échangiste, l'Allemagne reste fidèle au système de l'ancien régime, au système protectionniste, préconisé par List (158). Ses institutions sont ainsi au-dessous du niveau de l'histoire, au-dessous de toute critique, et on ne peut que leur déclarer la guerre pour secouer l'inertie du peuple allemand et le stimuler à la révolte (159).

Mais si l'Allemagne est restée arriérée au point de vue politique et social, elle s'est élevée cependant au niveau des pays les plus avancés, l'Angleterre et la France, par

(157) Cf. *Werke*, I^a, p. 607 (37-38) : « Die Aufhebung der Religion als illusorischen Glücks des Volkes ist die Forderung seines wirklichen Glücks », p. 608 (15-17) « Es ist also die Aufgabe der Geschichte, nachdem das Jenseits der Wahrheit verschwunden ist, die Wahrheit des Diesseits zu etablieren. »

(158) Cf. *id.*, p. 611-612.

Il faut noter ici que Marx confond le protectionnisme préconisé par le système mercantiliste qui, considérant que la prospérité d'un pays dépendait des rentrées d'or, visait à restreindre le plus possible les importations, avec le néo-protectionnisme, préconisé par List, qui répondait à la nécessité pour l'Allemagne de se protéger contre la concurrence étrangère.

(159) Cf. *id.*, p. 608 (30-35) : « Wollte man an den deutschen status quo selbst anknüpfen, wenn auch in einzig angemessene Weise, d. h. negativ immer bliebe das Resultat ein Anachronismus. Selbst die Verneinung unserer politischen Gegenwart findet sich schon als bestaubte Tatsache in der historischen Rumpelkammer der modernen Völker... » P. 610 (19-23) : « Es handelt sich darum, den Deutschen keinen Augenblick der Selbsttäuschung und Resignation zu gönnen. Man muss den wirklichen Druck noch drückender machen, indem man ihm das Bewusstsein des Drucks hinzufügt, die Schmach noch schmachvoller, indem man sie publiziert. »

la philosophie, qui anticipe sur l'avenir, et, de ce fait, critiquer sa philosophie équivaut à faire la critique de la société moderne, sous sa forme la plus évoluée (160).

Dans la critique de cette philosophie, qui constitue ainsi, aux yeux de Marx, une préformation spirituelle du réel, deux erreurs ont été commises. Les uns, opposant la réalité à la philosophie, se contentent de nier celle-ci purement et simplement, sans voir qu'on ne saurait la supprimer sans la réaliser ; les autres opposent, au contraire, la philosophie à la réalité, sans voir qu'on ne peut réaliser la philosophie, sans la supprimer en tant que telle (161).

La critique de la philosophie consiste à donner une vie réelle à ce qu'elle contient en puissance, en l'insérant, pour ainsi dire, dans l'évolution même des choses, ce qui entraîne nécessairement sa suppression en tant qu'abstraction.

A vrai dire, cette critique pose des problèmes que seule l'activité pratique, l'action politique, est capable de résoudre, car la critique ne peut remplacer la force maté-

(160) Cf. *Werke*, I¹, p. 612 (23-33) : « Wie die alten Völker ihre Vorgeschichte in der Imagination erlebten, in der Mythologie, so haben wir Deutsche unsere Nachgeschichte in Gedanken erlebt, in der Philosophie. Wir sind philosophische Zeitgenossen der Gegenwart, ohne ihre historischen Zeitgenossen zu sein. Die deutsche Philosophie ist die ideale Verlängerung der deutschen Geschichte. Wenn wir also statt die œuvres incomplètes unserer reellen Geschichte die œuvres posthumes unserer ideellen Geschichte, die Philosophie kritisieren, so steht unsere Kritik mitten unter den Fragen, von denen die Gegenwart sagt : that is the question. »

(161) Cf. *Werke*, I¹, p. 613 (5-39).

« Mit Recht fordert die praktische politische Partei in Deutschland die Negation der Philosophie. Ihr Unrecht besteht nicht in der Forderung, sondern in dem Stehenbleiben bei der Forderung, die sie ernstlich weder vollzieht noch vollziehen kann... Ihr verlangt, dass man an wirkliche Lebenskeime anknüpfen soll, aber ihr vergesst, dass der wirkliche Lebenskeim des deutschen Volkes bisher nur unter seinem Schädel gewuchert hat. Mit einem Worte : Ihr könnt die Philosophie nicht aufheben ohne sie zu verwirklichen. Dasselbe Unrecht, nur mit umgekehrten Faktoren beging die theoretische, von der Philosophie her datierende politische Partei. Sie erblickte in dem jetzigen Kampf nur den kritischen Kampf der Philosophie mit der deutschen Welt, sie bedachte nicht, dass die seitherige Philosophie selbst zu dieser Welt gehört und ihre, wenn auch ideelle Ergänzung ist... Ihr Grundmangel lässt sich dahin reduzieren : Sie glaubte die Philosophie verwirklichen zu können, ohne sie aufzuheben. »

rielle ; mais elle devient une force réelle lorsqu'elle s'empare des esprits et prend un caractère radical (162). Pour qu'une révolution, une transformation profonde, puisse s'accomplir, il faut d'une part, une critique radicale de l'état de choses présent, et, d'autre part, une masse populaire qui fasse sienne cette critique. Il ne suffit pas en effet que la pensée, la théorie veuille se réaliser, il faut qu'elle réponde aux besoins de la masse et trouve en elle l'élément matériel qui opère effectivement la révolution (163)

Comme l'Allemagne est restée en retard sur les autres pays, et qu'elle réunit toutes les tares des régimes anciens et nouveaux, elle ne pourra pas s'émanciper par une révolution partielle, par une révolution politique. Elle ne possède pas en effet, comme la France, lors de la Révolution, une bourgeoisie de tempérament révolutionnaire, représentant aux yeux du peuple l'élément libérateur, en face d'une noblesse concentrant en elle tous les défauts et chargée de tous les crimes (164).

Du fait de cette carence de la bourgeoisie, l'émancipation qui a pu se faire en France progressivement et

(162) Cf. *Werke*, I¹, p. 614 (33-36) : « Die Waffe der Kritik kann allerdings die Kritik der Waffen nicht ersetzen, die materielle Gewalt muss gestürzt werden durch die materielle Gewalt, allein auch die Theorie wird zur materiellen Gewalt sobald sie die Massen ergreift. »

(163) Cf. *id.*, p. 615 (45) 616 (1-10).

« Die Revolutionen bedürfen eines passiven Elementes, einer materiellen Grundlage. Die Theorie wird in einem Volke immer nur so weit verwirklicht, als sie die Verwirklichung seiner Bedürfnisse ist... Es genügt nicht, dass der Gedanke zur Verwirklichung drängt, die Wirklichkeit muss sich selbst zum Gedanken drängen. »

(164) Cf. *Werke*, I, p. 617 (18-21).

« Nicht die radikale Revolution ist utopischer Traum für Deutschland, nicht die allgemein menschliche Emanzipation sondern vielmehr die teilweise, die nur politische Revolution, welche die Pfeiler des Hauses stehen lässt... »

P. 619 (13-35) : « In Frankreich ist die partielle Emanzipation der Grund der universellen. In Deutschland ist die universelle Emanzipation *conditio sine qua non* jeder partiellen... In Deutschland, wo das praktische Leben ebenso geistlos wie das geistige Leben unpraktisch ist, hat keine Klasse der bürgerlichen Gesellschaft das Bedürfnis und die Fähigkeit der allgemeinen Emanzipation, bis sie nicht durch ihre unmittelbare Lage, durch die materielle Notwendigkeit, durch ihre Ketten selbst dazu gezwungen wird. »

partiellement ne pourra être, en Allemagne, qu'une émancipation totale, due à une révolution sociale. Cette révolution sera l'œuvre de la classe privée de tous les biens et de tous les droits qui, en se libérant, émancipera la société. Cette classe est le prolétariat (165). Le prolétariat, qui commence à se former en Allemagne, par suite du développement industriel qui détruit la classe moyenne, érige en principe général la suppression de la propriété privée, qui lui a été imposée en fait, et tend ainsi, par l'abolition totale de l'égoïsme et de l'injustice sociale à émanciper la société tout entière (166). La philosophie de l'humanisme, qui ne peut se réaliser que par la libération du prolétariat, s'associera à celui-ci pour lui fournir ses armes spirituelles et cette association, qui marquera la résurrection allemande, sera annoncée par le chant claironnant du coq gaulois (167).

Dans cet article, Marx orientait délibérément sa pensée vers le communisme. Il montrait que la raison de l'illusion religieuse, dénoncée par Feuerbach, résidait dans la mauvaise organisation sociale et que pour abolir la religion, pour rendre à l'homme son essence, pour faire de lui véritablement un être humain, il fallait transformer la société. Cette transformation devait être l'œuvre de la classe sociale la plus opprimée, du prolétariat, qui en se libérant de ses

(165) Cf *Werke*, I¹, p. 619 (35-40) 620 (3-10).

« Wo ist die positive Möglichkeit der deutschen Emanzipation? In der Bildung einer Klasse mit radikalen Ketten, einer Klasse der bürgerlichen Gesellschaft, welche keine Klasse der bürgerlichen Gesellschaft ist, eines Standes, welcher die Auflösung aller Stände ist... einer Sphäre, welches sich nicht emanzipieren kann ohne sich von allen übrigen Sphären der Gesellschaft und damit alle übrigen Sphären der Gesellschaft zu emanzipieren, welche mit einem Wort der völlige Verlust des Menschen ist, also nur durch die völlige Wiedergewinnung des Menschen sich selbst gewinnen kann. Diese Auflösung der Gesellschaft als ein besonderer Stand ist das Proletariat. »

(166) Cf. *id.*, p. 620 (24-29) : « Wenn das Proletariat die Negation des Privateigentums verlangt, so erhebt es nur zum Prinzip der Gesellschaft, was die Gesellschaft zu seinem Prinzip erheben hat, was in ihm als negatives Resultat der Gesellschaft schon ohne sein Zutun verkörpert ist. »

(167) Cf. *id.*, p. 620 (40-45), 621 (1-13).

chaînes, en accédant à la dignité humaine, libérerait par là-même la société. Moulant dans le cadre de la dialectique le développement social, il faisait du prolétariat l'antithèse, l'élément actif chargé de réaliser le progrès (168). Le prolétariat qu'il n'étudiait et n'analysait pas encore en lui-même, n'avait en effet ici que la valeur d'une idée-force, d'un instrument mis au service de la philosophie (169).

Comme le voulait le mouvement dialectique où le progrès résulte de l'opposition des contraires, c'est par l'accroissement de la lutte de classes, par une révolution violente que devait, selon Marx, s'accomplir l'émancipation de l'humanité.

Cet article ne constitue pas une critique objective de la réalité économique et sociale que Marx, dans sa correspondance avec Ruge, prétendait vouloir entreprendre. C'est un mélange de morale, de politique et d'économie, dans lequel la philosophie tient encore une place essentielle. De même en effet que, chez Hegel, l'évolution de la Nature et de l'Histoire est destinée à réaliser l'Idée, le but du mouvement politique et social est, pour Marx, de donner une réalité aux anticipations de la philosophie. Mais, et c'est là ce qui le distingue de Hegel, la réalisation de la philosophie, qui tend à se confondre avec l'action sociale, entraîne sa suppression et il ne lui reste plus, désormais, qu'à se rendre compte de l'organisation économique et sociale, pour enlever à la philosophie la valeur en soi qu'il lui attribuait jusqu'alors. C'est cette étape nouvelle que marque son second article des *Annales franco-allemandes* « La question juive ».

(168) Cf. Conception du rôle du prolétariat chez Stein et Bakounine.

(169) Cf. Marx conçoit encore, sous l'influence de Hegel, le prolétariat comme un « état » et non comme une « classe », cependant à la différence de Hegel qui classait les individus selon leur rôle dans l'État, Marx considère avant tout leur rôle et leur rang social.



Malgré leur différence de contenu, ces deux articles sont étroitement apparentés et marquent, l'un par rapport à l'autre, une progression logique. Tandis que le premier constitue une esquisse philosophique de l'avènement du communisme, par la lutte de classes entre le prolétariat et la bourgeoisie, le second est une étude du caractère et des raisons de l'opposition et de la lutte entre la société bourgeoise et la société communiste.

Dans cet article, Marx prenait parti contre B. Bauer, qui avait dénié aux Juifs le droit d'être assimilés aux chrétiens, droit qui constituait alors une des principales revendications libérales. Depuis l'édit du 4 mai 1816, du ministre de l'Intérieur prussien von Schuckmann, qui les avait exclus de toutes les fonctions publiques et qui prétendait les maintenir dans un état de subordination par rapport aux chrétiens (170), les Juifs, soutenus par la presse libérale, n'avaient pas cessé en effet de réclamer l'égalité de droits (171). Contre toute attente, le gouvernement prussien trouva un appui chez B. Bauer qui soutint sa thèse dans deux grands articles dont le premier, « La question juive », parut dans les *Annales allemandes*, du 17 au 29 novembre 1842 et le deuxième, « De la capacité des Juifs et des Chrétiens actuels d'accéder à la liberté », fut publié dans les *Vingt et une Feuilles* de Herwegh, en mai 1843 (172).

Reprenant la thèse qu'il avait soutenue en 1839 dans

(170) Cf. Hansen, *Die Rheinprovinz*, II, p. 240.

Id., König, *Die Rheinische Zeitung*, IV. *Die Judenfrage in Preussen*, p. 79-84.

(171) Cf. *Rheinische Zeitung*, 17-29-30-III; 6-IV; 22-24-31-V; 16-VI; 31-VII; 14-VIII; 1-8-IX, en particulier 30 mars 1842. (Correspondance de Berlin du 25-III.)

(172) Cf. *Die Judenfrage* von B. Bauer. Braunschweig, 1843, 115 pages, reproduction de l'article paru dans les *Annales Allemandes*.

Cf. *Die Fähigkeit der heutigen Juden und Christen frei zu werden* von B. Bauer, *Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz*, 1843, p. 56-71.

sa brochure contre Hengstenberg (173), B. Bauer exposait dans « La question juive » que la doctrine chrétienne représente, par rapport à la doctrine juive, un degré supérieur dans l'évolution spirituelle et que, tant que les Juifs resteront attachés à leur religion, l'état chrétien sera fondé à leur refuser l'égalité de droits. Si les Juifs ont été opprimés, c'est qu'ils n'ont jamais voulu s'adapter à la société dans laquelle ils vivaient, et qu'ils sont restés réfractaires au progrès. Ce qui s'oppose à leur émancipation, c'est moins la haine religieuse que leur égoïsme et leur orgueil qui les porte à se croire privilégiés, parmi les hommes ; comme ils se montrent eux-mêmes exclusifs vis-à-vis des autres peuples, ils ne peuvent se plaindre de l'exclusion dont ils sont l'objet de la part des chrétiens (174). Dans son deuxième article sur « La capacité des Juifs et des Chrétiens actuels d'accéder à la liberté », Bauer montrait que la question de l'émancipation des Juifs se rattachait à la question plus générale, de l'émancipation humaine.

A la différence du christianisme et en particulier du

(173) Cf. B. Bauer, *Herr Dr Hengstenberg. Kritische Briefe über den Gegensatz des Gesetzes und des Evangeliums*. Berlin, 1839.

Feuerbach avait soutenu cette même thèse dans « Das Wesen des Christentums, Stuttgart 1903, p. 135-144.

P. 135. Der Utilismus, der Nutzen ist das oberste Prinzip des Judentums.

P. 137. Die Juden haben sich in ihrer Eigentümlichkeit bis auf den heutigen Tag erhalten. Ihr Prinzip, ihr Gott ist das praktischste Prinzip von der Welt, der Egoismus und zwar der Egoismus in der Form der Religion.

P. 143. Die Christliche Religion ist die vom Nationalegoismus gereinigte, jüdische Religion, allerdings zugleich eine neue Religion. »

(174) Cf. B. Bauer, *Die Judenfrage*.

P. 19 : « Die Frage ist, ob der Jude als solcher, d. h. der Jude der selber eingestehet, dass er durch sein wahres Wesen gezwungen ist in ewiger Absonderung von anderen zu leben, fähig sei, die allgemeinen Menschenrechte zu empfangen und anderen zuzugestehen. Seine Religion und Lebensart verpflichten ihn zur ewigen Absonderung... weil sie sein Wesen sind .. Sein Wesen macht ihn nicht zum Menschen sondern zum Juden. »

P. 60 : « Die Emanzipation der Juden ist auf eine gründliche, erfolgreiche und sichere Weise erst möglich, wenn sie nicht als Juden, d. h. als Wesen, die den Christen immer fremd bleiben müssen emanzipiert werden, sondern wenn sie sich zu Menschen machen, die durch keine auch durch keine fälschlich für wesentlich gehaltne Schranke mehr von ihren Mitmenschen getrennt sind. »

protestantisme, qui en favorisant la critique religieuse a travaillé à cette émancipation, le Judaïsme, obstinément et aveuglément fidèle à la loi mosaïque, est resté stérile et n'a contribué en rien au progrès humain (175). Le chrétien est ainsi plus près de l'émancipation totale que le Juif (176). Ce n'est pas à dire cependant que celui-ci, pour s'émanciper, doive se convertir au christianisme, car juifs et chrétiens restent également esclaves de leur foi (177). Tous deux doivent se libérer de la religion pour s'émanciper, mais cela est plus facile au chrétien, dont la religion a déjà un caractère universel et qui n'a qu'un pas à franchir pour la transformer en religion de l'humanité, qu'au juif, qui doit d'abord s'affranchir de sa religion égoïste pour s'élever à une religion universelle, et transformer ensuite celle-ci en religion humaine (178). Cette

(175) Cf. B. Bauer, *Die Fähigkeit der heutigen Juden und Christen frei zu werden*. « Ein und Zwanzig Bogen », p. 57-58, 63-66.

(176) Cf. *id.*, p. 69 : « Das Christentum steht demnach weit über das Judentum der Christ weit über den Juden, und seine Fähigkeit frei zu werden ist bei weitem grösser als die des Juden, da die Menschheit auf dem Standpunkt, wo er sich als Christ findet, an dem Punkt angelangt wo eine durchgreifende Revolution alle Schaden, die die Religion überhaupt angestiftet hat heilen wird... »

« Der Jude steht tief unter diesem Standpunkt, also auch tief unter dieser Möglichkeit der Freiheit und einer Revolution, welche das Geschick der gesamten Menschheit entscheidet, weil seine Religion nicht durch sich selbst für die Geschichte bedeutend ist und in die Weltgeschichte eingreifen kann. »

(177) Cf. *id.*, p. 70.

(178) Cf. *id.*, p. 71 : « Der Christ und der Jude müssen mit ihrem ganzen Wesen brechen : aber dieser Bruch liegt dem Christen näher, da er aus der Entwicklung seines bisherigen Wesens unmittelbar als seine Aufgabe hervorgeht ; der Jude dagegen hat nicht nur mit seinem jüdischen Wesen, sondern auch mit der Entwicklung, der Vollendung seiner Religion zu brechen. »

Sur les tendances antisémitiques de B. Bauer, cf. *Die theologische Erklärung der Evangelien*, p. 34-35.

« Der Jude hat ätzende aber keine auflösende Kraft. Er steht den historischen Gestaltungen missgünstig gegenüber aber er kann sie nicht angreifen. Er steht ausserhalb der historischen Kämpfe aber seine skeptische Haltung ist schlaff und kraftlos.

« Bis auf die Juden der neueren Zeit, die ihre orientalischen Antithesen und belletristischen Sarkasmen der christlichen Weltordnung entgegensetzen, ist der Jude immer ein Fremdling in der christlichen Welt gewesen. Sie war und bleibt ihm ein fremdartiges Wesen. Darum richtet er gegen sie seine flache Skepsis, darum kann er sie aber auch nicht mit Erfolg angreifen, kann er sie noch weniger auflösen. »

critique de la religion juive, qui venait à l'appui des tendances antisémites du gouvernement, ne pouvait pas agréer à Marx. Déjà, au mois d'août 1842, il avait projeté d'écrire pour la *Gazette Rhénane*, en réponse à des attaques de Hermes contre le judaïsme, un article sur la question juive qu'il se proposait, semble-t-il, d'étudier dès ce moment au point de vue social (179). Le 13 mars 1843, il faisait part à Ruge de son intention de répondre à B. Bauer, à qui il reprochait de ne pas utiliser la question juive pour attaquer le gouvernement, et de traiter cette question dans l'abstrait (180). C'est à cette double préoccupation, de se servir de la question juive pour critiquer la mauvaise organisation politique et sociale, et de transformer ainsi la critique de la religion en une critique de l'État et de la société, que répond son article sur la question juive (181).

Quand on étudie la question de l'émancipation politique des Juifs, dit Marx dans sa critique du premier article de Bauer, il faut se demander tout d'abord quelle est la nature de celle-ci (182). Ce n'est que lorsque ce premier point a été élucidé, que l'on peut se poser la question des conditions de cette émancipation et voir si l'émancipation religieuse est, comme le pense

(179) Cf. *Werke*, I², p. 279 (29-34). Lettre de Marx à D. Oppenheim, 25 août 1842.

« Schicken sie mir... sämtliche Aufsätze von Hermes gegen das Judentum. Ich will Ihnen dann sobald als möglich einen Aufsatz schicken, der letztere Frage, wenn auch nicht abschliessen, doch in eine andere Bahn bringen wird. »

(180) Cf. *id.*, p. 308 (29-36). Lettre de Marx à Ruge, 13 mars 1843.

« Soeben kommt der Vorsteher der hiesigen Israeliten zu mir und ersucht mich um eine Petition für die Juden an den Landtag, und ich will's tun. So widerlich mir der israelitische Glauben ist, so scheint mir Bauers Ansicht doch zu abstrakt. Es gilt so viel Löcher in den christlichen Staat zu stossen als möglich und das Vernünftige, so viel an uns, einzuschmuggeln. Das muss man wenigstens versuchen — und die Erbitterung wächst mit jeder Petition, die mit Protest abgewiesen wird. »

(181) Cf. *Werke*, I¹, p. 576-606. *Zur Judenfrage* von Karl Marx.

(182) Sur la « Question Juive », cf. *Werke*, I¹, Introduction, p. LXXVIII-LXXX. Cf. A. Lévy, *Feuerbach*, p. 259-273.

Id., Cf. Bouglé, *Chez les prophètes socialistes*, p. 178-180.

Bauer, la condition nécessaire de l'émancipation politique, si le Juif, pour être libéré politiquement, doit au préalable se libérer du Judaïsme (183).

Dans un État purement politique, la religion est une affaire privée ; de ce fait, la question juive revêt un aspect différent, selon que l'État a un caractère politique plus ou moins marqué, selon qu'il est plus ou moins affranchi de l'influence religieuse. Dans l'État chrétien qu'est l'Allemagne, la question juive a un caractère théologique (184). En France, où l'État est à demi libéré de l'influence religieuse, la question juive se confond avec la question constitutionnelle et ne conserve que l'apparence d'une question religieuse. Aux États-Unis enfin, où l'État est séparé des églises, cette question perd tout caractère théologique, car la constitution n'impose pas la pratique d'un culte, comme condition de l'égalité civile (185).

(183) Cf. *Werke*, I¹, p. 579 (34-45), 580 (1-27).

« Bauer verlangt also einerseits, dass der Jude das Judentum, überhaupt der Mensch die Religion aufhebe, um staatsbürgerlich emanzipiert zu werden. Andererseits gilt ihm konsequenterweise die politische Aufhebung der Religion für die Aufhebung der Religion schlechthin. Der Staat, welcher die Religion voraussetzt, ist noch kein wahrer, kein wirklicher Staat. « Allerdings gibt die religiöse Vorstellung dem Staat Garantien. Aber welchem Staat ? Welcher Art des Staates ? » (p. 97).

An diesem Punkt tritt die einseitige Fassung der Judenfrage hervor.

« Es genügt keineswegs zu untersuchen : Wer soll emanzipieren ? Wer soll emanzipiert werden ? Die Kritik hatte ein Drittes zu tun. Sie musste fragen : Von welcher Art der Emanzipation handelt es sich ? Welche Bedingungen sind im Wesen der verlangten Emanzipation begründet ? Die Kritik der politischen Emanzipation selbst war erst die schliessliche Kritik der Judenfrage und ihre wahre Auflösung in die « allgemeine Frage der Zeit. »

« ...Wir finden Bauers Fehler darin, dass er nur den « christlichen Staat » nicht den « Staat schlechthin » der Kritik unterwirft, dass er das Verhältnis der politischen Emanzipation zur menschlichen Emanzipation nicht untersucht und daher Bedingungen stellt, welche nur aus einer unkritischen Verwechslung der politischen Emanzipation mit der allgemeinen menschlichen erklärlich sind. Wenn Bauer die Juden fragt : Habt ihr von eurem Standpunkt aus das Recht, die politische Emanzipation zu begehren, so fragen wir umgekehrt : Hat der Standpunkt der politischen Emanzipation das Recht, vom Juden die Aufhebung des Judentums, vom Menschen überhaupt die Aufhebung der Religion zu verlangen ? »

(184) Cf. *id.*, p. 580 (29-34).

(185) Cf. *id.*, p. 580 (38-45), 581 (1-25).

Comme les États-Unis sont un pays très religieux, où l'on considère qu'un homme athée ne peut être honnête, il faut en conclure que l'émancipation politique n'implique pas nécessairement l'émancipation religieuse, et que l'existence de la religion n'est pas incompatible avec celle d'un État politiquement émancipé. De ce fait, on est amené à rechercher dans l'État même, considéré en tant que tel, la source, la raison profonde de l'existence de la religion. Au lieu d'opposer l'État à la religion, il faut au contraire montrer qu'ils sont de même essence, expliquer le caractère de la religion par celui de l'État, et transformer ainsi la critique de la théologie en critique de la politique (186).

L'État peut, en ne reconnaissant pas de religion officielle, être émancipé religieusement, sans que la majorité des citoyens le soient. La religion, en effet, n'en est pas plus supprimée pour cela que ne le sont la propriété, la profession, la naissance, du fait que ces éléments n'entrent plus en ligne de compte dans la vie politique, et ne confèrent plus de droits particuliers. En abolissant le cens exigé pour l'électorat ou l'éligibilité, on annule politiquement la propriété, sans la supprimer civilement ; en séparant l'Église de l'État on renonce collectivement à la religion (187),

(186) Cf. *Werke*, I¹, p. 581 (28-35)-582 (1-7) : « Finden wir selbst im Lande der vollendeten politischen Emanzipation nicht nur die Existenz sondern die lebensfrische, lebenskräftige Existenz der Religion, so ist der Beweis geführt, dass das Dasein der Religion der Vollendung des Staates nicht widerspricht. Da aber das Dasein der Religion, das Dasein eines Mangels ist, so kann die Quelle dieses Mangels nur noch im Wesen des Staates gesucht werden... Die Frage von dem Verhältnisse der politischen Emanzipation zur Religion wird für uns die Frage von dem Verhältnis der politischen Emanzipation zur menschlichen Emanzipation. Wir kritisieren die religiöse Schwäche des politischen Staates, indem wir den politischen Staat abgesehen von den religiösen Schwächen in seiner weltlichen Konstruktion kritisieren. »

(187) C. *Werke*, I¹.

P. 582 (27-40) : « Die Grenze der politischen Emanzipation erscheint sogleich darin, dass der Staat sich von einer Schranke befreien kann, ohne dass der Mensch wirklich von ihr frei wäre, dass der Staat ein Freistaat sein kann, ohne dass der Mensch ein freier Mensch wäre... Der Staat kann sich also von der Religion emanzipiert haben, sogar wenn die überwiegende Mehrzahl noch religiös ist... »

sans s'en affranchir individuellement. Chaque homme mène ainsi une double vie, une vie politique, en tant que membre de l'État et une vie privée, en tant que membre de la société. Par rapport à la société, l'État constitue une sphère idéale, analogue à ce que le ciel est par rapport à la terre. Dans la société, l'homme, en tant que personne privée, individu égoïste, mène une existence qui ne répond pas à son essence ; il ne conforme son existence à son essence que dans l'État, mais il y vit d'une vie imaginaire, car, du fait de l'imperfection de la société, l'État ne peut avoir, comme la religion, qu'une existence illusoire (188).

L'émancipation politique qui se traduit par ce dédoublement, cette dissociation de l'homme en citoyen d'une part, et en « bourgeois » de l'autre, n'est que l'émancipa-

P. 583 (20-45) : « Die politische Erhebung des Menschen über die Religion teilt alle Mängel und Vorzüge der politischen Erhebung überhaupt. Der Staat als Staat annulliert z. B. das Privateigentum, der Mensch erklärt auf politische Weise das Privateigentum für aufgehoben, sobald er den Zensus für aktive und passive Wählbarkeit aufhebt... Dennoch ist mit der politischen Annulation das Privateigentum nicht nur nicht aufgehoben sondern sogar vorausgesetzt. Der Staat hebt den Unterschied der Geburt, des Standes, der Bildung, der Beschäftigung in seiner Weise auf, wenn er Geburt, Stand, Bildung, Beschäftigung für unpolitische Unterschiede erklärt, wenn er ohne Rücksicht auf diese Unterschiede jedes Glied des Volkes zum gleichmässigen Teilnehmer der Volkssouveränität ausruft... Nichtsdestoweniger lässt der Staat das Privateigentum, die Bildung, die Beschäftigung auf ihre Weise d. h. als Privateigentum, als Bildung, als Beschäftigung wirken und ihr besonderes Wesen geltend machen. »

(188) Cf. *Werke*, I¹, p. 584 (18-44).

« Der vollendete politische Staat ist seinem Wesen nach das Gattungsleben des Menschen im Gegensatz zu seinem materiellen Leben... Wo der politische Staat seine wahre Ausbildung erreicht hat, führt der Mensch nicht nur im Gedanken, im Bewusstsein sondern in der Wirklichkeit im Leben ein doppeltes, ein himmlisches und ein irdisches Leben, das Leben in dem politischen Gemeinwesen, wo er sich als Gemeinwesen gilt und das Leben in der bürgerlichen Gesellschaft, worin er als Privatmensch tätig ist, die anderen Menschen als Mittel betrachtet, sich selbst zum Mittel herabwürdigt und zum Spielball fremder Mächte wird. Der politische Staat verhält sich ebenso spiritualistisch zur bürgerlichen Gesellschaft wie der Himmel zur Erde. Der Mensch in seiner nächsten Wirklichkeit, in der bürgerlichen Gesellschaft ist ein profanes Wesen. Hier wo er als wirkliches Individuum sich selbst und anderen gilt, ist er eine unwahre Erscheinung. In dem Staat dagegen, wo der Mensch als Gattungswesen gilt, ist er das imaginäre Glied einer eingebildeten Souveränität, ist er seines wirklichen individuellen Lebens beraubt und mit einer unwirklichen Allgemeinheit erfüllt. »

tion dans le cadre de la société actuelle, dont elle marque l'imperfection. Elle trouve son expression dans l'État qui incarne, à la manière de la religion, l'essence de l'homme, mais, son essence illusoire telle qu'elle résulte de la vie présente, de l'organisation sociale, fondée sur l'égoïsme et l'individualisme (189). A l'appui de cette thèse, Marx analyse la déclaration des droits de l'homme et du citoyen de la Constitution de 1793.

Les droits de l'homme : liberté, propriété, égalité, sûreté, sont les droits des membres d'une société où règne l'égoïsme (190). La liberté est, en effet, l'autorisation donnée à tout individu d'agir au mieux de ses intérêts, sans porter cependant préjudice à autrui ; le droit de propriété est la conséquence pratique de la liberté ainsi définie ; l'égalité est la faculté donnée à tous de jouir de cette liberté et de cette propriété ; la sûreté enfin est la garantie accordée à la jouissance de ces droits (191). La Révolution, qui a eu comme effet de séparer l'État de la société, a relevé, « idéalisé » l'État, en faisant de lui l'organisme supérieur de la collectivité, pour abaisser, « matérialiser » au contraire la société, en brisant les liens corporatifs qui entravaient le développement de l'égoïsme. L'égoïsme est devenu ainsi le fondement de la société, et

(189) Cf. *Werke*, I¹, p. 585 (43-45) : « Die politische Emanzipation ist... die letzte Form der menschlichen Emanzipation innerhalb der bisherigen Weltordnung. »

P. 590 (17-20) : « Religiös sind die Glieder des politischen Staates durch den Dualismus zwischen dem individuellen und dem Gattungsleben, zwischen dem Leben der bürgerlichen Gesellschaft und dem politischen Leben... »

(190) Cf. *id.*, p. 593 (30-35).

« Vor allem konstatieren wir die Tatsache, dass die sogenannten Menschenrechte, die *droits de l'homme* im Unterschiede von den *droits du citoyen* nichts anderes sind als die Rechte des Mitglieds der bürgerlichen Gesellschaft, d. h. des egoistischen Menschen, des vom Menschen und vom Gemeinwesen getrennten Menschen. »

(191) Cf. *id.*, p. 595 (9-13) : « Keines der sogenannten Menschenrechte geht also über den egoistischen Menschen hinaus, über den Menschen wie er Mitglied der bürgerlichen Gesellschaft ist, nämlich auf sich, auf sein Privatinteresse und Privatwillkür zurückgezogenes und vom Gemeinwesen abgesondertes Individuum ist. »

la Déclaration des Droits de l'Homme n'a fait que le sanctionner et le justifier légalement (192). Aux yeux de la loi, l'homme en tant que membre de la société, l'homme égoïste, le « bourgeois », est en effet l'homme normal et ses droits sont qualifiés de droits naturels, tandis que, par rapport à lui, l'homme considéré comme membre de l'État, le « citoyen » a le caractère artificiel et abstrait d'un personnage allégorique (193).

La thèse de Bauer, qui subordonne l'émancipation politique des Juifs à leur libération du Judaïsme, apparaît ainsi entièrement fausse, car l'émancipation politique, loin d'avoir comme corollaire nécessaire l'émancipation religieuse, conserve elle-même l'essentiel de la religion et maintient en l'homme le dualisme qui caractérise celle-ci (194).

Ce dualisme qui oppose dans l'homme le bourgeois, qui a seul une existence réelle, au citoyen, qui n'a qu'une

(192) Cf. *Werke*, I¹, 598 (6-8) : « Dieser Mensch das Mitglied der bürgerlichen Gesellschaft ist nun die Basis, die Voraussetzung des politischen Staates. Er ist von ihm als solche anerkannt in den Menschenrechten. »

(193) Cf. *id.*, p. 598 (17-45).

« Die Konstitution des politischen Staates und die Auflösung der bürgerlichen Gesellschaft in die unabhängigen Individuen vollzieht sich in einem und demselben Akte. Der Mensch, wie er Mitglied der bürgerlichen Gesellschaft ist, der unpolitische Mensch, erscheint aber notwendig als der natürliche Mensch. Die « droits de l'homme » erscheinen als « droits naturels » denn die selbstbewusste Tätigkeit konzentriert sich auf den politischen Akt. Der egoistische Mensch ist das passive nur vorgefundene Resultat der aufgelösten Gesellschaft, Gegenstand der unmittelbaren Gewissheit, also natürlicher Gegenstand. Die politische Revolution löst das bürgerliche Leben in seine Bestandteile ohne diese Bestandteile selbst zu revolutionieren und der Kritik zu unterwerfen. Sie verhält sich zur bürgerlichen Gesellschaft, zur Welt der Bedürfnisse, der Arbeit, der Privatinteressen, des Privatrechts als zur Grundlage ihres Bestehens, als zu einer nicht weiter begründeten Voraussetzung, daher zu ihrer Naturbasis. Endlich gilt der Mensch wie er Mitglied der bürgerlichen Gesellschaft ist für den natürlichen Menschen, für den *homme* im Unterschied von dem *citoyen*, weil er der Mensch in seiner sinnlichen individuellen, nächsten Existenz ist, während der politische Mensch nur der abstrahierte, künstliche Mensch ist, der Mensch als eine allegorische, moralische Person. Der wirkliche Mensch ist erst in der Gestalt des egoistischen Individuums, der wahre Mensch erst in der Gestalt des abstrakten Citoyen anerkannt. »

(194) Cf. *id.*, p. 591 (18-31).

existence idéale, explique l'insuffisance de l'émancipation politique. La véritable émancipation se fera par la réintégration de l'homme idéal, du citoyen, dans le bourgeois qui devra abandonner son mode de vie égoïste, pour s'élever à la vie collective, à la vie sociale. De même que l'humanité qui a projeté au ciel son essence doit s'en imprégner de nouveau, la société doit reprendre en elle son être idéal, l'État qu'elle a extériorisé, et confondre sa vie civile avec sa vie politique, en élevant celle-là au niveau de celle-ci (195). « Ce n'est que le jour, où l'homme réel et individuel aura repris en soi le citoyen abstrait et sera devenu dans sa vie empirique, dans son travail et ses fonctions individuelles, un être social, ce n'est que le jour où l'homme aura reconnu et organisé ses « forces propres » comme des forces sociales et que, partant, il ne séparera plus de soi la force sociale sous la forme de la force politique, ce n'est qu'alors que l'émancipation humaine sera réalisée (196). »

Après avoir ainsi montré que l'émancipation religieuse ne conditionne pas l'émancipation politique et n'est pas conditionnée par elle, et que l'émancipation politique ne constitue qu'un premier pas vers l'émancipation véritable qui a un caractère social, Marx critique, dans la deuxième partie de son article, la thèse de Bauer, sur la capacité des chrétiens et des juifs d'accéder à la liberté. Il faut, dit-il, poser là encore la question sur le plan social, sur le plan humain, expliquer la religion juive par le juif et non le juif par sa religion, et se demander quel est l'élément social, particulier au juif, qui fait obstacle à son émancipation. L'émancipation juive rentre ainsi dans le cadre de l'émancipation humaine dont elle ne présente qu'un

(195) Cf. *Werke*, I¹, p. 599 (18-26).

(196) Cf. A Lévy, *op. cit.*, p. 262.

aspect (197). Ce qui s'oppose à l'émancipation véritable du juif, c'est son caractère propre, son esprit mercantile et égoïste, dont sa religion n'est que le reflet. Le judaïsme a en effet, comme culte, la pratique commerciale, l'usure, et comme Dieu, l'argent (198). Il s'est généralisé en imprégnant le christianisme de son esprit ; le négoce, qui est sa loi, est devenu en effet le principe de la société moderne, et y a même atteint son apogée. De ce fait, le juif est parfaitement fondé à réclamer son émancipation politique, qu'il a du reste obtenue dans les pays les plus pénétrés de l'esprit mercantile (199). Pour s'émanciper véritablement, les juifs devraient rejeter le négoce, la pratique de l'usure, et ne plus faire de l'argent, leur Dieu ; ils émanciperaient, par là même, la société tout entière, qui obéit à leur principe. L'émancipation des juifs se ramène ainsi, en dernière analyse, à l'affranchissement de l'homme du judaïsme, que Marx assimile au capitalisme (200).

(197) Cf. *Werke*, I¹, p. 600 (44-45)-601 (1-6).

« Wir versuchen die theologische Fassung der Frage zu brechen. Die Frage nach der Emanzipationsfähigkeit der Juden verwandelt sich uns in die Frage, welches besondere gesellschaftliche Element zu überwinden sei um das Judentum aufzuheben ? Denn die Emanzipationsfähigkeit des heutigen Juden ist das Verhältnis des Judentums zur Emanzipation der heutigen Welt. Dies Verhältnis ergibt sich notwendig aus der besonderen Stellung des Judentums in der heutigen geknechteten Welt. »

(198) Cf. *id.*, p. 601 (10-16, 36-37) : « Suchen wir das Geheimnis des Juden nicht in seiner Religion sondern suchen wir das Geheimnis der Religion im wirklichen Juden. Welches ist der weltliche Grund des Judentums ? Das praktische Bedürfnis, der Eigennutz. Welches ist der weltliche Kultus des Juden ? Der Schacher. Welches ist sein weltlicher Gott ? Das Geld... Die Judenemanzipation in ihrer letzten Bedeutung ist die Emanzipation der Menschheit vom Judentum. »

(199) Cf. *id.*, p. 602 (3-7) : « Der Jude hat sich auf jüdische Weise emanzipiert, nicht nur indem er sich die Geldmacht angeeignet, sondern indem durch ihn und ohne ihn das Geld zur Weltmacht und der praktische Judengeist zum praktischen Geist der christlichen Völker geworden ist... 603 (21-22) Das praktische Bedürfnis, der Egoismus ist das Prinzip der bürgerlichen Gesellschaft... 604 (37-38). Das Judentum erreicht seinen Höhepunkt in der Vollendung der bürgerlichen Gesellschaft. »

(200) Cf. *id.*, p. 606 (10-11) : « Die gesellschaftliche Emanzipation des Juden ist die Emanzipation der Gesellschaft vom Judentum. »

Dans ces deux articles, Marx faisait rentrer sa critique dans le cadre et les formules de la philosophie de Feuerbach, à qui il donnait un caractère dialectique et des conclusions communistes. Il concevait la réalité sous forme d'activité sociale ; de ce fait l'homme, au lieu d'être considéré en soi, de constituer un être abstrait, s'intégrait dans la société et devenait à la fois le sujet et l'objet de l'évolution sociale. Pour expliquer, dès lors, la nature et le devenir de l'homme, il ne suffisait plus, comme le faisait Feuerbach, de dénoncer le dualisme religieux qui prive l'homme de sa vraie nature, il fallait montrer l'origine et la cause de celui-ci dans l'organisation même de la société.

C'est ce que Marx entreprenait dans ses articles, en particulier dans « La question juive » qui marquait un progrès très net sur l'« Introduction à la Critique de la philosophie du Droit », où il restait encore, en un certain sens, idéaliste et utopique. Son analyse de la société était une application aux phénomènes sociaux de l'analyse que Feuerbach avait faite de la religion : le vice fondamental de la société présente est le dualisme engendré par l'égoïsme, par la propriété privée qui corrompt l'homme et crée des classes rivales. A cette société s'oppose la société communiste dans laquelle, l'égoïsme étant aboli, les fins de l'individu se confondent avec celles de l'espèce, et l'homme s'élève à la vie collective. Cet état de choses est déjà réalisé, mais seulement de façon théorique, dans l'État, où la collectivité projette et aliène son essence. La tâche de l'humanité est d'adapter sa vie réelle à sa vie théorique, d'élever celle-là au niveau de celle-ci, en réintégrant dans la société sa vraie nature, aliénée dans l'État.

L'émancipation religieuse comme l'émancipation politique, qui ne visent pas à la transformation de la société, ne peuvent être que partielles et par là-même inefficaces ;

la seule émancipation véritable est l'émancipation sociale. Cela explique l'impuissance, ou du moins l'insuffisance du radicalisme religieux et du libéralisme politique, qui prétendent libérer la conscience et l'État, sans réformer la société. Cette transformation de la société, Marx la conçoit de façon dialectique, comme une révolution totale. Transformant le conflit entre l'égoïsme et l'altruisme en une lutte sociale entre le capitalisme et le prolétariat, il la résoud par le procédé feuerbachien de réintégration de l'essence humaine dans la société, mais il fait du prolétariat, considéré comme terme antithétique, l'instrument de cette réintégration et assigne à celle-ci comme fin, non le vague humanisme de Feuerbach, mais le communisme.

La thèse et l'antithèse qui revêtaient encore, dans l'« Introduction à la Critique de la philosophie du Droit », une forme logique et métaphysique, étaient conçues dans « La question juive » comme des forces économiques et sociales ; la conscience, dont le rôle restait essentiel dans le premier article, puisqu'elle était la condition de la libération du prolétariat, disparaissait comme facteur de l'évolution sociale et avec elle les intellectuels, qui ne constituaient plus une classe spéciale, en dehors de la bourgeoisie et du prolétariat.

Le rôle de la philosophie était du même coup diminué sinon éliminé ; alors que dans le premier article, Marx l'associait à l'œuvre de libération, en faisant naître la révolution de l'alliance des penseurs et des prolétaires, il n'est plus question de cette alliance dans son second article. Après avoir intégré dans l'Histoire la philosophie, qu'il considérait jusqu'ici comme l'élément essentiel du devenir, il cesse désormais de lui attribuer un rôle actif et indépendant, dans l'évolution sociale.

D'emblée, Marx dépassait Moses Hess qui, dans les « Quatre lettres » publiées dans les *Annales franco-alle-*

mandes (201), ne faisait que reprendre la thèse qu'il avait déjà exposée dans les *Vingt et une Feuilles*, à savoir que la liberté et l'égalité ne pourraient être réalisées que par le communisme (202). Il en donnait comme preuve la Révolution française, qui avait échoué dans sa tentative d'établir un régime de liberté et d'égalité, parce qu'elle n'avait pas réussi à régler le problème social.

Le seul qui, en dehors de Marx, apportât dans les *Annales franco-allemandes* une contribution importante à l'élaboration de la doctrine communiste, était Fr. Engels. Dans ses deux articles « La situation en Angleterre » et « Esquisse d'une critique de l'économie politique », il développait les idées qu'il venait d'exposer dans un grand article « Le progrès de la Réforme sociale sur le continent », publié en novembre 1843 dans le *New moral World* (203). Il montrait, dans cet article, que le communisme était le but auquel tendaient, par des voies différentes, les trois grands pays européens : la France, l'Allemagne et l'Angleterre.

En France, le communisme s'est dégagé du libéralisme politique, hostile à l'égalité sociale, avec Babeuf, qui a eu pour héritiers Saint-Simon, Fourier, Cabet et surtout Proudhon. Par sa critique décisive de la propriété privée, Proudhon a établi que celle-ci constitue le fondement de la société, l'élément essentiel de l'évolution historique ; il a montré que la politique est subordonnée à l'économie, l'État à la société, et qu'il faut abolir la propriété privée si l'on veut transformer la société et adapter son organisation à la véritable nature de l'homme.

En Allemagne, le communisme apparaît comme la

(201) Cf. Zlocisti, M. Hess. *Sozialistische Autsätze. Briefe aus Paris*, p. 87-97.

(202) Cf. *id.*, p. 90.

(203) Cf. *Werke*, II, p. 435-449. *The New Moral World*. Fr. Engels, *Progress of social Reform on the Continent*.

conséquence logique du radicalisme philosophique, comme la synthèse sociale du républicanisme et de l'athéisme. En Angleterre, enfin, le communisme est engendré par l'évolution économique, par les crises qui déterminent les luttes sociales, et cela explique qu'il trouve ici son appui, non pas comme en Allemagne dans la classe intellectuelle, mais dans le prolétariat (204).

Alors que dans cet article, destiné au public anglais, Engels avait particulièrement insisté sur le caractère du communisme français et allemand, il devait exposer au contraire dans les *Annales*, destinées à un public franco-allemand, le mouvement économique et social anglais.

Son article sur « La situation en Angleterre » était une critique de Carlyle qui, dans son livre : *Past and Present*, condamnait le matérialisme et l'utilitarisme du siècle, et prêchait le retour à la foi religieuse et à l'idéalisme (205). Tout en s'associant aux critiques que Carlyle faisait de la société présente, Engels rejetait les conclusions de son livre, au nom de l'humanisme, et préconisait au contraire l'athéisme, qui devait amener l'homme à prendre conscience de lui-même et à régler l'organisation sociale, d'après sa vraie nature.

L'histoire du reste attestait, disait-il, une évolution progressive vers la vie collective, dont le triomphe définitif sur le mode de vie actuel, irrationnel et égoïste, devait être assuré par le communisme.

Dans le deuxième article « Essai d'une critique de l'économie politique », Engels se proposait de montrer comment le communisme naît de l'évolution même du système capitaliste (206). Celui-ci, dont le seul mérite

(204) Cf. G. Mayer, *F. Engels*, p. 147-153.

(205) Cf. *Werke*, II, p. 405-431. « Die Lage Englands. »

Cf. G. Mayer, *op. cit.*, p. 160-167.

(206) Cf. *Werke*, II, p. 379-404 : « Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie. »

est d'avoir développé toutes les conséquences de la propriété privée, a déterminé, par le libre échange et la concurrence, une augmentation infinie de la production, le déséquilibre entre celle-ci et la consommation et, par là-même, les crises, qui aggravent sans cesse la misère de la classe ouvrière, et qui ne sont pas dues, comme l'affirme Malthus, à un accroissement excessif de la population, par rapport aux possibilités de production. Ce n'est que par une meilleure organisation de la production que l'on pourra remédier à la misère. Il faudra, pour cela, abolir la propriété privée et la concurrence, qui écrasent le travail au profit du capital, et cette suppression sera l'œuvre du communisme, qui naît et se développe au sein même de la société capitaliste. Comme l'a montré en effet Sismondi, la concurrence, en éliminant les éléments les plus faibles du capitalisme, entraîne la ruine progressive de la classe moyenne qui tend à disparaître, pour laisser face à face prolétaires et capitalistes. La lutte sociale, avivée par les crises, engendrera nécessairement une révolution qui détruira le monopole de la propriété privée, et instaurera le communisme (207).

Cf. G. Mayer, *op. cit.*, p.¹167-181. Dans cette étude F. Engels complétait et approfondissait les observations qu'E. Buret, disciple de Sismondi, avait faites dans son livre : *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France. De la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici, avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés.* Paris, 1840.

(207) Cf. *Werke*, II, p. 401 (18-44)-402 (1-7).

« Die Konkurrenz setzt also Kapital gegen Kapital, Arbeit gegen Arbeit, Grundbesitz gegen Grundbesitz... Im Kampfe siegt der Stärkere... Die Folge davon ist, dass der Arbeit nur das Allernotdürftigste, die nackten Subsistenzmittel zufallen, während der grösste Teil der Produkte sich zwischen dem Kapital und dem Grundbesitz verteilt... Die Vorteile, die der grössere Fabrikant und Kaufmann über den Kleinen, der grosse Grundbesitzer über den Besitzer eines Morgens hat, sind bekannt. Die Folge davon ist, dass schon unter gewöhnlichen Verhältnissen das grosse Kapital und der grosse Grundbesitz das kleine Kapital und den kleinen Grundbesitz nach dem Recht des Stärkeren verschlingen... Diese Zentralisation des Besitzes ist ein dem Privateigentum ebenso immanentes Gesetz wie alle anderen ; die Mittelklassen müssen immer mehr verschwinden, bis die Welt in Millionäre und Paupers, in grosse Grundbesitzer

Engels arrivait ainsi au communisme par une voie différente de celle de Marx, par la critique de la société et non par celle de l'État. S'inspirant de sa connaissance de la vie industrielle et commerciale anglaise, il étudiait le communisme, moins sur le plan philosophique et politique que sur le plan économique et social, et, en montrant comment il était nécessairement engendré par l'évolution capitaliste, il venait préciser et compléter la conception encore théorique et abstraite de Marx.

La tendance communiste des articles de Marx et de Engels devait entraîner la disparition des *Annales franco-allemandes*. Elle compromettait en effet, définitivement, le succès de cette revue, que l'absence totale de collaborateurs français avait rendu, de prime abord, précaire, en provoquant les poursuites du gouvernement prussien. Celui-ci, qui voulait empêcher la publication à l'étranger des journaux radicaux qu'il avait supprimés, faisait en effet surveiller leurs anciens rédacteurs, en particulier Ruge et Hess, dont le rapport de Bluntschli avait signalé les liens avec les communistes suisses (208). Le 26 septembre 1843, l'ambassadeur prussien à Paris, von Arnim, signalait à son gouvernement la présence, dans cette ville,

und arme Tagelöhner geteilt ist... Dies Resultat muss kommen und wird kommen, wenn nicht eine totale Umgestaltung der sozialen Verhältnisse, eine Verschmelzung der entgegengesetzten Interessen, eine Aufhebung des Privateigentums ihm zuvorkommt. »

(208) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Acta des Ministeriums des Inneren bet. die revolutionären Vereine unter den wandernden Handwerksgelesen* (1841-43). R. 77. D, n° 10 (273 p.). Rapport du ministre de l'Intérieur au roi, 14 août 1843.

P. 189 : « Ein besonders sorgfältiges Augenmerk wird auf die Mitarbeiter der vormligen *Rheinischen Zeitung* gerichtet. »

P. 195 : Le ministre de l'Intérieur à l'Oberpräsident von Schaper, 20 août 1844.

« Dass die früheren Mitarbeiter der *R. Zeit*, namentlich der bekannte Dr Hess zu den besonders gefeierten Genossen des Communismus gerechnet werde, darf nicht befremden. E. Ex. ersuche ich ergebenst diesen Individuen fortgesetzt die grösste Aufmerksamkeit widmen zu lassen und mich bald möglichst davon in Kenntnis zu setzen, wo sich dieselben zur Zeit befinden und was über ihr Treiben zur Kenntnis der Behörden gelangt ist. »

de Ruge et de Hess, et une recrudescence de l'agitation communiste parmi les artisans allemands de Paris (209). Il l'informait, peu après, de la publication prochaine des *Annales franco-allemandes*. Le gouvernement prussien s'efforça alors d'obtenir de Guizot, l'interdiction de cette revue et l'expulsion de ses rédacteurs. Sur la réponse dilatoire de celui-ci, il commença par interdire l'entrée en Prusse, de tous les livres publiés par le *Comptoir littéraire*, puis, ayant été avisé le 8 mars 1844, par von Arnim, que les *Annales* venaient de paraître et constituaient, par leur tendance révolutionnaire, un des produits les plus dangereux de la littérature d'opposition, il ordonna la confiscation de la revue : cent exemplaires furent saisis sur un bateau rhénan, et 214, près de Wissembourg (210). Le 16 avril, le ministre de l'Intérieur prescrivait en outre aux présidents de province d'arrêter, s'ils franchissaient la frontière, Ruge, Marx, Heine et Bernays, inculpés de haute trahison (211).

(209) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Ministerium des Inneren, Polizeiabt. Polit. verd. Personen*. Lit H, n° 130. Rapport de l'ambassadeur von Arnim au ministre des Aff. Étr. v. Bülow. Paris, 26 sept. 1843.

(210) Cf. Lettre de Ruge au D^r Köchly (copie communiquée par l'Institut Marx-Engels-Lénine de Moscou). Paris, 24 mars 1844.

« Das 1 und 2 Heft ist in Begriff über die Grenze geschmuggelt zu werden. Es ist schon jetzt eine Rarität, denn es versplittert viel davon. Ich habe 3000 drucken lassen. 214 sind bei Weissenburg als sie sich öffentlich den Transit nach Stuttgart erbat mit Beschlag belegt. Die Gendarmen und Grenzbeamten haben sich vor Lachen auf den Boden gewälzt als sie die *Lobgesänge auf König Ludwig* gelesen. »

Cf. Lettre de G. Jung à K. Marx. Köln, 26 juin 1844.

« Die 100 Exemplare sind leider von der Badischen Regierung auf dem Dampfschiff confiziert worden. »

(211) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Prov. Br. Rep.* 30. *Pol. Præs. Tit.* 94, *Lit B*, n° 424.

Circulaire du ministre de l'Intérieur aux présidents de province. Berlin, 16 av. 1844.

« Der Inhalt der ersten und zweiten Lieferung, der zu Paris von A. Ruge und C. Marx herausgegebenen *Deutsch-französischen Jahrbüchern* ist sowohl der ganzen Tendenz dieser Zeitschrift nach als in vielfachen Stellen verbrecherisch, insbesondere liegt darin der Tatbestand des versuchten Hochverrats und des Majestätsverbrechens... E. H. ersuche ich hiernach ergebenst die betreffenden Polizeibehörden, ohne Aufsehen dadurch zu erregen, gefälligst anzuweisen, den

Poursuivies ainsi sans merci par le gouvernement prussien, les *Annales* ne devaient pas trouver à Paris même, le soutien qu'elles avaient escompté; un organe rival, le *Vorwärts*, à qui elles portaient ombrage, leur reprochait en effet, d'une manière presque aussi véhémence que l'eût fait une presse officieuse leur tendance révolutionnaire (212). Enfin des difficultés financières, accompagnées de graves dissentiments entre Marx et Ruge, portèrent le coup de grâce à la revue.

Froebel, qui avait envoyé de Zurich 2.000 francs pour l'impression des deux premières livraisons, déclara qu'il n'était plus en état de subvenir désormais aux frais de publication et se retira, apparemment sans regrets, de cette entreprise dont il n'approuvait plus la tendance (213). Partisan d'une réforme sociale fondée sur l'éducation, il condamnait en effet le communisme révolutionnaire de Marx. Son avis était partagé par Ruge qui, resté libéral, c'est-à-dire partisan de la domination politique de la bour-

D^r A. Ruge, C. Marx, H. Heine und F.-C. Bernays, sobald sie das diesseitige Gebiet betreten sollten, unter Beschlagnahme ihrer Papiere zu verhaften... »

(212) Cf. *Vorwärts*, 9 mars 1844. H. Börnstein, *Deutsch-Französische Jahrbücher*.

« Unser Gesamturteil lautet dahin, dass sie unsere Erwartungen nicht nur nicht übertroffen, sondern nicht einmal erreicht hat... Vor allem hofften wir auf die Verwirklichung jenes Ideals der Pressfreiheit, welches Ruge so herrlich schildert, die « in der Schönheit ihr Gesetz, in der Wahrheit ihr Maas und Ziel findet »... Wir haben uns getäuscht, die Leidenschaftlichkeit, die Aufregung, der Groll wegen der ungerecht erlittenen Verfolgungen in Deutschland haben in diesem Buche Sachen zugelassen, die wir nicht darin zu finden gewünscht hätten... Wir hatten mehr und besseres erwartet — wir hofften auf eine neue Offenbarung und wir sehen nur die Trompeten, die die Mauern Jerichos einstürzen sollen, wir verlangten Positives, neue Wahrheiten vom Baum des Erkenntnisses, aber wir finden nur Negierung alles Bestehenden und schimmernde Luftgebäude in unkenntlicher Ferne als Ersatz dafür, wir sehen Einreissen aber nicht Aufbauen. »

(213) Cf. Froebel, *Das Verbrechen der Religionsstörung nach den Gesetzen des Kantons Zürich*. Zürich; Lit. Comptoir, 1844.

P. 119 : « Das Volk wird gebildeter und die Bildung volkstümlicher... Auf der Möglichkeit dieses Zusammentreffens beruht die Möglichkeit der modernen Demokratie, die Möglichkeit einer neuen volksmässigen Kultur, auf der Möglichkeit dieses Zusammentreffens beruht alles, was man in unseren Tagen von der sogenannten Sozialreform erwartet. »

Cf. Lettre de Ruge à Fleischer, 20 mai 1844 (I, 352).

geoisie, n'avait pu s'entendre avec Marx sur le plan de l'humanisme, que tant que celui-ci n'avait exprimé qu'une assez vague tendance démocratique. Déjà dans la diligence qui, en août 1843, l'avait emmené à Paris avec Hess, il avait critiqué les idées communistes de celui-ci (214), et, après avoir vu à Paris, chez les artisans allemands, le véritable aspect du communisme, il s'en détourna définitivement (215). Aussi jugea-t-il sans bienveillance les *Annales*, à qui il n'avait pu donner, par suite de sa maladie, le caractère qu'il aurait voulu et, comme elles ne répondaient pas aux espoirs qu'il avait mis en elles, il renonça, après Froebel, à engager de nouveaux capitaux dans cette entreprise (216). Marx lui reprocha avec amertume

(214) Cf. Ruge, *Sämtliche Werke*. B. V., p. 31 et suiv.

(215) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Ministerium des Innern. Polizei, Abt. Polit. verd. Personen. Lit H*, n° 130. Rapport de von Arnim au ministre von Bülow. Paris, 26 sept. 1843.

« Der D^r A. Ruge befindet sich seit einiger Zeit hier, studiert die französischen Zustände und soll kein Communist aber Literat sein, und namentlich für Preussen eine Konstitution wünschen ; er kennt den D^r Hess schon seit längerer Zeit und verkehrt mit ihm, ohne jedoch dessen Ansichten in den meisten Punkten zu teilen. »

Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 15 mai 1844. (I, p. 346) :

« Weder die complizierten Vorschläge der Fourieristen, noch die Eigentumsaufhebung der Communisten sind klar zu formulieren. Beides läuft immer auf einen förmlichen Polizei = und Sklavenstaat hinaus. Um den Proletariat von der Not und von dem Druck der Not geistig und körperlich zu befreien, denkt man an eine Organisation, die alle Menschen an dieser Not und diesem Druck teilnehmen lässt. »

Cf. Lettre à sa mère, 28 mars 1844. (*Briefwechsel*, I, p. 341.)

« Vor allem schlimm sind die deutschen Communisten, die alle Leute dadurch befreien wollen, dass sie sie zu Handwerkern machen und das Eigentum durch Gütergemeinschaft und gerechte Verteilung aufzuheben denken, dabei aber für den Augenblick selbst alles Gewicht auf das Eigentum und sonderlich das Geld legen. »

(216) Cf. même lettre.

« Wir schicken dir die zwei ersten Lieferungen der Jahrbücher. Diese werden zugleich die letzten sein, denn erstlich kann Froebel die Sache nicht fortsetzen und zweitens habe ich mich mit Marx überworfen und zwar als es gar nicht mehr nötig und die Redaktion durch Froebels Lähmung von selbst schon aufgehoben war. Beim Erscheinen des ersten Heftes war ich krank und ich habe daher weniger dabei tun können, als ich gewollt und gesollt hätte. Deswegen sind auch einige ungehobelte Sachen mit aufgetischt, die ich sonst korrigirt hätte... es sind ganz merkwürdige Sachen darin, die in Deutschland viel Aufsehen machen werden. »

d'abandonner, contrairement à l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de lui, la publication de la revue et de le laisser de ce fait, à peu près sans ressources (217). Ce reproche était d'autant plus fondé que Ruge, qui était rentré dans ses frais, (218) eut, comme l'atteste Hess, (219) le geste assez inélégant de lui payer le solde de ce qu'il lui devait en exemplaires de la revue, lui laissant le soin de les écouler. Il n'était pas dans la manière de Marx, de caractère entier et même brutal, de mettre beaucoup de formes pour rompre. Il l'avait montré vis-à-vis de Bauer et des « Affranchis », et agit à peu près de même vis-à-vis de Ruge. Le motif immédiat, ou plutôt le prétexte de la rupture, fut une discussion au sujet de Herwegh, à qui Ruge reprochait, avec raison d'ailleurs, une légèreté de mœurs qui altérerait son génie, tandis que Marx se refusait à juger le poète révolutionnaire, d'après sa vie privée (220).

(217) Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 15 mai 1844 (I, p. 342).

« Der Hauptübelstand der ganzen Unternehmung war der Mangel an Geld und die Abgelegenheit von Paris. Marx war mein Mitredakteur, kämpfte immer mit Verlegenheiten und erwartete mit Unrecht seine Hülfe von dem Unternehmen... Die ganze Sache ist fehlgeschlagen und obgleich ich Froebel 6000 th. dazu geborgt habe, indem ich mit in das Zürcher Literarische Comptoir als Commanditär getreten bin, obgleich ich diese Summe und dazu die Einnahme von dem Journal nun verloren habe, was hier in Paris eine sehr empfindliche Sache ist, so macht mir Marx nun den Verlauf dieser Angelegenheiten zum Vorwurf und verlangt so circa « ich soll fortfahren Buchhändler zu sein », was ich durch die Verbindung mit Zürich sei, wofür ich mich aber nie gehalten. »

(218) Cf. Lettre de Ruge au Dr Kölchy. Paris, 24 mars 1844. (Copie communiquée par l'Institut Marx-Engels-Lénine de Moscou.)

« Sie werden schwerlich mehr als ein Heft erhalten. Fröbel kann nicht weiter drucken. Ich habe das I Heft übernommen und zum Teil bezahlt. Die 400 rl. die er mir kostet, kommen hier in Paris fast wieder heraus, wie die Sache in Deutschland gehen wird, das müssen wir erst abwarten. »

(219) Cf. *Die Gesellschaft. Internationale Revue für Sozialismus und Politik*, 1931, B I, p. 179. J. P. Mayer. « Dottore Graziano oder Dr A. Ruge in Paris. » Manuscrit de M. Hess ayant trait à ses démêlés avec Ruge à Paris.

« A. Ruge, der noch kurz vorher sein Kapital durch glückliche Spekulationen vergrößert hatte, trotzdem aber seinem Mitredakteur K. Marx das wohlverdiente Honorar nicht in baarem Geld, sondern in Exemplaren der von ihm selber verlegten Jahrbücher auszahlte, wollte von mir, der ich keineswegs Kapitalien hatte, durchaus in « Baar » bezahlt sein. »

(220) Cf. Lettre de Ruge à Feuerbach, 15 mai 1844, I, p. 345.

« Er (Marx) trennte sich durch einen förmlichen Absagebrief von mir und ergriff dazu die Gelegenheit, wo ich mich allerdings vielleicht zu heftig über

Cette rupture marquait la fin du mouvement Jeune Hégélien qui se dissociait en anarchisme d'une part, et en communisme de l'autre. La raison profonde de cette dissociation était l'échec du radicalisme politique, qui avait posé pour la Gauche hégélienne le problème de l'État, et avec lui le problème social.

Les uns, avec B. Bauer et Stirner, tendaient à les résoudre par l'individualisme anarchiste, ce qui les amenait à condamner tout ce qui s'oppose à l'autonomie de l'individu, religion, état, société, et à s'éloigner du mouvement politique et social.

Les autres, évoluant au contraire vers un radicalisme social qui s'inspirait de la doctrine de Feuerbach, s'efforçaient d'établir un lien plus étroit entre la philosophie et l'action sociale. Rejetant le libéralisme qui n'apportait au peuple que l'émancipation politique, c'est-à-dire une émancipation partielle, ils estimaient que seule la démocratie sociale était capable de réaliser l'humanisme, en abolissant la propriété privée, source de l'égoïsme, et ils tendaient ainsi à passer du radicalisme politique au communisme.

Hess avait ouvert la voie, mais sa doctrine, qui prétendait réaliser l'égalité sociale tout en sauvegardant la liberté individuelle, présentait un mélange hétérogène et confus d'anarchisme et de communisme utopique.

Le rôle de Engels et de Marx devait être de dégager le communisme de l'utopie, en subordonnant le problème

Herweghs Sybaritismus und Blasiertheit, in der er von seinem öffentlichen Charakter abfällt, ausgelassen hatte. »

Cf. Lettre de Ruge à sa mère, 19 mai 1844, I, 349.

« Marx... schrieb mir einen groben Brief, wodurch er sich förmlich von mir trennte und Herweghs Parthie nahm d. h. er verteidigte Herwegh gegen dasselbe, was er ihm immer vorgeworfen hatte, dass er nämlich an den hiesigen Verführungen zu Grunde geht... »

Cf. Jugement de Froebel sur Herwegh. *Ein Lebenslauf*, I, p. 121-122. « Das ausserordentliche Glück, welches er mit seinen Gedichten gemacht, hat ungünstig auf ihn gewirkt und seine körperliche Konstitution hat die erschlaffende Wirkung dieser Einflüsse unterstützt... Zur politischen Rolle hat ihm so wohl praktisches Urtheil wie Charakter und Willenskraft, also eigentlich alles gefehlt. »

de la liberté à celui de l'égalité, et en montrant comment la lutte de classes, l'action du prolétariat, rendait historiquement réalisable la suppression de la propriété privée et l'établissement d'un régime communiste.

Tandis qu'Engels, sous l'influence de Hess et de Stein, allait directement au communisme, qu'il fondait non plus sur un postulat moral, mais sur le développement économique et social, Marx évoluait d'abord vers la démocratie sociale, avant de se rallier au communisme.

Dans la critique de la philosophie du Droit, où il montrait par un renversement de la doctrine hégélienne que l'État n'est que l'émanation, la création de la société, il se bornait en effet à opposer au régime monarchique, le régime démocratique qui lui paraissait réaliser pleinement l'essence de l'humanité, l'être collectif, le « Gattungswesen » de Feuerbach, et ce n'est que dans les articles des *Annales franco-allemandes* qu'il passait de ce radicalisme démocratique au communisme. A la fin de sa critique de la philosophie du Droit, il avait été amené à constater que la question sociale, et en particulier la question de la propriété privée, jouait un rôle capital dans la formation de l'État et de la société ; et l'application au problème social de la solution feuerbachienne, qui venait de lui servir à résoudre le problème de l'État, le conduisait, comme Hess et Engels, au communisme.

Dans ses articles des *Annales franco-allemandes*, il montrait que la société aliène son essence dans l'État qui incarne vis-à-vis d'elle la vie supérieure, la vie collective, et que pour lui rendre sa vraie nature et donner par là-même à l'État, à l'Être collectif, une existence réelle, il faut réintégrer l'État dans la société en élevant celle-ci à son niveau par la suppression de l'égoïsme et de la propriété privée. Cette transformation sociale sera l'œuvre de la classe la plus opprimée, du prolétariat qui, en se libérant,

abolira la propriété privée et émancipera de ce fait la société tout entière. Dans cette doctrine qui empruntait à la philosophie de Hegel son caractère dialectique, le prolétariat n'était encore que l'élément antithétique et actif, chargé de réaliser le progrès, l'instrument de la philosophie, le véhicule de l'Idée. La transformation de la société, l'émancipation totale de l'humanité, devait, selon la loi de la dialectique, résulter d'une révolution due à l'accentuation de la lutte de classes, ce qui allait amener Marx à rejeter, comme palliatifs inefficaces et insuffisants, non seulement les réformes politiques mais aussi l'action morale, l'éducation populaire, préconisées par Feuerbach et par Hess.

Cette conception du communisme intermédiaire entre celle de Hess et celle d'Engels, était encore constituée par un mélange de morale, de politique et d'économie, mais, sous l'influence d'Engels et des socialistes français, Marx subordonnait de plus en plus la morale à la politique, et celle-ci à l'économie, et, rejetant le communisme encore abstrait et utopique de Hess, il tendait de plus en plus à dégager sa doctrine du développement même des choses. Cette évolution du radicalisme politique à un communisme de caractère dialectique, qui tendait à éliminer l'influence de la pensée et de l'action individuelle dans le développement historique, s'accompagnait, chez Marx, d'une évolution de l'idéalisme vers le matérialisme, marquée par le rôle de moins en moins important, qu'il attribuait à la philosophie, dans le devenir social.

Dans la correspondance échangée avec Ruge, à l'occasion de la fondation des *Annales franco-allemandes*, il faisait encore à la philosophie une part considérable, puisqu'il attribuait le progrès social à la critique de la réalité spirituelle, qui permet à la société de prendre conscience d'elle-même. La conscience restait ainsi un élément essen-

tiel de l'évolution, mais elle n'avait plus, comme chez Bauer, un caractère subjectif, elle n'était plus extérieure à la réalité, mais au contraire liée à elle. S'apparentant à l'idée hégélienne, elle constituait non pas un idéal opposé au réel, mais l'expression de celui-ci, et de ce fait la dialectique, qui en traduisait le développement, au lieu d'avoir le caractère formel qu'elle tendait à prendre chez B. Bauer, se confondait avec l'évolution même des choses (221). Cela explique la critique de l'utopie que Marx faisait dans la même lettre, et son invitation à dégager de la réalité présente la réalité future, qu'elle renferme en puissance.

L'*Introduction à la Critique de la philosophie du Droit* marquait un nouveau progrès vers la conception matérialiste de l'histoire. Tout en conservant encore une existence particulière en tant que préformation, anticipation spirituelle du réel, la philosophie tendait à se confondre entièrement avec l'histoire qui la réalise progressivement. Marx exprimait ces rapports entre la philosophie et l'histoire, en disant que la réalisation de la philosophie entraîne nécessairement sa suppression, de même que sa suppression suppose sa réalisation.

Dans *la question juive* enfin, Marx cessait d'attribuer à la philosophie un rôle spécial dans le développement historique. Cherchant, dans la réalité même, les raisons de son évolution, il intégrait complètement la philosophie dans le devenir social, et, passant ainsi de l'idéalisme au matérialisme, il donnait une solution nouvelle au problème de l'action, que n'avaient su résoudre ni Hegel, ni Bauer, ni Feuerbach.

Hegel, n'ayant pas pénétré les vraies causes de l'évolution historique, avait ramené en effet le développement de la réalité à celui de l'idée et maintenu ainsi, en dépit de

(221) Cf. *Werke*, I¹, p. 302.

« Die Form hat keinen Wert, wenn sie nicht die Form des Inhalts ist. »

ses efforts pour la surmonter, la dualité entre la pensée et l'être. Dans la synthèse de l'esprit et de la matière, qu'il avait tenté de réaliser dans l'idée concrète, la matière constituait en effet l'élément inférieur, passif, et la dialectique restait de ce fait encore intérieure à l'idée.

En opposant la conscience au réel, B. Bauer avait accentué cette dissociation entre l'idée et l'être et rendu insoluble le problème de l'action, sur le plan hégélien de l'union du sujet et de l'objet.

Feuerbach avait au contraire posé les prémisses de la solution de Marx, en montrant que la conscience est déterminée par la vie sociale, mais comme il avait réduit cette vie à l'activité de l'homme considéré d'un point de vue absolu, en dehors de l'histoire, il avait été amené à donner à cette activité un caractère moral.

En intégrant l'homme dans la société, en considérant l'activité humaine comme une activité sociale, Marx réalisait l'unité dynamique de l'esprit et de la matière, du sujet et de l'objet. C'était là le germe du matérialisme historique qui, à la différence du matérialisme du XVIII^e siècle, repris par Feuerbach, montre que l'homme n'est pas seulement le produit de son milieu, mais qu'il le crée aussi, et que l'évolution historique naît de cette adaptation active de l'homme au monde extérieur.

Ainsi la conception communiste de Marx, née, comme celles de Hess et de Engels, d'un sentiment de réprobation morale à l'égard de l'injustice sociale, évoluait de l'idéalisme vers le matérialisme, passant du plan philosophique et moral où se maintenait celle de Hess, sur le plan économique et social, et il ne restait plus à Marx qu'à se rendre compte, d'une manière plus exacte et plus précise, des raisons et du caractère de l'évolution historique, pour unir, dans une même doctrine, le matérialisme historique et le communisme.

CHAPITRE V

FORMATION DU MATÉRIALISME HISTORIQUE

La Sainte Famille (1844)

Thèses sur Feuerbach (1845)

Après la disparition des *Annales franco-allemandes*, Marx mit à profit son séjour à Paris, où il devait rester jusqu'au début de 1845, pour développer sa conception du communisme et du matérialisme historique dont il venait de donner une première esquisse dans ses articles des *Annales*.

Privé de ressources par la suppression de cette revue, il put cependant se consacrer à ce travail, grâce à une somme de 1.000 thalers que lui envoyèrent ses amis de Cologne (1).

Il trouvait à Paris deux éléments qui devaient lui permettre de préciser sa notion encore vague et abstraite du communisme : d'une part un prolétariat industriel, politiquement très développé, ayant une nette conscience de classe, et d'autre part, l'expérience d'une grande révolution sociale, la Révolution de 1789.

Malgré les échecs répétés de ses tentatives révolution-

(1) Cf. Stadtarchiv Cöln.

Lettre de Jung à Oppenheim, 21 mars 1844.

Lettre de Jung à Mevissen, fin avril 1844.

L'envoi fut effectué par Jung le 28 avril.

naires, le prolétariat parisien, frustré par la bourgeoisie des bénéfices de la Révolution de 1830, restait en pleine fermentation, et Paris était plus que jamais un foyer de socialisme et de communisme. Tandis que les doctrinaires saint-simoniens et fouriéristes restaient confinés dans leurs systèmes que les événements dépassaient, les autres théoriciens socialistes tendaient à rejoindre le mouvement ouvrier, pour en prendre la direction. Le parti social-démocrate, avec Louis Blanc, Ledru-Rollin et F. Flocon, lançait le mot d'ordre d'organisation du travail et préconisait l'action politique, la conquête des pouvoirs publics, comme le meilleur moyen de réaliser des réformes sociales et de libérer le prolétariat. Sa revendication du suffrage universel trouvait un profond écho dans le peuple, fatigué des conjurations et des coups de main.

Cabet se rencontrait avec le parti social-démocrate pour réclamer la démocratie, mais il ne la concevait que comme stade intermédiaire pour arriver au communisme, car il pensait qu'on ne pouvait organiser le travail sans établir la communauté des biens. Proudhon, de son côté, après avoir montré, dans ses *Mémoires* que la propriété était la source de l'inégalité et de l'injustice sociales, entreprenait dans *La Création de l'ordre dans l'Humanité* une justification à la fois philosophique, historique et économique du socialisme.

Ces différentes doctrines avaient ceci de commun qu'elles réprouvaient la violence comme moyen d'action et comptaient toutes, plus ou moins, sur l'esprit éclairé de la bourgeoisie ou la bienveillance de l'État.

Aucune d'elles ne pouvait satisfaire Marx, qui ne voyait de salut pour l'humanité que dans une transformation de l'ordre social par une révolution prolétarienne. Aussi son premier soin fut-il de se rapprocher, comme l'avait déjà fait Hess, des ouvriers allemands groupés

dans la *Fédération des Justes*. Après le coup de main malheureux des 12 et 13 mai 1839, la Société des Justes s'était dispersée. Une partie de ses membres s'était réfugiée en Suisse, avec Weitling, d'autres, comme le typographe Karl Schapper, le cordonnier Heinrich Bauer, l'horloger Joseph Moll et le tailleur Eccarius, avaient dû s'exiler à Londres et y avaient fondé le groupe communiste d'éducation ouvrière. Ceux qui étaient restés à Paris étaient réunis sous la direction du médecin cabetiste, Ewerbeck. Ces trois groupes entretenaient entre eux une correspondance active et constituaient l'embryon de l'internationale communiste, qui devait naître d'eux (2). Leur tendance commune, après l'échec de 1839, était d'adapter à la situation politique nouvelle leur doctrine et leur tactique. Dans un article du *New Moral World*, Engels avait critiqué les associations secrètes qui faisaient obstacle aux mouvements de masse, seuls susceptibles d'assurer le succès de la révolution, et qui d'autre part provoquaient inutilement, par leur caractère illégal, la répression gouvernementale et donnaient à celle-ci un semblant de justification (3).

C'est pour cette raison qu'Engels avait refusé d'entrer dans le groupement londonien malgré l'invitation qui lui en avait été faite par Schapper et par Moll. Marx parta-

(2) Cf. Ch. Andler, *Le Manifeste communiste*. Introduction historique et commentaires. Paris. Rieder (s. d.), p. 6-20.

Cf. Kaler, *Weitling*, p. 44 et suiv.

Cf. Geheimes Staatsarchiv. Rep. 77, tit. 500. Extrait d'un Mémoire « Renseignements sur le communisme allemand ». Paris, ministère de l'Intérieur, 5 juin 1845.

Chef des communistes : D^r Ewerbeck (rue de Fleurus, n° 8).

Lieux de réunion : café Scherger (rue des Bons-Enfants, n° 20). Café Gaissier (rue de l'Arbre-Sec, n° 46). Café Schiever (Petite rue Saint-Pierre-Amelot (18^e). Restaurant Schreiber (rue Pierre-de-l'Écot, 22). Hôtel de la Comète (rue de la Comète, n° 7).

Mentionne une correspondance avec Schapper à Londres (King Street Soho, 24).

(3) Cf. *Werke*, II, p. 440. *The New Moral World*, 4 nov. 1843.

Engels, *Progress of social reform on the Continent*. I, France.

geait son avis et bien qu'il fréquentât assidûment les ouvriers allemands et leurs chefs, il n'adhéra pas à la Fédération des Justes (4). Le mélange confus de philosophie allemande et de babouvisme qui constituait la doctrine des Justes, ne pouvait du reste lui agréer, surtout au moment où il faisait un grand effort pour clarifier et préciser ses idées. Sa sympathie n'en allait pas moins tout entière à ces ouvriers, dont les convictions ardentes et le courage contrastaient avec la veulerie de la bourgeoisie allemande, qui acceptait sans protester toutes les mesures répressives, et, dans les ouvrages qu'il écrivait alors, il rendait hommage à la noblesse de caractère et d'esprit de l'élite prolétarienne allemande et française (5). Le même hommage lui était du reste rendu par les communistes qu'il fréquentait, c'est ainsi par exemple qu'Ewerbeck écrivait dans son livre : *L'Allemagne et les Allemands* : « Charles Marx est sans contredit un génie critique au moins tout aussi considérable que G. E. Lessing. Doué d'une intelligence extraordinaire et d'une vaste érudition, d'un caractère de fer et d'une perspicacité à toute épreuve,

(4) Cf. K. Marx, *Herr Vogt*, London, 1860, p. 35.

« Während meines ersten Aufenthalts in Paris pflegte ich persönlichen Verkehr mit den dortigen Leitern des « Bundes » wie mit den Führern der meisten französischen geheimen Arbeitergesellschaften, ohne jedoch in irgend eine dieser Gesellschaften einzutreten. »

Cf. Ruge à Fleischer. Paris, 9 juillet 1844. *Briefwechsel*, I, 359.

« Marx hat sich in den deutschen hiesigen Communismus gestürzt — gesellig heisst das, denn unmöglich kann er das traurige Treiben politisch wichtig finden. »

(5) Cf. *Werke*, III, p. 135 (3-15). *Ökonomisch-philosophische Manuskripte* (1844).

« Wenn die kommunistischen Handwerker sich vereinen, so gilt ihnen zunächst die Lehre, Propaganda etc als Zweck. Aber zugleich eignen sie sich dadurch ein neues Bedürfnis, das Bedürfnis der Gesellschaft an und was als Mittel erscheint, ist zum Zweck geworden. Die Gesellschaft, der Verein, die Unterhaltung, die wieder die Gesellschaft zum Zweck hat, reicht ihnen hin; die Brüderlichkeit der Menschen ist keine Phrase, sondern Wahrheit bei ihnen, und der Adel der Menschheit leuchtet uns aus den von der Arbeit verhärteten Gestalten entgegen. »

Cf. *id.*, *Heilige Familie*, p. 256 (17-21). « Man muss das Studium, die Wissbegierde, die sittliche Energie, den rastlosen Entwicklungstrieb der französischen und englischen Ouvriers kennen gelernt haben, um sich von dem menschlichen Adel dieser Bewegung eine Vorstellung machen zu können. »

Ch. Marx a tourné son attention du côté économique, juridique, politique et social (6). »

Ce qui importait alors avant tout à Marx c'était d'élaborer sa théorie communiste. Comme en témoigne une lettre de Ruge à Feuerbach, il y travaillait d'une façon particulièrement intense ; dans la fièvre de la création, il accumulait les lectures et se laissait parfois entraîner par son travail jusqu'à veiller trois ou quatre nuits de suite (7). Délaissant momentanément la critique de la philosophie de Hegel, il étudia tout d'abord la Révolution française, dont il avait déjà analysé les traits essentiels dans ses articles des *Annales* (8) et se proposa d'écrire l'histoire de la Convention (9). Il n'a pas écrit cette histoire et l'on sait seulement qu'il considérait la Convention comme la manifestation la plus haute et l'expression la plus complète de la puissance et de l'énergie de la bourgeoisie révolutionnaire (10).

(6) Cf. H. Ewerbeck, *L'Allemagne et les Allemands*. Paris, 1851, p. 587-588

(7) Cf. Ruge à Feuerbach. Paris, 15 mai 1844. B. I., p. 343-344.

« Er (Marx) liest sehr viel, arbeitet mit ungemeiner Intensität und hat ein kritisches Talent, das bisweilen in Uebermut ausartende Dialektik wird, aber er vollendet nichts, bricht überall ab und stürzt sich immer von neuem in ein endloses Büchermeer... Er ist noch gereizter und heftiger, am meisten wenn er sich krank gearbeitet und drei ja vier Nächte hintereinander nicht ins Bett gekommen ist. »

(8) Il avait montré dans la *Critique de la Philosophie du Droit* que le succès de la Révolution française s'expliquait par le fait que la bourgeoisie représentait alors aux yeux de tout le peuple le parti du progrès, et dans « La Question Juive » il avait fait ressortir, par l'analyse de la Déclaration des Droits de l'homme, l'opposition entre la société bourgeoise et l'État.

Il lisait alors les *Mémoires de Levasseur* publiés en 1829, qui avaient trait à la lutte entre les Montagnards et les Girondins (Cf. *Werke*, III, p. 419-434). Ces études historiques qu'il avait commencées pendant son séjour à Kreuznach en 1843 (cf. *Werke*, I², p. 118-136) l'avaient amené à transformer sa critique de la philosophie du Droit de Hegel en une analyse critique de la société et de l'État (cf. *Werke*, I², Introduction, p. xxv.)

(9) Cf. Ruge à Feuerbach, 15 mai 1844 (I, p. 345).

« Marx will die Geschichte des Convents schreiben und hat das Material dazu aufgehäuft und sehr fruchtbare Gesichtspunkte gefasst. Die Kritik der hegelschen Rechtsphilosophie lässt er wieder liegen. Er will den Pariser Aufenthalt zu jener Arbeit benutzen, was ganz richtig ist. »

(10) Cf. *Werke*, III, p. 13 (33-35). Marx, *Kritische Randlossen*.

« Das Konvent war das Maximum der politischen Energie, der politischen Macht und des politischen Verstandes. »

Cette étude de la Révolution l'amena, sans doute, à lire les historiens français d'alors qui montraient que le développement de la bourgeoisie française était constitué par une longue série de luttes de classes et à préciser la notion, jusqu'alors un peu abstraite, qu'il avait de cette lutte.

La seule part active, qu'il prit au mouvement politique pendant son séjour à Paris fut sa collaboration à l'organe des réfugiés allemands, le *Vorwärts*. Ce journal bi-hebdomadaire avait été créé au début de 1844 par Heinrich Börnstein, régisseur de théâtre et homme de lettres, ami du compositeur Meyerbeer, qui lui avait avancé les fonds nécessaires pour lancer le journal. Au début, le *Vorwärts* n'avait pas un caractère politique ; Börnstein, qui avait déjà créé en 1840-1841 un « bureau de correspondance allemande », voulait en faire un organe d'informations pour la colonie bourgeoise allemande de Paris et se proposait d'y publier surtout des nouvelles concernant le théâtre, la musique et la vie mondaine (11). Le directeur Adalbert von Bornstedt, ancien officier prussien, venu à Paris pour faire du journalisme, était un personnage suspect, à la solde des gouvernements prussien et autrichien et chargé par eux de surveiller les réfugiés politiques (12).

(11) Cf. *Vorwärts*. Pariser Signale für Kunst, Wissenschaft, Theater, Musik, Literatur und geselliges Leben.

Cf. H. Börnstein, *Fünf und siebenzig Jahre in der Alten und Neuen Welt*.

P. 338 : « Das *Vorwärts* war im Anfang ein constitutionnelles Oppositionsblatt, ein Journal des gemässigten Fortschritts, mehr Unterhaltungsblatt als politischer Tendenz huldigend. »

Cf. Explication de la Rédaction : « Es wird ein deutsches Blatt sein, nicht etwa im Sinne einer übertriebenen Deutschümelei und Absperrung gegen alles Fremde, sondern das Gute und Schöne im Vaterland wie in der Fremde ehrend und würdigend, die Uebelstände und Missbräuche, da wie dort rügend und beleuchtend... Unser *Vorwärts* ist kein zerstörendes Vorwärtsstürmer sondern ein ruhiger aber fester oft langsamer aber sicherer Vorschrift zum Ziele. »

(12) Sur Bornstedt. Cf. Grünberg, *Archiv*, t. V, 1915, p. 200-206. F. Hirth, *Zur Geschichte des Pariser Vorwärts*.

Le *Vorwärts*, affirmant son esprit patriotique, dirigeait ses critiques surtout contre l'opposition radicale et avait en particulier vivement désapprouvé le ton et le contenu des *Annales franco-allemandes* (13). Aussi, A. Weil, ami de H. Heine, écrivait-il en mars 1844 au *Telegraphe* de Gutzkow que le *Vorwärts* montrait que même sans la censure un journal pouvait être sot et plat (14).

Cependant pour ne pas déplaire aux réfugiés allemands, le *Vorwärts* dut accentuer sa critique des gouvernements prussien et autrichien. Bornstedt, ne voulant pas se compromettre, partit au début de mai pour l'Angleterre. Il fut remplacé par C. Bernays, collaborateur des *Annales franco-allemandes*, qui publia dans le *Vorwärts* une série d'articles spirituels et mordants sur les princes allemands (15). Avec lui, toute l'équipe des *Annales* devait entrer au *Vorwärts*. Dès le 11 mai, Heine y faisait paraître « L'Empereur de Chine » suivi de « Apaisement, aux princes allemands » (1^{er} juin) et du « Nouvel Alexandre » (16 juin), où il ridiculisait Frédéric Guillaume IV. Le 19 juin, dans une réponse à une critique de la *Deutsche Schnellpost* de New-York, Ruge faisait une apologie de l'humanisme, qui se proposait, disait-il, de libérer l'homme de l'esclavage par une organisation rationnelle du tra-

Lettre de H. Heine à Lewald, 2-4-1838.

Article de Walter vom Berge (pseudonyme de Börnstein) dans les *Jahreszeiten* de Hamburg, 1844, p. 1193 et suiv.

(13) Cf. n° 20, 9 mars, *Deutsch-Französische Jahrbücher* (Börnstein).

N° 28, 6 avril : « Lobgesang an Herrn Heinrich Heine. » En réponse à Heine « Lobgesänge auf den König Ludwig von Baiern ». Parus dans les *Annales*.

(14) Ruge écrivait de même à Fleischer, 20 mai 1844. B. I, p. 354.

« Diese Leute sind ohne Kenntniss und Bildung und schreiben unter Pressfreiheit so dumm wie ihre Brüder in Deutschland unter Zensur. »

(15) Cf. Bernays, *Briefe eines Franzosen über Deutschland*.

F. C. Bernays avait fait des études de droit et se destinait à la magistrature. Devenu journaliste il avait donné au *Journal du soir de Mannheim* un ton si radical, qu'il avait dû quitter l'Allemagne pour se réfugier à Strasbourg, puis à Paris. La première des *Lettres d'un Français sur l'Allemagne*, parut le 8 mai dans le *Vorwärts*.

vail (16). Börnstein l'ayant invité à expliquer son désaccord avec Marx au sujet des Droits de l'Homme qu'il défendait et que celui-ci avait critiqués, Ruge lui fit le 3 juillet une réponse dans laquelle, affirmant une communauté de vues avec Marx, il déclarait que les Droits de l'Homme, après avoir été proclamés par la Révolution et abolis par la Contre-Révolution, avaient trouvé dans l'humanisme leur expression la plus haute (17).

A la fin de ce même mois, Ruge précisait sa conception de l'humanisme dans un article qui avait trait à la réforme sociale entreprise par Frédéric Guillaume IV, à la suite de la révolte des tisserands de Silésie (18). Sous l'effet de la misère, 5.000 tisserands de Silésie, dont les salaires étaient tombés à quelques centimes pour des journées de 14 à 16 heures, s'étaient révoltés, et leur soulèvement avait été réprimé de façon sanglante par la troupe (19). Cependant leur misère avait ému toute la population et le roi venait d'inviter les autorités à créer des associations de bienfaisance pour venir en aide à la classe ouvrière (20).

(16) Cf. *Vorwärts*, n° 49, 19 juin. A. Ruge an die Redaktion der *Deutschen Schnellpost* in New-York. « Durch die Organisation der Arbeit wird die Gesellschaft organisiert aber nicht mehr im Namen des Eigentums sondern im Namen des Menschen. »

(17) Cf. *Vorwärts*, n° 50, 22 juin 1844. H. Börnstein, *Offener Brief an Herrn A. Ruge*. *Vorwärts*, 3 juillet. A. Ruge, *Offene Antwort an Herrn Börnstein*.

« Frankreich hat die Menschenrechte proklamirt und erobert, es hat seine Eroberung verloren und wiedergewonnen, es kämpft in diesem Augenblick für die Realisierung der grossen Prinzipien der Humanität, welche die Revolution in die Welt gebracht. »

(18) Cf. *Vorwärts*, n° 60, 27 juillet. Der König von Preussen und die Sozialreform — Ein Preusse.

(19) Sur la révolte des tisserands, cf. *Vorwärts*.

6 juillet, *Die Weber am Riesengebirge*.

10 juillet, *Die Weber* (H. Heine).

20 juillet, *Negersklaven und freie Sklaven*.

24 juillet, *Arbeiterbewegung in Böhmen*.

31 juillet, *Der Pauperismus in Preussen*.

Par suite de la concurrence des métiers mécaniques la situation des tisserands avait rapidement empiré depuis 1840. Le gain hebdomadaire qui était jusqu'alors d'environ 20 gros, variait de 10 à 5 gros (1 gros = 25 centimes).

(20) L'attention du roi avait été attirée sur le développement du paupérisme parallèle à celui de l'industrie et du commerce. Dès octobre le « *Zentralverein zum*

Ce n'était du reste là qu'un pur geste, car lorsque le comité central de ces associations se constitua, il se heurta à l'opposition du gouvernement qui le suspectait de tendances révolutionnaires.

Répondant à un article de *La Réforme* du 19 juillet, où le décret royal était considéré comme le prélude de grandes réformes sociales, Ruge disait qu'étant donné l'état politique arriéré de l'Allemagne, la révolte des tisserands ne dépassait pas le cadre d'un évènement local et que le décret n'avait pas la portée que ce journal lui attribuait. En faisant appel à la bienfaisance publique, Frédéric Guillaume IV, loin d'obéir à un sentiment de peur, comme le prétendait *La Réforme*, montrait simplement qu'il considérait la misère comme une calamité naturelle, analogue à une famine ou à une inondation et qu'il pensait pouvoir y remédier par les mêmes moyens (21).

De cette analyse, Ruge concluait qu'une révolution sociale était impossible sans une éducation et une organisation politique, seule susceptible de découvrir et de supprimer la cause de la misère, qui résultait à ses yeux de l'isolement de l'individu dans la société (22).

Wohl der arbeitenden Klassen » était créé à Berlin. Son but était le relèvement de la classe ouvrière par l'éducation et par la création de caisses de secours.

(21) Cf. Article de Ruge. *Vorwärts*, 27 juillet 1844. Cf. *Werke*, III, p. 588 (7-14).

« Der König und die deutsche Gesellschaft ist noch nicht bei dem Vorgefühl ihrer Reform angelangt, selbst die schlesischen und die böhmischen Aufstände haben dies Gefühl nicht erzeugt. Es ist unmöglich die partielle Not der Fabrikdistrikte in einem unpolitischen Lande wie Deutschland als eine allgemeine Angelegenheit, geschweige denn als einen Schaden der ganzen Civilisation zur Anschauung zu bringen. Das Ereignis hat für die Deutschen denselben Charakter wie irgend eine lokale Wassers-oder Hungersnot. Deshalb nimmt es der König als einen Verwaltungs, und Mildtätigkeitsmangel. »

(22) Cf. Fin de l'article de Ruge. *Werke*, III, p. 588 (54-55), 589 (1-8).

« Die deutschen Armen sind nicht klüger als die armen Deutschen, d h sie sehen nirgends über ihren Herd, ihre Fabrik, ihren Distrikt hinaus, die ganze Frage ist von der alles durchdringenden politischen Seele bis jetzt noch verlassen. Es werden alle Aufstände in Blut und Unverstand ersticken, die in dieser heillosen Isolierung der Menschen von dem Gemeinwesen und ihrer Gedanken von den sozialen Prinzipien ausbrechen ; erzeugt aber erst die Not den Verstand und entdeckt der politische Verstand der Deutschen die Wurzel der geselligen Not,

Ruge avait signé cet article ainsi qu'un article précédent, où il se moquait assez platement du reste de la famille royale prussienne (23), du pseudonyme de « Un Prussien », ce qui pouvait laisser croire, du moment qu'il était sujet saxon, que Börnstein était Hambourgeois et Bernays natif du Palatinat, que Marx en était l'auteur. Celui-ci déjà indisposé par la réponse de Ruge à Börnstein, où il affirmait une communauté d'idées qui n'existait plus entre eux, décida de répondre à Ruge pour mettre les choses au point et souligner l'opposition irréductible de leurs conceptions.

Cette réplique parut sous le titre de « Notes marginales » dans le *Vorwärts* des 7 et 10 août (24).

Dans la première partie de sa réponse, il réfute l'opinion de Ruge au sujet des mesures prises par le roi pour porter remède au paupérisme.

Ces mesures, dit-il, s'expliquent non par l'état arriéré de l'Allemagne, ou par le peu d'importance qu'on a pu attacher à la révolte des tisserands, mais par la nature même du problème social. Nous voyons en effet qu'en Angleterre, pays cependant très développé au point de vue politique, où la question du paupérisme se pose d'une façon beaucoup plus aiguë qu'en Allemagne, puisque la misère des ouvriers revêt un caractère permanent et général et a engendré des révoltes depuis plus d'un siècle, il y a une méconnaissance tout aussi complète du problème. Les whigs attribuent le paupérisme au protectionnisme, tandis

alsdann werden auch in Deutschland diese Ereignisse « als Symptome einer grossen Umwälzung empfunden werden ». Eine Socialrevolution ohne politische Seele (d. h. ohne die organisierende Einsicht vom Standpunkt des Ganzen aus) ist unmöglich. »

(23) Cf. *Vorwärts*, n° 59, 24 juillet : « Vertheidigung der preussischen Politik von einem Preussen. »

(24) Cf. *Vorwärts*, nos 63 et 64, 7 et 10 août : « Kritische Randglossen zu dem Artikel. Der König von Preussen und die Sozialreform. Von einem Preussen. » Von Karl Marx.

que les torys en voient la cause dans la concurrence industrielle et tous deux n'ont trouvé comme remèdes à la misère que des palliatifs qui ne diffèrent en rien de ceux que préconise le roi de Prusse (25). Pour atténuer le paupérisme, ils ont eu d'abord recours à la bienfaisance, puis, quand il est devenu un danger social, ils ont, par des règlements administratifs, réprimé la pauvreté comme un crime, en instituant des « Maisons de travail », où les chômeurs sont condamnés aux travaux forcés (26). Cette impuissance à remédier efficacement au paupérisme n'est du reste pas spéciale à l'Angleterre. En France, Napoléon n'a réussi qu'à créer en 1808 des dépôts pour les pauvres, bientôt transformés en pénitenciers, et avant lui la Convention n'avait pas obtenu de meilleurs résultats (27).

Cette incapacité tient à ce que l'État, expression et création de la société, ne peut transformer radicalement celle-ci, ce qui serait le cas s'il parvenait à supprimer le paupérisme. De ce fait, le remède proposé par Ruge, l'éducation des enfants pauvres par l'État, s'avère tout aussi utopique que les autres mesures de bienfaisance, car l'État devrait, dans ce cas, se charger également de l'entretien de ces enfants, ce qui équivaldrait à l'abolition du prolétariat (28).

Comme les partis politiques, même radicaux, et l'État ne peuvent attribuer le paupérisme à l'organisation sociale, ils sont naturellement portés à y voir un phénomène naturel dû soit à certains défauts des individus (mauvais vouloir des pauvres — manque de charité des riches), soit à un mauvais fonctionnement accidentel de l'organisme éco-

(25) Cf. *Werke*, III, p. 8 (28-45)-9 (1-5).

(26) Cf. *id.*, p. 11 (41-45). « Was früher aus einem Wohltätigkeits Mangel wurde nun aus einem Wohltätigkeits Überfluss hergeleitet. Endlich wurde das Elend als die Schuld der Elenden betrachtet und als solche an ihnen bestraft. »

(27) Cf. *id.*, p. 12 (29-45) 13 (1-10, 22-35).

(28) Cf. *id.*, p. 13 (11-21).

nomique ou administratif auquel on ne peut remédier (29).

Il en résulte que contrairement aux assertions de Ruge plus un État est fort, plus un pays est développé au point de vue politique, moins il est disposé à lutter contre la misère car cette lutte impliquerait sa destruction (30).

Dans la deuxième partie de son article, Marx critique l'opinion de Ruge sur la révolte des tisserands et le rôle de l'action politique.

Loin d'être un mouvement insignifiant et de portée locale, cette révolte, dit Marx, a été un événement considérable, surtout si l'on tient compte du fait qu'elle s'est produite dans un pays habitué à une obéissance passive, où le gouvernement a pu récemment supprimer la liberté de la presse sans provoquer la moindre résistance de la part de la bourgeoisie (31). Bien qu'elle soit la première qui ait éclaté en Allemagne, cette révolte se distingue des mouvements analogues qui ont eu lieu en Angleterre et en France par son caractère conscient. Les tisserands, en effet, ne se sont pas contentés de briser leurs machines, causes immédiates de leur misère, ils ont aussi détruit les livres, titres de propriété, sapant ainsi le capitalisme à sa base (32).

(29) Cf. *Werke*, III, p. 14 (1-31), en particulier (10-17) : « Der Staat und die Einrichtung der Gesellschaft sind von dem politischen Standpunkte aus nicht zwei verschiedene Dinge. Der Staat ist die Einrichtung der Gesellschaft. Sofern der Staat soziale Misstände zugesteht, sucht er sie entweder in Naturgesetzen, denen keine menschliche Macht gebieten kann, oder in dem Privatleben, das von ihm unabhängig ist, oder in der Zweckwidrigkeit der Administration, die von ihm abhängt. »

(30) Cf. *id.*, p. 15 (30-38).

« Je mächtiger der Staat, je politischer daher ein Land ist, um so weniger ist es geneigt, im Prinzip des Staats, also in der jetzigen Einrichtung der Gesellschaft, deren tätiger, selbstbewusster und offizieller Ausdruck der Staat ist, den Grund der sozialen Gebrechen zu suchen und ihr allgemeines Prinzip zu begreifen. Der politische Verstand ist eben politischer Verstand, weil er innerhalb der Schranken der Politik denkt. Je geschärfter, je lebendiger desto unfähiger ist er zur Auffassung sozialer Gebrechen. »

(31) Cf. *id.*, p. 6 (10-26).

(32) Cf. *id.*, p. 17 (24-43), p. 18 (1-11).

Le degré élevé de développement intellectuel atteint par le prolétariat allemand est du reste attesté, par son représentant le plus caractéristique Weitling, qui dans les *Garanties de l'harmonie et de l'égalité*, dépasse de loin tout ce que la bourgeoisie a écrit lorsqu'elle luttait pour son émancipation (33). On peut en augurer que le prolétariat allemand est appelé à devenir le théoricien du mouvement ouvrier international.

Contrairement à ce que prétend Ruge, ce n'est pas par l'action politique, par le développement de l'esprit politique, que la question sociale sera résolue. L'esprit politique, en effet, naît, comme le montre l'exemple de la bourgeoisie française, de la prospérité économique et son développement, loin de contribuer à éveiller dans le prolétariat la conscience de classe, ne fait qu'obnubiler celle-ci, ainsi que le prouvent les luttes soutenues au début du siècle par le prolétariat français en faveur de la bourgeoisie (34).

Ce n'est que dans et par la détresse que surgit l'instinct de classe, qui pousse à la révolution sociale, seule susceptible d'abolir la misère.

Ruge attribue la misère et la révolte au fait que l'individu est isolé, séparé de la collectivité. Ceci est juste, mais par collectivité il faut entendre non pas, comme il le fait, la collectivité politique, le gouvernement, l'État, mais la collectivité sociale. Cet isolement de l'individu, causé par la mauvaise organisation de la société actuelle, fondée sur l'égoïsme, est plus intolérable et redoutable que l'isolement politique. Sa suppression nécessite une transformation radicale de la société, transformation dont les conséquences sont incomparablement plus importantes

(33) Cf. *Werke*, III, p. 18 (12-30).

(34) Cf. *id.*, p. 20 (10-41).

que celles d'une révolution politique. C'est ce qui explique qu'un mouvement social, une révolte ouvrière même locale et partielle ait des effets plus profonds et une portée plus générale qu'un soulèvement politique (35).

Marx en conclut qu'il est vain de prétendre subordonner, comme le veut Ruge, la réforme sociale à l'action politique, qui n'aboutit qu'à transférer le gouvernement d'un parti à un autre, à changer les hommes qui sont à la tête de l'État, sans modifier le caractère de celui-ci (36). Toute révolution véritable a en réalité un caractère à la fois politique et social ; d'une part, en effet, elle renverse le pouvoir existant et d'autre part elle détruit l'ancienne organisation de la société pour reconstruire celle-ci sur des bases nouvelles (37).

Dans cette controverse, et pour ce qui est du fond même du débat, c'est-à-dire de l'importance que pouvait alors avoir la révolte des tisserands, c'est Ruge qui avait raison. Marx en effet exagérait, en lui prêtant un caractère conscient, la portée de cette révolte, qui n'était en réalité qu'un soulèvement local provoqué par la misère (38). Comme le soulignait Ruge dans une lettre à Fleischer, ce mouvement qui n'avait ni organisation, ni but politique, ne pouvait que retarder l'évolution sociale en rapprochant la bourgeoisie du gouvernement réactionnaire, et il était aussi nécessairement voué à l'échec que l'avait été, avant lui, le premier mouvement libéral, celui de la Burschenschaft (39).

(35) Cf. *Werke*, III, p. 21 (22-40).

(36) Cf. *id.*, p. 22 (1-19).

(37) Cf. *id.*, p. 22 (33-36).

« Jede Revolution löst die alte Gesellschaft auf, insofern ist sie sozial. Jede Revolution stürzt die alte Gewalt ; insofern ist sie politisch. »

(38) Cf. Mehring, *Nachlass*, II, p. 29.

(39) Cf. Lettre de Ruge à Fleischer, 9 juillet 1844. (I, p. 359.)

« Aufstände wie die schlesischen befestigen nur das alte Philisterregiment und schieben eine allgemeine Bewegung bis zum jüngsten Tage der Eroberung. Ich

* * *

La raison en était que pendant cette période Marx travaillait à deux grands ouvrages, qui absorbèrent tout son temps jusqu'à son départ de Paris : le premier, resté à l'état de manuscrit, fut rédigé entre mars et septembre et avait trait à l'économie politique et à la philosophie, le second était la *Sainte Famille*, écrite en collaboration avec Fr. Engels.

Après les articles des *Annales franco-allemandes*, où il avait posé en principe que la société devait reprendre en elle son essence aliénée dans l'État, il lui fallait montrer de façon plus précise pourquoi cette aliénation s'était produite et comment elle devait être supprimée. Il était ainsi amené à étudier de près l'organisation sociale et l'économie politique, dont il avait déjà reconnu qu'elle constituait l'anatomie de la société.

Dans la préface du deuxième volume du *Capital*, Engels dit que Marx commença à étudier les grands économistes anglais et français en été 1844 ; en réalité comme l'attestent les extraits de ses lectures et l'utilisation qu'il en fit alors, il se mit à cette étude dès le printemps. Il ne se livrait pas à ces lectures, aussi approfondies que vastes (41), qui englobaient toute l'économie politique depuis Boiguillebert et A. Smith jusqu'à J. B. Say et F. List, d'une façon désintéressée, mais y cherchait *a priori* une confirmation de sa doctrine. Aussi prenait-il de prime abord position contre l'économie classique, s'inspirant en cela des critiques que venaient d'en faire Engels et Hess.

Dans son article des *Annales franco-allemandes* « Esquisse d'une critique de l'économie politique » dont Marx

(41) Cf. *Werke*, III, p. 412-583.

fit une analyse très précise (42), Engels, critiquant tous les systèmes économiques qui reposent sur la propriété privée, aussi bien le système protectionniste que le système libre échangiste, avait montré que dans ces systèmes la production et les échanges sont essentiellement régis par la concurrence, qui a pour effet, d'une part, de vicier toutes les catégories économiques, commerce, valeur, prix, et d'autre part, de séparer le capital du travail, le producteur du fruit de son activité et de réduire en fin de compte tous les hommes à une égale servitude.

En fondant le commerce sur le gain, la concurrence fait de lui un vol légal, puisque la valeur ne correspond pas au prix. Sous le régime de la concurrence, la valeur en effet, au lieu de régler le prix, est déterminée par lui et le prix lui-même est fixé par l'action réciproque de la concurrence et des frais de production.

Ceux-ci comprennent non seulement la rémunération du travail mais aussi celle du capital, qui n'est en réalité que du travail accumulé. En prenant la forme d'intérêt et de profit, le capital s'oppose au travail et prive le travailleur du fruit de son activité. Celui-ci, ne perçoit qu'un salaire dont le montant est fixé par la concurrence, qui fait de l'homme une marchandise soumise comme toute marchandise à la loi de l'offre et de la demande. Si la concurrence frappe le plus durement l'ouvrier, elle n'épargne pas les capitalistes, qu'elle dresse les uns contre les autres. Les crises, qui éliminent les plus faibles, provoquent une concentration des richesses et aussi la disparition progressive des classes moyennes, qui ne laissera finalement face à face que millionnaires et prolétaires.

(42) Cf. *Werke*, III, p. 437.

• Dans une première analyse de cet article (cf. chap. IV, p. 297-298), j'ai exposé comment Engels complétait la conception révolutionnaire de Marx en montrant comment la révolution naît du développement même du régime capitaliste. »

L'activité économique et l'organisation sociale ne deviendront humaines que par la suppression de la propriété privée et de la concurrence et par l'établissement d'un mode de production fondé non sur l'activité individuelle et égoïste, mais sur l'activité collective : ce sera l'œuvre du communisme.

Tandis qu'Engels critiquant ainsi l'ensemble du système économique fondé sur la propriété privée et la concurrence, étudiait, dans les différentes formes que revêt la propriété privée : commerce, prix, capital, salaire, les effets de celle-ci, Hess montrait dans un article sur « L'essence de l'argent », destiné primitivement aux *Annales franco-allemandes* et qui parut en 1845 dans les *Annales Rhénanes*, comment la propriété privée se constitue par l'aliénation du travail humain et de la personne humaine dans l'argent (43). La société actuelle, fondée sur l'égoïsme, qui crée la propriété privée et la concurrence, détruit la vraie nature

(43) Cf. Zlocisti, *M. Hess Sozialistische Aufsätze*. Berlin, 1921, p. 156-187.

« Über das Geldwesen. » Aus H. Püttmann, *Rheinische Jahrbücher zur Gesellschaftlichen Reform*. B. I., 1845, p. 1-34.

Cf. *Die Gesellschaft Internationale Revue für Sozialismus und Politik*, hg von Hilferding. Jahrgang VIII, 1931, t. I.

J. P. Mayer, *Dottore Graziano oder Doktor A. Ruge in Paris*, p. 178. Note extraite d'un manuscrit inédit de Hess ayant trait à ses démêlés avec Ruge au sujet des *Annales Franco-Allemandes*.

« Als die *Deutsch-Französische Jahrbücher* in Paris gegründet wurden, liess ich mir von Froebel und Graziano (Ruge) den Unternehmern dieser Zeitschrift für bereits gelieferte Arbeiten, so wie für solche, die ich für diese Zeitschrift noch unter Händen und fast vollendet hatte einen Geldvorschuss geben. Unter diesen befand sich auch eine Abhandlung über das Geldwesen, welche ich schon grösstenteils der Redaktion der *Deutsch-Französische Jahrbücher* abgeliefert hatte und die nur deshalb erst 1 1/2 Jahre später in Puttmanns *Rheinische Jahrbüchern* erschien, weil Grazianos Jahrbücher kurz nach ihrer Gründung wieder aufhörten... Die besten Schriften, die in neuester Zeit über das Geldwesen erschienen sind, haben die von uns aufgestellten Ansichten adoptiert, dass nämlich das Geld in der praktischen Welt dasselbe sei was der Gott in der theoretischen ist, die jenseitige im Metallgeld « katholisch » verkörperte, im Papiergeld wieder « protestantisch » verflüchtigte Idee des sozialen Wertes — dass es mit anderen Worten nichts weiter als das Gespenst der unorganisierten darum unserem eignen vernünftigen Willen entrückten und uns eben deshalb beherrschenden gegenwärtigen Produktionsweise der menschlichen Gesellschaft ist. »

de l'homme, sa nature sociale. Par un renversement de l'ordre naturel des choses l'individu constitue une fin en soi et la société n'est qu'un moyen dont il se sert pour réaliser ses desseins. Ce renversement dont la religion, où l'homme aliénant son essence en Dieu fait de celui-ci l'instrument de son Moi égoïste, est l'expression théorique, trouve son application pratique dans l'argent, qui est constitué par l'aliénation du travail humain, devenu une puissance étrangère, extérieure à l'homme (44).

L'argent constitue dans le monde présent la seule valeur, il asservit tous les hommes, qu'il oblige à se vendre pour l'acquérir et qui n'ont ainsi de valeur que dans la mesure où ils se vendent (45). Cela explique la servitude générale de tous les hommes, aussi bien exploiters qu'exploités qui sont tous soumis au pouvoir de l'argent (46).

Pour abolir cette servitude il faut chasser l'égoïsme et le remplacer par l'esprit collectif, par l'amour de l'humanité.

Ce sera l'œuvre du communisme qui, né de la grande

(44) Cf. Zlocisti, M. Hess. *Sozialistische Aufsätze*, p. 166 : « Das Individuum welches nicht durch sich für die Gattung, sondern durch die Gattung für sich allein leben möchte, muss sich auch praktisch eine verkehrte Welt schaffen. In unserer Krämerwelt ist daher praktisch, wie im christlichen theoretisch das Individuum Zweck, die Gattung nur Mittel des Lebens. Das Gattungsleben bestätigt sich hier ebenfalls nicht im Individuum und mittelst desselben ; es ist auch hier wie im Himmel ausserhalb der Individuen gesetzt und zum Mittel derselben herabgewürdigt : es ist hier das Geld. Was der Gott fürs theoretische Leben, das ist das Geld fürs praktische Leben der verkehrten Welt ; das entäusserte Vermögen der Menschen, ihre verschachtelte Lebenstätigkeit. Das Geld ist der in Zahlen ausgedrückte menschliche Wert, es ist der Stempel unserer Sklaverei, das unauslöschliche Brandmal unserer Knechtschaft. »

(45) Cf. *id.*, p. 167-168 : « Das Geld ist das Produkt der gegenseitig entfremdeten Menschen, der entäusserte Mensch... Geld ist, was da geltet für menschliche Produktionskraft, für wirkliche Lebenstätigkeit des menschlichen Wesens... Was nicht verkauft, was nicht vertauscht werden kann, hat keinen Wert. Sofern die Menschen nicht mehr verkauft werden können, sind sie auch keinen Pfennig wert — wohl aber, sofern sie sich selbst verkaufen oder verdingen. »

(46) Cf. *id.*, p. 177 : « Bei uns ist die Sklaverei keine einseitige mehr ; sie ist gegenseitig ; ich mache nicht nur dich, du machst auch mich zum Sklaven, und nicht indem wir uns unmittelbar unsere Freiheit einander rauben, — das wäre nicht möglich — sondern indem wir uns gegenseitig die Mittel zur Freiheit, zum Leben entziehen »

Cf. *id.*, p. 179.

détresse matérielle et morale de l'humanité, créera un ordre nouveau (47).

C'est de ces critiques d'Engels et de Hess que Marx s'inspire dans son manuscrit *Economie politique et philosophie* (48).

Dans cet ouvrage, qui constitue la suite logique de l'*Introduction à la Critique de la philosophie du Droit* et de *La Question juive*, Marx étudie le droit, la morale, l'État non plus dans leurs rapports avec la société, mais dans leurs relations avec le fondement de celle-ci, avec l'organisation économique et s'attache à montrer que l'économie politique donne la clef de tous les problèmes moraux, politiques et sociaux.

A la base de ce travail, il y a une critique de la philosophie hégélienne et d'une manière générale de toute idéologie qui tend, en intégrant la réalité dans la pensée, à faire dériver l'évolution de l'humanité, du développement de l'esprit (49).

Le grand mérite de Hegel est d'avoir montré que tout développement a un caractère dialectique, s'opère par une aliénation, et une réintégration de ce qui a été aliéné et aboutit à une synthèse des contraires. C'est ainsi que l'Idée se réalise en extériorisant, en aliénant son propre

(47) Cf. Zlocisti, *M. Hess. Sozialistische Aufsätze*, p. 181-182.

(48) Cf. *Werke*, III, p. 29-172. « Ökonomisch-Philosophische Manuscripte aus dem Jahre 1844. »

(49) Cet ouvrage étant resté à l'état de manuscrit et même de brouillon, nous ne suivons pas dans son analyse l'ordre de succession des chapitres, mais leur ordre logique.

Cf. *Werke*, III, p. 150-172. « Kritik der Hegelschen Dialektik und der Philosophie überhaupt. »

Dans cette critique Marx procède de la même manière que dans sa *Critique de la Philosophie du Droit*. Étudiant la vie sociale et son évolution il montre qu'elle n'a pas un caractère spirituel et n'est pas déterminée par l'Esprit considéré en soi, mais qu'elle a au contraire un caractère concret, matériel, que les conditions économiques y jouent un rôle essentiel et, à l'évolution sociale ainsi conçue, il adapte les concepts de Hegel et sa dialectique.

contenu, dont la reprise, la réintégration progressive en elle-même lui donne conscience de ce qui constitue sa substance (50). Par cette analyse du développement de l'Idée, qui représente l'évolution humaine, Hegel a bien établi que l'homme est le produit de son travail, et que celui-ci est constitué par une aliénation de sa propre substance dans un objet qui lui apparaît comme quelque chose d'extérieur, d'étranger et qu'il s'assimile ensuite en le concevant comme l'expression de son activité, de son Moi.

Mais chez Hegel, et c'est là son défaut capital aux yeux de Marx, le mouvement, l'activité, le travail étant conçus comme développement de la conscience de soi, de l'Idée et non comme activité concrète, réelle, sensible de l'homme, il n'y a pas de développement véritable et l'activité a un caractère purement formel (51).

L'idée seule ayant une réalité, l'homme devient essentiellement Conscience de soi et le produit de son activité, l'aliénation de la Conscience dans l'objet et la réintégra-

(50) Cf. *Werke*, III, p. 156 (29-44).

« Das Grosse an der Hegelschen Phenomenologie und ihrem Endresultate — der Dialektik der Negativität als dem bewegenden und erzeugenden Prinzip — ist also einmal, dass Hegel die Selbsterzeugung des Menschen als einen Prozess fasst, die Vergegenständlichung als Entgegenständlichung als Entäusserung und als Aufhebung dieser Entäusserung ; dass er also das Wesen der Arbeit fasst und den gegenständlichen Menschen, wahren, weil wirklichen Menschen, als Resultat seiner eignen Arbeit begreift. Das wirkliche, tätige Verhalten des Menschen zu sich als Gattungswesen oder die Betätigung seiner als eines wirklichen Gattungswesens, d. h. als menschlichen Wesens, ist nur möglich dadurch, dass er wirklich alle seine Gattungskräfte — was wieder nur durch das Gesamtwirken der Menschen möglich ist, nur als Resultat der Geschichte — heraus schafft, sich zu ihnen als Gegenständen verhält, was zunächst wieder nur in der Form der Entfremdung möglich ist. »

P. 157 (7-17) : « Hegel steht auf dem Standpunkt der modernen Nationalökonomie. Er erfasst die Arbeit als das Wesen, als das sich bewährende Wesen des Menschen ; er sieht nur die positive Seite der Arbeit, nicht ihre negative. Die Arbeit ist das Fürsichwerden des Menschen innerhalb der Entäusserung oder als entäusselter Mensch. Die Arbeit, welche Hegel allein kennt und anerkennt, ist die abstrakt geistige. Was also überhaupt das Wesen der Philosophie bildet, die Entäusserung des sich wissenden oder die sich denkende entäusserte Wissenschaft, dies erfasst Hegel als ihr Wesen. »

(51) Cf. *Werke*, III, p. 154-155-156.

tion en elle de celui-ci, reste abstrait. Il y a bien opposition entre le sujet et l'objet mais à l'intérieur même de la conscience, dont ils représentent deux aspects différents, et tout l'effort de Hegel tend à supprimer l'objet en soi, en montrant qu'il se confond avec la conscience, dont il n'est que l'extériorisation, l'aliénation (52).

Du fait que la dialectique de l'Idée qui extériorise et reprend ainsi sa substance, constitue seule la véritable vie, il résulte que l'activité de l'homme est purement spirituelle et se résume dans le savoir. La nature du savoir, qui a conscience que son objet n'a pas de réalité en soi et n'est que l'aliénation de lui-même, explique les illusions et les faiblesses de la spéculation (53).

La conscience, la pensée, se retrouvant dans son aliénation prétend constituer toute la réalité. Elle est de ce fait moins choquée par son aliénation dans un objet que par l'objet lui-même. De là vient que dans la réintégration elle vise moins à supprimer l'aliénation, qui n'existe pas en réalité, que l'objet (54). Au lieu de réaliser la

(52) Cf. *Werke*, III, 157 (28-42). « Die Hauptsache ist, dass der Gegenstand des Bewusstseins nichts anderes als das Selbstbewusstsein oder, dass der Gegenstand nur das vergegenständlichte Bewusstsein, das Selbstbewusstsein als Gegenstand ist. (Setzen des Menschen = Selbstbewusstsein).

« Es gilt daher den Gegenstand des Bewusstseins zu überwinden. Die Gegenständlichkeit als solche gilt für ein entfremdetes, dem menschlichen Wesen, dem Selbstbewusstsein nicht entsprechendes Verhältnis des Menschen. Die Wiederaneignung des als fremd, unter der Bestimmung der Entfremdung erzeugten gegenständlichen Wesens des Menschen, hat also nicht nur die Bedeutung die Entfremdung, sondern die Gegenständlichkeit aufzuheben, d. h. also der Mensch gilt als ein nicht gegenständliches, spiritualistisches Wesen. »

Cf. *id.*, p. 158 (1-33).

(53) Cf. *id.*, p. 163 (9-31) : « Die Art wie das Bewusstsein ist und wie etwas für es ist, ist das Wissen. Das Wissen ist sein einziger Akt. Etwas wird daher für dasselbe, insofern er dies Etwas weiss. Wissen ist sein einziges gegenständliches Verhalten. Es weiss nun die Nichtigkeit des Gegenstandes, d. h., das Nichtunterschiedensein des Gegenstands von ihm, das Nichtsein des Gegenstandes für es — dadurch dass es den Gegenstand als seine Selbstentäusserung weiss... das Wissen weiss, dass es indem es sich zu einem Gegenstand verhält nur ausser sich ist, sich entäussert ; dass es selbst sich nur als Gegenstand erscheint, oder dass, das, was ihm als Gegenstand erscheint, nur es selbst ist. »

(54) Cf. *id.*, p. 162 (33-43) : « Die Aneignung des entfremdeten gegenständlichen Wesens oder die Aufhebung der Gegenständlichkeit unter der Bestimmung

synthèse de la pensée et de l'être, elle n'aboutit ainsi qu'à la négation de la réalité objective qu'elle réintègre en elle (55). Comme elle constitue de prime abord toute la réalité, la Conscience, l'Idée n'est pas susceptible de se développer et se retrouve à la fin de son évolution, qui revêt la forme d'invololution, telle qu'elle était en soi (56).

L'Idée, isolée du monde, reste vide et la Nature, perdant tout caractère concret en tant qu'extériorisation de l'Idée, est réduite à une pure apparence (57).

Cette doctrine a été critiquée de deux points de vue différents par B. Bauer et Feuerbach.

En détruisant la synthèse que Hegel s'était efforcé d'établir entre la pensée et l'être et en ramenant l'évolution de l'Idée concrète au développement de la Conscience, du Moi, Bauer n'a fait qu'aggraver par un retour à la philosophie de Fichte, le caractère idéaliste de la doctrine hégélienne (58).

Feuerbach au contraire a dépassé cette philosophie en montrant qu'elle n'est qu'une forme rationnelle de la religion, en opposant à la réalité hégélienne qui, en tant qu'aliénation de l'idée, n'a pas de caractère propre, le réel, le concret qui a sa raison d'être en lui-même, et en faisant enfin de l'activité sociale l'objet du travail humain (59).

Il faut, dit Marx, s'inspirer de l'humanisme de Feuerbach et, par un renversement du système de Hegel, considérer l'activité humaine, le travail, non comme l'activité de l'esprit, détachée de la vie réelle et sensible, mais

der Entfremdung... hat für Hegel zugleich oder sogar hauptsächlich die Bedeutung, die Gegenständlichkeit aufzuheben, weil nicht der bestimmte Charakter des Gegenstandes, sondern sein gegenständlicher Charakter für das Bewusstsein das Anstößige in der Entfremdung ist. »

(55) Cf. *Werke*, III, p. 164 (32-38).

(56) Cf. *id.*, p. 168 (1-10).

(57) Cf. *id.*, p. 170. (17-42), 171, 172 (1-32).

(58) Cf. *id.*, p. 150, 151 (6-36).

(59) Cf. *id.*, p. 151 (38-42) 152.

comme le produit de l'homme qui extériorise ses forces, son moi dans les objets qu'il crée.

Le problème apparemment insoluble de l'antinomie entre la pensée et l'être, le sujet et l'objet trouve alors sa solution. L'homme étant intégré dans la nature, son activité a en effet nécessairement un caractère concret et le sujet au lieu d'être comme chez Hegel activité pure, de se réduire à l'acte même de se poser, est constitué par la subjectivité des forces humaines, dont l'action a, par son résultat, un caractère objectif. De ce fait, il n'y a plus opposition entre le sujet et l'objet, entre l'homme et la nature, mais interpénétration et interdépendance, l'homme devenant un produit de la nature et la nature un produit de l'homme.

L'adaptation de la nature aux besoins de l'homme constitue l'histoire de l'humanité. L'activité humaine est d'abord instinctive, comme celle de l'animal ; les objets de son activité existent alors en dehors et indépendamment de lui-même, tout en étant cependant nécessairement liés à son être, car ils servent à satisfaire ses besoins (60). Mais l'homme n'est pas seulement un être naturel, c'est un être naturel humain, qui, au lieu d'accepter, comme l'animal, la nature telle qu'elle se présente à lui, s'efforce à la fois de s'adapter à elle et de l'adapter à lui (61).

C'est cette double adaptation qui constitue l'objet du travail, de l'activité humaine, de la *praxis*, comme dit Marx, qui en décalque pour ainsi dire le caractère et le mode sur celui du savoir dans la doctrine hégélienne.

Le savoir est à la fois objet et sujet. C'est d'une part un objet, ce qui est su, mais cet objet, qui en tant qu'objet a un caractère extérieur, se confond d'autre part avec le sujet, avec le savoir lui-même, dont il n'est que l'exté-

(60) Cf. *Werke*, III, p. 160 (20-45) 161 (1-20).

(61) Cf. *id.*, 162 (1-15).

riorisation, l'aliénation. Dans cette aliénation, le savoir a en effet conscience que son objet fait partie intégrante de lui-même et le supprime ainsi en tant qu'objet (62).

Comme le savoir, le travail est constitué par une aliénation du sujet, mais cette aliénation au lieu de rester limitée au domaine de l'esprit, d'être sans objet réel, a au contraire pour effet de créer des objets extérieurs, étrangers à l'homme. Après avoir extériorisé sa propre substance, sa propre nature, il faut que, par le jeu de la dialectique, l'homme reprenne en lui son essence ainsi aliénée.

A la différence de ce qui se passe chez Hegel, cette reprise a pour but de supprimer non l'objet en tant que tel, mais l'aliénation c'est-à-dire le fait que l'homme considère le produit de son travail comme étranger à lui (63).

On voit dès lors comment en s'inspirant à la fois de la dialectique hégélienne et de la doctrine de Feuerbach, Marx va établir sa conception du matérialisme historique et sa doctrine communiste.

Dans l'organisation sociale actuelle, le travail trouve son expression dans la propriété privée, qui, séparant l'activité du sujet de son objet, constitue une aliénation de la vie humaine : famille, État, droit, morale ne sont que des expressions particulières de ce mode de travail et de production dans lequel l'homme aliène son essence, sa substance. Il se fait dans le travail une aliénation analogue à celle qui se produit dans la religion et la solution du problème théorique, posé par Feuerbach. le retour de l'homme à sa véritable nature, devient ainsi une tâche de l'activité pratique, de la « Praxis ». De là, le passage nécessaire de la critique de la philosophie spéculative, qui représentait la forme dernière de l'aliénation spirituelle

(62) Cf. *Werke*, III, p. 163 (9-29).

(63) Cf. *Id.*, p. 157 (13-42).

de l'essence humaine, à la critique de l'économie politique, fondée sur la propriété privée, expression de l'aliénation réelle, matérielle de l'homme.

Dans cette critique de l'économie politique, Marx s'inspire à la fois d'Engels, qui avait fait du point de vue communiste une analyse des différentes catégories économiques et montré comment le régime capitaliste devait nécessairement aboutir, sous l'effet de la concurrence, à une organisation collective de la production — et de Hess qui, par une première analyse du mécanisme de l'aliénation sous le régime de la propriété privée, avait établi que l'argent, analogue en cela à Dieu, constituait une extériorisation de la substance de l'homme et s'opposait à lui comme une puissance étrangère. Le mérite des économistes modernes et d'A. Smith en particulier est, dit Marx, d'avoir fait du travail le principe de l'économie politique, en montrant que la propriété, la richesse, qui pour les mercantilistes se résumait dans la possession de l'or, est le produit de l'activité humaine, de l'industrie (64). L'école physiocratique de Quesnay marque la transition entre le système mercantiliste et celui d'A. Smith, car elle fait non plus de l'or, mais de la terre ou plutôt du travail de la terre, de l'agriculture, le seul travail productif, la seule richesse. Le travail est encore lié à un élément extérieur, à une matière, et son produit dépend plus de la nature que de l'homme ; néanmoins cette doctrine marque un progrès essentiel vers la suppression du fétichisme, c'est-à-dire de la croyance à l'existence objective de la richesse (65). Partant de là, il suffit en effet de montrer que le travail de l'agriculture n'est pas essentiellement différent du travail de l'industrie pour arriver à la notion que la richesse

(64) Cf. *Werke*, III, p. 107.

(65) Cf. *id.*, p. 108-109.

n'est pas le produit d'un travail particulier, lié à un élément extérieur, mais du travail considéré en soi (66).

Le défaut des économistes est d'avoir assimilé le travail à la propriété privée et considéré le régime de celle-ci comme le régime normal. Si, en effet, dans le régime de production collective, qui traduit l'activité de l'espèce tout entière, l'homme travaillant librement, consciemment, fait de la nature son œuvre et s'intègre dans celle-ci (67), il n'en est pas de même sous le régime de la propriété privée, où le travail se concrétise et se fixe dans un objet indépendant du producteur et constitue ainsi une aliénation du travailleur, qui se dépouille en lui de sa substance.

Il se passe pour le travail aliéné ce qui se produit pour la religion ; s'extériorisant dans un objet indépendant de lui, l'homme s'affaiblit dans la mesure même où il produit, et considère sa propre activité comme une activité étrangère. Le travail séparé de l'essence de l'homme, de la vie collective, devient un instrument servant à satisfaire des besoins individuels, des fins égoïstes et, après avoir privé l'homme de sa substance, de son produit, il l'asservit à celui-ci (68).

(66) Cf. *Werke*, III, p. 110 (33-38) : « Aller Reichtum ist zum industriellen Reichtum, zum Reichtum der Arbeit geworden, und die Industrie ist die vollendete Arbeit, wie das Fabrikwesen, das ausgebildete Wesen der Industrie, d. h. der Arbeit ist und das industrielle Kapital die vollendete objektive Gestalt des Privateigentums ist.

(67) Cf. *id.*, p. 88 (42-44) 89 (1-7).

(68) Cf. *id.*, p. 82 (30-35), 83, 84, 85, 86, 87, 88 (1-8).

Cf. p. 82 (30-35), 83 (1-2—29-41), 84 (1-2).

« Der Arbeiter wird um so ärmer je mehr Reichtum er produziert, je mehr seine Produktion an Macht und Umfang zunimmt. Der Arbeiter wird eine um so wohlfeilere Ware, je mehr Waren er schafft. Mit der Verwertung der Sachwelt nimmt die Entwertung der Menschenwelt in direktem Verhältnis zu. Die Arbeit produziert nicht nur Waren ; sie produziert sich selbst und den Arbeiter als eine Ware, und zwar in dem Verhältnis, in welchem sie überhaupt Waren produziert...

« Je mehr der Arbeiter sich ausarbeitet, um so mächtiger wird die fremde gegenständliche Welt, die er sich gegenüber schafft, um so ärmer wird er selbst, seine innere Welt, um so weniger gehört sie ihm zu eigen. Es ist ebenso in der Religion. Je mehr der Mensch in Gott setzt, je weniger behält er in sich selbst.

Et de fait la propriété privée, qui est tout d'abord le résultat du travail aliéné, devient le fondement d'un régime qui oblige les hommes à aliéner leur activité, leur travail, qui les rend étrangers les uns aux autres et les divise en deux grandes classes : salariés et capitalistes (69).

Sous le régime du travail aliéné, de la propriété privée, l'ouvrier qui crée le capital, est de son côté produit par celui-ci, de la même manière, dans les mêmes conditions que les marchandises, et il est de ce fait soumis aux mêmes lois qui régissent celles-ci (70). Considéré, en effet, non pas en tant qu'homme, mais en tant que producteur, l'ouvrier a exactement la valeur d'un instrument de production, son entretien est assimilé à celui d'un moyen de production et son salaire représente, de ce fait, la rémunération nécessaire pour assurer sa subsistance et celle de sa famille.

Comme l'ouvrier ne dispose que de sa force de travail pour vivre, sa situation est toujours mauvaise, car il se déprécie et se diminue dans la mesure même où il produit et il accroit par contre la puissance du capital (71). Qu'il y ait prospérité ou crise, le résultat final pour lui est la misère, qui l'oblige à se vendre, à aliéner sa liberté et son travail et à se ravalier au rang de machine, au profit du capitaliste.

Le capital est du travail accumulé qui permet d'acheter à la fois le travail et le produit du travail. Le gain qu'il

Der Arbeiter legt sein Leben in den Gegenstand ; aber nun gehört es nicht mehr ihm sondern dem Gegenstand. Je grösser also diese Tätigkeit, um so gegenstandsloser ist der Arbeiter. Was das Produkt seiner Arbeit ist, ist er nicht. Je grösser also dies Produkt, je weniger ist er selbst. Die Entäusserung des Arbeiters in seinem Produkt hat die Bedeutung, nicht nur, dass seine Arbeit zu einem Gegenstand, zu einer äusseren Existenz wird, sondern dass sie ausser ihm, unabhängig, fremd von ihm existiert und eine selbständige Macht ihm gegenüber wird, dass das Leben, was er dem Gegenstand verliehen hat, ihm feindlich und fremd gegenübertritt. *

(69) Cf. *Werke*, III, p. 90 (5-42), 91 (1-23). Résumé, p. 91-94.

(70) Cf. *id.*, p. 39 (24-31).

(71) Cf. *id.*, p. 42 (10-42), 43 (1-10).

procure, le profit, se distingue du salaire en ce qu'il n'est pas nécessairement le fruit du travail. C'est le profit seul, joint à la sécurité, qui règle l'emploi des capitaux et par conséquent la production, sans qu'il soit tenu compte de l'utilité sociale. Comme le salaire, le profit est soumis à la loi de la concurrence qui a pour effet d'augmenter la concentration des capitaux et d'éliminer les petits capitalistes (72).

La rente est moins encore que le profit, le fruit du travail de celui qui la perçoit. Elle tient en effet à la qualité plus ou moins bonne du sol, et son taux est fixé par la concurrence entre le fermier et le propriétaire. Cette concurrence entraîne par répercussion une diminution des salaires des ouvriers agricoles et de ce fait aussi bien la rente que le profit tendent à abaisser les conditions de vie des travailleurs (73).

La différence entre le profit et la rente s'atténue à mesure que la possession de la terre perd le caractère individuel, personnel, qu'elle avait dans l'organisation féodale. La terre devenant une marchandise comme une autre, l'agriculture se transforme progressivement en industrie et l'antagonisme entre le propriétaire foncier et le capitaliste disparaît à mesure que la propriété foncière subit l'emprise du capital qui a d'abord ruiné sa puissance par le système libre-échangiste (74).

Sous le régime du travail aliéné, de la propriété privée, l'homme dépendant des choses qu'il crée, tombe sous la domination de l'argent, dans lequel elles s'incarnent et qui sert à satisfaire ses besoins. L'argent, intermédiaire nécessaire entre le besoin et son objet, entre la vie et le moyen de vivre, a le pouvoir maléfique de s'approprier les choses

(72) Cf. *Werke*, III, p. 52-66

(73) Cf. *id.*, p. 67-80.

(74) Cf. *id.*, p. 75 (25-41), 76, 77 (1-28), 100 (17-42), 101 (1-6).

et de les aliéner, et de conférer cette puissance à celui qui le possède (75). De là vient cette cupidité, cette soif de l'argent qui détermine l'infâme exploitation de l'homme par l'homme, et qui oblige l'homme à restreindre de plus en plus ses besoins, qu'il n'a pas les moyens de satisfaire (76). Cela explique l'éloge que l'économie politique fait de l'ascétisme et de l'épargne, particulièrement en matière de procréation, où elle prêche l'abstinence comme une vertu (77).

Ce régime qui dégrade ainsi les hommes et les oppose les uns aux autres est destiné à périr.

D'une part en effet la loi qui le régit, la concurrence engendre l'anarchie économique et les crises, dont la conséquence est d'aggraver, par l'élimination des concurrents les plus faibles, l'antagonisme des classes et de hâter la révolution sociale.

Celle-ci est également amenée par la contradiction entre le travail et le capital. Le travail est à l'origine l'expression subjective de la propriété, mais il s'oppose à celle-ci dès qu'elle prend la forme de capital. Celui-ci, en effet, sépare le travail de son produit, l'exclut de la propriété, tandis que lui-même se détache du travail, qui l'a constitué ; il en résulte ainsi une opposition, une contradiction qui ne peut être résolue que par la suppression de la propriété privée.

On a tenté de remédier aux défauts du régime de la propriété privée par des réformes partielles visant à améliorer soit l'organisation du travail, soit les conditions du salariat (78). Mais ces réformes sont inopérantes, car elles laissent subsister le travail aliéné, qui ne peut

(75), Cf. *Werke*, III, p. 147-149.

(76) Cf. *id.*, p. 127-129 (1-16).

(77) Cf. *id.*, p. 129 (17-41) 133 (13).

(78) Cf. *id.*, p. 111 (16-30).

être supprimé que par l'abolition radicale de la propriété privée. Cette abolition sera l'œuvre du communisme qui, en émancipant le prolétariat, émancipera l'humanité tout entière.

Le communisme a voulu d'abord généraliser par le partage, la propriété privée, mais cela ne la supprime pas et ne libère pas l'homme de la domination des choses. Le vice inhérent à ce communisme primitif apparaît dans la communauté des femmes, qu'il veut instituer et qui réduit celles-ci à l'esclavage ; c'est en effet, au contraire, le degré de libération de la femme, qui marque la mesure dans laquelle l'homme, se déprenant de l'égoïsme, est devenu un être social (79).

Le communisme a adopté ensuite la thèse de la suppression de la propriété privée, mais a cherché, comme Cabet par exemple, à justifier cette thèse en s'appuyant sur certaines formes du passé (80). Ce qui constitue en réalité sa justification, c'est le devenir même de la propriété privée, dont l'abolition se fera par un processus dialectique inverse de celui qui l'a établi (81).

Par l'abolition de la propriété privée et la suppression de toute aliénation, le communisme marquera le retour de l'homme à la vie humaine ; comme l'aliénation se produit à la fois dans le domaine de la conscience et dans celui de la vie concrète, l'émancipation économique et sociale, le communisme aura comme corollaire nécessaire l'émancipation religieuse, l'athéisme (82).

Le communisme enfin supprimera l'opposition entre l'homme et la nature, entre l'individu et la société, en les intégrant l'un dans l'autre. Dans la société communiste,

(79) Cf. *Werke*, III, III (30-37) 113 (38).

(80) Cf. *id.*, p. 114 (22-35).

(81) Cf. *id.*, p. 114 (36-38).

(82) Cf. *id.*, p. 115 (9-26).

il se produit en effet une union intime de la nature et de l'homme dans le travail où l'homme n'est plus séparé de l'objet de son activité. D'autre part, au lieu d'obéir à des penchants individualistes et égoïstes, l'homme tend à donner à son activité intellectuelle et matérielle un caractère altruiste et social (83).

De cet ouvrage fait de critiques juxtaposées plutôt que coordonnées (84), dans lequel Marx s'efforçait d'appliquer la doctrine de Feuerbach à l'économie politique et de définir les différentes catégories de celle-ci en partant du principe général de la propriété privée, se dégagent déjà les traits essentiels de sa doctrine.

Le phénomène d'aliénation, dénoncé par Feuerbach dans la religion, est un phénomène général, qui caractérise la vie moderne. L'aliénation de l'essence de l'humanité en Dieu n'est que le reflet spirituel de l'aliénation effective qui se produit dans l'activité matérielle, dans le travail. Celle-ci aboutit au régime de la propriété privée, au règne de la concurrence, à la domination de l'argent, à l'exploitation de l'homme par l'homme, au triomphe de l'égoïsme, et le résultat de ce régime est l'opposition entre l'homme et la nature, l'isolement de l'individu dans la société.

La suppression de cette aliénation ne peut être que l'œuvre de l'activité réelle, pratique de l'homme et non pas simplement de sa pensée ; pour reprendre en lui son essence, sa vie même qu'il a aliénées dans le travail et dans le produit de celui-ci, il faut qu'il transforme les condi-

(83) Cf. *Werke*, III, p. 116-117.

(84) On peut appliquer à ce livre et aussi à *La Sainte Famille* le jugement que Ruge portait alors sur l'activité intellectuelle de Marx. Cf. Lettre à Marx Dunker. Paris, 29 août 1844. (Publiée dans la *Tägliche Rundschau. Unterhaltungsbeilage*, n° 168, 22 juillet 1921.) « Marx wollte Hegels Naturrecht kommunistisch kritisieren, dann eine Geschichte des Konvents, endlich eine Kritik aller Sozialisten schreiben. Er will immer über das schreiben, was er zuletzt gelesen, liest dann aber immer wieder weiter und macht seine Excerpte. Noch halte ich es für möglich, dass er ein recht grosses und recht abstruses Buch fertig bringt, in das er alles hineinpumpt, was er aufgehäuft hat.

tions matérielles qui ont rendu possible cette aliénation, il faut qu'il abolisse le régime de la propriété privée (85). Cette œuvre n'est pas une œuvre arbitraire, dictée par son seul désir et sa seule volonté, elle est déterminée par le devenir même de ce régime qui contient en lui les germes de sa décomposition et de sa transformation en régime communiste.

Cette évolution nécessaire du régime économique, entraînant la transformation de l'organisation politique et sociale et des conceptions religieuses et morales, constitue le fondement de la doctrine matérialiste de l'histoire. La critique, qui reste chez Marx un élément essentiel du progrès, a pour objet de montrer la voie que doit suivre l'évolution historique et de hâter celle-ci en dénonçant les contradictions économiques et sociales. Il faut noter que la contradiction est encore attachée dans son esprit à l'idée d'un défaut moral, qui empêche l'homme de réaliser ses fins ; c'est pourquoi il oppose à la réalité présente une autre réalité conforme à la nature véritable de l'homme. En dépit de son apparence objective, ce matérialisme reste ainsi idéaliste par le but qu'il assigne implicitement à l'histoire. Tout pénétré de la doctrine de Hegel, Marx règle encore pour une grande part l'évolution du réel d'après celle de l'esprit, mais il rejette délibérément toute idée de transcendance en réalisant la synthèse de la pensée et de l'être dans l'activité humaine et en insérant l'idéal de l'humanisme dans l'évolution de la réalité économique et sociale.



Menant une vie retirée, comme pendant la première année de son séjour à Berlin, avec laquelle cette nouvelle période de crise intellectuelle présente maint point de

(85) Cf. *Werke*, III, p. 134 (34-42), 135 (2).

ressemblance, Marx ne se fit pas beaucoup de relations à Paris. Passant au matérialisme et au communisme, il rompait les derniers liens spirituels qui le rattachaient à la Gauche hégélienne et s'écarterait non seulement de Bauer et de Ruge, mais aussi de Feuerbach, de Hess et de tous ceux qui, interprètes des aspirations de la petite bourgeoisie, cherchaient à sauvegarder à la fois le principe de liberté et celui d'égalité, en donnant au problème social une solution faite d'un mélange de socialisme et d'anarchisme.

Il s'était complètement détaché de Ruge qui, irrité par la réponse que Marx lui avait faite dans le *Vorwärts* et dépité de voir que la direction du mouvement Jeune Hégélien lui échappait entièrement, se montrait de plus en plus dur dans ses jugements sur Marx et le communisme (86).

Les relations de Marx avec Herwegh se relâchèrent également (87). Herwegh était comme Ruge un individualiste soucieux avant tout de liberté (88), partageant l'avis de Feuerbach au sujet du communisme, qu'il ramenait à une vague aspiration solidariste (89). Marx l'avait

(86) Cf. Ruge à sa mère. Paris, 6 oct. 1844. *Briefwechsel*, I, p. 367.

« Marx ist ein ganz gemeiner Kerl und ein unverschämter Jude. »

Cf. Lettre de Ruge à Marx Dünker. Paris, 29 août 1844. « Marx ist durch seinen Cynismus und seine rohe Anmassung den Franzosen ein Horreur »

Id., à sa mère, Paris, 12 nov. 1844. *Briefwechsel*, I, p. 372.

« Die schweinerische, egoistische und gemein persönliche Richtung, die hier und in Berlin die Freien und Communisten eingeschlagen, bringt mir einen gründlichen Ekel gegen dies Gesindel bel. »

(87) D'après son biographe, Herwegh rendit alors des services pécuniaires à Marx qui ne se montra guère reconnaissant par la suite. Cf. Fleury, *Le poète Herwegh*, p. 126.

(88) Cf. Carnet de 1843. « Je hais l'absolu, communisme ou monarchie, sous un bonnet ou sous un chapeau. »

Id., Carnet de 1844. « Je voudrais être libre seul, c'est impossible. La liberté exige que nous soyons solidaires. » (Cités par Fleury, *op. cit.*, p. 340-341.)

(89) Cf. Lettre de Feuerbach à Kriege sur Herwegh, 1845. (Fleury, *op. cit.*, p. 341.)

« Je sens en lui une âme parente. Il est foncièrement libre, grave et gai. Communiste comme moi dans le fond, non dans la forme. Rien du communiste de profession, orthodoxe, littéral, absolutiste. Tout est noble, rien n'est commun dans son communisme, car hélas les différences de la nature humaine se manifestent ici comme ailleurs. »

défendu contre le jugement sévère de Ruge, mais il apparaissait que celui-ci n'avait pas eu tort dans son appréciation, car Herwegh, ne sachant pas résister aux séductions de la vie parisienne, perdait alors son génie et sa foi et ne devait plus retrouver les accents qui avaient fait de lui le poète de la jeunesse libérale allemande.

Il en allait tout autrement de son grand rival Heine (90), qui trouvait au contraire, en cette même année, ses plus beaux accents révolutionnaires. C'est sans doute sous l'influence de Marx que sa poésie prit alors, particulièrement dans son poème satirique sur l'Allemagne, un caractère social si marqué (91). Pendant tout son séjour à Paris, Marx entretenait en effet de très cordiales relations avec Heine, qui fut un familier de sa maison. En Marx, Heine admirait d'abord le penseur révolutionnaire et c'est à lui qu'il pensait sans doute quand il représentait plus tard les chefs communistes comme des hommes énergiques et résolus qui, avec une claire vision de l'avenir, savaient l'organisation sociale, pour édifier la vie future (92). Il tenait aussi en très haute estime l'écrivain et soumettait

(90) Cf. Sur Heine, *Acta des Polizei Prasidti zu Berlin betreffend H. Börnstein K. Marx, H. Heine, C. Bernays*. Prov. Br. Rep. 30. Pol. Procs. Tit. 94. Lit B., n° 424.

« Heine, homme de lettres, 50 ans, taille moyenne, nez et menton pointus, type israélite marqué. C'est un débauché, dont le corps affaîssé dénote l'épuisement. »

(91) Cf. Lettre de H. Heine à K. Marx, 21 sept. 1844 (au sujet de l'*Allemagne, Un conte d'hiver*). (Cf. *Briefwechsel*. hrsgb. von Daffis, II, p. 213-215.)

« Mein Buch ist gedruckt... Die Aushängebogen des politischen Teils... schicke ich Ihnen heute unter Kreuzkuvert in dreifacher Absicht. Nämlich erstens, damit sie sich damit amüsieren, zweitens damit sie schon gleich Anstalten treffen können für das Buch in der deutschen Presse zu wirken, und drittens, wenn Sie es ratsam erachten, im *Vorwärts* das erste aus den neuen Gedichten abdrucken lassen können... Schreiben Sie bitte zu diesen Auszügen ein einleitendes Wort.

« Leben Sie Wohl, teurer Freund, und entschuldigen Sie mein verworrenes Gekritzel. Ich kann nicht überlesen was ich geschrieben, aber wir brauchen ja wenig Zeichen um uns zu verstehen !

Herzinnigst. »

(92) Cf. Heine, *Geständnisse*, p. 53-54.

volontiers ses vers à la critique de Marx et à celle de sa femme, dont il appréciait fort la sûreté de jugement et de goût. Mainte poésie devint ainsi le fruit d'une amicale collaboration, qui n'était du reste pas toujours très aisée, étant donnée la susceptibilité du poète. Parfois les rôles étaient renversés et c'était Heine qui apportait son aide au jeune ménage. C'est ainsi qu'Éléonor Marx Aveling rapporte dans ses souvenirs, que le poète trouva un jour Marx et sa femme désespérés auprès de leur petite fille Jenny, alors âgée de quelques mois, qui était prise de convulsions. Sur-le-champ, Heine prépara un bain chaud et y plongea l'enfant, qui fut sauvée. Marx, qui avait une grande sympathie pour Heine, excusait ses faiblesses et le défendait contre les attaques de ses ennemis en disant que les poètes étaient des natures particulières, qu'on ne pouvait juger à la mesure des autres hommes (93).

En même temps qu'il se liait avec Heine, Marx fit connaissance de Bakounine et de Proudhon, qui devaient l'un et l'autre jouer un rôle considérable dans sa vie.

Il rencontra Bakounine chez Börnstein, qui l'avait accueilli lors de son arrivée à Paris en juillet. La chambre de Bakounine servait alors de lieu de rendez-vous aux rédacteurs du *Vorwärts*, qui venaient y discuter sur la politique et le socialisme (94). Au début de son séjour à Paris, Bakounine fréquenta surtout Ruge. Comme il avait négligé de lui rembourser une assez forte somme empruntée

(93) Cf. Grünberg, *Archiv.*, t. IV, 1913, p. 215-219.

Mehring, *Heine und Marx*.

(94) Cf. Börnstein, *Fünf und seelzig Jahre in der alten und neuen Welt*. Leipzig, 1881, t. I, p. 357.

« Ich hatte mehrere unbenutzte Zimmer und in dem grössten wohnte provisorisch der Russe Bakunin d. h. er hatte in dem grossen Zimmer ein Feldbett, einen Koffer und einen zinnernen Becher, denn er war der bedürfnisloseste aller Menschen. In diesem Zimmer kamen zu den Redaktionssitzungen 12 bis 14 Menschen zusammen, die teils auf Bett und Koffer sitzend, teils stehend oder herumgehend, alle furchtbar rauchten, dabei mit der grössten Aufregung und Leidenschaftlichkeit debattierten. »

au début de 1843, Ruge, qui n'avait pas de chance dans ses opérations financières avec les Jeunes Hégéliens, évita qu'il fût désormais entre eux question d'argent. Leurs entretiens portèrent sur le communisme, auquel Bakounine avait été converti par Hess. Ruge chercha sans doute à l'en détacher, mais sans succès, car Bakounine prit le parti de Marx contre lui (95).

Bakounine formait avec Marx un parfait contraste : toujours agité, prompt à l'enthousiasme, plus capable d'emballement que de réflexion, il avait l'intelligence vive, mais son esprit n'allait pas en profondeur comme celui de Marx (96). Il a raconté plus tard ce qui le séparait de celui qui devait devenir son implacable adversaire et qui, bien que de 4 ans plus jeune, lui parut de prime abord supérieur par la maturité de l'esprit et l'étendue des connaissances (97). « Marx et moi, écrit-il dans un manuscrit de 1871, nous sommes de vieilles connaissances. Je l'ai rencontré pour la première fois à Paris en 1844. J'étais alors émigré. Nous fûmes assez amis. Il était alors beaucoup plus avancé que je ne l'étais comme il reste encore aujourd'hui non seulement plus avancé, mais incomparablement plus savant que moi. Je ne savais alors rien de l'économie politique et ne m'étais pas encore défait des abstractions métaphysiques et mon socialisme n'était que d'instinct. Lui, quoique plus jeune que moi, était déjà un athée, un matérialiste savant et un socialiste réfléchi. C'est précisément à cette époque qu'il a élaboré les premiers fondements de son système présent. Nous nous vîmes

(95) Cf. Ruge sur Bakounine. Lettre à Froebel, 16 oct. 1844 (I, 269) au même 24 oct. 1844 (I, 270) à sa mère, 17 déc. 1844 (I, 385-386). Article de la *Neue Freie Presse* (28-29 sept. 1876).

(96) Cf. Lettre de Belinski à Botkine sur Bakounine, 7 nov. 1842. (*La Revue Socialiste*, nov. 1895, p. 549.)

« C'est le principe de l'éternel mouvement qui git au fond de son âme. »

(97) Bakounine avait alors 30 ans et Marx 26.

(98) « Rapports personnels avec Marx » (1871), écrit en français, cité par Netlau, *Bakounine*, p. 71.

assez souvent, car je le respectais beaucoup pour sa science et pour son dévouement passionné et sérieux, quoique toujours mêlé de vanité personnelle, à la cause du prolétariat et je recherchais avec avidité sa conversation toujours instructive et spirituelle, lorsqu'elle ne s'inspirait pas de haine mesquine, ce qui arrivait hélas trop souvent. Jamais pourtant il n'y eut d'intimité franche entre nous. Nos tempéraments ne se comportaient pas (*sic*). Il m'appelait un réaliste sentimental et il avait raison. Je l'appelais un vaniteux perfide et sournois et j'avais raison aussi. » Autoritaire, vaniteux et perfide, mais aussi supérieurement intelligent et savant, voilà comment dès leur première rencontre Bakounine jugea Marx et cette impression ne devait pas s'effacer.

Bakounine s'apparentait par sa tendance d'esprit à Hess et cherchait, comme celui-ci, à concilier le communisme avec l'anarchie. Cette tendance correspondait du reste au genre de vie qu'il menait : c'était un déclassé, sympathisant avec les déclassés et chez qui le sentiment de révolte contre la société avait un caractère plutôt individualiste que social (99).

Son attitude, comme celle de quelques-uns de ses compatriotes russes réfugiés à Paris, était assez équivoque. En même temps qu'il fréquentait les milieux révolutionnaires, il était en effet l'hôte des salons aristocratiques du boulevard Saint-Germain (100), et Engels le soup-

(99) K. Grün, *M. Bakunin, Die Wage Band*, IV, p. 498, 18 août 1876.

« Bakunin und andere Russen unter denen ich mich eines Grafen Tolstoi erinnere taten eigentlich nichts als Zeitung lesen, sie machten die Nacht zum Tage den Tag zur Nacht. Vor Mittag standen sie nicht auf, frühstückten, assen um 6 Uhr zu Mittag, blieben bis 3, 4 ja 5 Uhr morgens im Kaffeehause. Dann gingen sie zu Bette und mittags begann die höllische Runde aufs neue. »

Cité par Rjazanoff, *Marx und seine russischen Bekannten. Neue Zeit* (1912-13), I, 715.

(100) Lettre Cf. de Ruge à Fleischer, 20 oct. 1844 (I, 270).

« Hier im Quartier Montmartre genieren mich seine Verbindungen mit dem Faubourg Saint-Germain nicht im geringsten. »

çonna un moment de jouer double jeu et d'entretenir des relations suspectes avec l'ambassade russe (101).

Proudhon, dont Marx fit la connaissance à peu près en même temps que celle de Bakounine (102), adoptait comme celui-ci une position intermédiaire entre le libéralisme et le communisme. Tandis que Marx voulait détruire l'ordre social existant par une révolution qui devait émanciper, en supprimant la propriété privée, non seulement le prolétariat, mais l'humanité tout entière, Proudhon, traduisant alors les aspirations de la petite paysannerie dont il était issu, comme il devait exprimer plus tard celles de la petite bourgeoisie, était, malgré ses airs révolutionnaires et son ton agressif, un conciliateur qui cherchait à adapter l'état de choses présent aux intérêts des classes moyennes (103). Pour défendre celles-ci contre l'expropriation, dont la menaçaient le capitalisme foncier et industriel et le socialisme, il se plaçait à égale distance des doctrines extrêmes, rejetant aussi bien le système libéral, que le système communiste (104).

Ses critiques portaient contre la propriété exclusive et privilégiée conférant le droit de jouir et de disposer des choses de la manière la plus absolue et il lançait contre elle son mot célèbre : « La propriété c'est le vol ». Réfutant

(101) Cf. *Werke*, Dritte Abt. I, p. 36 (20-23). Lettre d'Engels à Marx, 19 septembre 1846. Sur Tolstoï qui avait été dénoncé comme agent secret. « Dass nach diesem, der von ihm empfohlene Annenkopf ebenfalls ein russischer mouchard ist, c'est clair. Selbst Bakunin, der die ganze Geschichte wissen musste, da die anderen Russen sie gewusst haben, ist sehr verdächtig. »

(102) Proudhon fit en 1844 un long séjour à Paris où ses patrons de Lyon l'avaient envoyé pour régler quelques affaires difficiles.

(103) Cf. Marx. Article sur Proudhon. *Sozialdemokrat*, 16-17-18 janvier 1863 (Cf. *Misère de la Philosophie*, annexe I. Paris, 1922).

P. 223-224. « Mais en dépit de ses allures d'iconoclaste, déjà dans ce premier ouvrage, on trouve cette contradiction que Proudhon d'un côté fait le procès de la société du point de vue et avec les yeux du petit paysan (plus tard du petit bourgeois) français et de l'autre côté, lui applique l'étalon que lui ont transmis les socialistes. »

(104) Cf. Berthod, *Proudhon et la propriété*. Paris, 1910, p. 52-92.

les arguments tirés du droit d'occupation, du travail ou de la liberté, qu'on avait fait valoir en faveur de la propriété, il dénonçait les abus de celle-ci et lui reprochait en particulier de permettre de jouir, sans travailler, des fruits du labeur d'autrui, et d'accaparer les biens mobiliers et immobiliers en réduisant ainsi le peuple à la misère (105).

De cette critique, Proudhon ne concluait cependant pas au communisme et ne préconisait nullement une dépossession générale. Il tenait en effet le régime de la communauté pour tout aussi néfaste et injuste que celui de la propriété absolue. S'il s'élevait contre les revenus sans travail, il ne protestait pas contre le principe même de la propriété individuelle et, loin de vouloir supprimer celle-ci, il prétendait au contraire la généraliser sous la forme de possession (106).

Il concevait la possession comme une propriété relative, limitée, subordonnée au pouvoir et au contrôle de l'État. La possession, dont il faisait ainsi une sorte de synthèse de la propriété et de la communauté, permettait d'éviter les excès de la grande propriété, tout en sauvegardant contre l'inertie et le despotisme de la communauté, l'initiative et l'indépendance du travailleur (107). Proudhon réalisait en elle l'idéal des classes moyennes qui luttent à la fois contre la féodalité capitaliste qui les écrase, et contre le communisme égalitaire, qui les supprimerait.

(105) Cf. *id.* Bouglé, *La sociologie de Proudhon*, Paris, 1911, p. 47-48.

Cf. Berthod, *op. cit.*, p. 44-45.

Cf. Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?*, éd. 1867, p. 122-123.

(106) Bouglé, *op. cit.*, p. 39-40.

Cf. Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ?*, p. 204-205.

• La communauté est inégalité, mais dans le sens inverse de la propriété. La propriété est l'exploitation du faible par le fort, la communauté est l'exploitation du fort par le faible... La communauté est oppression et servitude. »

P. 222 : « La possession individuelle est la condition de la vie sociale... la propriété est le suicide de la société... Supprimez la propriété en conservant la possession et... vous chassez le mal de la terre. »

Deuxième Mémoire, p. 189, *La propriété n'est qu'usufruit.*

(107) Cf. Berthod, *op. cit.*, p. 46, 99-101.

Cette synthèse de l'individualisme fondé sur le principe de liberté et du communisme fondé sur le principe d'égalité était faite d'un équilibre de principes antagonistes. Cette méthode de conciliation, d'accommodation des contraires, qui tendait à conserver le bon côté du régime de la propriété privée, exposé par les économistes, et à en rejeter le mauvais, critiqué par les socialistes, s'apparentait extérieurement à la dialectique hégélienne, dont Proudhon discutait alors longuement avec Marx (108). Elle en constituait en réalité la négation, car, en scindant le processus dialectique en un bon et en un mauvais côté et en faisant du bon côté l'antidote de l'autre, Proudhon supprimait ce processus, précisément engendré par le mauvais côté qu'il voulait abolir.

Cela le séparait de Marx, qui pensait au contraire que la révolution libératrice ne pourrait naître que de l'accentuation des contradictions économiques et sociales.

Il existait cependant entre eux suffisamment de points communs pour leur permettre de conclure une alliance tout au moins momentanée. On trouvait en effet dans la doctrine de Proudhon, outre ses critiques de la propriété, qui faisaient considérer son *Mémoire* par Marx comme le manifeste le plus éloquent du prolétariat français, certains éléments, diffus il est vrai, du matérialisme historique. Il montrait dans son deuxième *Mémoire*, que l'économie politique était le ressort de l'histoire, posait en principe dans « *La Création de l'ordre dans l'humanité* » que les lois économiques dirigent l'évolution sociale et il en

(108) Cf. Marx, *La Misère de la Philosophie*. Appendice I. Article de Marx sur Proudhon dans le *Sozialdemokrat* (24 janv. 1865).

P. 225 : « Pendant mon séjour à Paris, en 1844, j'entrai en relations personnelles avec Proudhon... Dans de longues discussions, souvent prolongées toute la nuit, je l'injectais de l'hégélianisme — à son grand préjudice, puisque ne sachant pas l'allemand, il ne pouvait pas étudier la chose à fond. »

concluait qu'il était vain de vouloir, comme les utopistes, imposer arbitrairement des réformes (109).

Il insistait d'autre part sur le caractère collectif de la production et dégageait de cette constatation sa théorie des forces collectives, par où il rejoignait, en un certain sens, la doctrine communiste (110).

Un dernier élément enfin le rapprochait de Marx. A la différence des autres socialistes français, tels que Pécqueur, Leroux et Cabet, Proudhon attaquait en effet directement la religion, comme hostile à la science et au progrès (111). Mais alors que Marx, considérant la religion comme l'expression idéologique de la mauvaise organisation sociale, transformait la critique religieuse en une critique de l'économie politique, Proudhon se proposait de remplacer le dogme religieux par un dogme nouveau, celui de la science (112).

* *

Ainsi chez les différents théoriciens et agitateurs socialistes avec lesquels Marx était entré ou entraît alors en relations : Hess, Weitling, Bakounine et Proudhon, les tendances anarchistes et socialistes se confondaient encore plus ou moins. Le rôle de Marx allait être de clarifier ce mélange confus d'idéologie libérale et communiste que reflétaient ces différentes tendances, au cours d'une polémique, qu'il ouvrait alors contre B. Bauer, représentant avec Stirner la tendance anarchisante du mouvement Jeune Hégélien.

(109) Cf. Bouglé, *op. cit.*, p. 63-66, 109-111.

(110) Cf. *id.*, p. 70-75.

(111) Cf. *id.*, p. 86-93.

Cf. Marx, *op. cit.*, p. 232 : « Toutefois ses attaques contre la religion et l'Eglise avaient un grand mérite local, à une époque où les socialistes français se targuaient de leurs sentiments religieux comme d'une supériorité sur le voltairianisme du XVIII^e siècle et sur l'athéisme allemand du XIX^e. »

(112) Cf. Bouglé, *op. cit.*, p. 90

Après avoir promis à Froebel de collaborer aux *Annales franco-allemandes*, B. Bauer avait décidé de fonder lui-même une revue *Allgemeine Literaturzeitung* « Gazette littéraire universelle » qu'il publia à Charlottenburg, dans la maison d'éditions de son frère Egbert. Il se proposait de dénoncer dans cette revue, qui commença à paraître en décembre 1843, la médiocrité et la phraséologie du libéralisme et du radicalisme de l'année 1842, année mémorable entre toutes, qui avait à ses yeux décidé de la destinée de l'Allemagne. La facilité avec laquelle la réaction avait supprimé la presse libre, l'indifférence totale avec laquelle le peuple, la « masse » avait assisté à ce massacre de l'« esprit », était pour Bauer la preuve qu'on avait fait fausse route et qu'il fallait s'engager dans une autre voie. L'évolution vers le communisme, qui se manifestait dans les *Annales franco-allemandes*, lui paraissait confirmer l'erreur première. Les radicaux, disait-il, n'avaient eu ni la volonté, ni le courage de lutter ; ils s'en étaient remis d'abord au bon vouloir de l'État, dont ils avaient espéré qu'il réaliserait leurs idées ; puis, après leurs déconvenues, ils avaient placé leur espoir dans le peuple, dans la « masse » et s'étaient tournés vers le communisme, qui devait, par la suppression de l'égoïsme et de l'individualisme, transformer la société en une vaste institution monacale (113). Le leit-motiv de ses articles dans la *Gazette littéraire universelle* était constitué par une intarissable critique de la « masse », reprise en chœur par tous ses collaborateurs (114). C'est la « masse » qui

(113) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*. Heft 8, juli 1844.

« 1842 » (par B. Bauer), p. 1-3.

Cf. B. Bauer, *Aufstand*, II, p. 79-83 ; III, p. 30-31.

(114) Cf. *All. Literaturzeitung*. Heft, I. Déc. 1843. Avant-Propos de Bauer.

P. 2 : « Das schlimmste Zeugnis gegen ein Werk ist der Enthusiasmus, den ihm die Masse schenkt. »

P. 4 : « Alle grossen Aktionen der bisherigen Geschichte waren deshalb von

était responsable de tous les maux présents et à venir, c'est à elle que l'on devait l'échec de toutes les nobles entreprises, et le fait même qu'elle s'enthousiasmait pour une œuvre, était le signe le plus certain que celle-ci ne valait rien.

Au lieu de s'allier, comme l'ont fait les radicaux, à cette masse, incapable de comprendre les idées qui constituent la substance de l'histoire, il faut, disait Bauer, se détourner d'elle, des mouvements politiques et sociaux, du libéralisme et du communisme (115). Le salut est dans le retour à la philosophie pure, à la théorie pure, à la critique pure, dans le domaine de laquelle il est aisé à l'esprit d'exercer sa puissance souveraine et d'organiser à son gré le cours des choses. Cette critique pure, cette critique « libre et humaine », ne doit pas s'abaisser à ces luttes vulgaires, qui ont pour objet de défendre la constitution, la souveraineté populaire ou la liberté de presse (116). Sûre d'avance de la victoire finale, elle doit dominer de haut les choses, et acquérir, par un retour en elle-même, une clarté et une sérénité qui la rendent invincible. L'action ainsi

vorn herein verfehlt und ohne eingreifenden Erfolg, weil die Masse sich für sie interessiert und enthusiastirt hatte...

« Der Geist weiss jetzt wo er seinen einzigen Widersacher zu suchen hat, — in den Phrasen, in den Selbsttäuschungen und in der Kernlosigkeit der Masse. »

Cf. *id.*, Heft, II (janv. 1844), p. 38. E. Jungnitz, *Die Göttinger Gelehrten Anzeigen*.

« Die Masse zehrt von der Vergangenheit, in der sie lebt und webt und die ist sie, an die sie sich um so fester und ängstlicher klammert, je entscheidender der Fortschritt ist, der ihr zugemutet wird. »

(115) Sur le libéralisme.

Cf. Heft, III (février 1844). Heft, IV (mars 1844).

Carl Reichardts Verteidigung des ersten Bogens seiner Schrift « Das preussische Bürgertum ».

Cf. Heft, IV. E. Jungnitz, « Biedermanns deutsche Monatsschrift ».

(116) Cf. Heft VI. Correspondenz aus der Provinz.

« Die Kritik macht keine Partei, will keine Partei für sich haben, sie ist einsam, einsam indem sie sich in ihrem Gegenstand vertieft, einsam indem sie sich ihm gegenüberstellt. Sie löst sich von allem ab... jedes Band ist ihr eine Fessel. »

Cf. Heft, VIII « Was ist jetzt der Gegenstand der Kritik ».

réduite à une contemplation ironique devenait aisée et peu dangereuse.

Bauer liquidait le libéralisme, en disant qu'il était fondé sur la conscience bourgeoise qui, en tant que telle, s'oppose à la pure conscience de l'homme. Le socialisme était logé à la même enseigne et critiqué comme une manifestation particulière et par là même imparfaite de la conscience.

Cette critique, qui se suffisait à elle-même, puisque de l'aveu de Bauer sa force venait de ne pas avoir de doctrine, aboutissait en fait au néant. Cela explique le peu de succès de la *Gazette littéraire universelle*. Elle ne trouva guère d'écho dans la « masse » ce qui fut du reste pour ses rédacteurs un sujet, sinon de joie, du moins d'orgueil, et ne réussit même pas à grouper autour d'elle tous les « Affranchis » de Berlin, dont les principaux formèrent un clan dissident. B. Bauer dut en effet se contenter, à part son frère Edgard et Faucher (117) qui avaient une certaine valeur, d'assez piètres collaborateurs comme Jungnitz (118) et Szeliga (119) ou comme le maître relieur Reichardt (120), qui attaquait platement le libéralisme et le tailleur Beck qui faisait office de poète lyrique au grand dam de la poésie.

Le clan dissident dont faisaient partie Köppen, Buhl,

(117) Faucher. J. (1820-1878), descendait d'une famille de huguenots. Il venait de publier à 24 ans, sans avoir quitté Berlin un livre sur l'Angleterre qui témoignait d'une connaissance profonde des choses de ce pays et ses articles de la *Gazette Littéraire* étaient ceux qui avaient le plus de fond. Il devient plus tard le chef des libre-échangistes en Allemagne.

(118) E. Jungnitz (mort en 1848) publiait avec B. et E. Bauer des études sur la Révolution française et le XVIII^e siècle. « Religion und Kirche in Frankreich bis zur Auflösung der Konstituierenden Versammlung » (1843). « Religion und Kirche in Frankreich seit der Auflösung der Konstituierenden Versammlung bis zum Sturz Robespierres » (1844).

(119) Szeliga pseudonyme de Zlychin von Zlychinski (1816-1900) officier prussien.

(120) C. Reichardt publia, au début de 1844, *Das preussische Bürgertum dargestellt von einem Mann aus dem Volke*. Ce livre ayant été censuré, Reichardt avait obtenu la levée de l'interdiction par une requête où il protestait de son loyalisme et louait la censure.

Meyen et Stirner publia deux revues : la *Berliner Monatschrift*, « Revue mensuelle de Berlin » (121) et les *Norddeutsche Blätter* « Feuilles de l'Allemagne du Nord » (122), qui accentuèrent encore la tendance de la « critique pure », de la « critique critique » vers l'individualisme absolu et l'anarchisme.

Celui-ci trouva son théoricien dans Stirner qui, dépassant B. Bauer, développa dans son livre *L'Unique et sa propriété*, publié à la fin de 1844, les conséquences extrêmes de l'individualisme des « Affranchis ».

Plus logique que Bauer qui, tout en étant individualiste, s'efforçait d'arriver à une conception de l'homme en soi et de la société considérée sous sa forme absolue, Stirner affirmait que seul le Moi a pour l'individu une valeur absolue, puisqu'il constitue sa raison d'être, sa propriété, son monde. Célébrant l'égoïsme, il rejetait tout ce qui s'oppose au Moi et à son libre développement en prétendant lui imposer des obligations et le subordonner à un principe supérieur. Nouvel iconoclaste, il renversait toutes les idoles, l'Esprit de Hegel, l'Être collectif de Feuerbach, le Libéralisme, qui soumet l'individu à l'État, le Communisme qui l'intègre dans la société et enfin la « Critique » de Bauer, qui n'était à ses yeux qu'une incarnation nouvelle de l'Esprit de Hegel. Ses attaques étaient en particulier dirigées contre B. Bauer et contre le socialisme, à qui il reprochait de sacrifier à une entité abstraite, la

(121) Dans la *Berliner Monatsschrift*, dont il ne parut qu'un numéro, Buhl avait réuni une partie des articles censurés de son ancienne revue *Der Patriot*. Dans son manifeste (*Offenes Bekenntnis*), Buhl déclarait ne plus vouloir s'occuper de la politique que pour la combattre, car elle était, disait-il, incapable de réaliser la liberté.

Cf. également Meyen, *Blick auf den Anstoss* (p. 223-224).

(122) *Norddeutsche Blätter*. Eine Monatschrift für Kritik, Literatur und Unterhaltung. Berlin, 1844. Cette revue dura 9 mois (août 1844-avril 1845).

I Heft, *Briefe aus Berlin*, p. 25 : « Die Kritik hat keine feststehende, dogmatische Gesinnung », Kein Prinzip mehr, ihre Arbeit hat sich von dieser wie von aller und jeder Voraussetzung befreit. »

société, les individus qui la composent et dans lesquels en réalité elle se résoud (123).

La phraséologie vide et creuse sur le rôle de la critique, l'ironie facile à l'égard des luttes politiques et sociales, aboutissant ainsi à l'apologie du Moi et à son culte exclusif, masquaient en fait l'impuissance totale de ces intellectuels à agir (124). Devant le danger de l'action politique, ces révolutionnaires en chambre se réfugiaient prudemment dans la tour d'ivoire de la critique pure, d'où ils pouvaient décréter à leur aise la destruction de la réalité, sans risques pour eux ni dommage pour elle.

En fait, par ses attaques contre le libéralisme et le socialisme, la critique pure, sous ses apparences ultra-révolutionnaires, servait la réaction. C'est ainsi par exemple que B. Bauer soutenait, contre les libéraux de Königsberg, qu'on ne pouvait opposer le peuple au gouvernement, dans lequel, disait-il, il était inclus (125). Köppen, de son côté, approuvait la censure qui, en mettant un frein à la critique radicale et grossière, obligeait l'écrivain à donner à ses pensées une forme nuancée et souple (126). Condamnant la lutte contre elle, il soutenait maintenant qu'on pouvait très bien se plier à la censure, quand on avait

(123) Sur Stirner. Cf. V. Basch, *L'individualisme anarchiste*. Paris, 1928. *Id.*, Bernstein, *Stirner. Der Einzige und sein Eigentum*. *Neue Zeit*, 1891-92, p. 421 et suiv.

(124) Cf. G. Mayer, *Historische Zeitschrift*, 1920, Heft, 3, p. 435-436.

P. 435 : « Weil sie spürten, dass sie sich zu unrecht in die scharfe Luft der Politik hinausgewagt, so erklärten diese Revolutionäre im Schlafrock und Pantoffel... mit metaphysischem Hochmut die Politik für ein minderwertiges Gewerbe und wollten für den freien Geist und seine souveräne Kritik in der rein theoretischen Vernichtung des Bestehenden, die einzig würdige Aufgabe erblicken. »

(125) Cf. *Allg. Literaturzeitung*. (Sept. 1844.) « Königsberger Broschüren. »

(126) Cf. *Norddeutsche Blätter*. Heft, II (août 1844). Correspondenzen. Berlin, 26 juli 1844.

P. 88 : « Die Kritik ist über Affekt und Empfindung erhaben, sie kennt weder die Vorliebe für noch den Hass gegen eine Sache. Daher stellt sie sich nicht der Censur gegenüber um mit dieser zu ringen... P. 89. Die Kritik verfährt nicht praktisch und kann nicht praktisch verfahren ; daher ist es widersinnig von ihr zu verlangen, sie solle die Censur praktisch vernichten, und der Presse die ihr gebührende Freiheit verschaffen. »

compris à quelle nécessité elle répondait. Ses amis et lui y réussissaient du reste si bien, que le censeur reconnaissait que cette presse n'offrait aucun danger pour le gouvernement (127). La critique pure qui, détachée de toute réalité, planait pour ainsi dire dans l'absolu avec un sentiment d'ironie et de pitié pour toutes les contingences (128), était la négation même de tous les efforts entrepris jusqu'alors pour adapter la doctrine hégélienne à la réalité concrète, et lui donner un contenu révolutionnaire. Par un procédé inverse de celui de Feuerbach, d'Engels et de Marx, qui transformait le mouvement philosophique en un mouvement social, B. Bauer et ses amis s'élevant à la critique pure, représentant l'activité de l'homme devenu expression de la conscience absolue, créaient un humanisme spiritualiste, qui marquait un retour à l'idéalisme transcendantal de Fichte.

Marx n'admettait pas cette abdication de l'esprit devant la force et cet isolement qui, voulant être hautain et superbe, était impuissant et stérile. Loin de penser que l'esprit dût se tenir à l'écart des luttes politiques et sociales, sous prétexte que la raison n'y régnait pas, il croyait au contraire qu'une doctrine, qu'une pensée ne devenait puissante qu'en pénétrant dans la masse pour guider son action.

S'il avait déjà reproché aux « Affranchis » leur tendance à isoler la critique de la religion de la critique politique et sociale, il devait, maintenant qu'il estimait que le rôle de la critique philosophique était achevé et qu'elle devait faire place à l'action sociale, condamner plus

(127) Note du censeur sur le n° 1 de la *Gazette littéraire*.

« Was die Geistesrichtung der drei Recensionen anlangt, so lässt sich im allgemeiner nur wiederholen, dass sie sämtlich von dem Gedanken der destruktiven, rein negativen Kritik durchdrungen sind, ohne dass jedoch der Inhalt derselben irgend wie eine Censurwidrigkeit nachweise. »

(128) Il est intéressant de rapprocher cette « ironie » de Bauer de l'« ironie romantique » qui a le même caractère et les mêmes origines.

vigoureusement encore cette nouvelle forme de critique, cette « critique critique » qui n'avait d'autre objet que de se satisfaire elle-même, et qui fonctionnait pour ainsi dire à vide.

Déjà dans son article des *Annales franco-allemandes* sur la Philosophie du Droit, après la publication des premiers numéros de la *Gazette littéraire universelle*, Marx avait exprimé son intention de critiquer la tendance de B. Bauer et de ses amis (129). Il fut encouragé dans ce projet par G. Jung, ancien commanditaire de la *Gazette Rhénane*, qui s'était chargé d'écouler en Prusse les exemplaires des *Annales franco-allemandes* que Ruge avait donnés à Marx, en paiement de ce qu'il lui devait (130).

Dans sa correspondance avec Jung, qui lui adressait régulièrement la revue de Bauer, Marx lui faisait part des critiques que lui suggérait cette revue, et Jung reprenant et résumant ces critiques dans une lettre, qu'il lui adressait le 31 juillet 1844, l'invitait vivement à les publier. « Je vous envoie sous bande par la poste les nos 5, 6 et 7 de la *Gazette littéraire universelle*. Vos remarques sur Bauer sont très justes, mais il serait bon que vous en fassiez l'objet d'une critique dans une feuille allemande, surtout pour amener Bauer à sortir de sa réserve mystérieuse. Jusqu'ici, en effet, il n'a exprimé aucune opinion nette sur un sujet quelconque, la tâche de la critique étant, dit-il,

(129) Cf. *Werke*, I^{er}, p. 613.

« Eine näher eingehende Schilderung dieser Partei behalten wir uns vor. »

(130) Lettre de G. Jung à K. Marx. Köln, 26 juin 1844.

« Die 100 Exemplare sind leider von der badischen Regierung auf dem Dampfschiff konfiziert worden. Es geschieht mir aber schon recht, warum musste ich dem leichtsinnigen Renard vertrauen. Wenn sie noch einige Exemplare haben, etwa 20-30, so senden Sie dieselben an jemand in Lüttich oder Verviers, ich werde dann selbst hingehen, sie holen und in Rock und Taschen herüberschmuggeln. »

Cf. *Archiv der S. P. D. G. Jung an K. Marx*, 31 juil 1844.

« Soeben erhalte ich noch acht Exemplare Ihrer Jahrbücher durch den Buchhändler und werde sie sogleich verbreiten. Inliegend 800 fs für die expedirten 100 Exemplare, ist es richtig ? Ich hoffe so viel Anspruch auf Ihre Freundschaft zu haben, dass Sie Ihre pekuniäre Lage mir stets, wenns nötig mitteilen werden. »

de comprendre le réel. Il se rend cette tâche très aisée en mettant à nu avec un sourire sardonique les contradictions qu'il découvre dans la réalité, après quoi il s'éloigne en prenant des airs mystérieux. Il n'est naturellement pas difficile de réaliser, de cette manière, le tour de force dont il se vante tant, d'écrire sous la censure prussienne. Le procédé des frères Bauer devient tout à fait mesquin lorsqu'ils se mettent à analyser, à leur façon, l'avis de la faculté de philosophie sur Nauwerk et autres choses semblables, dans lesquelles les contradictions éclatent aux yeux du premier venu. Il est vrai que s'ils voulaient s'attacher à résoudre les contradictions, le talent dont ils se targuent, d'écrire sous la censure, leur ferait bientôt défaut et le chemin de l'exil indiqué par les postillons (131) deviendrait, aussi, la seule voie qui s'offrirait à eux. Bauer est tellement possédé par cette manie de la critique qu'il m'écrivait récemment, qu'on ne devait pas simplement critiquer la société, les privilégiés, les propriétaires, mais aussi, chose dont personne ne s'était avisé jusqu'ici, les prolétaires, comme si la critique des riches, de la propriété, de la société n'était pas issue de la critique du prolétariat, de la condition inhumaine et indigne dans laquelle il vit. Écrivez-moi ce que vous jugez bon d'entreprendre contre B. Bauer ; si vous ne voulez pas consacrer de temps à cette critique, nous nous proposons, Hess et moi, d'utiliser vos lettres, pour en faire un article de journal. »

■
* *

Une circonstance heureuse devait bientôt permettre à Marx de mettre à exécution son projet. A la fin d'août, Engels revenant d'Angleterre s'arrêta à Paris, où il séjourna

(131) Allusion à une critique de Bauer à l'adresse des radicaux qui s'étaient réfugiés à Paris.

jusqu'au 10 septembre. Il entra en relations avec Marx, qui se trouvait alors seul, sa jeune femme étant allée en Rhénanie présenter leur premier enfant à leurs parents.

La première entrevue entre Marx et Engels datait de novembre 1842 ; comme Engels faisait alors partie des « Affranchis », avec lesquels Marx venait de rompre, celui-ci l'avait reçu assez fraîchement et leur entretien avait manqué de cordialité. Mais entre temps l'évolution de leurs idées les avait rapprochés. Ils se rendirent compte qu'ils étaient arrivés aux mêmes conceptions communistes, qu'ils étaient d'accord aussi bien sur le but à poursuivre, que sur les moyens de l'atteindre et qu'ils pouvaient désormais faire route ensemble. Ils conclurent dès lors une alliance étroite que les années devaient resserrer encore, et qui devait s'avérer d'autant plus féconde, que leurs dispositions et leurs dons se complétaient de la façon la plus heureuse (132).

Engels avait plus d'équilibre, plus d'harmonie, une plus grande faculté d'adaptation et d'assimilation que Marx. Il savait dégager rapidement l'essentiel du réseau complexe des faits politiques, économiques et sociaux, mais c'était là chez lui plutôt affaire d'intuition et il ne s'attachait pas comme Marx à développer et à approfondir ensuite sa pensée d'une façon systématique. Marx de culture philosophique plus vaste, allait plus au fond des choses, mais sa puissance d'analyse était si grande qu'il n'arrivait que lentement à la synthèse. Son esprit pénétrait comme une vrille dans la masse complexe et contradictoire des idées et des faits, perçant inflexiblement sa voie vers le but assigné par la logique.

Leur façon différente de traiter les questions se reflétait dans leur style. Celui d'Engels, souple et aisé, expri-

(132) Sur Marx et Engels. Cf. G. Mayer, *F. Engels*, p. 182-190.

mait parfaitement une pensée claire. Les périodes lourdes et touffues de Marx témoignaient au contraire d'une richesse d'idées, qui ne parvenait que difficilement à s'exprimer, et s'il usait volontiers de la forme épigrammatique et de l'antithèse, c'est qu'elles lui permettaient de fixer solidement une pensée lentement et parfois péniblement élaborée.

Partis tous deux de l'hégélianisme, ils avaient été amenés au communisme par l'humanisme de Feuerbach ; mais tandis que Marx y parvenait par la critique de la philosophie et de la politique, Engels y aboutissait par la critique de l'organisation économique et sociale.

Si Marx avait exposé, avec autant de netteté que de force, comment le communisme se dégagait de l'humanisme, l'apport d'Engels dans l'élaboration de leur doctrine n'avait pas moins été considérable et précieux, et, en matière d'économie politique, qui devait constituer dès lors l'essentiel de leur doctrine, c'était Engels le maître et Marx le disciple (133).

Au cours de leur rencontre, un de leurs premiers sujets de discussion fut, sans doute, l'évolution diamétralement opposée à la leur qu'avait suivi B. Bauer et que celui-ci soulignait du reste dans un article du dernier numéro de

(133) Engels a été trop modeste, au moins pour ce qui concerne cette période, dans l'appréciation de son rôle dans la formation de leur doctrine.

Cf. Engels, *Feuerbach*, p. 36-37, note.

« Man gestatte mir hier eine persönliche Erläuterung. Man hat neuerdings mehrfach auf meinen Anteil an dieser Theorie hingewiesen, und so kann ich nicht umhin, hier die wenigen Worte zu sagen, wodurch dieser Punkt sich erledigt. Dass ich vor und während meinem vierzigjährigen Zusammenwirken mit Marx so wohl an der Begründung wie namentlich an der Ausarbeitung der Theorie einen gewissen selbständigen Anteil hatte, kann ich selbst nicht läugnen. Aber der grösste Teil der leitenden Grundgedanken, besonders auf ökonomischem und geschichtlichem Gebiet und speziell ihre schliessliche scharfe Fassung gehört Marx. Was ich beigetragen, das konnte — ein paar Spezialfächer ausgenommen — Marx auch wohl ohne mich fertig bringen. Was Marx geleistet, hätte ich nicht fertig gebracht. Marx war ein Genie, wir anderen höchstens Talente. Ohne ihn wäre die Theorie heute bei weitem nicht das, was sie ist. Sie trägt daher auch mit Recht seinen Namen. »

la *Gazette littéraire universelle*, où il reprochait au radicalisme politique et social, de s'enliser de plus en plus dans la « masse » et de faire alliance avec elle contre la critique (134). Marx et Engels résolurent de répondre aussitôt à leur ancien ami. Engels jeta rapidement sur le papier ce qu'il avait à dire, laissant à Marx le soin d'achever cette critique. Celui-ci fit de ce qui ne devait être à l'origine qu'une brochure de polémique, un ouvrage de plus de 20 feuilles. En soi, la doctrine de Bauer ne constituait pas un danger bien redoutable, et ce n'était pas la peine d'attacher une telle importance à un adversaire qui traînait une existence obscure et qui devait périr avant même que les coups qui lui étaient destinés, l'eussent frappé. Mais, en combattant cette parodie de l'idéalisme spéculatif et l'idéalisme spéculatif lui-même, Marx liquidait pour ainsi dire son propre passé, et c'était pour lui une occasion bienvenue de préciser la doctrine qu'il était en train d'élaborer, en opposant à chacune des thèses de Bauer, la thèse contraire du matérialisme historique.

Le titre primitif du livre *Critique de la Critique critique*, soulignait le néant et le vide de la critique de Bauer, dont l'activité constituait une fin en soi. L'éditeur proposa à Marx, qui accepta, d'en faire un sous-titre et de donner au livre le titre plus frappant de *La Sainte Famille* (135),

(134) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*. Heft, 8 juil 1844. B. Bauer, « 1842 ».

P. 7 : « Alle diejenigen, die im Sozialismus ein neues Wort gefunden zu haben glauben... müssen der Kritik gegenüber ihre Verständlosigkeit einräumen, indem sie sagen, dass die Kritik Phrasen, unpraktisch unbedeutende Phrasen mache ; sie werden irr, weil sie ihre lieben Ansichten, Gesinnungen und Systeme nicht wiederfinden, trotzdem sie nur an dem alten festhalten, oder vielmehr weil sie das tun, fordern sie, dass die Kritik doch etwas Neues, Weltbeglückendes gebe, dass sie z. B für ihr geliebtes Volk gleich ein funkelnelneues sozialistisches System aufbaue. Ohne es sich selber recht zu gestehen, vertreten sie nur die Interessen der trägen Masse, welche gleich sehen will, was dann für sie bei der Sache heraus komme : sie sind mit ihr gegen die Kritik verbunden. So müssen sie ihr auch in Sprache, Haltung und Ton immer ähnlicher werden. Da ist nicht einmal mehr das Eine für sie zu hoffen, dass sie sich zuletzt selber aneckeln. »

(135) Cf. Archiv der S. P. D. Lettre de Löwenthal à K. Marx. Francfort-sur-le-Main, 27 déc. 1844.

appellation sous laquelle Marx et Engels désignaient communément B. Bauer et ses amis, qui après avoir pour ainsi dire canonisé l'Esprit, la Conscience, l'avaient transformé en une puissance transcendante, la « Critique », incarnée dans les quelques individus formant leur groupe.

Le livre débute par quelques escarmouches de Engels contre les collaborateurs de B. Bauer, Reichardt, Jungnitz, Faucher et E. Bauer.

Dans le premier chapitre, il règle rapidement le compte du maître relieur Reichardt, artisan ignorant qui, dans le jargon de la critique critique, avait parlé du thème alors à la mode, le paupérisme, pour faire l'éloge de la bonté du roi (136). Engels s'attaquait ensuite à un comparse de même envergure, Jungnitz, qui s'était attaché à établir une différence entre la révocation du professeur libéral Nauwerk, qui avait eu lieu en mars, et celle de B. Bauer, que la *Gazette littéraire* considérait comme l'événement capital du siècle. Engels montrait que cette révocation était la suite logique de celle de Bauer et ne faisait que confirmer l'incompatibilité entre l'esprit libéral et l'enseignement prussien (137).

Dans sa critique de Faucher et d'E. Bauer, qui étaient des adversaires plus dignes de lui, Engels abordait des questions d'un intérêt plus grand. Julius Faucher, qu'il pouvait considérer comme un rival direct, puisqu'il était comme lui spécialiste des questions économiques et sociales anglaises, avait étudié dans deux articles les conséquences

(136) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*, Heft, I (déc. 1843) et Heft, II (janvier 1844).

C. Reichardt, *Schriften über den Pauperismus*.

Réponse d'Engels. *Werke*, III, 180-182.

Kapitel, I. « Die Kritische Kritik in Buchbindermeister Gestalt oder die Kritische Kritik als Herr Reichardt. »

(137) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*. Heft 6 (mai 1844).

E. Jungnitz, « Herr Nauwerk und die philosophische Fakultät. »

Réponse d'Engels. *Werke*, III, p. 187-188. Kapitel III. « Die Gründlichkeit der Kritischen Kritik » oder die Kritische Kritik als Herr J. »

de la suppression des droits sur le blé et de la loi de dix heures. Il avait montré que cette suppression entraînerait une baisse des salaires, donnant ainsi un premier aperçu de la loi d'airain, et présentait la loi de dix heures comme une demi-mesure incapable de remédier à la misère. Profitant de quelques erreurs de traduction, sur lesquelles il s'étendait du reste fort longuement, Engels soutenait contre Faucher, avec assez d'inconséquence du reste, puisqu'il ne croyait pas à l'efficacité des réformes partielles, que la loi de dix heures était une mesure révolutionnaire, qui portait une profonde atteinte au régime industriel et commercial anglais (138).

Engels exposait le thème général de *La Sainte Famille* dans une critique d'E. Bauer. Celui-ci avait prétendu dans un article sur Flora Tristan et l'*Union ouvrière*, que l'ouvrier méritait son sort, parce que son travail restait isolé et il s'était élevé en même temps contre l'organisation du travail préconisée par F. Tristan (139). Cette inconséquence et cette incapacité de conclure à une action caractérisaient, aux yeux d'Engels, la Critique critique. Elle était condamnée à rester stérile, car en opposant l'esprit à la masse, elle séparait l'activité spirituelle de la réalité concrète et aboutissait à une justification de l'état de choses présent. Faisant, comme Hegel, de l'histoire une sorte d'entité qui se sert de l'homme pour réaliser ses fins,

(138) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*. Heft, VII (juin 1845); Heft VIII (juillet 1845).

« Englische Tagesfragen von Julius Faucher. »

Réponse d'Engels. *Werke*, III, p. 182-187. Kapitel II « Die Kritische Kritik als « Mühleigner » oder die Kritische Kritik als Herr Jules Faucher. »

(139) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung Heft V* (avril 1844).

E. Bauer, *Union ouvrière*, par Mme Flora Tristan.

Cf. *Werke*, III, p. 188-189. Kapitel IV « Die Kritische Kritik als die Ruhe des Erkennens oder die Kritische Kritik als Herr Edgar ».

Flora Tristan était une adepte de L. Blanc ; elle voulait créer une union de tous les ouvriers français, avec une cotisation annuelle de 2 francs ; l'argent ainsi recueilli devait servir à faire triompher les revendications ouvrières, au premier rang desquelles F. Tristan plaçait le droit au travail.

la Critique critique marquait un recul par rapport à Feuerbach, qui avait montré le néant de toutes les abstractions et établi que l'histoire est constituée par l'activité concrète de l'homme (140).

Cette critique abstraite, n'ayant aucune prise sur le réel, était incapable de diriger, comme le prétendait Bauer, l'évolution de l'humanité. Ce rôle était désormais imparti au communisme, dont la critique, qui alliait la pensée à l'action, tendait à précipiter la transformation de la société en révélant les contradictions de celle-ci (141).

C'est cette idée centrale que Marx développe dans une série de critiques d'Edgar et Bruno Bauer et de Szelegi. Pour donner à sa critique une assise solide, il utilise et développe l'étude qu'il avait faite de la « mystification » hégélienne dans sa *Critique de la philosophie du Droit* et montre que la Critique critique n'est que la forme dernière et en quelque sorte la caricature de la philosophie de Hegel.

Dans une analyse pénétrante et pleine d'humour, il révèle le mystère de la construction spéculative, à laquelle se livre toute idéologie (142). Si, dit-il, on réduit les différents fruits, pommes, poires, etc., au concept de fruit et que l'on considère que ce concept existant en dehors d'eux constitue leur essence, on fait de ce concept la « substance », et de la pomme, de la poire, de simples modes d'existence du fruit. Ce qu'il y a désormais d'essentiel dans la pomme, la poire, ce n'est pas leur être réel, concret, mais l'entité abstraite qu'on leur a substituée. Les fruits réels, parti-

(140) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*. Heft V (avril 1844). B. Bauer, *Hinrichs politische Vorlesungen*.

Cf. *Werke*, III, p. 264-267. Engels « Zweiter Feldzug der absoluten Kritik. Hinrichs n° II. Die « Kritik » und « Feuerbach ». Verdammung der Philosophie. Cf. en particulier, p. 265 (13-40).

(141) Cf. *Werke*, III, p. 331 (9-18). Engels, « Die « weichherzige » und die « erlösungsbedürftige » Masse ».

(142) Cf. *id.*, p. 227-232. « Das Geheimnis der spekulativen Konstruktion. » Cf. *La Sainte Famille*, II, p. 99-104. Trad. Molitor. Paris, Costes, 1927.

culiers ne sont plus que des fruits apparents, dont la substance, le fruit est la véritable essence (143). Après avoir ainsi appauvri le savoir en le réduisant au mot fruit, la spéculation, pour arriver à l'apparence d'un contenu réel, doit régresser de cette substance, de cette entité aux véritables fruits. Mais s'il est aisé de tirer des différents fruits, le concept abstrait de fruit, on ne peut en partant de ce concept arriver aux fruits réels, qu'en renonçant à l'abstraction (144). C'est ce que fait la philosophie spéculative, mais en apparence seulement. Si, dit-elle, les fruits qui n'existent réellement qu'en tant que substance, apparaissent sous des formes différentes, ce qui est contraire à l'unité de la substance, du fruit, cela vient de ce que le fruit considéré comme substance n'est pas une entité sans vie, mais un être vivant, et les variétés de fruits ne sont que des expressions différentes d'une même essence, d'une même substance (145). Les fruits réels, poires, pommes, ne sont que les différents degrés du développement du concept fruit, qui constitue la totalité des fruits.

La spéculation philosophique, après avoir réduit les objets à une substance, les recrée ensuite en partant de cette substance et en faisant de chacun d'eux l'incarnation de celle-ci. Mais ces objets réels ne sont que des apparences, des modes d'être d'un concept abstrait, leur qualité essentielle n'est pas leur qualité naturelle et leur seul intérêt est de représenter et de constituer une extériorisation du concept, un degré nécessaire de son évolution (146).

L'homme ordinaire ne croit rien avancer de surprenant en disant qu'il y a des pommes et des poires ; mais le

(143) Cf. *Werke*, III, p. 228 (4-25).

(144) Cf. *id.*, p. 228 (26-45).

(145) Cf. *id.*, p. 229 (1-39).

(146) Cf. *id.*, p. 229 (40-45), 230 (1-26).

philosophe en exprimant cette existence de façon spéculative fait un miracle : d'une entité rationnelle, irréelle, le fruit, il a produit des entités naturelles, réelles, les pommes, les poires. En d'autres termes, de sa propre intelligence abstraite qu'il se représente, extérieurement à lui-même, comme un sujet absolu, ici le fruit, il a tiré ces fruits et dans toute existence qu'il énonce, il accomplit un acte créateur (147).

Le philosophe spéculatif ne peut évidemment accomplir cette création continue qu'en y intercalant les propriétés reconnues par tous comme appartenant réellement aux objets qu'il crée, qu'en donnant les noms des choses réelles aux formes rationnelles abstraites et qu'en déclarant enfin que sa propre activité, par laquelle il passe par exemple de la représentation pomme à la représentation poire, est l'activité même du sujet absolu, le fruit. C'est cette opération qui s'appelle comprendre la substance comme sujet, comme procès intérieure comme personne absolue, qui caractérise essentiellement la spéculation hégélienne (148).

Ce faux idéalisme, qui consiste à réduire ainsi la réalité à la pensée, a atteint son point culminant avec la Critique critique, qui substitue au monde réel un monde purement imaginaire, à l'histoire humaine une vaste fantasmagorie. La philosophie hégélienne avait du moins le mérite de mêler tant de traits réels aux constructions spéculatives, que l'évolution de l'idée pouvait sembler se confondre avec celle de la réalité, tandis que la Critique critique en séparant l'idée de l'objet, en opposant l'esprit à la réalité, fait apparaître tout le néant de la construction spéculative (149.)

Cette conception erronée de la nature et de l'évolution

(147) Cf. *Werke*, III, p. 230 (27-37).

(148) Cf. *id.*, p. 230 (38-45), 231 (1-6).

(149) Cf. *id.*, p. 231 (7-45), 232 (1-3).

du réel, et du rôle de l'esprit dans cette évolution, explique la fausseté des jugements qu'Edgar et Bruno Bauer et Szeliga ont portés sur les différents sujets qu'ils ont abordés, et que Marx relève, en leur opposant ses conceptions matérialistes et communistes.

E. Bauer avait reproché à Proudhon (150) d'être un utopiste, de partir d'une idée absolue, de l'idée de Justice, et de procéder à la manière des théologiens, qui opposent Dieu au monde, pour condamner au nom de cette idée la société actuelle fondée sur l'inégalité sociale (151). De ce fait, disait Bauer, Proudhon a été amené à prendre parti pour la pauvreté contre la propriété privée qu'il considère comme la source de l'inégalité sociale, au lieu de rechercher les liens qui unissent nécessairement la pauvreté à la propriété et de voir en elles deux aspects d'un même phénomène social (152).

Au demeurant le droit de possession, qu'à la différence du droit de propriété Proudhon juge légitime, ne peut pas plus que ce dernier être fondé sur le principe d'égalité. Ce qui intéresse en effet dans la possession, c'est ce que l'on possède exclusivement, en plus des autres ; s'il y a égalité

(150) Marx fait précéder son analyse de la critique de Proudhon par E. Bauer de quelques remarques sur la critique que celui-ci avait faite d'une romancière alors à la mode, Mme de Paalzow, à qui il reprochait de séparer, dans ses peintures idylliques de l'amour, l'homme de la société (cf. *Allg. Literaturzeitung*. Heft II, Die Romane der Verfasserin von Godwie Castle). Marx fait observer qu'E. Bauer en considérant l'amour comme un élément distinct de l'homme, tombe dans le même défaut. (Cf. *Werke*, III, p. 190-193 « Die Liebe ».)

(151) Cf. *Allg. Literaturzeitung*. Heft, V, p. 37-52.

P. 40 : « Die Gerechtigkeit, das Gesetz, die Geschichte sind für Proudhon der Himmel, das Paradies unserer Zustände, doch soll das Tal der Erde, d. h. die Ungleichheit nicht zu diesem Himmel notwendig gehören... Es ist das Charakteristische jeder religiösen Vorstellung, dass sie das Dogma eines Zustandes aufstellt, in dem am Ende der eine Gegensatz als der siegreich und allein wahre dasteht. »

(152) Cf. *id.*, p. 40, fin : « Die Kritik dagegen fasst beide Tatsachen der Armut und des Eigentums zu einer einzigen zusammen, sie erkennt die innere Verbindung beider, macht sie zu einem Ganzen, das sie als solches nach den Voraussetzungen seiner Existenz fragt. »

absolue, la possession ne présente plus d'attraits (153). Cette égalité est du reste chimérique car le travail, par son inégalité, tend nécessairement à la détruire (154).

Dans sa réponse à cette critique, Marx défend Proudhon contre E. Bauer, tout en montrant les défauts et les insuffisances de la doctrine proudhonienne (155).

Loin d'être un utopiste, Proudhon a dégagé son système d'une étude critique de la propriété privée, principe fondamental de l'économie politique (156). En montrant que la propriété privée est la source de tous les maux sociaux, en dénonçant la contradiction qui existe entre la justification théorique de la propriété et ses conséquences pratiques, entre la doctrine et la réalité économique, il a fait tout ce que la critique peut faire en se plaçant sur le terrain de l'économie politique classique. Son défaut est de ne pas avoir poussé jusqu'au bout la critique de la propriété privée, et d'avoir cru à l'éternité des catégories économiques, valeur, commerce, salaire, prix, argent au lieu de montrer, comme l'a fait F. Engels, qu'elles ne sont que des formes différentes de la propriété privée (157).

Comme il attribue, avec les économistes, les maux sociaux non pas à la nature même de la propriété privée, mais à certains de ses caractères, il n'a pas pu trouver en dehors d'elle la solution du problème social. Il se propose bien de supprimer un état de choses qui oblige l'homme à se vendre, à aliéner son activité, son travail et dans lequel celui qui ne possède rien n'est rien, mais comme il conserve le principe essentiel de l'économie politique et qu'il soutient la nécessité de maintenir une certaine forme de propriété privée, la reprise par l'homme de sa nature aliénée

(153) Cf. *All. Literatur Zeitung*. Heft, V, p. 42.

(154) Cf. *id.*, p. 47.

(155) *Werke*, III, p. 193-225.

(156) Cf. *id.*, p. 194 (9-17).

(157) Cf. *id.*, p. 201 (15-44), 202-203 (1-22).

s'opère chez lui non par la suppression totale de la propriété privée, par le communisme, mais par la création d'une forme nouvelle de propriété, la possession : l'aliénation est supprimée, mais dans le cadre même où elle s'était effectuée (158).

Du fait qu'il ne dépasse pas le point de vue de l'économie classique, Proudhon n'a pas su montrer non plus que le développement politique et social est déterminé par l'opposition entre la richesse et la pauvreté, la bourgeoisie et le prolétariat. Au lieu de n'envisager comme lui, qu'un des effets de la propriété privée, la misère qu'elle engendre, il faut considérer la richesse et la misère comme deux aspects, deux côtés d'une même réalité. Le côté positif de la propriété privée tend à la maintenir, son côté négatif tend au contraire à la supprimer : les possédants constituent le parti de conservation, les prolétaires celui de destruction (159). En créant la classe des prolétaires, la propriété privée se détruit sans le vouloir, car le prolétariat a pour mission d'exécuter la sentence que la propriété privée prononce contre elle-même en engendrant la misère (160). Si les communistes attribuent au prolétariat ce rôle libérateur, ce n'est pas, comme le pense la critique critique, parce qu'ils le déifient, mais parce que le prolétariat, réduit à une condition inhumaine, ne peut s'affranchir, sans supprimer la société actuelle ; c'est l'organisation sociale elle-même qui détermine son action (161). Le mérite

(158) Cf. *Werke*, III, p. 212 (42-45), 213 (1-24).

P. 213 (3-6) : « Weil aber seine Kritik der Nationalökonomie noch in den Voraussetzungen der Nationalökonomie befangen ist, so wird die Aneignung der gegenständlichen Welt selbst noch unter der nationalökonomischen Form des Besitzes gefasst. »

(159) *Werke*, III, p. 205 (36-45), 206 (1-21).

(160) Cf. *id.*, 206 (29-31) : « Das Proletariat vollzieht das Urteil, welches das Privateigentum durch die Erzeugung des Proletariats über sich selbst verhängt. »

(161) Cf. *id.*, 206 (38-45), 207 (1-24).

P. 207 (17-20) : « Sein Ziel und seine geschichtliche Aktion ist in seiner eigenen Lebenssituation, wie in der ganzen Organisation der heutigen bürgerlichen Gesellschaft sinnfällig, unwiderruflich vorgezeichnet. »

de Proudhon reste d'avoir bien posé le problème social. D'une part, en effet, il a montré que le travail, l'activité humaine est la seule mesure de la valeur, l'élément essentiel de la production, alors que les économistes attribuent au capital et à la propriété foncière un rôle tout aussi important (162). D'autre part, il considère avec raison le problème social comme un problème pratique et non comme un problème intellectuel, car la société ne se transformera pas par la seule vertu du raisonnement. Proudhon et avec lui les prolétaires ressentent en effet toute la différence qui sépare la pensée de l'être, et ils estiment que la propriété doit être supprimée non seulement dans l'esprit, mais aussi dans la réalité. La critique critique, qui plane au-dessus des besoins humains, se contente de la supprimer dans l'abstrait et, réduisant l'activité humaine à la pensée, elle croit pouvoir régénérer le monde par le miracle de la spéculation (163).

Cette indifférence superbe vis-à-vis de la réalité explique la conception que la « Critique critique » se fait de l'histoire. Ce qui constitue pour B. Bauer la clef de l'histoire, c'est l'opposition entre l'« esprit » et la « masse ». L'histoire ne s'adresse pas à la « masse » c'est-à-dire à l'homme concret pour se réaliser, car la « masse » a toujours fait échouer les grandes actions, quand elle s'y est intéressée. L'évolution historique ne s'effectue que dans et par l'esprit (164).

Cette conception de la lutte entre l'esprit et la masse n'est, dit Marx, qu'une forme nouvelle de la conception

(162) Cf. *Werke*, III, p. 219 (25-43)

(163) Cf. *id.*, p. 223 (32-45), 224 (1-27).

Marx emprunte ici (p. 223 10-28) à Proudhon l'idée de la force collective dont le produit est supérieur à celui qui est donné par l'addition de forces individuelles, et il montre après lui que, du fait que le total des salaires individuels n'est pas équivalent à la valeur de la production collective, les ouvriers sont privés d'une partie du fruit de leur travail. Cf. Bouglé, *op. cit.*, p. 76.

(164) Cf. *id.*, p. 249-258. Kapitel, VI. « Die absolute Kritische Kritik oder die Kritik als Herr Bruno. » Erster Feldzug der absoluten Kritik a) Der « Geist » und die « Masse ».

hégélienne ou chrétienne, qui oppose l'esprit à la matière, Dieu au monde. Bauer aggrave même l'idéalisme hégélien, chez qui du moins l'Esprit absolu s'incarne dans la masse et se réalise par elle, la philosophie se contentant d'exprimer l'évolution de l'Esprit, après que celle-ci s'est réalisée (165). Pour lui en effet l'Esprit absolu, qui se confond avec la Critique, constitue, en dehors de la masse inerte, et passive, à qui il s'oppose, l'élément agissant et vivant, qui détermine le cours de l'histoire (166).

La fausseté de cette conception apparaît dans les jugements que B. Bauer porte sur le radicalisme, la Révolution française et le socialisme.

Dans la question juive, où il oppose pour la première fois l'esprit à la masse, il prend parti contre le radicalisme, tandis qu'il prêche la liberté spirituelle, la liberté théorique, qui ne tient pas compte de la réalité (167). Le radicalisme rejette avec raison cette émancipation théorique comme une illusion et poursuit la réalisation effective, matérielle de la liberté par la révolution sociale. Les idées, en effet, ne peuvent que remplacer d'autres idées et sont incapables de changer par elles-mêmes quoi que ce soit à l'ordre des choses.

(165) Cf. *Werke*, III, p. 257 (3-45).

(166) Cf. *id.*, p. 258 (11-22). « Herr Bruno hebt Hegels Halbheit auf. Einmal erklärt er die Kritik für den absoluten Geist, und sich selbst für die Kritik. Wie das Element der Kritik aus der Masse verbannt ist, so ist das Element der Masse aus der Kritik verbannt. Die Kritik weiss sich daher nicht in einer Masse, sondern in einem geringen Häuflein auserwählter Männer, in Herrn Bauer und seinen Jüngern ausschliesslich inkarniert. Herr Bruno hebt ferner die andere Halbheit Hegels auf, indem er nicht mehr wie der Hegelsche Geist post festum in der Phantasie die Geschichte macht, sondern mit Bewusstsein im Gegensatz zu der Masse der übrigen Menschheit die Rolle des Weltgeistes spielt... »

(167) B. Bauer avait publié dans la *Gazette générale universelle* deux articles pour répondre aux critiques adressées à son livre sur la question juive.

Heft I (déc. 1844). « Neue Schriften über die Judenfrage. »

Heft IV (mars 1845). Die neuesten Schriften über die Judenfrage. »

Il disait en substance qu'il n'avait fait dans son livre que poser des principes généraux, sans montrer comment ces principes se réaliseraient effectivement dans la société, et il avait raillé les radicaux qui avaient des formules de réforme toutes prêtes. Dans sa critique, Marx reprend à grands traits sa thèse déjà exposée dans les *Annales franco-allemandes* et sur laquelle nous ne reviendrons pas.

Pour être efficaces, pour agir sur la réalité, il faut qu'elles s'intègrent dans la masse et dirigent son action (168).

Cette croyance erronée dans le pouvoir des idées a détourné Bauer de l'analyse de la nature réelle et concrète des événements historiques et explique son jugement sur la Révolution française.

Il en attribue l'échec au développement de l'individualisme et s'attache à montrer que la chute de Robespierre est due à l'antagonisme entre sa conception de la justice et de la vertu et l'atomisme égoïste des individus, qu'il avait essayé de contrebalancer par le pouvoir de l'État.

On ne saurait d'abord, dit Marx (169), comparer les individus à des atomes, car ils n'existent pas indépendamment de la société ; ils ont en effet des intérêts communs qui les rendent solidaires les uns des autres ; leur lien est de ce fait constitué par la société et non par l'État qui, loin de régler la vie sociale, comme le pense B. Bauer, est déterminé par elle (170). D'autre part, la chute de Robespierre et de Saint-Just s'explique non par l'opposition entre leur idéal de vertu et l'égoïsme populaire, mais par le fait qu'ils confondaient dans leur conception de l'État, la démocratie antique fondée sur l'esclavage et la démocratie moderne, fondée sur le salariat, sur l'esclavage émancipé. Leur erreur a été, après avoir formulé les principes de la société moderne dans les Droits de l'Homme, d'avoir voulu régler l'organisation de cette société à la

(168) Cf. *Werke*, III, p. (259-262)-(267-272)-(280-294). Die Judenfrage.

P. 267 (23-26) : « Der erste Satz des profanen Sozialismus verwirft die Emanzipation in der blossen Theorie als eine Illusion und verlangt für die wirkliche Freiheit, ausser dem idealistischen « Willen », noch sehr handgreifliche, sehr materielle Bedingungen. »

P. 294 (30-34) : « Ideen können nie über einen alten Weltzustand, sondern immer nur über die Ideen des alten Weltzustandes hinausführen. Ideen können überhaupt nichts ausführen. Zum Ausführen der Ideen bedarf es der Menschen, welche eine praktische Gewalt aufbieten. »

(169) Cf. *Werke*, III, p. 294-300. Kritische Schlacht gegen die französische Revolution.

(170) Cf. *id.*, p. 296 (1-42).

manière antique (171). Aussi la Convention a-t-elle dû faire place au Directoire par lequel la bourgeoisie a réglé sa constitution politique d'après son organisation économique et sociale (172). Napoléon a marqué la dernière tentative du terrorisme révolutionnaire, pour régler à son gré la société bourgeoise. Cette tentative a échoué pour les mêmes raisons que celles qui avaient entraîné la chute de Robespierre. Après sa victoire sur la Contre-Révolution en 1830, la bourgeoisie a réalisé ses aspirations de 1789, mais cette fois avec la conscience qu'elles constituaient des fins particulières et non un idéal commun à toute l'humanité (173).

La même cause d'erreur apparaît dans les jugements que B. Bauer porte sur le matérialisme français et le socialisme (174).

Bauer considère le matérialisme comme issu, avec le théisme, de la doctrine de Spinoza. Théisme et matérialisme constituent les deux aspects du rationalisme, qui a dominé la pensée française du XVIII^e siècle et qui a été supplanté par le romantisme, après l'échec de la Révolution française.

C'est là, dit Marx, un jugement sommaire et inexact, qui ne tient pas compte des réalités sociales. Ce qui caractérise essentiellement le matérialisme du XVIII^e siècle, c'est sa lutte contre le spiritualisme du XVII^e ; à cette lutte a succédé maintenant un combat contre toute métaphysique, qui est mené au point de vue théorique par l'humanisme et sur le plan pratique par le socialisme et le communisme (175).

Il y a deux tendances dans le matérialisme français :

(171) Cf. *Werke*, III, p. 296 (43-45), 297-298 (1-24).

(172) Cf. *id.*, p. 298 (32-45), 299 (1-8).

(173) Cf. *id.*, p. 299 (16-45), 300 (1-17).

(174) Cf. *id.*, p. 300-310. Kritische Schlacht gegen den französischen Materialismus.

P. 310-312 : Schliessliche Niederlage des Sozialismus.

(175) Cf. *id.*, p. 301 (1-31).

une tendance mécaniste qui tire son origine de la physique de Descartes et qui trouve son expression dans les sciences naturelles, et une tendance sociale, issue de Locke, qui aboutit au communisme (176).

Séparant la physique de la métaphysique, Descartes avait prêté à la matière une force créatrice et conçu le mouvement sous une forme mécanique. C'est de cette physique, qui considère la matière comme l'unique substance, qu'est né le matérialisme mécanique français qui, rejetant la métaphysique cartésienne, s'inspire de la doctrine épicurienne (Leroy, Lamettrie, Cabanis, Gassendi) (177).

Ce mouvement matérialiste, auquel répondait le matérialisme même de la vie française au XVIII^e siècle, s'accompagne d'une critique de la métaphysique commencée par Bayle qui, par son scepticisme enlève tout crédit à celle-ci (178). C'est Locke qui, dans son *Essai sur l'entendement humain*, donne à cette critique un caractère positif (179). Il tire les éléments de sa doctrine de Bacon, qui considérerait que les sens sont la seule source de la connaissance (180), et de Hobbes qui, s'appuyant sur le fait que toute connaissance vient de la matière, affirmait qu'on ne peut séparer l'idée de la réalité, la pensée de l'être, et que les mêmes lois régissent la nature et l'homme (181). Tandis que Hobbes étayait sa doctrine sur la géométrie et la mécanique, Locke se fonde sur les données du monde sensible pour poser le principe de l'origine matérielle de la connaissance et des idées (182).

Condillac qui a répandu en France le sensualisme de Locke, montre que non seulement les idées, mais aussi

(176) Cf. *Werke*, III, p. 301 (32-44).

(177) Cf. *id.*, p. 302 (1-21).

(178) Cf. *id.*, p. 303 (11-45), 304 (1-6).

(179) Cf. *id.*, p. 304 (7-14).

(180) Cf. *id.*, p. 304 (26-45), 305 (1-5).

(181) Cf. *id.*, p. 305 (6-40).

(182) Cf. *id.*, p. 305 (41-45).

les sensations sont le résultat de l'expérience et de l'habitude, et met ainsi en relief l'importance de l'éducation et du milieu dans l'évolution humaine (183) S'inspirant de lui, Helvétius applique à la vie sociale la doctrine de Locke. Il fonde la morale sur l'égoïsme et l'intérêt, montre les rapports entre les progrès de l'industrie et ceux de la raison, affirme la bonté et l'égalité naturelles de l'homme et souligne le rôle de l'éducation (184).

Ainsi tandis que le matérialisme cartésien donne naissance à la conception mécaniste de la nature, le matérialisme issu de Locke aboutit au socialisme par la théorie de l'égalité naturelle, de la toute-puissance de l'expérience, de l'éducation et des influences extérieures et par l'importance attribuée à la production dans l'évolution sociale. S'il est vrai que l'homme se modèle d'après le monde extérieur, il faut organiser ce monde de telle manière, qu'il développe ce qu'il y a d'humain en lui ; si l'intérêt est le mobile des actions il faut que l'intérêt particulier cède le pas à l'intérêt général ; si enfin l'homme dépend du milieu, il faut transformer ce milieu pour l'améliorer (185).

Ce sont ces principes qui ont inspiré les œuvres des premiers socialistes et communistes : Babeuf, Fourier, Owen et Cabet (186).

Au lieu de chercher à comprendre la nécessité historique du socialisme, Bauer le condamne d'une façon dogmatique. Confondant le socialisme avec l'organisation du travail, il voit en lui une tentative d'organiser la masse, il attribue son échec à ce qu'il a fait cause commune avec celle-ci et conclut de cet échec, survenant après celui du radicalisme politique, que la critique offre la seule voie de salut.

(183) Cf. *Werke*, III, p. 306 (13-29).

(184) Cf. *id.*, p. 306 (35-45).

(185) Cf. *id.*, p. 307 (25-45), 308 (1-5).

(186) Cf. *id.*, p. 308 (6-30).

Passant de la défense à l'attaque, Marx montre alors, par une analyse de l'origine et de la nature de la Critique critique, son inanité et son impuissance (187).

Dans le combat qu'il a livré contre Strauss au nom de la « Conscience » contre la « Substance », B. Bauer n'a fait que développer un des côtés du système de Hegel, qui réalise dans l'Esprit l'unité métaphysique de la « Substance » de Spinoza et du « Moi » de Fichte (188). Bien qu'il prétende avoir triomphé de l'idéalisme hégélien, Bauer l'a aggravé en substituant à l'idée la conscience qu'il transforme en sujet indépendant de l'homme. La conscience, dont il fait la cause de tout, devient l'être unique ; rien n'existe en dehors d'elle, le monde en qui elle s'extériorise n'est qu'apparence et, par rapport à elle, l'homme n'est pas sujet mais attribut.

Cette théorie, qui constitue un retour à la spéculation la plus abstraite et la plus audacieuse, marque l'aboutissement de l'idéalisme transcendantal.

Vidée de tout contenu, séparée de la société et du monde, détachée de la masse profane, n'existant qu'en soi et pour soi, la critique devient critique pure ou critique critique et, incarnée dans quelques individus d'élite, elle mène une existence solitaire, absolue, divine (189).

Après cette analyse de la « Critique critique » il restait à Marx à montrer les conséquences pratiques du système de Bauer. C'était assez difficile car B. et E. Bauer se gardaient bien de préciser le côté positif de leur doctrine et Faucher lui-même, dans son exposé de la situation économique et sociale de l'Angleterre, s'était borné à critiquer et à condamner tous les partis.

(187) Cf. *Werke*, III, p. 313-320 : « Der spekulative Kreislauf der absoluten Kritik und die Philosophie des Selbstbewusstseins »

(188) Cf. *id.*, p. 315 (38-45), 316 (1-21).

(189) Cf. *id.*, p. 316-320.

En particulier p. 320 (12-32).

Seule l'étude que Szeliga faisait des *Mystères de Paris*, d'E. Sue, dans le n° 7 de la *Gazette littéraire universelle* (190), offrait quelque chose de positif à critiquer. Szeliga avait en effet découvert que ce roman donnait la solution de tous les mystères sociaux et que son héros Rodolphe réalisait, en l'incarnant, l'idéal de la Critique critique. Cette critique de Szeliga permettait également à Marx de montrer le néant de ce roman sentimental, vaguement socialisant, qui connaissait alors un immense succès. Le *Journal des Débats*, qui donnait le ton à la presse, l'avait publié en feuilleton et, en Allemagne, Wigand en lançait une traduction qui devait atteindre onze éditions. Ce roman n'avait aucune valeur littéraire, il s'étirait tout le long de ses quinze volumes en interminables épisodes, reliés par le lien très lâche de l'intrigue. E. Süe, doué d'une imagination fertile, que gâtait un fade idéalisme, entraînait d'abord le lecteur dans les bas-fonds de la société pour le ramener ensuite dans une atmosphère plus pure, dans un milieu moral, où la vertu est récompensée et le vice puni. Pour l'intelligence des critiques de Szeliga et de Marx, on peut résumer ainsi le roman :

Après avoir épousé en secret une jeune intrigante Sarah Seyton, Rodolphe prince de Gerolstein rompt avec elle, la chasse de ses États et parcourt le monde pour consacrer désormais sa vie à récompenser la vertu, à châtier les méchants et à secourir les misérables, en recherchant la cause des maux dont souffre l'humanité. Au cours d'un voyage en Floride, il arrache une métisse Cecily aux

(190) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*. Heft VII (juin 1844), p. 8-48.

E. Sue : *Die Geheimnisse von Paris*. Kritik von Szeliga.

La critique de Szeliga n'était pas isolée. A la même époque une critique des *Mystères de Paris* paraissait dans la *Berliner Monatschrift* (p. 302-322. « Die Mysterien von Paris von E. Sue. » M. Schmidt).

Dans le deuxième numéro de la *Gazette littéraire universelle* avait paru un article inspiré des *Mystères de Paris*, intitulé « *Die Geheimnisse von Berlin* », « Les mystères de Berlin ».

maines d'un planteur cruel et lui fait épouser un nègre, dont il a fait son médecin, mais comme Cecily s'adonne à une vie déréglée, il la punit en la faisant enfermer à perpétuité dans une maison de correction. Il se rend à Paris où il retrouve Sarah qui, avec la complicité d'un notaire à l'âme diabolique, Jules Ferrand, a fait disparaître l'enfant qu'elle avait eu de Rodolphe. Au cours d'une promenade dans un quartier mal famé, Rodolphe prend la défense d'une jeune prostituée, Fleur de Marie, qui n'est autre que sa propre fille, contre un souteneur redoutable, le Chourineur, qui la maltraite. Il s'occupe du relèvement moral de Fleur de Marie et prend à son service le Chourineur, qui le protège contre deux bandits que Sarah a mis à ses trousses, le Maître d'école et la Chouette. Grâce à l'aide du Chourineur, Rodolphe s'empare du Maître d'école et lui fait crever les yeux. Puis il punit le notaire Ferrand, responsable de la déchéance de Fleur de Marie, et l'oblige à léguer sa fortune à des œuvres de bienfaisance, en particulier à une banque des pauvres. Quant à Fleur de Marie, il l'installe à la ferme modèle de Bouqueval et la confie à un prêtre qui l'amène à se mortifier, à faire pénitence et à entrer au couvent, où elle meurt.

Szeliga voyait dans cette fadaise sentimentale la révélation des mystères de la société. Ces mystères, disait-il, s'incarnent dans les crimes et les criminels, qui posent devant la science et l'État le problème de la civilisation (191). Les

(191) Cf. *Allgemeine Literaturzeitung*. Heft, VII, juin 1844, p. 8-48. Szeliga, *Die Geheimnisse von Paris*.

P. 10 : « Es (das Epos) stellt sich die Aufgabe das Geheimnis der menschlichen Gesellschaft, also die Gegenwart vor der Gegenwart zu enthüllen... Dies ist die Bedeutung der Geheimnisse von Paris. Sie sind die Geheimnisse von Europa... »

P. 11 : « Nicht die Höhlen des Verbrechens sind die Geheimnisse, sondern die Verbrechen und Verbrecher selbst... Die Wissenschaft und das Leben, die Religion und der Staat schlagen sich mit dieser Frage herum : wie sind diese Wilden in der Civilisation möglich ? »

P. 12 : « Diese furchtbare Verwilderung ist eines der grossen Geheimnisse, welche Europa durchschauern, es ist eins der Geheimnisse unseres Epos, der Geheimnisse von Paris. »

principaux mystères sont selon Szeliga : la privation de droits dans l'État, due à ce que les riches ignorent ce qu'est la misère (192), l'opposition entre la civilisation véritable et la culture superficielle, dépourvue d'idéal, qui est celle de la société actuelle (193), la contradiction entre la vraie morale et l'hypocrisie de la vertu (194), qui engendre le cynisme dans le crime (195).

La mission de Rodolphe est de révéler ces mystères en encourageant la vertu et en arrachant leurs masques aux criminels qu'il châtie (196). C'est ainsi qu'il convertit au bien le Chourineur (197), prêche la morale au Maître d'école, après l'avoir rendu, en l'aveuglant, incapable de nuire, punit Cecily en l'enfermant, le notaire, en le ruinant (198) et sauve enfin du péché Fleur de Marie, victime de la société mauvaise, dont elle rachète les fautes (189).

Au lieu de voir, comme Szeliga, dans les *Mystères de Paris* une sorte d'épopée du relèvement de l'humanité, Marx critique les remèdes sociaux proposés par Süe comme des palliatifs insuffisants et raille avec humour Szeliga qui transforme en mystères les plus triviales vérités.

Dans sa critique minutieuse qui s'étend sur 80 pages (200)

(192) Cf. p. 13-16. Das Geheimnis der Rechtlosigkeit im Staat.

(193) Cf. p. 16-20. Das Geheimnis der gebildeten Gesellschaft.

(194) Cf. p. 20-27. Das Geheimnis der Frömmigkeit und der Rechtschaffenheit.

(195) Cf. p. 27-32. Der Weltzustand der Geheimnisse von Paris im allgemeinen.

(196) Cf. p. 33. Rudolph « Das enthüllte Geheimnis aller Geheimnisse.

« Die Macht der Kritik ist es, welche Rudolph hinaustreibt, ihm die Aufgabe stellend « Das Gute zu belohnen, das Böse zu verfolgen, die Leidenden zu unterstützen und alle Wunden zu untersuchen und vielleicht einige Seelen dem Verderben zu entreissen. Die Macht der Kritik staltet ihn mit dem ernststen unerschütterlichen Willen aus, diese Aufgabe zu erfüllen. »

P. 34: « Das unparteiische Gericht, mit welchem Rudolph seinen Weltgang verewigt, ist in der Tat nichts anderes als die Enthüllung der Geheimnisse der Gesellschaft. »

(197) Cf. *id.*, p. 35.

(198) Cf. *id.*, p. 42.

(199) Cf. *id.*, p. 43-44.

(200) Cf. *Werke*, III, p. 339-387. Kapitel, VIII. Weltgang und Verklärung der Kritischen Kritik oder die Kritische Kritik als Rudolph Fürst von Gerolstein. Kapitel V, 225-249. Die Kritische Kritik als Herr Szeliga.

et qui nous apparaît d'autant plus longue et fastidieuse, que ni le roman de Süe ni la critique de Szeliga ne présentent d'intérêt, Marx s'attache surtout à réfuter la thèse de Szeliga sur le caractère et le rôle de Rodolphe (201).

C'est particulièrement dans son attitude vis-à-vis de Fleur de Marie que Rodolphe révèle sa vraie nature et celle de la société, qu'il représente et qu'il défend. Il ne l'arrache aux griffes du Chourineur que pour la livrer au pouvoir du prêtre, qui tue son âme par le repentir et la pénitence. En transformant sa faute en un crime contre Dieu, le prêtre rend intolérable et irrémédiable le sentiment de sa déchéance. Dès que la honte du péché s'est implantée dans son âme, Fleur de Marie devient la proie du repentir et de la pénitence, elle renonce au monde et entre au couvent pour racheter ses péchés. Rodolphe aboutit ainsi à faire d'une pécheresse innocente, une pécheresse repentante, et ne trouve d'autre moyen pour la guérir, que de la retrancher de la vie (202). Cela est du reste chez lui un véritable système de rédemption ; c'est ainsi qu'il ramène la métisse Cecily à la vertu au moyen de la prison cellulaire et détourne le Maître d'école du crime en le rendant aveugle, ce qui est un moyen plus radical encore de séparer le pécheur du monde et d'éveiller en lui le repentir (203).

(201) Avant Marx, M. Schmidt avait montré dans son article de la *Berliner Monatsschrift*, que le roman de Süe était l'expression d'une morale platement utilitaire, mais il concluait de l'insuffisance des réformes proposées à une impuissance absolue de remédier aux maux sociaux.

P. 330 : « Kein Wunder, dass die Mysterien so grossen Anklang findet. Die sittliche Welt empfängt ja an ihnen die gelungenste Ausgeburd der Philisterhaftigkeit, das getreue Abbild ihrer eigenen Menschenfreundlichkeit, das volle Echo derselben Klagen, in welchen sie ausbricht, die gleiche Reformsucht in Dingen, an denen so wenig mehr zu reformiren ist als am Türkentum. »

P. 332 : « Soll man schliesslich noch ein Wort verlieren über die vortrefflichen Einrichtungen der Fürsten und die philanthropischen Vorschläge des Romanschreibers selber ? Es sind Anträge zur Staatsverbesserungen, wie man vor der Reformation deren unzählige zur Kirchenverbesserung machte : Verbesserungen wo nichts mehr zu verbessern ist. »

(202) Cf. *Werke*, III, p. 347-353. Cf. M. Schmidt, p. 311-321.

(203) Cf. *id.*, p. 354-364.

Parallèlement à ce système de châtiments, qui traduit toute l'étroitesse de la morale bourgeoise aux yeux de Marx, Rodolphe préconise une série de remèdes destinés à atténuer les maux, dont souffre l'humanité (204). Il ne vise du reste ni à une transformation radicale, ni même à une réforme profonde de la société et laisse subsister l'héritage et la propriété privée qu'il considère comme sacrés. Il se contente de demander au riche de faire bon usage de sa fortune en secourant la misère, et à l'État de s'occuper de l'éducation des enfants pauvres et de l'organisation du travail.

Sur le premier point, Marx montre que les fêtes de bienfaisance préconisées par Rodolphe, ne sont pour les riches qu'une occasion de s'amuser sous prétexte de soulager la misère (205).

L'éducation des enfants pauvres par l'État a un caractère utopique, car cela équivaldrait à la suppression du prolétariat et par suite à la destruction de l'organisation sociale, dont l'État est l'expression et qu'il est chargé de défendre.

Quant à l'organisation du travail, elle se traduit dans le roman par deux mesures aussi inopérantes l'une que l'autre : par la création d'une Banque des pauvres et d'une ferme modèle.

D'après les chiffres mêmes indiqués par Rodolphe, la Banque destinée à venir en aide aux chômeurs honnêtes ne pourrait donner à chacun d'eux que la moitié de la somme nécessaire à leur entretien (27 centimes au lieu de 47) (206). Si la Banque se montre avare de ses deniers, la ferme modèle de Bouqueval pêche au contraire par excès de générosité ; chacun des ouvriers y perçoit en effet

(204) Cf. *Werke*, III, p. 364-368.

(205) Cf. *id.*, p. 372-373.

(206) Cf. *id.*, p. 376-378 — « Die Armenbank. »

un salaire quadruple de la moyenne des salaires des ouvriers agricoles (207). En résumé, le roman de Süe, sous son aspect humanitaire, s'inspire en réalité de la morale utilitaire bourgeoise. Ses projets de réforme ne visent qu'à la conservation des privilèges de la bourgeoisie et son héros Rodolphe, qui se donne des airs de justicier, de redresseur de torts, de bienfaiteur de l'humanité, n'est guidé dans ses actions que par l'égoïsme qu'il cache sous de faux dehors de vertu (208).

Dans *La Sainte Famille*, Marx, sans exposer d'une manière dogmatique la doctrine du matérialisme historique qu'il venait de dégager de son étude de la philosophie et de l'économie, la précisait par une application à quelques cas concrets. Bien qu'il se réclamât encore de l'humanisme de Feuerbach, il le dépassait en fait dans chacune de ses propositions.

Et d'abord s'il soutenait avec Feuerbach, contre Hegel et Bauer, qu'il fallait plier non pas la réalité à la pensée, mais la pensée à la réalité, il concevait celle-ci sous forme d'activité pratique, d'activité sociale. Niant la réalité de la pensée en dehors de cette activité, il se donnait comme tâche de dégager de l'étude de la société les lois de son évolution, étant du reste *a priori* convaincu que celle-ci ne pouvait être que conforme à la fois à la raison et à la justice, et devait nécessairement aboutir à l'émancipation, à l'affranchissement total de l'humanité.

Cette émancipation n'était pas, comme le pensaient B. Bauer et même Feuerbach une émancipation spirituelle plus ou moins limitée à la conscience, mais une émancipation véritable, matérielle, pratique.

« Les ouvriers, disait-il, qui travaillent dans les ateliers

(207) Cf. *Werke*, III, p. 378-379 : « Musterwirtschaft zu Bouqueval. »

(208) Cf. *id.*, p. 379-387 : « Rudolph, das enthüllte Geheimnis aller Geheimnisse. »

de Manchester et de Lyon, ne croient pas qu'ils arriveront à supprimer par le raisonnement, par la pensée pure, leurs seigneurs industriels et leur propre dégradation. Ils ressentent très douloureusement la différence qu'il y a entre la pensée et l'être, entre la Conscience et la Vie. Ils savent que la propriété, le capital, l'argent, ne sont nullement des imaginations de leur esprit mais des produits effectifs et objectifs de leur propre aliénation, et qu'il faut les supprimer d'une manière pratique, concrète pour que l'homme devienne homme non seulement dans la pensée et la conscience mais aussi dans la vie réelle, dans l'existence matérielle (209). »

Il ne faut pas détruire simplement l'illusion religieuse, car celle-ci n'est que le produit du régime social qui oppose à l'homme son activité, son travail et le produit de celui-ci, qui s'incarne sous forme d'argent dans le capital pour le dominer et l'asservir. L'illusion religieuse exprime un état de choses concret et traduit le divorce qui existe dans la société entre l'homme et la nature, l'individu et l'espèce. Ce divorce sera aboli par la suppression de la propriété privée, et ce sera l'œuvre de la révolution communiste, engendrée par le développement même de la société qui crée, dans le prolétariat, l'instrument de sa propre destruction.

La Sainte Famille, qui marquait pour Marx la fin de sa période jeune-hégélienne, fut rapidement rédigée et à la fin de novembre, le livre était à peu près achevé. Marx songea d'abord à le faire éditer chez Froebel. Mais le Comptoir littéraire périlclitait rapidement (210), et Froebel d'autre part recevait alors de son commanditaire et associé

(209) Cf. *Werke*, III, p. 223 (41-45), 224 (1-8).

(210) Le rôle de Froebel, comme celui de Ruge, était alors fini dans le mouvement Jeune Hégélien et le Comptoir littéraire était à son déclin. Après avoir publié 41 livres en 1843, année où il atteignait son apogée, il n'en publiait que 20 en 1844 et ce chiffre devait tomber à 6 en 1845. Le 12 juin 1845, le Comptoir littéraire sombra et Froebel alla à Dresde, où il publia en 1846 *Die neue Politik* sous le pseudonyme de C. Junius.

Ruge l'invitation formelle de ne publier aucun ouvrage de Marx (211).

Ce premier projet n'ayant pas abouti, Marx s'adressa à l'éditeur du *Vorwärts*, Jules Renouard, par l'entremise de Börnstein (212). Ce nouveau projet devait également échouer, car le *Vorwärts* était sur le point d'être supprimé (213) et ses rédacteurs, y compris Marx, allaient être sous le coup d'un arrêté d'expulsion.

Sous la direction de Bernays, le *Vorwärts* avait pris un caractère radical de plus en plus marqué. Il polémique contre le libéralisme, qui ne visait qu'à favoriser les intérêts de la bourgeoisie (214), contre la critique pure de Bauer, qui prétendait rester neutre dans les conflits politiques et sociaux (215) et dans ses nombreux comptes-rendus du mouvement ouvrier, ses tendances communistes s'affirmaient de plus en plus nettement (216).

(211) Lettre de Ruge à Froebel, 6 déc. 1844 (I, p. 380-381).

« Er (Marx) ist jedesmal von irgend einem Hass besessen und so lange ich ihm im Kopfe spucke, kann er ohne Injurien gegen mich nichts schreiben... Aber auch abgesehen davon, er würde denken mich zum Narren zu machen, wenn er bei uns was drucken lassen könnte ohne mein Vorwissen und wider meinen Willen und er würde sich eher erschiessen, als dass er es mit meiner Bewilligung täte. Ich wehre es Ihnen nicht, von Ihrem Recht gegen mich Gebrauch zu machen, aber Sie haben zwischen mir und Marx, zwischen seiner und meiner Freundschaft zu wählen. »

(212) C. Der Kampf, *Sozialdemokratische Monatsschrift*, 1926, XXI, p. 308 r. Brügel, *Die Verlagsgeschichte der Heiligen Familie*.

(213) Cf. Ruge à Froebel. Paris, nov. 1844 (I, p. 379).

« Das *Vorwärts* geht ein, wenn es nicht 30.000 fr. Caution leistet. Es hätte diesen Schritt längst von selbst tun sollen. Wer nicht zu leben weiss, muss sterben. »

(214) Cf. *Vorwärts*, n° 55, 10 juillet. Liberaler Unsinn.

Id., n° 66, 17 août. Aussichten für Deutschland.

(215) Cf. *Vorwärts*, n° 76, 21 sept.

« Der II Band der Geschichte des 18 Jahrhunderts von B. Bauer entspricht in keiner Weise auch nur der mittelmässigsten Erwartung, die man von diesem Werk früher hegte... Die Wichtigkeit welche B. Bauer der alleruntergeordneten Kleinigkeiten widmet, zeigt zu Genüge wie die Anekdote hier an die Stelle der Geschichte getreten ist, wie das Curiosum der Gott der absoluten Kritik geworden. »

(216) Cf. *Vorwärts*, n° 59, 21 juillet. Die Arbeiterbewegung in Böhmen.

Id., 31 juillet. « Der Pauperismus in Preussen. »

Id., 3 août. « Arbeiterbewegung in Dresden. »

Profitant de l'attentat de Tschetch contre Frédéric Guillaume IV, dont le *Vorwärts* avait fait une quasi apologie (217), le gouvernement allemand demanda à Guizot de supprimer le journal. Guizot se contenta de poursuivre Bernays pour défaut de cautionnement. Celui-ci, condamné le 13 décembre à 2 mois de prison et à 300 francs d'amende, annonça dans un manifeste de tendance communiste, que le *Vorwärts* paraîtrait désormais sous forme de revue mensuelle, pour laquelle aucun cautionnement n'était exigé ; le ministre de l'Intérieur Duchatel prit alors, le 25 janvier 1845, un arrêté d'expulsion contre les rédacteurs, Heine, Marx, Bakounine, Herwegh, Bürgers, Ruge, Börnstein et Bernays, qui furent invités à quitter immédiatement le territoire français (218). Ceux-ci firent appel aux journaux libéraux qui élevèrent une vive protestation (219). Le résultat de celle-ci fut que le gouverne-

Id., 21 août. « Arbeiterbewegung in Deutschland. »

Id., 24 août. « Der Wucher in der Pfalz. »

Id., septembre. Articles de Engels sur l'Angleterre.

Id., 31 août. Compte rendu d'une réunion socialiste à Bielefeld.

Id., 21 sept. Die Pariser Correspondenz.

Id., 30 oct. « Die deutschen Arbeiter. »

Dans ses articles du 20 juillet « Esclaves noirs et esclaves blancs » et du 28 août « L'Argent », un des collaborateurs du *Vorwärts*, G. Weber, exposait des idées très voisines de celles de Marx et de Hess, montrant que l'organisation sociale actuelle entraînait par suite de la concurrence une misère de plus en plus grande des ouvriers tombés au rang de marchandises et soumis comme celles-ci à la loi de l'offre et de la demande. Cette société a pour Dieu l'argent, expression de l'aliénation non pas simplement spirituelle mais réelle, matérielle de l'homme, devenu son esclave.

(217) Cf. *Vorwärts*, n° 62, 3 août.

« Attentat auf den König Preussens. »

(218) Cf. Ruge à sa mère, 26 janvier 1845 (I, p. 391-392).

« Stelle Dir vor, Preussen hat es durchgesetzt, dass Guizot 12 Deutsche... nach einer Liste, die der Gesandte übergeben hat, verweist. Ich habe mich natürlich an meine Gesandtschaft gewendet und wie es scheint so wird sich alles redressieren. Es versteht sich, dass die Vorwärtser alle dabei sind Heine, Marx u sw... Die Schriftstellerei der unberufenen Schweinigel, wird damit zu gleicher Zeit aufgehoben und wenn Herr von Arnim, der preussische Gesandte mich consultirt hätte, so würde ich ihm im Interesse der Freiheit zu diesem Schritt geraten haben, denn eine Blamage der Opposition ist eine Niederlage der Opposition und das Vorwärts war nichts weiter. »

(219) Cf. *La Réforme*. Vendredi 14 février.

Article de fond, Paris, 13 février. « Le gouvernement français ne rougit pas de

ment atténua dans une large mesure l'application de son arrêté d'expulsion. Heine ne fut pas inquiété ; Herwegh en excipant de sa qualité de citoyen suisse et Ruge, en faisant valoir qu'il était sujet saxon, purent rester en France. Bernays obtint l'autorisation de ne partir qu'en été. On permit également à Börnstein de rester, en échange de sa promesse de suspendre la publication du *Vorwärts* (220). Seuls durent quitter Paris, parce qu'ils refusaient peut-être de se plier à des démarches, Bakounine, Bürgers et Marx, qui s'en allèrent respectivement à Dresde, à Cologne et en Belgique.

Au total le gouvernement allemand avait obtenu satisfaction et réduit, momentanément du moins, au silence, les derniers représentants du mouvement d'opposition de 1842.

Parti de Paris le 1^{er} février 1845, Marx arriva à Bruxelles le 9, après un court séjour à Liège (221). Le 23 mars il dut prendre par écrit l'engagement de ne rien publier en Belgique sur les questions politiques actuelles (222). Son

se faire l'instrument des terreurs et des rancunes du gouvernement prussien. Des hommes distingués par l'élévation de leur talent, recommandés par l'amour qu'ils portent aux idées françaises, par leurs sympathies pour nous viennent de recevoir l'ordre de quitter la France, que leur crime est d'avoir aimée et défendue. »

(220) Geheimes Staatsarchiv. Ministerium des Inneren. R 77, D n° 10, p. 81. Acta betreffend die revolutionären Vereine unter den wandernden Handwerker-gessellen. Paris, 1^{er} fév. 1845.

« Die Communisten Marx, A. Weil (der au fond gar keine Überzeugung hat und für jeden schreibt, der ihn bezahlt ; Herwegh, Bernays (jetzt im Gefängnis). Heinrich Börnstein (der gar keine Überzeugung und ebenfalls nur ein litterarischer Exploitant ist) und andere geben sich alle Mühe um die Regierung abzubringen, sie aus Paris zu entfernen. »

Cf. *Acta des Polizei Präsidii zu Berlin betreffend*. H. Börnstein. K. Marx. H. Heine. C. L. Bernays. Prov. Brand. Rep. 30. Pol. Pr. Tit 95. Lit B. n° 424, p. 79. Signalement de K. Marx annexé à une note du ministre de l'Intérieur von Arnim, prescrivant l'arrestation de Ruge, Marx, Börnstein et Bernays expulsés de France — Né à Trèves. Agé de 22 ans. Taille 5 pieds, 5 pouces. Cheveux, sourcils noirs. Front droit. Yeux bruns. Nez gros. Bouche moyenne. Menton fond. Visage ovale. Teint clair.

(221) Marx habita à son arrivée à Bruxelles à l'hôtel du Bois Sauvage.

(222) Cf. Geheimes Staatsarchiv, *Ministerium des Inneren. Politisch verdächtige Personen lit M.* 280 ; Cf. Grünberg, Archiv 1921 ; G. Mayer, *Die Briefe von K. Marx an H. Heine* (130-133).

premier soin fut d'assurer la publication de *La Sainte Famille*, pour laquelle il avait entre temps trouvé un éditeur, le Dr Lowenthal, co-directeur avec J. Rüttner de la « Literarische Anstalt » de Francfort-sur-le-Main. Le livre parut à la fin de février 1845. Engels qui, dans une lettre du 7 mars en avait critiqué le nouveau titre à cause des difficultés que cela pouvait lui susciter avec sa famille, qui était très pieuse (223), disait à Marx le 27 mars toute la joie qu'il avait eue à lire leur ouvrage ; à l'éloge, il mêlait cependant deux critiques : il trouvait d'une part le livre trop étendu, étant donné le peu d'importance qu'avait la *Gazette littéraire*, disparue du reste depuis plus de 4 mois, et il pensait d'autre part que la critique de l'idéalisme spéculatif était trop abstraite, pour être accessible au grand public (224).

La crainte d'Engels, que mainte partie du livre restât incompréhensible pour le public, était justifiée. Elle était du reste partagée par l'éditeur, qui, jugeant cette polémique un peu abstruse pour les lecteurs (225), priait son ami le Dr Ebner, correspondant de la *Gazette Générale d'Augsbourg* à Francfort, d'en faire un compte rendu détaillé dans ce journal (226).

En fait *La Sainte Famille* qui, outre le peu d'intérêt qu'elle offrait pour le public, avait le défaut d'être très mal composée, n'eut pas grand succès. Il en parut dans la revue *Das Westphälische Dampfboot* une critique élogieuse, peu goûtée du reste par les auteurs du livre, qui

(223) *Werke*. Dritte Abt, I, p. 16 (26-28).

(224) Cf. *id.*, p. 19 (5-24).

(225) Cf. Lettre du Dr Löwenthal à K. Marx, 15 janv. 1845.

« Denn wir dürfen uns es nicht verhehlen, dass Ihr Buch als zu sehr im Zusammenhang mit einem anderen (der Bauerschen Literaturzeitung) und stets darauf hindeutend einem grossen Teil des Publikums nicht hinlänglich selbständig d. h. ohne durchaus fesselndes Interesse erscheinen dürfte. »

(226) Cf. *Der Kampf, Sozialdemokratische Monatsschrift*, 1928. F. Brügel, *Die Verlagsgeschichte der Heiligen Familie*.

P. 509. Lettre du Dr Löwenthal au Dr Ebner, 24 février 1845.

la trouvaient superficielle (227). L'ancien rédacteur de la *Gazette de Leipzig*, G. Julius, en fit un compte rendu, dans lequel il critiquait à la fois l'individualisme de Bauer et le communisme de Marx (228). Ruge dans ses lettres jugeait *La Sainte Famille* inférieure au livre de Stirner, dont il faisait l'éloge (229). B. Bauer enfin, y fit une réponse, très faible du reste, dans laquelle il déclarait en substance que Marx et Engels ne l'avaient pas compris (230).

* * *

La Sainte Famille avait permis à Marx d'exposer, sous une forme il est vrai un peu décousue, le résultat de l'évolution de sa pensée pendant son séjour à Paris, qui avait été pour lui une période particulièrement féconde. Il lui fallait maintenant résumer ces conceptions éparses en un corps de doctrine. C'est ce qu'il fit en formules

(227) *Das Westphälische Dampfboot*, 1845, p. 206-215.

Die Heilige Familie, oder Kritik der Kritischen Kritik gegen Bauer und Consorten von F. Engels und K. Marx.

P. 206 : « Wie hübsch zerstreut sich hier der blaue Dunst « der Kritik » wie klar sehen wir hinein in den armseligen Himmel der heiligen Familie zu Charlottenburg, warhaftig wir waren rechte Narren uns auch nur einen Augenblick von solchem Glanze blenden zu lassen. Das Lesen dieses Buches ist ein Befreiungsact. »

Cf. *Werke*, V, p. 541 : « eine mittelmässige, konfuse Recension. »

(228) Cf. *Wigands Vierteljahrsschrift*, 1845. B. II, p. 326-333.

« Der Streit der sichtbaren mit der unsichtbaren Menschenkirche oder Kritik der Kritik der Kritischen Kritik, von G. Julius. » En particulier, p. 332.

(229) Ruge à Nauwerk. Paris, 21 déc. 1844 (I, p. 389).

« Stirners Buch kann nur glücklich wirken, so unhaltbar Vieles auch ist... Man müsste das Buch soutenir und propagieren. Es ist eine Befreiung von der dümmsten aller Dummheiten, der « sozialen Handwerkerdogmatik », diesem neuen Christentum, das die Einfältigen predigen und dessen Realisierung ein niederträchtiges Schaafstalleben wäre... »

P. 390. Der Mensch, der sich fühlt und geltend macht, der Egoist, der sich nicht numerieren und scheeren lässt, bringt erst wieder Energie und Poesie in die Misere. Wenn alle miserabel sind, kann man die Misere nicht aufheben. »

Ruge à Fleischer, 27 mai 1845 (I, p. 395).

« Die « heilige Familie » habe ich gelesen... Die eingeflochtenen Abhandlungen wären besser für sich allein erschienen als in dieser gehässigen und gemeinen Brühe, mit der der frühere intimste Freund überschüttet wird, und nicht der mächtige, schädliche, nein der tote und der gefangene. »

(230) Cf. *Wigands Vierteljahrsschrift*, 1845. B. III, p. 138 et suiv.

Réponse de Marx, Gesellschaftsspiegel, janvier 1846. « Sankt Bruno contra die Verfasser der Heiligen Familie. » *Werke*, V, p. 541.

saisissantes et claires dans ses thèses sur Feuerbach, rédigées en mars 1845 (231), un mois après son arrivée à Bruxelles, immédiatement après la publication de *La Sainte Famille*.

Ces thèses sont au nombre de 11. Dans les trois premières, Marx caractérise l'ancien matérialisme, dans lequel il englobe celui de Feuerbach, et l'idéalisme, en leur opposant sa conception du matérialisme historique.

Le défaut capital de l'ancien matérialisme, y compris celui de Feuerbach, est de ne concevoir la réalité, le monde sensible, que sous la forme d'objet, de connaissance. Il distingue bien l'objet sensible de la pensée mais comme il ne l'intègre pas dans l'activité humaine, il garde vis-à-vis de la réalité une attitude de théoricien, d'observateur. L'idéalisme a le défaut opposé. Il réduit le monde extérieur à la pensée qu'il conçoit comme activité créatrice, mais celle-ci étant limitée au domaine de l'esprit, reste abstraite et irréelle. (Thèse I.)

La synthèse de la pensée et de l'être, du Moi et du Non-Moi, à laquelle ni le matérialisme, ni l'idéalisme ne sont parvenus, ne peut être réalisée que dans et par l'action où l'homme s'intègre dans la Nature et où la Nature prend un caractère humain. A l'objection de l'idéalisme concernant la possibilité pour l'homme d'atteindre la réalité objective, Marx répond que l'homme ne connaît le monde que comme objet de ses propres expériences. C'est l'action, c'est la pratique seule qui prouve la réalité de la connaissance. Chercher en dehors de cette connaissance un savoir transcendantal, c'est chercher une chose qui n'existe pas, ou qui, du moins, n'a pas de réalité pour nous. (Thèse II.)

(231) Cf. *Werke*, V, p. 533-535.

Cf. Labriola, *K. Marx*. Paris, 1909, p. 34-35.

Cf. Lévy, *Feuerbach*, p. 290-298.

Ignorant la nature et le rôle de l'activité humaine, l'ancien matérialisme considérait l'homme comme un produit du milieu et de l'éducation, sans voir que le milieu lui-même est transformé par l'homme. Le monde, en effet, n'est pas quelque chose qui existe en soi, en dehors de l'homme et celui-ci n'est pas le produit passif du milieu où il vit ; il y a action et réaction du milieu sur l'homme et de l'homme sur le milieu. Par son activité concrète, par son travail, l'homme s'unit à la nature et l'humanise : c'est en cela que réside le caractère révolutionnaire de l'activité humaine. (Thèse III.)

Dans les trois thèses suivantes, Marx montre les conséquences qu'entraîne chez Feuerbach son attitude contemplative, théorique, éloignée de l'action.

Parti du fait de l'aliénation religieuse, du dédoublement du monde en un monde idéal et en un monde réel, Feuerbach ne s'est pas demandé la raison de ce dédoublement. Celui-ci est le produit, l'expression de contradictions sociales qu'il faut comprendre et supprimer, pour réaliser la réintégration, dans l'homme, de son essence aliénée.

Prenant comme exemple la Sainte Famille, Marx dit qu'il ne suffit pas d'affirmer avec Feuerbach qu'elle est faite à l'image de la famille terrestre et qu'il faut, après avoir cherché dans celle-ci la raison de l'aliénation religieuse, la transformer, pour rendre cette aliénation impossible. (Thèse IV.)

Dans son analyse de la religion, Feuerbach rejette bien l'idéalisme abstrait, pour lui opposer la réalité du monde sensible, mais comme il ne conçoit pas cette réalité sous forme d'activité humaine, il est incapable de la modifier et, après avoir montré le fondement réel de la religion, il ne cherche pas à transformer celui-ci. (Thèse V.)

Il est amené à considérer ainsi l'homme en soi, comme un être isolé, en dehors de la vie sociale, en dehors de

l'Histoire. De ce fait, l'homme reste chez lui une abstraction et l'essence humaine, la collectivité est constituée par un ensemble d'individus qui ne sont pas unis entre eux par des liens sociaux. (Thèse VI.)

En réalité l'individu n'est pas un être abstrait, isolé ; il n'a pas d'existence véritable en dehors du milieu où il vit et pour comprendre la vraie nature de l'homme il faut l'intégrer dans la société, dans la vie sociale. (Thèse VII.)

Celle-ci a un caractère essentiellement pratique, elle est faite de l'union de l'homme et de la Nature qui se réalise dans l'activité humaine et en particulier dans l'activité économique. Quand on a compris le caractère de la vie sociale et de l'activité humaine, on voit alors se résoudre les problèmes qui inclinent les hommes vers le mysticisme, et se dissiper les illusions religieuses et sociales. (Thèse VIII.)

Le matérialisme historique, qui considère que la vraie nature de l'homme est constituée par son activité sociale, s'élève au-dessus de la notion de l'individu isolé, tel qu'il existe dans la société bourgeoise et tel que le conçoit Feuerbach (Thèse IX) et il arrive à la conception véritable de l'être collectif, qui est la société humaine. (Thèse X.)

Ce matérialisme, à la différence de l'ancien, ne sépare pas la connaissance de l'action et, s'il cherche à comprendre le monde, c'est pour le modifier, pour mieux l'adapter aux besoins et à la nature de l'homme. « Les philosophes n'ont fait jusqu'ici que donner du monde différentes interprétations ; ce qui importe c'est de le transformer. » (Thèse XI.)

Dans ces thèses qui marquaient la fin de sa période hégélienne, Marx établissait définitivement sa doctrine du matérialisme historique en considérant l'histoire comme le processus de l'adaptation de l'homme à son milieu, réalisée par la production économique, par le travail, qui constitue la synthèse de la nature et de l'homme.

Deux étapes l'avaient amené à l'élaboration finale de

cette doctrine, dont il avait donné une première esquisse dans ses articles des *Annales franco-allemandes*.

Passant d'abord de la critique de l'État à celle de la société, il abandonnait sa conception du dédoublement de l'État en un État théorique et un État réel, expression et instrument de la société et, ne gardant de l'État que cette dernière notion, il exposait dans son article du *Vorwärts*, qu'on ne pourrait affranchir l'humanité que par une révolution à la fois politique et sociale, détruisant l'État et la société fondés sur la propriété privée.

Dans son ouvrage sur *La Philosophie et l'Économie* et dans *La Sainte Famille*, il montrait par une critique de l'idéalisme, impuissant à modifier le réel, et par une analyse du travail, de la production économique, fondement de l'organisation sociale, comment devait nécessairement s'opérer la transformation de la société. Adaptant, après Hess, la doctrine de Feuerbach à l'économie politique, en mettant en parallèle l'aliénation matérielle réalisée dans l'argent avec l'aliénation spirituelle réalisée en Dieu, il montrait que le caractère inhumain de la société venait de ce que, sous le régime de la propriété privée, l'homme aliénait nécessairement sa substance dans le produit de son travail, qui l'asservissait, en prenant la forme de capital. Cette aliénation, disait-il en s'inspirant d'Engels, ne pourrait être abolie que par une révolution sociale, provoquée par le développement même du régime économique, qui créait dans le prolétariat l'instrument de sa ruine. Cette révolution du reste, si elle avait un caractère nécessaire, ne devait pas se produire à la façon d'un événement naturel, inéluctable ; laissant à la pensée et à la volonté leur part d'action, Marx estimait en effet que l'homme n'était pas un produit passif du milieu mais agissait sur lui pour le transformer, non pas à son gré et arbitrairement, mais dans le sens fixé par l'évolution écono-

mique et sociale. Par cette doctrine du matérialisme historique sur laquelle il fondait le communisme, Marx, seul avec Engels, parmi les Jeunes Hégéliens, dépassait Hegel en réalisant effectivement dans l'action sociale l'union de la pensée et de l'être et en intégrant l'activité humaine, qu'il ramenait au travail, à la production économique, dans la Nature et l'Histoire.

Il se séparait par là définitivement de ses anciens amis, dont les uns, rompant le monisme hégélien en détachant l'idée de l'être, avaient abouti à un idéalisme absolu, par lequel ils justifiaient leur individualisme, et dont les autres, enlevant à ce monisme son caractère dynamique, dialectique, ne pouvaient de ce fait expliquer l'évolution sociale et étaient amenés à adopter des solutions sentimentales et utopiques.

Leur rôle du reste était terminé : Bauer, découragé, se séparait du cercle des « Affranchis », qui se dissociait, Ruge restait figé dans l'antipatriotisme, Stirner avait mis avec « l'Unique et sa propriété » un point final à sa production, Feuerbach ne parvenait pas à s'élever au-dessus de la question religieuse, et quant à Hess, il fondait alors avec K. Grün le « Vrai socialisme » qui devait être réalisé par la puissance magique de l'amour.

De toutes les ramifications nées de la doctrine hégélienne, seule la théorie que Marx élaborait alors avec Engels s'avérait féconde et vivante, tandis que les autres, déjà épuisées, s'étiolaient.

CONCLUSION

Le développement intellectuel du jeune Marx est dominé par la pensée de Hegel et se situe dans le cadre de l'évolution de la Gauche hégélienne. Celle-ci est née d'un besoin d'adaptation de la doctrine de Hegel au mouvement intellectuel, politique et social, issu de la Révolution de 1830, qui, consacrant le triomphe de la bourgeoisie française, avait donné une impulsion nouvelle au libéralisme en Europe.

Le système de Hegel présentait aussi bien du point de vue philosophique que politique un caractère de transition et constituait un compromis entre la conception statique et la conception dynamique du monde, entre l'idéalisme et le réalisme, entre le conservatisme politique et social et les idées révolutionnaires.

Le développement économique et scientifique d'une part, l'évolution politique et sociale de l'autre tendaient à mettre à nu les contradictions du système et à le disloquer. Il apparaissait en effet difficile de soutenir, étant donnés les progrès rapides de l'industrie et des sciences, que la Nature n'avait pas d'existence en soi, n'était que l'extériorisation de l'idée et il semblait d'autre part illogique de fixer un terme à l'évolution dialectique du monde.

C'est sur ces deux points que la Gauche hégélienne fit porter sa critique. Elle dégagea de la philosophie de Hegel une doctrine d'action en insérant complètement dans l'Histoire le développement dialectique, en le faisant procéder de la volonté humaine et en abolissant les limites, que lui avait assignées Hegel. Voulant donner ensuite à cette action,

qu'elle avait d'abord limitée au domaine spirituel, un caractère concret et pratique, elle posa, par un renversement du système de Hegel, le primat du concret sur l'abstrait, pour établir son action sur la réalité même et l'intégrer en elle.

Ce n'est que progressivement, au cours d'une lutte religieuse d'abord, puis politique et sociale, que la Gauche hégélienne opéra cette transformation. La première atteinte à la doctrine de Hegel fut portée par Strauss qui, niant l'identité de la philosophie et de la religion chrétienne, prétendait que la substance de celle-ci était constituée, non par son contenu métaphysique, mais par les conceptions du peuple juif incarnées dans la personne du Christ.

Rejetant toute idée de substance et toute croyance à la réalité historique des Évangiles, B. Bauer soutenait contre lui que la religion chrétienne n'était qu'un moment du développement de la conscience universelle. Élargissant ensuite cette thèse en une doctrine générale, il montrait que l'Histoire n'était que le développement de cette Conscience universelle, progressant de façon dialectique par la critique, qui avait pour objet d'éliminer les éléments irrationnels du réel.

Cette philosophie critique fut adoptée avec enthousiasme par les jeunes intellectuels hégéliens, qui, avides d'action, étaient naturellement portés à exagérer l'influence des idées sur les faits, et à croire qu'il suffisait de dénoncer le caractère irrationnel de la réalité pour la transformer.

Marx, intimement lié alors avec B. Bauer, avait été sans doute, pour une part, l'inspirateur de cette doctrine, mais dès sa première œuvre, dans sa thèse sur la *Philosophie de la Nature de Démocrite et d'Épicure*, il en avait reconnu le défaut et le danger.

Cette doctrine en effet, en dissociant la pensée de l'être, faisait de l'évolution de la conscience planant au-dessus,

sinon en dehors de la réalité, le contenu du procès dialectique de l'Histoire. Cette conscience détachée ainsi de la réalité tendait à se confondre avec la conscience subjective, individuelle, et le mouvement dialectique, au lieu de s'intégrer dans le réel, dans le concret, était transposé dans le domaine de l'esprit. Pensant avec Hegel que l'action, pour être féconde, devait résulter de l'union de la pensée avec la réalité et que l'isolement, l'abstraction, la condamnait nécessairement à l'impuissance et la stérilité, Marx opposait à la conscience subjective, à laquelle Bauer réduisait l'Idée concrète hégélienne, la Raison objective, seule capable de transformer le réel et montrait que, devant son impuissance à modifier le monde extérieur, la conscience individuelle, pareille à l'atome d'Épicure, en était réduite à s'isoler et à assister passivement au développement des choses.

La doctrine de la philosophie critique devait être soumise à une épreuve décisive lors du passage de la critique philosophique et religieuse à la critique politique. C'est Ruge qui, dans les *Annales de Halle*, avait opéré le premier ce passage. Après avoir critiqué au nom du principe du protestantisme, au nom de la liberté qu'il incarnait dans la Réforme, les tendances conservatrices du gouvernement prussien, il attaquait maintenant celui-ci au nom du libéralisme politique et soutenait le mouvement constitutionnel. Il était suivi par la cohorte des Jeunes Hégéliens qui revendiquaient avec lui l'émancipation dans tous les domaines ; ils rejetaient non seulement le protestantisme, qui évoluait vers un piétisme intransigeant, mais aussi le principe monarchique et, après avoir déclaré la guerre à la religion, ils entraient maintenant en lutte contre l'absolutisme.

Marx, qui fit alors son apprentissage politique comme rédacteur de la *Gazette Rhénane*, se rendit compte au cours d'une lutte qui le mettait en contact avec la réalité politique

économique et sociale, de l'impuissance de l'esprit à modifier la réalité par la vertu seule de l'idée, et de la nécessité d'unir la critique philosophique à l'action politique et sociale. Cela l'éloignait de B. Bauer et des Jeunes Hégéliens de Berlin, qui se retranchaient au contraire de plus en plus dans une critique abstraite et stérile.

La suppression de la *Gazette Rhénane* et des *Annales* de Ruge, qui marquait l'échec du libéralisme politique, fait passer la lutte sur le plan social, et il apparaît alors à Marx que les questions sociales l'emportent sur les questions politiques et que la forme et l'action de l'État, qu'il considérait jusque là avec Hegel comme l'expression de la Raison et de la Moralité, sont déterminées par l'organisation sociale. Il est guidé dans cette évolution qui le mène au communisme par Feuerbach, Hess et L. Stein.

Feuerbach avait montré, par une critique de la philosophie de Hegel et de la religion chrétienne, que ce n'est pas l'idée qui détermine l'être, que ce n'est pas Dieu qui crée l'homme et qu'au contraire l'idée n'est que l'attribut de l'être, Dieu le produit de l'homme. Analysant la formation de la religion, Feuerbach en avait déduit une doctrine sociale. Dieu, disait-il, est la projection dans l'Absolu des qualités essentielles de l'homme, qui se dépouille de sa vraie nature en adorant en Dieu son essence qu'il considère comme extérieure, étrangère à lui. Pour lui rendre ses qualités, il faut détruire l'illusion religieuse et réintégrer dans l'homme ce qu'il a extériorisé en Dieu, en lui montrant que ce qu'il croit être Dieu est en réalité l'être collectif que constitue l'humanité. L'homme est en effet un être social, un membre de l'espèce humaine qui ne trouve que dans la vie collective, la réalisation de son essence ; en reprenant en lui ses qualités aliénées en Dieu, il s'intégrera dans la société et vivra ainsi d'une vie conforme à sa vraie nature.

Après la philosophie critique, qui avait souligné la

contradiction entre le système conservateur et la dialectique révolutionnaire de la philosophie hégélienne, la doctrine de Feuerbach marquait la deuxième phase de l'adaptation de cette philosophie au mouvement de la Gauche hégélienne. Par le renversement de l'idéalisme hégélien, elle permettait en effet d'établir la doctrine d'action, que la philosophie critique avait dégagée du système de Hegel, sur la réalité concrète.

Le défaut de Feuerbach était de rejeter, en même temps que l'idéalisme de Hegel, sa conception dialectique de l'Histoire. L'homme, considéré en dehors de l'évolution historique, conservait un caractère métaphysique, et l'Espèce humaine, à laquelle Feuerbach assimilait la société, devenait, comme l'Esprit du Monde de Hegel, une entité supérieure aux hommes. L'activité humaine, située en dehors de l'histoire, revêtait dans son système une forme morale, et sa philosophie aboutissait à une éthique, à une vague religion du bonheur et de l'amour universel.

Conservant l'essentiel du système de Hegel, sa conception dialectique de l'histoire, Marx devait transformer la philosophie contemplative et sentimentale de Feuerbach en une doctrine d'action, en intégrant dans la réalité le mouvement dialectique qui en détermine le devenir.

Dans sa critique de la *Philosophie du Droit* de Hegel, il donnait à la doctrine de Feuerbach un caractère et un contenu politique et social en faisant de l'humanisme l'expression de l'idéal démocratique. Il montrait que l'État est constitué par une aliénation de l'essence de la société ; celle-ci, dépouillée ainsi de sa nature véritable, est égoïste et cet égoïsme se traduit par le régime de la propriété individuelle, qui divise les hommes. L'État a une existence double et contradictoire : il est d'une part l'expression, l'agent d'exécution de la société et il a comme tel tous les défauts de celle-ci ; mais il représente d'autre part, d'une

manière théorique, irréelle, l'essence aliénée de la société, que celle-ci doit reprendre en elle, comme l'homme doit reprendre en lui son essence aliénée en Dieu.

De cette critique de la *Philosophie du Droit*, Marx ne tirait pas encore des conclusions communistes, et les réformes qu'il proposait, restaient dans le cadre de la démocratie sociale. Cependant le principe sur lequel reposaient la société et l'État, le principe de la propriété individuelle lui apparaissait déjà comme le mal essentiel et, après avoir fait de l'idéal démocratique le contenu réel de l'humanisme de Feuerbach, il allait être amené au communisme par la critique de la propriété.

Hess qui, dans la *Triarchie européenne* avait souligné l'impuissance du libéralisme et de l'action politique à transformer la société, ouvrait alors la voie à Marx, en réalisant une première synthèse entre la philosophie de Feuerbach et les doctrines socialistes françaises. La société, disait-il, est composée d'individus égoïstes qui s'opposent les uns aux autres et il faut pour la régénérer, pour rétablir l'harmonie sociale, que l'homme abolisse la propriété privée et établisse un régime fondé à la fois sur le principe de liberté et celui d'égalité, qui lui permette de mener une vie conforme à sa nature véritable, une vie collective.

Considérant comme Feuerbach l'homme en dehors de l'histoire, Hess posait l'évolution sociale sur le plan moral, en faisant de l'égoïsme l'attribut en quelque sorte métaphysique de la société bourgeoise, à laquelle il opposait le communisme représentant les tendances altruistes de l'humanité.

Stein devait permettre à Marx, de donner à ce communisme idéologique un caractère dialectique, en lui montrant que l'évolution de l'histoire est constituée et déterminée par une lutte de classes, engendrée elle-même par le régime de production, et que le grand conflit de l'époque, dont

dépendait le sort de l'humanité, était la lutte entre le capitalisme et le communisme, entre la bourgeoisie et le prolétariat.

Le communisme faisait alors son apparition en Allemagne, où les membres des sociétés secrètes venus de Paris commençaient à répandre la doctrine de Weitling et, après Hess, Marx devait, dans les *Annales franco-allemandes*, opérer la jonction de la philosophie allemande avec le mouvement communiste ouvrier.

L'homme, disait-il, ne peut retrouver sa vraie nature qu'en détruisant la société mauvaise, fondée sur l'égoïsme et la propriété privée. La société aliène son essence dans l'état idéal, qui incarne vis-à-vis d'elle la vie supérieure, la vie collective ; pour transformer la société il faut réintégrer en elle l'état et donner ainsi à la vie collective une existence réelle. Cette transformation sera l'œuvre de la classe la plus opprimée, du prolétariat qui, en se libérant, abolira la propriété privée et émancipera de ce fait la société tout entière.

Dans cette conception le communisme, considéré à la fois comme la solution du problème social et comme la conclusion logique du radicalisme philosophique, restait encore une doctrine abstraite ; la société n'était pas encore considérée en elle-même et pour elle-même et le prolétariat n'était que l'élément antithétique chargé de réaliser le progrès, l'instrument, le véhicule de l'Idée.

Selon la loi de la dialectique, la transformation sociale devait résulter d'une révolution due à l'accentuation de la lutte de classes, ce qui amenait Marx à rejeter comme des palliatifs insuffisants non seulement les réformes politiques mais aussi l'action morale et l'éducation populaire, préconisées par Feuerbach et par Hess.

Subordonnant la morale à la politique et celle-ci à l'économie, Marx tendait à fonder sa doctrine sur l'évolu-

tion économique et sociale et à réduire ainsi de plus en plus le rôle de l'idée, de la philosophie dans le développement historique.

Amené à chercher dans la réalité même les raisons de son évolution, il intégrait complètement la philosophie dans le devenir social et, passant ainsi de l'idéalisme au matérialisme, il donnait au problème de l'action, que n'avaient su résoudre ni Hegel, ni Bauer, ni Feuerbach, une solution nouvelle. En considérant l'activité humaine comme une activité sociale, Marx réalisait en effet l'union dynamique de l'esprit et de la matière, de la pensée et de l'être, du sujet et de l'objet. C'était là le germe du matérialisme historique et il ne restait plus à Marx qu'à se rendre compte, d'une manière plus exacte et plus précise, des raisons et du caractère de l'évolution économique et sociale, pour unir dans une même doctrine le matérialisme historique et le communisme.

C'est à Paris et sous l'influence d'Engels qu'il réalisa cette synthèse dans deux ouvrages : *Philosophie et Économie* et *La Sainte Famille*.

Il montrait par une analyse du travail et de la production économique comment devait nécessairement s'opérer la transformation de la société. Sous le régime économique actuel, l'homme aliène sa propre substance dans le produit de son travail, qui l'asservit en prenant la forme d'argent, de capital. Cette aliénation ne peut être abolie que par une révolution sociale, provoquée par le développement même du régime économique qui crée, dans le prolétariat, l'instrument de sa ruine.

Cette analyse de l'organisation et de l'évolution économique et sociale, sur laquelle il fondait sa doctrine communiste, lui montrait que l'histoire est le processus de l'adaptation de l'homme à son milieu, réalisée par le travail, par la production économique, qui constitue la synthèse de la nature et de l'homme et il formulait cette doctrine du maté-

rialisme historique dans ses Thèses sur Feuerbach, qui marquent la fin de sa période hégélienne.

En établissant cette synthèse du matérialisme historique et du communisme, Marx rompait avec les tendances plus ou moins idéalistes des autres Jeunes Hégéliens avec B. Bauer, d'abord, qui abandonnant la lutte politique, avait enlevé à la critique tout caractère objectif, dépassé du reste dans sa tendance au subjectivisme, à l'égoïsme, par Stirner qui faisait du Moi l'Absolu, la seule réalité. Il rompait aussi avec les libéraux qui, comme Ruge, n'aspiraient qu'à une révolution politique. Il se séparait enfin des communistes anarchisants, qui comme Feuerbach, Hess, Herwegh, Bakounine, voulaient, pour sauvegarder l'individualisme, associer le principe de liberté à celui d'égalité.

Au cours de son développement intellectuel, il avait emprunté aux Jeunes Hégéliens la plupart de ses idées directrices : à Bauer la doctrine de la philosophie critique ; à Ruge l'idée première de sa critique de la *Philosophie du Droit* ; à Feuerbach le renversement de la doctrine hégélienne et la théorie de l'illusionnisme ; à Hess l'application de la doctrine de Feuerbach au communisme ; à Stein la notion de la lutte de classes et du rôle du prolétariat dans l'évolution historique moderne ; à Bakounine la notion du prolétariat comme idée force, comme antithèse dialectique ; à Engels, enfin, sa critique de l'économie politique et l'idée du passage nécessaire du régime de la propriété privée au communisme, sous l'effet de la concurrence et des crises.

Malgré ces emprunts la doctrine de Marx n'en constituait pas moins un tout organique, grâce à la philosophie de Hegel dont elle conserve les traits essentiels.

De Hegel, Marx garde en effet l'idée que le réel est rationnel et que les faits s'enchaînent d'une façon logique pour réaliser un ordre conforme à la raison. Ce dévelop-

pement revêt la forme d'un processus dialectique, dont l'élément capital est la négation, source de tout progrès.

Comme la raison de cette dialectique est inhérente aux choses, il ne faut pas, sous peine de tomber dans l'utopie, opposer un idéal à la réalité, séparer la théorie des faits, et, pour agir sur le réel, l'essentiel est d'en comprendre la nature spécifique.

C'est de cette conception hégélienne que Marx tire sa doctrine qu'il élabore d'une manière, pour ainsi dire antithétique, par la critique des autres systèmes.

S'inspirant de Hegel il oppose d'abord à la Conscience subjective de B. Bauer, la Raison collective qui maintient la synthèse entre la pensée et le réel, synthèse que la philosophie critique brise, en séparant le développement dialectique du mouvement historique.

La doctrine de Hegel lui permet de dépasser également Feuerbach et Hess qui, au lieu de rechercher dans la réalité même les causes de l'évolution historique, font dériver celle-ci d'un postulat moral.

Elle lui fait rejeter enfin les théories qui, comme celle de Proudhon, enlèvent à la réalité son dynamisme, sa capacité d'évolution, en cherchant à concilier les contraires. Tout compromis n'est en effet, aux yeux de Marx, qu'une stagnation, qu'un arrêt de l'évolution, où se trouvent momentanément masqués les antagonismes nécessaires et vitaux. Pour qu'il y ait progrès, il faut que l'opposition entre les contraires s'accroisse jusqu'à provoquer la crise par laquelle ils se trouveront résorbés, intégrés dans une synthèse supérieure.

Cette conception dialectique du devenir implique une notion du réel, considéré à la fois comme sujet et objet, que Marx emprunte également à Hegel et qui lui permet de dépasser le matérialisme du XVIII^e siècle, adopté par Feuerbach.

Considérant la nature et l'homme sous un aspect statique, Feuerbach était amené à adopter vis-à-vis de la nature une attitude contemplative, qui lui faisait admettre que le vrai était l'immédiat, la sensation, l'impression directe que l'on a du monde extérieur.

Pour Hegel cette sensation directe ne constituait qu'un degré inférieur de la connaissance, elle ne devenait vraiment humaine, qu'en s'intégrant dans le sujet par l'intermédiaire de la raison, en se transformant en concept.

Marx considérait avec Hegel que la sensation immédiate du monde extérieur ne constituait pas une union dynamique entre l'homme et la nature, mais au lieu d'établir celle-ci par le concept, par la pensée, il la réalisait par l'activité.

Il dépassait ainsi Feuerbach et aussi Hegel qui ne réalisait cette unité qu'à l'intérieur de l'idée, du concept. Hegel concevait bien les choses dans leur développement dialectique, dans leur évolution, mais comme il ne discernait pas les raisons véritables de celle-ci, il la ramenait au développement de l'Idée, l'attribuait à un imaginaire Esprit Absolu et supprimait en fait la réalité du monde extérieur, malgré son désir d'établir la synthèse de la pensée et de l'être. L'évolution, ramenée ainsi au développement de l'Idée trouvait en celle-ci son terme et Hegel l'arrêtait à l'État prussien, qu'il considérait comme l'expression suprême de l'Esprit Absolu.

Chez Marx, l'évolution historique perdait ce caractère spirituel, puisque la dialectique n'était plus intérieure à l'Idée ; elle résultait de l'adaptation de l'homme à la nature, ce qui permettait de réaliser, dans l'activité humaine, l'union effective de la pensée et de l'être, du sujet et de l'objet, de l'homme et du monde extérieur.

La doctrine de Marx constitue ainsi une conception

nouvelle de l'évolution, qui a été l'idée centrale du XIX^e siècle.

Avec les romantiques Hegel avait transformé la conception statique du monde en une conception dynamique et considéré celui-ci comme un organisme immense évoluant sous l'action d'une force interne, l'Idée, l'Esprit du Monde. Mais l'évolution demeurerait chez lui semi-métaphysique ou plutôt semi-théologique car l'Idée, étant dans son système la cause efficiente et finale de la réalité, restait encore en un certain sens, séparée du monde, dans lequel elle se réalise.

En faisant procéder l'évolution non plus de l'Idée, mais de la réalité, de la nature même des choses, des contradictions économiques et des antagonismes sociaux, engendrés par le régime de production, Marx enlevait à l'évolution le caractère d'involution qu'elle revêtait encore chez Hegel et lui donnait la forme d'un processus dialectique infini. Dans son système l'évolution est essentiellement déterminée par la causalité, sans que pourtant la téléologie en soit complètement exclue ; en dépit de son apparence objective sa doctrine est en effet pénétrée de finalité, l'on sent chez lui comme chez Hegel une foi mystique qui l'amène à incliner les faits vers la fin qu'il leur assigne et, s'il se plaît à proclamer avec Hegel que la marche de l'Histoire est une marche nécessaire, c'est qu'il sait que cette nécessité contraint les faits à réaliser un idéal qui est le sien.

Il resterait à rechercher dans quelle mesure la dialectique, que Marx tenait après Hegel pour la seule forme de développement de la réalité vivante, n'est pas simplement une forme de la pensée, mais une loi de la nature. De la solution de ce problème dépend en effet le jugement que l'on peut porter sur Marx.

Si la dialectique n'est qu'une forme de la pensée humaine, on critiquera la dureté, l'étroitesse, l'intransi-

geance de la doctrine de Marx, qui déforme le réel pour le soumettre au processus dialectique ; si au contraire la dialectique est la loi de l'évolution économique et sociale, on reconnaîtra que son système lui doit sa vérité, sa netteté, sa puissance d'attraction et d'action.

VU LE 23 OCTOBRE 1933,
Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
l'assesseur,
J. VENDRYES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE KARL MARX

Karl Marx, Friedrich Engels, historisch kritische Gesamtausgabe.

Erste Abteilung. B. I. *Karl Marx Werke und Schriften bis Anfang 1844.*

Erster Halbband, Frankfurt. Marx Engels Archiv, 1927 ; in-4^o, LXXXIV + 627 p.

Zweiter Halbband ; Berlin, 1929 ; in-4^o, XXV + 371 p.

Erste Abteilung, Band III. *Die Heilige Familie und die Schriften von Marx von Anfang, 1844 bis Anfang 1845* ; Berlin, Marx Engels Verlag, 1933 ; in-4^o + 640 p.

Ces ouvrages sont cités en abrégé. *Werke*, I¹, I², III.

TRADUCTION

ŒUVRES COMPLÈTES DE KARL MARX

Œuvres philosophiques, traduit par J. Molitor.

T. I (*Différence de la Philosophie de la Nature chez Démocrite et chez Epicure. Contribution à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel. Le manifeste philosophique de l'École de Droit historique*) ; Paris, Costes, 1927 ; in-16^o, VIII + 216 p.

T. II, *La Sainte Famille*. Paris, Costes, 1927 ; in-16, 260 p.

T. III, *La Sainte Famille (suite et fin)*. Paris, Costes, 1928 ; in-16, 168 p.

BIOGRAPHIES

1) M. Beer, *K. Marx, sa vie, son œuvre*, traduit de l'allemand par M. Ollivier. Paris, Libr. de l'Humanité, 1926 ; in-8^o, 176 p.

2) F. Mehring, *Karl Marx. Geschichte seines Lebens*, 3^e éd., Leipzig, 1920 ; in-8^o, XVI + 542 p.

3) F. Mehring, *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels*, 4^e éd. Berlin, Pietz, 1923. T. I (von März 1841 bis März 1844 ; in-8^o, XII + 492 p.

- T. II (von Juli 1844 bis November 1847) ; in-8°, VIII + 482 p.
- 4) Les introductions des volumes de l'édition complète, par D. Rjazanov et V. Adoratskij (cf. *Œuvres*).
- 5) O. Männen-Helfen und B. Nikolajewsky. *Karl und Jenny Marx. Ein Lebensweg*. Berlin, Der Bücherkreis, 1933 ; in-8°, 170 p.
- 6) D. Rjazanov, *Marx et Engels*. Paris, Éd. sociales int., 1923 ; in-8°, 226 p.
- 7) D. Rjazanov, *Marx : homme, penseur et révolutionnaire*. Paris, Éd. sociales int., 1928 ; in-8°, 189 p.
- 8) O. Rühle, *Karl Marx*. Trad., Paris, Grasset, 1933 ; in-8°, 418 p.
- 9) J. Spargo, *K. Marx. Leben und Werke*. Leipzig, 1912 ; in-8°, XII + 345 p.
- 10) K. Vorländer, *K. Marx. Sein Leben und sein Werk*. Leipzig, 1929 ; in-8°, 332 p.

OUVRAGES GÉNÉRAUX DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

A) Sur l'Allemagne et la Rhénanie

- 1) Treitschke, *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert*. I, II, III, IV, V. Leipzig, Herzel, 1894, in-8°.
- 2) P. Benaerts, *Les Origines de la Grande Industrie Allemande. Essai sur l'histoire économique de la période du Zollverein (1834-1866)*. Paris, Turot, 1932 ; in 8°, 687 p.
- 3) Levy-Bruhl, *L'Allemagne depuis Leibniz. Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne, 1700-1848*. Paris, 1890 ; in-8°, IV + 490 p.
- 4) H. Lichtenberger, *L'Allemagne moderne et son évolution*. Paris, Flammarion, 1907 ; in-8°, 399 p.
- 5) Ph. Sagnac, *Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire*. Paris, Alcan, 1917 ; in-8°, 391 p.
- 6) J. Hansen, *Die Rheinprovinz (1815-1915). Hundert Jahre preussischer Herrschaft am Rhein*. Bonn, 1917 ; in-8°, t. I, 861 p. ; t. II, 558 p.
- 7) J. Hansen, *Rheinische Briefe und Acten zur Geschichte der politischen Bewegung (1830-1850)*. Publikation der Gesellschaft für rheinische Geschichte (36), t. I. Essen, 1919 ; in-8°, 944 p.
- 8) H. Stein, *Politische Strömungen am Rhein (1815-1848)*. Rheinische Heimatblätter-Jahrgang, V, 1928, Heft 6.

B) Sur le mouvement politique et social de 1815 à 1850

- 1) G. Adler, *Geschichte der ersten sozialpolitischen Arbeiterbewegung in Deutschland mit besonderer Rücksicht auf die*

- einwirkenden Theorien.* Breslau, Trewendt, 1885 ; in-8°, VIII + 333 p.
- 2) Ch. Andler, *Les Origines du socialisme d'Etat en Allemagne.* Paris, Alcan, 1897 ; in-8°, 425 p.
 - 3) J. E. Dresch, *Gutzkow et la Jeune Allemagne.* Paris, Bellais, 1904 ; in-8°, x + 483 p.
 - 4) G. Hermann, *Das Biedermeier im Spiegel seiner Zeit.* Berlin, 1913 ; in-8°, 415 p.
 - 5) Groethuysen, *Les Jeunes Hégéliens et les origines du socialisme contemporain en Allemagne.* *Revue philosophique*, mai-juin 1923, p. 379-402.
 - 4) D. Koigen, *Zur Vorgeschichte des modernen philosophischen Sozialismus in Deutschland.* Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte. B. XXVI. Berne, 1901 ; in-8°, XIV + 319 p.
 - 5) H. Lichtenberger, H. Heine, *Penseur.* Paris, Alcan, 1905 ; in-8°, 250 p.
 - 6) G. Mayer, *Die Anfänge des politischen Radikalismus im Vormärzlichen Preussen.* *Zeitschrift für Politik*, B. VI. Berlin, 1913, p. I-II3.
 - 7) G. Mayer, *Die Junghegelianer und der preussische Staat.* *Historische Zeitschrift*, 1920. Heft III, p. 412-440.
 - 8) F. Mehring, *Geschichte der deutschen Sozialdemokratie*, 12^e éd. I Teil, Berlin, Dietz, 1922 ; in-8°, I B, 388 p., II B, 378 p.
 - 9) R. Prutz, *Zehn Jahre (1840-1850).* *Geschichte der neuesten Zeit*, 2 vol. in-8°. Leipzig, (1850-1856). B I, XVIII + 347 p. ; B II, XXVIII + 396 p.

C) *Sur Hegel*

- 1) Alain, *Idées* (Platon, Descartes, Hegel). Paris, Hertmann, 1932 ; in-8°, 303 p.
- 2) P. Barth, *Geschichtsphilosophie Hegels und der Hegelianer bis auf Marx. Ein Kritischer Versuch.* Leipzig, Reisland, 1890 ; in-8°, 149 p.
- 3) V. Basch, *Les Doctrines politiques des philosophes classiques en Allemagne.* Paris, Alcan, 1927 ; in-8°, IX + 336 p.
- 4) R. Berthelot, *Évolutionnisme et platonisme.* Paris, Alcan, 1908 ; in-8°, IV + 326 p.
- 5) K. Breysig, *Vom historischen Werden.* B. II, *Die Macht des Gedankens in der Geschichte in Auseinandersetzung mit Marx und mit Hegel.* Stuttgart Cotta, in-8°, 1926 ; XXXVIII + 622 p.
- 6) B. Croce, *Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel.* Paris, Giard et Bière, 1910 ; in-8°, XX + 249 p.

- 7) *Études sur Hegel*, par MM. B. Croce, N. Hartmann, Ch. Andler, V. Basch, R. Berthelot, M. Geroult, Ed. Vermeil. Paris, A. Colin, 1931, 234 p.
- 8) Groethuysen, *La Conception de l'État chez Hegel et la philosophie politique en Allemagne*. *Revue philosophique*, mars-avril, 1924, p. 180-207.
- 9) L. Herr, Article « Hegel » dans *La Grande Encyclopédie*, t. XIX, p. 997-1003.
- 10) J.-B. Kraus, *Wirtschaft und Gesellschaft bei Hegel*. *Archiv für Rechts und Wirtschaftsphilosophie*. B. XXV, Heft I, 1935, p. 9-34.
- 11) E. Meyerson, *De l'explication dans les sciences*. Paris, Payot, 1921 ; 2 vol. in-8°.
- 12) H. Michel, *L'Idée de l'État*. Paris, Hachette, 1896 ; in-8°, IX, 659 p.
- 13) W. Moog, *Hegel und die hegelsche Schule*. München, Kafka, 1930 ; in-8°, 491 p.
- 14) P. Vogel, *Hegels Gesellschaftsbegriff und seine geschichtliche Fortbildung durch L. Stein, Marx Engels und Lassalle*. Pan Verlag, Berlin, 1925. *Kant Studien, Erg*, Heft 59.
- 15) J. Wahl, *Le Malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*. Paris, Rieder, 1929 ; in-8°, 264 p.

D) Sur K. Marx

- 1) G. von Below, *Die deutsche Geschichtsschreibung von den Befreiungskriegen bis zu unseren Tagen*. Leipzig, 1916 ; in-8°, 184 p.
- 2) A. Braunthal, *Marx als Geschichtsphilosoph*. Berlin, 1920 ; in-8°, 194 p.
- 3) E. Brandenburg, *Die materialistische Geschichtsauffassung*. Leipzig, 1920.
- 4) Boukharine, *La Théorie du matérialisme historique*. Paris, Éd. sociales int., 4^e éd., 1927 ; in-8°, 358 p.
- 5) H. Cunow, *Die Marxsche Geschichts- Gesellschafts- und Staatstheorie*. Berlin, Vorwärts, 1920 ; in-8°, B. I, 346 p. ; B. II, 352 p.
- 6) F. Engels, *Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft*. Berlin, 1923 ; 5^e éd. ; in-8°, 68 p.
- 7) A. Goedeckemeyer, *Die Weltanschauung von Marx und Engels*. *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft*. Jahrgang V, Heft 2, Halle, 1928 ; p. 229-257.
- 8) B. Erdmann, *Die philosophischen Voraussetzungen der materialistischen Geschichtsauffassung*. *Jahrbücher für Gesetz-*

- gebung, Verwaltung und Volkswirtschaft. Jahrgang XXXI, 3. 1927, p. 1-57.
- 9) W. Heider, *Die Geschichtslehre von K. Marx*. Forschungen zur Geschichte und Gesellschaftslehre. Stuttgart, 1931 ; in-8°, 201 p.
- 10) R. Joly, *Les Origines philosophiques du marxisme*. Diplôme d'Études supérieures. Paris, 1929.
- 11) Labriola, *K. Marx. L'économiste, le socialiste*. Paris, Rivière, 1909 ; in-8°, xxxviii + 262 p.
- 12) Lenin, *Über den historischen Materialismus*. Berlin, Verlag, für Literatur und Politik, B. 6, 1931 ; in-8°, 105 p.
- 13) G. Lucacs, *Geschichte und Klassenbewusstsein*. Berlin, 1923 ; in-8°, 342 p.
- 14) K. Korsch, *Marxismus und Philosophie*. 2^e éd., Leipzig, 1930, in-8°, 160 p.
- 15) Plenge, *Marx und Hegel* ; Tübingen, Laupp, 1911 ; in-8°, 184 p.
- 16) Plechanow, *Die Grundprobleme des Marxismus*. Berlin, Vorwärts, 1922 ; in-8°, 112 p.
- 17) K. Vorländer, *Kant und Marx. Ein Beitrag zur Geschichte des Sozialismus*. Tübingen, 1911 ; in-8°, 290 p.
-

CHAPITRE I

- 1) E. L. Dorsch, *Der Junge Marx*. Die Glocke. Jahrgang 10. B. II, n° 46, 14 fév. 1925, p. 1500-1506.
- 2) Grünberg, *Karl Marx als Abiturient*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung, 1925, p. 424-444.
- 3) Grünberg, *Nachtrag zu K. Marx als Abiturient*, id., 1926, p. 239-240.
- 4) *Königliches Friedrich Wilhelms Gymnasium zu Trier*. Festschrift zur Feier des 350. jährigen Jubiläums. Trier, 1913.
- 5) F. Mehring, *Die von Westphalen*. Neue Zeit (1891-1892), II, p. 481 et s., p. 593 et s.
- 6) M. Ollivier, *K. Marx poète*, Mercure de France, 15 avril 1933, p. 260-284.
- 7) F. Sass, *Berlin in seiner neuesten Zeit und Entwicklung*. Leipzig, 1846 ; in-8°, viii + 339 p.
- 8) Steinbüchel, *K. Marx Gestalt und Ethos. Der Morgen*. Berlin, Jahrgang IV, n° 1, p. 27-46.
-

CHAPITRE II

- 1) A. von Cieszkowski, *Prolegomena zur Historiosophie*. Berlin, 1838 ; in-8°, 157 p.
 - 2) J. Jacoby, *Vier Fragen beantwortet von einem Ostpreussen*. Mannheim, 1841 ; in-8°, 47 p.
 - 3) F. Köppen, *Friedrich der Grosse und seine Widersacher*. Leipzig, O. Wigand, 1840 ; in-8°.
 - 4) H. Leo, *Die Hegelingen*. Halle, 1838, 2^e édit., Halle, 1839 ; 106 p.
 - 5) G. Lenz, *Marx über die epikureische Philosophie*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung, XIII, 1928, p. 218-231.
 - 6) E. Meyen, Henrich Leo, *Der verhallerte Pietist*. Leipzig, O. Wigand, 1839, 44 p.
 - 7) *Die Triarier, D. F. Strauss, L. Feuerbach und A. Ruge und ihr Kampf für die moderne Geistesfreiheit. Ein Beitrag zur letztvergangenen deutschen Geistesbewegung*. Von einem Epigonen. Kassel, Raabe, 1852, 150 p.
-

CHAPITRE III

- 1) K. Buchheim, *Die Geschichte der Kölnischen Zeitung*. Cöln, 1930, B. II, 383 p.
 - 2) K. Buchheim, *Die Stellung der Kölnischen Zeitung im vor-märzlichen Liberalismus*. Forschungen zur Kultur und Universalgeschichte. Heft, 27. Leipzig, 1914.
 - 3) G. Hansen, G. V., *Mevisen Ein Rheinisches Lebensbild*. Berlin, 1906, I, 869 p., II, 667 p.
 - 4) H. König, *Die Rheinische Zeitung von 1842-1843 in ihrer Einstellung zur Kulturpolitik des preussischen Staates*. Münster, Coppenrath, 1927 ; in-8°, 164 p.
 - 5) H. Stein, *Die grosse Kölner Oppositionspresse im 19. Jahrhundert. (Vierzig Jahre Rheinische Zeitung.) Festnummer*. Mittelrheinische Verlagsanstalt. Köln, 1931.
 - 6) F. Steinmann. *Bilder und Skizzen aus der Zeit. III Teil. Rheinische Zustände. Die politisch periodische Presse*. Münster, 1846, p. 238-275.
 - 7) G. Croon, *Der Rheinische Provinziallandtag bis zum Jahre, 1874*. Dusseldorf, 1918 ; in-8°, 360 p.
 - 8) *Verhandlungen des sechsten Rheinischen Provinziallandtags nebst dem allerhöchsten Landtagsabschiede ; d. d. Sans-Souci, 7 nov. 1841*. Coblenz, 1841, 235 p.
-

CHAPITRE IV

- 1) Ch. Andler, *Le Manifeste communiste de K. Marx et F. Engels*. Introduction historique et commentaire. Paris, Rieder, s. d., 209 p.
- 2) F. Borkenau, *K. Marx. Kritik des Hegelschen Staatsrechts*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung, 1929, p. 488-489.
- 4) C. Bouglé, *Socialismes français*. Du « socialisme utopique » à la « Démocratie industrielle ». Paris, A. Colin, 1932 ; in-16, VIII + 200 p.
- 5) C. Bouglé, *Chez les prophètes socialistes*. L'Alliance intellectuelle franco-allemande (p. 111-184). Paris, Alcan, 1918 ; in-16, 247 p.
- 6) G. Julius, *B. Bauer und die Judenfrage*. Wigands Vierteljahrsschrift, 1844, I, p. 278-286.
- 7) J. Froebel, *Ein Lebenslauf*, 2 vol. Stuttgart, Cotta, 1890-1891 ; in-8°.
- 3) Bluntschli. *Die Kommunisten in der Schweiz., nach den bei Weitling vorgefundenen Papieren*. Zurich, 1843 ; in-8°, 130 p.
- 8) Kampfmeyer, *Die ökonomischen Grundlagen des deutschen Sozialismus und seine wissenschaftliche Ausbildung durch Marx und Engels vor Abfassung des Kommunistischen Manifests*. Neue Zeit, 1887 ; p. 502 et s. ; 537 et s.
- 9) W. Marr, *Das Junge Deutschland in der Schweiz*. Leipzig, Jurany, 1846 ; in-8°, 346 p.
- 10) A. Näf, *Das Literarische Comptoir Zurich und Winterthur*. Neujahrblätter der literarischen Gesellschaft. Neue Folge. Heft, VII. Berne, 1929 ; in-8°, 86 p.
- 11) Wermuth und Stieber, *Die Communisten Verschwörungen des neunzehnten Jahrhunderts*.
I Teil, Die historische Darstellung. Berlin, 1853 ; in-8°, 319 p.
II Teil. Die Personalien der in den Communisten Untersuchungen vorkommenden Personen. Berlin, 1854 ; in-8°, 144 p.

CHAPITRE V

- 1) H. Börnstein, *Fünf und siebenzig Jahre in der alten und neuen Welt*. Memoiren eines Unbedeutenden. Leipzig, 1881 ; in-8°, I, VIII + 448 p. ; II, 448 p.
- 2) F. Brügel, *Die Verlagsgeschichte der Heiligen Familie*. Der

- Kampf. Sozialdemokratische Monatsschrift, 1928, p. 506-510.
- 3) F. Hirth, *Zur Geschichte des Pariser Vorwärts*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung, 1915, p. 200-206.
 - 4) G. Julius, *Der Streit der sichtbaren mit der unsichtbaren Menschenkirche oder Kritik der Kritik der Kritischen Kritik*. Wigands Vierteljahrsschrift, 1845, II, p. 326-333.
 - 5) G. Mayer, *Der Untergang der Deutsch-Französischen Jahrbücher und des Pariser Vorwärts*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung, 1913, p. 415-437.
 - 6) J. P. Mayer und Landshut, *K. Marx. Der historische Materialismus. Die Frühschriften*. Cf. introduction. Leipzig, Kroner, 1932, in-8°, I, XLI + 414 p. ; II, 638 p.
 - 7) F. Mehring, *Heine und Marx*. Neue Zeit, 1895-1896, I, p. 14 et s.
 - 8) F. Mehring, *Heine und Marx*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung, 1913, p. 213 et s.
-

LA PRESSE

- 1) *Athencæum. Zeitschrift für das gebildete Deutschland*. Hrgb von Riedel. Berlin, 1841.
- 2) *Hallische Jahrbücher*. Hrgb von Ruge und Echtermeyer. Halle, 1838, 1839, 1840, 1841 (jusqu'au 30 juin).
- 3) *Deutsche Jahrbücher*. Hrgb von Ruge. Halle, 1841 (à partir du 1^{er} juillet) ; 1842-1843 (2 janvier).
- 4) *Rheinische Zeitung für Politik Handel und Gewerbe*. Cologne (quotidien), 1^{er} janvier 1842 ; fin mars 1843.
- 5) *Anecdota zur neuesten Philosophie und Publizistik*, hrgb von A. Ruge, Zurich und Winterthur. Verlag des literarischen Comptoirs, 1843 ; in-8°, B. I, 320 p. ; B. II, 288 p.
- 6) *Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz*, hrgb. von G. Herwegh ; Zürich und Winterthur, 1843 ; in-8°, iv + 336 p.
- 7) *Der Deutsche Bote aus der Schweiz* (bi-hebdomadaire). Janvier-septembre 1842. Verlag des literarischen Comptoirs. Zurich und Winterthur.
- 8) *Schweizerischer Republikaner*, hrgb von J. Froebel. Verlag des literarischen Comptoirs. Zürich und Winterthur.
- 9) *Deutsch-Französische Jahrbücher*, hrgb. von A. Ruge und K. Marx, 1-2 Lieferung. Paris, mars 1844, 240 p.
- 10) *Vorwärts-Pariser Signale für Kunst Wissenschaft. Theater. Literatur und geselliges Leben*. A partir de juillet : Vor-

wärts-Pariser deutsche Zeitschrift. (Paris, bi-hebdomadaire, 1^{er} janvier-31 décembre 1844).

- 11) *Allgemeine Literaturzeitung*. Monatsschrift, hrgb. von B. Bauer. 12 N^{os}, Charlottenburg, déc. 1843-oct. 1844.
 - 12) *Berliner Monatsschrift*, hrgb. von L. Buhl. Erstes und einziges Heft. Mannheim, 1844, 332 p.
 - 13) *Norddeutsche Blätter*. Eine Monatsschrift für Kritik. Literatur und Unterhaltung. Berlin, 10 n^{os}, sept. 1844; avril 1845.
-

M. BAKOUNINE

Œuvres éditées par J. Guillaume. Paris, in-8°, t. I, 1891; t. II-VI, 1907-1913.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- 1) F. Brupbacher, *Marx und Bakunin*. Berlin, Aktion, 1922; in-8°, 219 p.
 - 2) H. Lagardelle, *Les Rapports personnels de Bakounine et de Marx. Le Mouvement socialiste*, mai-juin 1914, p. 290 et s.
 - 3) Nettlau, *Bakunin*. Folio. Bib. Nat. M. 711.
 - 4) Ruge, *Bakunin*. *Neue Freie Presse*, 28-29 sept. 1876.
 - 5) D. Rjazanov. *Marx und seine russischen Bekannten in den vierziger Jahren*. *Neue Zeit*, 1912-1913, I, p. 712 et s.
-

E. BAUER

- 1) *Bruno Bauer und seine Gegner*. Berlin, 1842; in-8°, 106 p.
 - 2) *Der Streit der Kritik mit Kirche und Staat*. Charlottenburg, 1843; in-8°, 325 p.
 - 3) *Die liberalen Bestrebungen in Deutschland*.
I. Die Ostpreussische Opposition.
II. Die Badische Opposition.
Zurich und Winterthur, Verlag des literarischen Comptoirs, 1843.
 - 4) *Briefwechsel zwischen Bruno Bauer und Edgar Bauer während der Jahre 1839-1842 aus Bonn und Berlin*. Charlottenburg, E. Bauer, 1844; in-16, 192 p.
-

BRUNO BAUER

- 1) *Kritik der Geschichte der Offenbarung. I. Die Religion des alten Testaments in der geschichtlichen Entwicklung ihrer Prinzipien dargestellt.* Berlin, 1838 ; in-8°, 2 vol. I. C., 331 p. ; II, xv-532 p.
- 2) *Herr Dr Hengstenberg. Kritische Briefe über den Gegensatz des Gesetzes und des Evangeliums.* Berlin, 1839 ; in-8°, 129 p.
- 3) *Die Evangelische Landeskirche Preussens und die Wissenschaft.* Berlin, 1840 ; in-8°, 136 p.
- 4) *Kritik der evangelischen Geschichte des Johannes.* Brême, 1840 ; in-8°, 440 p.
- 5) *Kritik der evangelischen Geschichte der Synoptiker und des Johannes.* Leipzig, O. Wigand, 1841 ; in-8°, I, xxiv-416 p. ; II, 392 p. ; III, 341 p.
- 6) *Die Posaune des jüngsten Gerichtes über Hegel den Atheisten und Antichristen. Ein Ultimatum.* Leipzig, O. Wigand, 1841 ; in-8°, 166 p.
- 7) *Hegels Lehre von der Religion und Kunst von dem Standpunkt des Glaubens aus beurteilt.* Leipzig, O. Wigand, 1842 ; in-8°, 227 p.
- 8) *Articles de la Rheinische Zeitung für Politik, Handel und Gewerbe* (Cologne, 1842-1843).
- 9) *Die gute Sache der Freiheit und meine eigene Angelegenheit.* Zurich und Winterthur, Verlag des literarischen Comptoirs, 1842 ; in-8°, 235 p.
- 10) *Das entdeckte Christentum. Eine Erinnerung an das 18^{te} Jahrhundert und ein Beitrag zur Krisis des 19^{ten} ;* Zurich und Wintherthur, 1843. Réédité par E. Barnikol. Iena, Diederich, 1927 ; in-8°, 177 p.
- 11) *Die Censur Instruction vom 31 Januar 1843.* Leipzig, O. Wigand, 1943, 62 p.
- 12) *Die Judenfrage.* Braunschweig, 1843 ; in-8°, 115 p.
- 13) *Die Fähigkeit der heutigen Juden und Christen frei zu werden ;* article des *Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz.* Zurich und Winterthur. Verlag des literarischen Comptoirs, 1843 (p. 56-71).
- 14) *Geschichte der Politik, Kultur und Aufklärung des 18^{ten} Jahrhunderts. Denkwürdigkeiten zur Geschichte der neueren Zeit.*
 - I. *Bailly und die ersten Tage der französischen Revolution.* Charlottenburg, 1843 ; in-8°, 148 p.
 - II. *Bouillé und die Flucht Ludwig, XVI.* Charlottenburg, 1843 ; in-8°.

- 15) *Articles de l'Allgemeine Literatur Zeitung*. Charlottenburg, 1843-1844.
- 16) *Der Aufstand und Fall des deutschen Radikalismus im Jahre 1842* ; 2^e édit. Berlin, 1850 ; in-8^o, I, 302 p. ; II, 84 p. ; III, 230 p.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- 1) E. Barnikol, *B. Bauers Kampf gegen Religion und Christentum und die Spaltung der vormärzlichen preussischen Opposition*. Zeitschrift für Kirchengeschichte, 1928 Heft I, p. 1-34.
- 2) Julius G., *B. Bauer oder die Entwicklung des theologischen Humanismus unserer Tage. Eine Kritik und Charakteristik*. Wigand. Vierteljahrschrift, 1845, III, p. 52-85.
- 3) Kegel, M. *Bruno Bauer und seine Theorien über die Entstehung des Christentums*. Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte. Heft VI. Leipzig, 1908 ; in-8^o, VIII + 74 p.

FR. ENGELS

- 1) *Marx Engels Gesamtausgabe. Erste Abteilung. Band II. Fr. Engels Werke und Schriften bis Anfang 1844*. Berlin, Marx-Engels Verlag, 1931 ; in-4^o, LXXXII + 683 p.
- 2) *Band IV. Fr. Engels. Die Lage der arbeitenden Klasse in England und andere Schriften von August 1844 bis Juni 1846*. Berlin, Marx-Engels Verlag, 1932 ; in-4^o, XX + 558 p.

OUVRAGE DE CRITIQUE

- G. Mayer, *Friedrich Engels. Eine Biographie. I Band. F. Engels in seiner Frühzeit (1820-1850)*. Berlin, Springer, 1920 ; in-4^o, VIII + 340 p.

L. FEUERBACH

- 1) *Zur Kritik der Hegelschen Philosophie. L. Feuerbachs. Sämmtliche Werke*. Neu herausgegeben von W. Bolin und F. Jodl. B. II (p. 158-205). Stuttgart, Frommann, 1903 ; in-4^o, XI + 411 p.
- 2) *Vorläufige Thesen zur Reform der Philosophie*, même édition, p. 222-244.
- 3) *Grundsätze der Philosophie der Zukunft*, même édition, p. 245-320.
- 4) *Das Wesen des Christentums*. Durchgesehen und neu heraus-

- gegeben von W. Bolin. Stuttgart. Frommann, 1903 ; in-4°, x + 409 p.
- 5) W. Bolin, *Ausgewählte Briefe von und an Feuerbach*, 2 vol. Leipzig, 1904 ; in-8°, B. I, x + 317 p. ; B. II, vi + 373 p.
 - 6) K. Grün, *L. Feuerbachs philosophische Charakterentwicklung. Sein Briefwechsel und Nachlass (1820-1850)*. Leipzig, 1874 ; in-8°, VIII-435 p.
 - 7) *Briefwechsel zwischen L. Feuerbach und Chr. Kapp*. Hrgb. von A. Kapp. Leipzig, 1876 ; in-8°, 280 p.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- 1) Fr. Engels, *L. Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*. 5. Auflage. Stuttgart, Dietz, 1910 in-8°, 64 p.
- 2) A. Lévy, *La Philosophie de Feuerbach*. Paris, F. Alcan, 1904 ; in-8°, XXVIII, 545 p.
- 3) F. Schmidt, *Die deutsche Philosophie in ihrer Entwicklung zum Sozialismus. Streit zwischen Feuerbach und B. Bauer*. Deutsches Bürgerbuch, 1846, p. 59-73.

E. GANS

- 1) *Das Erbrecht in weltgeschichtlicher Entwicklung*. I-II, in-8°, Berlin, 1824-1825. III-IV, in-8°. Stuttgart, 1829-1835.
- 2) *Vermischte Schriften*. Berlin, 1834.
- 3) *Rückblicke auf Personen und Zustände*. Berlin, Veit, 1836 ; in-8°, XII, 351 p.
- 4) *Über die Grundlage des Besitzes*. Berlin, Veit, 1839 ; in-8°, 64 p.

G. HERWEGH

- 1) *Gedichte eines Lebendigen*. Zurich und Winterthur. Verlag des literarischen Comptoirs, 1841 ; in-8°, 200 p.
- 2) *Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz*. Zurich und Winterthur. Verlag des literarischen Comptoirs, 1843 ; in-8°, IV + 336 p.
- 3) *Briefwechsel mit seiner Braut*. Stuttgart-Lutz, 1906 ; in-8°, 291 p.

OUVRAGE DE CRITIQUE

- V. Fleury, *Le Poète G. Herwegh (1817-1875)*. Paris (s. l. n. d.) ; in-8°, XII + 398 p.

MOSES HESS

ŒUVRES

- 1) *Die Heilige Geschichte der Menschheit von einem Jünger Spinozas*. Stuttgart, Hallberger, 1837 ; in-16, 346 p.
- 2) *Die europäische Triarchie*. Leipzig, O. Wigand, 1841 ; in-8°, 185 p.
- 3) *Articles des Ein und zwanzig Bogen aus der Schweiz*, publiés par G. Herwegh. Zurich und Winterthur. Verlag des literarischen Comptoirs, 1843.
 - a) *Philosophie der Tat*.
 - b) *Sozialismus und Kommunismus*.
 - c) *Die eine und ganze Freiheit*.
- 4) *Article des Deutsch-Französische Jahrbücher*, publiés par A. Ruge et K. Marx. Paris, 1844. *Briefe aus Paris*.
- 5) *Article des Rheinische Jahrbücher zur gesellschaftlichen Reform*, publiés par H. Püttmann. T. I, 1845. *Über das Geldwesen*.
Ces articles ont été réédités par Th. Zlocisti. — *Moses Hess. Sozialistische Aufsätze*. Berlin, 1921 ; in-8°, 233 p.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- 1) Th. Zlocisti, *Moses Hess. Der Vorkämpfer des Sozialismus*. Berlin, 1921 ; in-8°, 441 p.
- 2) I. Goitein, *Probleme der Gesellschaft und des Staates bei M. Hess*. Beiheft zum Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung. Jahrgang XII, 1926, p. 105-155.
- 3) Hammacher, *Zur Würdigung des « wahren » Sozialismus*. Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung. Jahrgang I, 1910 ; p. 41-96.
- 4) K. Mielke, *Deutscher Frühsozialismus. Gesellschaft und Geschichte in den Schriften von Weilling und Hess*. Forschungen zur Geschichts- und Gesellschaftslehre. Hgrb. von K. Breysig. Heft IV. Stuttgart, 1931 ; XII + 199 p.
- 5) H. Singer, *Die Theorie des « wahren Sozialismus » Ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des wissenschaftlichen Sozialismus in Deutschland*. Quakenbrück, 1930 ; in-8°, 80 p.

PROUDHON

Œuvres complètes. Nouvelle Édition, publiée par MM. Bouglé et Moysset.

- 1) *Candidature à la pension Suard. De la célébration du dimanche*.

Qu'est-ce que la propriété ? Introduction et notes de M. Augé-Laubé. Paris, Rivière, 1926 ; in-8°, 367 p.

- 2) *De la création de l'ordre dans l'humanité ou principes d'organisation politique.* Introduction et notes de C. Bouglé et A. Cu viller. Paris, Rivière, 1927 ; in-8°, 464 p.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- 1) A. Berthod, *Proudhon et la propriété.* Paris, Giard et Brière, 1910 ; in-8°, 227 p.
 - 2) C. Bouglé, *La Sociologie de Proudhon.* Paris, A. Colin, 1911 ; in-16, XIX + 333 p.
 - 3) H. Bourgin, *Rapport entre Proudhon et Marx.* *Revue d'Économie politique*, mars 1893, p. 177-208.
-

A. RUGE

- 1) *Sämmtliche Werke*, 9 vol. Mannheim-Grohe, 1847-1848 ; in-8°.
 - a) T. III et IV. Articles extraits des *Annales de Halle*.
 - b) T. IV. *Über die intellectuelle Allianz der Deutschen und Franzosen*, p. 301-353.
 - c) T. V et VI (I, 134). *Zwei Jahre in Paris*.
 - d) T. VI. *Briefe*, p. 135-236.
 - e) T. VI. *Der Patriotismus*, p. 237-346.
- 2) *Briefwechsel und Tagebuchblätter aus den Jahren 1825-1880*, hrgb von P. Nerrlich. Berlin, 1886 ; in-8°, I. XXXIX + 442 p. II. VIII + 456 p.
- 3) *Briefsammlung von R. Prutz an Ruge (1839-1843)*. Stadtbibliothek zu Dortmund. Atg. 2377-2394.

OUVRAGE DE CRITIQUE

- A. Levy, *La Philosophie de Feuerbach.* Paris, Alcan, 1904. II, p. 229-248.
-

SAVIGNY

- 1) *Vom Beruf unserer Zeit für Gesetzgebung und Rechtswissenschaft.* Heidelberg, 1814 ; in-8° 162 p.
 - 2) *Geschichte des römischen Rechts im Mittelalter.* Heidelberg, 1815-1831, 6 vol. in-8°.
 - 3) *System des heutigen römischen Rechts.* Berlin, 1840-1843, 8 vol. in-8°.
 - 4) *Vermischte Schriften*, 5 vol. Berlin, 1850 ; in-8°.
-

L. VON STEIN

Der Sozialismus und der Kommunismus des heutigen Frankreichs. Ein Beitrag zur Zeitgeschichte; 1^{re} éd. Leipzig, 1842; in-8°, XII-447 p.

OUVRAGE DE CRITIQUE

E. Grünfeld, *Die Gesellschaftslehre von Stein*. Halle, 1908; in-8°, 92 p.

STIRNER

- 1) *Gegenwort eines Mitglieds der Berliner Gemeinde wider die Schrift der sieben und fünfzig Berliner Geistlichen*: « *Die Christliche Sonntagsfeier. Ein Wort der Liebe an unsere Gemeinen.* » Leipzig, Binder, in-8°, 1842.
- 2) *Max Stirners Kleinere Schriften und seine Entgegnungen auf die Kritik seines Werkes « Der Einzige und sein Eigentum » aus den Jahren 1842-1847*, hrgb von J. H. Mackay. Berlin, 1898, in-8°, 185 p.
- 3) *Der Einzige und sein Eigentum* (1844). Réédition. Reclam, n^{os} 3057-3060^a, 1892; 429 p.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- V. Basch, *L'Individualisme anarchiste*. Paris, Alcan, 2^e éd., 1928; in-8°, XIV + 294 p.
- Bernstein, *Die soziale Doktrin des Anarchismus. Stirner. « Der Einzige und sein Eigentum »*. Neue Zeit, 1891-1892, p. 421 et s.
- A. Levy, *La Philosophie de Feuerbach*, Paris, 1904, p. 338-379.
-

D. FR. STRAUSS

- 1) *Das Leben Jesu. Kritisch bearbeitet*, 2 vol. Tübingen, 1835-1836; in-8°, 732 p. et 750 p.
- 2) *Zwei friedliche Blätter*, Altona, 1839; in-8°, XXXIII + 132 p.
- 3) *Die Christliche Glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwicklung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft, dargestellt* von D. Fr. Strauss, 2 vol. Tübingen et Stuttgart, 1840-1841; in-8°, 717 et 739 p.

OUVRAGE DE CRITIQUE

A Levy, D. Fr. Strauss, *La Vie et l'Œuvre*, Paris, Alcan, 1910; in-8°, III-295 p.

W. WEITLING

ŒUVRES

- 1) *Die Menschheit wie sie ist und wie sie sein soll* (1838) ; Sammlung gesellschafts wissenschaftlicher Aufsätze. Hrgb. von E. Fuchs. Heft 9. München, 1895, 49 p.
- 2) *Garantien der Harmonie und Freiheit* (1841). Jubiläums Ausgabe. Berlin, 1908 ; in-8°, XLI-253 p.
- 3) *Das Evangelium eines armen Sünders* (1843) ; Sammlung gesellschaftswissenschaftlicher Aufsätze hrgb. von E. Fuchs. Heft 4 und 5. München, 1894, 102 p.

OUVRAGES DE CRITIQUE

- 1) H. Buddensieg, *Die Kultur des deutschen Proletariats im Zeitalter des Frühsozialismus und ihre Bedeutung für die Kulturidee des Sozialismus*. Lauenburg, 1923 ; in-8°, 178 p.
- 2) F. Caillé, W. Weitling. *Théoriciens du socialisme* (1808-1870). Paris, Giard & Brière, 1905 ; in-8°, 100 p.
- 3) E. Kaler, W. Weitling. *Seine Agitation im geschichtlichen Zusammenhang dargestellt* ; Sozialdemokratische Bibliothek XI. Zurich, 1887 ; in-8°, 104 p.
- 4) F. Mehring, *Preface de « Garantien der Harmonie und Freiheit »* Jubiläums Ausgabe (1908).
- 5) K. Mielke. *Deutscher Frühsozialismus Gesellschaft und Geschichte in den Schriften von Weitling und Hess*. Forschungen zur Geschichts- und Gesellschaftslehre hrgb. von K. Breysig ; Heft IV. Stuttgart, 1931 ; XII-199 p.
- 6) S. Seiler, W. Weitling *et l'agitation communiste allemande à Zurich en 1843*. Brochure reproduite dans la *Revue socialiste*, 30 mars 1888, p. 228-247.

ARCHIVES PRUSSIENNES

Pr. Br. 30.

C. Polizeipräsidium. Titel 94. Geheime Präsidialregistratur.

Lit. B. n° 424. Acten betreffend Börnstein, Marx, Heine, Bernays.

Lit. E., n° 108. Acten betreffend. Fr. Engels.

Lit. F., n° 107. Acten betreffend. Freiligrath.

Lit. H., n° 138. Acten betreffend die Handwerkervereine (1834-1843).

Lit. H., n° 178. Acten betreffend. G. Herwegh.

Lit. H., n° 283. Acten betreffend M. Hess.

Lit. M., n° 385. Acten betreffend. K. Marx.

Lit. R., n° 267. Acten betreffend. Ruge. Marx, Bernays.

Repositur 77. Abt. 9. Titel 2. Zensursachen.

Lit. R., n° 24. Herausgabe eines Journals für die Rheinprovinz (1837).

Lit. R., n° 33. Acten betreffend die *Rheinische Zeitung*.

Repositur 77. Abt. 10. Titel 6. Geheime Verbindungen.

Lit. B., n° 180. Acten betreffend. B. Bauer.

Lit. E., n° 27. Acten betreffend. F. Engels.

Lit. G., n° 135. Acten betreffend. K. Grün.

Lit. H., n° 124. Acten betreffend. G. Herwegh.

Lit. H., n° 128. Acten betreffend. Heinzen.

Lit. H., n° 130. Acten betreffend. M. Hess.

Lit. J., n° 58. Acten betreffend. G. Jung.

Lit. M., n° 217. Acten betreffend. Meyen.

Lit. M., n° 231. Acten betreffend. W. Marr.

Lit. M., n° 280. Acten betreffend. K. Marx.

Lit. V., n° 9. Acten betreffend. Venedey.

Lit. W., n° 96. Acten betreffend. Weitling.

Repositur 77, Abt. 11. Titel 343 A.

N° 32. Überwachung der politischen Stimmung im Rheinland (1843-1844).

Abt. 11. Titel 500 :

N° 9. Bestrafung der politischen Verbrechen.

N° 10. Die Revolutionären Vereine.

N° 11. Die Kommunisten in der Schweiz.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	VII

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE

Le milieu social et intellectuel

Conversion à l'hégélianisme

La Rhénanie de 1815 à 1840.....	I
Le système de Hegel.....	II
La famille de K. Marx.....	20
Ses études au Lycée de Trèves et à l'Université de Bonn.....	28
Fiançailles avec Jenny von Westphalen.....	36
K. Marx poète	38
Ses études à l'Université de Berlin.....	42
Savigny	44
Gans	47
<i>Philosophie du droit romain</i>	52
Travaux littéraires : <i>Oulamen-Skorpion et Felix</i>	55
Conversion à l'hégélianisme	61
Mort du père de K. Marx	67

CHAPITRE II

KARL MARX ET LA GAUCHE HÉGÉLIENNE

Le radicalisme philosophique (1838-1841)

La formation de la Gauche hégélienne	69
D. F. Strauss..	79
Ruge et les <i>Annales de Halle</i>	83
Bruno Bauer et la <i>Philosophie critique</i>	91
K. Marx et Bruno Bauer	97
Frédéric-Guillaume IV et la Gauche hégélienne	100

	PAGES
M. Hess, <i>La Triarchie européenne</i>	110
Köppen, <i>Frédéric le Grand</i>	113
K. Marx, <i>Différence entre la Philosophie de la Nature de Démocrite et celle d'Épicure</i>	115

CHAPITRE III

LE RADICALISME POLITIQUE (1841-1843)

La Gazette Rhénane

Feuerbach, <i>L'Essence du christianisme</i>	134
Ruge et les <i>Annales allemandes</i>	137
B. Bauer, <i>La Trompette du Jugement dernier</i>	140
Les « Affranchis »	147
K. Marx, Article sur la censure	149
Fondation de la <i>Gazette Rhénane</i>	156
K. Marx, Critique des débats de la Diète rhénane sur la liberté de la presse	163
K. Marx, Critique de Hermes	173
K. Marx, Critique de l'École historique du Droit	176
K. Marx, Réponse à la <i>Gazette d'Augsbourg</i>	181
K. Marx, Critique des débats de la Diète rhénane sur le vol de bois	183
Ruge, Critique de la <i>Philosophie du Droit</i> de Hegel	188
K. Marx, et les « Affranchis ». Rupture avec B. Bauer	191
K. Marx, Critique de la loi sur le divorce	198
K. Marx, <i>La Situation des vignerons de la Moselle</i>	200
Suppression de la <i>Gazette Rhénane</i>	206

CHAPITRE IV

DU RADICALISME POLITIQUE AU COMMUNISME

(mars 1843-mars 1844)

Les Annales franco-allemandes

Ruge et les <i>Anecdota</i>	211
Feuerbach, <i>Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie</i>	219
Hess, <i>La Philosophie de l'action</i>	226
W. Weitling	232

	PAGES
L. V. Stein, <i>Le Socialisme et le communisme de la France contemporaine</i>	235
Fr. Engels	239
K. Marx, <i>Critique de la Philosophie du Droit de Hegel</i>	247
<i>Les Annales franco-allemandes</i>	259
K. Marx, <i>Introduction à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel</i>	276
K. Marx, <i>La Question juive</i>	283
Fr. Engels, <i>La Situation de l'Angleterre</i>	297
Fr. Engels, <i>Esquisse d'une critique de l'économie politique</i>	298
Fin des <i>Annales franco-allemandes</i>	299
Rupture de K. Marx avec Ruge	301

CHAPITRE V

FORMATION DU MATÉRIALISME HISTORIQUE

La Sainte Famille (1844)

Thèses sur Feuerbach (1845)

Le mouvement socialiste en France	309
Le <i>Vorwärts</i>	314
K. Marx, Réponse à A. Ruge au sujet de la révolte des tisserands (article du <i>Vorwärts</i>)	318
<i>Philosophie et Economie politique</i>	324
Marx et Heine	343
Marx et Bakounine	344
Marx et Proudhon	347
Bauer et la « Critique critique »	351
K. Marx et F. Engels	358
<i>La Sainte Famille</i> . Critique de l'idéalisme	361
a) Notes marginales sur Proudhon	367
b) Critique de la Révolution française	371
c) Critique du Matérialisme du XVIII ^e siècle	373
d) <i>Les mystères de Paris</i>	377
Suppression du <i>Vorwärts</i> et expulsion de Marx	385
Thèses sur Feuerbach	388
CONCLUSION	394

